CRISTOFORO COLOMBO

CRISTOFORO
COLOMBO

STORIA

DELLA SUA VITA E DEI SUOI VIAGGI

SULL' APPOGGIO DI DOCUMENTI AUTENTICI RACCOLTI IN ISPAGNA ED IN ITALIA

DEL CONTE

ROSELLY DE LORGUES

CAV. DELLA LEGIONE D'ONORE, DE' SS. MAURIZIO E LAZZARO,
DI S. GREGORIO MAGNO, EC. EC.

Volgarizzata per cura

DEL CONTE TULLIO DANDOLO

VOLUME PRIMO.

MILANO

PRESSO VOLPATO E COMP. EDITORI

1857

Monsieur

Paris, le 3 décembre 1856.

Conformément à la teneur de ma précédente lettre, afin de vous donner un témoignage de la confiance que m'inspirent votre honorabilité, et votre attachement à la doctrine catholique, je vous concède le *droit exclusif* de publier avec mon approbation une traduction de mon ouvrage intitulé

CHRISTOPHE COLOMB

HISTOIRE DE SA VIE ET DE SES VOYAGES

D'APRÈS DES DOCUMENTS AUTHENTIQUES TIRÉS D'ESPAGNE ET D'ITALIE.

Ce droit exclusif de publication vous appartient; et personne ne pourra le contester, puisque je vous confère à vous seul ce privilége dans toute l'étendue des droits que la *Privative* pourrait me donner à moi même.

. . . .

Avec empressement et cordialité

Votre très humble serviteur
le C. ROSELLY DE LORGUES.

A monsieur le rédacteur de la
Poliantea Cattolica — à Milan.

NOTA

DEI PRIMI SOSCRITTORI

AVANTI LA PUBBLICAZIONE

SUA SANTITA' IL PAPA PIO IX.
SUA MAESTA' L'IMPERATRICE EUGENIA.
SUA MAESTA' IL RE DI SARDEGNA.

S. Eccel. il Conte di Rayneval, Ambasciadore di Francia presso la Santa Sede.
S. Eminenza il Cardinale Patrizi, Vicario di Roma.
S. Em. il Cardinale Antonelli, Segretario di Stato.
S. Em. il Cardinale Macchi, Decano del Sacro Collegio.
S. Em. il Cardinale Pietro Marini.
S. Em. il Cardinale D'Andrea.
S. Em. il Cardinale Amat.
S. Em. il Cardinale Fornari.
S. Em. il Cardinale Fransoni.
S. Em. il Cardinale Fieschi.
S. Em. il Cardinale Lambruschini.
S. Em. il Cardinale Angelo Mai.
S. Em. il Cardinale Morichini.
S. Em. il Cardinale Wiseman.
S. Em. il Cardinale Altieri.
S. Em. il Cardinale Brunelli.
S. Em. il Cardinale Cagiano De Azevedo.
S. Em. il Cardinale Riario-Sforza.
S. Em. il Cardinale Giusto Recanati.
S. Em. il Cardinale Bofondi.
S. Em. il Cardinale di Bonald, Arcivescovo di Lione.
S. Em. il Cardinale Donnet, Arcivescovo di Bordò.
S. Em. il Cardinale Mathieu, Arcivescovo di Besançon.
Monsig. di Ségur, Auditore di Rota.

Il Rev. Padre Becx, Generale della Compagnia di Gesù.
Il Rev. Padre Gualerni, Generale dei Minori Conventuali.
Il Rev. Padre Jandel, Vicario-generale dei Domenicani.
Il Rev. Generale dei Teatini.
Il Rev. Generale degli Osservanti.
Il Rev. Generale dei Cappuccini.
Il Rev. Padre Filippo Rossi, Segretario generale dei Minori Conventuali.
S. Eccel. Rev. Monsignor Billet, Arcivescovo di Chambéry.
S. Eccel. Rev. Monsig. Andrea Charvaz, Arcivescovo di Genova.
S. Eccel. Rev. Monsignor Marongiù, Arcivescovo di Cagliari.
Sua Grandezza Monsig. Jolly, Arcivescovo di Sens.
S. G. Monsig. di Jerphanion, Arcivescovo d'Albi.
S. G. Monsig. Guibert, Vescovo di Viviers.
S. G. Monsig. di Prilly, Vescovo di Châlons.
S. G. Monsignor di Garsignies, Vescovo di Soissons.
S. G. Monsig. di Morlhon, Vescovo del Puy.
S. G. Monsig. Jacquemet, Vescovo di Nantes.
S. G. Monsig. Roses, Vescovo di Strasbourg.
S. G. Monsig. di Mazenod, Vescovo di Marsiglia.
S. G. Monsig. Doney, Vescovo di Montauban.
S. G. Monsig. Thibault, Vescovo di Montpellier.
S. G. Monsig. Croizier, Vescovo di Rhodez.
S. G. Monsig. Chalandon, Vescovo di Belley.
S. G. Monsig. Chatrousse, Vescovo di Valenza.
S. G. Monsig. Pallu Du Parc, Vescovo di Blois.
S. G. Monsig. Angebault, Vescovo d'Angers.
S. G. Monsig. Lanneluc, Vescovo d'Aire.
S. G. Monsig. Gignoux, Vescovo di Beauvais.
S. G. Monsig. Wicart, Vescovo di Laval.
S. G. Monsig. di Dreuz-Brezé, Vescovo di Moulins.
S. G. Monsig. Caverot, Vescovo di Saint-Dié.
S. G. Monsig. Bonamie, Arcivescovo di Calcedonia.
Il sig. Conte di Falloux, antico Ministro dell'Istruzione pubblica e dei Culti.
Il sig. Sauzet, antico Ministro della Giustizia e dei Culti, ex-presidente della Camera dei Deputati.
S. Eccel. il Marchese di Brignole-Sale, antico ambasciadore di Sardegna.
Il sig. Gaultier De Claubry, professore di Chimica.
Il sig. Conte D'Herculais, a Lione.
Il sig. Conte Tullio Dandolo, a Milano.
Il Rev. Padre Ventura De Raulica, antico generale dei Teatini.

Il Rev. Padre Lacordaire, Provinciale dei Domenicani.

Il Rev. Padre Areso, Provinciale dei Francescani d'Osservanza.

Il Rev. Padre Laurent, Provinciale dei Cappuccini.

Il Rev. Padre Superiore dei Gesuiti in Parigi.

Il sig. Abate Coquereau, Elemosiniere in capo della flotta.

Il sig. Abate Maret, Decano della Facoltà di Teologia, Vicario generale di Parigi.

Il sig. Abate Cruice, Superiore delle Scuole ecclesiastiche.

Il sig. Abate Boiteux, Direttore del Seminario di S. Sulpizio.

I sigg. Vicari Generali di Parigi; l'Abate Bautain, l'Abate Buquet, l'Abate Surat, l'Abate Darboys, l'Abate Ravinet, l'Abate Dedoue, ecc., ecc.

Il sig. Abate Chauveau, Vicario generale di Sens; il sig. Abate Brigand, Vicario generale di Sens; il sig. Abate Sicardy, Segretario generale dell'Arcivescovo di Sens.

Il sig. Abate Leterron, Curato di San Pietro, a Tonnerre; il signor Abate Guth, antico grande Vicario di Buffalo, Curato di Westhausen; il sig. Abate Sacksteder, Arciprete a Wolmunster; il sig. Abate Sabbatier, Superiore dei Missionari a Sant'Africa; il sig. Abate Bessière, Curato di San Geniès d'Olt; il signor Abate Obry, curato di Sant'Antonio, a Compiègne; il signor Abate Rainguet, Superiore del piccolo Seminario di Montlieu; il signor Abate Dumaine, Curato di Sant'Eguilino; il signor Abate Boyeldieu, Superiore del piccolo Seminario di Noyon; il sig. Abate Chafflot, Curato di Montoire su la Loira; il signor Abate Heim, Curato a Phalsbourg; il sig. Abate Burgstalher, Curato d'Avolsheim; il signor Abate Perrier, Cerimoniere di Santa Maddalena, a Bourg; il sig. Abate Rust, Curato di Krüth; il signor Abate Audrain, Curato della cattedrale a Nantes; il signor Abate di Camaret a Parigi.

LETTERA

DI

SUA SANTITÀ IL PAPA PIO IX

AL CONTE

ROSELLY DE LORGUES

PIUS P. P. IX.

Dilecte Fili, salutem et Apostolicam benedictionem. In tuis ad nos litteris Kalendis Novembris proximi datis, novum invenimus tui jampridem cogniti et probati pro sanctissima religione studii testimonium cum singularis erga Nos Sanctamque hanc Petri Sedem devotionis et observantiæ sensibus conjunctum. Quare nihil potius te habere significas quam ut historiæ luce adhibita stupenda et maxime insignia beneficia ab Religione ipsa in remotissimas novi orbis plagas derivata ostendas atque propugnes. Ejus sane generis est argumentum, de quo scribere, ut ais, mox tibi proposuisti. Cum in lucem publicam illa prodierint documenta, quæ partem novi orbis a Christophoro Colombo primum detectam spectant, apparebit

certissime, ut tu jure optimo affirmas, Dilecte Fili, Christophorum ipsum Apostolicæ hujus Sedis impulsu et auxilio Clerique præsertim magno studio id præcellentis cœpisse consilii. Ingenio idicirco et voluntati tuæ jam tunc gratulamur, Dilecte Fili, tibique uberem cœlestium munerum copiam ab Illo impense precamur, a quo est omne datum optimum, et omne donum perfectum. Quorum auspicem simulque paternæ qua te prosequimur caritatis pignus, habeas Apostolicam Benedictionem quam ipsi tibi, Dilecte Fili, intimo cordis affectu amanter impertimur.

Datum Romæ apud S. Petrum die 10 decembris anni 1851 Pontificatus Nostri anno VI.

PIUS P. P. IX.

Mon cher Ami !

Au *Deserto*, sur la frontière Suisse, ce 29 Août 1856
summo mane.

S'il plaît a Dieu les chaleurs suffocantes sont passées ! Je profite de la fraîcheur qu'une abondante pluie a laissée pour courir en tous les sens les environs de cet hermitage, où, il ya deux ans, je compulsais le dossier original du *procès de la Signora di Monza,* où l'été passé j'ai compilé les *Mémoires inédits* de Jérôme Morone (c'est un livre dont je vous suis encore débiteur).

D'ordinaire je pars d'ici le matin pour y revenir le soir du landemain, poussant pédestrement tantôt à droite, tantôt à gauche, et prenant pour but de mes excursions des sanctuaires pittoresques, des presbytères hospitaliers, des couvens où m'attire la sympathie, des villas où on convie l'amitié.

Cette semaine, remplie pour moi de mouvement, l'a été encore davantage d'idées sérieuses: j'ai joui en même temps des plus gracieux tableaux de la nature, et des plus émouvantes révélations de l'histoire. J'avais dans mes courses un compagnon inséparable, Cristophe Colomb... Vous devez être fier de l'avoir connu et révélé ! c'est une épopée que Vous venez de chanter, mieux qu'une épopée; puisque les magnifiques tableaux qui s'y déroulent sont scrupuleusement vrais, puisque les enseignemens salutaires et frappans que chacun peut en tirer, laissent bien loin les beautés poétiques les plus vantées. Votre œuvre est mieux encore qu'un beau livre; elle est une bonne action. Colomb aspirant à découvrir le Nouveau Monde, dont il avait la perception mysthérieuse et certaine, se proposa pour but et pour récompense le salut des âmes, et la gloire de Dieu: Vous, en rétablissant la vérité si malignement et obstinément

obscurcie, amoindrie, faussée sur ce champion du Christ si bon, si aimable, si grand, si malheureux, Vous nous avez présenté un modèle à suivre, un type à étudier, une consolation à goûter: Vouz avez fait pour les hommes du dixneuvième siècle ce que les pieux agiographes du septième, huitième et neuvième siècle faisaient pour leurs contemporains: ils écrivaient à l' abri de leurs moûtiers les vies légendaires des saints convertisseurs des payens, des barbares, les vertus des ascètes, des héros chrétiens, dont les actions sublimes rayonnaient dans les ténèbres: ils répandaient ainsi sur les annonces évangeliques un charme qui captivait les âmes, une divine émanation de poésie: l'exemple de vertus jusqu'alors ignorées s'insinuait peu à peu dans l'âme des oppresseurs, des opprimés; c'étaient autant de coups frappés à des portes qui s' ouvraient doucement à l' Hôte inconnu... Et Vous, mon ami, ne venez vous pas de faire la même chose pour nous, qui ne sommes pas payens, mais indifférens, qui ne sommes pas barbares, mais corrompus, qui ne sommes pas abrutis par l'ignorance, mais enivrés par l'orgueil? Oui; Vous venez de faire à notre avantage précisément ce que fairaient les pieux moines des âges ténébreux s'ils réssuscitaient parmi nous: poussés par leur ardente charité, ils se mettraient en quête d'un nom capable de frapper les imaginations par la grandeur des souvenirs qu'ils évoqueraient; ils demanderaient à ce grand'homme l'exemple pratique des vertus chrétiennes dont nous nous montrons plus oublieux: la curiosité poussée jusqu'a l'impiété, aboutissant à l'athéisme, l' orgueil touchant à la folie, aboutissant à nous diviniser nous mêmes par le panthéisme, la passion des interêts matériels étouffant la spiritualité, aboutissant à un égoisme effréné, ne sont-ce-pas là les lignes caractéristiques du tableau de notre époque? Eh bien! voila Colomb, qui, découvrant le Nouveau Monde, nous apprend quels fruits sait mûrir une curiosité que Dieu éclaire et dirige;

voila Colomb dont les confidences touchantes, les souffrances ineffables, la mort résignée revêtent l' auréole de l' humilité la plus profonde; voila Colomb, lui qui avait ouvert la source inépuisable des richesses, dont le désintéressement est héroique, qui vit stoïquement, et meurt pauvre, souriant au ciel qui l'attend, et pardonnant aux hommes qui l'ont maltraité... Oh voila bien un type que l'agiographe ressuscité s'empresserait de nous présenter pour la guérison de nos âmes! Le protagoniste de la légende, pour servir au but de l'agiographe, ne devrait-il pas se présenter revêtu du double prestige d'une vie pleine de mémorables aventures, d'un cœur riche des plus aimables vertus? ce sont-là les deux élémens de la perfection légendaire: la légende est de tous les temps, parceque la nature humaine ne change pas; mais la légende au dixneuvième siècle doit se placer à la hauteur des lumières qui s'y sont répandues, des besoins qui s'y sont développés: si elle ne doit pas repousser de son cadre les guirlandes poétiques et allégoriques, dont se plaît la foi des simples, elle est en devoir de se présenter aux tièdes, aux sceptiques rayonnante d'évidence, persuasive comme une démonstration scientifique, non moins brillante des attraits du style, des grâces de la diction, que forte de l'évidence des argumens, et de la certitude des faits... Honneur à Vous, mon ami, d'avoir réinvoqué l'apostolat légendaire des agiographes! Plus d'une âme se trouvera salutairement frappée par votre Colomb, comme l'a été la mienne: en le lisant j'ai senti qu'elle se retrempait à une vigueur dont elle avait besoin; car qui n'a des jours vides et découragés dans le cours de sa vie? mais qui peut arrêter son attention sur Colomb, se rendre compte de ses joies fugitives, de ses déceptions poignantes, le suivre dans les épreuves qui lui échûrent si variées, si terribles, si glorieuses, qui pourrait, dis-je, lire, comme

je viens de faire, votre Colomb, et ne pas se sentir devenu moins faible, plus confiant en Dieu?

« En voyant de si grands services si mal rétribués, de pa-
» reils droits méconnus, on apprend à supporter avec moins de
» peine les petites injustices, les froissemens d'intérêt, les piqû-
» res d'amour-propre, les passe-droits, les torts du public, ou
» des supérieurs: on n'osera plus se plaindre de contrariétés,
» de vexations, de préférences injustes en se rappelant que Co-
» lomb souffrit sans murmurer —»: oui, vous avez raison! avec un tel modèle sous les yeux de souffrance résignée et de courage chrétien, il ne doit plus être permis de se laisser impressioner si fort par de misérables soucis — *respicere exemplar vitæ morumque jubebo!* — Votre Colomb est pour les hommes d'étude et d'imagination, blessés par la hauteur même de leurs aspirations, ce que sante Elisabeth de Thuringe, que nous possédons gracieusement peinte de main de maître, est pour les femmes, que l'infélicité domestique écraserait, si, comme cette aimable Sainte, elles ne rafraîchissaient leurs âmes à la source des véritables consolations.

le 29 au soir.

Je viens de rentrer de mon pélerinage: j'ai été visiter le Sanctuaire de la *Madonna del Monte* à quatre lieues de mon hermitage. Quatorze chapelles d'architecture variée, qu'on peut appeler autant de petits temples, ronds, carrés, exagones, octogones, ont été distribués le long d'une large avenue qui serpente un quart de lieue sur le flanc d'une montagne isolée et boisée, et monte jusqu'à l'église du village perché sur le sommet. Les chapelles, décorées à l'extérieur de colonnes, d'arcs, de vestibules élégans, présentent à l'intérieur les mystères du Rosaire

figurés au naturel par des groupes de statues en terre-cuite à couleurs, distribuées scéniquement, avec un accompagnement analogue de peintures à fresque, qui couvrent les parois et la voûte. Architectes, statuaires, peintres ont rivalisé de savoir-faire et de vigueur: si le bon goût fait souvent défaut aux œuvres de ces artistes du dixseptième siècle, le sentiment religieux en déborde, et ils furent admirablement inspirés chaque fois qu'ils représentèrent les doux tableaux de l'enfance de Jésus, et la sublime dignité des douleurs du Messie, et de sa Mère: c'est aux dépens des Pharisiens, des traîtres, des bourreaux, (les Ovando, les Bobadilla, les Fonseca de Colomb) qu'ils se sont donné libre carrière, les gratifiant de toutes les imaginables laideurs. Ce sont-là des créations naïves, et, en même temps, savantes d'un art plein de sève, conduites avec une vigueur d'expression et de contrastes qui frappe d'admiration les intelligens, et fait les délices de la multitude. A l'impression produite par ces tableaux plastiques, aux quels rien ne manque que le mouvement et la vie, ajoûtez l'effet produit par le panorama dont on jouit, en montant, des Alpes, des Apennins, des villages et villes sans nombre disséminés sur les côteaux, au fond des vallées, sur les bords de sept lacs dont les nappes animent le vaste paysage jusqu'au pied du Mont-Rosa couronné de neiges éternelles. Je vous avoue que je suis fier de la *Madonna del Monte*, car c'est à ses pieds que je suis né.

J'étais-là seul avec le vif souvenir de deux immenses souffrances, celle du Christ digne de Dieu, celle de Colomb digne du Christ: à chaque chapelle je m'arrètais longuement à lire: savez-vous quelle page m'est échue sous le vestibule de la chapelle du Crucifiement? la voici.

« Pauvre, méconnu, calomnié, trahi, Colomb, prêt à mourir,
» ne laissa entendre aucune plainte; et renfermant au fond de
» son isolement l'amertume de ses tristesses, il les offrit à Celui

» dont il avait porté la Croix. Ce calme dans le comble des af-
» flictions, ne laisse-t-il pas deviner autre chose que la vertu ?
» trouve-t-on dans l'histoire un exemple qui lui soit sembla-
» ble? La philosophie est aussi impuissante à inspirer qu'à expli-
» quer cette sublime résignation: c'est que le Messager du
» Salut tenait devant ses yeux le Crucifix ; il se rappelait que
» notre divin maître Jésus, venant apporter à l'humanité plus
» qu'un monde, plus que tous les mondes, la vérité, la voie et
» la vie, avait été calomnié, persécuté, garrotté, battu de verges,
» donné en spectacle à la foule, et livré au dernier supplice,
» malgré son innocence déclarée: à son image le Révélateur du
» globe se taisait sur son lit de douleur, et comme le Libérateur
» des nations pardonnait à ses ennemis... — » Les Stoïciens
romains sur le point de s'ouvrir les veines cherchaient avidement
dans les traités de Platon un espoir d'immortalité... Votre Co-
lomb est digne de poser sur l'oreiller du chrétien mourant, par-
ceque vous vous êtez servi du Héros pour élever les âmes au
Rédempteur.

Adieu, mon cher Ami : soyez béni pour votre œuvre! la fa-
tigue et l'émotion me font déposer la plume : peut-être la re-
prendrai-je bientôt, car j'ai quantité d'autres choses à vous dire.

T. Dandolo.

PREFAZIONE DELL' AUTORE

Sono oggimai scorsi trecento sessantaquattro anni dacchè fu scoperto il Nuovo Mondo, nè v'ebbe alcuno che pigliasse a descriverlo nella sua realtà, o riferisse alla sua causa vera questo grandissimo avvenimento, il più memorabile dell' umanità. Niuno scrittore cattolico unqua prese a tessere compiutamente la vita di Cristoforo Colombo, l' eroe del Cattolicismo: la sola scuola protestante ebbe sino a questo dì il privilegio di raccontarci una tale storia, e i suoi giudizi furon ricevuti senza il menomo sentore di opposizione o di contrasto: ma finalmente è sonata l'ora di rivendicare i meriti e la gloria dell' Eroe, la mercè d'un racconto autorevole, incontrastabile.

Per la prima volta dopo istituita la cattedra di Pietro nella città eterna, si è assiso sul seggio del Principe degli Apostoli un Pontefice che ha corsa la vastità dell' Atlantico, contemplati gli spazi del vasto Oceano, e ammirate le maraviglie del Creatore nelle regioni del Nuovo Mondo. Meglio d' ogni altro l' illustre papa Pio IX potè apprezzare qual energia di persuasione, qual forza di risoluzione, e qual fede nella Provvidenza aver dovesse il cuore dell' Uomo che primo intraprese di portare attraverso l' immensità de' flutti il Segno della Redenzione in quelle contrade allora misteriose, e la cui medesima esistenza era negata dalla scienza contemporanea.

La grandezza dell' opera e la sublimità dell' anima di Colombo si rivelarono intuitivamente allo spirito dell'Uomo sapiente, che, dopo avere acquistata una compiuta nozione del mondo fisico e dei destini dell' umanità, salì al governo del Cattolicismo: una simpatia istintiva unì l'immortale Pio IX alla memoria del Cristiano suscitato da Dio per disvelarci nella sua interezza l'opera terrestre.

Cosa naturalmente degna del Capo della Chiesa era proteggere la gloria del primo cattolico che piantò la Croce in quelle lontane spiagge, e divulgò il nome del Redentore.

Ad un francese pareva, altresì, appartenere naturalmente il dovere di adempiere un atto di giustizia riparatrice, pubblicando la storia esatta di questo gran Servo di Dio, poichè la Francia fu quella, che, senza volerlo, contribuì, prima d'ogni altra, a spogliar Colombo de' suoi diritti, intitolando con altro nome il Continente, anzi il Nuovo Mondo intero, che il genio di lui aveva scoperto. Se noi abbiamo accettato l'onore di questa missione così superiore alle nostre forze, egli è perchè la benevolenza di cui ha degnato onorarci il Sommo Pontefice regnante [1], il nostro amore della verità, l' essere noi scevri da qualsia preoccupazione personale, la nostra fiducia in Dio, ci fanno sperare che, non ostante l'indegnità nostra, il Padre de' lumi, l'Autore di ogni dono perfetto, degnerà illuminare le nostre investigazioni; e, coll' ascendente del vero, che supplisce alle grazie ed alle allettative della forma e dello stile, farà sì che noi saremo letti, non ostante la nostra umile confessata impotenza.

[1] Oltre la lettera con cui Sua Santità degnò onorare il conte Roselly di Lorgues, per un favore affatto eccezionale agli usi della corte Pontificia, Ella ha voluto associarsi a questa opera, e mentre la si stampava, mandare all' autore la croce dell' Ordine di san Gregorio il grande.

(*Nota dell' Editore*).

Noi ci faremo pertanto a riassumere con semplicità, rettitudine e pienezza, secondo l' ordine delle date, la serie delle circostanze e dei fatti, il cui insieme costituisce la vita di Cristoforo Colombo.

Evvi tal brigata di scrittori, i quali non istimano la storia se non in quanto è scritta dalla mente, senza saputa, per così dire, del cuore; e non si lodano dello storico se non a condizione che rinserri ne' confini di una fredda eleganza le delicatezze di un pensiero inaridito da circospezione e timidezza.

L' idea che l'anima dell' autore compartecipa al racconto che tesse gli offende come un' infrazione alle regole della composizione storica. Con loro buona pace noi scriveremo a seconda dell' affetto che ci move, senza preoccuparci dell' esigenze sistematiche della scuola che pretende imporre leggi in simile materia. Racconteremo unicamente gli avvenimenti inerenti agli atti od alla persona di Colombo, astenendoci, altresì, di pingere lo stato delle contrade che egli scoprì e dei popoli che primo osservò. I particolari della sua amministrazione, le considerazioni scientifiche che sembrano naturalmente conseguitare da' suoi viaggi, ci sono anch' esse vietate dalla ristrettezza del quadro, nel quale noi abbiam dovuto riassumere i lineamenti di questa nobile esistenza.

Ma, prima, bisogna che rispondiamo a questa interrogazione spesso ripetuta — donde procede che la vita dell' Eroe, a cui l'umanità va debitrice del possedimento dell' altro emisfero, non è mai stata scritta da cattolici? perchè mai i soli scrittori protestanti, impadronitisi di questa sublime biografia, arrogandosi il privilegio di mostrarci esclusivamente l' imagine di Cristoforo Colombo sotto l' aspetto che lor conviene, sono giunti a spacciare le loro preoccupazioni come inflessibili giudizi di storia?

Soddisfacendo a questa legittima curiosità, dimostreremo im-

plicitamente, per l'eccesso medesimo del trascorso in cui si cade favellando di Colombo, la necessità di pubblicare finalmente un rendiconto sincero e compiuto della sua vita: allora si valuterà tutta l'importanza del servigio che rende all'integrità della storia il consenso del Sommo Pontefice, il cui spirito magnanimo degna incoraggiare i nostri sforzi: e di questo ci occuperemo incontanente nei nostri prolegomeni, sotto il titolo di *introduzione*.

Per ben conoscere la storia dellà vita e della rinomanza di Colombo diventa indispensabile la lettura di questa introduzione. Essa ci gioverà a passar indi, senza discussione che tronchi il racconto, all'esposizione della vita più prodigiosa che unqua sia stata. Chiunque brama iniziarsi agl'intimi pensamenti ed affetti del precursore dell' apostolato nel Nuovo Mondo, non ommetta pur una riga de' preliminari in cui dobbiamo entrare. Rispetto ai lettori superficiali concediamo loro di buon grado commiato durante questo grave preambolo.

INTRODUZIONE

Indifferenza de' contemporanei di Cristoforo Colombo rispetto alla sua gloria. — Costanti simpatie della Santa Sede verso di lui. — Cagioni dell'oblio e del dispregio in cui cade la sua memoria. — L'età nostra tende a rimetterla in onore. — Preoccupazioni di fresco ispirate al pubblico dall'erudizione protestante. — accuse sistematiche e complicità retrospettiva di una fazione straniera. — Errore inevitabile de' biografi intorno la persona, il carattere e le condizioni domestiche di Cristoforo Colombo. — Necessità di una nuova storia di questo Eroe del cattolicismo.

§ I.

Il 20 maggio 1504, giorno dell' Ascensione, verso il mezzodì, a Valladolid, nella stanza d'un' osteria, il vice-re delle Indie, grande ammiraglio dell'Oceano, don Cristoforo Colombo, giacente sopra il letto de' suoi dolori, assistito da alcuni religiosi Francescani, circondato da' suoi due figli e da sette ufficiali della sua casa, rendeva l' anima a Dio.

La morte dell' Uomo che aveva raddoppiato lo spazio della Terra non parve produrre alcun vuoto, cagionare alcuna tristezza; non sembrò tampoco un avvenimento per la città, e molto meno una perdita per la Spagna, ove non fece senso; e rimase interamente ignorata fuori. A que' dì l' attenzion pubblica era tutta volta all' arrivo della principessa Giovanna, figlia d' Isabella la Cattolica, la quale veniva, accompagnata dal suo real consorte, l'arciduca Filippo d' Austria, soprannominato « il bello » a pigliar possesso del regno di Castiglia, diventato eredità sua. Tutti i Grandi erano corsi ad incontrare gli augusti principi, cui la fama aveva già divulgato essere sbarcati alla Corogna

dopo un viaggio pericoloso interrotto da una specie di naufragio sulle coste d'Inghilterra. L'universale non pensava altro che alla venuta di que' principi. L'affettuoso fratello di Cristoforo Colombo, l'amico della sua infanzia, lo stesso don Bartolomeo aveva dovuto, nell'interesse de' propri nipoti, abbandonare il letto del malato, e andare in suo nome a complimentare i nuovi sovrani.

Maligne indiscrezioni intorno le contese coniugali che si levavano di frequente fra' giovani monarchi, la discordia che si diceva già separare da suo genero il re Cattolico, le dissensioni della corte, le fazioni che vi si formavano, le gravi inquietudini sull'avvenire che questi conflitti preparavano, preoccupando tutti gli animi, distolsero l'attenzione da Cristoforo Colombo. Inoltre sapevasi che l'Ammiraglio dell'Oceano era scaduto dalla grazia del Re Cattolico, e quindi inviso alla corte. La sua morte rimase inavvertita. L'Uomo che aveva fatto dono alla Spagna della metà del globo, non ottenne nè onori, nè orazion funebre, nè monumento, ned epitafio!

L'indifferenza della turba per Cristoforo Colombo era tale che un letterato lombardo, in gran voga a que' dì, Pietro Martire di Anghiera, il quale si era dianzi gloriato di essere familiare del grand'Uomo, e aveva preso stanza in Ispagna, nella speranza, diceva, di vivere alla posterità, scrivendo la storia della scoperta, non degnò neppure mentovare questa morte: perfino la cronaca di Valladolid, che dall'anno 1333 sino all'anno 1539 ha minutamente notati tutti gli avvenimenti d'interesse locale, fondazioni di cappelle, di scuole, nascite e matrimoni illustri, incendi, condanne capitali, entrate di vescovi nella diocesi, nomine di magistrati; non credette la morte di Colombo meritevole di venire ricordata ne' suoi annali; onde per Colombo il silenzio dell'obblio parve precedere e accompagnare quello della tomba: niuno si curò del fine di lui: le sue gloriose e derelitte spoglie mortali furono piamente deposte dai Francescani, suoi soli amici, nel lor convento di Valladolid.

Epperò in capo a sette anni, avendo Ferdinando il Cattolico mutato consiglio, e volendo lasciare alla storia un esempio della sua reale gratitudine, si risovvenne dell'Uomo, che aveva cre-

sciuta sì magnificamente la grandezza della Spagna, e che, in ricompensa era stato ucciso a poco a poco dalla sua malafede, dalle sue mortali lentezze freddamente calcolate, e dalla feroce cortesia de' suoi rifiuti. Egli comandò si facessero al Defunto esequie conformi al suo grado di grande ammiraglio. Il suo feretro fu cavato dal convento di san Francesco, e trasportato nella cattedrale di Siviglia, ove a spese del monarca celebrossi un solenne funerale; dopodichè il corpo fu posto nelle tombe del convento di Las Cuevas, nella cappella del Cristo di recente edificata: sul marmo funebre fu scolpita la leggenda (in due versi) del suo stemma; e questo fu tutto.

Colombo, venuto provvidenzialmente dall' Italia in Ispagna, vi era considerato come straniero, non ostante i suoi diplomi di cittadinanza: morendo, non vi aveva lasciato nè parenti nè amici potenti che pigliassero a sostener la causa della sua gloria e della sua discendenza. Da ben nove anni, la via audacemente aperta dal suo genio, attraverso il *mare tenebroso* sin allora temuto e creduto insuperabile, era solcata da valenti e felici avventurieri: molte scoperte erano succedute alle sue, e facevano dimenticare le aspre fatiche dello scoprimento, più splendido per prodigi che largitor di ricchezze. Nuovi astri si levavano sull' orizzonte della fama. Le scoperte de' Portoghesi in Oriente, e la navigazione de' Castigliani nelle Indie Occidentali mettevano in luce nomi ignorati. Da che Vasco de Gama aveva passato il Capo delle Tempeste, scoperto Mozambico, Melinda, Guzarate, stabilito banchi a Cochin ed a Cananor, sotto bandiera castigliana, Vincenzo Yanez Pinzon aveva valicata la linea equinoziale. Mentre la sommessione di Madagascar, di Zocotora, la scoperta di Sumatra, di Malaca, il conquisto di Goa spandevano da lungi la gloria delle armi portoghesi, un nuovo ardore destosi in tutti i porti della Spagna, recava ad effetto sperimenti di colonizzazione sul nuovo Continente, nel golfo di Uraba, a Darien, a Porto Bello: Giovanni Ponce de Leon, scopriva la Florida, indi a poco il generoso Vasco Nunez de Balboa veleggiava per primo il mare del Sud. In mezzo a questi trionfi e a queste speranze, nessuno pensava a Colombo.

Per due anni consecutivi, il suo Primogenito aveva inutilmente chiesto al re Ferdinando l'investitura delle cariche e dignità del Padre, conforme alle convenzioni firmate il 17 aprile 1492 nella pianura di Granata, ratificate il 23 aprile 1497 e confermate a Valenza, con lettera reale del 14 marzo 1502. Quanto egli potè alla perfine ottenere dal sospettoso monarca, fu l'autorizzazione di far valere per via giudiziale i suoi diritti. Ma in questo processo intentato alla corona di Castiglia, don Diego Colombo si trovava avere avversario il ministero pubblico sotto nome di Procurator Fiscale, il qual avversando ogni diritto e ragione dell'Ammiraglio, aprì inquisizioni, in cui tutti i nemici di Colombo, gl'ingrati, gl'invidiosi, gli ufficiali stati ribelli alla sua autorità furono chiamati a deporre contro di lui. Il Procurator Fiscale opponeva alle giuste pretensioni del Figlio, che suo Padre non aveva reso alla Castiglia alcun eminente servigio, e che non era stato il vero autore della scoperta: lo si accusava di avere spogliato del suo progetto, delle sue carte, delle sue osservazioni un piloto sconosciuto morto in sua casa quando dimorava nell'isola portoghese di Porto Santo, e di essere, mercè questo furto quasi sacrilego, riuscito nella impresa. Fu affermato, altresì, che, quand'anche egli avesse scoperto alcune isole, non era sceso il primo sulla terra ferma, sul nuovo Continente. In questa guisa si riprodussero, fortificate e ringiovanite, tutte le vecchie calunnie di cui l'invidia lo fè segno dopo il suo trionfo.

Mentre continuavano queste inquisizioni, un fiorentino letterato e matematico, Americo Vespucci, era stato assunto presidente della commissione degli esami della marineria. Da principio in qualità di dirigente la casa di spedizione marittima fondato a Siviglia dall'armatore Berardi suo compatriota, e perciò entrato necessariamente in dimestichezza con Cristoforo Colombo, egli attinse nelle conversazioni di questo l'amore della cosmografia, e la vaghezza delle maraviglie lontane. Americo, abbandonò quell'impiego, prese a trattar l'astrolabio ed il sestante, e fece diversi viaggi, dopo i quali diventò piloto maggiore: salì poscia capo del Consiglio Idrografico. In gioventù suo zio, Giorgio Antonio Vespucci, dotto religioso di san Marco,

attendendo all' educazione di alcuni fanciulli di sangue illustre, lo aveva associato ai loro studi. Con istile copioso e insieme elegante, Americo continuò, finiti ch'ebbe i suoi studi, a carteggiare con diversi suoi antichi condiscepoli, divenuti uomini d'alto affare. La descrizione de' suoi viaggi per nuove regioni da lui mandata al duca Renato di Lorena, a Lorenzo di Pier Francesco de' Medici ed al gonfaloniere di Firenze Pietro Soderini, gli acquistò una riputazione grandissima. In una delle sue *quattro relazioni*, certe espressioni vaghe ed ambigue davano facoltà di credere, che per primo avess' egli veduta la terraferma: ad imporre il nome di *Nuovo Mondo* a quelle ignote contrade parv'essere stato egli.

Tuttavia, nessuno fino allora aveva dato nome al Continente scoperto da Colombo. Essendo la scoperta stata fatta sotto gli auspici della Croce e pel trionfo della Croce, questa nuova terra veniva generalmente indicata sulle carte, col segno e col nome della Croce. Il qual nuovo Continente fu primieramente chiamato *terra della santa Croce* o *Nuovo Mondo.* La celebre edizione della *Geografia di Tolomeo*, fatta a Roma nella stamperia di Evangelista Tosino, da Marco di Benevento e Giovanni Cotta di Verona, nel 1608, riproduceva un Mappamondo di Ruysch, in cui il nuovo continente era indicato da queste parole *Terra sanctæ Crucis, sive Mundus novus.* Ma appunto allora la *Relazione* di Americo Vespucci, già stampata a Vicenza l' anno precedente, veniva ristampata a Milano; e, senza volerlo, la Francia aveva rapito per sempre a Colombo l'onore d' imporre il suo nome a questo Nuovo Mondo di cui era esso il ritrovatore.

Un geografo lorenese, che dimorava a S. Dié ne' Vosgi, aveva pubblicato sotto lo pseudonimo di Martino Hylacomilus, un'opera di cosmografia, seguita dalle quattro *Relazioni* de' viaggi di Americo Vespucci. Questo scritto intitolato *Introduzione alla Cosmografia,* compilato a S. Dié, stampato primamente in questa città nel 1507, e ristampato a Strasburgo nel 1509, era dedicato all' imperatore Massimiliano. L' autore Martino Waldsemüller, non vi nominava, neppure una volta, Cristoforo Colombo, e pareva non sospettasse tampoco che un tale uomo fosse vissuto: attribuiva apertamente la scoperta del nuovo continente al genio

di Americo Vespucci. Nella sua ammirazione per l'ingegno di Americo, il cosmografo di S. Diè dichiarava di non vedere qual diritto vietasse di dare a tal Nuovo Mondo il nome di colui che lo aveva scoperto, e di chiamarlo *America*, poichè l'uso ha reso femminini i nomi dell'Europa e dell'Asia. L'alta destinazione di questo scritto agevolò l'adozione del nome proposto da Martino Waldsemüller. Vediamo nell'edizione di Giovanni Gruniger del 1509, che la *Relazione* dei quattro viaggi di Vespucci, fu scritta primieramente in spagnuolo, indi tradotta in portoghese, poi trasportata in italiano, donde fu poscia voltata in francese, e in breve dal francese in latino, il che la rendette europea. Questa grande pubblicità preparava l'universale ad approvare l'ingiusta denominazione proposta dal geografo di S. Diè.

Noi siamo inoltre costretti a confessare che la Francia fu la prima che scrivesse questo nome di *America* sulle sue carte geografiche; le più antiche stampate a Lione portano il nome di *America*, a indicazione del Nuovo Mondo: tal è la carta del 1522, impressa su legno, che fu unita alla ristampa del Tolomeo da Melchiore e Gaspare Frechsel; tal eziandio quella che pubblicò nel 1541 Ugo di Portes.

La stampa protestante dell'Alemagna moltiplicò e diffuse a gara questa cieca usurpazione. Il Monaco apostata Sebastiano Munster, autore dell'*Introduzione alla Cosmografia*, diffuse questo nome di *America* colle stampe di Basilea. Da un altro lato, Gioachino Vadiano, nella sua *Cosmografia universale*, venuta fuori a Zurigo nel 1548, propagò il nome di *America*. Firenze accolse giuliva questa denominazione, che lusingava il suo orgoglio patrio. Dopo essere stato scritto in un libro di cosmografia, indi impresso su planisferii il nome di America, andò per la prima volta, nel 1570, intagliato col bulino sopra un globo in rilievo. Questo globo, di composizione metallica, riccamente damaschinato d'oro e d'argento, era opera del milanese Francesco Basso.

A que' dì, il nome d'*America* venne accettato senza contrasto, da lunga pezza non si pensava più a Colombo: la sua posterità era già spenta nella linea mascolina, che avrebbe fatto ri-

vivere il suo nome. Compilando la sua raccolta di viaggi nel 1507, Fracanzo di Montalbodo non si era informato della morte di Cristoforo Colombo, e ignorava perfino la sua ultima spedizione marittima. Nella version latina, la cui prefazione è firmata da Madrignano il 1°. giugno 1508, leggesi che « sino a quel giorno Cristoforo Colombo e suo fratello, sciolti dalle loro catene, vivevano in onore alla corte di Spagna. » Il continuatore della celebre cronaca dei Re Cattolici di Hernando del Pulgar, Valles, attribuisce la scoperta del Nuovo Mondo, non ad un uomo, ma ad un caso. Questa noncuranza, conseguenza logica di tanti errori, procedeva naturalmente dal profondo discredito con cui era terminata la vita del grande Ammiraglio dell' Oceano. Si può giudicare dell'indifferenza del pubblico per la gloria di lui, da questo, che un contemporaneo della scoperta, cappellano del re Cattolico, ingegno elegante, Lucio Marineo, chiamato dalla Sicilia in Castiglia affine di propagarvi il gusto delle lettere latine, scrivendo la sua *storia delle cose memorabili di Spagna*, avea già confuse le idee intorno la scoperta del Nuovo Mondo, sfigurava il nome maravigliosamente simbolico di Cristoforo Colombo, e non si vergognava chiamarlo *Pietro Colombo!* Egli si rendeva così complice del medico alemanno Jobst Ruhamér, che, nel primo libro germanico, in cui siasi parlato del Nuovo Mondo, non pronunzia neppure una volta il nome di Colombo; e si ostina a chiamarlo Christoffel Dawber, il che significa in italiano *Cristoforo piccione maschio.*

Costoro non si avvedevano dell' enormità della loro profanazione.

Dopo il suo terzo viaggio, Cristoforo Colombo era scaduto sì fattamente nell' opinion pubblica, che nessuno degnava neppure occuparsi di lui. Per molti ei non era più di questo mondo: altri, non mettendo alcuna importanza a ciò che lo risguardava, non si curavano neppure di verificare le date. Noi vediamo che questo discredito della sua gloria era generale, al tempo in cui apparvero le tre prime decadi oceaniche di Pietro Martire, ad Alcala de Henares, nel 1516, dieci anni avanti la prima edizione de' primi libri della storia delle Indie, scritta

da Oviedo, pubblicata a Toledo; e quando il veneziano Ramusio aveva già cominciata la sua raccolta di viaggi: ne fanno prova i loro scritti. Tutti adopransi a discolpar Colombo delle accuse che la malevolenza continuava a spandere contro di lui, dopo la sua morte; epperò il sentimento degli storici spagnuoli era impotente a riformare l'opinion pubblica; in primo luogo perchè le loro opere, richiedendo assai studio, non erano destinate a diventar popolari; in secondo luogo, perchè nessuna di queste opere fu pubblicata, che fosse condotta a fine; e per ultimo, perchè la maggior parte di esse rimasero manoscritte. Il secondogenito di Colombo, don Fernando, che si fece suo biografo, non terminò il suo lavoro che nel 1536, e lo lasciò manoscritto; il virtuoso Bartolomeo Las Casas cominciò il suo molto tardi, e non lo compiè che cinquantatrè anni dopo la morte di Cristoforo Colombo: lo lasciò anch'egli manoscritto. L'opinione rimase, adunque, sotto l'influenza delle più ingiuste preoccupazioni. La calunnia che aveva tormentato incessantemente la vita di Colombo, implacabile non ostante la morte, si levò accanita contro il suo nome, si assise sulla sua tomba, e infamò per secoli interi la sua memoria.

§ II.

In mezzo a questo errore quasi generale, il solo Pontefice Romano conservava il presentimento della grandezza apostolica di Cristoforo Colombo.

Tre Papi uno dopo l'altro avevano onorato della loro fiducia questo araldo della Croce: la Santa Sede non mutò mai a suo riguardo: il Sacro Collegio rimase fedele a questa nobile simpatia. Già, mentr'egli era in vita, allorchè la sua gloria giaceva offuscata da tanti calunniatori in quella Spagna ch'egli rese la più gran nazione del mondo, a Roma la Santa Sede e i Cardinali onoravano le sue fatiche immortali. Il solo scritto di questo grand'Uomo pubblicato mentre viveva, fu stampato a Roma, nel 1493 da Aleandro Di Cosco, coi tipi di Eucario Argentino.

Il primo personaggio di Roma che ricevesse e propagasse le particolarità storiche della scoperta fu il cardinale Ascanio Sforza.

Il cardinale Bernardino Carvajal carteggiava su Colombo col celebre letterato Pietro Martire di Anghiera, professore di latinità alla corte di Spagna.

Il cardinale Luiz d'Aragona mandava uno de' suoi segretari a raccogliere, sotto la dettatura di Pietro Martire, ciò che questo elegante letterato imparava dallo stesso Colombo.

L'illustre cardinale Bembo aggiungeva, nella sua *storia di Venezia*, un libro intero sulla scoperta di Cristoforo Colombo.

Papa Leone X si faceva leggere nelle sere invernali, in mezzo alla corte pontificia, tutte le scoperte di Colombo, di cui Pietro Martire d' Anghiera aveva composto la storia sotto il titolo di *Decadi Oceaniche*.

Tutto quasi il Cardinalato Romano invitò un nobile cittadino della città, Giulio Cesare Stella, a scrivere in versi latini l'epopea del Nuovo Mondo.

Il cardinale Alessandro Farnese diede particolarmente una gran voga a questo poema, colla lettura che ne fece fare alla sua Villa Farnese; e indusse il gesuita Francesco Benci ad arricchirla di una prefazione.

Il cardinale Benedetto Panfili consigliò ad altro gesuita, Ubertino Carrara, di comporre un poema sul medesimo argomento.

Il cardinale Sforza Pallavicino celebrò l' opera di Colombo ne' suoi *Fasti Sacri*.

Il cardinale vescovo di Verona, il grande Agostino Valerio, nel suo libro *De consolatione Ecclesiae*, additò magnificamente il fatto della *scoperta*, e la sua importanza cattolica; e glorificò implicitamente Colombo, applicando alla sua missione alcuni testi notevoli delle profezie di Isaia.

Sotto gli auspici di papa Innocenzo IX, e del cardinale Gabriele Paleotto, il dotto oratoriano Tomaso Bozio pubblicò la parte del suo libro *De signis Ecclesiæ Dei*, in cui anch'egli applica a Cristoforo Colombo diversi passi delle profezie.

Il primo cardinale che stimolasse un poeta a celebrare in italiano la navigazione di Colombo, fu Antonio Perrenot francese, più conosciuto sotto nome di cardinale Granvelle. E, vuolsi dichiararlo, il poeta bresciano Lorenzo Gambara adempiè degnamente le sue intenzioni.

In Roma, un nobile genovese, storico delle grandezze della Liguria, Uberto Foglietta, manifestò la sua indegnazione contra « il vergognoso silenzio e l'incredibile accecamento » della sua patria, la quale decretava statue ad alcuni cittadini per cause volgari, e non ne rizzava alcuna al solo de' suoi figliuoli la cui gloria non ebbe pari. Sino all'anno 1577, la repubblica di Genova, indifferente come gli altri Stati verso Colombo, non aveva pensato a consacrargli un pezzo di quel marmo di cui abbondano cotanto i suoi palagi. Dalla Città Eterna uscì la generosa protesta del Patrizio genovese, e la sua dichiarazione del servizio incomparabile, reso dal suo compatriota alla Chiesa di Gesù Cristo.

La gran mercè dell' influenza romana, l' Italia non perdette interamente la memoria di Cristoforo Colombo. La voce dei poeti suscitati dal Cardinalato, risvegliò l' amor patrio. Come a' tempi eroici dell' ingegnosa Grecia sette città si disputarono la gloria di aver prestata la culla ad Omero, così altrettante città o borgate si contesero l' onore di aver dato i natali a Cristoforo Colombo; Savona, Pradello, Nervi, Cugurea, Bugiasco, Cuccaro, osarono contrastarlo a Genova la superba. Ma lasciando dall' un de' lati questa lotta di amor proprio tutto locale, il rimanente dell' Europa, e la Francia in particolare, non pose alcuna seria attenzione nè alla persona di Cristoforo Colombo, nè alla sua opera sovrumana, nè vi fu alcuno che facesse pensiero di scriverne la storia: nè v' ebbe parimenti alcuno che si pigliasse la cura di tradurre per intero la parte delle opere relative all'America, pubblicate in Ispagna sotto il titolo di *Storia delle Indie Occidentali:* tutti si attennero a vaghe dicerie, ad errori manifesti: la sola circostanza, che impedisse di porre interamente in oblio Cristoforo Colombo fu, per avventura, quel racconto dell' uovo, che, non ostante la sua inverosimiglianza, riuscì ad accreditarsi. Cristoforo Colombo aveva scoperto il Nuovo Mondo, e per ispiegare la sua scoperta, aveva schiacciato per l' un de' capi un uovo sopra una tavola: l' opinione riassumeva così i due punti principali della sua vita, i soli che rimanessero nella memoria. Siccome il racconto dell' uovo ricreava l' infanzia, così la prima storia di

Cristoforo Colombo, che fu scritta in Alemagna, fu destinata a trastullare la gioventù.

Come poteva il mondo occuparsi seriamente di Colombo, quando l'opera sua era in sì poca considerazione appo gli scrittori ed i filosofi che facevano legge nel secolo decimottavo, epoca in cui era conosciuta la totalità del Continente Americano, e compiutamente determinata così l'estensione come la forma della terra? Cotesti uomini, i quali credevano aver trovate in America obbiezioni contro Mosè ed i Libri Santi, non erano tali da poter apprezzare la missione dell'Uomo che pose l'antico Mondo in relazione col nuovo.

Non è da stupire dell'error volgare, allorchè vediamo un celebre scrittore, Raynal, decorato del titolo di filosofo e autore della famosa *Storia filosofica delle Indie*, collocar Gama sopra Colombo, e considerare il passaggio del Capo come l'epoca più grande della storia. Per ringraziare l'accademia di Lione d'averlo eletto fra' suoi membri, ei le propose un premio a chi meglio sciogliesse questo quesito: « La scoperta dell'America è stata dessa nociva od utile al genere umano? » Fra cotesti enciclopedisti, che, secondo il loro titolo, possedevano tutte le scienze, neppur uno aveva sentore del genio di Cristoforo Colombo e della grandezza dell'operato da lui: lo stesso dotto Buffon, cadendo nell'error comune sull'importanza del Nuovo Mondo, poneva la scoperta de' Portoghesi avanti quella di Colombo: « essi oltrepassarono, dice, il Capo di Buona Speranza, traversarono i mari dell'Africa e delle Indie; e, mentre dirigevano tutti i lor pensieri verso l'Oriente e il Mezzogiorno, Cristoforo Colombo rivolse i suoi verso l'Occidente. »

Il protestantismo venne in aiuto alla filosofia francese.

Robertson trovò, che, rispetto alla scoperta, non vi aveva alcun bisogno di Colombo. « Se la sagacità di Colombo, dice, non ci avesse fatto conoscere l'America, alcuni anni più tardi qualche felice caso vi ci avrebbe condotti; » quasi che vi sarebbero stati naviganti che si sarebbero avventurati sotto quelle temute latitudini senza la riuscita di Cristoforo Colombo, il quale aveva sicurati i marinai, e chiariti i misteri del *mar tene-*

broso! Otto, diplomatico francese, credette di mostrar perspicacia filosofica, e meritar bene dall' archeologia, tentando provare che Colombo non aveva fatto alcuna scoperta, poichè l'America era conosciuta anteriormente alla sua impresa. Il primo aprile 1786, egli indirizzava da Nuova York al celebre Franklin una memoria su questo argomento. Il seguente anno, nelle osservazioni e addizioni materialiste alla traduzione delle memorie filosofiche d' Ulloa, sulla scoperta dell' America, fu riprodotta la vecchia accusa dei nemici di Colombo, e venne qualificato *Navigatore* il piloto sconosciuto che fu detto aver a lui fidate le sue carte. Già altri, non limitandosi a spogliarlo della scoperta, gli avevano contrastata l' assiduità e le meditazioni. Ciascuno sa che la prima osservazione di magnetismo terrestre venne fatta sulla bussola da Cristoforo Colombo, il 13 settembre 1492. Fontenelle, nella *Storia dell'Accademia Reale delle scienze*, non teme di far omaggio di questa scoperta a Sebastiano Cabot, il quale non partì che nel 1497, od anche a Grignon di Dieppe, posteriore di trentott'anni a quest'ultimo.

Questo dispregio di Colombo, l'incertezza della sua origine, della sua patria, dell'opera sua, fecero sì che si parlò di lui a caso, e senza rappiccarvi importanza. Gli uomini più gravi non si diedero alcuna cura di esser esatti ogniqualvolta notavano fatti o date che risguardassero Colombo: perciò lo stesso Montesquieu, nel suo *Spirito delle leggi*, biasima coloro che si dolevano che Francesco I non avesse provveduto di navi « Cristoforo Colombo che gli proponeva le Indie »: egli dimenticava che l'America già era scoperta da ben ventitrè anni, allorchè Francesco I salì il trono. Così un altro magistrato, nostro contemporaneo, il signor di Marcangy, nella sua *Gallia poetica*, non nota la scoperta se non quale accessorio; l'ha in conto di un' impresa di second'ordine; e dopo parlato del Capo di Buona Speranza superato da Vasco di Gama, dice solamente: « Intorno a questo tempo la scoperta dell'America fatta da Cristoforo Colombo aggiunse nuovo ardore e sviluppo all'operosità commerciale, ed all'amore delle spedizioni lontane, ecc.; » non altrimenti che se la spedizione di Vasco di Gama, la quale avvenne nel 1497, non fosse stata la conseguenza della scoperta fatta

nel 1492 da Cristoforo Colombo! Per questo ostinato errore sul carattere eccezionale di Colombo, il geografo Malte-Brun, unendosi coi detrattori della sua gloria, supponeva che si fosse servito per la sua scoperta del giornale particolare del veneziano Antonio Zeno: ma questo giornale manoscritto era stato dimenticato e perduto nella sua famiglia; e non fu conosciuto che alloraquando, appena ritrovato, Marcolino lo pubblicò nel 1558, vale a dire cinquanta due anni dopo la morte di Colombo.

La Spagna, del paro, continuava a mostrar poca reverenza per questa fama immortale. Nella sua grande storia generale della Spagna, il Mariana non riconosce a Colombo alcun merito di invenzione e d'iniziativa; a senno suo la scoperta fu un'opera collettiva; egli dice: « con qual fortuna, e qual prodigioso successo questi uomini intrepidi valicarono spazi immensi di mare! ». Dopo narrata l'ignobil calunnia del preteso piloto morto in casa di Colombo, e da questo spogliato della sua gloria, riferisce, che, coll'aiuto di carte rapinate al defunto, Colombo riconobbe « tutte le coste che sono fra' due poli, dallo stretto di Magellan sino al capo di Vacallao; e che corse così « più di cinque mila leghe. » L'autore di un'altra storia generale della Spagna, Ferreras, fa scoprire il Nuovo Mondo da Americo Vespucci, e pretende che Colombo si avventurò alla sua impresa col mezzo delle note e delle carte di Americo! Un capitano generale, il marchese de la Solana, osava scrivere queste linee al famoso Godoi principe della Pace; « Colombo non fece che scoperte... il conquisto di così belle colonie fu riservato ai Cortez, ai Sandoval, agli Alvarez, ai Pizzarri. » Nel suo compendio della *Storia di Spagna*, Ascargorta è in pieno errore sopra tutto ciò che risguarda Colombo; ignora la metà della sua vita; non conosce che due de' suoi viaggi; confonde gli avvenimenti, le date, e crede che scoprì la Terra-Ferma nella sua seconda spedizione.

Se gli Spagnuoli commettono di tali errori sulla storia del loro paese, come si vorrà che noi biasimiamo severamente uno scrittor francese, Paquis, di avere nella sua *Storia di Spagna* fatto pigliar terra a Colombo in Portogallo solamente al ritorno del suo secondo viaggio; e Alessandro Dumas di scrivere che

Colombo aveva passato una parte della sua vita in prigione, mentre la sua carcerazione durò meno di tre mesi? Lamartine fa approdar Colombo in Ispagna nel 1471, quindici anni prima del suo arrivo; Granier di Cassagnac afferma, che, « le Isole Vergini furono scoperte da Cristoforo Colombo nel suo ultimo viaggio, nel novembre del 1493 »: ora, l'ultimo viaggio di Colombo, cominciato nel maggio 1502, terminò nel novembre 1504, undici anni dopo il termine erratamente indicato. Nella sua *Storia di Spagna* il signor Rosseuw-Saint-Hilaire nota il celebre Las Casas fra i dodici missionari che menava seco il padre Boyl, nel secondo viaggio di Colombo, del 1493; ma Las Casas non passò il mare che nel 1502. Due antichi ministri dell'istruzion pubblica, membri dell'Istituto, scrittori eminenti e abitualmente esatti, non si sono fatto scrupolo di commettere intorno a Colombo errori di fatto, di date e di luogo. Noi passiamo sotto silenzio gli anacronismi, le contraddizioni e le confusioni innumerevoli, commesse dalla turba de' letterati di second'ordine.

Nondimeno, ad esser giusti, bisogna confessare che questa leggerezza de' nostri scrittori verso Colombo non è da imputar loro direttamente; perocch'essi l'hanno ereditata dal secolo passato. A' dì nostri si manifesta un movimento di giustizia riparatrice e di benevolenza per la fama di Colombo: si cerca di onorarlo: si moltiplicano i ritratti, le statue dell'eroe: diverse città rizzano monumenti in onor suo: libri e raccolte periodiche mirano a rendere volgare la sua biografia. Nonpertanto, non fu mai che la gloria di lui corresse maggiori pericoli come a' dì nostri. Non ostante la rettitudine delle intenzioni, Cristoforo Colombo rimane disconosciuto: la peggiore delle oscurità, quella che ingenera falsa erudizione, ci separa da lui. L'errore storico ha condensato le sue tenebre intorno la sua memoria: questo errore altero e pedantesco noi lo conosciamo intimamente: abbiam sorpreso il segreto del suo nascere, abbiam seguito le sue tracce dal suo primo esordire, ne' abbiam notato la data, rivelate le cause del suo successo e del credito che ha saputo acquistare: speriamo di smascherarlo.

Ma, prima, onde provare quanto la memoria di Colombo sia atta a suscitare interesse, volgiamo uno sguardo sulle simpatie che l'età nostra professa per questa grandezza, che non le fu peranco interamente rivelata.

§ III.

Al principiare di questo secolo, un francese, che noi abbiam conosciuto di persona, il cavalier di Pory, scrisse i suoi viaggi nella parte del Continente scoperto da Cristoforo Colombo, e venne a Parigi a stampare quel suo libro, il quale mostrava la sua ammirazione per lo scopritore del Nuovo Mondo. Verso quel tempo medesimo l'Accademia di Torino ascoltava comunicazioni relative a Cristoforo Colombo.

Nel 1805, un piemontese, il conte Galeani Napione, pubblicò una dissertazione sulla patria di Cristoforo Colombo, ch'ei pretendeva nato a Cuccaro nel Monferrato.

Nel 1808, il conte Damiano Priocca riprodusse a Firenze questa pubblicazione e la commentò.

Nel 1809, l'abate Francesco Cancellieri, mandò in luce a Roma alcune dissertazioni su Cristoforo Colombo; e incoraggiato dal buon riuscimento, Galeani Napione dettava sul medesimo argomento una dissertazione intitolata — *Del primo scopritore del Nuovo Continente.* Un anno dopo il bibliofilo Morelli stampava a Bassano, sotto nome di *Lettera rarissima,* una lettera di Cristoforo Colombo scritta dalla Giammaica. Questo documento, da lunga pezza dimentico, alzò gran romore nelle società dotte. Savona si preoccupò delle pretensioni di Cuccaro e scrisse per rivendicare i suoi diritti; Genova fece manifesti i suoi: la sua Accademia delle scienze, lettere ed arti creò fra' propri membri una commissione incaricata di esaminare la quistione della nascita di Cristoforo Colombo; e nel 1812 la sua relazione suscitò una viva curiosità.

La caduta dell'Impero Francese, e il riordinamento degli Stati Italiani sospesero questa discussione senza terminarla.

Nel 1816, la *Revista di Edimborgo* ripigliava l'aspra contesa.

Nel 1817, Luigi Bossi preparava a Milano la sua vita di Cristoforo Colombo.

Nel 1818, il Cardinale Zurla parlava di Cristoforo Colombo nel suo lavoro sui *Viaggi de' Veneziani più illustri.*

Nel 1819, il padre Spotorno, barnabita e bibliografo, pubblicava a Genova la sua opera in tre libri, intitolata: *Dell'origine e della patria di Cristoforo Colombo.*

Nel 1821, un autore anonimo faceva stampare in Milano *l'Elogio delle scoperte del Nuovo Mondo,* accompagnato da note storiche sulla patria di Colombo. Verso quel tempo l'eccellente re Vittorio Emanuele dava al municipio di Genova la raccolta de' privilegî di Cristoforo Colombo, conservata dal senatore Michel Angelo Cambiaso.

Nel 1823, il consiglio municipale di Genova fece, coll'aiuto di sottoscrizioni, stampare tutti i titoli e documenti relativi a Colombo, e li raccolse in un magnifico volume sotto il titolo di *Codice diplomatico Colombo, Americano,* incaricando il padre Spotorno di premettere a quel libro una introduzione biografica.

Il seguente anno, la Francia, che non poteva rimanersi indifferente a questo nobile pensiero di rintegrar la gloria di Colombo, ebbe la traduzione della sua vita scritta dal Bossi. La Spagna non era straniera a questa preoccupazione. Il direttore dell'Accademia reale di storia a Madrid, Don Martin Fernandez de Navarrete, affrettava la raccolta de' documenti relativi alla storia dell'America ed ai progressi della marineria, che compilava per ordine della Corona: correndo il 1825 mandò in luce il primo volume.

Nel 1826, mentre l'avvocato Giambattista Belloro rinnovava le pretensioni di Savona a dirsi culla di Cristoforo Colombo, e inseriva la sua dissertazione nella *Corrispondenza astronomica del Barone di Zach*, il Messico stampava le due opere di La Vega e di Bustamente sulla scoperta del Nuovo Mondo. Nell'anno medesimo, un letterato americano che dimorava in Ispagna, Washington Irving, entrato in relazione cogli archivisti di Madrid, e avendo a sua disposizione materiali già preparati, scriveva la sua *Storia della vita e de' viaggi di Cristoforo Colombo.* Quest' opera accolta con viva sollecitudine, si sparse in pochi anni in tutti gli Stati dell'Europa.

Nel 1828, Ferdinando Denis, diede, sotto la forma di ro-

manzo storico, un quadro grazioso e poetico della scoperta, nel quale il carattere distintivo di Colombo giace ritratto con esattezza ed espresso nel modo più felice. *Ismael ben Kaïssar*, è il titolo di questa composizione, in cui la ricchezza de' colori locali si accoppia felicemente colla verità della storia. Poscia fu veduto un celebre romanziere degli Stati Uniti, Fenimore Cooper, ispirarsi di questo argomento, volerselo appropriare e trasportarlo nella propria lingua; ma il fatto non rispose al desiderio; egli non riuscì diffondervi quello splendore spontaneo, quell'incanto di descrizione poeticamente fedele e que' profumi della natura intertropicale, di cui Ferdinando Denis aveva, direi, come imbalsamata l'opera sua. Indi venne in luce a Genova la versione di Washington Irving, accresciuta di note. Alcuni anni dopo Humboldt commentò le scoperte di Cristoforo Colombo, in cinque volumi con titolo di *Esame critico della Storia della Geografia del Nuovo Continente.*

Pochi anni dipoi Felice Isnardi ripigliò la quistione della patria di Cristoforo Colombo, e volle che fosse il borgo di Cogoleto. Correndo il 1839, l'infaticabile avvocato Belloro replicò colla sua *Rivista critica*, e sventò questa pretensione. Tornato Felice Isnardi alle riscosse, l'avvocato Belloro non contento del suo trionfo, aggiunse un'*appendice* alla sua *Rivista critica.*

Nel 1843, il nostro libro, LA CROCE NEI DUE MONDI venne per la prima volta a rivelare la missione provvidenziale commessa a Colombo, e ad affermare altamente la quasi santità del suo carattere. Quest'opera, onorata della quarta edizione, e stata tradotta in italiano, insegnò a considerare sotto il suo vero aspetto l'araldo della Croce. Il seguente anno, l'illustre Carlo Alberto, quel re cavalleresco e cristiano, così ben fatto per comprendere l'eroismo, nella sua giusta ammirazione di Colombo, comandò che fosse finalmente rizzato a Genova un monumento alla sua memoria a spese del tesoro pubblico. Ma l'amor patrio de' Liguri fu tocco da una nobil gara. Genova non desiderava ricevere qual puro dono dalla munificenza reale questa testimonianza cui bramava rendere ella stessa al più glorioso de' suoi figliuoli. Nel 1845 una Commissione di notevoli genovesi, aventi alla testa il marchese Durazzo e Lorenzo Pareto aprì un'asso-

ciazione a tal effetto. Il congresso dei dotti italiani che si doveva raccogliere in Genova aggiunse uno splendore nazionale a siffatta sottoscrizione.

Per giovarsi del buon punto, la magnifica opera dei Liguri illustri fu nel 1846 messa alla portata del popolo in un' apposita edizione per le cure dell'abate Luigi Grillo, cappellano della marineria sarda: v' era spezialmente cercato e letto l' articolo dell' abate Gavotti sul grande ammiraglio dell' Oceano. Lorenzo Costa stampava con lusso il suo vivace poema sull' eroe genovese: in quella il professore Angelo Sanguineti scriveva un compendio della vita di Cristoforo Colombo: ma, dal canto suo, la storia del Monferrato, di Vincenzo Conti, ravvivava l'antica controversia sulla vera patria dell' eroe.

Nel correre del 1847, diversi governi stranieri associarono le loro simpatie all' omaggio che Genova apparecchiava a quella illustre memoria. La Francia volle recare la sua offerta all' erezione di quel monumento. La storia, la pittura, la poesia, la scoltura avevano pagato lor tributi a Cristoforo Colombo, e la musica venne ad aggiungervi i propri: amoroso cantore del deserto, Feliciano David, componeva in onore di Colombo le sue melodie dell' Oceano.

Gli avvenimenti del 1848, e la commozione europea che ne provenne, non distornarono lungamente l' attenzion pubblica da un argomento che l' attira, senza mai stancarla. Anche alcune repubbliche americane vollero onorar l' Eroe dei due Mondi. Diverse città gli decretarono un monumento. Sin dal 1850 il governo del Perù decise rizzargli una statua colossale sulla piazza maggiore di Lima, e ne fidò l' esecuzione al celebre scultore Salvatore Revelli. Nel 1851, un ligure eminente, a' servigi di Sua Santità, monsignore Stefano Rossi, mise in luce, dettato dall' amor patrio, un notevole scritto intitolato *Dell' esiglio di Cristoforo Colombo genovese.*

Quasi al tempo stesso, il patrizio genovese che ha maggiormente contribuito ad illustrare all' estero il regno di Sardegna, aggiungendo la sua dignità personale alle alte missioni ond' era insignito, il marchese Antonio Brignole. — Sale, lunga pezza ambasciatore in Francia, avuto in generale estimazione nel

mondo diplomatico, sì noto ai poveri, e sì caro alle arti, alle lettere e sopratutto al Cattolicismo, faceva eseguire a Parigi dal suo compatriota, l'eccellente scultore Raggi, un gruppo notevolissimo rappresentante Cristoforo Colombo nel momento della scoperta.

Correndo il 1852, il nostro illustre amico, conte Tullio Dandolo, pubblicava a Milano il suo libro *I secoli di Dante e di Colombo*, nel quale riproduceva la parte del nostro *la Croce nei due Mondi*, che risguarda il carattere religioso di Colombo; e tutta Italia applaudiva a questa nuova opera. In quel mentre medesimo, a Parigi, Lamartine adoprava la penna in onore di Colombo colorando poeticamente un mezzo volume della sua miglior prosa. Poco appresso un degno uom di mare, che, avuto risguardo alla rettitudine delle sue intenzioni, noi non mentoveremo per nome, mescolava stranamente la finzione colla storia, in un grosso volume, e credeva seriamente di avere scritto da vero uom di mare la vita dell'eroe dei mari.

Nel 1853, l'unico discendente dei conti Colombo di Cuccaro, ultimo membro superstite della famiglia di Colombo, monsignor Luigi Colombo, prelato domestico di Sua Santità e segretario della Congregazione delle Indulgenze, componeva uno scritto sopra il suo immortale antenato. Nel suo libro che si andava stampando al tempo della nostra ultima dimora in Roma, e di cui l'illustre prelato ebbe la cortesia di comunicarci le bozze, è sollevata la quistione della nascita, ma non è definitivamente risoluta. Quantunque tale opera offra piuttosto un insieme di giudizi sotto l'aspetto esclusivo del parentado, che non una storia reale delle scoperte di Cristoforo Colombo, pure reca luce sui servigi che ha resi al mondo l'Uomo che ne integrò lo scovrimento.

Il 20 febbraio 1854, l'omaggio più solenne che ricevesse Cristoforo Colombo gli fu tributato a Genova.

Sua maestà il re Vittorio Emanuele era venuto colla real famiglia, la corte, i ministri, il corpo diplomatico, le deputazioni delle camere legislative ad inaugurar la strada ferrata che unisce il porto di Genova colla metropoli del Piemonte. Alla presenza del monarca, dei principi e dei grandi del regno, dinanzi

ad un magnifico altare, tra 'l concorso de' popoli della Liguria ed una moltitudine accorsa da ogni parte degli Stati Sardi, il venerabile arcivescovo di Genova, in cui la scienza e la pietà si congiungono col più generoso amor patrio, monsignor Andrea Charvaz in una magnifica allocuzione, modello di buon gusto letterario. disseminata di pensieri profondi, piena di grandezza cristiana, e dimostrante somma conoscenza dell' età nostra, dopo avere presentati all'immensa assemblea gli antichi titoli di gloria di Genova la superba, coronò questo fascio di splendide memorie coll' imagine di Cristoforo Colombo: e in quella ch' egli invocava le benedizioni del cielo su questo progresso dell' industria la qual raccosta gli uomini e i continenti, l' illustre Arcivescovo richiamava la memoria del navigatore genovese, quel missionario del progresso, che primo tra tutti piantò nel Nuovo Mondo la Croce, simbolo immortale della salute e dell' incivilimento de' popoli.

§ IV.

Così, dall' esordire del secolo decimonono, fin oltre la sua prima età, una serie ascendente di pubblicazioni, che si vanno moltiplicando a misura che ci allontaniam dall'epoca della scoperta, prova il profondo interesse desto dalla memoria di Colombo. Tale successione non interrotta di lavori e di testimonianze sul medesimo argomento, costanza di cui l' età nostra non offre altro esempio, fa manifesto come l'attenzione è tuttavia lungi dall'avere esaurito questo magnifico suggetto storico.

Ma questa persistenza della curiosità pubblica palesa implicitamente un bisogno non soddisfatto, e indica una nuova aspettazione. Ed a buon dritto voglionsi nuove particolarità, ed altri schiarimenti: l' istinto dei popoli non s' inganna; imperocchè, noi l'affermiamo, non ostante questi omaggi delle arti, queste fatiche degli eruditi, queste affermative degli storici, Cristoforo Colombo è a' dì nostri più mal conosciuto che non un secolo fa. Allora, almeno, lo s'ignorava, senza pretendere di conoscerlo a fondo: l' incertezza dell'opinione era cosa nota, e si sapeva di non sapere, o che si sapeva male; lo che riesce spesso

peggiore. A' di nostri tutti hanno la pretensione, in apparenza fondatissima, di conoscere e giudicare Colombo. L' opinione si è formata sul giudizio di scrittori, i cui nomi, in molto credito, proteggono l'errore del volgo: non è udita che una voce, quella di una dotta e ambiziosa brigatella, la qual si è impadronita della storia di Cristoforo Colombo, e ha fatto della memoria di lui una maniera di suo patrimonio.

Il tempo della riabilitazione storica è finalmente giunto; e noi diremo intera la verità.

Questa dotta brigatella si compone di quattro scrittori. Di questi quattro, uno ha scritto la vita di Colombo nella forma regolare della storia; due non hanno fatto che dissertazioni, annotazioni e introduzioni; l'ultimo non ha tessuto nè memorie nè biografia; si è limitato a tessere un commentario; ma l'autorità del suo nome europeo ha confermati gli errori commessi e pubblicati dagli altri tre, aumentandoli di tutto il peso de' suoi propri.

Andiamo sino al fine nella nostra schiettezza.

Questi quattro scrittori, la cui tacita e retrospettiva associazione si appropriò la storia di Colombo, falsando la sua persona e la sua azione provvidenziale, sono, il genovese Giambattista Spotorno, l' americano Washington Irving, l' accadémico spagnuolo don Martin Fernandes de Navarrete, e l'illustre prussiano Alessandro Humboldt.

Spotorno ha scritto per ordine del corpo decurionale di Genova; Navarrete per ordine della corte di Spagna; Washington Irving per guadagnare la corona letteraria che i suoi precedenti successi presagivangli; Humboldt, per improntare con un suggello imperituro il suo viaggio nelle regioni equinoziali.

Spotorno e Navarrete non hanno fatto che dissertazioni, e riunire faticosamente materiali, con cui Humboldt e Washington Irving composero, questo la sua *storia della vita e de' viaggi di Cristoforo Colombo*, quello, i suoi commentari sotto il titolo di *Esame critico della storia della geografia del nuovo Continente.* Questi quattro scrittori si sono ingannati, ed hanno ingannato il pubblico. La posizione ufficiale dei due primi, la gran rinomanza dei secondi hanno dato alle loro fatiche un'autorità

imperiosa, ond' essi imposero i loro errori ai nostri contemporanei.

Cosa singolare; non v'ebbe europeo che tessesse la vita di Cristoforo Colombo! Cosa non meno strana, nessuno scrittore cattolico ha tracciata intera la biografia del messaggero della Croce *nel Nuovo Mondo!* Come ha sì giustamente notato il celebre padre Ventura di Raulica, mentre nella storia di Bossi Colombo occupa appena quarantatrè pagine, Washington Irving gli consacra quattro volumi e i commentari di Humboldt son compresi in cinque volumi. Ora, Washington Irving ed Humboldt, i soli scrittori che abbiano trattato largamente questa storia, sono l'uno e l'altro protestanti. È facile comprendere che, per le preoccupazioni di setta, essi non abbiano potuto giudicar sanamente dello spirito e degli atti dell' Uomo che rappresentava nella sua persona il più ardente Cattolicismo. La storia di questo Servo di Dio è stata, dunque, giudicata esclusivamente da due scrittori opposti alla sua credenza, avversi alle impressioni del suo cuore, inconscii delle aspirazioni dell'anima sua: la biografia di Colombo è rimasa derelitta in mano de' suoi nemici naturali: essi ce l' hanno presentata quale la manipolarono senza che alcuno li sorvegliasse.

La gran fortuna che sortì lo scritto di Washington Irving, e il gran nome di Humboldt impaurirono tutti dal far alle loro opere qualsivoglia rettificazione od ammenda. Quanto era uscito dalla loro penna protestante, parve il giudizio definitivo della storia. Da vent'anni in qua gli accademici, le società letterarie, le biografie, le riviste, le enciclopedie ripetono con rispetto i fatti e le opinioni cavate da questi due scrittori: e non fu stampata nel mondo intero una sola linea su Colombo, che non fosse attinta docilmente all'una od all'altra di quelle due sorgenti. Dal che conseguita che lo sguardo del protestantismo è il solo che abbia misurata l' opera più vasta e più evidentemente sovrumana del genio cattolico: da che conseguita altresì, che la preoccupazione, l'inimicizia, e l'ostilità contro la Chiesa cattolica hanno l'incredibile privilegio d' insegnare al Cattolicismo, la vita di un uomo ch' è una delle sue glorie più luminose.

Siffatta anomalia non è dessa forse altrettanto strana, quanto

irrazionale? Anche prima d'ogni esame, non è egli evidente quanta preoccupazione dovette porsi nel giudizio che il protestantismo portò dell'araldo della Chiesa Cattolica, per sua ispirazione mandato agli abitatori delle regioni sconosciute? La scuola protestante non potrebbe comprendere il carattere e la missione di Colombo. All'ostacolo procedente dalle credenze religiose, se ne aggiunge un altro, derivato dal suo sistema di composizione storica. Le biografie di Colombo sono state scritte in un ordine di idee preconcepite, e unicamente conforme i dati della filosofia umana. La scuola protestante non attribuisce all'avvenimento che ha raddoppiato il mondo un carattere sopranaturale. Essa non vi riconosce epoca predestinata dalla sapienza divina, e l'adempimento di una volontà dall'Altissimo. Secondo i suoi alunni questa scoperta, in cambio di Colombo, sarebbe stata naturalmente operata mercè del progresso delle scienze nautiche: essi non sanno aquietarsi a vedere nella scoperta del Nuovo Mondo un intervento provvidenziale: come concederebbero un aiuto sovranaturale alla fede di Colombo? preferiscono attribuire al compasso ed all'astrolabio ciò che negano alla bontà divina: essi ammettono i miracoli del genio umano, e negano il favor celeste: essi rifiutano a Dio ciò che consentono all'uomo: e mentre Cristoforo Colombo, dopo di avere le tante volte provata questa protezione sopranaturale, la riconosceva con gratitudine, la confessava fin nelle sue relazioni ufficiali al Governo, e si considerava come un semplice strumento della Provvidenza, essi, raccontando la sua storia, si ostinano a negare questa assistenza efficace, stimano di conoscer Colombo meglio di quello che sapesse Colombo conoscere sè stesso.

In virtù della loro teorica, la quale vuole che il fondo dell'umanità sia dappertutto identico, essi hanno rigettato il carattere superiore dell'Uomo scelto dal Cielo, e spogliato Colombo della sua grandezza spirituale, affine di renderlo simile al rimanente degli uomini: studiarono d'impicciolirlo, farlo come son essi: lo hanno animato de' lor propri sentimenti, gli hanno prestato i loro disegni, i loro istinti, lo giudicarono secondo il loro cuore: temendo che sopravvivesse nella maestà de' suoi lineamenti qualche traccia della nativa grandezza,

hanno trovato in lui, non solamente imperfezioni, ma difetti, e perfino vizi: nondimeno la loro indulgenza ha misericordiosamente tentato di scusarlo, paragonandolo agli eroi dell'antichità pagana, la cui grandezza non esentolli dal pagare tributo all'umana debolezza. Sotto il pretesto di erudizione, di imparzialità e di critica storica, questa brigatella dei quattro Scrittori falsò i fatti intimi della vita di Colombo.

Dopo disseppellite tutte le accuse, che vennero a lui fatte mentre viveva, costoro seppero gravarlo di una calunnia, ignorata affatto da' suoi contemporanei, lorchè lo malmenavano nel modo più accanito; niun nemico di Colombo insultò alla purezza de' suoi costumi: il soffio dell'odio non aveva osato offuscare quello specchio di castità: una tale profanatrice impostura era riservata ai nostri giorni.

Ma è omai il tempo di sventare questa calunnia concepita in Piemonte, nata a Genova, nodrita in Ispagna, e adottata con sollecitudine dal protestantismo, per contrapporla alla grandezza cattolica dell'Uomo incaricato dalla Provvidenza di sollevare il velo che ci occultava, da ben seimila anni la totalità dell'opera terrestre. Che la pietà de' fedeli si assecuri; che gli ammiratori di Colombo non abbiano alcun timore; l'araldo della Croce fu sempre senza rimprovero, com' egli era stato senza paura: se ebbe alcune delle nostre imperfezioni, se cadde in alcuno de' nostri mancamenti quasi involontari, non fu mai, almeno, ch'egli dimenticasse quanto gl' imponeva l' onore che la Maestà divina aveva degnato fargli. Tuttavia, per quelli che giudicano preziosa l'integrità della storia, non meno della gloria di Colombo, noi dobbiamo, prima di esporre la vita di questo gran Servo di Dio, smascherare in poche righe la calunnia ch' è il perno delle imputazioni a lui fatte. Si vedrà con quanta leggerezza uomini gravi hanno scagliato il biasimo e accolta l'impostura.

Noi mostreremo in qual modo questa calunnia si è sfacciatamente presentata, com' è stata accettata, messa in credito e imposta alla dotta Europa.

Nel 1805, Galeani Napione, spirito erudito, ma sofistico e caparbio, il quale si ostinava, contro l'evidenza, a far nascere Colombo nel Castello di Cuccaro nel Monferrato, frugando nel cu-

mulo voluminoso de' processi, successivamente orditi in Ispagna, per la successione dei discendenti di Colombo, credette di trovare un lume storico in una memoria tessuta a profitto di un certo Diego Colon y Lariategui, che d'altronde fu dichiarata apocrifa. L'avvocato aveva bisogno, a pro della sua causa, di attaccare retrospettivamente, a traverso i secoli, la legittimità del secondogenito di Colombo, don Fernando. Siccome questa prova d'illegittimità non risultava da verun documento ostensibile, da verun atto de' processi anteriori o pendenti, l'astuto leguleio imaginò d'indurla, non da una espressione di cui valersi al suo intento, sibbene dalla ommissione di una parola, che pretendeva necessaria, quantunque non fosse neppur utile. Nel suo testamento, Cristoforo Colombo, raccomandava al suo erede di pagare una pensione a Beatrice Enriquez, madre del suo secondogenito don Fernando. Questa clausola era per sè chiarissima. Ma il testatore non aveva fatto precedere del titolo di sua moglie il nome di Beatrice. L'avvocato ne inferiva la non esistenza del legame matrimoniale, per conseguenza l'illegittimità di Fernando Colombo. Lo si crederebbe? Questa misera arguzia parve una dichiarazione a Napione! quindi tessè una serie di ragionamenti, e presentò come una scoperta da lui fatta, rispetto allo stato civile di Colombo, questa miserabile induzione dovuta allo scartafaccio del povero licenziato Luiz de la Palma y Freytas. Napione ebbe così a buon patto gli onori di spiritoso e felice investigatore.

Nel 1809 l'antiquario e bibliografo Francesco Cancellieri, valente in raccogliere i fatti, ma assai manchevole di lucidezza filosofica, ripetè, senza esaminarla, la pretesa induzione di Napione, a cui, valga il vero, nessuno pose attenzione. Fino a quel punto questa temeraria affermativa, arrischiata in un'opera di medioere importanza, non poteva recare alcun danno alla fama di Cristoforo Colombo. Ma secondo il volgare proverbio « che non si è mai traditi che da' suoi, » alcuni anni dopo, un genovese, antico barnabita, il Padre Spotorno, stimolato da un vivo risentimento contro il secondogenito di Colombo, don Fernando, ch'egli accusava di aver seminato apposta dubbi sull'origine e il luogo delle nascita del proprio padre, accolse questa imputazione di bastardume che giovava al suo odio.

E nulla fu che arrestasse la sua preoccupazione; non la prova contraria, risultante doppiamente dall' affermativa e dal silenzio degli scrittori spagnuoli, non la dimostrazione così logica dei fatti, non il carattere quasi sacerdotale del messaggero della Croce: bisognavagli ad ogni patto questa macchia di origine per far parere dubbia la sincerità dello storico più vicino e meglio informato di Cristoforo Colombo. In tutti i suoi scritti lo Spotorno ripete con odiosa compiacenza che illecita era l' unione di Colombo con Beatrice Enriquez, ed ha rinnovato la sua accusa d' illegittimità contro don Fernando. Non contento di averla nel 1819 inserita nel suo libro, *Dell'origine e della patria di Cristoforo Colombo*, l' ha riprodotta orgogliosamente nella sua storia letteraria della Liguria, presentandola siccome il frutto della sua propria sagacia. Come Napione si era fatto bello di un' arguzia rubata da lontano ad un avvocato spagnuolo ridotto agli estremi, così Spotorno, a forza di ripetere il plagio commesso da Napione, finì per credere sua proprietà personale questa miserabile calunnia, di cui ignorava la vera provenienza.

Appo lettori frivoli, questa pretesa scoperta della tresca segreta di Colombo pose Spotorno in grido di critico erudito; e gli valse nel 1823 l' onore di essere incaricato dal corpo decurionale di Genova della pubblicazione dei documenti relativi a Colombo, la cui raccolta formava il *Codice Colombo Americano:* vennegli fidata la cura d' inaugurar quel volume con una notizia biografica sull' Eroe genovese. Allora Spotorno colse una sì bella occasione per ricominciare la sua accusa d' illegittimità: per ferire più sicuramente il figliuolo, scagliò al padre l' imputazione di amorazzi misteriosi. La posizione sociale del Padre Spotorno diede alla sua diffamazione non meno autorità che notorietà: per lui si diffuse ovunque l' opinione della fragilità dell' Eroe.

Contemporaneamente don Martin Fernandez de Navarrete proseguiva la raccolta de' viaggi marittimi degli Spagnuoli, cominciata dal dotto don Battista Munnoz per ordine del re Carlo IV: scrittore facile, quantunque senza originalità, ricco di una erudizion speciale, ma privo dell' acume ch' è indispensabile allo

storico per ben giudicare i fatti, Navarrete, cui non mancavano cariche e onoranze, spingeva sino all'adorazione il suo rispetto per la Maestà reale: indispettito della sincerità del Bossi, e sopratutto del suo traduttore francese, il qual ha ricordato brevemente l'ingratitudine di Ferdinando il Cattolico verso Cristoforo Colombo, si assumette scolpare il più ingrato, calunniando il più generoso degli uomini: la vendetta armò la sua penna: nel corso delle sue investigazioni, Navarrete non aveva trovato nulla che facesse sospettare le tresche di Colombo con Beatrice Enriquez: tutte le annotazioni da lui raccolte mostravano Fernando Colombo qual figlio legittimo dell' Ammiraglio dell'Oceano: la calunnia di Spotorno gli porse un'arme.

Da questo punto fu inaugurato un intero sistema di accuse. Colombo ha abbandonato di nascoso il Portogallo per ingannare i suoi creditori. S' egli ha mostrato una gran pazienza a sopportare i ritardi che la Corte di Spagna frappose avanti approvare il suo progetto di scoperte, questa costanza, questa forza d'anima, attribuita alla fermezza della sua fede cattolica, è riconosciuta muovere da causa segreta; Colombo amava alla follia una bella donna di Cordova, da lui resa madre: per conseguenza le apparenze religiose in lui non erano che scaltrezza; si conformava esteriormente alle abitudini della Corte a que' di molto severa sui costumi. Ammessa l' ipocrisia, Navarrete prosegue pettoruto ad accusare l'avidità insaziabile di Colombo, e pare ammetta altresì alcuni atti di slealtà e di prevaricazione. Facendo violenza al racconto di Oviedo, vecchio nemico di Colombo, suppone delitti non qualificati, colpe nascose per le quali si cercava di punirlo evitando ogni pubblicità: indi vengono le accuse di violenza e di crudeltà. Il servile cortigiano ha calunniato Colombo più che seppe e potè, per esaltar meglio la clemenza del re Ferdinando, il qual, a suo dire, feceli grazia, e lo trattò con favore.

Navarrete si arrogò poscia di giudicar Colombo sotto il punto di vista della filosofia della storia. Egli trova che i suoi difetti furono l' opera propria della fragilità umana, e probabilmente dell' educazione che ricevette, della carriera che abbracciò e del paese ove nacque, paese in cui il traffico formava il ramo

principale della ricchezza pubblica e privata. Navarrete non crede con ciò di scemare la gloria di Colombo « quale autore della scoperta del Nuovo Mondo, » e si fonda sopra esempi: « Alessandro dominato dalla collera e poscia dalla superstizione; Alcibiade pieno di ammirabili doti e di vizi infami; Cesare che riuniva ad eminenti doti un'ambizione smisurata, ecc., ci sono tuttavia presentati da Plutarco e da Cornelio Nipote, siccome uomini degni dell'ammirazione di tutti i secoli ». In questa guisa è giudicato il discepolo di Gesù Cristo! Si crede di onorarlo paragonandolo agli uomini grandi del paganesimo!

Prima che uscisser tutte in luce le passionate elucubrazioni di Navarrete, Washington Irving, che si trovava in Ispagna, potè averne contezza. Quantunque protestante, e perciò più estraneo di Spotorno e Navarrete ai sentimenti che animavano Colombo, nondimeno concepì di questo grand'uomo un'idea più alta e più giusta. La sua rettitudine di spirito, aiutata dalle sue investigazioni bibliografiche, gli chiarì la meschinità e la parzialità di que' due raccoglitori di materiali storici. Sebbene scrivesse sino ad un certo grado sotto i lor influssi e non ardisse porsi in aperta opposizione con Navarrete, pure non ammise che in parte le sue accuse, le mitigò e mentovò le maligne interpretazioni di Spotorno con una esitanza che provava la sua ripugnanza; per la qual cosa Spotorno conservò ruggine contra Washington Irving.

Lungi dal perdonare invecchiando, Spotorno, sempre adirato contro Fernando Colombo, e traendo vanità da quella congettura di bastardume prestatagli da Navarrete, la ripetè con puerile ostentazione; recavasi a vanto quella scoperta, mentre il vergognoso merito ne appartiene al Napione. Nelle annotazioni all'edizione genovese di Washington Irving, Spotorno, vero ispiratore delle note anonime, fa all'autore americano rimprovero della sua timidezza; e ne attribuisce la cagione al non aver esso letta l'opera sua sull'origine e la patria di Cristoforo Colombo: egli esamina di nuovo ciò che ha già detto nell'opera *Della origine*, nel *Codice Colombo Americano* e nella *Storia letteraria*: e non contento di ripetersi, aggiunge, per via d'induzione, nuovi errori ai precedenti, e finisce di provare la propria ignoranza intorno a Cristoforo Colombo.

Si giudicherà di ciò da un solo esempio.

Essendosi ingannato intorno alcune parole di Pietro Martire, rispetto ad un Indiano delle Isole Lucaie battezzato in Ispagna, ov' ebbe padrino don Diego Colombo, fratello dell'Ammiraglio, e perciò fu chiamato « Diego » secondo il costume cristiano; Spotorno confonde questo Lucaiano, che serviva d'interprete all'Ammiraglio, col suo padrino stesso Don Diego fratello dell'Ammiraglio; e ci parla seriamente del matrimonio del genovese don Diego Colombo con una Indiana d'Haiti, mentre fu l'interprete Lucaiano Diego che sposò l' Indiana. Questo, nondimeno non è che un errore di persona, di stato, una materiale e sciocca inverosimiglianza: ma ciò che diventa colpevole gli è che su questa inetta notizia, Spotorno osa portare un'accusa contro il carattere di Colombo, assicurando che ritrasse il suo giovane fratello Diego dal mestiere di scardassiere, per formarlo alla navigazione; ma che arrossendo di lui lo tenne alcun tempo sulla propria nave senza riconoscerlo qual fratello, e trattandolo qual servo.

Lo Spotorno trova che Beatrice Enriquez non era nobile; che doveva essere molto povera; e che i rimorsi di Colombo, e il suo timore di lasciarne veder la causa provano manifestamente che, figlia della fragilità umana, la sua unione con Beatrice Enriquez non era punto validata da legittimo nodo.

L' insistenza di Spotorno, i modi perentorii della sua affermazione, e sopratutto l'essergli mancati contradditori, crebbergli autorità sui concittadini. Anzichè venir combattute, sendo le sue accuse state riprodotte, egli fu tenuto a Genova, e in tutta la Liguria in conto quasi d'oracolo. È vero che Spotorno avea fatte laboriose investigazioni e mostrato amor patrio nella discussione sull' origine di Colombo: ma da questa quistione in fuori, puramente locale, ei non ha compreso nulla dell'avvenimento della scoperta: non ha apprezzato l'eroe, ned il suo figliuolo don Fernando; disconobbe non meno il carattere di questo prezioso biografo, di quello che calunniasse la fama della madre sua: tuttavia in Italia Spotorno è citato con deferenza: la sua opinione è di gran peso; i suoi compatriotti credono ch'egli sia il ristoratore della gloria di Colombo, men-

tre n'è il peggior detrattore: i Liguri hanno in lui siffatta credenza, che ripeterono candidamente la sua accusa, non ostante la loro ardente ammirazione dell'Uomo ch'è la prima gloria della loro Metropoli.

Nella sua bella pubblicazione de' *Liguri illustri*, l'abate Gavotti, incaricato della notizia su Cristoforo Colombo, lo rappresenta come fanatico di gloria, e comincia con queste parole che danno la misura del suo errore: « l'uomo è stato definito l'animale della gloria. Questa nobile passione, germe di azioni immortali, è particolarmente quella de' genii superiori.... pochi uomini ebbero altrettanti titoli alla gloria, quanti Cristoforo Colombo, che ne fu il campione e la vittima »; e il buon Abate lo mostra, sin dalla scuola infantile, stimolato dalla gloria; poscia, sopra una nave, tocco dall'amor della gloria; e finalmente lo dipinge in atto di tentare la sua impresa per amor della gloria e pel desiderio di attirare sopra di sè gli sguardi de' contemporanei e de' posteri.

Imbevuto delle idee dello Spotorno, il professore Angelo Sanguineti nel suo compendio della vita di Cristoforo Colombo, rimette in campo la tresca con Beatrice Enriquez: Spotorno gli ha innestato il suo odio contro Fernando Colombo che accusa di aver oscurata l'origine di suo padre. Pieno delle sovranotate preoccupazioni, l'avvocato Gian Battista Belloro, archivista dell'antico Ufficio di san Giorgio, osa accusar Colombo di *aver saputo qualche volta mentire* quando vi trovava il suo tornaconto. La riverenza che gli scrittori liguri professano per lo Spotorno (salve le loro controversie sulla quistione dell'origine), la loro credula ripetizione delle sue meschinità, i riguardi che vicendevolmente si usano quanto a' lor reciproci errori, avrebbero, non pertanto, fallito l'intento, se Navarrete non avesse con vituperevole ardore raccolta la denunzia di Spotorno contro i pretesi amori di Colombo a Cordova: e questa medesima accusa, priva com'era di fondamento, non avrebbe acquistata fede se l'illustre Humboldt non l'avesse accettata siccome verità, coprendo col suo nome enciclopedico le brutture di Navarrete.

Dopo la storia di Washington Irving, l'opera che tratta più espressamente e più largamente di Colombo, è certamente quella

che ha pubblicato Humboldt con titolo di *Esame critico della Storia della Geografia del nuovo Continente*: e pertanto questi due libri costituiscono l'unico fondamento della scienza e della storia, relativamente alla scoperta del Nuovo Mondo: l' uno per la sua gran voga, l'altro per la sua autorità magistrale, hanno fermata l' opinione: le accademie, le società dotte, gli astronomi, i naturalisti, gli uomini di mare sopratutto non hanno intorno Colombo altre idee che l'emesse da Humboldt: noi medesimi avevamo creduto a modo suo prima di esaminare le cose coi nostri propri occhi. Ma qualunque sia la stima che facciamo de' suoi giudizii, quanto a scienze fisiche, siamo costretti a confessare che nella sua storia della geografia del Nuovo Continente, in mezzo a discussioni altrettanto rapide quanto luminose, e in tutto degne del loro autore, gli atti e sopra tutto i pensieri di Cristoforo Colombo furono interpretati da uno spirito straniero, e, ci sia permesso di dirlo, antipatico alla natura di lui.

Fra' due generi d'intuizione di Colombo e di Humboldt si apre un abisso più grande dell'Atlantico: ambo viaggiarono il globo, Colombo per mare, Humboldt per terra: ambo osservarono il creato con attenzione curiosa; ma ciascuno sotto l'aspetto particolare delle proprie credenze, e delle proprie predisposizioni morali.

Colombo, ardente discepolo del Verbo, pieno di una fede gagliarda, maravigliava all'aspetto della munificenza del suo Creatore: la sua contemplazione, seminata di estasi, riboccante di poesia, s' innalzava come un inno colla melodia dei zefiri impregnati de' profumi sconosciuti di quelle nuove regioni. Quantunque accogliesse nella vastità del suo spirito l'impressione molteplice delle armonie terrestri, pure Humboldt non si dipartì mai dal sangue freddo filosofico dell'osservazione, e non si lasciò trarre fuori de' limiti dell'apparenza.

Mentre nelle sue esplorazioni Colombo scopriva incessantemente Dio, suo benefattore e suo maestro, Humboldt non è giunto mai che a riconoscere le grandi forze della natura, le leggi della natura, la maestà della natura.

Colombo aveva una fede implicita nell'ordine provvidenziale, nell'azion divina che si manifestava in lui e per lui: le comunica-

zioni dell'invisibile col terrestre, gl'influssi dell'immutabile sull'accidentale erano per lui cose certe: le sue emozioni si proporzionavano all'immensità dell'opera sua, e non lo stornavano punto dal suo scopo: in nome del Redentore, se ne andava egli gloriosamente convitato ai misteri dello sconosciuto, dell'infinito. Humboldt, per lo contrario, non avendo più a discoprire lo spazio, poichè la forma e l'estensione del nostro pianeta sono già esattamente determinate, non poteva pretendere che a verificare certe spiegazioni meteorologiche, ad arricchire la Flora universale, ad aumentare raccolte minerali, a cogliere forse gli indizii di qualche legge generale del globo, e a descrivere il tutto insieme della fisonomia cosmica di questo.

Humboldt avrebbe voluto essere Colombo, se non fosse stato Humboldt: pare talvolta trovare in Colombo un emolo che lo ha preceduto nelle contrade equinoziali, la cui penetrazione ha indovinato grandi principii naturali: ha più d'una volta invidiato le sue impressioni sublimi, e in molte circostanze si è segretamente paragonato a lui: si è occupato seriamente delle sue azioni, delle sue abitudini intime, de' suoi scritti: ma, non ostante questa simpatia frammentaria, non potendo Humboldt comprendere il principio immortale di una tal fede, la sublimità di un tale scopo, non ha conosciuto le principali fasi della vita di Colombo. Egli non ha potuto vederlo tutto intero; quando ha ceduto a qualche movimento di ammirazione pel suo genio o per la sua tenerezza di cuore, si direbbe che teme di lasciarsi dominare da questa nobile imagine, e che cerca di scemarla, di avvilirla. Quantunque non abbia contra Colombo la ruggine di Navarrete, pure accoglie, dispensandosi da ogni verificazione di Colombo, le preoccupate affermative di questo contro la durezza, la avidità, la dissimulazione; ed aveva già sin dalle prime ammessa l'accusa contro la sua castità.

Qui Humboldt supera lo stesso Navarrete. Egli ride di un deplorabile riso alla pretesa caduta del grand'uomo. Questa debolezza parve a lui un *fatto assai piccante* che « Navarrete ha svelato con molta sagacia approssimando le date »: egli ammette che non fu la persuasione de' suoi amici e la sua predilezione per la Spagna « ciò che impedirono a Cristoforo Co-

lombo di tornare a Lisbona ed accettare le nuove proferte del re di Portogallo, ma sì piuttosto gli amori e la gravidanza avanzata di una bella dama di Cordova, dona Beatrice Enriquez, madre di don Fernandez Colombo, figlio naturale dell'ammiraglio, nato il 15 agosto 1488. » Tale è la conclusione di Humboldt: sulle asserzioni altrui compromette il suo gran nome, senz'avere esaminato da sè.

Noi affermiam che Humboldt niente lesse in proposito, ma seguì alla cieca Navarrete, che aveva alla sua volta supinamente copiata la menzogna di Spotorno, che l'aveva presa da Napione, il qual Napione l'aveva attinta nelle sofisticherie d'un leguleio che, appunto a cagion d'essa avea perduta la sua causa. Nondimeno, questa accusa è stata così generalmente ammessa, che la si tiene per fatto vero: più di ottanta scrittori l'hanno ripetuta, gli uni dopo gli altri: oggidì questa calunnia, nata cinquantadue anni fa, procede così accreditata da assumere autorità di documento storico, fondata su date, e nomi avuti in gran rispetto: nè si troverebbe forse un solo scrittore, di prima o di ultima classe, che, trattando questo argomento, ardisse prendere sopra di sè di non ripetere per l'ottantunesima volta l'antica calunnia.

Annichiliamola, finalmente, se piace a Dio.

Noi protestiamo formalmente contro la indicata calunniosa affermativa: neghiamo il fatto di unione illecita; neghiamo le particolarità che la risguardano; affermiamo che dona Beatrice Enriquez di Cordova fu sposa legittima di Cristoforo Colombo genovese: neghiamo la di lei povertà; neghiamo la sua ignobile condizione; neghiamo la sua gravidanza lorchè giunse a Colombo il messaggio del re di Portogallo; neghiamo la pretesa passione di Colombo per Beatrice, e ch'essa sola avesse trattenuto Colombo in Ispagna.

E di tutto ciò ecco le prove.

§ V.

Mentre Colombo visse, unqua non fu sospetta la natura delle sue relazioni con Beatrice Enriquez, nè mai posta in questione la legittimità del suo secondogenito: l'idea di una simile accusa non

si presentò a' suoi nemici perchè assurda. Dopo la sua morte non se ne trova traccia, nè la s'incontra in alcun autore contemporaneo, ned' insinuossi in veruna storia spagnuola; e sì che spettava alla Spagna, anzichè all'Italia, di conoscere lo stato civile di Cristoforo Colombo; in Italia, durante tre secoli, non è fatta parola di simile imputazione. Non solamente gli storici non accusano Colombo di unione illecita, ma parlano formalmente del suo matrimonio; i più gravi tra loro, segnatamente il Tiraboschi, dicono che aveva sposato in seconde nozze Beatrice Enriquez.

Nessun impedimento si opponeva alla loro unione. Quella che Humboldt godesi qualificare « una bella dama di Cordova » era una fanciulla libera da ogni precedente impegno. La gran povertà e la condizione ignobile di Beatrice Enriquez, che Spotorno nota come per additare ostacoli, sono errori materiali.

La mancanza di ricchezze non avrebbe fatto indietreggiare Colombo; avvegnachè, chi era egli stesso, a que' giorni, in Ispagna? un geografo straniero, vedovo, con un figlio maschio, senza protezione, che copiava libri e faceva carte geografiche per buscarsi il pane. Se nel suo primo matrimonio in Portogallo aveva trovato nella moglie bellezza, natali e virtù, non aveavi sicuramente raccolto ricchezze. Spotorno trae dal testamento di Colombo la prova che Beatrice era povera, perchè raccomandava al suo erede di pagarle una pensione. Intrinsecamente questa prova non ha valore alcuno: noi troviamo, per lo contrario, la negazione della povertà di Beatrice in una circostanza relativa, appunto, a questa disposizione testamentaria. Nei primi anni Beatrice Enriquez riscosse dall'erede di Colombo l'annua pensione di diecimila maravedis mentre dimorava a Cordova: indi i pagamenti furono irregolari, ed essa non ne mosse querele: quando l'erede cessò per diversi anni consecutivi di pagarle quella pensione, non se ne dolse neppure allora; e nemmeno diessi pensiero di ricordargli il suo dovere. Questa poca premura a chiedere la pensione non pagatale, e la nobiltà di un tale silenzio, ci sembrano confutare perentoriamente l'accusa di povertà.

La bassezza de' natali non poteva impedire questo matrimonio, dacchè, per confessione di tutti gli storici, Beatrice En-

riquez era nobile. Il solo Spotorno asserisce il contrario. Ma qui gli opponiamo un tale testimonio che fu altresì suo complice, Navarrete. Nella sua qualità di spagnuolo, non può negare il fatto notorio, della nobiltà di Beatrice Enriquez: la dice zitella nobile, e delle più qualificate di Cordova: suo fratello uterino, Rodrigo de Arana, era rinomato a Cordova, e l'Istoriografo imperiale lo chiama « onesto gentiluomo »: suo nipote, Diego de Arana, accompagnò Colombo nella prima scoperta, quale ispettore generale della flotta. Ramusio ricorda ch'esso era « buon gentiluomo di Cordova, » e la sua nobiltà doveva essere ben riconosciuta, dacchè Colombo mettesse sotto i suoi ordini due ufficiali della corona, elevandolo a governatore del forte della Navidad. Nel terzo viaggio dell'ammiraglio, un giovane fratello di dona Beatrice, Pedro de Arana, comandava una delle navi; avvegnachè appunto per questo suo parentado, v'ebbero sempre con Colombo alcuni degli Arana di Cordova. Dopo la morte dell'ammiraglio, e del figlio di lui, suo successore, si vede ancora un Diego de Arana, nella casa della vice regina delle Indie, che per la sua nobiltà, non meno che per la consanguineità, precedeva tutti gli ufficiali dell'illustre vedova dona Maria di Toledo. La nobiltà di Beatrice Enriquez è parimente provata nella notizia necrologica di suo figlio Fernando, raccolta dall'Annalista di Siviglia. La purezza della sua stirpe fu poscia invocata anche dai discendenti del primo matrimonio di Colombo. Nel 1671 don Pietro Colombo ricordava, nell'interesse d'una sua causa, alla Regina di Spagna, durante l'età minorenne del re Carlo II, che i due figliuoli del grande ammiraglio dell'Oceano ebbero a madri donne della più antica nobiltà.

Vediam ora se la passione di Colombo per « la bella dama di Cordova » fu il vero motivo che lo trattenne in Ispagna, non ostante le offerte del Re di Portogallo. Tanto peggio per l'illustre Humboldt, se riceve dai fatti una mentita un po' dura: perchè non verificava le calunnie di Navarrete, prima di pigliarle sotto la sua egida?

Primieramente, quando la lettera del re Giovanni II giunse a Colombo, verso il cadere dell'aprile 1488, la gravidanza di Beatrice, che fu detta essere allora di quattro mesi e mezzo,

non esisteva più; perch' ella partorì il 29 agosto dell'anno precedente. Fernando Colombo, nato a Cordova il 29 agosto 1487 (e non il 15 agosto 1488, come disse erroneamente Navarrete, riprodotto ciecamente da Humboldt, senza far nessuna verificazione) aveva otto mesi quando giunse a suo Padre la lettera del Re di Portogallo: non fu, dunque, lo stato *interessante* di Beatrice la cagione che fece rigettare le offerte di quel Principe.

Gli storici protestanti si accordano ad ispogliare Colombo del merito della sua pazienza, per attribuirlo ai vezzi di Beatrice Enriquez: sol essa, secondo che scrivono, potè determinarlo a rimanere sì lungamente in Ispagna.

Le date risponderanno a questa imputazione.

Come que' rari fiori che non si trapiantano, ma nascono, brillano e muoiono sul terreno ove spuntarono, Beatrice Enriquez, nata, allevata e maritata a Cordova, non uscì mai fuor delle mura dell'antica città: Colombo non potè mai gustare il piacere della sua presenza, che andando egli stesso a Cordova: ora, Cordova è per lo appunto la città in cui egli si è meno sovente e men a lungo trovato, durante la sua dimora in Ispagna: non vi fec' egli che un solo soggiorno di alcuni mesi continui, nel primo anno del suo sbarco, che fu altresì quello del suo matrimonio: dopo d'allora le sue andate a Cordova furono brevi e rare, perchè gli assunti impegni lo chiamavano imperiosamente altrove: i documenti ufficiali ne fanno fede.

Già fin dal 1486 Colombo ha, per così dire, fermata la sua sede nelle anticamere.

Nel 1487 è a Salamanca per sottoporre il suo gran progetto al congresso scientifico, raccolto per ordine reale in quella celebre università: ivi passa il verno e una parte della primavera.

Egli segue continuamente la corte. Alcune tratte, pagate dal tesoriere Francesco Gonzales di Siviglia, provano che nel maggio, luglio, agosto e ottobre, era egli lungi da Cordova. La gravidanza di Beatrice lo tratteneva sì poco allato a lei, che, al tempo in cui partorì, il 29 agosto, era assente. L'antivigilia, aveva riscosso quattro mila maravedis, ed era andato alla Corte, chiamato dai Sovrani. Un pagamento fatto in ottobre

prova ancora la sua assenza da Cordova. Giunge l'inverno: la Corte ferma la sua stanza a Saragozza, e Colombo vi si trasferisce.

Correndo il 1488 è a Siviglia. Quivi il Re di Portogallo indirizzavagli la lettera del 20 marzo; di là continuava le sue istanze. Nella state, riscuoteva per le sue spese di viaggio tre mila maravedis. La Corte aveva eletto pel verno la sua sede a Valladolid; e Colombo vi si conduceva.

Nel 1489, Colombo era tuttavia lontano da Cordova, poichè fu da questa città medesima che venne spiccato il 12 maggio l'ordine di albergare a Siviglia ed altrove gratuitamente Cristoforo Colombo, chiamato alla Corte pel servigio dei Monarchi: venne diffatti a Cordova, ma non vi potè rimanere che pochi giorni. È noto che fece in qualità di volontario la campagna di Baza: or bene, questa guerra cominciò sul chiudersi del maggio, nè fu terminata che il 4 dicembre.

Nel 1490, Colombo si trovò ospite del duca di Medina Sidonia, e poco appresso del duca di Medina Celi, il quale poco mancò non assumesse egli stesso le spese della disegnata spedizione.

Nel 1491, vediamo ancora Colombo stanziare nella casa del duca di Medina Celi, e quivi far nuovi tentativi presso la Corte. Una lettera di quell'opulento gentiluomo, diretta al Cardinale di Spagna, il 19 marzo 1493, ricorda che ha dato l'ospitalità a Colombo per ben due anni, che così facendo ha contribuito a ritenerlo in Ispagna; e si prevale di questo servigio reso alla Corona per dimandare un favore.

Da questi fatti e da queste date si giudichi se fu il fascino della « bella dama di Cordova » che trattenne Colombo in Ispagna. Non fu, altresì, posto mente che nel 1488 egli contava cinquantadue anni compiuti; che ne aveva spesi in mare trentasei; che la maturità della sua ragione e la sua pietà sincera non potevano permettere ad un affetto illegittimo di germogliargli in cuore; che, d'altronde, la sua elevazione di spirito, e la sua fermezza imponevano silenzio alle sue passioni domate dall'età e dalla povertà, schiacciate dal pensiero che dovea fruttare la rivelazione del Nuovo Mondo.

Diremo a suo luogo in quali circostanze Colombo sposò dona

Beatrice Enriquez: qui ci ristringeremo a ristabilire il fatto, cioè che la sua unione fu legittima, e ch' egli non andò mai dimentico di alcuno de' suoi doveri.

L'istoriografo reale di Spagna, Antonio de Herrera, la cui imparziale sagacità ed esattezza sono ad una voce riconosciute, ha rimosso ogni dubbio sopra il secondo matrimonio di Colombo. Ecco le sue parole: « Dopo la morte di questa prima moglie, ne sposò un'altra, chiamata Beatrice Enriquez, della città di Cordova, da cui ebbe Fernando, gentiluomo virtuoso, di molta sperienza in fatto di buone lettere. »

Navarrete move l'obbiezione che non si è trovato sino ad oggi l'atto di matrimonio, e che non lo si produrrà: ma non fu trovato neppure l' atto di battesimo; se ne vorrà dedurre che Colombo non fu battezzato? duriam fatica a comprendere come abbia potuto essere ammessa l'idea di una unione adultera contro l' evidenza dei fatti e la dimostrazione del più volgare buon senso. Come mai un commercio scandaloso sarebbe stato tollerato dalla famiglia virtuosa di dona Beatrice? La vendetta di questa nobil Casa non avrebb' essa costretto il seduttore a riparare la sua colpa? E che! sarebbe dunque Cordova, paese privilegiato della maldicenza, che Colombo avrebbe scelto per farvi allevare il suo primo figliuolo? avrebb' egli incarico la sua druda di vegliare alla sua educazione? avrebbeglielo mandato col mezzo del degno ecclesiastico Martino Sanchez? e la Regina, così severa in fatto di costumi, avrebbe dato quai paggi all'infante don Giovanni, i due fratelli Colombo, uno legittimo, l'altro bastardo adulterino? i venerabili Religiosi, con cui Colombo passava una parte della sua vita, sarebbero essi stati complici o ingannati? perocchè non si potevano ignorare le sue relazioni con Cordova, e la natura dei vincoli che quivi aveva. A motivo di questa notorietà Cordova era tenuta in conto di suo domicilio, quantunque non vi avesse mai dimorato sei mesi continui; un documento autentico lo prova. Il 23 maggio 1493, mentre sua moglie dona Beatrice attendeva a Cordova all'educazione de' suoi due figli, Colombo ottenne il premio della prima scoperta consistente in una entrata vitalizia di diecimila maravedis: bisognava determinare un luogo al pagamento: per

suo maggior agio, gli venne assegnato il suo presunto domicilio, per conseguenza Cordova: quella rendita fu assegnata sui livelli o canoni de' macelli di Cordova.

Gli storici contemporanei di Fernando Colombo non fanno parola che fosse illegittimo: lo trattano secondo i fatti, e perciò qual figlio legittimo dell' Ammiraglio: se non hanno cercato di stabilire la sua qualità, ciò avvenne perchè nessuno la contrastava. La legittimità di don Fernando risulta evidentemente dall' insieme dei fatti.

Primieramente nelle relazioni interne della famiglia, come nelle relazioni esteriori e pubbliche, non troviamo alcuna differenza fra Diego e Fernando Colombo, eccetto quella della primogenitura. Il loro apparire nel mondo avvenne in assenza del Padre; furono presentati alla Corte, il giorno medesimo, dal loro zio paterno don Bartolomeo Colombo, ch'era andato a prenderli a Cordova. L'uno e l'altro entrano col medesimo titolo, col medesimo grado, pel medesimo servigio nella Casa del Principe Reale: don Eustachio, nipote di Navarrete, fa questa confessione: Fernando, Colombo essendo paggio dell' infante don Giovanni, si trovava con suo fratello un de' meglio favoriti dal Principe. Poscia ambedue passano al servizio della Regina. Anzichè stabilire tra' due fratelli la menoma differenza sfavorevole al più giovane, è precisamente quest'ultimo ch' Isabella elegge suo paggio prima di concedere al primogenito quel favore. La elezione di Fernando precedette di ventiquattr' ore quella del suo fratello primogenito don Diego Colombo.

La convenzione fatta fra la Corona di Castiglia e Colombo nella pianura di Granata, il 17 aprile 1492, per istabilire l'eredità delle sue dignità nella persona del *primogenito* de' suoi figli, prova implicitamente che Diego, figlio del primo letto, non è solo. Il prologo del giornale di Colombo ricorda che i Sovrani hanno promesso l'eredità al *primogenito* de' suoi figli. Il decreto reale del 20 maggio 1493, che concede stemmi reali a Colombo, parla de' *suoi* figli. L' atto d' istituzione del maggiorasco fondato da Colombo implica evidentemente il suo stato di matrimonio; conciossiachè da una parte prevede il caso in cui fosse per avere altri figli, oltre i due che egli nomina; e dal-

l'altra parte, non ammette la possibilità di una nuova unione, poichè non istipula alcuna riserva o stato vedovile per una nuova sposa; la quale ultima condizione sarebbe nondimeno stata indispensabile. A quel tempo, il grande Ammiraglio, rotto della salute ed invecchiato, non avrebbe potuto sperare un' unione conforme al suo grado, senza costituire alla sua futura sposa ragguardevoli vantaggi.

La maniera sciolta e naturale con cui Colombo parla de' suoi due figli, l'affezione espansiva delle sue parole intorno al più giovane nel suo carteggio ufficiale coi Sovrani, provano che scriveva libero e sicuro del suo dire e del suo pensare. Il modo con cui fa conoscere le precoci disposizioni e i servigi di questo adolescente, basterebbe per attestarne la legittimità: se i suoi natali fossero stati vergognosi, sarebbe l'Ammiraglio tornato con compiacenza sopra quell'argomento? avrebb' egli osato mandare questo giovinetto a riverire il governator portoghese di Arcilla, il quale aveva fra' suoi ufficiali de' parenti della sua prima moglie, dona Felippa di Perestrello? e questa particolarità ci sarebb' ella stata riferita dallo stesso don Fernando? Un bastardo non avrebbe mai ricordata questa circostanza, segretamente umiliante per lui.

La legittimità di Fernando, dimostrata dall'unanime credenza de' suoi contemporanei, giustificata dalle materne bontà della regina Isabella, dai risguardi del Re Cattolico, dalla stima particolare dell'imperatore Carlo Quinto, ritrae maggior forza da un' altra prova. L' albero genealogico della famiglia dell' ammiraglio porta il nome di Fernando, immediatamente dopo quello di don Diego, suo primogenito, e sulla medesima linea. Nelle genealogie presentate dai Colombo d'Italia ai tribunali spagnuoli, quando si fece il processo della successione, Fernando fu sempre messo sul ramo stesso di don Diego. La consulta così spesso citata del senatore Giovanni Pietro Sordi, in favore di Baltazarre Colombo, prova che il celebre giureconsulto era lungi dallo avere il menomo dubbio sulla legittimità di don Fernando. Nella sua memoria alla Corte di Appello, del 15 luglio 1792, un gran giurista di Madrid, don Perez de Castro, respingendo sdegnosamente, con una semplice nota in margine, l'insinua-

zione del procuratore Palma y Freitas, stata respinta in prima istanza, dichiarava, che in nessuna parte dei documenti del processo aveva trovato prova che Fernando non fosse legittimo. Sull' albero genealogico dei Colombo di Cuccaro, mostratoci a Roma dal lor ultimo discendente, il nome di don Fernando è allato a quello di don Diego; e nella sua famiglia non fu mai il menomo dubbio intorno ai legittimi natali di don Fernando. Monsignor Luigi Colombo riconosce esplicitamente il matrimonio di Colombo colla madre di don Fernando. Finalmente queste assicurazioni ricevono la lor ultima e irrefragabile guarentigia dalla mano stessa di Cristoforo Colombo. In una lettera diretta alle persone ch' ei credeva dovessero favorire i suoi richiami alla Corte di Spagna, ricorda loro che pel servigio della Corona ha messo in abbandono ogni cosa, MOGLIE E FIGLIUOLI; e non potè gustar mai le dolcezze della vita domestica.

La brutta-copia di questa lettera, scritta interamente di mano dell'Ammiraglio, esiste ancora. È cosa singolarissima, che l'autenticità autografica di questo documento, il qual confuta così perentoriamente Navarrete, sia stata riconosciuta e provata dal medesimo Navarrete, nella sua qualità officiale! Egli non ha potuto ignorarla; ma, accecato dalla sua passione, guardò senza leggere, senza comprendere, limitandosi a riconoscere e autenticare la scrittura, ned accorgendosi qual testimonianza questo autografo portava contro le sue calunnie.

§ VI.

Spingere più oltre la dimostrazione dell' errore, pare a noi cosa inutile, perocchè i fatti parlano da sè. Lasciando di esaminare le particolarità, è chiaro, che, allorquando piacque volontariamente ingannarsi rispetto alla persona, alla famiglia, allo stato civile di Colombo, quando non si è voluta conoscere la sua grand'anima, quando si è preso abbaglio intorno il suo genio, e si è calunniato il suo cuore, ben è da presumere che la imparzialità sia stata messa da parte anche ne' giudizi portati del carattere dell' opera sua.

E, veramente quelli che hanno scritto la vita di Colombo, cedendo all'influenza magistrale di cui abbiamo parlato, hanno

messo dall'un de' lati, o passato sotto silenzio grandi fatti, seppure non gli hanno falsati per renderli acconci al loro ordine preconcepito di storica esposizione. Dopo negata l'assistenza sopranaturale che si manifesta apertamente ne' gran drammi in cui fu protagonista, rifiutano a Colombo perfino il genio della sua impresa: e mentre lo dichiarano quasi stranio alle scienze ed alle matematiche, consentono solo a concedergli una grande sagacità di osservazione. Per la tema di dipingerlo eroe, lo rivestono di volgarità, lo spogliano sistematicamente di tutto ciò che forma la grandezza, e lo accusano, non solamente d'ignoranza, d'ingratitudine, di bacchettoneria, di presunzione, di animo picciolo e di puerile vanità, ma hanno voluto del pari impicciolire gli avvenimenti esteriori della sua vita, diminuire gli ostacoli, abbreviare la lotta e sminuire i pericoli di cui la sua ispirazione dovette trionfare. Non si avvidero costoro che a forza di mirare al *positivismo*, cadevano nella mediocrità, e per conseguenza nel ridicolo e nell'impossibile.

Un uomo dotato semplicemente di fermezza e di osservazione avrebb' esso fatto quello che Colombo seppe fare? La sola sublimità del suo nome non dic' essa quella del suo cuore? La rinomanza di Colombo, la più immensa, la più certa, la più inevitabile dell'umanità, fiume inesauribile di celebrità, cui il corso de' secoli e delle generazioni sul nostro pianeta non può che allargare, anzichè esaurire o spegnere, non è dessa già il pegno della superiorità incomparabile dell'opera sua? e l'operaio, l' artista non è egli sempre più grande dell' opera sua, sia per la potenza del suo concetto, sia pel favore divino che lo ha fecondato?

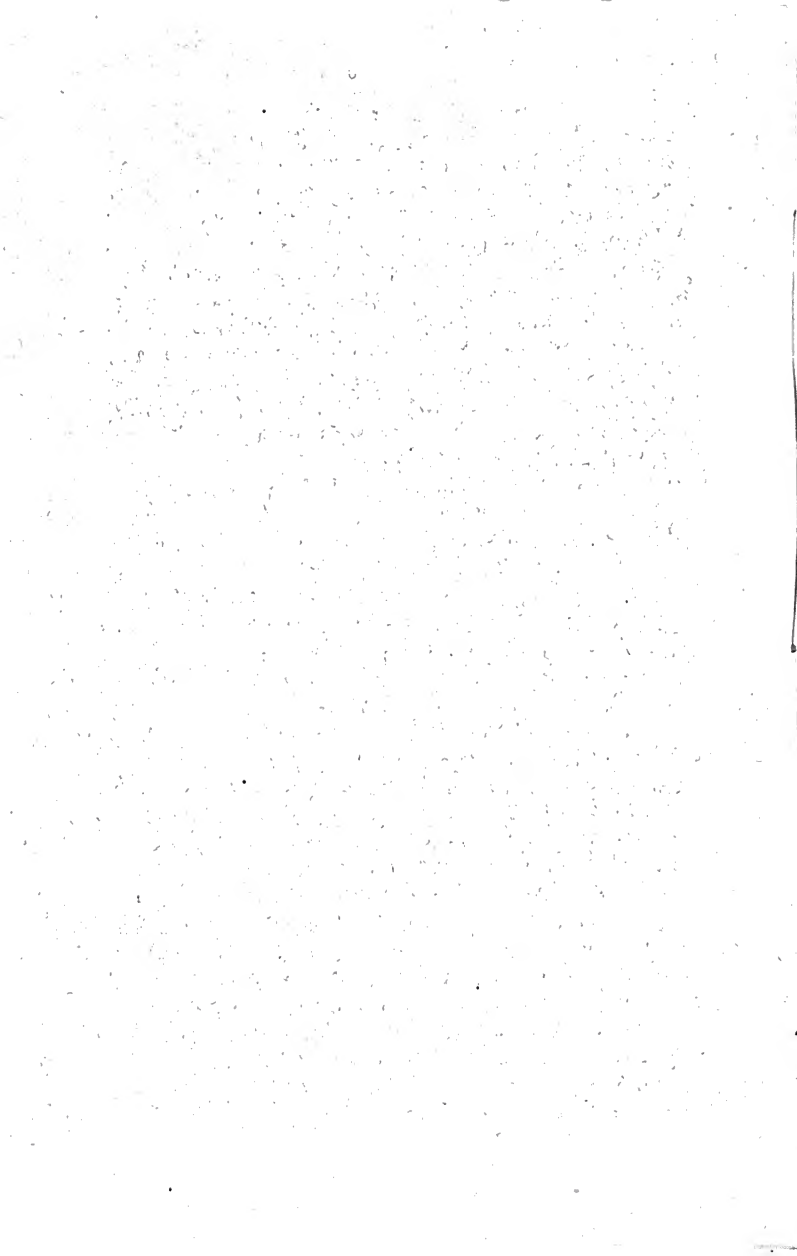
Non istà bene dimenticare che l'impresa eseguita da Colombo è senza pari nella storia. Egli non ha potuto imitare alcuno, e nessuno potrà ripetere i suoi atti. Ciò ch' egli ha fatto mutò le relazioni dei popoli per tutto il durare di questo mondo. Questa missione, unica nella serie delle età, non poteva essere conferita dal caso o dalla scienza pura: bisognava assolutamente, per compierla, una correlazione perfetta fra la sublimità dell' uomo che ne fu investito, e l' incalcolabile grandezza dell'opera sua; grandezza tale di cui il genio umano non potrebbe neppure oggidì misurare la portata, e notare i limiti.

Riassumiamo.

È contrario al senso comune che l' incredulità spieghi la fede, e che il prodigio del genio cattolico sia esposto ai nostri sguardi dal protestantismo.

Anche lasciando di esaminare alcune particolarità, la sola riflessione getta giù dalla sua base il sistema de' biografi di Colombo, e incontanente sorge la necessità di una nuova, integra e compiuta storia del ritrovamento del nuovo Mondo. Questa necessità, che somiglia cotanto ad un dovere, è stata profondamente compresa a Roma: e noi ci facciamo a tentare di provvedervi, così per la soddisfazione della verità, come per l' onore del nostro paese; poichè, come disse già De-Maistre, « sempre la verità ha bisogno della Francia ».

STORIA

DI

CRISTOFORO COLOMBO

LIBRO PRIMO

CAPITOLO PRIMO.

Si determina il vero tempo e il luogo della nascita di Colombo. — Condizione della sua famiglia. — Sua infanzia, sua educazione. — Suoi primi servigi di mare. — Approda a caso nel Portogallo.

§ I.

Il luogo della culla di Cristoforo Colombo è tuttavia nelle tenebre. Una nuvolosa aureola circonda il segreto della sua origine. La sua autentica genealogia, la sua vera patria, la data esatta de' suoi natali, oggetti d' interminabili quistioni, sono tuttavia messi in discussione a' nostri giorni, senza che alcuno dei tanti scritti relativi a tale quistione l'abbia finalmente chiarita. L' autore del libro più popolare che sia apparso sopra Cristoforo Colombo, l'americano Washington Irving, esordisce così: « non si sa nulla di certo sui primi anni di Cristoforo Colombo. Il tempo, e il luogo della sua nascita giacciono avviluppati di un'eguale oscurità: nè meno conosciuti sono i suoi antenati: tal è stata la faticosa sterilità de' commentatori, che ci è difficile di scoprire la verità in mezzo al dedalo delle congetture ond' è attorniata ».

Dette le quai parole, anzichè sforzarsi di procurare a'suoi lettori un filo storico per trarli fuora da questo labirinto di perplessità, Irving non fa anch'egli che accrescerne la loro incertezza.

Quanto a noi, l'oscurità che tante cagioni hanno misteriosamente gettata sui principii dell'Uomo che raddoppiò la conoscenza del nostro globo, non ci sembra punto impenetrabile: sciolti interamente dalle pretensioni rivali delle famiglie, delle città, delle provincie, che invocarono l'onore di avergli dati natali, siamo giunti a riconoscere con certezza l'origine di quell'Uomo, il cui destino non ebbe pari al mondo. Procuriamo, dunque, di esporre ed accertare il tempo e il luogo di questi natali, ch'ebbero risultati così grandi per l'Universo.

La data della morte di Colombo, adduce a determinare esattamente quella della sua nascita. È certo che morì a Valladolid, il 20 maggio 1506, nell'età di settant'anni: egli era dunque nato nel 1435.

Secondo la storia manoscritta del veridico cronista dei Re Cattolici, don Andrea Bernaldez, curato de los Palacios, il quale aveva ricevuto in sua casa l'Ammiraglio delle Indie, e veduto co' suoi propri occhi le sue annotazioni e le sue carte, Cristoforo Colombo dovette nascere verso il 1435: questa data coincide perfettamente con quella che indicò, altresì, il dotto autore della *Storia ecclesiastica di Piacenza*, il canonico Pietro Maria Campi; ed è presso a poco quella che assegna a'suoi natali anche l'ultimo discendente dei Colombo di Cuccaro, monsignor Luigi Colombo, nell'opera da lui testè pubblicata a Roma. La data del 1435, adottata anche da Navarrete, fu pure riconosciuta dal conte Galeani Napione: essa è la sola che sia certa; è inoltre in esatta relazione coi principali avvenimenti ricordati da' suoi storici; nessun fatto la contraddice, nessun documento l'invalida, tutte le circostanze attestano la sua sincerità: siamo dunque autorizzati a porla come il punto fisso da cui muovono le nostre investigazioni.

Rispetto al luogo della nascita di Colombo, non comprendiamo come abbia potuto essere per sì lungo tempo e così vivamente contrastato e discusso. La forma dubitativa usata sino ad

ora su questo argomento ha dritto di maravigliarci: è tempo oggimai di surrogare questa esitazione ed incertezza con una precisa e perentoria affermazione.

Cristoforo Colombo nacque a Genova.

Questa è la verità.

Che cosa importano le pretensioni di Cuccaro nel Monferrato, di Pradello nel Piacentino, di Oneglia, di Finale, di Boggiasco, di Quinto e Nervi nella Riviera di Genova? Indarno il picciol paese di Cogoleto si ostina a mostrare agli sguardi del viaggiatore l'iscrizione che gli conferisce iltitolo di patria di Cristoforo Colombo; noi non dobbiamo preoccuparci di questi amor-propri municipali, e delle discussioni più o meno erudite con cui anche Savona ha invocato questa gloria. Nessuna di tali discussioni ha provato che Cristoforo Colombo nascesse fuor di Genova; e documenti, prodotti durante il loro corso, lasciano vedere ch'egli era genovese. Non è più permesso di dubitare di questo fatto, tanti sono i diversi ordini di testimonianze sulle quali posa.

Il curato de los Palacios, e il vescovo d'Hispaniola, amici di Cristoforo Colombo; Agostino Giustiniani, vescovo di Nebbio in Corsica, Bartolomeo Senarega, Antonio Gallo, Uberto Foglietta, e più tardi Casoni, tutti di Genova e storici della loro patria; Giovanni Battista Ramusio, Girolamo Benzoni, Giulio Salinero, Tiraboschi, Luigi Bossi, Spotorno, ecc.; gli storiografi di Spagna Herrera, la cui esattezza è conosciuta, Munoz, la cui erudizione è giudiziosa, e perfino lo storico portoghese Soam de Barros, che si può dire il nemico postumo di Colombo, tutti si accordano a dirlo nato a Genova. A tali attestazioni basterebbe aggiunger quella del vecchio Domenico Colombo, padre dell'Ammiraglio, che in quattro atti autentici, fatti a Savona, fra l'anno 1470 e l'anno 1491, si dice egli stesso di Genova: potremmo, altresì, riferire il contratto fatto a Savona dal notaro Ansaldo Basso, il 10 settembre 1484, nel quale Giacomo, il più giovane fratello di Cristoforo, era dichiarato cittadino di Genova, quantunque dimorasse a Savona sin dalla sua tenera infanzia, se non volessimo, per dissipare ogni esitanza in questa quistione, produrre un'ultima testimonianza, di cui nessuno contrasterà la decisiva autorità; vogliamo dire quella del medesimo Cristoforo Colombo.

Nell' atto d' istituzione del maggiorasco, steso il 22 febbraio 1498, a profitto della sua discendenza, il grande Ammiraglio dell' Oceano, vice-re delle Indie, dice in propri termini ch' è nato a Genova: « siendo yo nacido en Genova; » indi raccomanda a' suoi eredi di favorire, senza nuocere alla Corona di Spagna, tutto ciò che sarà d'onore e vantaggio di Genova, città nobile e potente sul mare, « Ciudad noble y poderosa por la mar. » E spiega questa predilezione dicendo altresì — di là io sono uscito, e là io sono nato « della sali, y en ella naci ».

Un' affermazione così chiara e così esplicita nel suo laconismo mette fine ad ogni esitazione, e non ammette alcun comentario. Noi dovremmo dunque passar oltre. Nondimeno, per convincere con luminose evidenti prove l'ostinazione de' contradditori, dopo udito Cristoforo Colombo e suo padre, sentiam anche suo figlio. Produciamo finalmente una testimonianza che allegrerà l'amor patrio de' Genovesi, confermando loro invincibilmente il diritto unico di dirsi i concittadini di Cristoforo Colombo.

Il secondo figlio del grande Ammiraglio dell' Oceano, l'abate don Fernando Colombo, che Spotorno accusò di aver voluto traviar l'opinione e occultare il vero luogo della nascita di suo padre, ha, nel suo atto di ultima volontà, ricordato che suo padre era di Genova: ei quivi si qualifica « figlio di don Cristoforo Colombo genovese ». E appunto perchè suo padre, suo avo, e la maggior parte de' suoi parenti paterni erano di Genova il figlio di Cristoforo Colombo si considerava anch' egli come genovese di origine; amava la lingua italiana, la sola che abitualmente parlasse appena era fuori del territorio spagnuolo: rivendicava le memorie della culla paterna: diceva che Genova era sua patria; e se ne prevaleva per invocare, a questo titolo, il concorso d' ogni onesto genovese nell' acquisto e nella spedizione delle opere stampate o manoscritte che faceva ricercare ne' paesi stranieri, affine di comporre la sua preziosa biblioteca, ch' esiste tuttavia a Siviglia. In contraccambio della gloria, che, nascendo nelle sue mura, suo padre aveva legato a Genova, don Fernando Colombo si teneva sicuro dell' affetto di tutti gli abitanti di questa città: considerava un genovese, in qualunque

città d'Europa lo avesse condotto il commercio, come suo corrispondente naturale. Anche per adempiere le sue intenzioni pie a Roma, egli si giovava dell'intromessione officiosa di negozianti genovesi: la sua predilezione verso i compatrioti era così manifesta, che alla sua morte, il suo esecutore testamentario, Marcos Felipe, rispettando questa fedele memoria, credette di dover invitare a' suoi funerali, che si celebrarono con una pompa principesca nella cattedrale di Siviglia, tutti i notevoli negozianti genovesi, nella loro qualità di *compatriotti* del nobile Defunto.

Così, nello spazio di sessant'otto anni, nella propria famiglia di Colombo, tre generazioni di testimoni attestarono ch'egli nacque a Genova.

Contro l'autorità di una tale affermazione, risultante da atti autentici, emessi in forme solenni, che cosa venne opposto sino ad oggi? negazioni senza prove, pretensioni che non hanno base, considerazioni puerili tratte esse medesime da induzioni manifestamente estorte, nelle quali, se la logica dei fatti è miseramente violentata, in contraccambio le vanità municipali e le grette ambizioni di famiglia si danno piena soddisfazione. Nè i torti de' contraddittori si ristringono a questo solo: la loro erudizione prolissa e spesso ampollosa, ammirata da lor soli, chiarisce una incredibile oltrecotanza. Questi autori non riconoscono altra autorità che la propria opinione: sospettano, negano ed osano appuntare di falsità i documenti più autorevoli: perciò non faremo ad alcuna di queste egoistiche opposizioni l'onore di mentovarla: non siamo qua venuti a discutere l'assurdo, a lottare contra ciò che non si può sostenere, ma semplicemente ad affermare quello che è.

Onde ripetiamo:

CRISTOFORO COLOMBO NACQUE A GENOVA.

Anche suo padre era genovese: si chiamava Domenico Colombo, ed era figliuolo di Giovanni Colombo, dimorante a Quinto, ove pare avesse vissuto in qualche agiatezza. La qualità di genovese non potrebb'essere contrastata al padre di Cristoforo Colombo: essa risulta dalle sue proprie dichiarazioni, in diversi atti autentici, i cui titoli originali esistono conservati negli archivi del notariato a Savona e Genova.

Domenico Colombo prese in moglie una borghese di Bisagno, Susanna, figlia di Giacomo Fontanarossa, il quale l'aveva provveduta di una piccola dote, parte in danaro e parte in terre. Egli pose la sua stanza in Genova, dapprima nella casa ch'era di sua proprietà, avente annessa una bottega con attiguo un giardino, posta fuor delle mura, dal lato di porta sant'Andrea, sulla strada di Bisagno, paese di sua moglie, che n'è molto vicino. Domenico Colombo possedeva, inoltre, un piccolo patrimonio nella Valle di Nura, e alcuni pezzi di terra ne' dintorni di Quinto. Nondimeno, affine di supplire alla pochezza delle sue rendite, egli si occupava a scardassar lana, ed aveva un telaio per la fabbrica de' panni, nel quale impiegava abitualmente un operaio e un fattorino.

In questa casa suburbana venne al mondo Cristoforo Colombo. Egli fu battezzato nell'antica chiesa di santo Stefano, allora isolata sopra un monticello, e ch'era ufficiata da Religiosi Benedettini. Questa è la chiesa volgarmente chiamata a Genova santo Stefano dell'Arco: la tradizione popolare, che l'asseriva, dopo tre secoli, siccome quella in cui fu battezzato Cristoforo Colombo, è stata a' dì nostri pienamente giustificata.

Il nome di famiglia di Colombo in italiano è Colombo, in latino, Columbus, in francese Colomb, in ispagnuolo Colon.

Alcuni anni dopo, avendo già varii figliuoli, Domenico Colombo stimò suo interesse affittare la propria casa, probabilmente ad uno di que' tavernieri che spesseggiano alla porta della Città, e si collocò accosto al quartiere abitato dai berrettai, tintori e scardassieri di lana: prese ad affitto, nella contrada di Mulcento una piccola casa avente al pian terreno, oltre la stanza d'entrata illuminata dalla porta, un'altra vicina, con una finestra guarnita da una inferriata, e che poteva servire di bottega. Sull'antico catasto della repubblica di Genova, questa casa porta il numero 166; apparteneva ai Benedettini: libri di riscossione di questa comunità, sfuggiti ai disastri delle rivoluzioni, ed esistenti tuttodì, ricordano i versamenti successivi fatti da Domenico Colombo: l'ultimo che vi si vede sotto il suo nome è dell'anno 1489. Da quell'epoca suo genero Giacomo Bavarello lo surrogò nell'affitto colla convenzione fatta il 20 luglio 1489 nello studio del notaro Lorenzo Costa.

La stretta e aspramente montuosa contrada di Mulcento era allora il quartier centrale de' berrettai e fabbricatori di panni: presentemente silenziosa e solitaria, ella conserva, con alcuni vestigi della pietà de' suoi antichi abitatori, che si vedono qui e qua incrostati nelle porte o sulle vecchie muraglie, un aspetto sereno ed austero, che ricorda la fede semplice e gagliarda del medio evo.

Domenico Colombo ebbe quattro figli, Cristoforo, Bartolomeo, Pellegrino e Giacomo: aveva altresì una figlia, la quale, non isperando meglio dalla fortuna, volle sposare un pizzicagnolo del vicinato, chiamato Giacomo Bavarello. Pellegrino Colombo morì maggiorenne; lavorava al mestier di suo padre.

Gli antenati di Colombo appartenevano alla nobiltà; questo è certo.

Nelle vene di questo scardassiere di lana scorreva un sangue purissimo. I suoi avi discendevano da uno stipite militare, uscito di Lombardia, i cui rami collaterali avevano preso radice in Piemonte e sul Piacentino, mentre altri, capitati in Liguria, si eran addati alla marineria ed alla mercatura. È certo che dimoravano nella prima metà del secolo decimoquinto in Genova diversi Colombo, uniti per antico parentado; ma sendo le loro condizioni diventate molto diverse, anche le loro relazioni patirono di questa differenza. Gli uni si trovavano posti in alto mercè dei loro servigi e delle loro ricchezze, mentre altri vivevano in una condizion modesta o ben anco ignorata nella marineria mercantile. Tali erano i parenti di Giovanni Antonio Colombo, che servì nelle Indie in qualità di capitano sotto gli ordini dell' Ammiraglio dell'Oceano. Altri ancora, abitatori de' borghi della Liguria, viveanvi del loro modesto patrimonio. Questi vincoli di parentado e di vicinanza diedero motivo alle pretensioni che si vennero poscia suscitando intorno alla vera patria di Cristoforo Colombo.

I Colombo portavano in azzurro tre colombi d'argento con cimiero sormontato dall'emblema della giustizia, e, per impresa queste parole « fides, spes, charitas. » Da poche insignificanti variazioni in fuori, questo stemma era comune ai diversi rami dell' antica famiglia lombarda, e apparteneva così ai Colombo di Piacenza come a quelli del Monferrato e della Liguria.

Alcuni scrittori hanno affermato che a Genova il mestiere di scardassiere di lana non derogava alla nobiltà. Non ci assumiamo verificare quanto pesi una tale affermativa. Qualunque fosse il credito della corporazione degli scardassieri di lana nella Liguria, dubitiam forte che vi siano stati gentiluomini che s'invogliassero di aggregarlesi: è però certo che una tradizione di rettitudine, di lealtà, di onore viveva sotto il tetto di quell'artigiano: avess'egli o no conservati gli stemmi degli avi, Domenico Colombo mostrò sempre di ricordarsene nella sua condotta: artefice di professione, si diportò sempre da gentiluomo qual era: costituì la sua famiglia un modello di virtù domestiche e religiose e sociali: quel desso che maritava la figlia ad un pizzicagnolo, riseppe, avanti morire che il suo primogenito era diventato ampliatore dell'Orbe, grande ammiraglio, e vice-re. A Dio piacque benedire ne' suoi figlioli questo vecchio laborioso, che, dopo di avere, come un altro Giacobbe, passati ne' lunghi anni del suo pellegrinaggio giorni lieti e tristi (e questi furono in maggior numero), si vide, sul chiudersi de' suoi dì, rivivere in un figlio circondato di tutto lo splendore della gloria.

Nel cominciare questa istoria ci piace render onore alla memoria rispettabile di quest' operaio, perchè servì umilmente Dio e il suo paese, perchè lavorò senza posa, perchè educò egregiamente i suoi figli, non allevandoli egoisticamente per sè, ma inducendosi con rara generosità a privarsi di loro nella sua vecchiaia.

Lo scardassiere di lana della contrada di Mulcento non conseguì dai biografi di suo figlio pur una parola che gli tornasse onorevole personalmente: si ristrinsero a dire: « i genitori di Colombo erano poveri e probi. « Questo attestato di moralità, rilasciato sul serio dalla scuola protestante, sarebbe offensivo se non fosse ridicolo. Mera probità avrebbe forse prodotto l'esempio di questi tre figliuoli, che, sempre rispettosi e riconoscenti, seppero dignitosamente alleviare la vecchiezza del loro padre; che fedelmente uniti fra loro, pieni di deferenza pel loro fratello primogenito, si trovarono acconci alle imprese più difficili; che sostennero così le prosperità come le traversie, e non fu mai, venissero meno a sè stessi in veruna occasione? Non com-

prendiamo che vi ha qui qualche cosa superiore alla semplice probità? non v'intravediamo l'essenza della nobiltà, la virtù? Anche se la nobiltà di questo scardassiere di lana non fosse provata, com'è, gl'influssi del suo esempio basterebbero a chiarire che una tradizione araldica si perpetuava nella sua famiglia, e che l'altezza del sentire unqua non vi si dava vinta agl'influssi della povertà. Egli è da mezzo a questa apparente bassezza che Dio trasse l'agente del più gran fatto, che, dalla venuta di Cristo in fuori, avvenisse fra gli uomini.

Quantunque ei vedesse i propri figli da natura sortiti al lavoro delle mani, pur l'onesto scardassiere fece ogni sforzo per dare loro quel migliore avviamento che la sua povertà consentivagli. Ammirato dell'intelligenza del suo primogenito, l'artigiano si sforzò di secondarla e di procacciare a quel fanciullo l'istruzione più vantata di quel tempo; lo mandò all'Università di Pavia, ove la sua estrema giovinezza era sicuramente protetta da un qualche membro della sua famiglia, come dicemmo originaria di Lombardia. Cristoforo avea allora dieci anni; età molto tenera pei gravi studi, *la filosofia naturale*, *la filosofia straordinaria e l'astrologia*, il cui insegnamento rendeva celebre quella università.

Fu investigato sotto quali maestri questo fanciullo avesse attinto gli elementi delle scienze, dimenticando che la dottrina de'maestri non poteva guari profittargli, dacchè non istudiò che dai nove ai dodici anni. Cristoforo Colombo aveva tocco il quattordicesimo anno, che già si era imbarcato, e sappiamo che fra la sua uscita dalla università di Pavia e il suo arrolamento marittimo, egli passò qualche tempo lavorando al mestiere di suo padre: non contrasteremo il merito de' suoi professori; ma ci guarderem bene dall'investigare, come taluno ebbe l'ingenuità di fare, quale influenza essi esercitarono sopra di lui. Volgono molti anni, che, pregati dallo storico Luigi Bossi, i conservatori degli archivi dell'università di Pavia, hanno a tal effetto compilato l'elenco de' professori, a' cui corsi era probabilmente ascritto, come uditore, Colombo. Questo elenco comincia nel 1460 e termina nel 1480. Ahimè! Colombo contava già ventiquattro anni, e ne aveva spesi undici nella navigazione, lorchè i dotti

Antonio Bernadigio e Antonio Terzago sedettero sulla cattedra d'astronomia, mentre il celebre matematico Francesco Pellacano e maestro Alberto de' Crispis, avendosi a supplenti mastro Guido da Crema, e mastro Giovanni di Marliano, insegnarono la *filosofia naturale*. Ed anco meno opportunità il giovane Cristoforo aveva avuto di tener dietro alle lezioni di *filosofia straordinaria* di Enrico di Sicilia, di Francesco di Salò, di Olino Bosenasi e di Agostino Carugo i quali non asceser la cattedra che nel 1463.

Ciò che vi ha di certo si è, che Cristoforo prestossi attento alle lezioni di maestri oggidì ignorati, predecessori di quelli di cui gli archivisti di Pavia hanno fornito i nomi; e ch' ei ritrasse dalla sua precoce assiduità frutti che maturarono poscia splendidamente. Avendo abbandonata anzi tempo l'Università, sicuramente perchè gli sforzi paterni non potevano andare più avanti, tornò a Genova a ripigliare il mestiere di suo padre.

Molti, ripugnano a credere una tal cosa: nondimeno la storia è positiva in accertarla. Abbandonate le scuole, Cristoforo lavorò quale operaio insieme con suo padre e col suo secondo fratello Bartolommeo: l'istruzione che ricevette a Pavia fu poca cosa; egli lo confessa, Humboldt lo dimostra. Il suo compatriotto Antonio Gallo dice che Cristoforo e Bartolomeo avevano avuto una mera tinta d'istruzione *intra pueriles annos parvis litterulis imbuti*. Agostino Giustiniani, vescovo di Nebbio conferma questa opinione: *hic puerilibus annis vix prima elementa edoctus*. Alla qual breve educazione succedette il lavoro manovale nella casa del padre. Antonio Gallo afferma che questi fanciulli furono operai durante la loro gioventù; *testor pater, carminatores filii aliquando fuerunt*. È naturale pensare, che, fra l'Università e l'imbarco, Cristoforo si applicò a lavorare co' suoi parenti.

§ II.

Uscendo dalle strette contrade di Genova, ove tu ascenda i bastioni, o salga le severe montagne che la signoreggiano e chiudono da tutte parti, non lasciandole sbocco che sul Mediterraneo, quasi per costringerla a tentare questa via, tu sei abbagliato dalla luce che innonda, e dalla trasparenza dell' aere

tutto impregnato di profumi. Il vivace azzurro dei flutti che lambiscono sovra incantevoli rive, e l'ampiezza del golfo ligure sollevano l'anima, trasportano sotto altri cieli il pensiero. Tu senti, che, non ostante la sua magnificenza, il ricinto della città di marmo non può bastare all' imaginazione dei suoi figli: comprendi, infatti, che il mare è la vita, l'umore nutritivo, la forza di questa Città. Una gagliarda attrattiva predisponeva la gioventù genovese alle avventure di mare: Cristoforo Colombo, cui un amor precoce della natura recava alla contemplazione delle opere divine, e un segreto istinto sospingeva allo studio della geografia, preferì il mare ai lavori sedentari e monotoni; quasi tutti i suoi antenati avevano cercato fortuna sul mare: uomini del suo nome e del suo sangue si erano illustrati nella marineria militare: oltrechè l' unica via della fortuna e della gloria pei Genovesi era quella.

A què' giorni la navigazione era una dura scuola. La vita a bordo era dura, lo spazio er' angusto. La marineria mercantile doveva per forza esser anco guerriera; solo si limitava a stare sulle difese; esposta ai pirati d'ogni nazione ed agli attacchi più inaspettati, ella stava armata, e pronta a difendersi. Non ostante il suo piccolo bagaglio scientifico recato seco dall' Università di Pavia, il giovane scolaro dovette, secondo gli usi del tempo, cominciare quale mozzo la sua scuola di mare; la lunga pratica, l'osservazione, l' esperienza furono le sole che gli insegnassero la teorica della marineria. Formato a quest' aspra scuola, la conoscenza delle armi gli diventò così familiare come quella dei venti e delle manovre: certamente attinse in quest' abitudine del pericolo da parte dei flutti e degli uomini, e nella frequenza delle complicazioni più imprevedute e più terribili, quel sangue freddo, unito a prontezza di risoluzione, quella rapidità e quella ferma precision del comando che sono in mare salvezza delle navi.

Noi sappiamo ch' egli avea corso il Mediterraneo quanto è largo e lungo, e navigato nel Levante a que' di pieno zeppo di pirati dell' Arcipelago, di corsari maomettani e di ladroni barbareschi. In uno di quegli oscuri ed arrischiati combattimenti, che la storia dimenticò o ignorò, Cristoforo ricevette una ferita, la

cui cicatrice, dimenticata per lungo tempo, si riaperse verso gli stremi di sua vita, e la mise anco in pericolo. Esposto alle avventure più arrischiate, egli spese in mare diversi anni, durante i quali niun ragguaglio ci è giunto intorno le sue vicende. La prima volta che un documento storico permette cogliere la traccia di lui, ei navigava sotto bandiera francese, già era uomo di mare, un degli ufficiali del rinomato Colombo, fratello di suo avo, che comandava la flotta del re Renato movente contra il regno di Napoli, nel 1459: questi è il Colombo che Sabellico chiama *illustre Archipirata* per distinguerlo da un altro Colombo, che gli era nipote, sopranominato *il mozzo.*

Cristoforo cresciuto alla scuola di questi due valenti ammiragli, ebbe dal re Renato il comando di una spedizione ch'esigeva un'audacia ed un' abilità poco comuni. Si trattava di andar a Tunisi, e portarne via la *Fernandina*, galera di prim'ordine. Quando giunse nelle acque di san Pietro in Sardegna, si rese noto che la *Fernandina* era scortata da due vascelli e da una caracca; disproporzione di forze che sturbò sì fattamente l'equipaggio, che, ribellatosi, rifiutò di andar oltre e volle tornare a Marsiglia. Non ostante la sua eloquenza, Cristoforo Colombo non potè rialzare i suoi da quello spavento; e siccome non aveva alcun mezzo materiale per farsi obbedire, usò d' uno stratagemma: venuta la sera, voltò l'ago, e fece spiegar le vele: l'equipaggio rassicurato credettesi avviato a Marsiglia, e la dimane sull'aggiornare la nave era all' altezza di Cartagena, senza che alcuno dei malcontenti dubitasse della via che correvano. Questo caso della sua gioventù, narrato per incidenza da lui, lorch'era grande ammiraglio dell' Oceano, dipinge egregiamente il suo carattere: vi si riconosce la sua intrepidezza, la sua risolutezza, il suo accorgimento, e come poco si lasciava arrestare dagli ostacoli che vengono dagli uomini; se non li poteva superare di fronte, li vinceva coll' astuzia, ed abilmente sapea carpire ciò che non gli si concedeva di buon grado.

Nessuno dubita, che, dopo ottenuto un comando, Cristoforo Colombo non abbia continuato a servire il re Renato ne' quattro anni da lui spesi a tentare il conquisto di Napoli. Renato ottenne maggiori vantaggi e sostenne più lungamente la lotta

sul mare. E qui non possiamo ristare dal fare un' osservazione retrospettiva su questa guerra che trapiantò la famiglia di chi scrive dagli Stati di Napoli a quelli di Provenza, e le valse così di essere francese. Avendo il conte Cesare Roselli parteggiato per Renato, e servito sulla terra la causa che Cristoforo Colombo difendeva per mare, fu costretto ad uscire dalla patria dopo la sciagura tocca al Re di Provenza: riparò a bordo della flotta che teneva ancora la baia di Napoli; ed amiamo credere che salisse la nave capitanata da Cristoforo Colombo; fu così dato all'ultimo de' nostri avi vissuto in Italia, di conoscere il grande Uomo, di cui scriviamo la prima storia francese [1].

Pare cosa certa che Cristoforo Colombo continuò in appresso a navigare, ora solo, ora con uno o l'altro de' Colombi, suoi parenti. L'ultima giornata della sua vita militare fu notata da una circostanza drammatica, le cui conseguenze ci recano a credere, che un tale avvenimento non si adempiè che per volontà speciale della Provvidenza, in favore di colui che doveva essere il suo servo pacifico e fedele.

Se il vecchio ammiraglio genovese, godeva di Colombo *archipirata* a gran fama, Colombo *il mozzo* non era meno celebre nel Mediterraneo, poichè vi aveva comandato una squadra contro i Musulmani: questa particolarità indusse, senza dubbio, Cri-

[1] Un fatto particolare collegasi alla ricordanza di questa emigrazione. Il conte Cesare Roselli morì poco dopo il suo sbarco a Marsiglia: il re Renato se ne condolse con suo figlio Antonio, ma impoverito dalle sue precedenti liberalità, non lo investì d'alcun feudo a rifacimento de' perduti, restringendosi a dimostrazioni di grato animo, ed a promesse; gli mutò lo stemma di famiglia, e gli diè titolo di notaio di Corte. Un matrimonio fissò Antonio Roselli a Seillans, piccola città di Provenza; ivi acquistò terre, e conservò il titolo conferitogli di notaio regio, che si trasmise poi di padre in figlio, per via di primogenitura sino al 1805, anno in cui si spense nella persona dell'ultimo titolare, che lasciava un figlio minorenne: suo cugino il marchese di Pastoret, che fu dappoi cancelliere di Francia, ottenne da Napoleone I che, affine di non rompere una sì rara trasmissione ereditaria la vedova dell'ultimo Roselli restasse depositaria degli Archivi sino alla maggiorità del figlio; ma questo era destinato ad altro arringo.

stoforo ad attenersi a lui; perocchè in mezzo alle traversie ed alla dura scuola della sua gioventù, egli aveva conservata viva la fede di cui gli esempi paterni svilupparono il germe nel suo cuore. D' altronde, questo ardore de' Genovesi contro i Maomettani, era scritto perfino sui muri della loro città: non lungi dalla porta sant' Andrea e dalla contrada di Mulcento, ove dimorava lo scardessiere Domenico Colombo, si vede anche oggidì « la contrada degli uccisori dei Mori, » *via de' matamori.*

Correndo, pertanto, la fortuna del suo parente, Cristoforo, abbandonati i mari del Levante, si trovava imbarcato sopra una nave in crociera presso le coste del Portogallo, per quivi attendere alcune navi venete aventi un carico assai ricco; e, data ad esse la caccia, le attaccò sul far del giorno fra Lisbona e il capo San Vincenzo. I Veneziani si difesero intrepidamente: il combattimento durò sino a sera, chè il valore era eguale da ambe le parti. Verso l'annottare si appiccò fuoco ad una nave veneta, stata uncinata da quella su cui si trovava Colombo. L' incendio si appiccò prontamente dall' un bordo all' altro. Furono impiegate tutte le pompe di legno, ma inutilmente: e allora ad amici e nemici non restò altro partito che gettarsi in mare: ma il pericolo non aveva fatto che mutar forma, perchè la costa era lontana due leghe.

Dopo un giorno intero di combattimento le forze vengono meno anche a' più robusti; e quantunque Cristoforo fosse un valentissimo nuotatore, sarebbesi inevitabilmente annegato senza un soccorso evidentemente provvidenziale. Le onde gli cacciarono presso un di que' larghi remi, ch' erano a quel tempo ancora usati per supplire le vele e manovrare durante la calma. Col mezzo di questo appoggio egli potè riposare alquanto le membra, mantenersi a galla e giungere alla riva. Dopo ringraziato l' Autore della sua salute, giunse, sussidiato dalla carità pubblica, a Lisbona, ove sapeva di dover trovare alcuni compatrioti, fra' quali ebbe il contento di abbracciare il suo secondo fratello Bartolomeo Colombo.

CAPITOLO SECONDO

Progressi marittimi del Portogallo sotto l'Infante Don Enrico: — soggiorno di Colombo a Lisbona: — suo matrimonio colla figlia di un navigatore: — suoi viaggi alle Canarie, alle Azzore, alla costa d'Africa. — Egli comunica il suo disegno al dotto fiorentino Paolo Toscanelli: — sue proposizioni di scoperta a Genova, a Venezia, al Portogallo. — Tentativo della corte di Lisbona contro il disegno di Colombo. — Offerte del Re; — nobile rifiuto di Colombo: — sua fuga segreta: — suo arrivo a Genova: — egli ripete indarno la sua proposizione al Senato: — sua partenza per la Spagna.

§ I.

Già da quasi un mezzo secolo il Portogallo, troppo alle strette ne' suoi confini territoriali, cercava un accrescimento in mare: diffatti aveva allargato il suo dominio su diverse isole discoste dalle rive conosciute, internate nell' Oceano. Questo ingrandimento non era il premio degli sforzi di varii re successivi, sibbene della volontà di un solo principe, che nato accosto al trono senza aspirarvi, ambiva unicamente di servire Dio e la sua patria.

Un Filosofo francese avvertì con molta esattezza che tutti i gran navigatori furono cristiani. Il Principe che diede il primo grande impulso alla navigazione sull' Oceano, era fervente cattolico.

Figlio del re Giovanni I, l'infante Don Enrico, duca di Viseo, gran mastro dell' Ordine di Cristo, bramava procacciare a' suoi cavalieri gloria in questo mondo, ed eterna felicità nell'altro: giovanissimo ancora, egli si era segnalato contra i Mori in Africa, sulle mura di Ceuta: in appresso giudicò essere molto meglio convertire che distruggere. Non ostante la sua qualità di gran mastro di un Ordine fondato per combattere i Musulmani, nemici della legge di Gesù Cristo, egli reputò suo dovere sottometterli alla dolcezza di questo giogo piuttostochè accrescere gli Stati dei re suoi antenati: divisava portare il Vangelo fra' Maomettani e gli Idolatri che popolavano le rive mal conosciute dell' Africa occidentale.

Sendosi don Enrico ritratto lungi dal frastuono della Corte negli Algarvi, in fondo alla baia detta del Capo Sacro e volgarmente Sagres, sopra un' altura pittoresca, donde la vista domina un vasto tratto di mare, edificò quivi un palagio appropriato allo studio della cosmografia. Nella pace della ritiratezza quell' alto intelletto s' internò nelle matematiche e nell' astronomia: compose una biblioteca nautica, si procurò le copie de' viaggi di cui correva miglior fama, fece tradurre manoscritti arabi, attirò a sè gli sperti nelle cose di mare, mutò la sua dimora in una scuola di marineria, fondatovi un consiglio d' idrografia, che fece presiedere da un cosmografo, allora rinomatissimo per le sue carte, i suoi perfezionamenti della bussola, e per l'uso da lui messo di recente in voga dell' astrolabio; il celebre majorchino mastro Giacomo, più comunemente chiamato Giacomo di Majorca: la munificenza del Principe lo aveva determinato ad abbandonare l' isola natale per istabilirsi vicino a lui. Fino allora i navigatori si erano contentati di tener dietro alle coste, e segnarvi punti di riconoscimento; quando si avventurarono a perderle di vista conobbero a quali errori i fenomeni di mare inducono ogni ventiquattr' ore: don Enrico cercò rimedi a questa manifesta imperfezione: il suo proselitismo generoso gli fece intraprendere a sue spese alcune spedizioni di scoperte. Il gran Mastro dell' Ordine di Cristo aveva assunte per impresa queste parole *talent de bien faire* che furono vedute scolpite in tutti i paesi stati scoperti sotto i suoi auspici.

Nell' anno 1419 per ben due volte don Enrico mandò navi a riconoscere e valicare il capo *Non*, cui nessun navigatore aveva osato oltrepassare, e che si reputava l' ultimo confine delle terre abitabili. Il capo *Non!* questo nome indicava abbastanza chiaro che segnava un termine fatale. Dietro i suoi scogli, eternamente bianchi per lo spumeggiare delle onde, si distendeva l' ignoto attorniato da spavento. Il seguente anno il Principe mandava Joam Gonzales, Zarco e Nuno Fristan Vaz ad esplorare la costa africana al di là del capo Non: ma una procella li cacciò vers' occidente sopra un' isola che chiamarono Porto Santo; e un' altra (Madera), fu in breve scoperta. Tre anni dopo, il formidabil capo Boiador, venne scoperto e oltrepassato;

i Portoghesi procedevano affrettati innanzi sulla costa occidentale dell'Africa.

Le buone accoglienze del Principe ad ogni uomo valente nella navigazione, attirava a Sagres piloti rinomati da diversi paesi. Il veneziano Luigi di Cadamosto, il genovese Antonio di Nole entrarono al suo servizio. Allora gli ardimentosi capitani Gonzalo de Cintra, Fernandes Dionisio rivaleggiarono di zelo. In breve fu riconosciuto il Capo a cui Luigi di Cadamosto e Antonio di Nole diedero il grazioso nome di Verde, nome che non gli si affà punto, come avanti ogni altro avverti Colombo: di là procedettero sino al capo Rosso.

Nondimeno scovrir nuove terre, ed aumentare la dominazion portoghese non erano i soli oggetti della perseveranza del Principe: al gran Mastro dell'Ordine del Cristo stava sinceramente a cuore la propagazione del Vangelo. Sin dal 1445 egli aveva mandato al *Rio d' Oro* a fondare un istituto sotto la protezione di una fortezza, affine di comunicare coll' interno del paese, e dar opera alla conversione degli indigeni. L' infante don Enrico mandò a papa Martino V Fernando Lopez d' Azevedo per esporgli lo scopo degli sforzi del suo Signore, e chiamare sopra di lui le benedizioni della Chiesa; d'Azevedo rappresentò a Sua Santità « che il principale scopo che il Principe si proponeva conseguire era la gloria di Dio, la dilatazione della fede ».

La Santa Sede incoraggiava queste scoperte, il cui doppio scopo era l' ampliazione della scienza geografica e la propagazione del Cristianesimo. Per dare al proselitismo del Principe un pegno della sua benevolenza, il Santo Padre attribui un diritto di primato alla corona di Portogallo su tutte le contrade barbare che scoprirebbe, dal capo di Boiadar alle Indie Orientali; e in quella che minacciava de' fulmini della Chiesa chiunque osasse attraversare siffatte benefiche spedizioni, il Sommo Pontefice concedeva l'indulgenza plenaria a chiunque, facendone parte, periva nell' adempimento del suo dovere. Mentre la Metropoli del mondo cristiano applaudiva a questi generosi intenti, le città marittime dell' Italia, e le repubbliche del littorale se ne preoccupavano in altro modo, sotto il punto di vista, cioè,

dei loro interessi minacciati. Correa voce fra le genti di mare che l'infante don Enrico meditava eseguire colle sue caravelle, il giro intero dell'Africa sino al Mar Rosso ed al Golfo Persico; da che sarebbe conseguito che i Genovesi, e più particolarmente i Veneziani, i quali avevano il monopolio del trasporto e del transito delle produzioni dell'Oriente, avrebbero soggiaciuto alla perdita di così vantaggiosa industria. I piloti della Liguria e dell'Adriatico, stabiliti a Lisbona, non tralasciavano di trasmettere alle loro famiglie le notizie dell'Africa che si andavano spargendo lungo il Tago.

La morte del principe Enrico allentò l'impulso che il suo genio dava alle scoperte: nondimeno Lisbona era tuttavia la città de' progressi marittimi: a Lisbona stanziavano i più valenti costruttori di navi; a Lisbona si vendevano i più corretti planisferi, e le migliori opere di astronomia; a Lisbona si facevano i migliori mappamondi, le più esatte carte marine; Lisbona era la città ove più abbondavano i piloti. Il nome di piloto indicava allora ogni ufficiale di mare che non avesse il comando supremo di una nave; lo si applicava ben anco ai secondi capitani nella marineria militare: i luogotenenti di nave erano tutti chiamati piloti. Un gran numero di marinai che la munificenza del principe mategmatico aveva attirati a Lisbona, vi continuavano la loro dimora, non ostante la perdita del loro protettore.

Non deve, adunque, recare sorpresa che il piloto Bartolomeo Colombo, fratello di Cristoforo, vi avesse, quantunque tardi fermata la stanza, affine di cavare profitto del suo ingegno e del suo sapere ch'era notorio e lodato in geografia. Suo nipote, don Fernando Colombo, cui soverchia modestia recò sempre a scemare il merito de' suoi, quantunque dica che non avea molte lettere, è nondimeno costretto a riconoscere la sua alta ragione e la sua valentia per la composizione delle sfere. Uno de' suoi contemporanei, segretario del Senato di Genova, Antonio Gallo, parla del suo stabilirsi a Lisbona, e della sua abilità nel disegnare carte per uso de' navigatori. Un altro de' suoi contemporanei, Agostino Giustiniani, testifica questa superiorità, anzi pretende che Cristoforo Colombo imparò da lui a far mappamondi. Munoz dice che egli era giudizioso, di sperienza gran-

dissima nella navigazione, e valente in far carte e strumenti per l'arte nautica. Altri fatti, che riferiremo ai loro luoghi, giustificano del resto questa opinione.

Intanto che, in aspettazione di meglio, Bartolomeo Colombo cavava profitto del suo ingegno per la geografia, con lavori che allora fruttavano assai, tennesi a gran ventura accogliere in sua casa il fratello naufrago, pel quale aveva una tenerezza mescolata di deferenza: fece ogni sforzo di trattenerlo. Epperò questa ospitalità non gli riuscì grave: Cristoforo era valente calligrafo, e, come la penna, trattava abilmente la matita e il pennello, faceva altresì carte e piani; si occupava a copiar manoscritti, e trascrivere libri rari, perchè, non ostante l'invenzione della stampa, la tipografia in Portogallo giacev' ancora nello stato d'infanzia; gli operai compositori erano difficili a trovarsi, sicchè i libri si sostenevano a prezzi alti: e siccome il suo amore della geografia, e la sua inclinazione allo studio gli avevano rese familiari le opere meglio apprezzate dai lettori del porto di Lisbona, così le comprava per rivenderle, e faceva anche un piccolo commercio di libri. Con questo modo, non solamente provvedeva a' suoi propri bisogni, ma colla sua economia e colle privazioni che s'imponeva, la sua filiale tenerezza poteva recare qualche alleviamento alla vecchiaia poco fortunata del padre. Lo storico delle Indie, Gonzalo Fernandez de Oviedo, suo nemico, gli rende questa testimonianza, che a Lisbona, e per tutto ovunque fosse, ebbe sempre cura di provvedere ai bisogni di suo padre, non ostante lo stentato e il manchevole della sua propria condizione. L'aspetto gradevole di Cristoforo Colombo gli aveva agevolato dimestichezza con uomini di mare ed attirata buon'accoglienza da negozianti genovesi stabiliti a Lisbona. Egli non dimenticò mai la cortesia de' suoi compatriotti Antonio Vazo e Luigi Centurione Escoto; ricordò i buoni uffici di Paolo di Negro, del paro che le cure amiche di Nicola Espindola; e ricambiò coll'immortalità la loro benevolenza, trasmettendoci i nomi oscuri di quegli stimabili mercatanti.

Fra' contemporanei di Colombo, tre scrittori spezialmente ci hanno lasciato della sua persona descrizioni, secondo le quali possiamo formarcene un'idea approssimativa; e sono primiera-

mente il suo secondogenito, don Fernando Colombo, diventato suo biografo; indi l'arcicronografo imperiale Oviedo, a cui le funzioni di paggio dell'infante don Giovanni permisero vederlo spesse volte; e, per ultimo, il celebre Bartolomeo Las Casas, che aveva da lui ricevuto particolari cortesie. Ciascuno di questi storici, nessuno de' quali ha copiato gli altri, descrive alla sua maniera il grand'Uomo. I succinti particolari da lor riferiti s'integrano con altre testimonianze che hanno anch'esse la loro importanza: una fra le altre è quella del milanese Girolamo Benzoni, il quale visitò il nuovo Mondo mentre viveva quivi ancora la memoria del suo discopritore, e potè intrattenersi con molte persone che avevano servito sotto i suoi ordini. Gli storici in perfetto accordo sulla fisonomia di Colombo, sulla forma de' suoi lineamenti, sul colore degli occhi, sui capelli e il colorito del volto, diversificano alquanto intorno la sua statura. Nondimeno, notizie precise devono rimuovere il dubbio anche più leggero. Cristoforo Colombo era di statura alta, questo è certo: è noto, d'altronde, che l'intrepido Bartolomeo Colombo, dotato di atletiche forme, e per conseguenza di corrispondente statura, era men alto del fratello: Las Casas che li conosceva ambedue, lo afferma positivamente.

Dal suo soggiorno di Lisbona in avanti, salvo brevi lacune i principali avvenimenti della vita di Cristoforo Colombo si svolgono in un ordine non interrotto, e si presentano accessibili alle più minute investigazioni: qui, propriamente parlando, comincia la sua storia.

Il primo fatto che lo risguarda, dopo presa terra quasi miracolosamente in Portogallo, si riferisce alle sue abitudini religiose: alla sua assiduità edificante in chiesa andò debitore dell'avvenimento che gli consentì di sviluppare il suo genio, di confermarsi nella sua vocazione, di stringere consuetudine coi dotti e coi grandi della terra.

§ II.

Giunto al suo trentesimoterzo anno Cristoforo aveva tocco l'apice del suo vigore fisico e della sua perfezione morale. La sua statura elevata ritraeva dalla sua gagliarda complessione

una maschia eleganza, che aggiungeva pregio alla fermezza del suo contegno naturalmente assortito al suo carattere. Il suo volto oblungo presentava una bella ovale. La nobile ampiezza del fronte rivelava quella del pensiero. Un' augusta meditazione pareva posare sull'arco delle sopracciglia, e tanto o quanto corrugarle. Ne' suoi occhi, di un azzurro chiaro raggiava una limpida serenità. La curva del naso aquilino terminava con nari che si aprivano un po' larghe alla base. Gli angoli risentiti della bocca davan segno di squisita introspicienza. A dinotare bontà, il labbro inferiore sporgeva un po' più dell'altro. Aveva il mento graziosamente incavato da una fossetta. Le gote, animate da vivo colorito, andavano disseminate da macchie rosse. Sotto l'incessante elaborazione di un pensier unico, in capo a tre anni i suoi capelli, ch' erano di un biondo traente al castano, cominciavano ad incanutire.

Questa gradazione di tinte e questi contrasti imprimevano alla sua verde virilità il suggello di una maturità precoce. I movimenti del capo in armonia colle attitudini, rispondenti sì bene alla statura, formavano fra il suo corpo e la sua anima una perfetta unità. Nel portamento, nei gesti, nel fare mostrava una dignità innata, di cui non si accorgeva. Non ostante la incertezza del domani, la condizion precaria e la modestia delle vesti, la sua presenza non avrebbe saputo durare inosservata.

Le facoltà intellettuali corrispondevano in lui a queste nobili forme. A rara finezza di udito accoppiava sicuro sguardo che accostava gli oggetti lontani. Somma delicatezza di gusto gli permetteva fare certe distinzioni negate all'uomo volgare. Anco maggiore era in lui la sottigliezza dell' odorato, mercè cui di botto sapeva discernere e giudicare le diverse combinazioni di odori. L' esercizio precoce di questi sensi ne aveva sviluppata la potenza percettiva. Vivo amore della Natura lo recava incessantemente alla contemplazione durante il giorno, ed all' osservazion degli astri nelle notti serene. Navigando presso le coste, aspirava deliziato i profumi balsamici della riva; e in alto mare aspirava, sorbiva curiosamente i venticelli impregnati di emanazioni, ora soavi e dolci, ora salate ed amare. Ammirava con tenerezza le opere del Creatore, cercava avidamente i fiori, gli

uccelli, le produzioni del mare, e sopratutto, saporava le fragranze della vegetazione.

Semplicemente vestito, Colombo non conosceva altro lusso che la pulitezza, e l'aveva squisita. Alla più accurata mondezza del corpo, allo studio che non vi fossero macchie, rotture o sconci ne' suoi abiti, che sapeva far durare lungamente, egli procacciava di appaiare il candore e la finezza delle biancherie, sempre olezzanti di rose, di acacie o fiori d'arancio che lasciava seccare in mezzo a' panni nel suo forziere di marinaro. L'attrattiva de' profumi naturali non venne mai meno in lui: amava i fiori odorosi, le piante aromatiche, le gomme balsamiche. La sua povera camera, adorna unicamente di alcune curiosità di storia naturale, delle sue carte e de'suoi manoscritti, era impregnata di aromi: amava altresì di profumare i suoi guanti e sopratutto la sua carta da lettere.

Il suo fino discernimento d'ogni convenienza, la sua maniera di essere e di mostrarsi dinotavano incontanente in lui il perfetto gentiluomo. Bastava il suo volto a chiarire la nobiltà del suo spirito, e una cert'aria di autorità che sorprendeva.

Quantunque sin dall'età di quattordici anni Cristoforo Colombo fosse stato sempre in mare, o soggiornato avesse ne' porti co' marinai, egli non aveva alcuno dei loro difetti ordinari: detestava le bestemmie, le canzoni disoneste; beveva poco vino; non poteva tollerare i giuochi di sorte; dispregiava i piaceri facili, non aveva alcuna inclinazione per la ghiottoneria, e conservava a terra le frugali abitudini della vita di mare. La sua estrema sobrietà gli faceva preferire l'uso degli alimenti vegetali. Aveva contratte nei porti del Levante le pratiche dell' igiene araba. Si asteneva volontieri dalle carni per vivere sopra tutto di pane, di riso, d' uova, di legumi freschi, di datteri, di uve secche, di poponi, di melagrani e di aranci. Anteponeva al vino acqua addolcita con zucchero bruno delle Canarie, e profumata d' alcune gocce di fior d' arancio.

Questa frugalità era accompagnata da spirito d' ordine, ed esattezza che lo impedivano di rimettere al dimani ciò che poteva far subito: conosceva il pregio del tempo: non fu mai veduto operare a caso. In niuna cosa si fermava al bene, se aveva

speranza di aggiugnere il meglio. Come l'infante don Enrico che aveva preso per divisa « talento di far bene, » Colombo metteva in opera il suo ingegno a fare il bene; nobilmente emulo, col motto di meno, e la modestia cristiana di più.

Affettuoso verso de' suoi parenti, affabile con quanti gli stavano intorno, mostrando agli inferiori la benevolenza della superiorità, pieno di un' urbanità che non si apprende sulla tolda di una nave, la facilità della sua elocuzione, il giro pittoresco delle sue imagini, le sue espressioni, spesso ardite, sempre felici, infondevano una singolare attrattiva al suo conversare. Le vibrazioni della grave e sonora sua voce facevano, a seconda delle sue emozioni penetrare profondamente i suoi detti; onde facil è comprendere il motivo dell'accoglienza che gli fecero i ricchi negozianti genovesi che avevano casa e banco a Lisbona.

Non ostante questa dolcezza abituale, Cristoforo era, di sua natura, impaziente e collerico. La rapidità del suo pensiero, attivando l'ardore della sua forza, accelerava la sua circolazione; e allora diventava terribile. Ma questo primo movimento impetuoso non pregiudicava che lui. La riflessione, non meno presta di que' suoi impeti, ne reprimeva issofatto i trascinamenti: questa estrema irritabilità parve gli fosse data come una prova, un'occasione di combattersi, di vincersi, di prepararsi superando questo nemico interiore a trionfare degli ostacoli esteriori: l'insofferenza eccessiva fu inflitta a colui che doveva diventare un modello di pazienza, e compiere mercè questa il suo divisamento degno d'eterna gloria.

Ricordando l'esempio paterno e le raccomandazioni della pia madre, Cristoforo aveva conservato sul mare le abitudini cristiane della infanzia. Sappiamo per sua propria testimonianza che il mare eragli eccitamento d'incessanti elevazioni a Dio. Fin dal suo arrivo a Lisbona andava regolarmente ogni mattina a udir la Messa nella chiesa di Ognissanti, attigua ad un convento di monache. Il suo pio raccoglimento venne avvertito da una grata del chiostro. Una nobile damigella che si trovava quivi fra le alunne, fu tocca per lui del più vivo interessamento: bramosa di conoscerlo, diessi a cercare e trovò un mezzo di presentazione.

Ella si chiamava dona Filippa di Perestrello, figlia di Bartolomeo Mognis, gentiluomo italiano, ascritto alla cittadinanza portoghese, antico ufficiale della casa del Re, uno de' protetti dell' Infante don Enrico, e che, nella sua qualità di perfetto uom di mare, era stato aggregato alle ultime spedizioni di scoperte. Qual guiderdone de' suoi servigi, il promotore della navigazione don Enrico lo aveva fatto eleggere governatore di Porto Santo, autorizzato a colonizzare quest' isola, ov' erano a lui concesse in perpetuo grandi possessioni. Nondimeno, siccom'egli non aveva i capitali sufficienti, il suo sperimento di colonizzazione fu attraversato sin dalle prime. I lavori dell' agricoltura tornarono vani per effetto d'un ostacolo altrettanto gagliardo quanto ridicolo: conigli portati nell' Isola, vi si erano in breve tempo moltiplicati con tale e sì prodigiosa fecondità, che la rapidità della loro propagazione la vinceva sulla distruzione accanita che ne facevano i coloni; i quali erano ancora in troppo piccolo numero: que' voraci animaletti rodevano tutti i vegetabili, distruggevano di nottetempo le piantagioni, e scoraggiavano gli sforzi degli agricoltori.

Il governo di Porto Santo non aveva recato a Bartolomeo Mognis de Perestrello altro che fastidi e spese: egli era morto, rovinato dalla sterile estensione de' suoi dominii, lasciando una vedova e tre figlie, la cui dote consisteva principalmente in derrata di grazie e di virtù.

Questo difetto di ricchezze non trattenne Colombo dall' offerire la sua mano a dona Felippa. Fra 'l tempo della presentazione e quello del matrimonio corse un intervallo assai lungo, probabilmente quanto bisognava alla vedova del Perestrello per assumere informazioni intorno il suo futuro genero. Questa circostanza chiarisce sempre più, che, non ostante il mestier di suo padre, Cristoforo Colombo discendeva da un' antica stirpe. Non solamente il matrimonio si fece col consenso della famiglia Perestrello, ma, dopo uniti i nuovi sposi, la suocera gli accolse nella propria casa. Non si poteva far legame più stretto e riconoscere più altamente quello straniero senza beni, senza illustrazione, senza professione. È da credersi possibile che sarebbe stato adottato a questo modo il figliuolo di un semplice scardassiere di lana, se non avesse fornite prove della sua nobiltà?

Cristoforo Colombo continuò a lavorare alle sue carte ed a' suoi manoscritti per sicurarsi il giornaliero mantenimento, perocchè la dote della moglie era insufficiente a tal uopo. Nondimeno, la carica sostenuta dal suocero e le relazioni del suo onorevole parentado aprivangli la via a conversare co' più gran personaggi. Una circostanza sfuggita sin qui all'attenzion de' biografi, mette in luce questo fatto. Il re Alfonso V, che, sebbene non abbia intraprese grandi spedizioni, pure, per tradizione e per istinto, pigliava interesse alle cose del mare, ammetteva di buon grado alla sua presenza questo piloto straniero, la cui conversazione lo cattivava;Colombo parlava con lui di scienze naturali e di avventure di viaggi. Un giorno, dopo d'essersi intrattenuto de' suoi dubbi cosmografici, e forse per confermare le idee del Genovese, il Monarca gli fece vedere canne di una dimensione enorme e strania ai climi dell' Europa, che forti maree avevano spinte sulla riva delle Azzorre. Questo fatto, che in apparenza non era di gran momento, pure significava moltissimo.

Così, quantunque l'idea del suo disegno non siasi manifestata per intero che nel quarto anno della sua dimora in Portogallo, possiamo affermare ch'egli aveva già concepito il disegno di esaminare la totalità del nostro globo. Addentrandoci nel segreto della sua vita, troviamo Colombo sempre il medesimo: ciò che fu, in età più avanzata, già lo era in gioventù. Non si conosce l'epoca della sua nascita altro che da quella della sua morte: sulla sua gioventù gettano luce le rivelazioni della sua età matura; le idee della sua maturità non ci si rendono note che mercè i pensieri de' suoi ultimi anni: scrisse che chi si dà alla navigazione sentesi preso dal desiderio di penetrare i segreti di questo mondo; e questa confessione della sua vecchiezza ci palesa le preoccupazioni così del mezzo della sua vita, come della sua adolescenza: ecco l'involontaria confidenza dei lunghi anni passati sul mare, senza profitto per la sua fortuna, senza benefizio pel suo avanzamento.

Per quali vie maravigliose opera la Provvidenza! trae da un disastro un benefizio per colui che ne sembra la vittima. Colombo si trovò, suo malgrado, recato al centro delle idee che dovevano aggrandire i suoi disegni, e divenne ospite del solo

popolo che dava opera alle scoperte: così acquistò nozioni sempre più esatte sull' Oceano e sulle regioni del mezzogiorno.

L'idea che in silenzio si afforzava in lui, ed il germe fecondatovi dalla riflessione, dallo studio e dall' assidua contemplazione dell' opera divina subì tutto ad un tratto nella sua propria casa un rapido sviluppo. Negl' intimi lor trattenimenti, sua suocera, donna di un'eminente pietà e grande zelo per la Chiesa, sorpresa della inclinazione di lui a penetrare lo sconosciuto, e del suo desiderio di scoprire contrade ignorate, gli raccontò la vita di suo marito, ch'era stato un valente uomo di mare; gli narrò in qual modo aveva cooperato alla scoperta di diverse isole; e gli fidò le annotazioni e i giornali de' viaggi di lui. Da queste osservazioni Colombo cavò in breve un appoggio al suo disegno: esaminò i progressi dei Portoghesi sulle coste di Guinea, e la strada che seguivano per quivi pigliar terra. Alcun tempo dopo s'imbarcò con dona Felippa alla vôlta del suo sterile possedimento di Porto Santo, e vi rimase alquanto tempo: quivi gli nacque il suo primogenito Diego.

Attorniato dall' immensità dei flutti, imagine dell' infinito, sotto la luce abbagliante del sole tropicale, il genio di Colombo maturava negli abissi del suo pensiero un' idea sovrumana, un divisamento più ardito d'ogni eroismo sin allora conosciuto. Ciò che vide, ciò che intese non fece che corroborare l'ardimento delle sue induzioni. Le sue abitudini, le sue inclinazioni, le sue relazioni di vicinato e di parentado parevano già ordinate per servire all' impresa ch' elaborava nelle profondità della sua riflessione.

La seconda sorella di dona Felippa aveva anch'essa dei diritti sulle possessioni di Porto Santo: diventò moglie di Pedro Correa, che fu governatore dell' isola. Nella intimità domestica Colombo poteva comunicare i suoi concetti cosmografici a questo valente navigatore, e profittare delle sue osservazioni: ebbe altresì occasione di fare alcuni viaggi alle isole più avanzate nell'Atlantico, lungi dalla costa africana: andò a Madera, alle Azzorre, passò alla costa di Guinea, visitò la foce del fiume d'oro, *el rio d' oro*, dimorò alla fortezza di san Giorgio della Mina, ampliando così il campo della sua sperienza e la scala de' suoi paragoni.

Pedro Correa gli disse di aver veduto nel mare attorniante l'Isola un pezzo di legno lavorato finamente, che, spinto dal vento di Ovest verso riva, pareva giungere da parte opposta del mare. Alle Azzorre gli fu raccontato, che, soffiando venti di Ovest, i flutti, spingevano contra le coste di Graciosa, di Fayal, grandi pini, la cui specie era sconosciuta. Lo si assicurò che all'Isola de' Fiori si erano trovati sulla spiaggia due cadaveri, i cui lineamenti erano diversi da quelli degli isolani. Correa voce che fossero state vedute, altresi, barche piene d'uomini di una razza sconosciuta. Un ufficiale della marineria portoghese, Martin Vimente, asserì che a quattrocento cinquanta leghe dall'Europa, vers'occidente aveva raccolto un pezzo di legno perfettamente cesellato, spinto da un vento dell'Ovest a vista della sua nave. Un altro marinaro, Antonio Leme, che si era ammogliato a Madera, gli narrò, che, avendo navigato molto innanzi vers' occidente, aveva veduto tre isole all' estrema linea dell' ovest.

Queste notizie alle quali fu attribuita grande influenza sulle determinazioni di Colombo, non erano che un suscitamento per la sua attenzione; ma esse non avevano nulla di sodo, e nessuna unione fra loro; Colombo le raccoglieva riducendole al loro giusto valore.

Primieramente riguardò come illusioni di ottica le isole di cui parlava Antonio Leme: suppose, che tutt' al più, dovevano essere scogli, che, veduti sotto un certo angolo e in certe condizioni atmosferiche, avevano simulato l' aspetto di ampie terre; ovveramente ch' erano di quelle isolette ondeggianti, coperte d' alberi, descritte da certi autori, fra' quali Plinio e Giovenzio Fortunato, ch'erravano sull' Oceano spinte a grado dei venti. In secondo luogo seppe in breve che la escursione di Martin Dimente non era che una millanteria, sendo ch' egli non si era allontanato dalla costa che circa cento leghe. Rispetto alle tavole scolpite, alle canne gigantesche, a quei cadaveri d' uomini e di pini di specie strana, che i venti dell' ovest avevano spinti alle Azzorre ed alle Canarie, la loro testimonianza non istabiliva nulla di positivo; perocchè avrebbero potuto essere portati dalle parti ancora inesplorate dell' Africa in alto mare, sotto la regione equatoriale, e di là respinte sulle isole dai venti di Occi-

dente. D'altronde, durante più anni di viaggi e di dimora intermittente in quegli spazi di mare, egli non aveva veduto cos'alcuna per sè medesimo. In questi indizi tutto si limitava a parole dette, e udite dire. Washington Irving è costretto di confessare che questi fatti « non hanno dovuto essere conosciuti da Colombo se non dopo che la sua opinione era formata, nè servirono che a confermarla. »

Checchè sia di ciò, sin dall'anno 1474, la sua risoluzione di muovere alla scoperta di terre, che presentiva esistere nell'ovest era determinata. Giovatosi di un toscano che dimorava a Lisbona, aperse un carteggio con uno de' più celebri scienziati d'Italia, il medico fiorentino, Paolo Toscanelli, matematico e cosmografo, il quale era accolto familiarmente alla Corte Pontificia ne' suoi viaggi a Roma, ed a cui il Re di Portogallo chiedeva parere sopr' argomenti che risguardavano la geografia e la navigazione.

Questo Paolo Toscanelli, uomo pieno d'ardore per la scienza, era stato stimolato allo studio delle matematiche dal vecchio artista, orefice, scultore, ingegnere, Brunellesco, il quale sollevò in aria e vestì di marmo l'ammirabile cupola di santa Maria del Fiore a Firenze. Toscanelli erasi addato allo studio della natura: era conosciuto sotto nome di fisico Paolo, poichè a quel tempo i medici non avevano altro titolo. Dopo lette tutte le relazioni esistenti de' viaggiatori passati, la sua passione per la cosmografia lo aveva messo in relazione coi viaggiatori delle diverse nazioni che giungevano in Italia e andavano a Roma, centro della cristianità e dell'incivilimento.

Dai due soli frammenti che ci sono pervenuti del carteggio di Colombo col medico Paolo, risulta:

1.° che, anteriormente al mese di giugno 1474, Colombo aveva comunicato al dotto fiorentino il suo disegno di navigazione all'ovest: Toscanelli mandò a lui copia di una lettera, che da alcuni giorni aveva scritta in risposta ad una del canonico Fernando Martinez, il quale gliel'aveva inviata da parte del Re di Portogallo; la qual lettera porta la data del 25 giugno 1474;

2.° che Toscanelli trovò un vivo interesse nelle lettere di Colombo; che giudicò grande e nobile quel suo desiderio di

arrivare all'Oriente per la via dell'Occidente; già Colombo gli aveva parlato de' vantaggi inapprezzabili che ne conseguirebbero per tutta la Cristianità. Noi insistiamo perchè si noti questo fatto e questa data; perocchè la sola parola *cristianità* riassumeva già lo scopo, il compimento e la ricompensa dell' idea di Colombo.

Trascorsero diciotto mesi, ne' quali il disegno fu maturato.

§ III.

Nel 1476, Cristoforo Colombo, avendo tocco il suo quarantesimo anno, risolvette tentare di recare ad effetto il suo pensiero. Volse gli occhi naturalmente verso la patria; ambiva di associarla all' onore della scoperta. Scrittori portoghesi hanno preteso che Colombo avesse offerto al Portogallo le primizie del suo disegno: storici che non apprezzarono quel sublime carattere, hanno ripetuto quest' asserzione: ma l'amor patrio di Colombo fervea troppo sincero, perchè non avesse anzitutto pensato alla città, che amava sopra ogni altra per le affezioni di famiglia, e per le poetiche imagini della sua infanzia.

Le testimonianze più positive provano che egli si volse primieramente al Senato di Genova. Il suo contemporaneo Ramusio, il qual conobbe i suoi amici e i suoi compagni, afferma quel fatto; il milanese Gerolamo Benzoni, che viaggiò in America, e visse in mezzo alle memorie che Colombo vi aveva lasciate, lo ricorda; lo storiografo Don Antonio de Herrera lo conferma; il giudizioso accademico Don Josè Ortiz lo riconosce; l'autore degli *Annali di Genova,* Casoni, lo prova; il dotto Tiraboschi lo attesta, lo storiografo inglese Robertson lo assicura; Luigi Bossi, Spotorno concordano in ammetterlo.

È fuor di dubbio che Colombo, per l' amore che portava alla sua patria, volle ch' ella raccogliesse di preferenza il frutto delle sue scoperte: andò, pertanto, a Genova, e propose il suo progetto al Senato. Ove gli fossero state date alcune navi allestite, si obbligava ad uscire dallo stretto di Gibilterra, ed a veleggiare verso ponente nell'Oceano finchè avesse trovato la terra in cui nascono le spezie, integrato, così, il giro del Mondo. Ma le ragioni

cosmografiche, sulle quali fondavasi, non potevano venire apprezzate dai membri del Senato della Repubblica Ligure. I Genovesi, valenti e intrepidi nel Mediterraneo, non si avventuravano guari nell' Oceano. Oltreciò, non avevano peranco notizia de' progressi che i Portoghesi andavano ogni dì facendo nella geografia: si reputavano maestri in fatto di navigazione, e pensando che nessuno poteva superarli, tennero l'offerta del loro concittadino in conto d'un orgoglioso vaneggiamento. Allegarono il pretesto della penuria del tesoro esausto da grandi armamenti; e affine, forse, di umiliare la pretensione di Colombo, gli dissero che il desiderio delle scoperte non era una novità pel Senato; che già altri esploratori avevano scontata colla morte la loro temeraria curiosità, del che facevano fede gli archivi della repubblica: diffatti vi si leggeva che, dugent' anni prima della proposizione di Colombo, due capitani della più alta nobiltà, Tedisio Doria e Ugolino Vivaldi, erano partiti pel grande Oceano, e, ingolfatisi in esso, non avevano più data nuova di sè.

Rifiutato dal Senato di Genova, non si scorò Colombo; e volendo che l' Italia avesse il benefizio della sua scoperta, passò, dicesi, a Venezia, perocchè a lui pareva che la Repubblica di San Marco, così per le finanze, come per la marineria, fosse molto acconcia a secondare i suoi disegni. Ma, non ostante la sua generosa profferta, il Consiglio Veneto non vi aderì.

Nessun documento relativo a questa proposta è pervenuto sino a noi; nondimeno la tradizion costante de' Veneziani presta qui all' affermativa di alcuni storici una grande autorità; e la testimonianza di un Magistrato dell' antica repubblica, riferita da Luigi Bossi, si trova accreditata da varii scrittori eminenti, e fra gli altri dall' avversario di Colombo, lo storiografo della marineria spagnuola, don Martino Navarrete.

§ IV.

Rimandato da Venezia com' era stato da Genova, Cristoforo Colombo andò a Savona per visitare e consolare suo padre, vecchio allora di oltre settant' anni.

Diciamo Savona, non Genova; perchè prima del 1469, Domenico Colombo aveva abbandonato la « città di marmo » per

fermare la stanza a Savona: in appresso fece ritorno a Genova. Questo domicilio intermediario, che durò più di diciassette anni, pare a noi che abbia principalmente contribuito all'incertezza ed agli errori degli storici sulla vera patria di Cristoforo. Il lettore ci permetterà di notare qui alcune particolarità, e di sollevare rispettosamente l'umile velo che copre la povera famiglia del vecchio tessitore di lana. La trivialità del racconto sarà perdonata in favore della novità delle notizie e della loro esattezza; son tutte precise e cavate da autentici documenti.

Come la fortuna è varia in questo mondo! Alcuni trovano prestamente in onesti agi il premio dell'assiduità, della previdenza, dell'economia; altri, non ostante la regolarità del lavoro, non ostante le privazioni pazientemente sostenute, non giungono mai a rompere il giogo delle penose fatiche a cui sembrano predestinati: la loro ricompensa è riservata interamente nell'eternità: non hanno quaggiù che i pegni di una speranza immortale contenuta nelle consolazioni della fede...! La vita di Domenico Colombo fu una lotta incessante contro oscure tribolazioni. L'inopia in cui sempre versò, e le sciagure che lo colsero di continuo nella sua piccola industria, persuaserlo che a Savona troverebbe miglior fortuna che a Genova: gli sciagurati si fanno facilmente illusione: diè pertanto in affitto ad un berrettaio la sua casa in via Mulcento, e andò a stabilirsi a Savona: però la pigione continuò ad essere pagata in suo nome, forse perchè i Religiosi Benedettini non avevano voluto fare mutazione al loro affitto, o forse perch' egli aveva speranza di tornare un giorno in quella sua antica dimora.

Domenico Colombo avea seco due figli, Giovanni Pellegrino, già maggiorenne, e il piccolo Giacomo, ancora in fasce. Pellegrino lo secondava come operaio, quando gliel permettevano le sue forze, perocch' era cagionevole di salute, a tale che Domenico era obbligato di stipendiare uno stranio, e prese più volte ad aiuto un certo Bartolomeo Castagnolo, che aveva imparato il mestiere da lui.

L'anno 1470 tribolò il povero scardassiere con diverse piccole sciagure. Bisogno ridusselo a vendere, il 24 settembre, nello studio di Francesco Camogli, notaro in Genova, alcuni pezzi

di terra ed una casa che possedeva nel quartiere di Ginestrello, a Bisagno, patria di sua moglie: e la sua penuria era tale che, il 25 ottobre del seguente mese fece cessione ad Antonio Rollero di una miserabil somma di diciotto lire da riscuotersi dal suo antico fattorino Bartolomeo Castagnolo: nonostantechè il suo stato andò sempre peggiorando: la sua miseria era manifesta, a tale che il seguente anno Giuliano e Scampino di Caprile, compratori de' suoi immobili a Bisagno, temendo che sua moglie volesse un dì rivendicarli, siccome quelli che guarentivano i suoi diritti dotali, vollero ch' ella ratificasse la vendita fatta dal marito.

La miseria di Colombo andò poscia crescendo per modo, che non potè più neppure procurarsi la materia prima, la lana per la fabbricazione dei panni. Non riuscendo a pagare la lana a pronti contanti, ned offrendo alcuna guarentigia per ottenerla a credito, oppresso da molti piccoli debiti, patì insiem colla famiglia tutti gli imbarazzi e tutte le umiliazioni della povertà. Sul cominciare del seguente anno, Domenico andò a Genova per tentare di aprirsi qualche miglior via; e abbiam la prova che vi si trovava il 14 aprile 1472. Finalmente Domenico Colombo, tornato a Savona, giunse a ottenere da Giovanni di Signorio, una quantità di lana del valore di quaranta lire. Una tale anticipazione non poteva profittargli lungamente. Per buona ventura nel seguente agosto, Cristoforo Colombo, in una delle visite che godeva fare a' suoi genitori, recò qualche alleviamento alle loro strettezze; e indusse Giovanni di Signorio a fornire altre lane sino al valore di cento lire; nondimeno Signorio esigette la guarentigia morale del figlio, e che si obbligasse unitamente col padre, non solo al pagamento delle cento lire, ma eziandio delle quaranta precedentemente anticipate. Il 26 agosto, innanzi a Tommaso di Zocco, Cristoforo Colombo si obbligò al pagamento del debito delle centoquaranta lire, da farsi in altrettanto panno entro il termine de' sei mesi.

Il tempo non migliorò lo stato dello scardassiere. Il 12 febbraio 1473 ei comperava da un certo Barbarin una quantità di lana che si obbligava pagare in istoffe. Il 4 giugno comprava altresì da Luigi di Multedo alquanta lana, di cui doveva pagare

il prezzo col suo lavoro. Il suo stato, sempre più impacciato, pose in timore il compratore di una piccola terra da lui venduta, il qual pretese non solamente la ratifica della vendita di mano di Susanna Fontanarossa, sua moglie, ma anche di que' figli maggiorenni, che si trovavano allora con lui. Quindi il 7 agosto 1473, Cristoforo Colombo, e il malaticcio Giovanni Pellegrino accompagnarono a tale effetto la loro madre allo studio di Pietro Corsaro.

Queste date autentiche provano che in quel tempo il soggiorno di Colombo in casa de' suoi genitori fu di quasi un anno. Quivi, come nella sua infanzia, egli era ad essi affezionato e sottomesso; gli aiutava come poteva meglio nelle sue proprie strettezze, e s' identificava talmente con loro, che, abitando sotto il tetto paterno, facendo vita in comune, considerava sè stesso come appartenente alla corporazione degli scardassieri. Nell' atto del 26 precedente agosto, gli era stata data la qualità di scardassiere di lana, insieme con suo padre. Sia che non volesse, alla presenza del vecchio avvilire la sua professione, e rinnegare il suo antico mestiere, sia che il prestatore, mercante di lana, avesse fatto di questa qualità una condizione per accettarlo piegio, fatto sta che Cristoforo Colombo figurò nell' atto, non come uom di mare, ma come scardassiere. Suo padre, sua madre, i suoi fratelli, lavorando tutti in lana, ei doveva naturalmente, vivendo con essi, esser creduto un de' loro: ma è certo che in quella povera casa fabbricava carte di mare, copiava manoscritti, cui di tanto in tanto portava a Genova, ove comprava e vendeva libri stampati; perlaqualcosa v' ebbero scrittori contemporanei i quali asserirono che faceva il mestier di libraio a Genova.

Alcune settimane dopo, Cristoforo Colombo era tornato in Portogallo.

Mentre Cristoforo maturava nel 1474, i suoi giganteschi progetti, Domenico, suo padre, ascritto alla confraternita dei maestri scardassieri, chiamato a deliberare sui loro statuti, considerandosi come stabilito definitivamente a Savona, desiderò possedere un piccolo podere in quel territorio. Certamente, egli si teneva sicuro di qualche inaspettato soccorso. La fortuna gli aveva fatta in sogno una qualche magnifica promessa: checchè

sia di ciò, il 19 agosto, comprò da Corrado di Cuneo una terra posta in Valcalda, soggetta a canone verso la prebenda canonicale di S. Giacomo e S. Filippo, mediante la somma pagata in contanti di dugento cinquanta lire moneta di Savona. Il venditore ne diè quietanza alla presenza di mastro Giovanni di Rogero, e dei due testimoni Giacomo Ferraro e Giacomo Lamberto, cittadini di Savona. Ma, ohimè! questi agi improvvisi di Domenico Colombo, e questo pagamento a contanti della terra da lui acquistata erano illusioni! È da credere che facesse capitale di una promessa che gli mancò nel punto di firmare il contratto: talchè, dopo la quietanza data dal venditore, immediatamente nella medesima stanza, davanti ai medesimi notaro e testimoni, il povero Domenico fu obbligato di riconoscersi debitore di quelle dugento cinquanta lire; e promise pagarle col mezzo del suo lavoro, nello spazio di cinque anni, dando al venditore, ogni anno a S. Michele, una quantità di panno che doveva valere cinquanta lire, secondo il giudizio de' periti stimatori Cristoforo Barucio ed Enrico Berto.

Tuttavia, nonostante i suoi sforzi, il vecchio scardassiere non potè pagare a S. Michele la prima rata del suo debito col convenuto panno: suo figlio Giovanni Pellegrino, mancò in quel frattempo a' vivi.

Tre anni appresso, Domenico dovette vendere la casa con giardino che possedeva ancora a Genova fuor della porta di sant' Andrea. Siccome questo immobile serviva di guarentigia ai diritti dotali di Susanna Fontanarossa, così fu voluto il consenso di questa. Malgrado quest' altra vendita, il vecchio Colombo non giunse ad estinguere i suoi debiti anteriori, e rimase col peso di que' che aveva contratti per l' acquisto del piccolo podere di Valcalda.

Venendogli meno coll' età le forze, dovette rinunziare a coltivare per sè la sua terra, e gli fu mestieri farla lavorar da altri. Il 17 agosto 1487, nello studio di Ansaldo Basso egli l' affittava a Giovanni Picasso, figlio di Ode: poco dopo non potè continuare il suo mestiere di scardassiere, e sen dimise senza avere avuto la soddisfazione di avviare in esso il suo più giovane figlio Giacomo, la cui delicata costituzione esigeva i maggiori risguardi.

A colmare poi la misura delle sue disavventure, la fedele compagna della sua vita, che per oltre quarantasei anni aveva divise le sue fatiche, le sue cure, e addolcite le sue incessanti tribolazioni, Susanna Fontanarossa gli fu da morte rapita. Allora il soggiorno in Savona gli riuscì intollerabile.

§ V.

Torniamo a Cristoforo.

Se quel doppio rifiuto di Genova e di Venezia e forse l'impossibilità di poter ricorrere immediatamente ad altri con lusinga di riuscita, gli fecero sospendere la comunicazione del suo disegno, continuò nonostante le sue osservazioni, e non cercò manco di moltiplicare i suoi studi cosmografici. Noi lo vediamo, un anno dopo, valicare l'Oceano Germanico, e procedere sulla via de' mari polari. Nel febbraio del 1477, si trovava cento leghe oltre l'Islanda, e avverava fenomeni importanti per l'idrografia. Dai cupi orizzonti del Nord, allo splendido firmamento dei tropici, valendosi della sua possente facoltà di generalizzare, Colombo studiava le armonie della terra e delle acque, cercando penetrare attraverso la poesia delle apparenze il principio delle grandi leggi del nostro globo. Passando dalla contemplazione delle opere di Dio all'investigazione di quelle degli uomini, spendeva, mentre dimorava a terra, nello studio degli scritti de' filosofi, degli storici e de' naturalisti tutte le ore che non impiegava a copiare manoscritti ed a costruire sfere, del cui spaccio viveva.

Proseguì a questo modo una vita di privazioni e di stenti sino al giorno in cui il re Giovanni II, il qual era succeduto ad Alfonso V suo padre, parve volesse ripigliare le tradizioni del fratello dell'avo, don Enrico di gloriosa memoria.

Questo Monarca aveva raccolto nella sua marineria piloti di prim' ordine, come Diego Cam e Bartolomeo e Pietro Diaz. Ad esempio di don Enrico, ammetteva a' suoi servigi ogni straniero che giudicava di una capacità eminente: voleva distendere le sue conquiste verso le Indie. L'energia della sua volontà secondava la penetrazione del suo sguardo, che gli faceva indovinare il merito. Non tornò difficile a Colombo, quando parve a

lui venuto il buon momento, di ottenere udienza per l'esposizione del suo progetto. La sua amicizia coi due governatori di Porto Santo, e le sue relazioni anteriori col padre del re, eran acconce a procacciargli una benevola accoglienza.

Alla prima udienza, Giovanni II, sorpreso dalla novità di un disegno che distruggeva tutte le idee ammesse in cosmografia, si mostrò poco inclinato a favoreggiarlo. Ma poscia, in altre conferenze, considerando il valore intrinseco degli argomenti di Colombo, comprese che la proposta da lui fatta aveva in sè qualche cosa d'immenso. Per la ragion medesima della sua elevazione di spirito, della sua conoscenza degli uomini e della sua propensione alle scienze naturali, il Re si sentì inclinato a favoreggiare Colombo. Sedotto dall' ascendente della costui nobile semplicità e leale fiducia, Giovanni II si decise di sostenere le spese della ideata spedizione: nondimeno, prima di affrontarle bramava conoscere positivamente quale rimunerazione volesse Colombo nel caso di felice riuscita.

Il Portogallo incoraggiava le scoperte con grandi liberalità. D'ordinario conferiva il governo dell' isola o della regione scoperta a colui che ne avesse preso possesso in nome della corona: talvolta era aumentato pregio a tai funzioni colla giunta di un qualche onorifico titolo; la speranza di tai ricompense infiammava le menti. Ma quest'Uomo che si logorava la vita a far carte e copiar manoscritti per dare il pane alla sua famiglia, non si contentava di siffatta retribuzione. Agli occhi di lui quella mercede era cosa tanto meschina da reputarsene avvilito: presentò le sue condizioni; le quali furono talmente elevate, che che il re se ne adontò, e, prima di ventilarle, volle fossero discusse le probabilità del riuscimento dell'impresa: incaricò di siffatto esame una commissione composta di tre membri: il dottore Diego Ortiz de Cazadilla, vescovo di Ceuta, Roderigo suo medico, e l'ebreo Giuseppe, medico anch' esso e maestro in cosmografia.

Se ne leviamo alcuni Portoghesi, ai quali non è da prestarsi fede in ciò, perchè legittimamente sospetti, tutti gli storici confessano che l' incertezza del Re non fu che un pretesto. L'esitazione di Giovanni II procedeva unicamente dalle dimande di

Colombo, le quali erano giudicate esorbitanti e superbe, quantunque fossero fatte con semplicità e sincera modestia. È provato che s' egli si fosse contentato del governo perpetuo delle contrade da lui scoperte, anche colla giunta di titoli onorifici, e privilegi ereditari, la cosa sarebbesi facilmente conchiusa. Il suo compatriota Casoni attribuisce il temporeggiare del Portogallo alle sue pretese di troppo grandi ricompense e di troppo grandi onori in caso di buon riuscimento. Ove la sua dimanda non fosse stata tale, il Re Giovanni II l' avrebbe in sul fatto liberato dalle mortali lentezze che dovette patire di poi. Queste condizioni che oltrepassavano la generosità del re, noi le esporremo in appresso. Se bisognavano a Cristoforo Colombo i grandi onori, non gli bisognavano meno le grandi ricchezze; perocchè intendeva servire ad un gran pensamento, ed attuarlo era la sola ricompensa che giudicasse degna di sè: con rivelare questo pensamento giustificheremo la sua incomparabile ambizione al tribunale d' ogni anima cristiana.

Nella sua relazione, la commission scientifica conchiuse che si dovesse rigettare la proposta del Genovese; considerava il suo disegno come la visione di un uom delirante. Tuttavia Giovanni II non sapeva arrendersi a quell' assurda sentenza: aveva istintivamente fede in quello straniero, sì povero, e nondimeno sì fermo nelle sue pretensioni: non ostante il parere della Commissione, continuò a pigliare sul serio il disegno di Colombo, e lo sottopose ad un altro consiglio che compose de' primi ingegni del Portogallo.

Il progetto fu allora esaminato assai più sotto l' aspetto dei vantaggi che assicurerebbe alla nazion portoghese, di quello che sotto il rapporto pratico dell' esecuzione. La discussione prese un carattere d' interesse generale per la direzione da dare alla reale marineria. La tornata fu assai viva, e quasi procellosa. I Prelati vi assistevano: era fra essi il vescovo di Ceuta, doppiamente influente per la sua scienza e pel suo titolo ufficiale di confessore del re: naturalmente il suo parere era di gran peso; egli aveva, qual presidente della commissione cosmografica, già esaminato il progetto di Colombo che forniva materia alla discussione, ed opinava le ragioni esposte da lui non offe-

e veri pericoli mostrarono sì gran valore e intrepidezza; che infine alle anime grandi si affacevano le grandi imprese.

Toccando poscia lo scopo che si proponeva il Colombo, l'oratore soggiungeva, che, mirando il suo disegno principalmente alla propagazione della fede cattolica, egli stupiva grandemente come un prelato di quella divina religione s'inducesse ad avversarlo: indi, continuando, diceva: il rigettare questa offerta non sarebbe forse rigettare le ispirazioni di Dio, trascurando l'occasione di far echeggiare dall' un polo all'altro la voce del Santo Vangelo? Nel suo pio entusiasmo, Villareal aggiungeva, che, sebben fosse soldato, pur osava presagire al Monarca un felice riuscimento di quell' impresa, un più grande onore, una più gran possanza, e tale una gloria appo i posteri, da superare la conseguita dagli eroi più famosi e dai più fortunati monarchi.

Plausi generali e vivissimi onorarono questo discorso. Ma l' opinione del Vescovo di Ceuta era sfavorevole a Colombo quanto ai mezzi di esecuzione; e la sua riputazione di gran valore in fatto di scienze nautiche fece sì che il Consiglio, nemmen discutendo il progetto di Colombo, lo abbandonò per trattare quistione creduta più vitale per la Monarchia portoghese; cioè che fossero ripigliate le spedizioni iniziate dall'infante Don Enrico, e sospese sotto l' ultimo regno.

La seduta di questo Consiglio è un documento prezioso nella storia di Cristoforo Colombo, perchè chiarisce che sin da quel tempo la diffusione del Vangelo era lo scopo palese, confessato, e definitivo della sua impresa.

Nondimeno il modo leggero o sdegnoso con cui, sull'affermativa di un solo de' suoi membri, il Consiglio aveva messo da parte la proposta di Colombo, non soddisfaceva nè la giustizia, nè lo spirito illuminato di Giovanni II: il condannare non era giudicare: le conferenze avute col Cosmografo genovese tornavano alla memoria del Re, che continuava a preoccuparsene: in diverse circostanze ne parlò confidentemente a' suoi familiari, che cercarono di alleviare al Re il dispiacere che ne provava esponendogli quali inconvenienti potevano ridondare da una convenzione fermata a proposito di un disegno ch' era forse la illusione di un mercante di libri: gli suggerivano di far la prova

del progetto secondo i dati forniti dal Genovese: altri volevan o fosse temporeggiato in aspettazione d'un qualche caso che avesse a recare gratuitamente lume sul problema di cui il Genovese pretendea vendere a sì caro prezzo la soluzione.

Intanto il tempo passava.

Colombo, fermo e risoluto, coll'austera pazienza che serve d'arma alle anime forti, guadagnandosi la vita colla penna ed il compasso, alimentando il suo spirito di ogni libro che comprava, leggeva, indi vendeva, andava in questa inazione forzata aquistando una istruzione ad un tempo svariata e soda.

Finalmente il Monarca fu per la sua propria riflessione recato a voler tentare la impresa. Ciò che tuttavia lo tratteneva era l'esorbitante rimunerazione voluta dal Genovese. In tale perplessità, uno de' suoi consiglieri gli suggerì di conciliare il desiderio proprio con ciò che chiamava la dignità della Corona. Questo mezzo consisteva in munire segretamente del piano e delle istruzioni di Colombo un buon pilota portoghese, e mandarlo alla scoperta nella direzione indicata: conseguita cognizione della terra cercata da Colombo, la Corte non sarebbe più obbligata a concedergli una troppo grande ricompensa. Ahimè! il Re, uomo retto e abitualmente leale nelle sue accortezze politiche, ebbe la sciagura di partecipare a questa frode: certamente fu sedotto da astute parole: si fecero valere le ragioni di Stato: in nome della patria fu persuaso che l'interesse generale doveva prevalere sull'interesse privato, sopratutto trattandosi di uno straniero, meritevole per giunta di punizione per la sua ostinazione nel durare fermo nelle sue stolte pretensioni. Giovanni II dimenticò ch'era gentiluomo: lo sciagurato consigliere da cui si lasciò traviare, fu il dottor Diego Ortiz di Cazadilla.

Un raggio d'ingannevole speranza brillò allora a Colombo nella vita faticosamente monotona che menava in aspettazione di una risposta alla dimanda che aveva fatto. Un messaggio della Commissione scientifica lo invitò ad esporre i particolari del suo progetto corredati delle lor prove, onde lo si potesse esaminare così quanto alla teorica, come rispetto a' mezzi di esecuzione. Incapace di supporre nella Corte una fellonia, Colombo comu-

nicò senza diffidenza le annotazioni, le carte, a dir breve, i modi per lui ideati di eseguire la impresa. E incontanente uno de' più valenti capitani della marineria portoghese fu spedito con una carovella, per andare in apparenza a vettovagliare le Isole del Capo Verde, ma con missione segreta di veleggiare vers'occidente alla scoperta delle terre sconosciute, secondo le indicazioni di cui gli era stata data copia.

Il più gran segreto favoreggiò questa tentata spoliazione del genio. Ma s' erano state derubate a Colombo le sue notizie scientifiche, non si aveano potuto furargli la sua fermezza, la sua fede, la sua superiorità in vedere e conoscere le cose, e i doni misteriosi ricevuti dal Cielo per adempiere l'opera sua. Dopo alquanti giorni di navigazione all' ovest arditamente continuata, l'equipaggio cominciò a stupire degli spazi indefiniti che affrontava e ad entrare in paura. Quegli uomini tremavano dinanzi l'immensità: levatasi una tempesta crebbe il loro spavento; il Signore non era con loro; la nave smarrita voltò e tornò vergognosamente donde si era spiccata. Allora, come avviene in simili casi, i codardi diventarono millantatori e beffardi: rientrati in porto, presero in dileggio il progetto del Genovese, quasi altro non fosse che una vanitosa stravaganza: la loro jattanza fece manifesto il segreto di quel tentativo quasi direi sacrilego.

Il dardo di tal fellonia entrò profondamente in cuore a Colombo: confrontandolo colla propria rettitudine sentì la turpitudine di quella slealtà. Ma già egli era avvezzo ai patimenti dell'anima. Da qualche tempo, in mezzo alle sue prove, si era veduto rapire dalla morte la compagna delle sue speranze, la madre del figlio suo, la nobile Filippa, unica consolazione che avesse nelle sue sciagure. Colombo tacque e alzò gli occhi al Cielo.

Intanto il Re venne fatto consapevole che la carovella non aveva navigato quel numero di giorni e di leghe notato nelle istruzioni rubate a Colombo: quindi sentì rinascere vieppiù forte il desiderio di rannodare le pratiche del negoziato: avrebbe allora conceduto tutto quello che per sì lungo tempo aveva ricusato: ma dal canto suo, non ostante la penuria in cui versava, Colombo aveva risoluto di non trattar mai più con una

Corte capace di tali infamie: simulò di non comprendere, d'ignorare le nuove disposizioni del Re; e continuò nell'isolamento delle sue oscure occupazioni: indi, allorchè seppe da buon luogo che il Monarca voleva assolutamente legarlo con un trattato per la sua impresa, risoluto di non cedere, e avendo da temer tutto dai consiglieri della Corona, se durasse fermo nel suo rifiuto, vendette in segreto ciò che gli apparteneva per parte di sua moglie, preparò prudentemente la sua partenza, e, verso il cadere del **1484**, se ne fuggì segretamente da Lisbona, adducendo seco il suo giovanetto figlio Diego, i cui lineamenti delicati ricordavano la bellezza di sua madre.

Cristoforo Colombo fuggì dal Portogallo per mare, e veleggiò alla volta di Genova.

Non ostante il rifiuto di quella Repubblica, che l'aveva dolorato alcuni anni prima, pur egli attingeva nel suo amor patrio il coraggio di affrontare nuovamente i dubbi e le ripulse della città natale. È positivamente riconosciuto vero dalla storia, che, nella primavera dell'anno **1485**, Cristoforo Colombo trovossi a Genova. Questo fatto è messo fuor di dubbio dall'istoriografo regio don Battista Munoz: Humboldt lo ammette pienamente, e aggiunge solo che la sua dimora in patria fu brevissima, il che è vero: il desiderio che aveva di assicurare al suo paese immensi vantaggi lo tirava ad insistere presso al Senato: ma gravi difficoltà stornavano il governo da un disegno che avea apparenza di strano. Le condizioni della Repubblica non le permettevano di scemare la flotta di alcune navi, per tentare una spedizione, che non era giustificata da verun precedente. Colombo non ritrasse da questo viaggio che la dolcezza di rivedere a Savona il suo venerando genitore, di presentargli il figliuoletto, e di chiamare la benedizione del vecchio operaio sul capo di questo fanciullo, che doveva unire un giorno il suo sangue con quello delle due Case sovrane di Spagna e di Portogallo.

Il cuore del canuto scardassiere di lana trepidava sicuramente di paterna gioia ascoltando i progetti del suo figliuolo: perocchè se Domenico Colombo conosceva i rifiuti delle due Repubbliche e le trame del Portogallo, conosceva altresì la forza di risoluzione, l'ardente fede, e presentiva ben anco confusa-

mente la superiorità scientifica del suo primogenito: sapeva che Cristoforo aveva divisato di compiere il giro del Mondo, di giungere, così, fra le nazioni idolatre, ignoranti la venuta di Cristo, e di far brillare ai loro sguardi lo stendardo della salute! Queste segrete espansioni ringiovanivano l'anima del vecchio con prospettive piene di nobili speranze. Tali grandezze, vedute d'in sulla soglia della tomba, mutavano in isplendida aurora il crepuscolo de' suoi ultimi giorni: erano ad un tempo un ristoro alle sue lunghe tribolazioni, ed un guiderdone degli esempi, e dell'educazione cristiana che aveva dato a' suoi figli.

Si ritiene che il ritorno di Domenico Colombo nella città di Genova avvenisse in questo tempo; è anzi cosa assai probabile che il suo medesimo figlio ve lo riconducesse. Dopo la morte di sua moglie Susanna, privo delle cure diventate necessarie alla sua età, non potendo più esercitare l'antico mestiere, nè coltivare la piccola terra di Valcalda, affittata, ma non pagata, il vecchio scardassiere rimpiangeva il soggiorno di Genova, in cui lo chiamavano le memorie della infanzia, i suoi legami di parentado e le antiche amicizie: vi tornò di buon grado, e si stabilì, a quanto pare, nel quartiere di Santo Stefano, vicino alla porta dell' Arco.

Dopo d'avere nel breve soggiorno che vi fece, confortato colla sua tenerezza il buon vecchio, e provveduto a' suoi bisogni durante la sua assenza, Cristoforo Colombo gettò gli occhi sulle Monarchie cristiane d'Europa, per iscegliere quella che associerebbe all' onore di eseguire il suo disegno.

Pel suo zelo in difendere la fede, per la sua intrepidezza in combattere i Mori, pel suo carattere cavalleresco, per la sua potenza in mare, e sopratutto per la gran rinomanza de' due Sovrani, che regnavano allora insieme, Ferdinando di Aragona e Isabella di Castiglia, parve a lui che la Spagna meritasse di essere anteposta ad ogni altro Stato: da quel punto si tenne come obbligato verso di lei: indi, al primo soffiare del vento di levante, s'imbarcò per quel regno, senza esservisi preparata alcuna relazione, o protezione; senza aver cercata veruna commendatizia, od altro soccorso, fidato interamente nella sola protezione della Provvidenza.

CAPITOLO III.

Scadimento della Castiglia prima del regno di Isabella. — Creazione della potenza spagnuola per opera d'una donna. — Impulso letterario, rigenerazione dello spirito nazionale, incremento del Cattolicismo. — Ritratto di quella Donna. — Influenza d'Isabella sui destini della Spagna.

§ I.

La Spagna era eminente nel mondo Cattolico: la sua lotta contro il Corano, e lo zelo della sua Crociata intrapresa sopra il suolo dell'Europa attiravanle la benevolenza del mondo cristiano. Chi facea plauso a quell'eroico tentativo, prevedeva che grande sarebbe stata la ricompensa di una fede sì generosa. Il territorio spagnuolo, già diviso in sovranità separate (il regno di Castiglia, il regno d'Aragona, il regno di Navarra, la Cerdagna, l'emirato di Cordova, l'emirato di Granata) si andava ingrandendo per non formare che una sola Monarchia, la più ricca dell'Universo. In quel tempo il nome di una donna era di frequente pronunziato nelle relazioni delle Corti cristiane, e risonava sul littorale dell'Africa sino all'estremità dell'Oriente, onorato dalle maledizioni dell'Islamismo. Anche a' di nostri, così poco propizi all'entusiasmo, chi prende a studiare quella età, stupisce che Isabella (senz'alcun dubbio la regina più notevole della storia, l'eroina dotta e guerriera che passò povera e semplice fra gli splendori dell'Alambra, e le magnificenze delle Corti e dei campi, scopo dell'ammirazione delle due cavallerie cristiana e moresca, senza pericolo per la sua modestia, perch'era velata della pietà) sia così poco nota ad una nazione naturalmente vaga di grandezza e di gloria qual è la francese.

Non si possono scorrere gli annali della navigazione e l'origine delle Colonie nel Nuovo Mondo senza che non venga alla memoria il dolce nome d'Isabella; perocch'essa fu il mezzo della scoperta, al modo che l'uomo, che a lei sottopose il suo disegno, n'era l'organo provvidenziale.

Noi dobbiamo dunque entrar qui in alcuni particolari assolutamente necessari per chiarire la missione del perfetto cristiano, del quale ci accingiamo a narrare gli atti. L'arrivo di Colombo in Ispagna, gl'influssi ch'esercitò sui destini di questa nazione non ebbero nulla di fortuito, e non furono che il corollario di principii già posti, e la ricompensa di un' opera degna di essere apprezzata doppiamente sotto l'aspetto della storia e della fede cattolica.

Dopo il Regno del re di Castiglia Enrico III, soprannominato il *malato*, lo scettro scadde al suo erede in fasce che fu coronato sotto nome di Giovanni II.

Fiacco di spirito, come suo padre era stato fiacco di corpo, costui visse sbadato del trono, abbandonandosi a feste, a tornei, alla musica, a banchetti, alla caccia, e lasciando regnare in suo nome il ministro de'suoi piaceri, Don Alvaro de Luna. Questo favorito rivaleggiava di lusso col suo Signore, teneva famiglia magnifica, aveva i suoi gentiluomini, i suoi ufficiali, i suoi cortigiani, i suoi poeti, e perfino i suoi annali da sovrano. La cronaca di Don Alvaro, giunta sino a noi, è annoverata fra le autorità storiche. Il dispotismo di Don Alvaro di Luna aveva scemata l'autorità reale, fomentati odi innumerevoli, mentre l'impunità delle sue creature tendeva a corrompere la giustizia, a moltiplicare le vendette, i delitti, ed a fortificare l'autorità già troppo grande di certi vassalli. Questo regno fu tutto a detrimento delle forze e della fede della Castiglia. Finalmente Giovanni II, al suo letto di morte, confessò la sua indegnità, e si dolse, ma troppo tardi, di non essere nato in qualche oscura capanna, anzi che sul trono.

Questo infelice monarca si er' ammogliato due volte: nella sua prima unione aveva avuto un figlio, don Enrico; e dal secondo suo matrimonio con una principessa di Portogallo, Isabella, e don Alonzo.

In ascendere il trono, don Enrico fu soprannominato *l'impotente*: ripetè gli erramenti e i vizi del padre; al par di lui, si pose sotto il giogo di un favorito, Juan Pacheco marchese di Villena, antico paggio di don Alvaro de Luna, di cui risuscitò il favore. L'impoverimento delle finanze già sommo sotto

il regno precedente non impedì nè le munificenze stravaganti, nè le liberalità vergognose. Gli scandoli si moltiplicarono: la corruzione s' insinuava in ogni parte. La magistratura, le dignità ecclesiastiche servivano a ricompensare la bassezza o l' infamia. In questo generale scadimento delle cose pubbliche, l'alterazione delle monete, cui lo stesso Governo proteggeva sfacciatamente, venne ad aggravare l'universal miseria.

Appena morto il padre, don Enrico avea confinata la sua sciagurata vedova co' due figliuoli, Isabella ed Alonzo, nel monastero di Arevallo, quel desso ove Pietro il Crudele aveva fatto rinchiudere Bianca di Borbone, la dimane delle sue nozze.

Isabella aveva allora quattro anni; suo fratello era tuttavia in culla. Dimenticati in quella solitudine, e abbandonati all' isolamento, que' miseri sentirono amaramente i morsi dell' indigenza. La tristezza della vedova del re crescendo nel suo miserabile stato, rendette cupo il suo carattere, e indebolì la sua ragione: da quel punto, divisa fra la madre e il fratello, entrambi bisognosi delle sue cure, Isabella, nell' età in cui gli altri fanciulli, felici di non avere a preveder nulla, e sentendo che un amor tutelare veglia su loro, non conoscono che i giuochi, le risa, le carezze, Isabella, dice, comprese che aveva da adempiere grandi doveri. Le cure utili e l' uso precoce della riflessione affrettaronle la maturità del giudizio: vide il lato fragile e vano delle cose, e conobbe il nulla e l' instabilità delle grandezze umane: sua madre, privata del diadema e poscia della ragione, dopo ricevuti gli omaggi de' popoli, erale una lezione eloquente.

Crescendo cogli anni, la giovane Infante riconobbe che non poteva mettere realmente la sua fidanza che in Dio; ed a premio della sua confidenza conseguì da Dio un dono superiore alle grandezze reali, lo spirito di sapienza che doveva esserle salvaguardia in mezzo ad un mare di pericoli, in cui avrebbe naufragato qualunque altra donna meno sublime.

E così nel silenzio, nell' oscurità e nella nudità della sua prigione di Arevallo, la pietà metteva nell' anima d' Isabella feconde radici. La religione era il suo solo aiuto, ed anco la sua sola istruzione; perocchè si vede che in capo ad alcuni anni, l' ignoranza in cui il Re lasciava l' Infante e suo fratello, gli avevano

attirato rimproveri dall'episcopato, e da una parte della nobiltà. Simulando riparare i suoi torti, Enrico fece condurre alla Corte Isabella ed Alonzo, sotto pretesto di vegliare alla loro educazione; ma in fatto per tenerveli quali ostaggi.

Dall'isolamento e dalla povertà del monastero di Arevallo, trasportata improvvisamente sulla scena abbagliante in cui la regina sua cognata menava vita dissipata in feste, cacce, tornei, banchetti, e si sforzava nascondere sotto lo splendore del lusso la vergogna delle sue pratiche, Isabella non ne rimase accecata. In quell' aere corrotto, assediata dalle adulazioni e da perfidi consigli, attorniata da nemici che spiavano ogni parola, perfino un semplice sguardo per calunniarla alla cognata, la sua prudenza, la sua sottile penetrazione, la sua costante riservatezza, il suo amore dello studio, la sua muta deferenza pel Re ed anche per la Regina, sopratutto la sua fervorosa pietà, la rendettero vittoriosa di tutte le insidie che le furono tese.

Tuttavia nè l'esaurimento del tesoro pubblico, nè la miseria dei popoli arrestavano le stolte prodigalità della Corte: pareva ella voler soffocare il grido dell'universale miseria mercè il frastuono delle feste. Irritato il Re di essere soprannominato impotente, cercava lo scandalo e il pericolo; e per giustificare la sua virilità colla prodezza, tendeva talvolta imboscate ai Mori e sprecava stoltamente il coraggio. Logoro pei piaceri, e stracco delle voluttà eleganti del suo favorito marchese di Villena, discese co' più ignobili compagni alle più laide dissolutezze; e il suo capriccio sollevò talvolta oscuri familiari alle prime cariche dello Stato. Il malcontento de' Grandi produsse in breve una fazione: si formò una lega nello scopo di sostituire sul trono ad Enrico il suo giovane fratello, Alonzo. I congiurati si radunarono in gran numero ad Avila, mentre Enrico se ne fuggiva spaventato a Salamanca, traendo seco la Regina ed Isabella.

La buona ventura di Enrico volle che il capo della potente Casa d'Alba, conservando l'antica venerazione del domma della legittimità, movesse in suo aiuto con millecinquecento cavalli. Si può dire che in quella giornata la Casa d'Alba salvò il principio dell'eredità monarchica. Il suo esempio fu seguito da altri gran signori, i quali raccolsero intorno al Sovrano un eser-

cito di ventotto mila uomini: ma la inettezza del re non seppe cavare partito da questo insperato sussidio. Una tregua coi ribelli lo espose in breve a nuovi pericoli.

Giovandosi accortamente di queste controversie, l'ambizioso don Pedro Giron, gran mastro di Calatrava, ardì offrire al re sessantamila monete d'oro e tremila cavalieri, se concedevagli la mano della infante Isabella. La ingiuriosa proposta fu accolta, cotanto il re sentivasi vacillante! ma la giovane Principessa, pregò Dio di mandarle la morte anzichè permettere tanto disonore: il trapasso improvviso del gran Mastro venne in buon punto a porre un termine alle inquietudini d' Isabella.

A que' giorni Segovia aveva aperto le porte al pretendente don Alonzo: Valladolid lo riconobbe sovrano: la sua causa andava ogni dì acquistando favore, quando, una mattina, fu trovato morto in letto.

Isabella si ritirò incontanente nel convento d'Avila, ove una deputazione della nobiltà, condotta dall' arcivescovo di Toledo, venne ad offerirle la Corona. La giovane principessa rispose che il suo rispetto pel re le vietavano di accogliere simile proposta: una deputazione di Siviglia, ripetè indarno l' offerta: tocco da tanta fedeltà, don Enrico si riconciliò con Isabella.

Ma comechè avesse evitate le insidie e delusa la malizia della Corte, Isabella non vedea sicurata la libertà della sua mano; se la disputavano il re di Portogallo, il duca di Guienna fratello di Luigi XI, uno de' fratelli del re d'Inghilterra Eduardo IV, e il figlio del re d' Aragona. Nella sua doppia qualità di vicino e di parente, il re di Portogallo portava fidanza di essere preferito: favorivanlo Villena, il re Enrico e sua moglie; ma l'animo inflessibile di Isabella fece cadere a vuoto quel disegno: altrettanto insensibile alle preghiere del favorito, quanto alle minacce del Re, ella respinse la dimanda del Re portoghese.

Precoce maturità di spirito diceva ad Isabella, che, sui gradini del trono, la scelta di uno sposo non poteva dipendere unicamente dal cuore; che in sì alto seggio gli interessi della nazione dovevano andare avanti agli affetti ed alla felicità intima della vita. Fatte assumere in segreto dal suo cappellano informazioni sopra ciascuno de' pretendenti, e pesato il loro me-

rito comparativo, ella fissò irrevocabilmente la sua scelta sopra suo cugino, figlio del re di Aragona, don Fernando, re di Sicilia. Fu indarno che la diplomazia, ed anche la forza tentassero costringere il suo consenso: mentre un corpo di armati si avanzava verso Madrigal per assicurarsi della sua persona, l'arcivescovo di Toledo e l'ammiraglio di Castiglia giungendo alla testa di trecento cavalieri, la condussero a Valladolid come in trionfo.

Il Re di Sicilia, quantunque scielto, non poteva senza temerità penetrare in Castiglia, perchè era dato ovunque l'ordine di arrestarlo: dovette condursi di soppiatto, senza lusso e senza Corte, come in territorio nemico. Travestito da mercante, e viaggiando solamente di notte, giunse alla città di Osma, dove aveva qualche pratica amica, e di là a Valladolid, ove fu celebrato il 29 ottobre 1469 il matrimonio di Ferdinando re di Sicilia, principe ereditario di Aragona, coll'infante Isabella.

Non accade forse mai che figli di re si trovassero così sprovveduti di danaro come questi due sposi. Isabella non recava che una dote immaginaria, la speranza di una dote; e Ferdinando aveva dovuto incontrare un debito per sopperire alle spese del viaggio e delle nozze: lor unica borsa era quella dell'Arcivescovo di Toledo; ma il prelato non l'apriva che poco, e sempre con mano avara. I giovani sposi cadevano così nella sua soggezione, e più di una volta provarono quanto sia grave l'obbligo contratto con un inferiore. Oltre la presente penuria, essi non erano senza inquietudine dell'avvenire. Il numero di lor partigiani non che si andasse aumentando, lo si vedeva scemare di continuo. Valladolid, era tornata in potere di Enrico.

Ritiratisi nella piccola città di Duenas, essi ricominciavano a temere del re, allorchè Enrico venne a Segovia. L'amica di infanzia d'Isabella, Beatrice di Bobadilla, stata sua compagna nella cattività di Arevallo, che si era maritata con Cabrera, comandante della Fortezza, giovandosi dell'assenza del favorito marchese di Villena, osò parlare al re di sua sorella, ed avviare la loro riconciliazione. Avvertita di ciò Isabella, giunse improvvisamente, accompagnata dal primate di Toledo, andò incontro a suo fratello, e lo pregò di perdonarle il suo matrimonio. Il re, ch'era di buona pasta, e non poteva non amare quell'ottima principessa, le aperse affettuosamente le braccia.

Il favorito Villena morì alcuni mesi dopo, e in breve lo seguì nella tomba il suo docile monarca. Così il dì 11 dicembre 1474, l'infante Isabella si trovò regina di Castiglia.

§ II.

Giunto questo momento vivamente aspettato da Ferdinando, ma temuto da Isabella, la Regina fece innanzi tratto, qual fedele vassalla, omaggio a Dio del suo scettro e della sua corona, affinchè il suo regno riuscisse a gloria di Gesù Cristo, ed a felicità de' suoi sudditi. Sopratutto ella implorò dal Cielo il dono della giustizia, quello che la Chiesa dimanda in pro de' Principi cristiani, *Deus judicium tuum Regi da, et justitiam tuam filio Regis.* — Salm. LXXI. Da quel giorno, lo spirito di sapienza che abitava, come in un tabernacolo, nel casto cuore d' Isabella, si rivelò ne' suoi consigli.

L'erede dello scettro raccoglieva salendo il trono, i frutti degli scialaqui e de' vizi moltiplicatisi, mercè l'impunità, sotto i due regni precedenti.

Lasciando stare le ribellioni e le fazioni interne, Isabella vedeva prepararsi, come una formidabil procella, l'invasion portoghese, la quale poteva combinarsi con un attacco de' Francesi, e incoraggiare le scorrerie de' Mori sempre pronti a combattere: inoltre l'intera Castiglia non l'aveva punto riconosciuta quale sovrana. L'Estremadura apparteneva al suo nemico, duca d'Arevallo, e la nuova-Castiglia veniva sollevata dal giovane marchese di Villena, figlio dell'antico favorito.

In tale imbarazzo Isabella non poteva sperare alcun soccorso dall'Aragona, rifinita d'uomini e asciutta di danaro. Per lo contrario, il suo più grande inciampo le veniva proprio da quel lato. Il principe ereditario, don Ferdinando, il quale non aveva recato alla Castiglia altro che creditori e nemici, pretendeva di governarla, solo, in suo proprio nome: faceva valere diritti suoi personali, e, inoltre, l'uso dell'Aragona, la quale escludeva dal trono le femmine. Quantunque avesse già vissuto cinque anni collo sposo di sua elezione, e gli fosse affezionatissima, Isabella non voleva assoggettare a lui i destini del suo regno:

era piena di deferenza per lui, sapeva apprezzarne la prontezza della intelligenza, e l'assiduità al lavoro; ma non si lasciava abbagliare dalla sua tendenza alle astuzie diplomatiche; e sebbene rendesse giustizia alla sua abilità, non lo credeva però abbastanza savio da poter reggere da sè le Spagne di cui il genio femminino d'Isabella aveva audacemente concepita l'unità.

I consiglieri castigliani supplicavano la regina di conservare intatti i suoi diritti. I consiglieri aragonesi stimolavano il re a non ceder nulla delle sue pretensioni. Finalmente il cardinale di Mendoza e l'arcivescovo di Toledo, pigliati quali árbitri della controversia, riconobbero che spettava alla regina di governar la Castiglia. La sentenza arbitrale fu annunciata alla presenza dei Grandi del regno. Questa decisione offese così fortemente l'orgoglio aragonese di don Ferdinando che parlò di abbandonare la regina, e di ritornare negli stati paterni.

Ma con quella superiorità di ragióne che la guidava in ogni cosa, Isabella approssimandosi al monarca irritato, è pigliandolo per mano, gli disse, colla sua voce persuasiva, alcune parole così piene di affetto e di saviezza, che la storia le ha raccolte. Il candido cronista Vallès le riferisce sotto questo semplice titolo: « Amoroyo ragionamento »: ma se Vallès ha riconosciuto nelle paròle della regina il ragionamento dell'amore, noi vi troviam altresì l'amore della ragione. Il linguaggio d'Isabella, in quel momento decisivo per la sorte della Spagna, non fu che un'ingegnosa equazione fra la ragione e l'amore, fra 'l cuore e lo spirito; maraviglioso equilibrio del dovere e della tenerezza. In brevi parole la regina dimostrò che sarebbe di reciproco vantaggio governare ciascuno i propri Stati, prestandosi vicendevole assistenza, e riunendo due nomi, due corone, due scettri in una sola volontà. Il re, soggiunge mastro Vallès, « maravigliando della prudenza della regina, la lodò assai di quanto ella aveva detto; e terminò dichiarando ch'ella meritava di regnare non solamente sulla Spagna, ma sul mondo. »

Rendendo quest'omaggio alla regina Ferdinando credeva forse di aver lasciato cadere dalle sue labbra solo un fiore di cortesia; aveva invece portato sulla sua nobile compagna tal

giudizio che la storia ha confermato e sussiste registrato nella memoria riconoscente di una intera nazione.

Quella Donna meritava infatti di regnare; pareva creata pel comando. Sapendo che ogni potestà viene da Dio, che la responsabilità di un sovrano si misura in proporzione della sua medesima possanza, ella si teneva pronta a rendere ragione de' suoi atti davanti l'Eterno e davanti la posterità. Non si può negare che la regina fosse infinitamente superiore al re per l'istruzione, per l'elevazione de' pensieri, la scelta degli uomini e dei mezzi, e per una rettitudine che non aveva pari: ma siccome le controversie di Ferdinando colla Francia, l'Italia, le Fiandre, l'Austria, lo posero a contatto colla diplomazia di tutta l'Europa; e che, dopo la morte della regina, egli occupò la scena politica per undici anni, operando e governando da solo, così la storia ha attribuito a lui moltissimo, non facendo la debita attenzione al regno d'Isabella. Favellando di Ferdinando il Cattolico, gli scrittori hanno dimenticato che questo glorioso soprannome era unicamente il premio dello zelo d'Isabella, e ch'ella aveva gettato sopra di lui un riflesso non perituro.

Quantunque il nome di Ferdinando fosse il primo in capo a tutte le ordinanze, e che le monete e i sigilli dello Stato portassero la doppia effigie di Ferdinando e di Isabella, è fatto però costante che la regina governava da sè, e secondo la sua unica volontà il regno di Castiglia, a tale che gli Spagnuoli non dicevano il re e la regina, ma si bene i due re, o semplicemente « i Re, » per dinotare i due sovrani.

Secondo l'ingegnosissima osservazione dell'illustre padre Ventura di Raulica, « Ferdinando non era che la mano destra, la spada del regno; Isabella n'era l'anima e il consiglio. Sarebbesi detto che Ferdinando non era che la moglie, la regina di questa gloriosa dignità regia, e che Isabella n'era l'uomo ed il re. *La Donna Cattolica*, t. II.

Noi parleremo di essa sola; poichè non solamente le appartiene il disegno e il principio delle maggiori cose; ma queste cose furono risolute da lei prima di possedere la corona, anzi prima di avere obbligata la sua mano al re di Sicilia Ferdinando di Aragona. Il trattato del 5 marzo 1468, base di questo

contratto di matrimonio, specificava già la guerra contro Maometto. La cacciata dei Mori e della Mezza-Luna, questa prima parola della politica d'Isabella, conteneva implicitamente l'unità spagnuola, l'assodamento del Cattolicismo, la diffusione dei lumi, l'ingrandimento del territorio, la concentrazione del potere e la ristorazione dell'autorità legittima.

§ III.

Sendosi i faziosi sollevati al segnale convenuto, il re di Portogallo entrò in Castiglia alla testa di ventimila uomini. Egli procedeva a piccole giornate, spiegava un fasto insolente, dava feste come un trionfatore dopo la vittoria; e non si preoccupava per niun modo dell'esercito spagnuolo, perchè sapeva la penuria di Isabella, presa così alla sprovvista, che non aveva nè tesoro, nè soldatesche, e pativa di una gravidanza avanzata.

Egli non conosceva punto Isabella.

Passando i suoi giorni a cavallo, e le notti a spedire corrieri, Isabella accorreva a rianimare lo zelo della città del Mezzodì, mentre dal canto suo il re Ferdinando levava in fretta un esercito. Ell'aveva vestita un'assisa di guerra, e cinta la sua valente spada, fina lama di Toledo, capo lavoro dell'armaiuolo Antonius. Questa spada, pieghevole e forte, non aveva che un'elsa d'acciaio brunito, adorno secondo il gusto moresco; da un lato vi si leggeva la impresa: *Io desidero sempre l'onore:* dall'altro: *Ora io veglio: pace con me.* Isabella si pose alla testa delle milizie di Segovia e di Avila; ma le armi erano meno rare del danaro, e i soldati abbondavano più delle provvigioni. Dopo mandati al re suo consorte i diecimila marchi d'argento che le aveva fatti avere l'amica della sua infanzia Beatrice Bobadilla, non rimaneva neppure un ducato per mantenere l'esercito. Il vecchio re di Aragona suggeriva in tale estremità a suo figlio uno spediente che la lealtà d'Isabella non poteva approvare.

La regina, che dopo la sua prigionia d'Arevallo non aveva cessato di trovar conforto e sostegno nell'Episcopato, fece nobilmente appello all'amor patrio di questo: convocò immanti-

nente le Côrtes a Medina del Campo, e chiese loro un prestito sugli argenti delle chiese. Il Clero, affezionato alla pia sovrana, la contentò subito del suo desiderio; e tosto si levarono soldati da tutte parti; pareva uscissero di terra. In poche settimane Isabella pose in armi l'esercito dell'Ovest, di cui ella stessa assumette il comando: trasferì la guerra a' confini, e gettò sul Portogallo schiere in sì buon numero, che il re Alfonso fu costretto dividere le sue genti per soccorrere lo Stato, assalito alle sue spalle. Mentre Ferdinando cercava di combatterlo di fronte, Isabella rompeva le sue comunicazioni e con isquadroni leggeri ne disertava le terre. Finalmente, dopo diversi parziali affronti, una campale giornata guadagnata da Ferdinando costrinse Alfonso ad una tregua.

I Francesi, che, alleati de' Portoghesi, avevano posto assedio a Fontarabia, ed erano venuti per ben due volte ad assalire la Biscaglia, stracchi della difesa ostinata di cui er'anima la Regina, rivalicarono i monti. Allora, la mercè del cardinale Mendoza, fu conchiusa tra Francia e Spagna una sospensiva d'armi, preliminare della pace definitiva col Portogallo.

Ma questa pace, che doveva far riposare i suoi popoli, non fu per Isabella che l'occasione di maggiore operosità. Rimosso ogni timore dei nemici di fuori, ella igliò a combattere que' di dentro, vo' dire i pregiudizi inveterati, e i vizi legittimati dall'incuria dell'interno reggimento.

Per prima cosa bisognò provvedere alla sicurezza delle strade, alla protezione delle persone e delle proprietà, all'esecuzione delle leggi, assicurarsi dell'integrità e della capacità dei giudici, ristabilire il credito dei valori pubblici, e il titolo delle monete, impedire la loro alterazione, a cui, sotto il regno precedente, si osava dar mano pubblicamente, lo che gettava nel commercio sì fatta confusione che ne sospendeva ogni transazione importante, e lo riduceva, pei giornalieri bisogni, allo scambio degli oggetti in natura. Isabella ridusse a cinque le zecche che battevano moneta, e le collocò sotto una rigida vigilanza.

Per impedire che i villaggi venissero sperperati, i mercanti multati, i viaggiatori presi e costretti a riscattarsi, oppur uccisi bisognava una forza mobile e rispettabile; ma, stante la inopia

del tesoro, come pagarla? Aiutata dal suo intendente generale delle Finanze Alonzo di Quintanilla, uom di elevata intelligenza, virtuosamente affezionato, Isabella creò brigate di gendarmeria, *cuadrillas*, le quali furono equipaggiate e mantenute a spese della borghesia, e un corpo di duemila cavalieri si trovò tutto allestito, pronto a perseguitare e imprigionare gli assassini sulle strade, ed a far eseguire i decreti della giustizia, senza gravare menomamente lo Stato. Subito dopo la regina giunse a Siviglia, per dare ai giudici l'esempio dell'imparzialità, dell'assiduità, e altresì di una salutare inflessibilità.

Isabella teneva da Dio il dono di giustizia, da lei ardentemente invocato. L'Eterno le avea data per giunta la scienza dei principii del diritto, l'amore della giurisprudenza, l'istinto della legislazione e dell'ordinamento giudiziario, quella penetrante lucidità e quella sottile rettitudine che scernono i veri principii in mezzo alle complicazioni più perplesse de' conflitti e delle competenze. Fu veduta, cosa fino allora inudita, una donna raccogliere in Codice le leggi, riorganizzare la giustizia, creare giurisdizioni, scegliere i magistrati, giudicare i giudici, correggere le loro sentenze, riformare i loro decreti, e costituirsi, con grande soddisfazione del popolo, tribunale d'appello e corte di cassazione, infino a che la giustizia fosse stabilita sulla sua vera base ne' suoi Stati.

In memoria della passione e della morte del Salvatore, ogni venerdì, la pia Regina dava udienza a chiunque soffriva moralmente, e riceveva benigna le querele che ogni più misero portava al suo tribunale. Ma se accoglieva misericordiosamente i poveri e gli oppressi, er' altresì inesorabile verso de' colpevoli.

Isabella assegnava, come uno de' suoi principali benefizii, alle popolazioni, magistrati integri ed istruiti, surrogando così i giudici ignoranti che disonoravano le loro funzioni. Incaricò una Commissione che coordinasse gli statuti e gli editti di Castiglia; poichè la confusione si era introdotta anche nella legislazion del regno, in cui si noveravano sino a nove Codici divergenti, aventi autorità quasi eguale. Il sapiente giurista Dias di Montalvo, dottore in diritto e in teologia, fu eletto per introdurre ordine e unità in questo caos: il suo lavoro, che durò più di quattro

anni, fu stampato con titolo di *Ordenanzas reales*. Isabella fondò cattedre di diritto; e, affine d'incoraggiare questo studio, riservò tutte le magistrature ad uomini provati da gradi conferiti pubblicamente. Ella medesima assisteva spesso agli esami, ed al conferimento dei gradi, i quali erano i soli che menassero alle pubbliche cariche. I giureconsulti crebbero in favore, ed ogni dottore in diritto ebbe grado di cavaliere. Ne' suoi viaggi la Regina si faceva talvolta portare a palazzo tutte le carte di un processo per rivederle, e per conoscere *ocularmente* come fosse stata amministrata la giustizia.

Ma i grandi feudatari della Corona, che si attribuivano nelle loro signorie diritto di alta e bassa giustizia, considerarono come un attentato ai loro privilegi questa riforma della pretesa giustizia che veniva resa in loro nome nelle loro castellanie. Molti di que' baroni ostentavano lusso principesco, e avevano eserciti a' loro stipendii ed anche flotte: le loro particolari dissensioni straziavano lo Stato: prestavano il loro concorso ai re, ma facendosi pagar caro la fedeltà da lor dimostrata nelle circostanze difficili.

Affine di ridurli all'obbedienza, senza usare della forza, Isabella, convocò le Cortes a Toledo. Quivi furono vietate quelle fortificazioni, mercè cui duravano impuniti malfattori decorati de' primi titoli della nobiltà. Quivi vennero similmente proscritte le formole regie che certi baroni osavano adoperare nelle loro lettere. Per imporre un freno agli assassinii, denominati combattimenti singolari, venne proibito il duello, che fu qualificato alto tradimento.

Già era stato decretato l'appello alla giustizia reale da ogni sentenza pronunziata negli Stati di Castiglia. Siccome certi giudici traevano un lucro abusivo dalle spese di giustizia, la Regina ne fissò la tassa, o tariffa legale. Isabella volle allargare a tutti i suoi Stati questo nuovo reggimento amministrativo, e sottoporvi anche la Galizia, che, per una eccezione secolare, si era sempre sottratta all'autorità reale.

Durante l'assenza di Ferdinando, sendo la Regina a Valladolid, mandò il licenziato Garcia Lopez di Chinchilla, uomo fermo e versato nel diritto, assistito dal conte Ferdinando de

Acunna, per procedere in Galizia al processo e castigo dei delitti che vi si commettevano con una ributtante tranquillità. Avendo questi commissari cacciati prigione alcuni opulenti malfattori, ne fecero esemplare giustizia. Fece romore sopratutto la condanna inflitta a due predoni rinomati; il cavalier Pietro di Miranda e il maresciallo Pero Pardo: fidenti nel loro tesoro, questi nobili scherani si tenevano sicuri da ogni processo criminale: appena imprigionati, offerirono grandi somme per evitare almeno l'ultimo supplizio; ma i commissari della Regina non ammisero componimento: il sangue del povero e le lagrime del debole furono espiate pubblicamente. Tale allora divenne il terrore dei delinquenti, che in tre mesi, da oltre millecinquecento ladri e omicidi, prevenendo i processi, fuggirono dal paese.

§ IV.

Si gravi abusi non aveano messo radice senza recare, altresì, gran danno alla religione. La rilassatezza de' costumi andava compagna dell'ignoranza del Clero, ed era penetrata ne' chiostri.

Isabella seppe vegliare alla ortodossia della fede, del paro che alla dignità della Chiesa. Ella fece atto di autorità su certi ostinati contro le riforme d'abusi a cui si erano mollemente abituati. Si fa salire a più di un migliaio il numero de' monaci che spogliarono la veste religiosa perchè non potevano conformarsi allo stretto ristabilimento della regola. L'episcopato, che in prima era offerto qual premio alle servilità di Corte, o qual esca alle ambizioni politiche, non fu da quel punto che il guiderdone della scienza e della purezza delle dottrine. Non paga di aver fondata la Giustizia, e purgato il Santuario, Isabella volle preservare i suoi Stati dalle poetiche seduzioni dell'incivilimento arabo, il quale invadeva lentamente i costumi de' suoi popoli.

Ne' disordini de' regni precedenti, le scienze e le lettere corsero un gran pericolo. Molti giovani spagnuoli avevano preso, come scolari, a frequentare le più celebri università dei Mori. Primieramente vi studiavan l'arabo, affine di poter compren-

dere i dotti scritti pubblicati o tradotti in quella lingua; da che erano nati vincoli di amicizia e di confraternità cogli Infedeli e una tolleranza pericolosa per l'ortodossia. Gli Arabi invitavano ai loro tornei i cavalieri cristiani; e questi rispondevano a tale cortesia con uno scambio d'inviti. Certe denominazioni arabe facevano trapasso nella lingua spagnuola; i cristiani pigliavano a prestito forme di acconciamento, di bardatura e di arme dai Mori più eleganti di Velez e Granata. Perfino nelle miniature dei libri ascetici ficcavansi reminiscenze arabe. Le imprese de' cavalieri castigliani erano conosciute dai Mori; e dal canto loro i migliori gentiluomini sapevano i nomi de' principali guerrieri arabi. I Mori simulavano altresì una specie di cavalleria. Gli aneddoti del Generaliffo, le filastrocche delle odalische dell'Alambra si ripetevano sui balconi di Siviglia e ne' gabinetti di Cordova. Si commentavano le controversie dell'Harem di Abul-Hassan, le gelosie sanguinarie della favorita Zoraya e il maschio carattere della sultana Aïxa, soprannominata la casta *la horra.* Le costumanze de' Mori venivano insensibilmente adottate dagli Spagnuoli, al punto che don Alfonso de Aguilas avendo rifiutato la sfida del conte di Cabra, i suoi pari gli applicarono il Codice del duello pubblicato da un re moro, e la sua effigie, attaccata alla coda di un cavallo, fu tratta in mezzo agli Infedeli; secondo le leggi della loro cavalleria.

Il padre e il fratello d'Isabella avevano avuto al loro servizio maomettani. Gentildonne cristiane avevansi frequentemente servi mori: cristiani coabitavano con mori. Arabi damerini, bellimbusti in turbante, osavano mescolarsi colle castigliane a' passeggi, a' combattimenti dei tori, e venirle a spiare alla lor uscita di chiesa. I poeti dei due culti scambiavansi l'armonia de' versi: qua un trovatore musulmano ritraeva ispirazione da una bella cristiana, là verseggiatori battezzati sospiravano in onore del velo o delle pantofole di una qualche invisibile figlia di cadì o di agà.

Isabella risolvette di richiamare i suoi sudditi da quest'ammirazione professata per maestri arabi, e di rendere più familiare fra i gentiluomini la lingua del Diritto e della Chiesa, ritemperando nel suo elemento primitivo il carattere della nazione.

Primieramente bisognava mettere in onore la scienza, lo che non era facil cosa. La nobiltà aveva in dispregio i libri, ed a vile l'insegnamento, non giudicando degni di sè che le armi. La vivacità del sangue, e i pregiudizi di casta mal si accordavano colla calma e l'assiduità degli studi. Affine di vincer gli animi coll'esempio, la regina si applicò al latino, e ricolmò di favori dona Beatrice Galindez che glielo insegnava: ella vi fece tali progressi che in un anno potè comprendere i sermoni, le tesi, gli ambasciatori, e risponder loro in latino, che allora era la lingua della diplomazia.

Il buon riuscimento della regina accese i begli spiriti della corte. L'ardore dello studio scaldò persino i vecchi,: chi non poteva leggere i classici in originale ne cercò avidamente le traduzioni. Perciò il gran cardinale di Spagna voltò in ispagnuolo l'Eneide, l'Odissea, Valerio Massimo e Sallustio per renderli accessibili al proprio padre, che non sapea di latino.

Diego Lopez di Toledo tradusse i commentari di Cesare; Alonzo di Palencia, le vite di Plutarco; l'arcidiacono di Burgos, Giovenale e Dante; Giorgio di Bustamente, Giustino Floro, Eliodoro; il padre Alberto Aguayo gli scritti di Boezio.

Per incoraggiarli la Regina gradiva gli omaggi dell'erudizione: accettò graziosamente le dedicatorie che le fecero Alonzo di Palencia della sua traduzione di Giuseppe, Antonio Lebrija, de suoi trattati di grammatica latina e spagnuola, Rodrigo di Santailla del suo vocabolario; Alonzo di Cordova delle sue tavole astronomiche. Isabella comandò al dotto Diego di Valera di scrivere il compendio della storia generale di Spagna. I gentiluomini, anzichè disapprovare il sapere, cominciarono a vergognarsi dell'ignoranza.

Fernando Enriquez, e don Fadriguo di Portogallo seguivano i corsi dell'Università a Salamanca, ov'era visto salir cattedra un cugino del re, don Guttierez di Toledo, figlio del duca di Alba; don Fernandez di Velasco, erede del gran Conestabile di Castiglia, spiegava Ovidio e Plinio a numeroso uditorio.

Gli spiriti men gravi si davano alla poesia. I duchi d'Alba, di Albuquerque, di Medina Sidonia, i marchesi di Vilena, di Vellez, di Astorga, i conti di Benavente, di Castro, il Visconte

di Altamira ed anche il sindaco di Toledo Gomez Manrique, vivevano in palese familiarità colle Muse.

La preoccupazione contro l'attitudine letteraria delle donne ebbe a cedere vinta all'ammirazione che suscitava l'esempio della Regina. Divenute in breve in iscienza emole de' gran signori, alcune belle dame li superarono nella poesia.

Dona Lucia di Medranno, commentando pubblicamente i classici a Salamanca, uguagliava i successi di Francesco di Lebrija, di cui l'Università di Alcala ammirò la eloquenza. Isabella Vergara, e dona Maria Pacheco erano egualmente dotte. La cronaca di Giovanni Vaseus asserisce che v'erano allora moltissime donne versate nelle letterature latina e greca, oltre le celebri sorelle Luigia e Angela Sigea. Angela, latinista elegante, iniziata all'arte musicale, suonava diversi stromenti. Luigia, per lo contrario, si limitava alla linguistica; ma vi era così eccellente, che potè indirizzare a papa Paolo III una lettera in cinque lingue: il latino, il greco, l'ebraico, l'arabo e il siriaco eranle familiari.

Nondimeno ciò che la Regina pregiava più assai del sapere e delle delicatezze dello spirito, era la purezza, la rettitudine dei principii, e una illuminata pietà.

Ella fissò accuratamente l'ordine delle preminenze, regolò l'etichetta, ne determinò le leggi, l'eccezioni, e ne impose strettamente l'osservanza. Sapendo che l'esempio deve venir dall'alto, non ammetteva al servizio della sua casa che donne di una riputazione più pura ancora del loro sangue; lavorarono in comune, avendo in palazzo abitazione e mensa: la loro conversazione formava il cuore, e ornava lo spirito delle donzelle di alti natali che Isabella raccoglievasi intorno per prima educarle, indi maritarle secondo l'occasion favorevole.

Il tempo della Regina era distribuito con sì abile economia, che, dopo di aver presieduto il consiglio de' ministri, data udienza, riveduti i processi, conferito cogli ambasciatori, lavorato coi suoi intendenti e segretari, soddisfatto agli esercizi di pietà, vegliato all'educazione de' propri figliuoli, ella trovava ancor agio di cucire le biancherie del re Ferdinando. Lunge d'aver a vile i lavori d'ago, avvezza com'era ad addentrarsi nell'antichità profana, e nello studio de' libri santi, ella confessava con una

certa compiacenza, che il compagno ch'ella si era scielto non aveva mai messa camicia cui non avess'ella fatta colle proprie mani. Una pudica delicatezza le impediva cedere ad altre le cure della persona del suo volubile consorte.

Si può dire che la qualità dominante ed istintiva d'Isabella era un santo pudore. Le sue eccessive suscettività avevano vietato alle sue dame di entrare nel suo gabinetto mentre si vestiva. Le più gravi esigenze della malattia non carpivano veruna concessione alla vigilanza della sua castità.

Con siffatta superiorità di carattere, e con una impeccabilità di diportamenti cotanto ammirata, Isabella aveva fatto della sua corte una scuola d'onore; coltivava gl'intelletti, umanizzava le anime, temperava le spacconate così abituali al coraggio castigliano, e così nocive alla pace delle famiglie, ed avvezzava gli spiriti alla sommissione. La concentrazione dei poteri, non che la regolarizzazione delle forze e dei mezzi esecutivi impressero alla dignità regia d'Isabella un carattere di gagliardía e di maestà sin allora sconosciuto.

§ V.

Isabella voleva estirpare dall'Europa il Corano, che fioriva da secoli nella Penisola spagnuola: nondimeno, avara come una madre, del sangue de' suoi sudditi, ripugnava a rómpere guerra senza una necessità assoluta; ma accecati dall'orgoglio, i Mori medesimi tramarono la propria rovina.

Dopo chiesta la rinovazion di una tregua da lungo tempo spirata, improvvisamente, senza denunzia di guerra, gli Arabi, a tradimento e per sorpresa, occuparono la città di Zaccara. Questa perfida aggressione non rimase impunita. La presa di Alhama, rinomata per bagni magnifici, rispose in breve a cosiffatta sfida. Da quel momento la guerra continuò intermittente, accidentata, irregolare, come il suolo e il clima di quelle contrade. Isabella si propose, poichè fu costretta a prendere le armi, di non deporle se non dopo avere scacciata la mezza-luna fuori della cattolica Spagna: si munì perciò di una nuova armatura, la qual si vede tuttodì nell'arsenale di Madrid. La sua spada evvi più lun-

ga della impugnata nella guerra contro il Portogallo, ed eziandio più ricca, con elsa dorata, con fodero di velluto azzurro chiaro, ricamato in argento. Recava l'elmo ornato del proprio monogramma, e un grazioso disegno di fiori copriva i suoi bracciali, la sua corazza e i suoi schinieri di acciaio.

Prima di entrare in campagna Isabella implorò le preghiere della Chiesa; perocchè il vero scopo di questa guerra era il trionfo della Croce. Tuttavia, invece d'imitare gli armamenti, tumultuarii delle antiche crociate, e di spingere le popolazioni cristiane in massa contra le popolazioni musulmane, la sua previdenza temette di suscitare il fanatismo, solito tirarsi dietro l'ingombro delle moltitudini, i disordini dello zelo indisciplinato, e l'abbandono dei lavori dell'agricoltura: l' umanità della Regina desiderava risparmiare il sangue, e il suo proselitismo di salvare le anime. Il suo genio concepì un piano di guerra tutto femminino, in cui la pazienza, l'abilità, e il valor personale dovevano, supplendo al numero, evitare un' enorme strage d'uomini, e assicurare il successo finale delle sue armi: consisteva in profittare delle rivalità intestine del nemico, indebolendolo a poco a poco, togliendogli successivamente le piazze-forti, affine d' isolare Granata prima di attaccare scopertamente questa altera città, l' orgoglio dell'islamismo in occidente.

Il piano d' Isabella era sopra tutto quello di far le viste di non averne, e di non dar a divedere il suo sistema di guerra. Solamente fra' suoi più intimi ella diceva con finezza, scherzando sulle parole: « il melogranato si mangia l'un grano dopo l' altro » *grano a grano se ha de comer la granada.*

§ VI.

Virtù e pregi sì mirabili associati in una donna inducono la immaginazione a cercar impaziente di figurarsela qual ella fu di persona; e noi la contenteremo; chè per buona ventura le informazioni abbondano, e genti della sua corte ci hanno lasciato intorno a ciò le più precise particolarità.

La statura della Regina era di grandezza media, ammirabilmente proporzionata; squisita n' era l' eleganza: la sua per-

sona, cedevole e insiem ferma, ascondeva la forza sotto il velo della grazia: la nobiltà del portamento palesava la sua indole; il suo aspetto rivelava la sua autorità. Avea capelli fini, lunghi, biondi, lucenti; pelle di una gran bianchezza; occhi offrenti quella rara mezzatinta che marita l'azzurro col verde trasparente; sguardo, che diffondeva una pura luce sulle sue guance, rimaste vermiglie non ostante le sue fatiche di regina, e i suoi patimenti di madre feconda; labbra castamente chiuse ad ascondere la perfezione de' suoi denti. La serenità dell'anima respirava nella grazia pudica del volto, in cui la vigoria dell'espressione si appaiava alla soavità della forma.

Questa bellezza non procedeva nè dalla perfezione de' lineamenti, nè dallo splendore del colorito, ma sì dalla purezza dell' insieme in bellissimo accordo colla tranquilla espressione de' pensieri. E perchè la Regina era un modello angelico di costanza e di castità, i suoi lineamenti avevano, per così dire, ricevuto la impronta dell'anima; ne costituivano la veste esteriore, e non avevano gran fatto da temere del guasto degli anni.

Diffatti, venendole meno la prima freschezza, il vellutato delle palpebre, lo splendere del colorito, e l'efflorescente armonia de' contorni, che costituisce d'ordinario il secreto della bellezza, Isabella non aveva perduto punto della sua grazia; solamente la sua leggiadria era maturata come il suo spirito. Questa donna, giustamente chiamata dal signor Montalembert, « la più nobile creatura che avesse unqua regnato su d'uomini, » presentava quasi un tipo maraviglioso, che fu veduto parzialmente riprodotto e scompartito, quasi porzioni di eredità, nelle quattro sue figlie.

Lungi dall' esagerare coll'ammirazion nostra la bellezza d' Isabella, scoloriamo invece colla nostra rozza prosa questo nobile suggetto di pittura. Lo spazio ci manca. Il nostro disegno ci condanna al più stretto laconismo. Quanto abbiam detto è molto al dissotto di quello che pensiamo; e ciò che pensiamo non può eguagliare, e molto meno superare quello che ci narrano di lei gli annalisti contemporanei e i cronisti officiali.

Non citeremo i poeti, i retori, gli scrittori di corte; non vogliamo mentovare che le testimonianze rese alla sua memoria

da tali che tacquero fino ch'ella fu viva, e le cui lodi postume non potrebbero quindi essere sospette. Sceglieremo, per giunta, espressamente i giudizi di vescovi, di religiosi e di ecclesiastici avuti dalla Spagna in assai credito.

Il buon curato di Los-Palacios, Andrea Bernaldez, nella sua storia manoscritta, gridava, colla sua pia e semplice schiettezza di ammirazione: « chi potrà numerare le perfezioni di questa cristianissima e beata regina, la più degna di essere sempre lodata? lasciando stare la sua castità per eccellenza, e la sua nobile origine, ella trasse dalle tante doti onde nostro Signore l'aveva adorna, il mezzo di superare e di eclissare tutte le regine che vissero prima di lei, non solamente in Ispagna, ma nel mondo intero! » Rispetto alla fede, egli la paragona a sant' Elena, madre del gran Costantino. Ricorda il suo zelo per la Chiesa, l'epurazione che fece del clero, la sua vigilanza sui monasteri, la sua sincera pietà, la sua veracità intima, la sua politica lealtà, la sua sommissione alle volontà del suo reale sposo, la sua liberalità verso i chiostri e le chiese. Solo dopo aver parlato delle virtù della regina ragiona della bellezza della donna, delle armoniche sue proporzioni, del suo gesto sì nobile, e del suo inimitabile contegno.

Il Francescano di Valladolid, autore anonimo del *Carro de las donnas*, avendo veduto co' suoi occhi la Regina, prova il medesimo imbarazzo a parlare di quest'anima immensa, che l'arcicronografo imperiale Oviedo chiama un oceano di virtù. Egli sclama: « chi potrebbe raccontare i savii regolamenti che questa regina cattolica fece per la sua casa e per la sua persona?... Egli riferisce che non solo questa cristianissima principessa educò i suoi figli ad una gran perfezione, ma che fra le dame e le donne del suo palazzo tutto era santità. Questo Francescano, dopo aver detto alcunchè della pietà filiale di Isabella, noverate le sue doti, ciascuna delle quali era una virtù, e mostrata l'impossibilità di celebrare una tale riunione di eccellenze, rende omaggio alla sua bellezza che comandava rispetto. Egli vorrebbe poter descrivere alcuno de' suoi lineamenti, e ricordare l'armonia delle sue proporzioni, e il suo inesprimibile decoro di portamento reale, e insiem modesto.

Il continuatore della storia palentina, il vescovo Rodrigo Sanchez de Arevalo, dichiara apertamente che la natura non ha mai prodotto, e che la Provvidenza non ha mai decorato del diadema donna che si possa paragonare alla cattolica Isabella; perocchè ogni altra è venuta meno al proprio dovere in qualche occasione, laddove, seguendo Isabella dalla culla alla tomba, la si vede superare in magnanimità tutte le donne che la precedettero. Egli pensa che la purezza in lei fu tanto perfetta, da non poterlasi supporre unque caduta in colpa mortale.

Il siciliano Lucio Marineo, cappellano del re di Aragona, provandosi a parlare di Isabella, non può esprimerne le tante attrattive. Egli chiama Isabella, « tutta la felicità delle Spagne, tutto l'onore della nazione, e il più bell'esemplare di tutte le virtù.

Il venerabile don Juan di Palafox, vescovo d'Osma, trovava una certa quale conformità morale tra santa Teresa e la regina Isabella, e diceva ciò secondo le somiglianze del loro stile epistolare, il loro modo di concepire le cose e le forme del pensiero; e ne arguiva con bella sagacia, che se la Santa fosse stata regina sarebbe stata un'altra Isabella; e che Isabella sarebbe stata un'altra santa Teresa nella vita religiosa.

E perchè non si creda che il tempo abbia potuto aggiungere i suoi prestigi alla memoria di questa maestà, evochiamo un testimonio oculare, il protonotaro apostolico Pietro Martire di Anghiera, letterato rinomatissimo, il quale scriveva al celebre Pomponio Leto: « tieni in conto d'un foglio sibillino, o Pomponio, ciò che sono per dirti: questa donna è più forte di un uom gagliardo, superiore ad ogni anima umana, un modello ammirabile di decenza e di onestà. Non fu mai che la natura facesse in parte alcuna del mondo femmina che si potesse a lei paragonare. Non è ella una maraviglia o Pomponio, che le doti che sono men femminine al mondo, sovrabbondino naturalissimamente in questa femmina stupenda? »

Il tempo diè ragione al protonotaro apostolico: nulla smentì il suo giudizio: solamente la virtù d'Isabella non fece che distendersi e andar crescendo cogli anni. Il dolore la nobilitò, e i patimenti le impressero la loro consecrazione. Più tardi il mede-

simo scrittore, volendo, fra tanti tesori dell'anima, notare la virtù più caratteristica d'Isabella, nominò la castità. Per integrare il suo pensiero, Pietro Martire aggiunge, che, dopo la santa Vergine, nessuna donna fu più casta d'Isabella.

L'autorità di queste gravi testimonianze è tuttavia minore di un giudizio più eminente, quello di un uomo veramente straordinario, che rimase umile amante della povertà in cima agli onori, quantunque fosse grande arcivescovo, gran cardinale, gran ministro ed eziandio gran capitano; vo' dire il francescano Ximenes Cisneros.

Dopo ritratte le sublimità della Regina, ch'ei riveriva con ammirazione, Ximenes dichiara, che nei mondi del nostro sistema planetario, non fu mai che il sole illuminasse donna pari a lei. Questo sant'Uomo fece tale affermazione perchè aveva lavorato con Isabella, per lei e sotto di lei; perchè fece parte dei suoi consigli, visitò la sua coscienza, conobbe la sua fervorosa pietà, e misurò la sorprendente profondità de' suoi disegni amministrativi.

La brevità che ci è imposta ci vieta dare l'intero ritratto dell'ammirabile Donna, che fu un sì gran re: quindi ci restringiamo a dichiarare che Isabella fu la personificazione del genio cavalleresco della sua età e della sua nazione. Nessuna donna accoppiò sul trono una fede più sincera ad una prudenza più consumata. Manifestamente sovra suoi disegni e suoi atti posò la benedizione del Cielo: il buon riuscimento giustificò tutte le sue imprese: ingrandì il piccolo regno, che l'era tocco sgominato, sollevandolo al grado di potenza di prim'ordine, chiamandosi intorno gli uomini di maggiore ingegno e i più sinceri nell'affezione alla patria: Dio permise che la sapienza de' suoi consigli superasse quella de' suoi consiglieri.

Isabella compiè il principal fatto della politica europea, la cacciata de' Musulmani. Mercè d'Isabella si compiè l'avvenimento più prodigioso dell'Umanità, quello che addoppiando la sua signoria terrena ampliò indefinitamente l'orizzonte delle sue investigazioni scientifiche.

CAPITOLO QUARTO.

Il convento de' Francescani alla Rabida. — Dubbi cosmografici del Padre Juan Perez de Marchena. — Arrivo casuale di Colombo a questo monastero: — come vi è accolto. — Amicizia che si pone tra Colombo e Juan Perez de Marchena, — il Padre Guardiano lo raccomanda al Confessore della Regina.

§ I.

Ad una mezza lega da Palos, in vista dell'Oceano, sorge un promontorio scosceso attorniato da vigneti e fichi, e la cui vetta era coronata da un bosco di pini ombrelliferi. Simile a nido di colomba, un monastero ascoso dalla foresta innalzava il suo campanile sopra la cima degli alberi, esalanti un odore, il cui aroma salutare si maritava al profumo del timo e della lavanda che lor fiorivano appiedi.

Questo monastero, abitato allora dai Religiosi di san Francesco, era dedicato alla Vergine, e si chiamava Santa Maria della Rabida: fù costrutto sui ruderi d'uno di quei templi che il paganesimo piacevasi rizzare ne' sacri boschi e ne' luoghi alti. L'edifizio, intonacato di calce alla foggia araba, non presentava unità di stile: appariva ingrandito in diversi tempi, secondo i bisogni, senza simmetria e architettura: il ricinto racchiudeva due chiostri interni, una cappella e un giardino, in cui i gelsomini si allungavano fra' pampani del pergolato, che formava il passeggio estivo, fiancheggiato da cedri e rosmarini.

Dalla sommità del Convento, la cui cupola, circondata da una balustrata di mattoni, aveva già servito come osservatorio, lo sguardo abbracciava dal lato di terra un largo orizzonte, dalle pianure che il Guadalquivir inaffia, sino alle montagne del Portogallo; si potevano noverare i molti corsi d'acqua e i borghi della provincia di Huelva, poi, verso il mare, la vista si perde per la immensità dell'azzurro.

Nel luglio del 1485 era preposto a questo Convento, qual Padre guardiano, un uomo verso il quale i suoi contemporanei furono colpevoli d'ingratitudine, ma che non potrebbe andar dimenticato nella nostra storia.

Devoto di cuore alla regola del suo istituto, questo Religioso offriva alla comunità l'esempio di un perfetto discepolo di san Francesco: la fama della sua pietà si era distesa lungi dal chiostro della Rabida: era stato improvvisamente chiamato alla corte. La regina Isabella lo aveva a più riprese chiesto de' suoi consigli, e faceva di lui tanta stima, che avealo scelto a proprio confessore; ma l'umile Francescano non potè sopportare il romore della corte: aspirava unicamente alla calma del suo chiostro, e le sue istanze gli ottennero finalmente di rientrarvi. La Regina non l' onorava solamente qual uomo di una santa vita, ottima guida spirituale e gran teologo, ma eziandio teneva in sommo pregio la sua modestia, la quale non poteva però nascondere interamente la sua scienza; e lo aveva in conto di un valente astronomo, e di un altrettanto eccellente cosmografo. La testimonianza ch'ella rese contemporaneamente alla sua scienza ed alla mansuetudine del suo carattere è giunta sino a noi.

Questo Francescano si chiamava frate Juan Perez de Marchena.

Fervorosa pietà non aveva spenta in lui la inclinazione alle matematiche; e l'addentrarsi che faceva nelle scienze esatte non pregiudicava punto al suo amore per le lettere. Non si può mettere in dubbio la moltiplicità del suo sapere. L' arcicronografo imperiale Oviedo dice che « questo religioso era gran cosmografo; » lo storiografo reale don Antonio de Herrera aggiunge, che egli era « grande umanista, » vale a dire erudito e letterato. Lo storico delle Indie, Lopez de Gomara, mentova anch'esso la sua letteratura e la sua specialità nelle scienze. Rispetto all' eccellenza della sua virtù, essa fu accertata al sommo pontefice Leone X dal primo vescovo delle Antille: Monsignore Alessandro Geraldini parla « della sua vita pia e della sua santità conosciuta ovunque. »

Indicata la superiorità intellettuale e ascetica di questo Francescano, lo si può seguire coll'imaginazione sul tetto, ove nella sua qualità di astronomo, egli aveva costrutto un osservatorio: non usava delle sue prerogative di superiore che per ampliare il campo delle sue meditazioni e prolungare l'ore de'suoi studi.

Molte fiate nelle notti serene, e mentre i suoi Religiosi dormivano, il padre Juan Perez di Marchena, sollevando l'anima verso il Creatore dei mondi, seguiva attento il corso armonioso degli astri. Ardente come un faro, il suo pensiero brillava solitario su quell'informe osservatorio. Quando lungo il giorno coglieva qualche breve tempo sciolto da cure, ritraevasi lassù, e vi studiava gli spazi del cielo, e quelle onde che si andavano a perdere in una lontananza cui nessuno sapeva misurare, verso l'occidente: egli dimandava allora a sè stesso, se oltre cotesti spazi, a cui non era giunta mai alcuna vela, si stendeva realmente l'impero del *mar tenebroso*, quel formidabile oceano, così nominato a cagione delle tenebre e dell' oscurità che velavano la sua natura, la sua profondità, i suoi confini.

Questo dubbio indicava già un progresso.

La credenza de' cosmografi era singolarmente confusa intorno al mar tenebroso. Gli uni assicuravano, che, continuando a viaggiar all' ovest in linea diritta per ben tre anni, non si giungerebbe ancora alla riva. Altri dicevano, che i flutti del *mar tenebroso* continuavano all'infinito, e che non aveva sponde. Secondo le divergenze di opinione sulla forma della terra, ogni maestro di geografia variava sistema intorno al mar tenebroso; ma il padre Juan Perez de Marchena, non lasciandosi imporre dai geografi arabi e dai piloti rinomati, chiedeva a sè stesso se oltre queste onde non v'erano terre sconosciute. La sua sollecitudine per la salute de' popoli che ignoravano Cristo, il desiderio di vedere il santo nome di Gesù benedetto da tutte le nazioni, lo richiamavano di continuo a questo quesito — non vi ha nulla al di là di questo mare?

E sempre i suoi presentimenti gli davano una risposta affermativa. Oltre le conoscenze teoriche, il Guardiano della Rabida, per le sue frequenti relazioni co' marinai di Palos, piccola città oggidì abbandonata, ma a quel tempo centro di traffici lontani, era al corrente delle spedizioni de' Portoghesi sulla costa occidentale dell'Africa, e istrutto delle scoperte avvenute alle Azzorre, e al Capo Verde.

Mentre un giorno egli passava accosto alla cella del frate portinaio, vide nel parlatorio esteriore Garcia Hernandez, medico

della Comunità, venuto da Palos, il qual guardava con sorpresa un viaggiatore, che, giunto pedone, accompagnato da un fanciullo, in quel luogo così fuor della strada, dimandava al frate portinaio un po' di acqua e del pane per suo figlio. Il Guardiano notò l'aspetto nobile di quell'uomo, che contrastava forte colla sua povertà. Conoscendo al suo parlare ch'era straniero, si sentì preso da una curiosità mista ad interesse, e gli dimandò donde veniva, ove andava. Il viaggiatore rispose semplicemente che veniva d'Italia, e andava alla Corte, affine di comunicare ai re un progetto importante. Il Guardiano indusse lo straniero ad entrare nel chiostro per riposarvisi; invito accettato.

Lo straniero era Cristoforo Colombo.

In qual modo si trovava egli giunto colà? questo è ciò che nessuno potrebbe dire.

Qualunque fosse il luogo in cui Colombo avesse preso terra, sia al Porto Santa Maria, sia a San Lucar di Barrameda, sia alla Higuerra, o allo stesso Palos, non v'aveva ragione o motivo di trovarlo al monastero della Rabida. Questo convento, interamente nascosto fra i pini, e visibile solo dal lato del mare, giaceva fuor della via retta che doveva correre Colombo per giungere ad Huelva: egli non potè arrivarvi se non isbagliando strada: eravi stato addotto da uno di quei casi calcolati ammirabilmente, i quali ci mostrano l'opera di una volontà superiore, dinanzi alla quale noi ci prostriamo.

Colombo non andava allora, come si è tante volte ripetuto, a Huetra a visitare suo cognato Pedro Correa, l'antico governatore di Porto Santo; ma sì ad Huelva, a cercarvi d'uno spagnuolo oscuro chiamato Muliar, il quale aveva sposato la più giovane sorella di sua moglie, per affidargli suo figlio, mentre dava corso alle sue istanze presso la Corte di Castiglia.

Se la maniera con cui Cristoforo Colombo sbarcò in Portogallo fu poetica e romanzesca, il modo con cui la Provvidenza lo assisteva al suo sbarco in Ispagna, non era certamente meno maraviglioso. Egli vi giunge senza protezione, senza alcuna commendatizia, privo d'ogni appoggio in paese di cui non sa per anco la lingua; e la bontà divina lo indirizza all'uomo meglio

preparato alle sue idee, ed il più degno di comprenderle e confermarlo nella sua missione.

Sotto le rustiche lane che gli coprivano il petto, Juan Perez de Marchena nascondeva un generoso amor patrio. Niente avevagli impicciolito il cuore: non l'età, non la scienza, non le austerità. La sua anima espansiva conservava impressioni fresche e vivaci: ella si risentiva della permanente giovinezza della virtù, che il tempo non può affievolire: accolse fraternamente lo straniero, verso il quale si sentì subitamente attirato: una specie d'intimità si fermò incontanente fra loro, perocchè preesisteva già al loro incontro la più stretta associazione di idee che possa riunire due intelletti.

Dopo le prime confidenze di Colombo, il padre Guardiano lo stimolò a dimorar seco, non correndo il tempo propizio per sottoporre immediatamente il suo disegno alla Corte.

Alcuni pretesero, che, diffidando del suo proprio giudizio, il padre Juan Perez avesse mandato a cercare un dotto suo amico, quel medesimo Garcia Hernandez, medico della Comunità, che stanziava a Palos; molto versato nelle matematiche; che il disegno di Colombo fu discusso tra loro in diverse conferenze; che dopo di averlo riconosciuto ragionevole, si decise che sarebbe eseguito. Questo è un errore smentito autenticamente dalla testimonianza del medico Garcia Hernandez in una deposizione giudiziaria.

Fra Colombo e il suo ospite non fu alcuno che intervenisse.

La confidenza del padre Juan Perez fu spontanea e intera, perchè la dimostrazione era perentoria, perchè a lui si rivelava la gran missione di questo Straniero, perchè il Francescano possedeva quel raro lume del cuore, che illumina le grandi quistioni, e senza discuterle le decide: a lui bastavano le sue conoscenze cosmografiche per apprezzare il sistema cosmico di quest'Uomo, che la Provvidenza a lui mandava.

Egli ascoltò, comprese, e credette.

Così, in quel pacifico convento di Francescani, il concetto più largo e decisivo fu sviluppato dal genio, accolto dall'entusiasmo. In quel convento fu creduto, con una fede implicita e improvvisa, alla sfericità della terra, all'esistenza d'isole e

di continenti, ignorati, ed alla possibilità di arrivarvi, allora che tutte le accademie, i collegi, le università, tenevano queste idee in conto di sogni di un infermo.

Diventato ospite de' Francescani, sciolto dalle cure della vita materiale, non essendo più obbligato a guadagnarsi il pane quotidiano, Colombo potè impiegare tutto il suo tempo agli affari dell'anima, alla contemplazione delle cose divine. Quivi egli dava opera al suo perfezionamento interiore: voleva colla preghiera e colla purità diventar meno indegno di adempiere l'opera immensa di cui sentivasi incaricato. Avendo libera entrata nella biblioteca del Convento, potè iniziarvisi alle Sante Scritture, svolgere gli autori ecclesiastici, lor parafrasi e commentarii. È noto che aveva studiato san Girolamo, sant'Agostino, sant'Ambrogio, sant'Isidoro, e che conosceva Scotto, Nicola di Lira, ecc. Quivi, senza alcun dubbio, acquistò la svariata conoscenza delle opere teologiche di cui fece prova in appresso. Noi siam fondati a dire che le fatiche dell'Angelo della scuola e del Dottore Serafico, le quistioni nobilmente specolative della metafisica e della morale, non poterono stornare il suo spirito da una ricerca meno alta e più pratica, lo studio della vita de' Santi. Egli si applicava a considerare gli esempi di questi uomini che avevano diversamente servito Dio; gli uni con un'umile costanza ed un eroismo oscuro; gli altri collo splendore del genio e dell'illustrazione, tutti egualmente preziosi agli occhi del Signore, e onorati nella sua Chiesa. Quantunque non iniziato agli Ordini Sacri, egli aspirava dal fondo del cuore a celebrar la gloria di Gesù Cristo: compenetrandosi delle chiarezze divine, onde le Sante Scritture illuminano l'intelletto del Fedele sinceramente sottomesso, Colombo non si restrinse a frugar solamente nella biblioteca: visse la vita cenobitica, associato agli uffici ed ai posti della Comunità; conobbe lo spirito di san Francesco, e ne affezionò l'Ordine, la regola e l'abito.

Anche il padre Juan Perez amò in Cristoforo Colombo l'uomo, come già ammirava il cosmografo, il poeta, il genio superiore. Noi non istiamo in forse a dirlo: egli lo amò tanto più, perchè, essendo suo confessore, potè vedere a nudo la sua fede rimasta

pura e candida, nonostante gli ardimenti dell'erudizione, e le curiosità dello spirito: potè contemplare, dirò così, faccia a faccia quel suo pensiero più vasto che il Mondo, umilmente inchinato appiè del giudice, che ha la potestà di legare e di assolvere. Avendo qual sacerdote letto chiaramente nelle profondità di quell'anima, che, senza saperlo, manifestava la sua bellezza nel palesare i suoi falli al tribunale della penitenza, ammirò sì gran mente unita a così grande umiltà: stupì della grandezza di quest'Uomo ignorato, in cui le doti sublimi si erano associate con tale armonia che sembrava non ne formassero che una sola per eccellenza, quella che noi chiamiamo la virtù. Il Francescano riconobbe in Cristoforo Colombo i segni di una elezione provvidenziale; perciò s'interessò al suo destino, ed ebbe per lui tale affezione, che non finì che colla vita.

Lorchè Colombo dovette abbandonare il convento della Rabida, il padre Juan Perez gli procurò qualche danaro, e gli diede una calda commendatizia per un personaggio importante alla Corte, il priore di Prado, confessore della regina, la cui benevola mediazione gli procaccerebbe, diceva egli, un facile accesso ed una favorevole accoglienza. Siccome il padre Juan Perez de Marchena giudicava, che, non ostante la sua nobile origine, la cognata di Colombo, moglie del povero Muliar, non potrebbe ad Huelva dare una educazione conveniente al giovane Diego suo nipote, volle egli medesimo incaricarsi della sua istruzione; e pertanto sotto il tetto, e col pane, l'abito, i libri e la carità della Famiglia Francescana, il figlio di Colombo fu nodrito, vestito e allevato nella sua adolescenza.

Contento nel suo cuore, l'Ospite della Rabida, e sicuro della protezione e della vita del figlio, prese congedo dal venerabile Guardiano, e, accompagnato dalle sue preghiere, entrò in via alla vôlta di Cordova.

§ II.

L'ospitalità generosamente data a Colombo in questo monastero, l'affetto e la protezione che vi trovò, hanno reso tal luogo importante nella storia, e caro alla memoria dei discepoli

di san Francesco. I nostri lettori ci sapranno grado dei pochi particolari precisi e descrittivi che siamo per comunicar loro sul convento della Rabida.

A que' giorni il monastero si componeva di due chiostri interiori, e di tre piccoli edifizi, annessi alla costruzion principale. La Chiesa di Santa Maria della Rabida era cinta da un muro circoscrivente una corte interna. La Chiesa, costrutta in forma di croce, aveva tre cappelle. Al di sopra dell'altar maggiore ergevasi una cupola rotonda, con in cima, al di fuori, una specie di terrazzo, che pareva destinato a servire di osservatorio. Questa cupola, coperta d'un intonaco di calce lucida, presentavasi da lungi in vista a' navigli che veleggiavano lungo le coste e serviva di punto di riconoscimento alle navi. L'alta foresta di pini che circondava il convento dal lato di terra, non permetteva di scoprire l'eremo che dal lato di mare.

Anche la nudità dei muri, l'assenza di statue, di quadri, di affreschi, di lampade d'oro e d'argento rispondeva alla semplicità del chiostro ed alla povertà architettonica del tutto insieme. Questo monastero pareva non poter contenere che dodici celle, non comprese quella del Priore e la biblioteca. Il refettorio e la cucina occupavano un piccolo edifizio oblungo, aggiunto alla sinistra del maggior corpo. Una grossa muraglia, forse antico baluardo contra i Mori di Spagna e i predoni del Portogallo vicino, rinserrava, come in un triangolo, la collina scoscesa che serve di piedestallo al monastero, naturalmente arida, ed a' cui piedi crescono magnifici aloè, e gagliarde palme. Nel salire, alcuni muri a secco sostenevano divisi in piani diversi il terreno, in cui fiorivano viti qua e là commiste a fichi. Il giardino inaffiato col mezzo di una macchina idraulica, alimentata dal fiumicello Tinto, aveva qualche bell'ombra, la mercè di un fitto pergolato e di alcuni cedri. Ma nessuna coltura, nessun monticello artificiale, nessun abbellimento d'orticoltura mascherava la povertà dei discepoli di san Francesco. Perfino il serbatoio d'acqua, che avrebbe potuto servire di rustico ornamento, era in un angolo degli edifizi accessorii. Non v'aveva, quindi, là di grande che la solitudine, la calma della natura, il raccoglimento dell'anima e il prospetto interminabile dell'Oceano.

Le memorie di Cristoforo Colombo conservate dall' amicizia del Padre Juan Perez de Marchena erano rimaste deposte ne' modesti archivi di questo piccolo monastero. Tuttavia, a misura che gli abitatori di Palos si stabilirono a Moguer, e che Palos divenne una rovina deserta, i Religiosi si sono trovati in questo ritiro senza utilità per la popolazione troppo lontana, e senza facilità di poter avere i mezzi a mantenervisi. Il loro numero andò a grado a grado scemando; già al tempo della guerra contro la Francia non ve n' erano che quattro o cinque. La biblioteca del Convento fu posta a sacco, e gli archivi giacquero distrutti. Nel 1825 vi dimoravano ancora quattro Religiosi; ma la rovina degli edifici, non riparati mai da molti anni, e il deperimento del giardino, provavano l'obblio in cui languiva questo sacro e rurale edifizio: nondimeno il chiuso durava in piè, e almeno il diroccamento degli edifizi non era stato opera delle mani dell' uomo.

La rivoluzione religiosa del 1834 in Ispagna, sopprimendo i conventi, menò l'ultimo colpo al monastero della Rabida. Esso fu abbandonato interamente: pare però, che, per rispetto alla sua memoria, siasi conservato sulla carta, ove fu scritto e numerato qual proprietà nazionale: gli abitanti dei dintorni hanno pensato che ciò che è della nazione appartiene a tutti, quindi da venti anni in qua, quando la occasione si presenta, danno a poco a poco il guasto al monastero secondo la misura dei loro bisogni esportandone pietre, tegole, porte, imposte: il giardino rimasto incolto, diventato arido, è come scomparso. Oggi, nel 1855, la collina, spoglia fin de' suoi pini, mostra vergognosamente la nudità de' fianchi vestiti di soli sassi: unica una palma ha resistito ai guasti del tempo, e continua ad elevare il suo tronco solitario, ultimo testimonio della vigorosa vegetazione mantenuta dianzi su questo scoglio dal lavoro paziente dei buoni Religiosi.

Ci vien ora partecipato che il convento della Rabida sarà felicemente conservato alla posterità, la mercè della munificenza del duca di Nemours.

Già il duca di Montpensier aveva incaricato il valente pittore Antonio Beierano di dipingere le principali scene del soggiorno di Colombo in questa ospitale dimora.

Il 15 aprile p. p. i duchi e le duchesse di Nemours e di Montpensier, facendo un pellegrinaggio cristiano e poetico alla Rabida, hanno inaugurato, in mezzo al concorso delle vicine popolazioni, la ristorazione dell' antico edifizio con una gran messa in musica, celebrata dal Decano del Capitolo di Siviglia.

Così, la mercè della liberalità dei due augusti Principi, questo monumento storico, il più commovente de' tempi moderni, l'asilo di Colombo nell'abitazione del Francescano, che immortalò la sua amicizia, sarà trasmesso alla pia curiosità de' nostri discendenti. In nome degli amici rimasi fedeli alla memoria di Cristoforo Colombo, noi ringraziamo cotesti Principi della loro nobile iniziativa. Prevenendo i voti delle anime generose, essi risparmiarono loro un eterno dolore, un' eterna vergogna. Ci congratuliamo co' due Principi di avere così degnamente, per la Francia, pagato al culto delle grandi memorie il debito che la Spagna dimenticava di soddisfare.

CAPITOLO QUINTO.

Arrivo di Colombo a Cordova. — Come si trova deluso. — Suo isolamento — Suo matrimonio. — Protetto dal Clero egli ottiene una udienza dai Re. — Colombo davanti la Giunta scientifica di Salamanca. — Irresoluzioni della Corte. — Nuove lentezze. — Istanze infruttuose. — Assedio di Baza. — Colombo vi serve nei gradi inferiori. — Si ripiglia il suo progetto alla Corte. — Nuove indecisioni. — Colombo risoluto ad andare in Francia, passa per la Rabida. — Il Padre Juan Perez ve lo trattiene e scrive direttamente alla Regina.

§ I.

Pieno di speranza nell'avuta commendatizia, dalla quale aspettava un risultamento pronto ed efficace, Colombo giunse a Cordova. L'alto credito del Priore di Prado pareva lo dovesse francare dalle ordinarie lentezze, e permettergli incontanente di essere ricevuto dalle loro Altezze. Ma ohimè! l'accoglienza di questo personaggio dileguò in brev'ora una tale illusione. Non solamente il Priore non gli fece veruna promessa, ma non gli permise veruna speranza, nè degnò pure ascoltarlo. Fernando di Talavera, che doveva essere il suo premuroso introduttore presso i Sovrani, diventò il primo ostacolo al riuscimento del suo disegno: parve che quest'uomo fosse scelto per esercitare dolorosamente la sua pazienza e la sua rassegnazione.

Giustamente indegnati contra gl' impedimenti suscitati al genio nell'adempimento dell'opera sua, diversi scrittori hanno giudicato severamente il Priore di Prado, per le ambascie che fece patire al più nobile supplicante dell'universo. L'imparzialità ci prescrive di confessare che la generosa loro indegnazione gli ha fatti trascorrere tropp' oltre.

Frate Fernando di Talavera, della congregazione de' Geronimiti, priore di Nostra Signora di Prado a Valladolid, e confessore dei due re, non era uno spirito volgare, invidioso della gloria altrui, o per sistema nemico di ogni nuova idea. Versato ad un modo nelle lettere e nella teologia, aveva alcuni anni prima sinceramente secondato il moto letterario ispirato da Isabella. La sapienza de' suoi consigli eguagliava la sua mode-

stia. La sua assiduità al lavoro, i suoi sagaci divisamenti avevano aumentate le rendite della corona di oltre trenta milioni di marevedis: in mezzo agli splendori della Corte, continuava a menar la vita di un vero religioso: sotto un'estrema mansuetudine, ed una pietà sorridente, celava uno zelo guerresco per la gloria del Cattolicismo. Scevro da ogni ambizion personale, edificante così co'suoi atti, come colle sue parole, egli possedeva intera la fiducia de'Sovrani, e godeva anche a Corte fama di virtuoso, quasi di Santo.

Quanto conosciamo di lui non indica picciolezza d'idee. Ma, per quantunque dotto e pio che fosse il priore di Prado, egli non aveva alcuna nozione speciale delle matematiche, delle scienze naturali, e non poteva essere competente a sentenziare di cosmografia: giudicò sulle apparenze, e perciò dovette ingannarsi.

L'aspetto di quello Straniero, oscuro, vestito poveramente, venuto, non si sapeva come, in Ispagna, giunto alla Corte col solo appoggio del patronato conseguito per caso da un monaco confinato esso medesimo da lunga pezza sopra un solitario scoglio, non gl'ispirava un'idea molto vantaggiosa della sua persona, e perciò, altresì, del suo progetto: credette che il padre Juan Perez de Marchena fosse stato ingannato da un sognatore; onde lasciava che il suo protetto gittasse indarno il tempo per le scale, per gli atrii, per le sale d'aspetto, affine di esercitarlo alla pazienza, di stancarlo, e disgustarlo finalmente del mestiere di postulante: e così facendo credeva di rendere a lui stesso un buon servigio: quando poi per compassione consentiva riceverlo, il suo fare incredulo o distratto, avrebbe scoraggiato la perseveranza di Colombo, s'ei fosse stato manchevole della invisibile protezione che gli era largita.

Da questo si può giudicare se il priore di Prado, che si era fatto una regola di non mescolarsi di alcuna commendatizia, si sentisse disposto a parlare ai re in favore di quell'Italiano: sarebbesi creduto colpevole verso le loro Altezze, se le avesse distolte dalle loro occupazioni urgenti, anche pochi istanti, per ascoltare un avventuriere, che, avendo a mala pena un abito, veniva ad offerir loro dei regni. Colombo dovette, adunque,

soffrire e lottare invano contro le preoccupazioni di colui che aveva sperato dover essergli protettore. In questi disperanti e infruttuosi tentativi consumata ogni cosa, e sentendo duramente le strettezze della miseria, era ridotto per vivere a ricominciare la sua fabbricazione di carte marine, e le sue copie di manoscritti.

Perduto in mezzo al tumulto di splendida Corte rinomata per le sue eleganti frivolezze e l'esigenze del suo lusso, Colombo si trovava dimenticato, isolato, senz'amici, senza relazioni famigliari, dato in preda al più tristo abbandono; allora si fu, che, non ostante la sua povertà, una nobile damigella, nel cui vicinato egli albergava, volle consolare la sua sciagura unendosi a lui con un nodo indissolubile.

Ella usciva da un alto parentado. I suoi natali superavano d'assai i suoi averi, e la sua bellezza superava i suoi natali: la si chiamava Beatrice. Questo nome amato da Dante pareva fatto apposta per un Italiano. Dona Beatrice Enriquez apparteneva alla nobile famiglia di Arana, una delle più antiche di Cordova, in cui la virtù si trasmetteva per diritto di eredità, e che non ostante le sue poche ricchezze, godeva di fama e rispetto a cui non dà titolo la sola ricchezza.

Il laconismo degli storici, spesso il loro silenzio, e sempre l'assenza di Beatrice Enriquez nelle occasioni solenni, alcune parole di Colombo al suo letto di morte, velate da una pudica reticenza e grossolanamente interpretate, hanno prodotto contro di lei una preoccupazione generale. Di fatto gli antichi storici, dopo ricordato il matrimonio di Colombo, non hanno più parlato di Beatrice Enriquez; ed è perchè non avevano nulla da dire di lei: la sua modestia, la natura delle sue abitudini, che l'allontanarono dalla scena elevata, a cui il suo titolo doveva produrla, il suo attaccamento alla città natale, da cui non si allontanò mai, impediscono di seguirla nel corso della sua vita. La sua storia si limitò al suo matrimonio, come la sua felicità alla sua unione. La donna cristiana gode modestamente della gloria dello sposo, e non ne fa pompa.

Intorno a Beatrice Enriquez i documenti sono brevi, ma positivi.

Conséguita da essi ch' ell' era di un' alta nobiltà, e di gran bellezza. Il suo avere, disuguale al suo grado, le assicurava, nondimeno, una esistenza indipendente. Ma avendo alcuni fratelli, è probabile, che, secondo l'uso del tempo e del paese, non abbia ricevuto in dote che la sua legittima. Il matrimonio di Beatrice Enriquez avvenne a Cordova verso il cadere del novembre 1486: diventò madre di Fernando Colombo il 29 seguente agosto.

Si direbbe che questa unione era provvidenzialmente preparata per fissar Colombo in Ispagna, attaccandolo, mercè i legami della famiglia, a quella terra eroica diventata sua patria adottiva. Chi si fa a considerare seriamente in quali circostanze venne stretto questo matrimonio, vi scopre un carattere strano, eccezionale come il destino di Colombo; vi si manifestano associati l'inaspettato, la grandezza ed il patimento.

Quest' affezione fu potente e generosa dal lato di Cristoforo; commovente e poetica dal lato di Beatrice.

Nonostante la nobile origine, la gioventù, la sorprendente bellezza, ella sposava un uomo allora senza nome, di cui non si conosceva la famiglia, senza cognizione della lingua spagnola, senza gioventù, perocchè aveva quarantanove anni, senza verginità di cuore, perch' era vedovo con un figlio, senza beni di fortuna, perchè non possedeva nè terre, nè rendite, niente al mondo. Sicuramente il suo contegno, la nobiltà de' suoi modi e il suo conversare mostravano la sua superiorità; ma vestiva umilmente e poveramente. I suoi capelli incanutiti e le rughe della fronte non offrivano per lui speranza di un lungo avvenire: non possedeva altro che un progetto tre volte stato rigettato ne' consigli de'Governi. Certamente le famiglie Arana ed Enriquez si saranno opposte a questa unione che le offendeva nel loro legittimo orgoglio, nei loro interessi, nei loro pregiudizi, e perfino nella loro ragione. È certo che avranno dissuasa Beatrice, che le avranno dipinto Colombo come un audace cianciatore, od un visionario.

D' altra parte, perchè un'intelligenza così ferma come quella di Colombo dovesse cedere a' movimenti del cuore, la bellezza di dona Beatrice doveva esser tale, da non poterlesi resistere,

le sue doti morali formando colla sua persona un insieme di maravigliosa armonia. Ma s'ei l'ammirò a motivo delle sue attrattive, vuolsi credere che l' amasse perch' essa amò lui. La riconoscenza, quel generoso sentimento che mette radici nel più profondo dell'uman cuore, soggiogò la tenerezza di quest'uomo cui null'altro avrebbe assoggettato, dacchè racchiudeva nella sua meditazione il più vasto pensiero che unqua fosse.

Non fu matrimonio di convenienza, di fortuna o di stato; sibbene una inclinazione pura, invincibile, più forte dell'ambizione, dell'esperienza e della sciagura. Questo legame era misteriosamente destinato a Cristoforo Colombo qual prova suprema. Bisognava ch'egli amasse con tutta la possa del suo cuore, perchè la necessità di abbandonare risolutamente la persona amata, di vivere volontariamente lontano e separato da lei, affine di compiere l'opera sua, rendesse più meritorio il suo sacrifizio, più sublime l'immolazione del suo cuore; sacrifizio e immolazione, di cui nessuno ha parlato mai, di cui la storia non gli ha tenuto alcun conto.

La felicità che gli offriva Beatrice, posta come una tentazione, sulla via austera ch' ei doveva correre, non potè incatenare quell'anima tutta ispirata dalla sua missione, e stornarla dal suo scopo immortale. Mentre Colombo er' ancora a Cordova, e non ostante le dolcezze della sua unione, pur continuò con eguale perseveranza i suoi sforzi inutili ond' essere ascoltato, e giungere sino ai Sovrani: non potendo riuscirvi, prese la penna e si rivolse direttamente al re Ferdinando in questi termini:

« Serenissimo Principe,

« Io sono navigatore dalla mia gioventù, e volgon omai quarant' anni che corro i mari: ne ho visitato tutte le parti conosciute, ed ho conversato con moltissimi dotti, con ecclesiastici, con secolari, con latini, con greci, con mori, con persone d'ogni religione: ho acquistato qualche conoscenza nella navigazione, nell'astronomia e nella geometria: sono alquanto esperto a disegnar la Carta del Mondo, e porre le città, i fiumi e le montagne a' luoghi ove son veramente: mi son applicato a libri di cosmografia, di storia e di filosofia: mi son ora deciso ad intraprendere la scoperta delle Indie; e vengo all'Altezza Vostra per suppli-

carla di favorire la mia impresa. Io sono certo che quelli che udiranno la cosa, se ne faranno beffe; ma se l'Altezza Vostra vuol darmi i mezzi di eseguirla, qualunque sieno gli ostacoli che mi si appresenteranno, spero di farla riuscire. »

Questo stile retto, fermo e conciso, in cui i fatti tengon luogo di parole, porta l'impronta del carattere dell'Uomo.

A questa lettera non fu data risposta. Come il suo autore aveva preveduto, probabilmente quelli a cui fu comunicata se ne beffarono, e il re fece com'essi. Colombo aspettò senza scoraggiarsi; continuando, però, a cercar nuovi mezzi per essere ascoltato. Finalmente, dopo tanti dispiaceri sofferti in silenzio, riuscì a fare conoscenza coll'antico Nunzio Apostolico, monsignor Antonio Geraldini: a preghiera della Regina, questo prelato era tornato in Ispagna per compiervi l'educazione dell'Infanta, sua primogenita.

L'alta intelligenza di Antonio Geraldini lo disponeva ai grandi concepimenti: di ventidue anni era stato coronato col lauro d'oro fra gli applausi di quasi tutta l'Italia: secondo Apostolo Zeno aveva composto, fra l'altre notevoli poesie, dodici elegie sulla vita del Salvatore: la sua precocità negli affari non allentava la generosità del suo spirito. Appena ebbe conosciuto Colombo, l'antico Nunzio risentì per lui una viva attrazione, e si trovò suo amico, non credendo essere che suo protettore: parlò del progetto di lui coi primi personaggi della Corte, sopratutto col grande cardinale di Spagna, don Pedro Gonzales de Mendoza, ch'era altresì gran cancelliere di Castiglia, e che, per la sua potente influenza, veniva soprannominato terzo re delle Spagne.

A richiesta dell'antico Nunzio, il gran Cardinale accolse il navigatore straniero. Più abituato agli affari del priore di Prado, e misurando gli uomini al primo gettarvi su gli occhi, appena ebbe veduto Colombo, comprese la sua superiorità: dopo uditolo, gli diede la sua stima, e concepì sì alta opinione della sua persona, che, prestatogli fede, anche senza investigar profondamente il merito del suo progetto, cosa che non poteva immediatamente fare, ne parlò ai re. Per questa benevola intromissione, Colombo potè finalmente ottenere udienza.

A malgrado della povertà delle sue vesti e del suo accento straniero, Colombo si presentò senza esitare e senza scomporsi innanzi ai Sovrani. La dignità del suo volto, la grazia austera del suo contegno, la nobile familiarità del suo dire fermarono la loro attenzione. Lo si sarebbe detto un re travestito che conversava con suoi eguali. Dimentico della sua povertà, tutto compenetrato della santità del suo scopo, e sollevandosi all'altezza del suo mandato, egli si presentava come l'inviato dalla Provvidenza, « mandato in ambasceria » secondo la sua espressione, verso i più potenti principi cristiani, e sopratutto i più zelanti per la fede, a proporre ad essi tale impresa che immortalerebbe il loro regno; « facendo servigio a Nostro Signore, diffondendo il suo santo nome e la fede fra popoli, » che ignoravano ancora il Messia. Glorificare il Redentore, portare il Vangelo e l'incivilimento alle contrade più remote, e rendere proficua a questo modo la potenza temporale, questo era prepararsi una corona imperitura nell'eternità.

Rivolgendosi alla regina di Castiglia, Colombo si fondò unicamente e schiettamente su questo motivo religioso. I vantaggi politici e commerciali che aveva messi innanzi co' governi di Genova, di Venezia e di Portogallo non furono qui presentati se non quali accessorii. Il primo oggetto della scoperta, sciolto e libero da ogni interesse umano, era dunque la glorificazione del Redentore, l'estensione della Chiesa di Gesù Cristo. Ecco ciò che gli storici hanno sino ad ora passato sotto silenzio o lasciato in ombra.

Colombo, uomo di desiderio alla maniera di Daniele, tutto animato dello spirito divino, consapevole dalla religiosità amorevole della Regina, e avendo qual pegno della sua simpatia la benevolenza della sua attenzione, lasciò parlare il suo cuore. Da quel primo istante ella prese un indefinibile interesse a questo straniero, il cui sguardo penetrante, la cui fronte illuminata dal genio, ed il cui linguaggio pieno di una naturale elevazione, non ostante le sue molte scorrezioni, rivelavano la superiorità, e ispiravano, insieme colla fiducia, una stima mescolata a rispetto.

Il re risentì certamente anch'egli di questa influenza; ma il

suo carattere freddamente circospetto, e opposto ad ogni seduzione dell'anima, lo impedì di pronunziarsi: volle che un progetto fondato su dati e principii scientifici fosse primieramente esaminato dalla scienza; e chiamò giudice della cosa una giunta di dotti, incaricando il priore di Prado di raccoglierla e presiederla.

La commissione data a Fernando di Talavera non era così facile ad adempiersi come si potrebbe credere. A quel tempo, la Castiglia non annoverava che un piccolo numero di cosmografi, che, a dire di uno storiografo reale, erano tutt'altro che valenti. Difettando cosmografi, il priore di Prado convocò teologi.

Salamanca, ove la Corte passava quell'anno il verno, fu naturalmente il luogo designato alla dotta riunione. Ad assistere il priore di Prado, fu dato quale assessore il suo parente dottor Rodrigo Maldonado di Talavera, podestà di Salamanca. La storia non ha conservato la data di tal ragunamento memorabile: nondimeno, due circostanze particolari ci permettono determinarlo molto approssimativamente. La Giunta si raccolse nel novembre del 1846. I processi verbali delle sue sedute, imperfettamente compilati due anni dopo, non sono peranco usciti dagli archivi di Simancas. Mancando questi documenti, conviene formarsi almeno un'idea del luogo e delle persone che videro questo curioso dibattimento fra l'intuizione del genio, e l'incredulità della invalsa consuetudine.

§ II.

La città di Salamanca si occupava esclusivamente di Religione e di Scienza. Oltre il collegio del re, degli Ordini di Calatrava e di Alcantara, delle città di Burgos e di Oviedo, degli Irlandesi, di san Giovanni, di san Pelagio, di san Michele, de' santi Pietro e Paolo, del Monte degli Olivi, della croce di Santa Maria, di san Bartolomeo, ecc. ecc.; i Domenicani, i Francescani, gli Agostiniani, i Benedettini, i Geronimiti, i Bernardini, i Padri della misericordia, i Trinitari, i Canonici regolari, i Carmelitani scalzi, aveveanvi tutti la loro particolare scuola.

Questi diversi istituti comprendevano ogni grado di istruzione. Gli uni si limitavano all' insegnamento del latino, delle umanità; mentre altri spingevano lo sviluppo degli studi sino alle scienze naturali, al diritto ed alla teologia. Ne' conventi in cui si professavano questi corsi superiori, sale pubbliche, esteriormente annesse al chiostro, aprivansi alla gioventù: gli studenti vi convenivano alle ore delle lezioni, come oggidì nelle nostre Facoltà.

L' istruzione in tutti i gradi era dunque largamente dispensata a Salamanca. Questi così numerosi istituti di educazione insegnavano sotto la direzione unica di un consiglio chiamato l' Università, a cui presiedeva un rettore eletto a voti il giorno della festa di san Martino, che aveva dipendenti da' suoi ordini più di quaranta segretari, ragionieri, ufficiali, mazzieri e bidelli: e sotto la sua vigilanza settantatrè cattedre, la cui esistenza er'assicurata da largo reddito. Circa otto mila studenti erano iscritti sui registri della potente Università.

Per le sue ricchezze, la sua celebrità, le sue influenze, l' Università regnava a Salamanca: ell'aveva la sua amministrazione, il suo governo personale, la sua cancelleria, i suoi dominii, il suo notariato, i suoi giudici, i suoi medici, i suoi musici, il suo predicatore, la sua chiesa speciale dedicata a san Girolamo, il suo spedale, sotto l' invocazione di san Giovanni Battista, esclusivamente a pro degli studenti poveri, e la sua vasta biblioteca aperta ogni giorno per quattr' ore ai professori ed agli allievi.

Per la sua superiorità reale, e per la sua rinomanza, il collegio degli alti studi, diretto dai Domenicani nel loro convento di santo Stefano, la vinceva allora su tutti gli altri istituti. Nel ricinto di quel chiostro si raccolse pertanto la giunta scientifica.

Nessuno dubiterà che questo congresso di Salamanca non fosse per suscitare grande aspettazione. Primieramente era fatto nuovo, non mai dianzi visto, e, in secondo luogo, la stranezza dell' argomento da trattare suscitava la curiosità d'ogni pensatore. Sedeva vice presidente della Giunta il dottore in diritto Rodrigo Maldonato, reputato geografo, non si sa perchè, uom grave senza pedanteria, e di una squisita affabilità, che, nato a Salamanca, vi aveva ricevuto la istruzione e i gradi universi-

tarii. La sua famiglia, i suoi amici pigliavano un interesse personale ai dibattimenti che stavano per cominciare. Il giovane Gaspare de Gricio, segretario del re, e altri ufficiali della corte, eran nati anch' essi a Salamanca.

Una circostanza singolare e quasi ridicola aumentava il romore di tale avvenimento: la confraternita de' barbieri di Salamanca aveva la sua bandiera, la sua cassetta della limosina e la sua cappella nel convento di santo Stefano: nella loro vanitosa gioia tutti i figari dell' Università parevano partecipare all'onore reso al convento dei Domenicani: da questo giudichi il lettore, se la loro loquacità potesse lasciar qualche riposo ai loro clienti, e se fosse permesso a Salamanca d' ignorare la esistenza di tal dotto congresso. Perfino i mulattieri e le nutrici sapevano che uno Straniero pretendeva di provare che la terra è rotonda come un arancio, che vi hanno paesi in cui gli uomini camminano col capo in giù, e che, continuando a navigare dirittamente all' occidente, si tornerebbe per la parte d'oriente. Il pubblico stupiva che si trattasse seriamente una simile facezia.

La Giunta fu composta de' professori di astronomia e di cosmografia che sedevano sulle prime cattedre di quell' Università, e dei principali geografi e geometri che avevano studiato le matematiche sotto maestro Apollonio, e la fisica sotto maestro Pasquale de Aranda, i due soli professori eminenti in fatto di scienze che Salamanca allora possedesse. Nè il padre Juan Perez de Marchena, nè il giovane piloto Juan de la Casa fecero parte di quella riunione. Lo spagnuolo, senza alcun dubbio più competente a que' dì in fatto di cosmografia, il dotto lapidario di Burgos, Jaime Ferrer, che il gran Cardinale onorava della sua amicizia, non aveva per mala ventura potuto essere chiamato: ei si trovava probabilmente allora al Cairo o a Damasco pel suo commercio di pietre preziose.

La Regina, che tante volte nel pensiero di favoreggiare gli studi, aveva assistito alle tesi per la licenza e il dottorato, non volle in questa circostanza colla sua presenza recare impedimento alla libertà della discussione: si privò del piacere di assistere a quella lotta del genio contro l'erudizione. D'altronde, a que' giorni essa era realmente affaccendata in rivedere tutti

i processi e le cause di Valladolid, affine di scoprire in qual maniera vi era stata resa la giustizia. Ma la purista dona Lucia Medrano, avvezza a spiegare in pubblico i Classici, la celebre dona Beatrice Galindez, soprannominata *la latina*, nata a Salamanca, e da cui la regina aveva imparato la lingua di Virgilio, l' armoniosa Fiorenza Pinar, amata per le sue poesie, e Francesca de Lebrija, dotta figlia del dotto maestro, che ella doveva surrogare un giorno nell' Università di Alcala, figuravano ammesse al convegno.

Fra' personaggi più notevoli che tenner dietro assiduamente a que' dibattimenti, si noverarono il Nunzio Apostolico, Bartolomeo Scandiano, e più spesso suo nipote Paolo Olivieri, segretario della Nunziatura, propagatore del buon gusto; il già Nunzio Antonio Geraldini, e suo fratello, l' ingegnoso Alessandro, il decano di Campostella, Didace Muro, segretario del primo Ministro, l' illustre professore Guttierez di Toledo, cugino del Re, il siciliano Antonio Blaniardo, più conosciuto sotto il nome romano di Flaminio, il suo compatriota Lucio Marineo, Villa Sandino, primo professore di diritto ecclesiastico; Pietro Pontea professor supplente di diritto civile, conosciuto dal padre Guardiano della Rabida; il matematico Juan Scriba, che dismise il compasso per diventare ambasciatore; il dottore Gaspare Torrella di Valenza, poscia chiamato qual medico da due Papi, e che, dopo di avere sollevato i corpi, volendo guarir le anime, morì vescovo di Santa Justa; il portoghese Arias, professore di letteratura greca, spesso lontano dalla sua cattedra per la sua cattiva salute. Il primo professore di teologia del collegio di Santo Stefano, fra Diego de Deza, egualmente rinomato per la sua pietà e la sua scienza, precettore del Principe reale, era in grande stima ed amore in questa università, di cui, dopo d'esserne stato l'allievo, faceva allora la gloria; intorno a lui si raccoglieva il fiore della Scuola.

Si vuol confessarlo schiettamente: in questo congresso l'uditorio era meno imponente dei giudici; aveva altrettanto sapere, e maggiore indipendenza. Il lettore ricorderà come il presidente della commissione era contrario al disegno di Colombo; il suo assessore, Rodrigo Maldonado, la pensava allo stesso modo.

Secondo che avvengono le cose ne' giudizi delle commissioni, è certo, che, anche prima di sedere, la Giunta, tenendo giustissima l' opinione già conosciuta del presidente, era fortemente prevenuta contro la tesi che doveva giudicare, e contro l' Uomo che veniva a sostenerla e difenderla.

Primieramente tutti lo consideravano come un orgoglioso che pretendeva scoprire una cosa, alla quale nessun cosmografo aveva pensato, donde s' induceva che nel suo interno egli si supponeva superiore a tutti i suoi predecessori. D' altra parte, egli era straniero; la qual circostanza lo aggravava molto, e costituiva forse il maggiore suo torto.

Al giorno indicato, Colombo comparve dinanzi a' suoi giudici con una grande tranquillità di animo, non ostante l' infinita distanza che lo separava dalle loro idee.

Gli uni credevano fermamente che la Terra era il corpo più vasto della creazione visibile, il centro fisso dell' universo; quindi trovavano cosa naturalissima che il Sole girasse intorno ad essa: per la sua massa poi, la Terra superando tutti gli astri, essa sola era lo scopo dei loro diversi movimenti. Altri reputavano che la Terra era un circolo piatto, od un quadrilatero immenso, limitato da una massa d' acqua incomensurabile. Gli uni ammettendo la forma quadrangolare o circolare, ma sempre piatta della Terra, limitavano l' estensione dei mari al settimo della sua parte solida: gli altri, non fabbricandosi alcun sistema, giudicavano qual sogno qualunque idea contraria agli antichi autori.

Alcuni inchinavano a vedere nella teoria di quello Straniero una innovazione pericolosa, in fondo alla quale covava forse qualche eresia.

Colombo si era indebolito, e quasi disarmato prima di parlare, colla sua risoluzione di non oltrepassare in quella controversia certe generalità, e di non dar più oltre in balia alla pubblica indiscrezione la sorgente intima delle sue convinzioni. La perfidia del Portogallo teneva sempre sveglia la sua prudenza, anche dinanzi alla leale corte di Isabella. Quello ch' egli era per istabilire sopra notizie e fatti cosmografici, non costituiva dunque la ragione decisiva del suo sistema, e la dimostrazione perentoria

di questo: ei presentava come sue ragioni principali solamente i suoi argomenti secondari.

Non ostante questa imbarazzante complicazione, Colombo espose con fidanza i ragionamenti fondamentali ch' erano la base del suo progetto: siccome si appoggiava specialmente sulle scienze, l'assemblea non potè seguire molto innanzi la sua argomentazione: soli i Domenicani di Santo Stefano l'ascoltarono con attenzione e favore.

Alcuni membri della Giunta obbiettarono alle sue deduzioni diversi passi delle Sante Scritture, che applicavano molto male, e frammenti tronchi di alcuni scrittori ecclesiastici contrari al suo sistema. Varii professori « cathedraticos, » stabilirono per maggiore e per minore che la Terra è piatta come un tappeto, e che non potrebbe esser rotonda, dacchè il salmista dice: « Distendendo il cielo come una pelle, » *extendens cœlum sicut pellem;* il che sarebbe impossibile se la Terra fosse sferica. Lor si opponevano le parole di san Paolo, il quale paragona i cieli ad una tenda spiegata al di sopra della Terra, ciò ch'esclude la rotondità. Altri, meno rigidi, o meno estranei alla cosmografia, sostenevano, che, ammettendo la rotondità della Terra, il progetto di andare in cerca delle regioni abitate nell'emisfero australe era chimerico, perch'esso giaceva occupato dal *mare tenebroso*, golfo formidabile e senza limite: che se, per buona ventura, una nave mossa in quella direzione giungesse a toccar le Indie, non se ne potrebbe aver mai notizie, perchè questa pretesa rotondità della Terra formerebbe un ostacolo insuperabile al suo ritorno, per favorevoli che si supponessero i venti.

Quando egli rispondeva con ragioni tratte dall' esperienza e dalla nautica, gli era replicato coll' autorità di Lattanzio e di sant'Agostino, il quale condanna l' opinione di chi crede agli antipodi; e si citavano per giunta Epicuro e Seneca.

Rispetto a Seneca, i « cattedratici » commettevano un errore involontario: credevano di parlare del filosofo Lucio Anneo Seneca precettor di Nerone, e gli attribuivano questo passo delle *suasoriæ*. « Alessandro s'imbarcherà egli sull' Oceano, essendo l'India in capo al Mondo laddove comincia la notte eterna? » Ora questa quistione non fu per niun modo trattata dal

filosofo Seneca. Suo padre, il retore Mucio Anneo Seneca, che viveva sotto Augusto, fu desso che l'aveva collocata nelle sue *suasoriæ:* ma che cos'erano le *suasorie?* abbozzi di retorica, argomenti di amplificazione, che suscitavano dibattimenti finti, meri assalti di eloquenza: e con fantasie d'imaginazione, con temi di composizione oratoria si pretendeva confutare la teorica di Colombo!...

La discussione era troppo estesa, e toccava troppe quistioni incidenti perchè la si potesse terminare prontamente. Dopo ciascuna ragione esposta da Colombo, tenevasi una riunione segreta della Giunta, affine di verificare la forza degli argomenti, le autorità allegate, e preparare risposte od obbiezioni per la seguente sessione. Queste conferenze richiesero un certo tempo, durante il quale Colombo fu ospite del convento di Santo Stefano. I Domenicani provvidero a tutti i suoi bisogni generosamente, e gli rimborsarono le spese del viaggio. Anche oggi la loro Comunità trae onore da questa ospitalità così degnamente esercitata verso il messaggero della Provvidenza, allora sconosciuto.

Sentendo molto bene che in questa Giunta, ove il numero de' teologi vinceva d'assai quello degli uomini di mare e de' cosmografi, le induzioni puramente scientifiche non basterebbero a' suoi giudici, Colombo si decise, non ostante il pericoloso sospetto di eresia, a discutere finalmente i testi medesimi delle Scritture, e l'opinione dei commentatori.

L'ardore del suo apostolato parve allora trasfigurarlo agli occhi del suo uditorio. La maestà della persona, il lampeggiare del guardo, il lume della fronte, la penetrante sonorità della voce davano all'autorità della sua parola una persuasione irresistibile per ogni anima elevata. La poesia e la maestà de' Libri Santi elettrizzavano il suo cuore: la gagliardia del suo parlare si nobilitava per la grandezza dell'argomento; ei ritorceva contra i suoi avversari, sviluppandoli con magnificenza, que' medesimi testi sacri, ne' quali avevano creduto di mostrargli la sua condanna.

Dura la memoria della sua nobile attitudine davansi la Giunta. Molti degli astanti ne furono conquisi; fra questi il primo professore di teologia di Santo Stefano, il domenicano Diego de

Deza, pigliò le sue difese, e guadagnò alla sua causa i primi maestri dell' Università.

Colombo aveva dunque in suo favore la qualità, se non la quantità de' suffragi. Ma gli spiriti meticolosi, gli scolastici ostinati trovavano singolarmente prosontuoso che un uom di mare avesse a contraddire l'opinione di sant'Agostino e di Nicola di Lyra: e correva altresì una certa qual vaga voce, che diventava pericolosa in paese, dove l'inquisizione, stabilita da poco, spiegava l'operosità della sua nuova giurisdizione. Per buona ventura il nunzio, monsignore Scandiano, non ignorava nulla di quanto avveniva. Anche l'antico nunzio della Santa Sede era là. Il suo giovane fratello Alessandro Geraldini, prevedendo il pericolo, ottenne incontanente un' udienza dal Cardinale di Spagna. Poche parole bastarono per dimostrargli che l'opinione di Nicola di Lyra, quantunque fosse un eccellente commentatore, e del medesimo sant'Agostino, così eminente per filosofia e santità, non potevano fare autorità in fatto di cosmografia e di navigazione, scienze stranie ai loro studi. L'opinione del nunzio apostolico, del Cardinale, dell'ex nunzio Antonio Geraldini, di suo fratello Alessandro, e le vive simpatie del primo professore di teologia di Santo Stefano, Diego de Deza, sostenuto da alcune notevoli persone di Salamanca, arrestarono l'effetto di queste perfide insinuazioni, mercè cui il sant' Officio era già entrato in sospetto.

La Corte non aspettò il fine delle conferenze, e partì da Salamanca il 26 gennaio 1487 alla vòlta dell' Andalusia.

La Giunta si separò avanti la primavera senza aver nulla conchiuso. A voci unanimi ella condannò il progetto, sia come immaginario, sia come impraticabile: nondimeno il processo verbale delle sue operazioni non fu redatto e consegnato alla Corte. La guerra contra Malaga fece per allora abbandonare il pensiero di Colombo: Fernando di Talavera non potè occuparsene: da un lato egli non vi prendeva alcun interesse, non avendo fede nella possibilità dell' impresa; dall' altro, obbligato ad accompagnare la Corte qual confessore della Regina, non ostante la sua recente promozione all' episcopato d'Avila, sarebbegli stato assai difficile di poter continuare questo affare, dispersi com' erano i membri della Giunta.

Tuttavia, nonostante il loro sterile riuscimento, le conferenze di Salamanca avevano palesata al mondo l'erudizione, la scienza, i pensieri giganteschi di Cristoforo Colombo. Il suo progetto aveva acquistata un'immensa pubblicità, e il suo nome correva sulle labbra di tutti. La Corte cominciò ad usargli risguardo. Quantunque non si volesse venire allora ad alcuna conchiusione, ed obbligarsi con lui, pur si aveva piacere di favellargli ne' momenti d'ozio e d'intrattenersi con lui intorno al suo progetto. Sebbene il re fosse risoluto di non avventurare in ciò neppure uno scudo, nondimeno careggiava come un sogno d'oro quella idea di terre sconosciute all'estremità delle Indie, paesi di spezierie, di pietre preziose e di diamanti.

Colombo venne diverse volte chiamato alla Corte; ed ogni volta gli era pagato il viaggio: lo provano i conti del tesorier reale Francesco Gonzales di Siviglia, ove, in data del 5 maggio 1487, si legge: « pagati a Cristoforo Colombo, *straniero*, tre mila maravedis per cose fatte in servizio delle loro Altezze. » Il tre del seguente luglio gli fu sborsata una simile somma dal medesimo tesoriere. Le operazioni militari che stornavano l'attenzione de' Sovrani fecero sospendere, ma non respingere la proposizione di Colombo; certe date ne fanno fede. La resa di Malaga avvenne il 18 agosto 1487; e soli nove giorni dopo Colombo riscuoteva dal tesoro reale un mandato di quattro mila maravedis, affine di andare alla Corte per ordine delle loro Altezze: con lui erano ripigliate le conferenze sulla spedizione dell' Oceano per l' Ovest: ma avvenimenti improvvisi di guerra facevano sopraseder sempre l' esecuzione del progetto. Oltre la guerra vi avevano altre vicende dolorose. In quell' anno Cordova fu travagliata dalla peste: quindi la Corte andò in Aragona, a Saragoza, per ivi passare il verno. Anche a Saragoza i Principi si occuparono alcun poco di Colombo: fu colà chiamato, e una nota del 15 ottobre 1487 indica che riscosse altri quattro mila maravedis.

Inutili istanze, e un' aspettazione sempre fallita occuparono quasi tutti i giorni di Colombo durante il seguente anno.

Nondimeno non dipendeva che da lui di mettere finalmente ad esecuzione il suo disegno. Il re Giovanni II, il solo porto-

ghese che abbia saputo indovinare il suo genio, aveva fatto accortamente ripigliare i negoziati con lui. Avendo Colombo nella sua risposta espresso, per dar ragione del suo rifiuto, il timore, che, ove fosse in potere del monarca, i consiglieri potrebbero pigliar qualche pretesto per attentare alla sua libertà, il re gli mandò un dispaccio, in data 20 marzo, contenente un salvacondotto. La soprascritta della lettera era questa: « A Cristoforo Colombo, nostro amico particolare, a Siviglia. » Ma Colombo, non ostante le sue strettezze, la sua impazienza e il correre degli anni, rimase fermo nel suo rifiuto.

I Sovrani avevano abbandonato Saragozza nella primavera per tentare un assalto improvviso sul territorio de' Mori. Correndo la state, chiamarono Colombo a Corte, come si prova dall'ordine del 16 giugno 1488 di pagargli tre mila maravedis: fermarono il loro quartiere d'inverno a Valladolid, donde partirono nel febbraio per la città di Medina del Campo, ove volevano ricevere l'ambasceria che mandava loro il re Enrico VII, desideroso di stringere alleanza con loro: sul cominciar di maggio, andarono a Cordova, ove avvisarono che il progetto di Colombo avesse ad essere alla fine seriamente esaminato.

Un ordine del 12 maggio 1489 in data di Cordova, incaricò il Municipio di Siviglia di allestire un alloggio gratuito per Cristoforo Colombo, che il servizio dei Re chiamava a Corte.

Sopraggiunse un nuovo impedimento.

Era stato deciso di assediar Baza. Bisognava, senza perdere un giorno della buona stagione, conquistare questa piazza, una delle più forti che possedesser i Mori; onde il progetto di Colombo fu lasciato di bel nuovo in sospeso. La rassegnazione del Valentuomo pareggiava la persistenza quasi fatale delle cause che ritardavano continuamente la sua impresa. Non si vede, che, in mezzo a tali contrarietà, gli sia mai sfuggita una querela, o'l minimo atto d'impazienza.

§ III.

L'assedio di Baza non era una semplice combinazione strategica, sibbene la penultima scena del dramma della Crociata.

La sorte de' Mori in Ispagna dipendeva da questo assedio. Colombo cinse la spada e andò al campo.

Quivi, oscuro volontario, servì la causa della Croce con prodezza e umiltà pari. Sembra, altresì, che abbia dato eccellenti consigli intorno alle operazioni dell'assedio: ma la sua povertà, la sua qualità di straniero e di uom di mare impedirono il Consiglio del re di profittarne. Diverse piccole rotte patite sul cominciare di quella stagione campale, e le piogge che cadevano a torrenti, unite colle malattie cagionate e moltiplicate dalla penuria delle vettovaglie, fecero cader d'animo i principali guerrieri. Il re bramava levar l'assedio per la tema di un qualche maggior disastro. Ma prima di decidere consultò la Regina, che a que' dì stanziava a Jaen: Isabella lo rincuorò promettendogli uomini, danaro, vettovaglie, munizioni; diede incontanente in pegno alle città di Barcellona e di Valenza, le sue gioie, il suo vasellame d'oro e d'argento, e si fece provveditrice generale dell'esercito, perocchè nessuno volle esserlo, così a motivo dello stato infelice delle strade, come pel continuo pericolo delle imboscate dei Mori. Ella raccolse sei mila manuali per riparare le strade sfondate, per costruire ponti, e farvi passare le grosse artiglierie; appigionò quattordicimila muli, e organizzò un servizio regolare di trasporto, che rifocillò e rincuorò il campo. Affine poi di stimolar l'ardore cristiano, mandò all'esercito assediante due Francescani venuti da Terra-Santa, recanti un messaggio minaccioso del Soldano di Egitto.

Ma non ostante i commoventi racconti di quei Religiosi, l'assedio andava per le lunghe. Vi aveva indecisione, esitazione nell'attacco, incoerenza negli ordini: mancavano assieme e vigoria. Isabella allora venne al campo, assumendo, senza neppur dirlo, il comando supremo dell'esercito. La presenza di questo gran condottiero mutò aspetto alla guerra ed all'assedio. Una improvvisa riforma si operò nelle abitudini degli assedianti; quindi non più controversie tra l'un capitano e l'altro, non più lungherie e discrepanza negli ordini. Si moltiplicarono le strade coperte, si procedette innanzi colle parallele; la guardia delle trincee fu vigile, tutta occhi ed orecchi, e gli attacchi diventarono regolari e continui. Non passò giorno, notte,

anzi ora senza che le artiglierie battessero le mura della fortezza e impedissero i lavori di riparazione; sicchè, scoraggiati da tanta operosità, sin allora sconosciuta negli assedi, sentendo i Mori l'inutilità di un più lungo resistere, chiesero di capitolare.

Questa vittoria, dovuta unicamente alla tattica della Regina, conquise di ammirazione tutti gli uomini di guerra. Nel riferire questa influenza d'Isabella, tanto maravigliosa da sembrare una poetica esagerazione, il prode Hernando del Pulgar, il quale aveva combattuto in quell'assedio, dice che ne parla qual testimonio di veduta; chiama Dio in testimonio della sua veracità, e se ne appella alla memoria de' suoi compagni d'arme.

La presa di Baza empiè d'allegrezza la Spagna cristiana, e diffuse lo spavento in tutto l'islamismo. Siviglia preparò un magnifico ricevimento ai due re, i quali fecero una trionfale entrata nelle sue mura. Colombo vide succedere una festa all'altra, ma dolorato, perchè quelle allegrie allontanavano da capo l'opportunità che da oltre due anni aspettava, di ripigliare le conferenze intorno al suo progetto.

Appena i Sovrani si furono riavuti dalla stanchezza di quelle lunghe feste, il negoziato di matrimonio della loro primogenita, l'infanta Isabella, coll'infante don Alonzo, erede presuntivo della corona di Portogallo, occupò tutta la loro attenzione.

Nuove feste precedettero l'unione dei due Principi, la quale avvenne nell'aprile del 1491. Nuovi splendori accompagnarono e seguirono questa cerimonia. Il corso dei piaceri e delle solennità pareva interminabile. I banchetti, i caroselli, le danze, le passeggiate notturne allo splendore di mille faci respingevano l'intempestiva gravità delle discussioni scientifiche. Di qual pazienza non dovett' essere dotato Cristoforo Colombo!

Prima che tornasse il verno, fu impossibile rimettere in campo ciò ch'era stato discusso a Salamanca. Intanto la relazione che la Giunta doveva consegnare ai re non era peranco stata compilata. Sapendo Colombo che la Regina non poserebbe prima che Granata non fosse ridotta sotto la signoria della Croce, raccolse gli sforzi di quelli che lo amavano, e ottenne che la Giunta sentenzierebbe definitivamente intorno al suo progetto.

Il vescovo d'Avila, Fernando di Talavera, presiedette nuova-

mente quella riunione. La sua opinione non era mutata. Tutti i membri della Giunta dichiararono ad una voce che questo progetto posava sopra una base falsa e immaginaria, perocchè il suo autore affermava essere una verità ciò che risultava impossibile.

Non ostante queste avverse conclusioni, la Regina non metteva punto in abbandono quel progetto. Tuttavia, siccome la guerra che stava per muovere a Granata, la costringeva a spese enormi, Fernando di Talavera fu incaricato di dire a Colombo, che la penuria estrema del tesoro pubblico impediva la Regina di pensare allora alla sua impresa; ma, compiuta appena la guerra, l'esame della sua proposta sarebbe ripigliato.

Dopo tanti anni di rassegnata aspettazione, di perseveranti tentativi, di speranze svanite, una tale risposta avrebbe avvilito qualunque altro; ma non Colombo: indurato alle privazioni, alle beffe ed ai dispregi della superba ignoranza, egli sostenne con fermezza questo nuovo inciampo. Volendo assolutamente che la Spagna, il cui zelo religioso e il cui carattere cavalleresco interessavano le sue più intime simpatie, profittasse della sua scoperta, ne propose l'impresa ad uno de' più gran signori di Castiglia, il duca di Medina-Sidonia, che aveva in proprio una flotta, porti, e perfino eserciti. Alcuni anni prima per isciogliere dal blocco Alhama stretta dai Mori, il Duca aveva levato sulle sue terre quarantamila fanti e cinquemila cavalli. La Casa de' Medina-Sidonia teneva realmente sembianze di sovrana. La sua potenza cresceva mercè del parentado colle famiglie più antiche della Spagna, fra le altre con quella di madamigella Eugenia di Montijo, contessa di Teba, ora imperatrice de' Francesi.

Un' accoglienza onorevole, e l'offerta di raccomandarlo alla Regina, fu tutto quello ch' egli ottenne da questo gran Gentiluomo, allora anch' egli affaccendato per gli apparecchi della prossima guerra. La vastità medesima dei progetti di Colombo gli fece considerare la sua impresa come un' illusione, forse un' insidia tesa alle sue ricchezze: entrò in diffidenza di lui, sopratutto perch' era straniero.

In questo mentre, un gentiluomo chiamato Morales, intendente del duca di Medina-Celi, il quale possedeva anch' esso

una flotta potente, stimolò il suo Signore a tentare l'impresa: quindi Colombo fu pregato di andare a Porto Santa Maria, città appartenente al Duca. Una nobile ospitalità ve lo aspettava. Il duca di Medina-Celi, colpito dalla grandezza del suo carattere, e conquiso dal suo conversare, pose tale fiducia in lui, che fece costruire incontanente alcune navi acconce ad un viaggio di scoperte: indi, nel punto di mettere la cosa ad esecuzione, ravvedendosi e temendo che una tale impresa, fatta in suo nome, potesse offendere la Regina, pensò di doverne chiedere l'autorizzazione, e a tale effetto le scrisse.

La Regina seppe grado al duca di Medina-Celi dell'atto ossequioso, e lo pregò di cedere le navi allestite alla Corona, mediante intero pagamento dello speso, da effettuarsi dopo la guerra: dicevagli non avere interissima fede nel felice riuscimento di quel progetto, pur essere decisa di farne l'esperimento. Isabella invitò dunque il duca di Medina-Celi, a mandarle Colombo; e tosto ch'esso fu giunto, lo confidò alle cure di Alonzo di Quintanilla, la cui nobiltà di spirito, la vastità de' pensieri e lo zelo cattolico meritavano l'onore di una missione siffatta. Più volte allora la Regina chiamò a sè Colombo, s'intrattenne con lui del suo progetto, e lo assicurò, che, dopo la guerra, lo si eseguirebbe. Ma chi poteva sicurare quando finirebbe la guerra? Tutti i Mori di Spagna vedevano in Granata l'ultimo loro baluardo: la lor difesa, preparata da lungo tempo, appariva dover essere disperata: rimettere l'impresa alla fine della guerra, non era sospenderla indefinitamente?

Riandando seco stesso le dilazioni, i rifiuti, le beffe, gli affronti, i viaggi, le umiliazioni nelle anticamere da lui patite in silenzio; vedendo la sua vita logorarsi penosamente, e indarno temendo che la Spagna, cieca e sorda a' suoi propri interessi, ingrata verso la costanza del suo attaccamento, non fosse pe una tale ostinazione diseredata dalla Provvidenza delle grandezze che le destinava, Colombo cessò di insistere. Col petto pieno d'indegnazione, col cuore gonfio di amarezza, e scuotendosi la polvere dai piedi, si allontanò da quella Corte, in cui la sua pazienza aveva sofferto tanti e sì diversi dolori, risoluto di andarne difilato in Francia, affine di trattarvi col re, al quale aveva diretta una proposta.

Già, al suo partire da Lisbona, prevedendo il caso che la Spagna fosse per rigettare le sue offerte, onde guadagnar tempo, Colombo aveva mandato suo fratello, il piloto Bartolomeo, a proporre in suo nome l'impresa al re d'Inghilterra: non avea peranco ricevuta notizia del di lui viaggio: eppertanto era deciso di non affrettare il negoziato, che credeva già cominciato a Londra, se non in caso d'un rifiuto formale per parte del Re Cristianissimo.

Prima di abbandonare la Spagna, forse per sempre, voleva condurre in Cordova a sua moglie dona Beatrice Enriquez il giovane Diego, figlio del primo letto, rimasto al monastero della Rabida in mano del degno Juan Perez de Marchena, il quale attendeva caritatevolmente alla sua educazione.

Giunse pertanto al convento della Rabida.

§ IV.

Una tristezza inesprimibile strinse il cuore del Padre Guardiano lorchè vide entrare dalla porta del monastero l'antico ospite, l'amico, recando impresse su tutta la persona le tracce degli affanni sostenuti durante quest'assenza di quasi sei anni. Quando seppe che il grande Uomo, stanco di lottare col dispregio dei dotti e il temporeggiar della Corte, era determinato di abbandonare la Spagna e dotare delle sue idee un'altra nazione, il suo amor patrio tanto se ne commosse quanto la sua amicizia: tremò pel suo paese; temette di vederlo irremissibilmente privato della gloria e della prosperità che gli acquisterebbe quella impresa; e supplicò Colombo di sospendere la sua partenza, o di trattenersi qualche tempo con lui.

Juan Perez pregava l'amico, il condiscepolo in san Francesco; non poteva essere rifiutato. D'altronde la pace del Chiostro era salutare a Colombo; egli aveva bisogno di raccogliere lo spirito, di riposarsi in Dio delle fatiche del mondo; di ringiovanire le sue speranze, di raffermarsi vieppiù nella sua vocazione eccezionale; di attingere a questa sorgente misteriosa nuove forze contro i dispregi e le lotte che gli rimanevano da sostenere.

Fin allora il padre Guardiano della Rabida aveva accettato per

simpatia spontanea, e per convinzione preesistente il progetto di Colombo: lo aveva giudicato intuitivamente fuor d'ogni straniera influenza: nondimeno, considerando, che, per ben due volte, la Giunta de' cosmografi aveva respinto le idee del suo ospite, la modestia gli fece pensare ch'egli poteva forse essersi ingannato, scambiando i suoi desiderii in ragionamenti, e i suoi ragionamenti nella verità stessa. Affine di sciogliersi dal dubbio, volle sentire un altro parere sul sistema di Colombo, e mandò a Palos pel medico Garcia Hernandez, matematico assai versato in cosmografia. Tutti e tre conferirono su quel progetto, scopo di tanti dibattimenti. L'opinione di Garcia Hernandez fu assolutamente conforme a quella del dotto Francescano. Il progetto parve fondato.

Da quel punto il Guardiano della Rabida cessò di pregare e di discutere, sibbene operò. Il padre Juan Perez decise che scriverebbe direttamente alla Regina. Ma, per evitare che la sua lettera avesse la sorte troppo comune de' carteggi fidati alle mani de' segretari, risolvette di farla consegnare alla Regina medesima da persona sicura e a lei affezionata. L'ascendente del padre Juan Perez sugli uomini di mare del littorale gli permise, di buon accordo con Garcia Hernandez, di scegliere tal messaggero, che potesse, bisognando, far officio eziandio di gagliardo difensore: fidarono la lettera ad uno de' notevoli di Lepé, il pilota Sebastiano Rodriguez, che, per la sua pratica degli affari, e per una certa abilità nel correre le anticamere, aveva saputo acquistarsi relazioni alla Corte.

Questa er' allora al campo, il quale per un accidente sopraggiunto, aveva assunto forma di città. Nella notte del 18 luglio il fuoco si era appiccato al padiglione della Regina, e di là a a tutte le tende della soldatesca, con somma gioia de' Mori, che mettevano grandi speranze in tale infortunio. Per provare la sua immutabile risoluzione di non levare l'assedio se non dopo soggiogata Granata, la Regina comandò che fosse rifatto il campo in pietra e legno. Diretto da un tale architetto, l'esercito rizzò in alcune settimane una vera città in forma di Croce, la più regolare certamente di tutta la Spagna. I cavalieri vollero decorare col nome d'Isabella questo improvvisato monumento della

sua audacia: ma la modestia della Regina la distolse dall'accettare un tale omaggio: desiderando che la nuova città portasse il nome della sua origine, la denominò città della Santa Fede, o « Santa Fè. »

Il piloto ottenne con astuzia il favore di consegnare alla sua Sovrana la lettera del Guardiano della Rabida: il Francescano faceavi bella mostra del suo zelo per la gloria del Redentore, del suo amor patrio, e del suo attaccamento alla Regina.

In capo a quattordici giorni, il piloto ricomparve alla Rabida portatore di un messaggio reale. Ringraziando delle sue intenzioni il suo antico confessore, Isabella lo invitava, al ricevere della sua lettera, di andare a lei; e da quel momento l'autorizzava a ravvivare le speranze di Colombo. Queste parole della Regina ricolmarono di gioia la piccola Comunità e il suo Ospite.

Colombo corse immantinente a Moguer, per pregare un eccellente uomo, Juan Rodriguez Cabezudo, che volesse prestare la sua mula al padre Guardiano della Rabida, chiamato improvvisamente al campo di Granata da Sua Altezza. Cabezudo, ch'era in molto buona relazione coll'abate Martino Sanchez, amico di Colombo, gli rese volentieri questo servigio. Il padre Juan Perez de Marchena partì in segreto dal convento, senza lanterna, un po' avanti la mezzanotte, non ostante il pericolo di cadere in qualche imboscata e in qualche masnada di predoni; traversò coraggiosamente le terre nemiche, fidando in Dio; ed affrettandosi, giunse felicemente alla città di Santa Fè.

Perchè la Regina ascoltasse in questo tempo la proposta di Colombo, e da sè sola approvasse un progetto condannato dalla Giunta scientifica, bisognava ch' ella fosse potentemente inclinata a sì fatta impresa. In mezzo alle penurie del tesoro ed alle incertezze sul finir della guerra, occuparsi ancora di questo affare era una prova significativa dell'adesione che il suo cuore istintivamente gli dava.

Nessuno meglio del Guardiano della Rabida era in istato di esporre all'intelligente Isabella la sublimità di Colombo: nè solamente del suo progetto poteva parlare; a lui solo erano note la predestinazione e le intenzioni dell'uomo che la Provvidenza mandava alla Regina qual guiderdone della sua vita, per eternarne la gloria.

Perciò il Francescano riuscì interamente nel suo proposto.

Non ricordando più la Giunta di Salamanca, ma solamente gli elogi dati a Colombo dai due Geraldini, dal gran Cardinale di Spagna, dal professor Diego de Deza, da Alonzo di Quintanilla, e da Luiz di Santangel, e confidando sopratutto nelle sue prime impressioni, la Regina incaricò il padre Guardiano di mandarle incontanente Colombo. Siccome nella sua ingegnosa previdenza Isabella indovinava la di lui povertà, volendo ch'ei potesse vestir meglio, acquistarsi una cavalcatura, e apparir degnamente alla Corte, gli fece pagare ventimila maravedis in fiorini d'oro col mezzo del sensale marittimo di Palos, l'alcalde Diego Prieto, il quale dielli colla lettera di Juan Perez al medico Garcia Hernandez, acciò li consegnasse a Colombo.

CAPITOLO SESTO

Colombo assiste alla resa di Granata. — Isabella accetta finalmente il suo progetto; — ma i suoi consiglieri la dissuadono dall'impresa. — Colombo parte per la Francia. — La Regina spedisce un corriere che lo riconduce — Ella approva tutte le sue dimande, e dà gli ordini al porto di Palos per la spedizione. — Spavento de' marinai all'idea di un viaggio nel *mare tenebroso*. — Predicazione nautica del padre Juan Perez de Marchena. — Questo zelante Francescano amica a Colombo i tre fratelli Pinzon, ricchi e sperimentati. — Particolarità precise sull'armamento di questa spedizione, e suo carattere religioso. — Partenza di Colombo colle tre navi.

§ I.

Quando Colombo entrò nelle vie recentemente costrutte di Santa Fè, occuparsi della sua proposizione era affatto impossibile. La Regina diello ospite al virtuoso Alonzo di Quintanilla, suo intendente generale delle finanze, il quale si teneva felice di nuovamente possederlo.

La lotta fra'l Cristianesimo e la mezza-luna era giunta al suo fine. Si parlava di prossima capitolazione, di sollevazioni e combattimenti nell'interno della città: in breve, diffatto, si trattò della dedizione di Granata.

Il venerdì, 30 dicembre, il Governatore Moro consegnò le fortezze e l'Alhambra ai commissari di Ferdinando ed Isabella. Il secondo giorno di gennaio 1492, il re Boabdil el Chica presentò le chiavi della città ai Re Cattolici.

Non essendo questa guerra nel concetto della Regina che una spedizione religiosa, i Sovrani non entrarono immediatamente in Granata: vollero primieramente fare omaggio del loro conquisto a Gesù Cristo.

Fernando di Talavera, assunto all'archiepiscopato di Granata, il solo che egli avesse dichiarato di voler accettare, scortato da grosse squadre, prese signoria dell'Alhambra, facendo rizzar la Croce d'argento, e il grande stendardo della Crociata, sulla torre di Camares, destinata ai segnali.

Posto che fu sulla vetta della città l'emblema della Redenzione, vi si spiegò altresì la bandiera reale. Vedendo la Croce dominare la Città Musulmana, il Re, la corte, l'esercito si posero in ginocchio, e i cappellani coi coristi della Regina intonarono l'inno della vittoria con una indicibile allegrezza. Subitamente dopo, tutta la nobiltà scompartita secondo il rigoroso cerimoniale di Castiglia, venne a rendere omaggio ad Isabella qual regina di Granata.

Il venerdì, 6 gennaio, giorno dell'Epifania, festa dei re, i Sovrani fecero la loro entrata solenne nell'Alhambra, alla cui porta l'arcivescovo di Granata, assistito da numeroso clero, venne a riceverli processionalmente.

Dopo una lotta di 778 anni, la Mezza-luna era finalmente atterrata. Questo trionfo degli Spagnuoli allegrò tutta quanta la Cristianità. Giovanni di Strada fu mandato subito a Roma quale ambasciatore straordinario, e viaggiò sì spedito che vi recò egli stesso la prima notizia del grande evento: il Sommo Pontefice Innocenzo VIII, ringraziando Dio con tutta l'anima, comandò pubbliche azioni di grazie, ed una procession solenne alla chiesa di San Giacomo degli Spagnuoli: Sua Santità v'intervenne in persona con tutto il Sacro Collegio; officiò pontificalmente, e nel sermone pronunziato alla sua presenza, il predicatore lodò altamente il carattere cristiano dei Re e del popolo di Spagna.

A quel tempo, in mezzo ai favori che riservava alla Spagna, la Provvidenza gettava uno sguardo di compiacenza sopra « Genova la superba, » città dai palazzi di marmo, dalle chiese dorate, dove la carità pubblica, uguagliandosi alla ricchezza, scacciava la indigenza da'suoi vicoli tenebrosi. Genova pareva benedetta. Mentre uno de' suoi figli, uscito dalle file del popolo, meditava l'opera più colossale del genio umano, un altro, eletto fra' patrizi illustri, sedeva sul trono dell'infallibilità apostolica.

Giovanni Battista Cibo, cittadino di Genova, promosso alla tiara sotto il nome di Innocenzo VIII, era veramente il principe della pace, il mediatore delle controversie dei re e lo zelatore della guerra contra l'Islamismo. Nessuno partecipava con animo più sincero alle vittorie d'Isabella, ed alle speranze del suo concittadino Cristoforo Colombo.

Non erano peranco terminate le allegrie trionfali del conquisto, che la Regina dava udienza a Colombo.

Il solo aspetto di questo nobile straniero, a cui l'approssimava, senza saperlo, una segreta comunanza di fede e di genio, assecurò la Regina contro le obbiezioni della Giunta di Salamanca. In quella conferenza non sorse alcun dibattimento intorno al progetto perchè non sussistevano più dubbi sul porlo in opera: la Regina lo approvava per istinto; ella indovinava in Colombo una comprensione superiore delle cose, e lo teneva qual persona eccezionale: la presenza di lui, infatti, palesava la sua grandezza interiore, la vera fede.

Accettato, pertanto, il progetto senza più ricorrere ad esame o giudizio altrui, senza restrizione, e come l'ispirazione lo aveva concepito, non restava che determinare i vantaggi che si attribuirebbero al suo autore dopo il felice riuscimento. Una commissione, presieduta anch'essa dal prudente Fernando di Talavera, fu incaricata di regolar questo punto. Colombo conferì con essa, e le fece conoscere le sue pretensioni: dovette esporle categoricamente.

Allora quest'Uomo, il cui pensiero era più vasto del mondo, lasciò presagire la grandezza, delle sue speranze dal premio che stabiliva, ove si avverassero: i Commissari dovettero stupirne; ecco, infatti, le principali condizioni poste da Colombo alle corone di Aragona e di Castiglia. Egli sarebbe

Vice-Re,

Governatore generale delle Isole, e della Terra-ferma da scoprire,

Grande ammiraglio del mare Oceano:

Le sue dignità si trasmetterebbero ereditariamente nella sua famiglia per diritto di primogenitura.

Egli lucrerebbe la decima di tutte le ricchezze, perle, diamanti, oro, argento, profumi, spezierie, frutti e produzioni di qualunque sorta scoperte nelle regioni soggette alla sua autorità e asportate di là.

Udendo simili pretensioni, i Commissari sdegnaronsi del suo ardimento: sbuffavano d'ira all'idea che un Italiano, stato così spesso messo in ridicolo o avuto in compassione, mentre get-

tava il suo tempo per le anticamere, implorando udienza, osasse stipulare titoli e cariche che lo solleverebbero al disopra de' più nobili casati della Spagna: quindi la conferenza fu sospesa.

Nondimeno agli occhi di Colombo pareva molto semplice ciò che dimandava. Egli giudicava naturalissimo, dappoich' era sul fare dono ai Re di regni più grandi di quelli ch' essi già possedevano, fissare tale rimunerazione, la cui importanza indicasse quella della sua inudita donazione. La ricompensa dev' essere in proporzione del servizio; e colui che accetta meno di quanto gli è dovuto concorre alla propria umiliazione. D' altronde Colombo non esigeva che il premio dimandato nove anni prima alla corona di Portogallo. Pe' suoi disegni bisognavagli un alto stato, una grande autorità, e sopratutto grandi ricchezze.

Si vuol egli sapere d' un tratto il segreto di quest' ambizion gigantesca? è secreto commovente, che gli sfuggì dalle labbra alcuni giorni dopo in una conversazion familiare coi Re, e che, dice egli, « li fece sorridere; » eccolo.

Cristoforo Colombo teneva come già recata ad effetto la sua scoperta di terre ignorate, alle quali avrebbe la fortuna di annunziare Cristo Redentore: prevedeva pericoli sopra ogni numero, terribili ostacoli, fatiche incessanti: qual contraccambio di tante fatiche, aspirava ad una ricompensa magnifica, la sola che credesse degna delle opere sue: aveva risoluto, col mezzo de' tesori che ritrarrebbe dalle sue scoperte, di liberare il Santo Sepolcro dal giogo de' Musulmani: voleva, a bella prima, trattare del suo riscatto all'amichevole, e, se non vi riusciva, levare a' propri stipendii cinquantamila fanti, e cinque mila cavalli, per istrappare alle profanazioni di Maometto il sepolcro di Gesù Cristo: avrebbe incontanente rimesso il governo di Gerusalemme alla Santa Sede, limitandosi, quanto a lui, all' onore di essere la sentinella della Chiesa sulla soglia di quella terra miracolosa, in cui compissi la nostra Redenzione.

Non potendo indovinare l'intimo pensiero di lui, i commissari della Corte non videro nelle sue pretensioni che una oltracotanza temeraria.

Fernando di Talavera, sempre avverso al Cosmografo genovese, rappresentò alla Regina che sarebbe un grave inconve-

niente per le loro Altezze, se scendessero ad un trattato, intorno ad un riuscimento stato giudicato imaginario; che se l'impresa falliva, elle si esporrebbero alle beffe delle Corti straniere, e scemerebbe nei loro Stati il rispetto portato alla loro sapienza; che, ammettendo anche il caso di un felice esito, concedere privilegi così esorbitanti ad uno sconosciuto, sopra tutto ad uno straniero, sarebbe inevitabilmente diminuire nell'opinione il prestigio della maestà reale. Sotto l'influenza delle osservazioni del suo confessore, la Regina esitò, e fe' proporre a Colombo condizioni alquanto diverse, quantunque ancora vantaggiosissime. Certamente gli vennero offerti, come in Portogallo, titoli, rendite, prerogative capaci di soddisfare qualunque altro cuore, non quello di Colombo: egli non accettò quelle condizioni, e non decampò per nulla dalle sue: conferendo con Monarchi soleva improntare il proprio dire d'un suggello di dignità familiare, quasi trattasse con pari suoi; ed ora che si approssimava l'ora di adempiere la sua missione, operava come aveva parlato.

Nè la sua povertà, nè i sei anni sprecati alla corte di Spagna in istanze infruttuose, nè il trascorrere del tempo che minacciava di rendere inutile il suo disegno, poterono smuoverlo. Egli aveva consumati più di diciott'anni in tentativi, e nondimeno preferiva ricominciare da capo tai difficili negoziati con altro Stato, piuttostochè derogare a ciò che pensava essere richiesto dalla dignità de' suoi diritti.

Gli amici di Colombo procurarono rattenerlo, e pare, che, pregato dal suo fedele amico Juan Perez, si ponesse di nuovo in relazione col gran Cardinale di Spagna. Nell'alta idea ch'ei si era fatta di Colombo, questo principe della Chiesa non trovava punto eccessive le condizioni da lui poste qual premio de' suoi servigi, e di cui si offendeva l'orgoglio de' cortigiani: ma considerazioni personali lo impedivano d'intervenire.

Tuttavia, anche fuori della Commissione, l'enormità delle fatte domande preoccupava i consiglieri dei monarchi. Siccome si obbiettava motteggevolmente a Colombo che la sua abilità era rara, perocchè senz'arrischiare dal canto suo spesa alcuna, checchè avvenisse, avrebbe sempre avuto l'onore di un comando,

egli offerse di contribuire alle spese per l' ottava parte. Questa offerta generosa, fatta in un momento d' indegnazione, fu avidamente accettata. Non ostantè questo sacrificio, non gli venne conceduto quanto dimandava. Il Re appalesava già di essere alieno da tale disegno. L' influenza che l'arcivescovo di Granata esercitava sulla Regina paralizzava la di lei volontà: le parve di fatto che la dignità quasi regia chiesta da Colombo fosse per essere un premio troppo oneroso, per grandi che venissero a riuscire le scoperte sperate.

La conferenza era già rotta: il negoziato fu abbandonato. Non ottenendo ciò che aveva chiesto, e non cedendo nulla di quanto esigeva, inflessibile nella sua risoluzione, Colombo gettò gli occhi sulla Francia, il cui re avevagli data risposta. Correva il fine di gennaio, nè volle perdere neppure un giorno di più in trattative inutili cogli Spagnuoli, dappoichè immutabile era la sua determinazione: salutò tristamente i pochi suoi amici, e salito il suo mulo si addrizzò a Cordova, ove lo chiamavano alcune faccende domestiche prima di abbandonare forse per sempre, la Spagna, diventata al suo cuore una seconda patria.

§ II.

Intorno ad Isabella, astro dei nuovi destini della Spagna, gravitavano alcuni spiriti eletti, che riflettevano le chiarezze della ispirazione di lei. Teneri della verità, osservatori della giustizia, desiderosi della gloria di Dio, preoccupati della grandezza della loro Sovrana e della nazione spagnuola, la partenza di Colombo parve loro una perdita immensa, irreparabile, che preparava forse una vergogna e un pentimento eterno alla loro patria. Uno di questi uomini, Luiz de Santangel, ricevitore dei diritti ecclesiastici nell' Aragona, ottenne un' udienza dalla Regina. Inquieto per la gloria della Sovrana adorata, trasportato dal suo zelo, egli espresse a lei amaramente, e in guisa di rimprovero e di lamentanza, la sua sorpresa in veder trascorrere a debolezza lei, il cui coraggio si era sempre mostrato invitto: le mostrò come una tale impresa meritasse la sua protezione, poichè poteva avere i maggiori risultamenti per la gloria di

Gesù Cristo, pel trionfo della Chiesa, per la prosperità de' suoi regni: le richiamò al pensiero il dolore che proverebbe se qualche altro monarca attuasse un tale disegno: le ricordò che la persona stessa di Colombo, la sua purezza, la sua fede, la sua scienza, la sua superiorità sui cosmografi che lo condannavano, meritavano credenza; con tanto maggior ragione, perch'egli non dimandava nulla prima di aver dato; premiato, se riuscente; e d' altronde non avventurava egli la sua vita e l'ottava parte delle spese ? e ammettendo, eziandio, che non iscoprisse nulla, non ne conseguiterebbe perciò alcun biasimo alle loro Altezze; per lo contrario, tutto il Mondo saprebbe ad esse grado di aver tentato cosa, il cui riuscimento poteva essere tanto glorioso. Insistette sull' obbligo morale che hanno i monarchi di ampliare il dominio delle scienze, di acquistare la conoscenza delle cose lontane, di penetrare, per quanto è possibile, ne' segreti di questo mondo.

Non che offendersi della vivezza e de' consigli di Luiz de Santangel, Isabella, che ne pregiava i motivi, lo ringraziò della sua sincerità. In quella sopraggiunse Alonzo di Quintanilla, che riconosceva dalla propria virtù il fondamento del credito di cui godeva: associossi alle supplicazioni di Santangel; e intanto, pochi passi discosto, nella cappella della Regina, il padre Juan Perez, prostrato dinanzi al tabernacolo, supplicava il Signore, pei meriti della Passione del suo divino Figliuolo, d'illuminare colla sua grazia, lo spirito d' Isabella: Dio l' esaudì.

Improvvisamente la Regina si mutò affatto. Un movimento misterioso operavasi nell' anima sua; Dio le apriva l' intelletto. Gli occhi della sua mente si dischiusero; ella comprese interamente Colombo, e vide qual uomo le avesse mandato la Provvidenza. Allora, non ascoltando altro più che la voce interna, la qual parlava al suo cuore, ringraziò que' due fedeli servi della loro insistenza e per la gloria di lei, e coll'accento di una risoluzione immutabile, dichiarò che accettava l' impresa per suo conto, qual regina di Castiglia; aggiunse che sarebbe, non pertanto, necessario differirla qualche tempo, a motivo della povertà del tesoro, conseguenza della guerra; che però se tal ritardo spiacea loro, ell' aveva le sue gioie, e le avrebbe messe in pegno per le occorrenze dell' armamento.

Nella effusione della loro riconoscenza, Alonzo di Quintanilla e Luiz de Santangel le baciarono, come a santa, le mani con rispetto. Luiz de Santangel assicurò la Regina che non le bisognerebbe fare il pegno delle gioie; imperocch' egli si assumeva l'incarico di anticipare la somma occorrente sul danaro dell'Aragona: ottenne dal Re l'autorizzazione di fare una tale prestanza alla Corona di Castiglia; il tesoro aragonese fu ristorato poscia esattamente del prestito fatto, sendochè il Re, troppo prudente, non volle entrar in questa impresa, nel cui riuscimento non aveva fede.

Immantinente, per ordine della Regina, fu spedito di tutta fretta un ufficiale delle guardie perchè riconducesse indietro Colombo: lo raggiunse a due leghe da Granata, verso il Ponte di Pinoso, famoso pei combattimenti, che vi erano stati dati. Andò voce, che, dopo tanti disgusti ed inganni, colle labbra contratte dall' amarezza ch'empievagli il cuore, il grand' Uomo esitasse a tornarsene indietro. Ma quando gli fu racconto tutto quello ch' er' avvenuto, e la ferma risoluzione della Regina, obbedì con una sommissione affettuosa, indovinando già qual parte la Provvidenza riserbava nell'opera sua a quella Donna, la sola che fosse degna di associarglisi.

La Regina aveva presa, diffatti, appunto allora una determinazione eroica. Nonostante la Giunta de' cosmografi, il parere del suo consiglio privato, le rappresentazioni del suo confessore, a cui ella aveva mostrato sempre la più grande condiscendenza; nonostante l' opinione del suo real consorte, a cui ella si recava a dovere di compiacere in ogni cosa, ed i cui desiderii erano per lei altrettante leggi; nonostante il disfavore delle apparenze, e l'opposizione di quanti le stavano intorno, Isabella aveva obbligata la sua parola allo Straniero.

Chi prende ad esaminare questa fiducia, non meno improvvisa che inconcussa della Regina, vi nota alcunchè di sublime e di misterioso, come l' impresa stessa di cui ella diventava l'anima e la protettrice.

Il padre Juan Perez, che, superando la sua avversione per la Corte, eravi rimasto a difendere la gloria della Regina e quella della Chiesa, proteggendo il suo amico, assicurato final-

mente dell'esito della cosa, si affrettò di tornare alla sua pacifica cella.

§ III.

In giungendo Colombo fu accolto a Corte con onori straordinari. La Regina lo accolse con tali segni di soddisfazione e di benevolenza, ch'egli potè, per un istante, dimenticare i sofferti affanni. Questo momento segna il primo lineamento della missione di Colombo. Oggimai la sola Regina è l'anima e il mezzo dell'impresa. L'astuto e diffidente re d'Aragona rimane stranio alla spedizione: dà nome e firma agli atti della Regina, secondo le convenzioni stabilite tra loro: ma restò ben inteso che l'impresa era fatta esclusivamente dalla Regina di Castiglia, a suo rischio e pericolo. Perciò, finchè ella visse, i soli Castigliani ebbero il diritto di stabilirsi ne' paesi scoperti.

Quanto aveva dimandato Colombo, gli venne consentito, senza levarvi la menoma cosa.

Tuttavia le formalità necessarie per le scritture fra l'Aragona e la Castiglia intorno al prestito contratto, e le incessanti occupazioni richieste dal nuovo ordinamento dell'antico regno di Granata, non permisero ai Re di firmare altro che il 17 aprile 1492, nella città di Santa Fè, gli articoli del trattato stesi sotto il nome di capitolazione, dal segretario di gabinetto, Juan de Coloma.

Il 30 aprile, fu spedito il titolo dei privilegi di Colombo. Queste lettere patenti portavano, ch'egli sarebbe grande Ammiraglio dell'Oceano, colle stesse prerogative che godeva l'ammiraglio di Castiglia, vicerè, governatore generale di tutte le Isole e della Terra-Ferma che scoprirebbe; che le sue dignità sarebbero trasmissibili in perpetuità nella sua Famiglia.

Il dì 8 maggio, a queste ricompense eventuali, la Regina aggiunse un favore, pieno di squisita bontà, nominando il piccolo Diego, primogenito di Colombo, paggio del principe reale, con una pensione annua di nove mila quattro cento maravedis. Quest' onore era riservato ai soli figli delle più illustri case del regno.

Per l'armamento della spedizione motivi di economia fecero scegliere il modesto porto di Palos: siccome i suoi abitatori

erano costretti, in commutazione di ammenda, a fornire gratuitamente alla corona, per un anno, due caravelle armate e provvedute dei loro equipaggi, così fu loro ingiunto di doverle mettere, nello spazio di dieci giorni, agli ordini di Cristoforo Colombo: le merci e provigioni destinate a questo armamento furono esentuate da ogni diritto di fisco e di dogana; e venne dato ordine di sospendere ogni azione di giustizia a pro di quelli che farebbero parte della spedizione.

Il 12 maggio, avendo Colombo avuto la sua udienza di congedo, partì subito per Cordova, ove lo chiamavano alcune cure relative all'educazione de' suoi figli. Probabilmente fu allora che un nipote germano di sua moglie, « onesto gentiluomo di Cordova » Diego de Arana, si determinò a tentare con lui lo spaventevole viaggio del *mar tenebroso*.

Pochi giorni appresso, Colombo arrivava a Palos.

§ IV.

Il padre Juan Perez de Marchena, che aveva aperto il suo convento allo straniero povero e sconosciuto, ricevette nelle sue braccia l' amico ricolmo d' onori, e pieno di speranza. Colombo diventò da capo l' ospite della Comunità di San Francesco: e, come si vedrà, l' assistenza del padre Guardiano non gli fu allora meno utile che ne' primi giorni del suo arrivo alla Rabida.

Il mercoledì 23 maggio, prima di mezzodì, il padre Guardiano discese dal Convento con Colombo, e l'accompagnò alla chiesa parrocchiale di Palos, collocata sotto il patronato di san Giorgio. Quivi, in mezzo a quella popolazione di marinai, alla presenza de' primi sindaci, Diego Rodriguez Prieto e Alvaro Alonzo Cosio, a richiesta di Cristoforo Colombo, sempre assistito dal francescano Juan Perez de Marchena, il notaio pubblico Francesco Hernandez fece solennemente lettura della lettera delle loro Altezze, la quale ingiungeva di consegnare a lui due caravelle armate e montate.

Quantunque il porto di Palos dovesse fornire a proprie spese gli uomini degli equipaggi, sotto pena di un'ammenda di dieci mila maravedis a profitto della Camera reale, pure i So-

vrani degnavano conceder loro la medesima paga che sui navigli di guerra, e fare ad essi sborsare quattro mesi anticipati salendo a bordo. Inoltre al ritorno dalla spedizione, se potevano produrre un certificato di buona condotta, rilasciato dal loro capo, sarebbero francati dal rimanente della condanna. Le autorità di Palos, inchinatesi, risposero che obbedirebbero a questo comando colla sommissione dovuta agli ordini dei Re. E di questo fu steso atto dal notaro pubblico, sotto gli occhi di Fernando del Salto, procuratore del Consiglio di Palos, assistito da due testimoni, il sindaco Lorenzo de Ecarrana e Garcia Fernandez Carnero. Una simile pubblicazione venne fatta del paro a Moguer.

Nondimeno, allorchè seppesi che si trattava di navigare all'occidente, nel *mar tenebroso*, si diffuse costernazione in ogni casa. *Il mar tenebroso*! bastava il nome ad agghiacciare di terrore i più intrepidi.

Oggidì saremmo ingiusti a deridere quei terrori: essi erano allora naturali, e quasi logici, poichè si fondavano sul raziocinio. Il telescopio non esisteva peranco a misurare lo spazio, scrutare le miriadi di soli della via lattea, noverare i satelliti di Giove e di Urano, decomporre il triplice anello di Saturno, pesare le diverse masse, calcolare le differenti velocità dei mondi, che gravitano intorno al nostro sole, e via via: la composizione, il volume e il peso della terra non erano per anco chiariti; la forma ne rimaneva indeterminata.

Gli uni la dicevano piana e lunga, continuata indefinitamente dall'Oceano incommensurabile; gli altri la pretendevano quadrata, ma attorniata da ghiacci e mare senza confini. Si ammettevano « zone inabitabili, » e per le imperfezioni della nautica, gl'insegnamenti de' cosmografi, capricciosi e contraddittorii, somigliavano a caos. Non deve, dunque, recare sorpresa che questa confusione reagisse sulle menti. Nell'intelletto, lo sconosciuto tocca il tenebroso, e le tenebre sono sempre formidabili. Si pensava che il Caos, l'Erebo nascondevansi nelle profondità estreme di quel mare che tutti i cosmografi designavano col nome di *tenebroso*, perchè secondo il geografo di Nubia, lo sceriffo Edressi, e al dire de' navigatori arabi, approssimandosi

a que' luoghi, si trovano « correnti d'acque oscure, e poca chiarezza nell' atmosfera. » L' incertezza e l' oscurità della scienza, intorno a quel mare, parevano giustificarne la paurosa denominazione. Nel *mar tenebroso* si davano di cozzo i torrenti pelasgici, e si aggiravano vortici in seno ai quali trastullavansi Behemoth, e il gran Leviatano, scortati da mostri subalterni.

Tutte le opere di geografia accreditavano la trista denominazione, poichè sulle carte de' cosmografi si vedevano disegnate, intorno alle terribili parole *mare tenebrosum*, figure spaventevoli, a petto delle quali i ciclopi, i lestrigoni, i grifoni, gli ippocentauri non avevano che benigne fisonomie. I geografi arabi, impediti dal Corano di riprodurre imagini di animali, si limitavano a caratterizzare quel mare col mezzo di un segno, la cui cupa unità, se non ispaventava a prima giunta, percuoteva vivamente l' imaginazione; una mano u[illegible]ata, la mano di Satana, che sporgeva dall'abisso, pronta a trarre sotto i vortici i navigatori che fossero tanto temerari da inoltrarsi nelle acque del Bahr-al-Jalmet.

Nè questi pericoli sotto-marini erano i soli che corressero gli esploratori: giganteschi avversari potevano improvvisamente piombare dal sommo dell'aere: in quelle latitudini si librava sovr' ale immense l'uccellaccio rock, che col suo rostro sollevava, non un uomo ed una barca, ma un naviglio carico di tutto il suo equipaggio, lo portava nella regione delle nubi, e da tale altezza si trastullava a fracassarlo fra' suoi artigli, per lasciarlo cadere a brano a brano, uomini e cose, nelle onde spaventevoli del *mar tenebroso*. Certi passi di autori gravi fanno fede che a quel tempo essi medesimi condividevano la credenza volgare. Appunto in quell' anno, nella prefazione di un libro proibito, il giureconsulto Fernando de Rojas parlava seriamente dell'uccello rock. Più di un secolo dopo scoperta l'America, il duca d'Arion, vicerè del Messico, credeva che nella parte sconoscinta della Nuova Spagna vivessero aquile a due teste.

I lettori renderannosi facilmente ragione di queste credenze e di questi spaventi, se ricorderanno che allora non esisteva mappamondo, il qual non indicasse mai colla imagine di mostri spaventevoli, i gradi vicini alla linea equinoziale. Or, come i ma-

rinai avrebbero potuto sottrarsi all'errore comune, universale? Andare nel *mar tenebroso* era un affrontare l'incendio pei fuochi del sole, un ingolfarsi nell'oscurità del caos, un esporsi ad essere distrutti nell'aere, o sepolti sotto l'abisso eterno del negro Oceano. E gl'intrepidi piloti che avevano frequentato Lisbona, o navigato alle Canarie ed alle Azzorre, quantunque scemassero assai cotali spaventi, erano però sempre convinti della impossibilità di traversare il *mar tenebroso*, lo spaventevole Bahr-al-Jalmet degli Arabi.

Intanto il tempo scorreva. Non ostante l'ordine reale, e la fatta promessa di obbedienza, le autorità di Palos non avevano per anco fornita alcuna caravella: la spiaggia era interamente deserta: tutti i proprietari delle navi le andavano a nascondere o le conducevano in altri porti per sottrarle alla requisizione.

Informata di tale ostacolo, la Regina spedì il 20 giugno a Palos la guardia del Corpo Juan de Penasola, uomo energico, con potestà di imporre l'ammenda di duecento maravedis per ogni giorno di ritardo a coloro che si rifiutassero all'esecuzione de' suoi ordini. Ed era, altresì, autorizzato a far prendere sulla costa dell'Andalusia qualunque nave e marinaio che giudicasse acconcio a questo nuovo servizio.

Questa fu una gran desolazione pei proprietari delle navi, e per gli uomini di mare: contrastavano, gridavano, alle suppliche aggiungevano le promesse: l'armamento non progrediva. Tuttavia Juan di Penasola s'impadronì d'una caravella, buona veliera, chiamata la *Pinta*, che apparteneva in comune a due abitatori di Palos, Gomez Rascon e Christoval Quintero: costoro si risguardarono come perduti, essi, la nave e tutto il loro avere: maledivano la venuta del Genovese millantatore e instigatore, il quale aveva carpito per sorpresa alla sapienza dei Re l'ordine di sì disastrosa navigazione.

I legnaiuoli, i racconciatori delle navi si dicevano malati, o si nascondevano per non essere costretti a riparare la caravella. Non si trovavano nè legname, nè stoppa, nè catrame, nè gomene. Il rigore della missione data a Juan de Penasola non riusciva meglio de' ragionamenti di Colombo. Bisognavano tre navi, e non se ne aveva che una: già una cupa esasperazione agitava gli spiriti.

In tale infelice stato di cose, lo zelo del padre Juan Perez venne in aiuto del suo amico e della smarrita popolazione.

Il Francescano è naturalmente simpatico al popolo a motivo della povertà della sua vita e dell'umiltà del suo vestire: n'è amato, perchè visibilmente esso lo ama: la sua modesta familiarità piace, e il suo attaccamento conquide. Inoltre il Guardiano della Rabida godeva di una stima personale fra le genti di mare: si frammetteva ai marinai, scherzando sui loro terrori; assecurava le loro famiglie e arrolava all'impresa colle sue parole e colle sue dimostrazioni anco nei porti vicini. Il zelante Francescano si riprometteva dalla spedizione di Colombo l'ampliazione del regno di Gesù Cristo, una grande gloria per la Chiesa, ed un benefizio per tutta quanta la civiltà: come aveva così giustamente detto la Regina, egli era conscio che Colombo andava in « quegli spazi dell'Oceano a compiere cose importantissime in servizio di Dio. » Nel difendere il suo ospite, sosteneva altresì le sue proprie idee, e cattolicamente pigliando parte attiva all'opera di lui, si onorava di cooperare al suo apostolato, e di contribuire a recare ad effetto il desiderio del beato Fondatore dell'Ordine Serafico, il cui ardore avrebbe voluto predicar Gesù Cristo, la sua Croce, e la sua povertà in tutto l'universo. Così il padre Juan Perez affaccendavasi col cuore e coll'anima a convertire i poltroni, ed a far risolvere gl'irresoluti.

Egli andava ora solo, ed ora accompagnato dal suo amico; dovunque movea Colombo, ivi er' altresì il Guardiano della Rabida. L'operosità del suo ardore fece gran senso in paese: più di venti anni dopo i testimoni del suo zelo ne conservavano la memoria.

Tuttavia, non ostante l'assistenza del padre Juan Perez, sovente lo spavento, un racconto falso od errato distruggevano in poche ore gli effetti della sua predicazione nautica di più giorni: sulla costa dell'Andalusia non si parlava d'altro che di quella spedizione: tutti gli uomini di mare tenevano quasi sogno l'idea di una scoperta di terre oltre il *mar tenebroso;* perciò non era piloto che volesse imbarcarsi.

Allora il guardiano della Rabida prese un partito decisivo.

§ V.

Era a quel tempo a Palos una famiglia ricca e stimata, la cui casa, che sussisteva non ha guari, era la maggiorente in città: componevasi dei tre fratelli Pinzon, tutti uomini di mare di grande sperienza. Juan Perez de Marchena fece conoscere a Colombo il primogenito Martin Alonzo Pinzon uomo di teorica e di pratica in marineria.

L'idea di un viaggio attraverso il *mar tenebroso*, che atterriva tutti i marinai dell' Andalusia, non ispaventò Martin Alonzo Pinzon: era giunto testè da Roma, ov' era stato più fiate pel suo commercio. Da quest'ultimo viaggio recava seco alcune idee che lo avevano preparato naturalmente ai gran disegni di Colombo.

Martin Alonzo Pinzon conosceva particolarmente uno de' bibliotecari di Papa Innocenzo VIII, che avea fama di molto versato in geografia. Questo dotto gli aveva mostrato un mappamondo, su cui si trovava indicata nel mare Oceano una terra senza nome, vers' occidente. Come il Guardiano della Rabida aveva avuto il presentimento delle terre sconosciute, il cosmografo della biblioteca papale si era forse elevato alle medesime comprensioni. D' altronde l' idea di Colombo non poteva essere ignorata a Roma: sappiamo che al tempo del suo carteggio con Toscanelli, questo Fiorentino frequentava la corte pontificia. Dalla capitale del mondo cristiano, Toscanelli scrisse la sua seconda lettera al navigatore genovese: non è pertanto credibile che Toscanelli, il quale stanziava a Roma, avesse a lui tenuto segreto l' ardito disegno comunicatogli da Colombo di scoprire l' estrema Asia per la via dell' Occidente.

Questo disegno, che doveva produrre sì gran risultamenti per la Chiesa, non poteva essere indifferente al successore del Principe degli Apostoli. Da più anni la Santa Sede trovavasi informata delle idee di Colombo. Le relazioni ulteriori di Cristoforo Colombo colla Santa Sede mostrano ch' egli aveva dovuto primieramente comunicare la sua risoluzione al Capo della Chiesa, e invocare la sua benedizione sullo scopo delle sue fatiche: una tradizione costante a Roma lo conferma; Roma anche a' di

nostri ricorda un tal fatto. La famiglia di papa Innocenzo VIII sapeva quale interesse prendeva l' illustre Pontefice al progetto del suo concittadino; perciò fece scolpire sulla sua tomba la sua partecipazione alla scoperta, comechè non abbia avuta la gioia di vederne la riuscita.

Noi siam fondati ad affermare la esistenza di quel mappamondo che notava una terra da scoprire: una tale indicazione poteva esistere, o per effetto di quella misteriosa iniziativa delle grandi cose ch' è propria della Chiesa Romana, o come conseguenza e testimonianza della comunicazione precedente delle idee di Colombo, direttamente da lui sottoposte al Sommo Pontefice.

Il giovane Arias Perez Pinzon, che accompagnava suo padre in quel viaggio, assistè alle sue confabulazioni cosmografiche col bibliotecario; videlo consegnare a suo padre la copia di quella mappa, che questi conservò preziosamente, forse coll'intenzione di tentare un giorno la scoperta. Un abitante d'Huelva, Antonio Hernandez Colmenero, familiare di casa Pinzon, aveva udito leggere la descrizione di tal mappa a Roma, ove accompagnava il suo patrono Martin Alonzo. I cugini e gli amici di Pinzon, fra gli altri il pilota Juan de Ungria, Luis del Valle, e Martin Munnez avevano avuta da lui cognizione di quel documento.

Checchesia di ciò, appena Martin Alonzo Pinzon, che veniva da Roma, e Cristoforo Colombo che vi aveva relazioni, s' intesero fra loro, tutte le difficoltà scomparvero.

La notizia della comunicazione geografica fatta dal bibliotecario del Papa, venne ad afforzare l' approvazione che il Nunzio apostolico, il gran Cardinale di Spagna, il primo professore di Teologia a Salamanca e il francescano cosmografo Juan Perez di Marchena davano alle idee di Colombo. Evidentemente il patronato del clero pareva fornir guarentigia allo Straniero: la diffidenza contra lui diventò meno generale.

In breve andò intorno la voce che al primogenito dei tre Pinzon, comunemente chiamato il signor Martin Alonzo, andava molto a grado il disegno del Genovese. Si aggiungeva, altresì, che egli si proponeva di tentar l' avventura sulla *Nina*, bella picciola caravella appartenente a Vincenzo Yannes Pinzon, il più

giovane dei tre fratelli, destinato ad essere annoverato fra'le grandi celebrità di mare. Di fatto, i tre Pinzon avevano stretta una convenzione coll' amico del padre Juan Perez. Il loro esempio secondò maravigliosamente le influenze del Guardiano della Rabida, e la maggior parte dei marinai cominciò a rassicurarsi.

Il credito dei Pinzon era grande a Palos. Il signor Martin Alonzo faceva il commercio degli arredi e delle munizioni per le navi; era il principale provveditore della marineria in quel porto: le sue ricchezze, le sue cognizioni, l'antichità della sua famiglia lo ponevano capo ai più notevoli della città. Da quel punto, senza che Juan de Pennasola avesse motivo di esercitare nuovi rigori, Palos offrì in esecuzione del suo obbligo, come seconda caravella, una certa nave, invecchiata sul mare, chiamata « *la Gallega* » grossa, pesante, solidissima. Quantunque impropria al servizio a cui la si destinava, pur nè Colombo, nè Juan Perez, suo consigliere, ardirono rifiutarla, per la tema di allungare così i ritardi già tanto incresciosi alla loro impazienza. La *Gallega* fu dunque accettata qual caravella, e si cominciò ad equipaggiarla. Colombo la scelse per inalberarvi la sua bandiera di comandante; solo ne mutò il nome, per cristianizzarla; ponendola sotto la protezione speciale della Santa Vergine, la fece benedire e chiamare *Santa Maria*.

In mezzo agli apparecchi dell'armamento, Cristoforo Colombo continuava a menar la vita di un discepolo dell'Ordine Serafico: non usciva dal convento che per necessità, occupandosi della cura dell' anima sua, e avanzando nella perfezione cristiana. Allora si fu certamente che egli si obbligò, come membro del terz' ordine, alla regola di San Francesco: passava i suoi giorni nell' orazione e nella contemplazione de' Misteri: procurava di diventare sempre meno indegno della bontà di Dio, che si era piaciuto eleggerlo per un' opera senza pari. Egli non si lasciò menomamente impassionare dai ritardi, dagli spaventi, dal mal volere della città, quantunque insorgessero alla sua partenza ostacoli così serii che la stessa autorità reale non poteva vincerli da sola.

La storia ha conservato memoria dei generosi sforzi del Guardiano della Rabida per sicurare gli animi e stimolare il coraggio;

di Colombo non accenna: ei, che ne' suoi viaggi posteriori mostrò sì grande operosità, e si occupò delle menome particolarità, non pare questa volta aver fatto cosa ricordevole.

Comprendendo che la sua qualità di straniero, di genovese rendeva sterile la sua eloquenza, che non si aveva in lui alcuna credenza, ch'egli non poteva formare a proprio grado il suo stato maggiore e la maestranza, che gli bisognava prendere ciò che la piccolaPalos metterebbe alla sua portata, accettò con una intera annegazione dellasua persona ciò che piaceva alla Provvidenza. Era ne' suoi principii di non tentar Dio, di non far violenza alle circostanze, ma di soffrirle con rassegnazione, aspirando però con ostinata fermezza al conseguimento di ciò che reputava possibile ad opera d'uomo: sentiva come una fiducia ineffabile in cuore, non si spaventava in alcun modo delle difficoltà, non si preoccupava del di fuori, e rimaneva nel suo caro chiostro, culla del suo destino, ove aveva trovato un amico incomparabile, il più intimo, il più amoroso che egli abbia avuto sulla terra.

Sicuro oggimai che la sua missione doveva compiersi, egli non abbandonava il suo lavoro interno, e si limitava a gettare di quando in quando il suo sguardo esercitato sulle particolarità dell' armamento, a cui i Pinzon vegliavano colla maggiore assiduità, perch' erano interessati al buon riuscimento della spedizione, avendo i tre fratelli, e particolarmente il più giovane, Vincenzo Yannez Pinzon, sulle istanze del padre Juan Perez anticipato a Colombo l' ottava parte della spesa totale che toccava a lui di fornire.

In una delle sue improvvise apparizioni in mezzo agli operai, Colombo sorprese uno spediente imaginato da Gomes Rascon e Cristobal Luintero per sottrarsi a quella navigazione che gli spaventava. Essi avevano disposto in tal guisa il timone della *Pinta*, che i pezzi, in apparenza perfettamente collegati, si sarebbero disuniti alla prima ondata: volle costringerli a rifare il lavoro, ma fuggirono, e gli altri legnaiuoli si nascosero.

Allora fu che l' infaticabile Francescano rese a Colombo nuovi servigi, riconducendo gli operai al lavoro, e stimolandoli colle sue salutari esortazioni. Grazie a lui, ben più che ai tre fratelli Pinzon ed alla guardia del corpo Juan de Pennasola, rimasto a

Palos per affrettare la partenza, verso il cadere del luglio, le tre navi della spedizione furono in istato di navigare.

§ VI.

Niuno storico ha particolarizzati gli apparecchi di quel viaggio, e indicata la natura precisa de' suoi mezzi di esecuzione: tutti si restrinsero a congetture. Si è creduto di rendere più interessante questa spedizione pretendendo fosse eseguita con tre navi, una sola delle quali aveva un ponte. La maggior parte degli scrittori ci mostrano Colombo premuroso di partire, avventurandosi su barche che Robertson paragona a *grandi scialuppe;* che Washington Irving chiama *barche leggere;* che La Martine denomina le *tre barche;* e che il signor Achille Jubinal appella *barche costerecce;* miseri navigli che la prima tempesta avrebbe sommersi. Credere ad una tale imprudenza è conoscere poco la sapienza dell' Uomo che Dio suscitò per simile opera.

Colombo, che non commetteva mai nulla al caso, sicuramente non sarebbe incorso in sì fatta temerità; e neppur avrebbe salpato, se avesse ottenuto due sole navi: ne chiedeva almen tre; e l'avvenimento giustificò le sue previsioni, provando, che, se non avesse avuto seco che due navi, l' Europa non avrebbe conosciuto mai la sua scoperta. I pericoli ch' egli andava ad affrontare erano abbastanza terribili senza aggiungervi i torti dell' imprevidenza.

A noi pare importante di arricchire la storia, dopo un lasso di trecento sessanta tre anni, di alcune precise particolarità sulle disposizioni materiali di questa spedizione, la più importante che mai sia stata.

Ciò che Colombo aveva espressamente chiesto erano tre caravelle: diffatto, per approssimarsi alle coste, navi più grandi sarebbero state un pericolo ed un impaccio.

Alcuni dotti hanno tessuto lunghe dissertazioni sull'etimologia, greca secondo gli uni, araba secondo gli altri, italiana a senno d'altri, della parola *caravella;* sostenendo ch'erano navi di non grande capacità, anzi di poca. Noi non temiamo di emet-

tere una opinione assolutamente contraria alla generalmente adottata intorno alla mole delle caravelle. I fatti hanno una logica più calzante dell'etimologie, e dell'erudite definizioni.

Diciam, dunque, che le caravelle non erano così piccole come si suppone. La loro destinazione voleva, certo, che la loro dimensione fosse proporzionata al loro impiego. Or bene, esse adempievano nel tempo stesso all'ufficio de' nostri brick e delle nostre navi da trasporto; servivano a trasferire soldati, viveri, artiglierie, ed a combattere in alto mare. Le caravelle furono le sole navi mandate dall' infante don Enrico in iscoperta nell'Oceano, e sulle coste dell' Africa occidentale. Quando il re Giovanni II tentò, a' danni di Colombo, la sua spedizione clandestina, fece partire una sola caravella, sotto il pretesto di andare a vettovagliare la colonia del Capo Verde. E in questo tempo, appunto, udendo gli apparecchi della Castiglia, volendo il Portogallo impedire colla violenza l' impresa di Colombo, mandava contra di lui tre caravelle.

Dunque le caravelle non erano navi dal legger carico che si crede comunemente.

Quelle ch' erano state armate a Palos per quel viaggio, bastavano rigorosamente al loro oggetto. Una circostanza di questa medesima navigazione stabilisce positivamente la cosa. La più piccola delle tre caravelle, il cui nome indicava esiguità, la *Nina*, provveduta solo di vele latine, come i batelli pescherecci di Marsiglia, si trovò nel corso di questa spedizione, in seguito ad un accidente di mare, portare cinquantasei persone, un sopraccarico di artiglieria, ed una parte degli arredi della *Santa Maria*, senza che questo peso facesse abbassare sensibilmente la sua linea a fior d'acqua. Secondo la testimonianza di Colombo, essa poteva portare cento uomini di più.

Senza esser sempre *pontate* dalla poppa alla prora, le caravelle portavano avanti e indietro, solidi castelli di legno, disposti per l' attacco e per la difesa. A cagione della loro grande elevazione al di sopra dell' acqua le caravelle si classificavano fra le navi di alto bordo: le mediane erano munite di sei ancore e di quattro alberi; il primo, vicino alla prora, portava una vela quadrata sormontata da un trinchetto: gli altri alberi

portavano vele latine. Con tempo buono le caravelle potevano correre due leghe e mezzo all'ora.

La *Santa Maria* ch'era *pontata*, vale a dire provveduta di una tolda dalla poppa alla prora, aveva due alberi a vela quadrata, e due alberi a vele latine. L'albero maestro portava al di sopra della vela quadrata due piccole vele allacciate. Noi sappiamo che nel corso della navigazione s'impiegarono la mezzana, la civada, il trinchetto, ecc., il che implicava vele di gabbia, coffe, sarchie, un sistema di cordami e di girelle complicato. La dimensione della *Santa Maria* può esserci conosciuta molto approssimativamente: sappiamo che la sua grande scialuppa era lunga trenta piedi: ora, secondo le proporzioni allora stabilite nella costruzion navale, il rapporto della scialuppa alla caravella darebbe a questa una lunghezza di novanta piedi di chiglia, e una larghezza di ventisei piedi sul ponte, presso a poco la dimensione dei brick di guerra da dodici a venti cannoni. La *Santa Maria* aveva sul cassero un doppio ponte; sul davanti un piccolo castello. Il primo ponte e il castello erano forati per le bocche da fuoco. Nel primo ponte di dietro si allogavano pezzi di grosso calibro chiamati bombarde, e nel ponte superiore, cannoni di ottone, mentre sul davanti si trovavano spingarde e petriere. Otto áncore erano attaccate alla prora ed ai fianchi della pesante caravella.

Anzichè giudicare troppo piccola la *Santa Maria*, Colombo la trovava troppo grande. Ma siccome ne' suoi terrori il comune di Palos non aveva voluto dare alcun' altra caravella, bisognò contentarsi di questa per evitare interminabili ritardi. Questa nave di bell'apparenza, e solidissima, quantunque già vecchia, era pesante, mediocre camminatrice, e poco adatta ad una spedizione di scoperta.

La seconda caravella, la *Pinta*, a vele quadre, e la terza, la *Nina*, a vele latine, avevano un ponte sul di dietro e sul davanti; ma lo spazio compreso fra 'l davanti e il di dietro non era coperto da un cassero: c' era semplicemente una ballatoia di tavole lungo il bordo della nave. Queste due caravelle, provvedute anch' esse di artiglierie, avevano cannoni di metallo sul di dietro e spingarde sul davanti. I viveri consistevano in bue

affumicato, porco salato, biscotto, riso, piselli, ceci, fave, fagiuoli, aringhe, cipolle, vino, olio, aceto, sale, ecc., in tanta copia da poter bastare per un anno ad ogni caravella. Queste tre navi, che rappresentavano brick di dieci, sedici e venti cannoni, furono munite ciascuna di due pompe in legno per l'acqua. A' di nostri nessun ammiraglio si avventurerebbe a lontana esplorazione sopra simili navigli: ma siccome, eccettuata la *Santa Maria*, le due caravelle erano molto acconce per approssimarsi alle coste, e che gli equipaggi e i viveri v'erano sufficienti, così Colombo le trovò, diceva, molto addatte alla sua impresa, e passò a rassegna le persone della spedizione.

Sulla *Santa Maria* si imbarcarono secondo l'ordine di precedenza:

L'onorevole Diego de Arana, grande alguazile della flotta, nipote di Colombo; Pietro Guttierez, guardia nobile del Re addetto alla contabilità della corona; Rodrigo Sanchez di Segovia, eletto dai Sovrani *veedor*, controllore dell'armamento; Rodrigo di Escovedo, notaro reale, incaricato di stender gli atti e i processi verbali, secondo l'occorrenza; il bacelliere Bernardino di Tapia, storiografo della spedizione.

Dopo di essi venivano, quali luogotenenti di vascello, i piloti Per Alonzo Ninno, vero lupo di mare; Bartolomeo Roldan, marinaio specolatore, più mercante che militare; Fernando Perez Matheos, spirito inquieto e invidioso; Sancho Ruiz, zelante in adempiere al suo dovere; Ruy Fernandez, buon ufficiale; Juan de la Cosa, soprannominato il *Biscaglino*, abile nella teorica, e idrografo per istinto. Tenevano dietro l'interprete della spedizione, ebreo convertito, battezzato sotto il nome di Luiz de Jorrez, il quale sapeva il latino, l'ebraico, l'arabo, il cofto, l'armeno; ed il metallurgista officiale Castillo, orefice di Siviglia.

Il servizio di sanità si componeva di un certo maestro Alonzo, medico mediocre, e di un valente chirurgo, maestro Juan, compassionevole pei malati. Un uomo intrepido e modesto, il virtuoso Diego Mendez, Francesco Ximenos Roldan e Diego di Salcedo, attaccati al servizio della persona di Colombo quali scudieri, presero posto con due suoi amici, vaghi di arrischia-

te avventure, presso la gran camera ch' egli occupava sotto il cassero del castello di dietro.

Oltre Giacomo, mastro d' equipaggio ed il mastro delle manovre, ch'erano genovesi, trovavasi a bordo un mastro falegname, un mastro da racconciar le navi, un mastro armaiuolo, un bottaio, marinai e mozzi che ammontavano a quaranta, fra i quali un inglese Tallarte de Laiez, un irlandese William Ires, due portoghesi, e il majorchino Sebastiano; fra tutti colla giunta d'un servo e di due cuochi sommavano a sessantasei persone.

Cosa da notare: fra gli uomini dell'equipaggio della *Santa Maria* nessuno era di Palos; tutti venivano dal di fuori, la maggior parte da Siviglia o dalla provincia di Huelva. Ma tutto al contrario, sulla più grande delle due caravelle, la *Pinta*, ufficiali e marinai erano tutti abitanti di Palos, o parenti o amici, o vicini dei Pinzon. Perfin l'ammiratore di Colombo, il medico Garcia Hernandez, dominato dalle sue relazioni giornaliere di vicinato, non si era imbarcato a bordo della *Santa Maria*. Egli aveva seguito, come suo patrono naturale, il signor Martin Alonzo, di cui era amico da lunga pezza.

Il primogenito dei Pinzon montava la fina veliera *Pinta*, di cui esso era capitano: aveva quai luogotenenti suo fratello Francesco Martin Pinzon, suo cugino Juan de Ungria e Cristobal Garcia Xalmiento; come medico Garcia, Hernandez di Palos, l'amico del Guardiano della Rabida; e qual commesso ai viveri, un altro Garcia Hernandez, nativo di Huelva, che gli storici hanno ostinatamente confuso col precedente; quali aiutanti un Garcia Valleio, poi un Garcia Alonzo, poi un Garcia Diego; il mastro e il contro-mastro Gomez Rascon e Cristobal Quintero, proprietari della nave. A quest' ultimo aveva tenuto dietro il suo parente Juan Quintero, detto il *danaroso*. Finalmente venivano Diego Fernandez, Colmenero, Diego Bernudez, Bartolomeo Colin clienti e vicini di casa del signor Martin Alonzo. Eccettuato Juan Rodriguez Bermeio, nato a Molinos, il rimanente de' marinai era di Palos, o di Moguer. L' equipaggio della *Pinta* ammontava a trenta uomini, compresi gli ufficiali.

La bella camminatrice *Nina*, comandata da Vincenzo Yanez Pinzon, con ventiquattro uomini, portava il rimanente de' parenti, amici e vicini dei Pinzon.

Non si può dubitare che Colombo compiendo la revista degli equipaggi, non abbia loro, secondo le sue abitudini, fatto un discorso, e che cedendo al bisogno del suo cuore, non abbia parlato di Dio, nelle cui mani dovevano tutti fidare l'anima loro. Qualunque fosse la risoluzione di quegli uomini, approssimandosi il momento della partenza, una grande apprensione conquiseli. L'imminenza del pericolo in una simile spedizione rivolse i cuori verso il Padre delle misericordie. Tutti pensarano a riconciliarsi con Dio, a confessarsi e ad ottenere l'assoluzione delle loro colpe. Dopo di che, andarono insieme processionalmente al monastero della Rabida, avendo alla testa il loro comandante, per implorare l'assistenza divina, e porsi sotto la protezione speciale della Santa Vergine: udironvi la Messa, e ricevuta la santa Eucaristia dalla mano del padre Juan Perez de Marchena, tornarono in processione alle caravelle.

Fu questa una mesta e commovente cerimonia. Tutta la città di Palos era intenerita come i marinai, e molte furono le lagrime versate nella cappella della Vergine.

Affine di profittare del primo vento d'est che si levasse, fu vietato agli equipaggi di allontanarsi dalle navi, e non fu permesso neppure agli ufficiali di dormire a terra. Dovea venire inalberata la bandiera a segnale della partenza. Avendo Colombo comandato che lo si avvertisse appena cominciasse a soffiare il vento desiderato, abbracciò il figlio Diego, restituitogli dal suo generoso istitutore Juan Perez; e avendo fidato al buon abate Martino Sanchez e a Rodriguez Cabezudo, accorsi da Moguer per ricevere il suo addio, la cura di condurre Diego a Cordova, a sua moglie dona Beatrice ove doveva finire la propria educazione, egli fece ritorno alla sua cella della Rabida.

Da questo momento pare che non abbia comunicato altro che col venerabile Juan Perez de Marchena. Nulla preoccupavalo, nè il timore, nè l'idea del pericolo: non si dava più fastidio degli uomini; avviato a scoprire segreti forse formidabili, occultati alla curiosità degli uomini dacchè il mondo era creato, ei passava il suo tempo a consultar Dio, ad ascoltarlo, a purificare il cuore, per meritare di costituirlo tempio dello Spirito Santo. La propria conoscenza delle Sante Scritture ampliavagli

la intelligenza: sentivasi destinato ad una missione sublime; andava a sostenere e compiere un apostolato inudito, a portar la croce per mezzo al *mar tenebroso* in regioni ignorate, ed a porre gli eredi della posterità di Sem in relazione coi loro fratelli, anticamente perduti, della famiglia di Jafet.

Sepolto in quel pacifico monastero, ove gli erano piovuti tanti insperati conforti, la sua fede semplice e ardente si sollevava a Dio; e la sublimità della sua sapienza, il cumulo della sua scienza non recavano alcun impedimento alle tenere espansioni della sua pietà ed al candore della sua devozione: meditando il suo libro favorito, il Vangelo di san Giovanni, s' ingolfava come l'Aquila di Patmos, nelle profondità del Verbo, da cui ogni cosa è stata fatta: l'anima sua amorosa passava nell'orazione e nella contemplazione tutto il tempo che aveva sciolto dagli uffici del coro, perocchè seguiva scrupolosamente la regola di san Francesco.

§ VII

Verso le tre ore della notte del 3 agosto, Colombo si risvegliò improvvisamente al dolce fremer dei pini, agitati sulla cima dal venticello di terra. Il sottile udito dell'uom di mare riconobbe incontanente il soffio aspettato.

Quel giorno era un venerdì.

Il venerdì, riputato di funesto augurio, e oggetto di una superstiziosa avversione fra le genti di mare, diventava invece per questo fervoroso cristiano un fortunato presagio, perocch'era il giorno della Redenzione, il giorno della liberazione del Santo Sepolcro, per opera di Goffredo Buglione, il giorno della resa di Granata, palladio del maomettismo nell'Occidente. Il venerdì parve, dunque, a Colombo un giorno provvidenzialmente eletto.

Uscendo incontanente dalla sua cella, Colombo andò a battere a quella del padre Guardiano, e in breve questo risvegliò il frate portinaio, che andò ad accendere le candele dell'altare, e preparare ogni cosa per la Messa: pochi momenti dopo le sentinelle di guardia sulle caravelle poterono vedere a quell' ora insolita brillare frammezzo ai pini le alte vetriate della Rabida. Mentre la Comunità Francescana dormiva un pacifico sonno, Co-

ombo entrò solo a quieti passi nella cappella di Nostra Donna. Il padre Guardiano, vestito de' suoi abiti sacerdotali, salì l'altare per offrire l'augusto Sagrificio con un'intenzione inudita sino allora, unica dacchè fu istituita l'Eucaristia. Nel punto della comunione, Colombo si accostò alla sacra mensa, e ricevette in viatico il Pane degli Angeli. Dopo il ringraziamento, uscì senza romore dal convento, sempre accompagnato dal padre Juan Perez de Marchena.

Durante l'effusione di queste sante emozioni, il raccoglimento diventa un bisogno, e il silenzio una dolcezza; la parola non potrebbe che sturbare la calma interna ch'è impotente di esprimere. È probabile che ambedue discendessero, assorti nei loro pensamenti e silenziosi, la china silvestre, per la quale si giunge a Palos. Le ultime stelle brillavano ancora nel firmamento, e poco mancava ad albeggiare. Il venticello del mattino spargeva per mezzo la foresta l'acre odore de' pini, l'aroma del timo e delle levande, ultimi profumi che la terra di Europa tributava a Colombo.

I due amici appena giunsero a Palos, la scialuppa maggiore della *Santa Maria* si accostò alla riva per accogliere il suo comandante.

La voce de' piloti di servizio, e il fischio de' contro-mastri, che comandavano le manovre, risvegliarono gli abitanti delle case vicine. In un istante si aprirono le porte e le finestre; e il grido partono! partono! echeggiò in breve dall'una estremità all' altra del borgo. Le madri, le mogli, i figli correvano al mare piangendo; i parenti e gli amici si gettavano nelle barche per accostarsi alle caravelle e salutare coloro che pensavano di non aver più a vedersi. Colombo, stringendo al suo petto il Francescano commosso fino al piangerne, diegli un muto addio, e si gettò nella scialuppa, che tosto raggiunse la *Santa Maria.*

Ricevuto al suo bordo cogli onori prescritti dagli statuti dell' ammiragliato di Castiglia, il comandante salì sul cassero, ed esaminò con un girar d' occhio le prese disposizioni. Fu gridato alle barche concorse degli abitatori che si allontanassero. In breve tutte le navi furono preste, e le áncore tirate su.

Al segnale di partenza dato dalla *Santa Maria*, s'inalberò il reale stendardo della spedizione. Fedele emblema de' sentimenti di Cristoforo Colombo, d'Isabella, e dello scopo dell'impresa, quella bandiera era veramente il vessillo della Croce: portava l'imagine di Nostro Signore Gesù Cristo, inchiodato sull'albero della salute, mentre sull'antenna maggiore della *Pinta* e della *Nina* sventolava solamente la bandiera dell'impresa, segnata d'una croce verde, fra le regie iniziali sormontate da una corona.

Allora Colombo salutando con volto sereno la calca del popolo stivato sulla riva, indi mandando colla mano l'ultimo addio all'amico Juan Perez, prese posto al suo banco di quarto; e tutto compenetrato del carattere della sua impresa, dominando colla voce il romor confuso dei tre equipaggi, comandò in nome di Gesù Cristo di spiegare le vele.

§ VIII.

Mezz'ora dopo, il disco del sole spuntava dalla scura cortina de' pini della Rabida. Le tre navi, a vele gonfie per un vento fresco di Est, discendevano rapidamente portate verso Torré de Larenilla; e in breve la sinuosità dell'Odiel le occultava agli occhi della popolazione conquisa di tristezza: ma dal terrazzo del convento le tre navi, dopo valicato Saltes, furono palesi per più di tre ore. Que' Francescani poterono vederle abbassarsi e scomparire al di sotto della linea azzurra che chiude l'orizzonte.

Non vanno sicuramente ingannati coloro i quali tengono per certo che il padre Juan Perez de Marchena, il qual primo in Ispagna accolse Cristoforo Colombo, porse egli il primo incoraggiamento e il primo appoggio, gli avrà dato dalla sommità del suo terrazzo l'ultimo sguardo, elevando per lui fervorosa preghiera.

CAPITOLO SETTIMO

Accidente preparato sulla *Pinta*. — Arrivo alle Canarie. — Caravelle portoghesi mandate contro Colombo. — Partenza della spedizione. — Prima osservazione della variazione della bussola. — Scoperta della declinazione magnetica. — Aspetti nuovi dell'Oceano. — Spavento de' marinai. — Il mare di erbe. — Cospirazione sulle tre caravelle. — Ribellione dei tre equipaggi. — Fermezza di Colombo. — Egli seguita la sua via. — Sua predizione della scoperta per la notte di venerdì 12 ottobre 1492.

§ I.

Gl' incidenti di questa navigazione, riferiti da diversi storici, non ci sono stati finora compiutamente raccontati. La maggior parte de' narratori si sono attenuti troppo esclusivamente all' estratto che il celebre Las Casas ci ha trasmesso del giornale di Colombo ch' egli aveva avuto sotto gli occhi. Per mala ventura Las Casas, pieno di ardore per l'umanità, ma sprovveduto di sentimento poetico, e straniero al diletto della contemplazione, sotto pretesto di abbreviare, ha rimosso dal giornale di Colombo ogni improvvisa espansione ogni impressione candidamente descritta, non ha fatto neppur grazia a quel certo che di grandioso che vivamente traspare dallo stile del contemplatore della creazione. Las Casas non pensava qual tesoro le sue abbreviazioni rapivano alla posterità. Egli ci ha trasmesso solamente la sostanza tecnica del giornale di Colombo. Nondimeno, colla *Storia dell' Ammiraglio*, scritta dal suo proprio figlio Fernando Colombo, coll'aiuto della *Cronaca delle Indie*, di Gonzalo Fernandez di Oviedo, del manoscritto del curato di Los Palacios, delle *Decadi Oceaniche*, di Pietro Martire di Anghiera, della *Raccolta de' viaggi*, di Ramusio, della *Storia del Nuovo Mondo* di Girolamo Benzoni, e facendo capitale degli storiografi reali delle Indie, Antonio de Herrera e Battista Munoz, è possibile ricostituire nel loro insieme i particolari di quel sorprendente viaggio.

Dopo tre secoli e mezzo di sperienza e di navigazione, non è tuttavia possibile inoltrarsi nell'Atlantico a cento leghe oltre le Azzorre, senza stupire dell' audacia di chi per primo affrontò volontariamente quelle latitudini.

Sebbene così distanti da quel giorno memorabile, pur non ci possiamo trattenere dall'ammirare, altresì, quel coraggio invitto e sereno, quella volontà dominatrice, che dovette far fronte all'invisibile, attaccar lo sconosciuto, il formidabile, domare le cieche superstizioni dei piloti e gli irritabili terrori de' marinai, sottomettersi ogni potenza creata, vincere l'eventualità più terribili, e i fantasmi dell' imaginazione, non meno pericolosi de' sinistri dal mare, affrontare le contraddizioni della scienza d' allora, tenere a vile i mostri dell' aria, dell' acqua, i vortici, le correnti, le trombe, la fame, la sete. Un uomo, contraddetto dalle turbe osava intraprendere, contra l' immensità, d' investigare spazi formidabili da nessuna nave solcati, e d' onde niun mortale era tornato, se pur è vero che il caso o l' ardimento vi portassero mai qualch'essere umano...

Questa eroica navigazione che vince di così gran lunga lo splendore mitologico degli Argonauti, e di tutte le spedizioni marittime dell' antichità, questo tentativo cattolico sull'Oceano per diffondere il Vangelo nel rimanente della famiglia umana sparsa oltre que' flutti, questi doppi prodigi dell' audacia e del genio ispirati dalla fede, dominanti le contraddizioni della scienza e i terrori contemporanei, queste maraviglie senza esempio che la lira dell'epopea e l'arpa dai sublimi accordi sembrerebbero sole degne di celebrare, l' umiltà nostra si attenterà di raccontarle in prosa, chiaramente e brevemente.

§ II.

Il venerdì, 3 agosto 1492, comandato ch'ebbe, in nome di Gesù Cristo, di spiegar le vele, Cristoforo Colombo entrò nella sua cabina costrutta sul castello di dietro, e, pigliata la penna, cominciò il suo giornale di bordo, egualmente in nome di Nostro Signore Gesù Cristo *In nomine Domini Nostri Jesu Christi.*

Questo prologo che possediamo per intero, espone sin dal

principio, il carattere specialmente cristiano dell'impresa. Il desiderio di penetrare lo spazio, e il voto di evangelizzare i popoli di regioni sconosciute, attestano, colla connessione del loro scopo, che questa spedizione fu, prima di tutto, un grande atto di fede cattolica. Si vede qual santa associazione univa il pensiero d'Isabella alle speranze del suo navigatore. Colombo dichiara primieramente, che, terminata la guerra contra i Mori e inalberata la Croce sulle torri dell'Alhambra, i due Re lo mandano verso le contrade dell'India, per conoscere i principi e i popoli di que' paesi, e il modo con cui si potrebbe convertirli alla nostra santa fede; chiude la introduzione al suo giornale, dicendo, che scriverà ogni notte gli avvenimenti del giorno, ed ogni giorno la navigazione della notte; che delineerà su carte le acque e le terre del grande Oceano, e dormirà il meno possibile per dirigere la navigazione, onde abbia a conseguire compimento un'impresa ch' esige i più grandi sforzi.

Il primo giorno le caravelle, spinte da buon vento, avevano il capo al sud ovest quarto sud.

La dimane, sabato, tutto andò bene.

La domenica, 5 agosto, corsero più di quaranta leghe.

Lunedì il vento rinforzò e la *Pinta* fece un segnale; il suo timone si era dislogato, i pezzi n'erano disuniti. Non potendo Colombo rimediare all' accidente, a motivo delle ondate, si accostò, non pertanto, secondo che in casi simili costumavano gli ammiragli di Castiglia: riconobbe nell' avvenuto una macchinazione de' proprietari della nave, Gomez Rascon e Cristobal Luintero, che avevano già tentato con questo medesimo mezzo di ritardare la partenza, sperando sottrarvisi: Martin Alonzo Pinzon, capitano, fece riunire fortemente col mezzo di cordami i pezzi sgominati, e si proseguì il viaggio: la dimane il mare si fe' grosso, e il timone si scompose di nuovo: lo si racconciò alla meglio, e si veleggiò verso le Canarie. I piloti delle tre caravelle si contraddicevano sulla direzione per abbordarvi il più presto: Colombo fu di parere contrario ai loro, e il fatto gli diè ragione.

Giunsero di notte. Il comandante ordinò al capitano della *Pinta* di rimanere alla Gran Canaria, mentre egli stesso procurerebbe di trovare una nave da surrogarla: ma, dopo avere cer-

cato e aspettato inutilmente tre settimane, fece racconciar la *Pinta*, adattandole un nuovo timone, e mutare in vele quadrate le triangolari della Nina. Rinnovata ch' ebbero la provvigione d'acqua, di legna e di vettovaglie, misero alla vela il 6 settembre. In quella una nave che veniva dall'isola di Ferro, partecipò all' ammiraglio che tre caravelle portoghesi incrociavano in quei mari. La collera del re Giovanni II, adirato del rifiuto di Colombo, lo perseguitava sull' Oceano; e, per colmo di inquietudine, una bonaccia continua lo tratteneva nelle acque della Gomera in vista del picco di Teneriffa, le cui eruzioni vulcaniche spaventavano gli equipaggi.

Tale stato pieno di ansia durò dal mattino del giovedì sin all' albeggiare del sabbato. Finalmente, profittando d'un lieve soffio, Colombo avanzò alcun poco, e riconobbe l'ultima delle Canarie, l' isola del Ferro, appunto là dove lo aspettavano le caravelle portoghesi. « Egli si trovava dunque, dice Washington Irving, vicino al pericolo. Per buona ventura si levò insiem col sole il vento, le vele si gonfiarono di nuovo, le vette dell' isola si dileguarono grado grado dall' orizzonte. » Sino dal cominciare di questa sorprendente navigazione noi memoriamo, colle parole di uno scrittore protestante, il primo soccorso che ricevette dalla Provvidenza il suo messaggero Cristoforo Colombo. Nè questo fu il solo: Dio non cessò d'assisterlo. Se le leggi ordinarie del mondo non furono mai sconvolte in suo favore, nondimeno le coincidenze più felici giunsero sempre in suo aiuto, ed in così buon punto da rendere superflui i miracoli.

§ III.

Qua finiva la scienza de' più valenti uomini di mare, e aprivansi le regioni dello sconosciuto. Mentre il cuore di Colombo palpitava di una nobil gioia, affacciandosi a spazii intentati sin allora, l'equipaggio cominciò a lamentarsi: i marinai si desolavano, disperando di non rivedere mai più la patria. L' ammiraglio si sforzò di rassicurarli, e parlò come si conveniva a spiriti materiali ed ingordi: gl'inanimì alquanto: tuttavia, per prudenza, cominciando da quel giorno, scrisse il viaggio su due distinti li-

bri; notando una distanza di convenzione per l'equipaggio, e conservando la vera cifra per sè: temeva che i suoi ufficiali si avvilissero s'egl' indicava un tragitto troppo lungo; e la sua previsione non fallì.

Tre giorni e notti continuò a navigare al sud-ovest, correggendo frequentemente l'errore dei timonieri, la cui mano paurosa esitava a mantenere il timone in una direzione così apertamente opposta all' Europa. Sotto un vento propizio, egli misurava le mobili pianure di quegli spazi formidabili, e si allontanava sempre più dal vecchio mondo. Avanzando così verso le terre sconosciute, quanta era la gioia e la fidanza che ne provava, altrettanto più forte manifestavasi l'amarezza e la desolazione degli equipaggi.

Tuttavia, a poco a poco, mentre si correva verso l'ovest, cominciava ad appalesarsi una notevole differenza nello splendore del giorno, nell'aspetto delle cose lontane, nel colore delle acque. Anche i cieli parevano mutare. Le costellazioni familiari a' marinai sembravano allontanarsi, abbassarsi all'orizzonte e scomparire. Perfino la regolarità della bussola discostavasi dalle sue leggi invariabili.

Il 13 di settembre Colombo andò sottoposto ad una dura prova. Il suo attento sguardo sorprese il primo indizio della variazione magnetica. Questa fu la prima volta al mondo che venne fatta una simile osservazione.

Colombo vide che sull'entrar della notte l'ago calamitato, invece di dirigersi verso la stella polare, andava al nord-ovest, e che al primo albeggiare della dimane, l'allontanamento cresceva: così la sua unica guida, la bussola, la cui sola infallibilità assecurava ancora i piloti, cominciava a tradirlo, e cessava di prestargli l'appoggio della scienza. L' Ammiraglio si guardò bene dal comunicare questa spaventevole scoperta agli ufficiali della spedizione, le cui fronti già stavano accigliate.

Il venerdì un presagio felice per menti volgari ravvivò la speranza de' marinai. L'equipaggio della Nina vide una rondinella di mare, primo uccello che si fosse veduto dopo Gomera. Alla sera del dimani una meteora in forma di ramoscello igneo, un bolide magnifico parve cader dal cielo, ad una distanza di circa

quattro leghe. Gli equipaggi ne furono atterriti. Colombo consegnò con brevi parole nel suo giornale l' espressione della sua ammirazione.

La domenica nubi e folta nebbia si sollevarono dalle acque. Colombo notò la dolcezza della temperatura, la trasparenza delle onde, lo splendore del cielo più diafano, e un gradevole odor marino. Ad una certa distanza il mare ritraeva del verde perchè coverto d' erbe che parevano di fresco spiccate da scogli. Tutti accolsero lietamente questo indizio della prossimità delle terre: ma l'ammiraglio non cadde nel loro errore, e disse: « io calcolo che la terra-ferma è tuttavia lontana. » Le navi erano sospinte da un vento gradevole; le correnti favorivano la navigazione; l'erba mostravasi in copia; era erba di scogli, e nondimeno l'equipaggio rimaneva cupo: i piloti non parlavano, ma si guardavano l'un l'altro in una sinistra taciturnità: ei non si lamentavano, e parea volessero vicendevolmente nascondersi la causa della loro inquietudine. L'ammiraglio gli indovinò: si erano finalmente accorti della variazione magnetica: allora fece ad essi tale spiegazione scientifica di questo fenomeno che giovò pel momento a rincuorarli.

Il 17 settembre giungevano a quegli spazi di mare in cui l' influenza tropicale si fa deliziosamente sentire. « Ineffabile giocondità vi regnava in sul mattino, scrive Las Casas; non vi mancava altro che il canto degli usignuoli. La stagione correavi come nell'aprile in Andalusia. » L'aere diventava sempre più temperato.

§ IV.

Verso la parte del Globo ove comincia questa specie di gran prati oceanici, una misteriosa division cosmografica pare operarsi così ne' cieli come nelle acque, e sull'uomo opera alcun che di sconosciuto e non mai provato: si presentano aspetti imponenti, e si comincia a risentire la possanza delle regioni equatoriali, e i presagi del cielo australe.

Sotto queste maestose latitudini, l'Oceano non la cede alla terra in fatto di magnificenza. Una indicibile soavità giace dif-

fusa nell'aria, la cui purezza diafana, imbevuta come di luce, alletta lo sguardo, e lo lascia arrivar lungi. Sino dall'albeggiare del dì i menomi vapori si colorano di gradazioni prismatiche in cui campeggia il roseo: quando il primo soffiare de' venti ha spazzato questo velo ondeggiante, e messo a nudo il vivo azzurro de' cieli, il sole, impadronendosi rapidamente dello spazio, pare col suo splendore sovrano coronarsi re del visibile: le sue chiarezze illuminano tutte le alture dell' orizzonte, e l'oceano sfavilla sotto la vasta proiezione del raggio che riverbera. Il mare è di una trasparenza abbagliante, come se fosse infiltrato delle gradazioni più fuggitive del verde; e le mezzetinte più delicate dell'azzurro diversificano le onde, su cui galleggiano qua e là frasche d' ulva ondeggiante, ovveramente crittogami, fra i quali passano spesso molluschi bizzarri, e schiere di meduse dai riflessi di ametista.

L' estrema limpidezza del mare permette di vedere i solazzi, le liti, le migrazioni delle popolazioni sotto-marine. Schiere festevoli o paurose di pesci dalle pinne lucenti si slanciano fuor della superficie, vi si tuffano di nuovo, e n' escono volando più lungi, e saltano fin sul cassero, come per sopravanzarsi l' un l'altro, o fuggendo le squadre dei porci marini e dei tonni, che, volteggiando graziosamente, gli insidiano a fior d'acqua. L'occhio segue a certe profondità ora le orade dalle belle squame, ora enorme granchio od altri curiosi pesci. Più spesso, scortato da' suoi ostinati piloti, gira intorno alla nave un omicida pesce cane. Di quando in quando l'uccello nominato *fregata* dalle larghe ale, fugge, torna, si libra sui flutti, vi s' immerge e risale colla preda negli artigli.

Ma in certi giorni regna solitudine sull'Oceano; silenzio vi si distende, e l'immobilità pesa sull' umida pianura. L' aspetto di quel vasto riposo, imagine sensibile della grandezza, evoca l'infinito nel pensiero. Allora si dileguano dalla memoria la bellezza de' continenti, la superba altezza delle montagne, la dignità de' fiumi, la ricchezza della vegetazione, il pittoresco delle prospettive e la diversità de' fenomeni terrestri: la sublimità dell'Oceano conquide a reverenza la curiosità dell'uomo.

La notte medesima, coprendo co' suoi veli questa maestà, non

ne cancella il carattere: solo alla magnificenza dello splendore succede una diversa imagine dell'infinito. Appena si spegne l'ardente illuminazione dell'occaso, il mare si avviluppa d'ombre, si oscura e diventa silenzioso: Una calma augusta addormenta i venti e le acque. In breve, nelle sue profondità, l' azzurro del firmamento si rischiara: mentre nella sua vôlta successivamente si accendono i lontani soli onde il Creatore seminò lo spazio, l'orizzonte, sino alla sua media altezza, si veste de' prestigi della luce zodiacale, sì poco conosciuta nella nostra Europa.

La trasparenza e la tepida eguaglianza degli strati atmosferici temperano lo scintillare delle stelle, che versano una chiarezza candida e tranquilla sullo specchio del mare addormentato; la limpidezza dell' aria lascia le loro luminose coorti apparire in numero infinito. Come un torrente luminoso, la via lattea fa scorrere i suoi astri negli abissi della vôlta celeste. Di tanto in tanto qualche suono misterioso pare traversare lo spazio. L'orecchio ode un vago mormorìo, improvvisi e brevi romori; sono squadroni lontani di balene avviate dal circolo polare ai mari dell'Equatore, ovveramente una d'esse ch' erra solitaria e soffia con violenza lanciando le sue colonne d' acqua. Ora stormi di uccelli affaticati passano invisibili in aria al di sopra delle navi, e gettano qualche interrotto grido, qual parola di richiamo in mezzo alle tenebre. Odori portati dai venti, e che il fresco della sera condensa, penetrano l'odorato del loro acre e certe volte balsamico profumo.

Anche i fenomeni notturni dell'Oceano hanno la loro cupa grandezza: al brillante riflesso de' cieli si aggiungono le fosforescenze, le illuminazioni di tutto ciò che si muove ne' flutti. La menoma ruga della superficie emette faville. Sotto quel cristallo verdastro, chiarori indefinibili, furtivamente erranti, corpi in forma di globi, passano e girano mandando luce. Innumerevoli sciami di mammari e di nereidi si levano alla superficie, tutta popolata di animaletti fosforescenti. I giuochi incessanti delle boniti, il passaggio di qualche gran cetaceo, e il solco della nave producono col loro urto deboli onde, la cui spuma è sempre mescolata di faville.

La potenza di fecondazione dell' umido, in seno a cui comin-

ciarono la germinazione e la vita, si manifesta altresì nella rilucenza delle sue mollecole. L'augusta incubazione dello Spirito, che al principio era portato sulle acque, e la grazia del Verbo, da cui è stata fatta ogni cosa, splendono sovranamente nell'ampiezza dei mari.

Dacchè il mondo fu creato queste maraviglie si rivelavano ai soli sguardi degli Spiriti Celesti: per gli abitatori di questo globo rimanevano come se non fossero. La poesia di questi fenomeni, e l'ampiezza di queste oceaniche armonie erano peranco ignote. Finalmente, si manifestarono agli occhi dell'uomo. Per la prima volta, l'intelligenza umana spaziò per queste latitudini, sino allora dominio esclusivo di cetacei giganteschi ed altri mostri di mare: colui che la Provvidenza piacquesi eleggere per iscovrirle era la più alta personificazione dell'intuizione e dell'amore del Creatore.

La sacra effigie del Redentore, rappresentata sullo stendardo della spedizione, che il vento faceva sventolare in cima all'albero maestro, pareva, scongiurando le forze brutali dell'aria, santificare gli elementi, nell'atto che traversava sotto i raggi del sole le zone luminose, e che fendeva lungo la notte le onde fosforoscenti. Ogni sera, canti alla gloria di Maria, stella del mare, erano gettati ai venti dell'Atlantico. Sotto gli auspicii del Verbo, il suo fervoroso contemplatore pigliava, in nome della fede, possesso dell'immensità. L'Altissimo gli aveva conceduto l'onore di penetrare per primo lo spazio, ove non erano mai giunti l'occhio e lo sguardo de' mortali.

Entrando in cosiffatte regioni del *mar tenebroso*, oggetto di tanto spavento, allora avviluppate del mistero ch'egli doveva chiarire, Cristoforo Colombo, stimolato da una nobile curiosità, desiderava, secondo la sua espressione, « di conoscere i segreti di quel mondo; » il suo sguardo s'immergeva infaticabile nel mare trasparente, innondato di quello splendor tropicale, che traversa le sommità spumose, passa sotto la base delle lamine, e penetra nel loro seno a grandi profondità. Egli procurava di cogliere il carattere della vegetazione oceanica delle foreste sotto marine, che tappezzano il fondo delle regioni concave, inaccessibili allo scandaglio: qual rivestimento aveva Egli dato il

Creatore all'abisso in cui la luce del giorno, troppe volte rotta dai diversi strati dell'onde, finisce a spegnersi nello spessore delle loro masse? quale specie di abitatori dovevano popolare quelle profondità? e quali terribili eventualità non potrebbero emergere da quegli abissi addormentati? quesiti formidabili, innanzi a cui avrebbe impallidito ogni mortale!

La storia e la poesia hanno ad un modo vantata la intrepidezza di Colombo, e l'audacia del suo petto ricinto di triplice bronzo. Fu creduto alla sua passione della celebrità, al suo dispregio della morte, e pensato di fargli onore dinominandolo « l'eroe della gloria. »

Ma questo è il colmo dell'errore biografico.

Ei che si avanzava tranquillo e sereno al di sopra degli abissi, non ebbe, e non credette mai di avere alcun merito d'intrepidezza: in nessuna circostanza fece allusione al suo coraggio; sapeva benissimo a chi attribuire ciò che manifestò di forza e di magnanimità nel procedimento della sua impresa. Aspirando prima di tutto a glorificare il Verbo divino, a proclamare il nome benedetto del Salvatore sulle spiaggie che scoprirebbe, sentendo che l'opera sua interessava la diffusione della cristianità, e le relazioni future de' popoli, comprendendo che era stato eletto dalla misericordia divina Legato della Provvidenza, e deputato dell'Apostolato verso le nazioni sconosciute, Colombo attingeva dall'alto i segreti della sua forza. Il protestantismo non può negarlo: « Colombo si risguardava nella sua solenne impresa siccome direttamente collocato sotto lo scudo della protezione divina » W. Irving. Indarno l'immensità apriva dinanzi alla sua prora lo spazio illimitato; lungi dall'agghiacciarlo di spavento, questo infinito, in cui s'ingolfava, non era al suo spirito che un argomento di grandiose investigazioni.

Avendo istintivamente coscienza della sublimità della sua missione, sapendo che « questo viaggio intrapreso in nome della Santissima Trinità » tornerebbe a gloria di Lei e ad onore della Religione Cristiana, egli non temeva pericolo alcuno, e aveva in non cale ogni fatica, come egli stesso ebbe a scrivere poscia al Capo Supremo della Chiesa. Tuttavia, non ostante la sua fidanza, anzi che riposare sui favori divini e addormentarsi in una

dolce quietudine, la sua prudenza fu sveglia notte e dì. Siccom' egli era mallevadore a Dio ed alla Regina delle vite state a lui fidate, così non si scaricava sovr'alcuno della cura di vigilarle. Eccettuate le ore in cui si chiudeva regolarmente per far orazione o recitar l'officio de' Religiosi Francescani, secondo l'abitudine contratta alla Rabida, egli passava i suoi giorni e le sue notti sul cassero del castello di poppa, vigilando il timone, osservando il mare, l'aria, le stelle, salendo talvolta la gabbia di poppa per vedere più lungi.

Isolato, perchè tal era il suo piacere, e così voleva l'etichetta e il rispetto, egli si abbandonava alla contemplazione delle opere del Creatore, che fu sempre, sin dall'adolescenza, il primo godimento del suo spirito, come poi venuto in vecchiezza, diventò la più soave consolazione dell'anima sua: meglio di qualunque altro al mondo sapeva comprendere le indicazioni de' gran fenomeni, e i muti avvertimenti della natura: egli si trovava in latitudine sconosciuta avanti lui, in cui le influenze dell'aria e delle acque, al tutto nuove, sturbavano la teorica e gli stromenti della scienza nautica. Questa è la parte del globo in cui mutano il colore, l'amarezza, la salsedine, la densità del mare; in cui la costanza della temperatura dura pari alla sua amenità, in cui il grazioso rinfrescar del vento è assiduo in modo da giovar l'uomo nelle sue fatiche e da favorire la serenità del suo spirito. Colombo notava « un mutamento straordinario nel movimento de' corpi celesti, nella temperatura dell' aria e nello stato di mare ». Interrogando continuamente la faccia sconosciuta di questa nuova natura che scopriva, il suo genio procurava di trarre dai fenomeni esteriori qualche rivelazione sul carattere degli spazi che si andava appropriando. I suoi occhi investigavano l'orizzonte: la sottigliezza del suo odorato interrogava i menomi effluvii recati dai venti: ad ogni tratto saggiava l'acqua attinta a diverse altezze, per giudicare della sua temperatura: il suo scandaglio misurava la profondità dell' abisso: sperimentava la direzione e la forza delle correnti oceaniche; raccoglieva avidamente l'erbe, le piante che gli passavano accosto, perocchè ogni cosa poteva diventargli un indizio. Un piccolo gambero marino avviluppato nelle ulve fu

preso: Colombo lo conservò preziosamente; giammai simile crostaceo era stato veduto a più di ottanta leghe dalle coste. L'acqua del mare era sensibilmente meno salata che alle isole Canarie: i tonni si mostravano in copia e l'equipaggio della Nina riuscì a pigliarne uno: del paro che l'erbe, pareva venissero anch'essi dall'ovest. Pien di fiducia Colombo diceva nel suo giornale, pensando al suo divin Maestro: « Io spero che questo Dio potente, nelle cui mani sono tutte le vittorie, ci farà in breve trovare terra. »

Il 18 settembre, l'aria era come nella primavera a Siviglia. Il vento regolare sospingeva allegramente le navi, le quali studiavano oltrepassarsi a vicenda, affine di veder la terra e guadagnare la rendita annuale di diecimila maravedis, promessa dalla Regina a colui che primo l'avrebbe additata. Martin Alonzo Pinzon, la cui nave era la più veloce nel corso, andò innanzi alle altre, perchè aveva veduto una gran copia di uccelli volare vers'occidente; e assicurò il Comandante che veleggiando verso Nord avrebbe trovato terra lungi un quindici leghe. Tuttavia, non ostante l'insistenza di tutte le sue genti, Colombo non consentì a stornarsi dalla sua via. Una tale fermezza parve orgogliosa ostinazione a' marinai, già inquieti della lunghezza del viaggio. Il loro spavento abbracciava con trasporto la speranza di una spiaggia vicina annunziata dal signor Martin Alonzo, capitano sperimentato, e oltracciò loro compatriota: questo rifiuto cagionò un sordo malcontento ed una segreta irritazione sulle tre navi.

§ V.

Il 19 settembre si levaron nebbie senza vento, ciò ch'era per Colombo un segno certo della vicinanza della terra: convinto della prossimità delle isole, non volle punto bordeggiare per andarne in cerca, perocchè il suo scopo era di andar diritto alle Indie: scrisse sopra il suo giornale: « il tempo è buono, e se piace a Dio, ogni cosa si vedrà al ritorno. »

Il giorno seguente la calma si alternò con venti leggeri e molli. Un vento dolce la vinse, che spingeva la flottiglia verso il

sud-ovest con una costante regolarità, che cominciava a inquietar gli equipaggi. Furono vedute moltissime erbe. Tre alcatraz vennero sulla nave ammiraglia. Fu preso colle mani un uccello di riva.

Il venerdì, al primo albeggiare, segni favorevoli apparvero all'ovest. Un alcatraz passò presso le navi. Una balena venne a trastullarsi alla superficie dei flutti. Le alghe, i goemon fruttiferi, o uve del tropico si mostravano in tanta copia che il mare ne pareva coverto: il *taglia mare* provava nel romperle non lieve resistenza. La piccola flotta era indi giunta a quegli spazi notati sotto nome di « mare d'erbe, » la cui estensione occupa una superficie sette volte eguale a quella della Francia.

L'aspetto di quella verdura, che a bella prima ricreava gli occhi e sorrideva alle speranze de' marinai, perocchè pareva indicare la prossimità delle terre, ora per la sua immensità diventava ad essi un grave argomento di timore: si credevano giunti a quell' eterne maremme e lagune dell'Oceano che si diceva servissero di confine al mondo, e di tomba alla curiosità che le affrontava. Queste famiglie di piante adunate in numero così sterminato offrivano aspetto di palude incommensurabile dal Creatore distesa ai limiti dell'Oceano, affine di vietarne l'accesso alla temerità degli umani; immensa e monotona vegetazione, che dalle profondità delle acque estollevasi a modo di minaccia, faceva impallidire i più intrepidi quasichè collocata quale ultimo termine alla navigazione. Fu pensato che quell'erbe diventando sempre più fitte, appena le caravelle vi si fossero inselvate dentro, sarebbe lor impossibile, al ritorno, di uscirne fuori. E se non fosse avvenuto di cader preda dei mostri nascosi sotto tale verdura, era però sicuro, che durante la lotta della prora contra le onde invischiate d'erba, le provvigioni a poco a poco finirebbero, e la fame co' suoi orrori e coll'atrocità de' suoi consigli, sarebbe l'espiazione di una maledetta audacia. Lo spirito de' marinai si trovava involontariamente conturbato da spaventevoli imagini, conseguenza de' racconti uditi nelle serate del verno, ora sulle contrade inabitabili del mondo al Mezzodì, o sul gigante sotto-marino del Nord, il Craken, polipo spaventevole, che coll'uno de' bracci si aggrappava al Mar Bianco, men-

tre coll' altro frugava l' Oceano Germanico; ora sulle ghiotte sirene, i monaci di mare, i crudeli vescovi dal capo mitrato, e i mostri anonimi, grandi e piccioli, che traevano le navi nei vortici. Gli spiriti più fermi degli ufficiali, senza aggiunger nulla ai pericoli reali, temevano di vedere le chiglie dare contro gli scogli occultati da siffatta verdura, e di dar in secco in mezzo a que' prati, donde sarebbe impossibile salvarsi in una lancia, perocchè i remi non potrebbero disbrigarsi da quell' erbe folte e lunghe

Un' altra cagione, non meno incessante d' inquietudine, travagliava i tre equipaggi. Quanto più si avanzava, e tanto più il vento di un'estrema dolcezza pareva spingere regolarmente verso l' Ovest: ora non fu mai esempio ne' mari conosciuti di una tale continuazione di vento nel senso medesimo: imaginavansi che questa costanza di direzione, così favorevole per portarli verso le terre incerte dell'occidente, sarebbe poi stata un ostacolo insuperabile al ritorno, sicchè rimarrebbero per sempre lontani dalla patria.

Il 22 settembre, fu drizzata la prora all'ovest-nord-ovest, e si fecero da circa trenta leghe. Anzichè divenire più folta, con andar avanti, l'erba si schiarì e quasi scomparve. Tuttavia l'equipaggio non faceva che diventar sempre più cupo, e vieppiù irritarsi; non isfuggiva ad un timore che per cadere in una disperazione: questa costanza del vento a spingere verso l'Ovest esasperava i suoi terrori. L'ammiraglio aveva un bel dar loro assicurazioni e spiegazioni cosmografiche; la loro esasperazione non lo ascoltava più, e già aveano cessato di credergli: non facevano più caso nè delle sue promesse nè delle sue minacce. Il rispetto alla sua autorità, la sommissione al nome sacro dei Re erano affatto caduti. Non restava più a Colombo alcun mezzo umano di essere obbedito, e di continuare l'impresa: egli non ebbe allora altro partito che d'invocare Colui che lo aveva sempre assistito. In quel mentre un vento opposto si levò improvviso, come per ismentire ogni sinistra apprensione.

Confermando l'opportunità del vento che Dio gli mandava, Colombo scrisse semplicemente queste parole nel suo giornale: « questo vento contrario mi fu di un grandissimo aiuto, perchè

le genti del mio equipaggio erano in grande fermento, imaginandosi che in questi mari non soffiava vento per tornare in Ispagna. » Essendo la ribellione imminente, la sua riconoscenza tenne questo così felice soffiar di vento per un benefizio segnalato del Cielo.

Ma la calma di quegli animi non poteva essere di lunga durata: la dimane trovavansi ricaduti nei loro vaghi terrori. Era una domenica. Le alghe, le ulve, le uve del tropico ricomparivano in istrati spessi: la pianura si distendeva erbosa in tutto lo spazio visibile; il vento spingeva lentamente verso l'ovest. La calma prolungata dei flutti era anch' essa diventata sospetta. Il mormorare cresceva fra' marinai. I malcontenti dicevano di trovarsi omai giunti a quegli spazi stagnanti, in cui i venti perdono il loro impulso e il mare il suo ondeggiamento. Già Colombo aveva esauriti i suoi ragionamenti; non aveva più modi di assecurare quelle imaginazioni sconvolte dai loro propri fantasmi: quand' ecco che, in mezzo alle sue perplessità, tutto ad un tratto, senza che il vento si facesse sentire, il mare diventò sì grosso che » tutti n'erano grandemente stupefatti. » Colombo, ringraziando Dio, scrisse sul suo giornale queste parole: « così il mar grosso mi fu profittevolissimo, cosa che non era peranco avvenuta, salvo al tempo degli Ebrei, quando gli Egiziani partirono d' Egitto per inseguire Mosè, che liberava gli Ebrei dalla schiavitù. »

Il 24 settembre continuò a veleggiare all' ovest. Un uccello, detto il *pazzo* venne sull' antenna; e se ne videro molti altri.

Il 25, martedì, seguitò verso l' ovest con debol vento.

La *Pinta* si trovava allora così vicina alla *Santa Maria* che l' ammiraglio s' intrattenne con Martino Alonzo Pinzon, intorno ad una Carta che tre giorni prima aveva mandato a quest' ultimo alla sua caravella: gliela richiese, e Pinzon gliela gettò dal suo bordo col mezzo di una corda: su questa Carta erano figurate per ipotesi alcune isole. Martin Alonzo credeva che fossero non molto lontane di là: Colombo gli diceva, che, senza dubbio, trascinate dalle correnti al nord-est, le caravelle non avevano corsa quella sì lunga via che giudicavano i piloti. Questa conversazione ad alta voce, e la risposta del comandante mi-

ravano forse a rassicurare i marinai, che già si lamentavano della lunghezza del viaggio.

Al tramontar del sole, Martin Alonzo Pinzon, correndo sulla poppa della *Pinta,* si mise a gridare quanto più forte poteva: « Terra! Terra! io sono il primo che l'abbia veduta: confessate il mio diritto alla rendita. » Incontanente tutti i suoi marinai misero grida di gioia, mentre quelli della *Nina,* salendo gli uni dopo gli altri alle gabbie, assicuravano ch' era proprio la terra. A tali vive esclamazioni il comandante, tutto commosso, si lasciò cadere ginocchioni. La sua riconoscenza aveva preceduto la sua curiosità. Egli ringraziò Dio prima di verificare la scoperta, che a lui pareva immancabile; e nella sua gratitudine piena di effusione, intonò il *Gloria in excelsis Deo.* Egli doveva credere da tutte quelle dimostrazioni, che fosse di fatto la terra confusamente vista ad una distanza di venticinque leghe. Ma il giorno venne a dissipare la illusione. Nella sovranità della sua solitudine, l'Oceano svolgeva su tutti i punti dell'orizzonte i suoi flutti incommensurabili. L'abbattimento fu tanto più grande, quanta la speranza era stata più vivamente suscitata.

Il 26, mercoledì, si viaggiò all' ovest sino al mezzodì, e poscia si voltò al sud-ovest. Il mare era liscio, l'aria dolce e rinfrescante: nondimeno si fecero trenta leghe.

La dimane, il vento scemò. Furono vedute moltissime orade.

Il 28 si ebbe calma: l'erba ricomparve in piccola quantità. Le tre caravelle presero molte orade.

La dimane, mentre l'equipaggio stava per lamentarsi ancora della lunghezza della strada, segni frequenti vennero a riconfortarlo. L'aere era dolce e profumato; l'Oceano riboccava d'erbe marine. A tre riprese si videro apparir nell'aria tre alcatraz seguiti da un uccello *fregata.*

La domenica 30 settembre vi fu calma: fra il giorno e la notte non si fecero che quattordici leghe. Gli indizi di terra vicina si moltiplicavano.

Tuttavia il tempo mutò un poco. La flottiglia patì di una pioggia dirotta; ma il vento era sempre favorevole e moderato. Questa costanza riusciva insopportabile all'equipaggio. Eccet-

tuato Colombo, tutti quanti, perfino i suoi ufficiali, erano spaventati della distanza già corsa.

Il primo ottobre, all'albeggiare del giorno, il luogotenente di servizio dichiarò che si erano fatte sino a quel momento cinquecento settant'otto leghe all'ovest dopo l'isola di Ferro. Questa cifra finì di abbattere gli animi; e nondimeno essa era al di sotto del vero. Il conto segreto, tenuto da Colombo, noverava già settecento sette leghe. L'Uomo della Provvidenza si sforzava di rianimare gli spiriti, di stimolare i piloti, e non ascondeva la sua intima soddisfazione pel concorso che i venti e il mare davano alla sua impresa.

Il vento sempre propizio li spingeva. Cristoforo ringraziò nel suo giornale il Signore della sua bontà, scrivendovi: « il mare è sempre propizio: ne sieno rese grazie infinite a Dio. » La flottiglia seguiva la sua corsa, e gl'indizi della terra si moltiplicavano. I piloti volevano bordeggiare, trarre alla ricerca delle isole che sembravano non dover essere lontane: ma l'ammiraglio rifiutò di uscir dalla sua via: voleva procedere diritto alle Indie. « Perdere il tempo fra via, diceva, sarebbe mancar di prudenza e di ragione. » Il mormorare prese allora un carattere di odio.

§ VI.

Le tante volte ingannati dai segni che parevano loro promettere terra, gli equipaggi non aggiungevan omai più fede ad ingannevoli apparenze; e cadevano in una taciturnità, indizio dell'ultimo scoraggiamento. I marinai si riunirono la prima volta in gruppi di tre o quattro, senza saputa degli ufficiali per consolarsi e alleviare il loro spavento confidandoselo; ma essi non facevano che aumentarlo, e irritarsi nel trasmettersi i loro timori. Queste riunioni diventarono di giorno in giorno più frequenti e più numerose. Il malcontento essendo generale, non si ebbe più alcuna cura di tenerlo occulto: si suscitavano quasi apertamente gli uni gli altri a disobbedire e resistere. Nella loro qualità di Spagnoli, detestavano naturalmente quello straniero, che, dicevan essi, aveva risoluto di avventurar la loro

vita insiem colla sua propria per farsi gran signore alle loro spese: se lo indicavano tra loro coi soprannomi di Genovese, di truffatore, di *beffatore*, affine di poter parlare di lui, anche alla sua presenza, con parole coperte. In generale cominciano così le ribellioni a bordo. I vecchi marinai giudicavano che la persistenza del comandante a continuar la via all'ovest, che non finiva mai, era una follia: ricordavano i tristi presentimenti delle loro famiglie, lo spavento di tutta Palos, l'opposizione che avevano fatta i cosmografi di Salamanca al progetto del Genovese: si dolevano della fiducia da essi posta nel Guardiano della Rabidà diventato la vittima di quell'intrigante millantatore: tutti si accordavano in riconoscere che spingere più innanzi la navigazione era un andare a sicura rovina.

Già era stata dimostrata al comandante l'imprudenza della sua ostinazione; ma egli non aveva tenuto conto alcuno di queste savie rappresentazioni: preghiere e rimostranze, non avevano smossa la sua diabolica ostinazione: udiva dicevan essi, il loro mormorare, vedeva la loro tristezza, la loro ansia, e nondimeno continuava a spingerli ad una lamentevole morte.

A questo pericolo, riconosciuto da tutti, non era egli tempo di recar rimedio? avevano provato, forse già troppo, la loro obbedienza e il loro coraggio, penetrando sino in que' mari, che nessuno aveva veduti prima di loro: dovevano essi per una cieca sommissione concorrere alla propria rovina? Poichè il comandante colla sua tenacità non aveva alcun risguardo alle loro lamentanze, poichè nulla poteva mutare nè smuovere la sua ostinazione orgogliosa, toccava a loro, finalmente, cedendo alla necessità, di provvedere da sè medesimi alla propria conservazione.

Era egli giusto che centoventi uomini, la maggior parte Castigliani e vecchi cristiani, perissero pel capriccio di un solo, e ciò che era peggio, pel capriccio di uno straniero, di un Genovese? Non era più tempo di deliberare; si doveva intimare al venturiere di ripigliar la via dell'Europa; e se rifiutavasi, precipitarlo in quel mare ch' egli godeva tanto di rimirare. Si diceva esser questo il solo buon consiglio e l' unico mezzo di evitare un disastro: tal rigore imposto dalla salvezza comune non

graverebbe la coscienza di alcun di loro; non era un delitto, ma uno spediente « prudenziale, » un sacrifizio fatto alla necessità: si poteva, pertanto, gettarlo « prudentemente » in mare; ed al ritorno in Ispagna, pubblicherebbesi che vi era caduto per accidente, la notte, mentre stava osservando attentamente le stelle. Nessuno certo penserebbe d' informarsi per minuto della verità del fatto: nella nobile Castiglia nessuno si piglierebbe cura di quel Genovese.

Ed ecco convenuto che di notte tempo lo si precipiterebbe in mare nel momento che verrebbe ulteriormente fissato. Segreto accordo ne fu stretto fra i tre equipaggi: noi abbiamo la prova, che, durante questa navigazione, le scialuppe delle tre caravelle furono molte volte in contatto per le necessità del servizio.

Questa cospirazione prontamente ordita, sotto il patronato dell' ignoranza e l' affiliazione della paura, si propagò in breve da un capo all' altro delle navi: quasi tutti n' erano complici, epperò non avevano capo. I piloti pensavano in silenzio fra sè quello che gridavano ad alta voce i maestri e i mozzi.

I capitani della *Pinta* e della *Nina* non ignoravano punto ciò che si tramava contro il comandante; ma da un lato, più istruiti e agguerriti contra i flutti del rimanente de' marinai, essi non erano come loro spaventati; dall' altro, ei si sentivano in fatto, padroni di fare ciò che lor sarebbe piaciuto, perchè, eccettuati alcuni ufficiali della *Santa Maria*, i tre equipaggi, composti di loro compatrioti, parteggiavano interamente per loro. Ei si astenevano dal far qualsivoglia manifestazione personale; nondimeno, quantunque non incoraggiassero apertamente i ribelli, si guardavano dall' impedire le grida, i dileggi e le risoluzioni a danno dell' ammiraglio. Diverse volte nelle loro relazioni con Colombo, i tre fratelli Pinzon, e sopra tutto il primogenito, coll' alterigia de' loro modi e la rozzezza loro del procedere gli avevano duramente provato ch' esso era isolato, e che la forza stava in lor mano, da potersene giovare quando che sia.

Il venerdì, 5 di ottobre, essendo il mare magnifico, l' aere pieno di soavità, il vento sempre propizio, i segni della pros-

simità della terra diventavano evidenti. Nella sua riconoscenza, Colombo scriveva: « ne sieno rese grazie a Dio. » Un gran numero di uccelli si agitava nell'aria, e una moltitudine di pesci volanti rasentava le navi; molti caddero sulla tolda della *Santa Maria.*

La navigazione continuava ad esser facile: le tre navi correvano con emulazione: la *Nina* precedeva le altre.

La domenica, 7 ottobre, al levar del sole, un colpo di cannone partito dal suo bordo annunzia la terra, e rizza un padiglione al suo albero di gabbia. Gli equipaggi erano pieni di speranza, nondimeno venne la sera senza che si fosse scoperto nulla. Intanto, uccelli in gran numero si dirigevano dal nord al sud-ovest: Colombo sapeva che i Portoghesi, seguendo il volo di questi avevano scoperto diverse isole; quindi determinò di mutar direzione, e prendere all'ovest-sud-ovest. Questo mutamento si fece solo verso l'entrare della notte.

Il giorno seguente continuò la via con un vento eccellente: il mare era unito come il Guadalquivir a Siviglia; un odor balsamico giungeva ai navigli con un aere pieno di dolcezza; l'amenità della temperatura ricordava il clima della primavera in Andalusia. Il comandante rendeva azioni di grazie al Signore.

La dimane il vento variò un poco. Per tutta la notte si udirono passare uccelli.

Il mercoledì, 10 ottobre, la flottiglia correva dieci miglia ogni ora. Fra il giorno e la notte si fecero cinquantanove leghe. Ma questa rapidità così felice non fece che mettere in più vivo e gran timore gli equipaggi. Non vedendo alcun termine alla loro navigazione, non ostante la costanza dei venti propizi, gridarono altamente che venivano menati alla loro perdita. Il loro spavento scoppiò, rifiutarono di continuare il viaggio e si ribellarono apertamente.

Qui il comandante si vide nel maggiore pericolo che unqua sia sovraggiunto a capo-squadra.

Diversi scrittori hanno ripetuto che in quel momento Colombo, minacciato dal suo equipaggio, si era trovato costretto promettergli di ritornare indietro, se in tre giorni non avesse scoperta la terra. Noi dobbiamo affermare che queste diverse affermative non posano sopra alcun fondamento.

Il troppo modesto laconismo di Colombo in ciò che risguarda la sua persona, la superiorità delle sue aspirazioni, il suo dispregio delle offese, la sua pietà per la debolezza umana gli hanno fatto ommettere ogni particolarità su questa ribellione. Questo grand'Uomo, che aveva scritto sopra il suo giornale i menomi avvenimenti di bordo, perfino di un uccello ferito da un mozzo sulle antenne della *Santa Maria*, non degnò mentovare le minacce, il furore, le spade sguainate e sollevate contra di sè: notò appena incidentemente le intimazioni dei ribelli, e non fu saputa la loro ribellione che dal racconto sincero di quelli stessi che si erano ribellati.

La storia ha la certezza che v' ebbe il più grave attentato contro l'autorità e la vita di Colombo; ma che l'ammiraglio, venuto ad accordo cogli equipaggi, gli abbia supplicati di navigare per tre altri giorni, questa non è cosa da credere. Primieramente, per quanti hanno studiato il carattere di Colombo, questo fatto è impossibile; indi, non esiste prova alcuna di tal preteso accordo fra 'l comandante e gli equipaggi: nessuno degli storici contemporanei lo riferisce, non il figlio di Colombo, non Las Casas, non Pietro Martire, non il Curato de Los Palacios, non finalmente Ramusio. Il solo Oviedo parla dell'assicurazione data da Colombo, che, prima di tre giorni sarebbero giunti a terra; ma questo fatto non è presentato col carattere preciso di una capitolazione. Quantunque Oviedo sia stato troppo sovente l'eco dei calunniatori di Colombo, pur sapendo la fermezza di quest'Uomo, convinto delle maraviglie operate dalla Provvidenza in proprio favore, esso medesimo è il primo a dubitare del fatto che narra; e le sue parole lo indicano assai chiaramente.

Non vi fu, e non vi poteva essere alcuna convenzione tra Cristoforo Colombo e gli equipaggi ribellati, come non ve ne ha tra lo spirito di Dio e lo spirito del mondo. Nondimeno la ribellione era stata sommamente aggressiva e violenta. Per confessione dell'Oviedo, « i tre capitani e tutti i marinai erano risoluti di ritornare in Europa; e cospirarono di gettar Colombo in mare, stimando che gli avesse ingannati. » Queste semplici parole, implicando la complicità dei tre fratelli Pinzon, mostrano che questa ribellione non era l' effetto di un moto spontaneo e fortuito.

Ecco come avvennero le cose.

Martin Alonzo Pinzon, fin allora sostenuto dalla memoria del suo viaggio a Roma, e dalla sua grandissima stima del genio di Colombo, fu contagiosamente guadagnato dallo spavento dell'incommensurabile: la sua fiducia venne meno, cessò di combattere i consigli della paura, e si unì coi ribelli in un co' suoi due fratelli.

Verso la notte, nel punto in cui, secondo gli ordini del comandante, le tre caravelle dovevano trovarsi vicine, la *Pinta* e la *Nina* raggiungerso la *Santa Maria,* e si strinsero ad essa l'una da un lato e l' altra dall' altro. Aiutati dall'equipaggio ribelle, i fratelli Pinzon, seguiti dai loro uomini armati, si gettarono sul ponte della nave ammiraglia, col furore in fronte, e le spade in atto di percuotere, ed a Colombo intimarono di voltar subitamente le navi per tornare in Castiglia. Il suo proprio equipaggio, i suoi piloti, le sue genti, perfin gli ufficiali della corona, e il nipote germano di sua moglie, si erano uniti coi rivoltosi. Egli era « solo contro tutti. » Già aveva dianzi esauriti i suoi argomenti, le sue persuasioni, le sue assicurazioni: contro quell'asprezza di determinazione, e quella sinistra unanimità di violenza, non gli rimane neppure il partito di ricorrere a nuove obbiezioni; d'altronde la paura non ascolta e non ragiona. Contuttociò giunse a disarmare il furore, a calmare lo spavento, a sottomettere quegli animi irritati che l'istinto della conservazione trascinava al delitto! E non solamente non cedette nè alle loro ingiunzioni, nè alle loro minacce, ma ardì perfino vietar loro anche le proteste e le preghiere; e terminando la sua ammonizione, dichiarò ad essi con tuono di autorità « che le loro lamentanze non gioverebbero a nulla; ch'egli era partito per andare alle Indie, e voleva seguitare il suo viaggio infino a che le trovasse, coll'assistenza di Nostro Signore. »

Come questa esasperazione degli spiriti, come quest'odio cresciuto dal feroce istinto della conservazione, cadesse improvvisamente davanti ad uno straniero isolato e maledetto, di cui eran omai disconosciuti grado, autorità, e che invocava indarno il nome dei Re; questo è ciò che nessun uomo di mare, nessun filosofo, neppure Colombo, potrebbe spiegare umanamente; ep-

perciò non attribuiva egli siffatto trionfo alla superiorità del suo contegno innanzi ai ribelli, di cui costringeva gli sdegni a inchinarsi rispettosi. Alcuni mesi dopo questa vittoria, umanamente impossibile, egli riconosceva che (alloraquando i suoi marinai e il suo equipaggio erano tutti risoluti di comune accordo a ritornare in Ispagna, e si ribellavano contro di lui, dimenticando sè stessi fino a minacciarlo della vita), Dio gli aveva data la forza di cui bisognava, e lo aveva sostenuto solo contra tutti.

Questa ribellione, scatenatasi durante la notte, si trovò dissipata colle sue ombre.

§ VII.

Sin dal primo albeggiare, l'ausiliario divino che aveva sostenuto Colombo, manifestò la sua presenza. Non ostante la serenità dell' atmosfera e la dolcezza de' venti profumati, il mare si gonfiò: larghe ondate si levarono spingendo le navi con forza che non avevano provato prima. Apparve un gran numero di uccelli: un giunco verde passò molto d'accosto ai fianchi della *Santa Maria*. Poco appresso, l' equipaggio della *Pinta* vide una canna ed un bastone, indi un altro piccolo bastone, che pareva lavorato, un fascio d'erba ed un ramo d'albero carico di frutti rossi. Questi segni sostennero la speranza de' marinai per tutto il corso della giornata. Il viaggio era stato eccellente, e si notarono ventisette leghe.

Il sole scese fiammeggiante nel mar solitario. Il circolo intero dell' orizzonte offriva all'occhio la sua pura linea di azzurro: nessun vapore permetteva l'illusione di una terra vicina. Improvvisamente, come per divina ispirazione, Colombo fece ripigliare la prima strada, e comandò al timoniere di volgersi all' ovest.

Indi, quando le caravelle si furono approssimate, e dopo che fu, secondo la regola stabilita al suo bordo, cantata la preghiera alla Vergine, la *Salve Regina*, raccolti insieme gli uomini dell' equipaggio fece ad essi una commovente allocuzione, ricordò loro i favori onde il Signore gli aveva ricolmi nel tragitto, con-

cedendo ad essi senza interruzione tempo propizio, avendoli condotti in quelle latitudini, ove non fu mai che penetrasse alcuna vela, e con bontà così paterna, sui temuti spazi del *mar tenebroso:* si sforzò di sollevare il loro cuore alla riconoscenza verso l'Autore di tali benefizi; indi confidò ad essi ch'erano giunti al termine delle loro inquietudini e delle loro speranze. Finalmente annunziò loro la vicinanza della terra, quantunque i loro occhi non potessero scoprirla, e gli assicurò che in quella notte medesima raggiungerebbero lo scopo del loro viaggio: perciò raccomandò loro di vegliar tutta notte, e gli stimolò a spenderla nella preghiera, perchè certamente, prima che aggiornasse, scoprirebbero qualche isola. Comandò ai piloti di servizio di scemar le vele dopo mezzanotte, e promise, oltre il premio conceduto dalla Regina, un giubbone di velluto a colui che primo additerebbe la terra.

Poscia l'Ammiraglio si ritrasse nella sua camera. Sentendosi così vicino all'avveramento delle sue speranze, quale non dovette essere il fervore della sua preghiera! con qual tenera effusione non avrà egli ringraziato l'alta Maestà della sua costante protezione!

Verso le dieci ore, Colombo salì sul cassero, e, giuntovi appena, scoprì da lungi un lume; ma, per l'oscurità dell'atmosfera, non volle affermare che fosse la terra. Chiamò un ufficiale della casa del re, Pedro Guttierez, e gli disse di guardare anch'egli. Guttierez riconobbe ch'era proprio un lume. Il comandante chiamò il commissario di marina Rodrigo Sanchez di Segovia per mostrarglielo; ma in quella che questi saliva, il lume scomparve. Dopo un corto spazio di tempo il lume ricomparve una volta o due: era come una fiamma che ascendeva e si abbassava alternamente: a questo moto di niuna apparente importanza, Colombo riconobbe con precisione la vicinanza della terra.

Le navi correvano assai bene.

A mezzanotte, secondo gli ordini dell'ammiraglio, le navi non conservarono che poche vele. Pareva che andassero lentamente; tuttavia una corrente le portava fortemente all'ovest. La *Pinta,* buona camminatrice, era molto innanzi alle due al-

tre caravelle. Sopra ciascuna nave, l'aspettazione era unanime, e l' impazienza estrema. Suscitati dalla solenne affermazione dell' ammiraglio, tutti i cuori palpitavano di speranza. Non era alcuno che dubitasse; e non fu occhio che si chiudesse. Ciascuno divorava lo spazio, e gettava nel vano delle ombre il suo avido sguardo. All' improvviso balena un lampo, e un colpo di cannone tuona. Gli equipaggi esultano di allegrezza: era il segnale della terra! Un marinaio della *Pinta*, chiamato Giovanni Rodrigo Bermeio, l' aveva veduta. L'orologio della *Pinta* notava le due del mattino. Al fragore del colpo, Cristoforo Colombo, gittandosi in ginocchio, e sollevando al Cielo le mani, mentre le lagrime della riconoscenza gl' innondavano le gote, intuonò il *Te Deum laudamus*, e tutti gli equipaggi, conquisi di gioia, risposero alla sua voce.

Solo dopo soddisfatto al dovere religioso fu dato sfogo all' allegrezza onde ogni cuore era pieno. Un movimento da non potersi descrivere a parole si fe' desto incontanente nei tre navigli. Ad un comando di Colombo si ammainarono le vele eccetto una, e si mise in panna per aspettare il giorno. La prudenza del capo, che non dimenticava nulla, provvide di porre la flottiglia in istato di difesa; perocchè s'ignorava ciò che il ritorno del sole manifesterebbe. Si forbivano le armi, si apprestava la parata; amici e parenti si gratulavano. Tutto l' equipaggio della *Santa Maria* presentossi all'ammiraglio per offerirgli i propri rispetti, e per rendere omaggio al suo genio.

CAPITOLO OTTAVO.

L'isola di San Salvatore. — Santa Maria della Concezione. — L'arcipelago delle Lucaie. — L'isola Fernandina. — L'isola Isabella. — Ricerca dell'oro. — L'isola di Cuba. — Il mare di Nostra Signora. — Il Porto Santo. — Amore di Colombo per la natura. — L'isola imaginaria di Babeque. — Scoperta d'Ispaniola. — Naufragio della *Santa Maria*. — Ospitalità del re Guacanagari. — Primo stabilimento degli Europei alle Antille.

§ I.

Il venerdì, 12 ottobre 1492, ai primi raggi del sole fu veduta disegnarsi, quasi uscisse dalle acque, una terra fiorita, i cui boschetti, colorati dai primi raggi del sole, esalavano profumi sconosciuti, e seducevano gli occhi colla loro ridente prospettiva. Avanzandosi, le caravelle riconobbero un' isola discretamente grande, piana e senz' apparenza di montagne. Folte foreste limitavano l'orizzonte; in mezzo a certe pianure risplendeva l'acqua pura di un lago. Le ondulazioni del terreno, coperto da una gagliarda vegetazione, incorniciavano una baja spaziosa verso la quale le navi si diressero.

Appena le áncore ebbero addentato, che, vestito delle divise delle sue dignità, con un mantelletto scarlatto ondeggiante sulle spalle, e tenendo spiegata l' imagine di Nostro Signore Gesù Cristo sullo stendardo reale della spedizione, Colombo discese nella scialuppa, seguito dal suo stato maggiore. I capitani della *Pinta* e della *Nina*, si posero ciascuno nel proprio batello con uno stuolo di genti armate di tutto punto: brevi impazienti colpi di remo bastarono per ispingere alla spiaggia le tre navicelle.

Tutto raggiante di entusiasmo, Colombo saltò sulla riva colla sveltezza della gioventù. La felicità crescevagli a cento doppi le forze. Toccata appena la nuova terra, vi piantò significativamente lo stendardo della Croce; nè potendo contenere la sua riconoscenza, si prostrò con adorazione dinanzi all' Autor Supremo della scoperta. Chinata tre volte la fronte, baciò, bagnan-

dolo di dolci lagrime, quel suolo sconosciuto, a cui l'aveva condotto la bontà divina. Tutti quelli che lo accompagnavano, tocchi dalla sua emozione, inginocchiatisi seguirono il suo esempio. Distendendo in alto le mani riconoscenti, e ringraziando dal fondo del cuore il Padre Celeste, Colombo trovò nell'effusione della sua gratitudine un'ammirabil preghiera, di cui la storia ha raccolto i primi accenti: « Signore! Dio eterno e onnipotente, che pel tuo sacrato Verbo hai creato il firmamento, e la terra ed il mare! che il tuo nome sia benedetto e glorificato per tutto, che sia esaltata la tua Maestà, che ha degnato permettere che dal tuo umile servo, il tuo sacro Nome sia predicato in quest' altra parte del mondo!... »

La sua riconoscenza e la sua pietà si consolarono adoperando espressioni sublimi. Indi, rimettendosi con maestà in piedi, e spiegando in tutta la sua larghezza lo stendardo della Croce, offerì a Gesù Cristo le primizie della sua scoperta. E affine di rendere gloria a Dio che gliel' aveva mostrata, dopo d' averlo salvato da tanti pericoli, impose a quell' isola il nome di *San Salvatore*.

Indi trasse la spada; e tosto tutti gli ufficiali fecero altrettanto: allora dichiarò di prendere possesso di quella terra, in nome di Nostro Signore Gesù Cristo, per la Corona di Castiglia: poscia chiamò il notaro regio, alla presenza del commissario della marina e dei capitani, e lo invitò a stender atto di ciò nella forma prescritta.

Compiuta la scoperta, si trovavano convalidate dal fatto le condizioni del trattato firmato nella pianura di Granata. Per conseguenza, i titoli di Vice Re, di Grande Ammiraglio, di Governator generale delle Isole e della Terra-ferma da scovrirsi nelle Indie, erano definitivamente acquistati a Colombo. Immediatamente tutti gli astanti, pieni di ammirazione e di entusiasmo, lo riconobbero qual ammiraglio dell'Oceano, e Vice Re delle Indie, e gli prestarono in tale qualità giuramento di obbedienza. Molti di loro gli espressero il dispiacere che sentivano della loro passata condotta, lo pregarono di dimenticare le loro minacce ispirate dalla paura, e promisergli attaccamento ed ossequio.

Dichiarata dall'ammiraglio la sua presa di possesso, comandò a' legnaiuoli, muniti delle loro accette, di tagliare due alberi e formarne una gran Croce. L'isola sconosciuta, ch'era stata offerta al Salvatore, e intitolata perciò nel suo nome San Salvatore, si chiamava « Quanahani » nella lingua degli indigeni. Essa è al centro della prima linea delle isole Lucaie, ed occupa il mezzo nel gruppo allungato che forma l'arcipelago di Bahama. Quantunque non vi si vedesse alcuna abitazione, pur essa era popolata; ma gl'indigeni, spaventati all'apparir delle caravelle, che pigliavano per mostri usciti dal mare, si erano ascosi in fondo a' boschi.

Mentre il regio notaro Rodrigo di Escovedo, attorniato dagli ufficiali della corona, dal commissario della flotta e dai due capitani, stendeva sopra il suo ginocchio il processo verbale della presa di possesso, gli abitanti dell'isola, che fino allora si erano tenuti nascosti, a poco a poco avventuraronsi ad uscir fuori da' nascondigli. Assecurati dall'espressione di serenità, di grandezza e di benevolenza ch'erano come scritte sui lineamenti di Colombo, cui, alta statura, le ricche vesti, lo splendore delle armi e la riverenza di quanti gli stavano intorno, additavano capo di quegli esseri misteriosi, si avanzarono a lenti passi, gli uni dopo gli altri; indi osarono approssimarsi con tremore e prostrarsi dinanzi a cotesti strani visitatori. A poco a poco pigliarono coraggio fino a toccarli, per sicurarsi che non s'ingannavano: palpavano le loro vesti, le loro gambe, e stupivano sopra tutto della loro barba. Ad esempio dell'ammiraglio, gli Spagnuoli accolsero con bontà sorridente quegl'ingenui, e si prestarono compiacenti al loro esame.

Colombo notò sin dal primo suo sguardo ch'erano tutti giovani, e diversi dagli abitatori della costa d'Africa pel colore della pelle, la forma del capo e quella delle gambe. La statura era alta, e il colore ricordava gl'indigeni delle Canarie: avevano la fronte e il cranio larghissimi, gli occhi ben divisi, i capelli folti, tagliati sotto le tempie, e lunghi per di dietro; il mento spoglio di barba, le gambe diritte, il torso ben proporzionato: erano interamente nudi; si dipingevano le membra a diversi colori, gli uni di rosso, gli altri di bianco: alcuni se ne impia-

stravano tutto il corpo, altri solamente il volto: taluni poi, e saranno stati certamente gli eleganti e i raffinati del paese, si contentavano dipingersi il naso: le loro armi consistevano in bastoni indurati al fuoco, e armati all' uno de' capi di un dente di pesce cane, o di un sasso acuto.

Quasi avessero indovinato il suo gusto dei profumi, gl' indigeni offrirono a prima giunta in omaggio a Colombo un fascetto di erbe secche odorifere.

L' ammiraglio comprese a quella loro simpatia così pronta che si convertirebbero agevolmente al Cristianesimo usando con essi dolcezza anzichè severità e minacce. Affine di ben disporli distribuì loro berretti lavorati, mercanziuole di vetro di Venezia, sonagliuzzi ed altre bagatelle che parvero a que' semplici cose di un valore inestimabile: essi offrivan per ricambio agli Spagnuoli tutto quello che possedevano: questi passarono il rimanente della giornata in riposarsi, e ricrearsi per quelle fresche boscaglie.

Appena i falegnami ebbero terminato il loro lavoro, Colombo, col cuore infiammato di gratitudine e di amore evangelico, piantò solidamente nel buco, che v'avea fatto scavare sulla spiaggia conquistata a Gesù Cristo, il tronco della Croce, ch' egli sostenne colle proprie mani, cantando l'inno *Vexilla regis prodeunt*, indi, quando il sacro segno fu sodamente infisso nel suolo, intonò il canto della vittoria, il *Te Deum laudamus*.

Colombo non fece rizzar la Croce in questo luogo, solamente per lasciarvi un segno ch' egli per primo occupava quella terra; ma affine di consacrare con esso lo scopo della sua scoperta, e indicare su quell' ultima plaga ch' ei ne assumeva la signoria in nome del Redentore degli uomini, nostro Signore Gesù Cristo. Siccome il giorno toccava omai al suo fine, egli recitò la preghiera della sera dinanzi l'imagine; indi, ripigliando lo stendardo della spedizione, quel *Labarum* col quale aveva vinto l'orrore del *mar tenebroso*, lo spavento dell' immensità, i capricci de' flutti, e gli ammutinamenti degli uomini, fece ritorno alla sua caravella.

La dimane, al primo aggiornare, gl' indigeni circondarono le tre navi con piroghe fatte di un solo pezzo, scavate in un

tronco d'albero, e di un lavoro ammirabile, ove si pensi che ignoravano il ferro: remavano con una specie di pala da forno, corta e larga chiamata *pagaia:* portavano gomitoli di cotone filato, giavellotti, papagalli dimesticati per farne un commercio di cambio: tutto quanto proveniva da que' maravigliosi stranieri sembrava loro prezioso, perfino framenti di scodelle e di vetro: davano trenta lire di cotone filato per una bianca di Castiglia, moneta di circa due quattrini: ma l'ammiraglio, non volendo che si abusasse della loro semplicità commerciale, vietò questi scambi usurai.

All'alba del 14 ottobre, l'ammiraglio fece armare la scialuppa della *Santa Maria,* e i batelli delle caravelle, per trarre a riconoscere l'altra parte dell'isola. Le popolazioni già informate del l'avvenuto, accorrevano recando loro acqua fresca, alimenti, e rendendo grazie al Cielo di quella sorprendente visita. Gli isolani si chiamavano l'un l'altro, e stimolavano ad alte grida i loro parenti, ch'erano tuttavia nelle capanne; e dicevano ad essi: « venite a vedere gli uomini discesi dal cielo: portate loro da bere e da mangiare, » e subitamente uomini e donne accorrevano recando tutti qualche cosa: benedivano Dio alla loro maniera, gettandosi per terra e sollevando le mani. L'ammiraglio notò, in mezzo ad alberi di alto fusto, begli orti facilmente irrigabili, giardini deliziosi, e pietre acconce alla costruzione di chiese.

L'ammiraglio tenne a bordo sette indigeni che voleva condurre in Castiglia per presentarli ai re, insegnar loro la lingua spagnuola, farli cristiani, e renderli poscia alla loro patria. Indi egli aprì le vele.

Allontanatosi appena dai boschetti di San Salvatore, Colombo si trovò nel più felice imbarazzo. A misura che avanzava mirava sorgere dai flutti per ogni verso la ricca verzura di numerose isole: l'occhio non poteva numerarle. Gl'indigeni che stavano a bordo ne nominarono più di cento.

Non ben sapendo donde cominciare la sua esplorazione di cosiffatto arcipelago, il contemplatore della natura si diresse verso l'isola che parvegli la più grande, discosta circa sette leghe. L'ammiraglio la chiamò Santa Maria della Concezione: sbar-

cando ne prese possesso nella forma solenne, vale a dire facendovi rizzare una croce. Questa isola di superficie piana pareva fertilissima: per la fisonomia, la nudità, la fiducia, la dolcezza gl' indigeni ricordavano que' di San Salvatore. Ammirando anch'essi que' miracolosi stranieri, li lasciavano liberamente visitare la loro terra, e davano loro con rispetto tutto ciò che dimandavano.

L'ammiraglio si diresse poscia sopra un'altra isola, che, per risguardo alle suscettività del re, dinominò Fernandina, anche prima di scendervi. I suoi abitanti, simili a quelli delle isole già visitate, parevano tuttavia, dice Colombo, « meglio dimesticati, più inciviliti, ed anco più astuti; » essi mercanteggiavano invece di prendere ogni cosa che loro fosse offerta in iscambio: lavoravano il cotone, fabbricavano specie di letti, o coperte che chiamavano *amache*, mantelletti e mutande per le donne maritate. Le loro capanne, costrutte in forma di tenda, davano segno di mondezza.

Mentre protetti da un drappello armato, gli uomini comandati provvedevan acqua, Colombo, fermando lo sguardo sulle foreste, ne ammirava la magnificenza, e cercava di conoscere le specie di lor arbori. La vegetazione vi lussureggiava in guisa da impacciare la veduta e la mente: l'abbondanza e la densità degli alberi facevano sì che gli steli, i tronchi, i busti, i germogli confondevano lor rami e univano sì strettamente il loro fogliame, che un medesimo tronco pareva portare su certi rami le foglie della canna e sopra altri le foglie del lentisco. Nei primi giorni Colombo credette che in quel paese di maraviglie gli alberi variasser quasi a capriccio le loro produzioni.

Avendogli gl' indigeni fatto comprendere che a qualche distanza vi avea una grande isola chiamata Saometo, il cui re portava vesti ed oro sulla sua persona, l'ammiraglio si dispose incontanente di ricercarla.

Vi trovò una terra feconda, ridente e pittorescamente svariata da eminenze coronate d' alte foreste. Traversando la fresca profondità di quei boschi, i venti rapivano ad essi ignoti profumi, che distribuivano poi nel loro soffiare sui flutti. Il contemplatore del Verbo aspirava deliziato quegli odori sconosciuti al-

l'Europa, ammirava la trasparenza delle acque, la dolcezza dell'aria, lo splendore del cielo. « I miei occhi, diceva, non potevano stancarsi dal guardare verzura così bella, e tanto diversa dal fogliame dei nostri alberi... I fiori e le piante ci mandavano dalla riva un odor sì gradevole e imbalsamato, ch' era la cosa più soave a fiutarsi » ; e siccome tutti i punti della spiaggia lo invitavano con varie e nuove vaghezze, così non sapeva a quale dovesse dare la preferenza per pigliar terra.

Nello sbarcare riconobbe la superiorità di quest' isola su quelle da lui già vedute: era piena di magnifici arbori: gran laghi vi mantenevano una freschezza deliziosa: l' erba vi si trovava allora all' altezza ch' è in Andalusia nell' aprile: stormi romorosi di papagalli, passando dall' una all' altra foresta, oscuravano il sole, cotanto erano copiosi: i canti e le brillanti piume di uccelli sconosciuti in Europa, e la purezza dell' aere fragrante lo sorprendevano: le strane produzioni di quell' isola, e l'aspetto così caratteristico di questa nuova natura, lo recarono ad imporle il nome della reale associata della sua fede, delle sue speranze e del suo zelo evangelico: l'isola Samoeto fu dunque chiamata l' Isabella.

All' approssimarsi degli stranieri, gli abitanti fuggirono precipitosamente dalle loro capanne, recando seco i loro ornamenti, nè vi lasciando che i loro mobili. L' ammiraglio vietò severamente di allungar le mani sul menomo dei loro oggetti. A poco a poco gl'indigeni, vedendo che non erano inseguiti, si accostarono per fare lor cambi. Alcuni portavano sospesi alle nari piccolissime piastre d'oro, che cambiavano volentieri con pezzi di vetro, di tazze rotte e scodelle di terra-cotta. L'ammiraglio passò due giorni in quell' isola, aspettando l' occasione di un baratto considerevole in oro, che gli era stato fatto sperare: esaminò curiosamente il suolo e la ricchezza della sua vegetazione, e scrisse: « la diversità degli alberi, quella dei frutti onde sono carichi, e i profumi di cui l'aere è imbalsamato, mi empievano di stupore e di ammirazione, e sembrerebbero dover trattenere in questo soggiorno l'uomo che ne ha una volta goduto. »

Nella sua estasi, Colombo si desolava di non conoscere i nomi e le proprietà di que' vegetali così varii; quindi aggiungeva:

« non conoscendoli, io era nel più grande affanno, perchè sono certissimo che hanno tutti gran valore. « E il suo dispiacere di questa ignoranza era tale che ne parla tre volte nel suo giornale, « Io credo che qui vi sieno molte piante e molti alberi che sarebbero in Ispagna di grandissimo pregio per le tinture, i medicamenti e le spezierié... ma io non li conosco, il che mi arreca il maggiore fastidio. »

Nel passeggiare sulla riva di un lago, l'ammiraglio vide uno spaventevole lucertolone gigantesco armato di artigli, a squame irte e dal capo schifoso: esso era l'iguano di orribile aspetto quantunque inoffensivo: vederlo e assalirlo fu per Colombo la medesima cosa; perocchè importava assai di agguerrire l'intrepidezza spagnuola contro le forme animali, le produzioni viventi di quel suolo sconosciuto. L'iguano si gittò nel lago; ma siccome l'acqua non era molto profonda, Colombo ve lo inseguì e lo uccise a colpi di lancia. La sua pelle, che si conservò, era lunga sette piedi.

§ II.

Non ostante il suo immenso desiderio di conoscere le opere di Dio e di procacciarsi oro, Colombo era confuso per la moltitudine delle isole e delle terre, e pel gran cumulo de' nuovi oggetti che si offerivano così alla sua riflessione come al suo entusiasmo: perciò dovette rassegnarsi a numerare le nuove terre senza aver profonda cognizione di alcuna di esse. « Il mio disegno, scriveva alla Regina, non è di visitar questo paese in ogni suo particolare, poichè è tale cosa che non vi riuscirò in cinquant'anni, e perchè, tutto al contrario, io voglio vedere e scoprire quanti più paesi nuovi mi sarà dato. »

In tal primo viaggio, dopo scoperte queste regioni sconosciute, il suo scopo era più assai di acquistar molt'oro, che di osservare la natura: cercava l'oro, affine d'interessare la Spagna a continuar le scoperte, mostrandole la prova della loro importanza: sopratutto, egli cercava l'oro perchè la liberazione de' Luoghi Santi, e il riscatto del Sepolcro di Gesù Cristo gli stavano sempre davanti agli occhi come oggetto della sua su-

prema ambizione: voleva pertanto raccogliere per convertirle in oro, le spezierie, le preziosità che produce l'Oriente, in fondo al quale egli pensava d'essere giunto. Forse non fu mai fervente cristiano che desiderasse l'oro con vivezza pari alla sua. Non lo trovando subito, come aveva sperato, si volgeva a Dio, lo supplicava di additargli l'oro, di fargli trovar l'oro, di indicare a lui la via ed i luoghi ove giaceva. Appena sceso a San Salvatore, la prima dimanda che fece con segni agli indigeni, risguardava l'oro. « Io gli esaminava attentamente, dic' egli, e procurava di sapere se avevano dell'oro. »

Nell'approdare a Santa Maria della Concezione, scese vicino ad una punta, « per sapere se eravi dell'oro: » parla d'isole in cui si trova necessariamente l'oro, « vi si possono, continua, trovar molte cose che ignoro, perchè non vo' fermarmi, affine di scorrere molte isole, per trovar oro: » e più innanzi aggiunge, con un candor fanciullesco, parlando di quest' oro così ardentemente desiderato: « coll' aiuto di Nostro Signore, devo trovarlo sicuramente là dov' esso nasce. »

Alla Fernandina, si preoccupa forte di una gran piastra d'oro veduta sulla barca di un indigeno, e rimprovera i suoi marinai perchè non l'hanno comprata: prosegue la sua strada annunziando che quinc' innanzi non si fermerà che nei luoghi in cui vi ha copia d'oro: è impaziente di arrivare all'isola Saometo, perchè gl'indigeni gli hanno fatto comprendere che là son vene d'oro.

Giunto all' Isabella, osserva primieramente piccole piastre d'oro a' canotti degl'isolani, e vi si ferma sperando che gli porteranno oro in cambio delle bagatelle d'Europa. Ma non essendo là veruna miniera d'oro, move dirittamente ad un'isola chiamata Cuba, « ove si trovano oro, spezierie, gran navigli e mercatanti. » Dalle descrizioni che ne fanno gli Indiani, egli presume, ch'è l'isola Cipango, di cui si narrano cose tanto maravigliose. « Secondo le sfere che ho veduto, e le pitture de' mappamondi, essa è posta in questi dintorni. »

Alla mezzanotte del 24 ottobre l'ammiraglio levò le àncore per dirigersi a Cuba, secondo l'indicazione degli indigeni che aveva a bordo. Faceva gran vento; ma all'albeggiare cessò e

cominciò a piovere. Dopo mezzogiorno il vento ricominciò a soffiare gradevolmente, e la *Santa Maria* mise fuori tutte le sue vele. Si viaggiò così fino a sera. Essendo quel mare seminato d'isole, e coperto di bassi fondi, ove sono degli scogli, l'ammiraglio rimase fermo sulla tolda tutta là notte che fu piovosissima. La dimane ripigliò la via con vento forte, e alle tre dopo mezzodì riconobbe a cinque leghe di distanza sette od otto isole, che chiamò « le isole di Sabbia » a motivo della poca profondità del mare intorno ad esse. Vi si gettarono le áncore per la notte.

Il venerdì, al levar del sole, fu messa la prora al sud-ovest, e si continuò a navigare in mezzo alle isole. La dimane, un buon vento spinse le navi fino a sera, e da mezzo le ombre apparve la terra: ma le caravelle si tennero prudentemente ad una certa distanza a motivo dell'oscurità. La pioggia cadeva a torrenti.

§ III.

La domenica, al primo albeggiare, Colombo vide innanzi alle caravelle svolgersi, in tutta l'estensione del sud-ovest, una terra, che facea vista piuttosto di continente che d'isola.

Le cime degli alti monti, tinti color di rosa, e i contorni pavonazzi de' gioghi minori gli ricordarono le montagne della Sicilia. Profumi più squisiti, più penetranti presagivangli una maggior ricchezza del suolo. Quanto più avanzava e poteva veder meglio ogni forma, scerneva tanto più una potenza di vegetazione fino allora sconosciuta. Non era più la folta e confusa verdura delle Lucaie; qui la varietà degli aspetti, i pittoreschi contrasti e l'ingegnosa combinazione degli aggruppamenti sopravanzavano l'umana invenzione.

Primieramente erano presso la riva alberi di cocco, *cactus* enormi, *l'agave karatus*, tribù di palmiferi dalle forme variate; felci arborescenti, l'assalia dai fiori gialli, il ketmio acido, l'acetosa gigante, che sollevava per ben due metri le sue foglie rosse, il cappero dai grossi baccelli, la sensitiva irta, il mogano, l'acajou, la zucca dalle lunghe foglie.

Que' fiori, que' frutti, que' profumi, quegl' intrecciamenti casuali, quelle opposizioni armoniche, che si offerivano così improvvisamente all' osservazione, avrebbero oppresso di stupore qualunque uomo fosse stato meno preparato di Colombo ai prodigi del Creatore. In mezzo a quella abbagliante profusione, lo stesso contemplatore del Verbo, conquiso di troppa ammirazione per tentare qualche particolarizzata osservazione, nè sapendo com' esprimersi, se ne stava in silenzio, e si restringeva a dire « di non aver veduta mai simil cosa. »

D' in sulla sua nave mirava le due rive del fiume, ombreggiate, per quanto l' occhio si stendeva, d' alberi bellissimi, differentissimi dei nostri, carichi, al tempo stesso, di fiori e di frutti, su cui volteggiavano uccelli brillanti di piume vaghissime. Fra le tante specie di piante sconosciute, il suo genio di osservazione distinse palme diverse da quelle che crescono in Ispagna nelle Canarie e sulla costa d' Africa.

Premuroso di cominciare la sua ricerca dell' oro, e la raccolta delle produzioni del suolo, l' ammiraglio scese nella scialuppa, pigliò possesso di questa terra nella solita forma, vi elevò una gran Croce, impose all' isola il nome di Juana, e al porto quello di San Salvatore. Indi, vedute da lontano due case, andò ad esse. Gli abitatori n' erano fuggiti; non vi trovò che un muto e timido cane, inutile guardiano di alcuni arnesi di pesca. Egli replicò il divieto d' impadronirsi di verun oggetto, indi risalì il fiume.

La profonda serenità dell' azzurro, la limpidezza trasparente delle acque, la soavità dell' aere, l' emanazioni imbalsamate, la ricca fioritura degli alberi, gli insetti brillanti, le farfalle di fuoco, i colibri dal color cangiante, le are dalle splendenti penne, il canto degli uccelletti invisibili sotto il fogliame, il variopinto de' fiori, la leggiadria, la vaghezza de' prospetti pittorici, delle nuove piante, tutto quel vago insieme di cose non mai vedute prima, sollevavano l' anima di Colombo in un rapimento indicibile: confessava candidamente di non potere abbandonar que' luoghi che con uno sforzo, e nella speranza di ritornarvi: andava conscio d' essere giunto ad una terra di maraviglie.

Il tempo e la sperienza hanno giustificata l' ardente ammira-

zione del Contemplatore del Verbo. Oggidì, anche dopo esplorati gli spazi dell' oceano, Cuba è rimasta l' isola che vince di gran lunga ogni altra più bella: essa è tuttavia, secondo l' espressione di Colombo, la più vaga che mai vedessero occhi d' uomo; Cuba, la perla dei mari, giustifica il titolo a lei dato di regina delle Antille. La dolcezza e la costanza della sua temperatura, solita andar salva dagli uragani ordinari, e dalla violenza delle correnti sotto marine, la salubrità delle sue coste, la comodità de' suoi porti, la purezza delle sue acque, la freschezza delle sue montagne, che sollevano le loro vette in un limpido azzurro, la eccellenza delle sue produzioni, e la varietà delle sue prospettive la rendono superiore ad ogni paragone. Costante oggetto dell'ammirazione del pensatore, del poeta, del pittore, del botanico, ella suscita l'ostinata brama di una nazione vicina, non ostante che questa già posseda una metà del Nuovo Continente.

In mezzo a questa infinità di cose nuove Cristoforo Colombo si sforzava cogliere i sublimi concetti del Pensier Creatore; di conoscere nuove maraviglie con cui la scienza di Dio si degnava manifestarsi all' intelletto, e di sorprendere l'indizio d'una qualche gran legge del globo.

Ammirazione, e sublimi induzioni nol facevan dimentico del lato pratico, utile e commerciale delle cose. Notata la copia delle erbe che nascevano quasi sul margine dei flutti, ne conchiuse giustamente, che in quel luogo il mare doveva conservarsi sempre tranquillo. Diffatti, questa costa è preservata, per tutta la larghezza dell'isola, dalle violenze della corrente equatoriale che passa fra Cuba e il Continente Americano. L'ammiraglio notò un luogo che giudicò acconcio alla formazione delle madreperle, conchiglie bivalvi, che sogliono fornire indizio della presenza delle perle. Gli Indiani dissero che v' erano in quell' isola miniere d'oro.

Bramoso di scoprire quest' oro, l'ammiraglio levò le áncore il 29 di ottobre, e navigò verso l' occaso per giungere alla metropoli che gl' Indiani indicavano. In breve riconobbe l'imboccatura di un corso d' acqua, che dinominò « il fiume della Luna. » Verso sera ne vide un altro molto più largo, a cui impose il nome di « fiume dei mari. »

Mandò tosto gente a terra per assumere informazioni; ma gl'indigeni spaventati avevano presa la fuga. Le case in forma di tende militari, poste qua e là senza regola, mostravano la più gran mondezza, accompagnata da una specie di eleganza. Vi si trovarono statuette in figura femminile, e diverse maschere finamente cesellate. Anche qui vi aveano cani timidi. e senza voce, inutilmente fedeli. Alcuni uccelli domestici vivevano nella loro taciturna compagnia. Molti utensili di pesca indicavano a qual genere d'industria si applicava la popolazione.

La dimane l'ammiraglio, seguitando la sua via all'ovest, riconobbe un capo avanzato nei flutti, così riccamente coperto d'alberi di palme, che lo chiamò « il Capo delle Palme. » Gli Indiani imbarcati sulla *Pinta* dissero che, dietro quel capo, scorreva un fiume lontano da Cuba sole quattro giornate. Martin Alonzo Pinzon credette che la costa ch'essi correvano fosse un continente, e Cuba una gran capitale. Pel suo studio del planisfero ideale di Toscanelli, comunicatogli da Colombo, Martin Alonzo si reputò giunto nel paese che quegli aveva ipoteticamente notato.

Colombo, invece, pensava che quella vasta terra, fosse per avventura il continente asiatico, e che si trovasse giunto allora ad un cento leghe circa da Zayto e da Quinsay.

Per chiarire i suoi dubbî, l'ammiraglio risolvette il venerdì 2 novembre di mandare un'ambasceria al sovrano di quella regione. A tal effetto scelse Rodrigo de Jerez, ch'era già stato in Africa, e il poliglotto Luigi de Torres, ebreo convertito, già addetto alla famiglia del governatore di Murcia qual precettore: lor aggiunse due indiani come interpreti. Questi messaggeri, provveduti di giocattoli, per procacciarsi fra via le vettovaglie, dovevano andare al Gran Kan, ed annunziargli l'arrivo ne' suoi Stati dell'ammiraglio, incaricato di una lettera, e di presenti da parte dei re di Spagna, desiderosi di stabilire con esso lui amichevoli relazioni. Colombo particolarizzò a costoro le osservazioni che dovevano fare in quel viaggio. E mentre erano assenti, comandò fossero riparate le tre navi, una sola alla volta, per evitare ogni sorpresa, e ne conservò sempre due pronte a combattere, quantunque, secondo le apparenze, non si avesse a temer nulla dagl' indigeni.

I messaggeri tornarono in capo a sei giorni.

Invece del Gran Kan e della sua capitale, non avevano trovato che un villaggio di cinquanta famiglie, da cui erano stati accolti quali esseri discesi dal cielo.

Nel loro ritorno i messaggeri scontrarono molta gente, uomini e donne, che recavano in mano erbe secche, chiuse in foglie egualmente secche, fatte in rotolo, e accese da un lato, mentre dall'altro succhiavano il fumo aspirando, e ne facevano uscire dalle labbra una piccola nube: dinominavano questo arnese *tabago*, nome da noi dato alla pianta che fornisce le foglie.

Quest' inviati avevano viaggiato per terre perfettamente coltivate, disseminate di capanne; avevano veduto una copia di alberi, di fiori, di erbe balsamiche e di uccelli affatto sconosciuti alla Spagna, ad eccezione degli usignuoli, delle pernici e delle oche, che v' erano in copia. Del resto, non avevano udito parlare del Gran Kan; e neppur gl' interpreti, e gli abitanti. Medesimamente non vi aveva colà alcun indizio di miniere d'oro.

Ma se non si vedeva oro in quella fertile contrada, eranvi anime da salvare, popolazioni pacifiche da conservare, e Colombo augurava bene delle disposizioni religiose di queste. Egli esprimeva ai Sovrani le sue speranze in questi termini: « tengo per fermo, Serenissimi Principi, che, dal momento in cui i missionari parleranno la loro lingua, li faranno tutti cristiani. Spero in Nostro Signore che le Altezze Vostre si decideranno subito a mandar missionari, affine di riunire alla Chiesa popoli così numerosi; e che li convertiranno con quella stessa sicurezza con cui hanno distrutto coloro che non hanno voluto confessare il Padre, il Figliuolo e lo Spirito Santo, vale a dire i Mori e i Saraceni di Spagna. » Siccome nell'ardore della sua fede Colombo non aveva nessun timore della morte, così non temeva di presentarne ai monarchi l'imagine, quell'imagine che i cortigiani fanno sì grande studio di allontanare da essi: diceva dunque loro: « quando avranno terminato la loro carriera, perocchè noi siam tutti mortali, lasceranno i loro regni nella più grande tranquillità, puri di eresia e di cattivi principii: quindi conseguiranno buone accoglienze dall' Eterno. » Colla medesima semplicità, il Messaggero della Provvidenza, lasciando

correre la penna, pregava Dio pei suoi Re, e dimandava si degnasse di conceder loro una lunga vita, un grande accrescimento di regni e di principati, e di continuare a dar loro la volontà e le disposizioni per diffondere la santa religion cristiana.

Indi annunziava ai monarchi che aveva rimesso in mare la sua nave quel giorno medesimo, e che andava in cerca dell'oro. « M'affretto, affine di partire giovedì, *in nome di Dio*, e veleggiare al sud-est alla ricerca dell'oro, delle spezierie e delle terre da scoprire. »

Uscito dal *fiume dei mari*, l'ammiraglio, sull'indicazione degl' indigeni, mosse verso l'isola chiamata Babeque, ove, dicevano per segni, che la notte al chiarore di fiaccole si raccoglieva oro sulla riva: viaggiò lungo la costa per diciotto leghe senza volervisi accostare. La dimane, martedì, riconobbe un capo a cui impose il nome di Capo Cuba.

Il 14 novembre, si allontanò all'est, correndo a scoprire cotesta Babeque, di cui gl'Indiani non cessavano di vantare la feracità d'oro. Così egli si trovò portato in un arcipelago affatto nuovo. L'occhio non poteva enumerare le tante sue isole grandi, montuose, ombreggiate da magnifici alberi. La purezza dell'atmosfera, lo splendor del mare rotto da que' monti di verdura che pareva scaturissero dai flutti, rapivano gli sguardi di Colombo: chiamò quel mare così riccamente seminato di isole « mare di Nostra Signora. » La bellezza delle spiagge ve lo tratteneva, e voleva, non ostante la sua gran brama d'oro, percorrere tutte quelle isole colle scialuppe delle caravelle, e frugarvi per tutto; perocchè, all'apparenza, pareva promettessero almeno droghe e pietre preziose.

Il venerdì 16 novembre, in quella che Colombo usciva dal battello per pigliar possesso della prima di tali isole, colla formola consacrata dalla sua pia abitudine, furono veduti, giacenti sopra un' elevazione del terreno, due grandissimi travi, uno più lungo dell' altro, il più piccolo posto sul più grande a formare una Croce, così bene che un falegname non avrebbe potuto trovare proporzione più esatta. Cadendo incontanente ginocchione, il Messaggero dell' apostolato ringraziò il suo Signore di questa nuova bontà, e riverì questa croce, che gli era

stata provvidenzialmente preparata in quell'isola sconosciuta. Così parevagli che Dio non lo abbandonasse: era consolato nel fondo del cuore vedendo i suoi desiderii prevenuti in que' luoghi deserti e innominati. Dopo adorata cotesta croce, figurata da un caso misterioso, comandò che si compiesse fortificandola, l'unione dei pezzi, e che l'erezione del segno santo avvenisse il posdomani domenica, nel luogo più apparente, e vuoto d'alberi.

Intanto esaminava le produzioni della terra. Comandò alle genti dell'equipaggio di cercar madreperle e se ne trovarono infatti, ma spoglie di perle. Furono presi strani pesci, fra gli altri uno con muso di porco, e tutto coperto di squame, il quale non aveva di molle altro che gli occhi e la coda. L'ammiraglio lo fece salare per portarlo alla Regina, vaga di storia naturale. La dimane vide in un' altra isola maiali d'India, locuste mostruose e gran copia di uccelli. Il forte odore di musco sparso in certe parti gli fece credere che vi fossero colà animali che lo producessero.

La domenica, 18 novembre, l'ammiraglio col suo stato maggiore, mosse in gran cerimonia a inalberare il segno della Redenzione. Questa croce, altissima e altrettanto bella, fu sollevata sopra un' eminenza da potere esser veduta lontano. Le solite preghiere ne accompagnarono l'esaltazione, e l'intera domenica fu consacrata a onorarla col riposo e colla preghiera.

Il lunedì, prima che levasse il sole, le tre navi erano già in via; ma, contrariate dai venti, non fecero molta strada. L'ammiraglio si dilungò dall'Isabella, da cui non era distante altro che dodici leghe, per timore che gl' Indiani di San Salvador non cercassero di fuggire; perocchè la loro isola natale non era lontana da questa che otto leghe: essi parevan soddisfatti del loro nuovo genere di vita, cominciavano a capire un po' lo spagnuolo, facevano il segno della croce, s' inginocchiavano avanti al Crocifisso, recitavano le loro orazioni sollevando in alto le braccia, dicevano il *Salve* e l'*Ave Maria* con una specie di raccoglimento; si mostravano persuasi che accompagnavano uomini venuti dal cielo per cercar l'oro, e che gli avrebbero ricondotti nel loro paese dopo trovatolo.

Il 20 e il 21 di novembre, la navigazione continuò verso Babeque, i cui tesori agitavano tutte le imaginazioni.

Tuttavia, anche in mezzo alle noie di questa ricerca, non mancavano all' ammiraglio argomenti di malcontento e d' inquietudine. Sulla *Pinta* e sulla *Nina* i suoi ordini non erano obbediti esattamente. I due capitani si permettevano certe osservazioni, più sconvenevoli pel modo con cui erano fatte, che pei loro termini. I tre fratelli Pinzon, sopra tutto il primogenito, non potevano sopportar l'idea che uno straniero, il quale senza il loro aiuto non avrebbe potuto tentar l'impresa, diventato improvvisamente grande ammiraglio e vice re, raccogliesse, in virtù de' suoi trattati colla Castiglia, una parte considerevole delle ricchezze di quelle contrade. L'ambizione di Martin Alonzo era desta dall'invidia. Un indiano messo a bordo della *Pinta* quale interprete, avendo vantato al capitano le magnificenze di Babeque, di cui pretendeva saper la strada, Martin Alonzo si separò dalle due altre navi la notte dal 21 al 22 novembre. Il cielo era chiaro e bello, e il vento dolce e fresco; nondimeno vedendo la *Pinta* allontanarsi, l'ammiraglio fece accendere un fanale e lo lasciò ardere fino a giorno; ma Martin Alonzo non se ne diede pensiero, e continuò la sua via verso l'est, ove si dileguò nelle ombre dell'orizzonte. Questa diserzione afflisse l'ammiraglio.

La *Nina*, comandata da Vincenzo Pinzon rimase fedelmente al suo posto. Vincenzo aveva la passione del mare, e dell'idrografia; possedeva meglio de' suoi fratelli la teorica della nave, e la nozione del dovere: perciò la sua propria capacità gli permetteva di apprezzare il genio di Colombo.

Il 23 novembre, e il dì seguente, continuando a navigare, l'ammiraglio si raccostò, pel mare di Nostra Signora, alle coste di Cuba: riconobbe diversi capi, scoprì porti preziosi per la lor sicurezza; e in una sua investigazione sulle rive rinvenne pietre contenenti un po' d'oro; le prese per mostrarle alla Regina: trovò pini di un' altezza e dirittura prodigiosa, acconci quindi alle costruzioni navali: fornirono infatti due antenne alla *Nina*.

Il 25 scoprì tale porto, di cui non aveva mai veduto l'eguale. Cento gran navi in fila vi sarebbero capite senz'àncore nè al-

tro, perchè montagne cariche di alberi acconci a costruzioni navali lo proteggevano da tutti i venti. Colombo dichiarò con effusione di gratitudine che fino a quel giorno « era piaciuto a Nostro Signore di andargli sempre mostrando una cosa migliore dell'altra, e ch'era proceduto di bene in meglio in tutte le sue scoperte. »

Il dì 26 scoprì nuovi paesi e nuovi porti, di cui andavano maravigliati gli stessi suoi ufficiali.

Il 27, non ostante il perfetto sereno del cielo, e la vicinanza di cinque o sei porti ammirabili, ebbe il coraggio di non prendere terra, per non menare in lungo l'adempimento del suo scopo principale: perchè confessava, dice Las Casas, che « si fermava sempre più di quanto voleva, trascinato dal desiderio di contemplare, e dal piacere di ammirare la bellezza di que' paesi. » Per porsi in guardia contra sè medesimo, rimase a costeggiare tutta la notte.

La dimane le navi entrarono in una baia attorniata da terre perfettamente coltivate, che formano una vasta pianura, rotta da verdeggianti monticelli, e invisibilmente seminata di capanne, indicate dalle colonne di fumo che si elevavano da mezzo gli alberi. Colli ed alti monti ne limitavano il fondo. L'ammiraglio col suo batello investigò il porto in cui si scaricava, dal lato del sud, un fiume abbastanza largo e profondo da pótervi entrare una gran nave. Questa imboccatura, nascosta dall'ineguaglianza del terreno, formava una sorpresa, perocchè non la si vedeva che sul punto di entrarvi.

§ IV.

In questa parte di Cuba così vicina alle montagne, e sotto i pieni influssi del mezzogiorno, pare che la creazione abbia riunito i suoi maggiori prodigi: vi si mirano stupendi effetti nel tutto insieme, e perfezioni nelle parti, cui la parola non vale ad esprimere. Ogni disuguaglianza del terreno muta le decorazioni di una natura, ch'è fastosa sin al punto di spaventare l'imaginazione. Si direbbe che una forza sotterranea espelle alla superficie della terra una stupenda fecondità. La linfa circola

sotto tutte le forme, e si manifesta in tanta dovizia di produzioni, che lo sguardo non riesce in veruna parte a penetrare sino al suolo.

Per qualsivoglia anima intelligente questa fortunata regione, anche a' dì nostri, possede irresistibili allettative. Ne' suoi fiumi diafani l' onda produce riflessi maravigliosi, e il mare che la circonda ha seduzioni senza pari. Il sereno dell' aere, lo splendore dell' azzurro, la vivacità del giorno, i dolci profumi degli zefiri, fanno passare ne' sensi un vago stimolo seguito da una mollezza piena d'incanti. Tal è l' effetto dell' influenza materiale: ma se il pensiero osa investigar in questo insieme le tracce della scienza divina, distinguere le armonie e le stupende combinazioni di questa prodigalità, che, senza la bellezza de' fiori, i canti degli uccelli, gli odori balsamici sarebbe per sè atta a spaventare l'imaginazione, tanto le forze della natura vi si spiegano in modo colossale, incontanente la grandezza dell' emozioni corrisponde alla magnificenza degli aspetti.

Dimesticati oggidì da trecento anni di sperienza con queste produzioni allora sconosciute, noi non comprendiamo più la vivezza delle impressioni che dovevano suscitare; la poesia del misterioso e dello sconosciuto si aggiungevano allora alla beltà della forma e del colore delle cose scoperte. Cristoforo Colombo considerava con rispetto misto di riconoscenza questa manifestazione affatto nuova per l' umanità. La sua contemplazione delle opere del Creatore uguagliava i casti trascinamenti del primo amore; e nella emozione di siffatta verginale tenerezza, riassumeva le impressioni della posterità, per lui già in possesso di tal opulenta eredità, ma di cui il mondo ignorava allora l'esistenza. Nessun uomo unqua provò que' puri godimenti dello spirito, quelle elasticità intellettuali, che fecero trepidare il primo contemplatore di tanta parte dell' opera di Dio. La sublimità di quegli aspetti nobilitava la cooperazione, onde lo aveva onorato la Provvidenza, sublimava il carattere della sua missione, e lo sollevava al di sopra di lui medesimo.

Al mezzodì, correndo Cristoforo Colombo in batello lungo la riva, scoprì quel fiume pieno di armonie, nascosto come un segreto di bellezza, alla parte sud del porto: stupefatto di quel-

l'inenarrabile splendore, e quasi spaventato da quella magnificenza, si desolava di non poterne esprimere la millesima parte: quindi scriveva ai Monarchi, che v'ebbe un istante in cui credette di non avere forza bastante d'allontanarsi da luogo così incantevole; e aggiungeva, come per giustificarsi:

« L'amenità del fiume, la limpidezza dell'acqua, che lascia veder chiara perfin la sabbia del letto, la gran copia delle palme di diverse forme, le più alte e graziose che veder si possano, e un numero infinito d'altri alberi alti e verdeggianti, il canto degli uccelli, e la frescura dell'aere decorano questa regione, Serenissimi Principi, d'una magnificenza maravigliosa, che tanto avanza in bellezza tutte le altre, quanto il giorno vince la notte; la qual cosa mi fa dire spesso a' miei ufficiali, che, per quanti sforzi io faccia onde tesserne una compiuta relazione alle Vostre Altezze, nè la mia lingua potrà dire tutta la verità nè la mia penna scriverla. È certo ch'io rimango confuso alla vista di sì gran bellezze; vi ho scritto relativamente alle altre regioni, dei loro alberi, frutti, erbe, porti nel miglior modo che potei; ma rispetto a questa terra, tutti affermiamo ch'è impossibile che vi sia al mondo regione più bella. Ora mi taccio, desiderando che altri, dopo vedutala trovi modo conveniente di poterla descrivere. Inoltre, sento che scemerebbe il merito di questa contrada se fosse da me descritta; meglio la potranno descrivere le labbra o la penna di più valente di me. »

Quale uno de' maggiori favori ricevuti da Dio Colombo annoverava di aver contemplato tante cose, una più ammirabile dell'altra: ringraziava altresì Colui che lo aveva eletto a tale opera, e gli aveva conservata la salute; « imperocchè, diceva, la gran mercè di Nostro Signore, neppur uno del mio equipaggio ha patito finora il menomo male; nessuno soffrì la più leggera indisposizione, eccettuato un vecchio marinaro, il quale aveva patito per tutta la vita di renella, e se ne trovò guarito subito dopo giunto in questo paese. E ciò che dico rispetto lo stato sanitario comprende gli equipaggi delle tre navi. »

Prima di poter conoscere la specialità di ogni produzione propria di quel suolo prodigioso, Colombo fu conscio di quale importanza fosse possederlo, e lo espresse con queste brevi paro-

le: « quali saranno i benefizi che si potranno ritrarre da questa regione, è appunto ciò che non iscrivo. È certo, Signori Principi, che dove sono simili terre, vi debbono essere cento cose profittevoli...... e col volgere del tempo si saprà quali vantaggi esse possono procurare. »

Avendo intuitivamente una chiara nozione dei vantaggi ritraibili da quel paese, dopo avere contemplate le armonie, ammirato lo splendore, vantato qual poeta, naturalista e uom di mare la ricchezza della sua vegetazione, la bellezza delle sue acque e de' suoi porti, Colombo afferma che le sue scoperte, hanno aperto nuove vie all'incivilimento; che la Cristianità, sopratutto sarà per cavare gran prò da quelle remote regioni; e abbandonandosi all'espansione della sua intuizione, illuminato dall'alto, osa dare un consiglio e una specie di precetto ai Sovrani suoi signori: con una libertà tutta cristiana dichiara loro che non devono permettere ad alcuno straniero di dimorare in paese così fortunato, a meno che la purezza della sua fede non sia manifesta; perchè, essendo questa scoperta fatta in nome di Gesù Cristo, per la gloria del Redentore, e la dilatazione della Chiesa, non è giusto che l'eresia e l'incredulità usurpino il conquisto della fede cattolica. Riassumendo il suo pensiero, indirizza ai Monarchi queste parole: « dico che le Vostre Altezze non devono permettere ad alcuno straniero di porre piede in questo paese, e di negoziarvi, se non è cristiano cattolico, e a nessuno Spagnuolo di stanziarvi, se non è buon cristiano; poichè il disegno e l'esecuzione di questa impresa non ebbe altro scopo che la diffusione e la gloria della Religion Cristiana. »

Non ostante la trascuratezza del suo dire spontaneo, queste parole suggerite dalla vista delle nuove magnificenze, e scritte quarantasei giorni dopo il primo sbarco all'isola di San Salvadore, durante, anzi prima che se ne compiesse interamente la scoperta, vogliono esser notate. Queste parole, non meno che la loro data, hanno un'importanza decisiva per fermar bene il carattere reale dell'impresa di Colombo: non è più permesso di porre in dubbio i veri motivi che guidavano il Messaggero della Croce, e d'ingannarsi sullo scopo che si proponeva. La gloria di Gesù Cristo, la diffusione della sua Chiesa, e per conseguenza

la salute delle anime e l'incivilimento dei popoli, ecco il primo oggetto degli sforzi di Cristoforo Colombo.

Non ostante la fretta che lo cacciava, le maraviglie di questa natura tenevano Colombo come ammaliato. « Parevagli di trovarsi in mezzo ad illusioni ed a prestigi. » Questi luoghi, la cui magnificenza facendo rimanere attonito lo spirito, comandava il rispetto, e ispirava santi pensieri, ricevette, a motivo di ciò, il nome di Porto Santo. Per ben tre giorni egli si rimase come inchiodato dalla sua ammirazione a Porto Santo sempre in estasi, e non potendo saziare gli occhi: la sua impaziente sete d'oro parve spegnersi nel sereno soave dell'atmosfera e nelle vergini bellezze delle foreste. Il contemplatore della creazione parve che la vincesse per breve istante sull'apostolo della Croce, su quell'incomparabile cercator d'oro, premuroso di vedere terre sconosciute, affine di estrarne il prezzo di un riscatto ineffabile: dimenticava sè stesso nell'ammirazione delle opere del Verbo, e non poteva strapparsi alle seduzioni di quanto gli si parava dinanzi. Quantunque nell'indicare brevemente nel suo giornale le bellezze di questa natura, egli taccia con modestia le sue religiose tenerezze, pur è facile indovinare quali emozioni estatiche rapivangli il cuore. Con qual gioia il figlio adottivo della Famiglia Francescana diceva il suo uffizio secondo la regola dell'Ordine Serafico sotto le vôlte di que' boschi, tempio primitivo della natura, circondato dai prodigi del Creatore, mescolando la sua voce alle salmodie de' venti che soffiano per quelle solitudini!

Nondimeno, uno spirito così pratico e positivo come quello di Colombo non poteva consumare, senza un' immediata utilità per la sua impresa, il tempo concesso alle soddisfazioni dell'anima sua: giovandosi di quel soggiorno, quasi giustificato da contrarietà atmosferiche, egli mandava a diverse parti, sotto il comando di ufficiali accompagnati da interpreti indiani, piccoli stuoli di armati a riconoscere il paese, e a stringere relazione cogli abitatori: ma questi si davano ostinatamente alla fuga. Tutte le indagini tornarono vane. Que' drappelli riuscirono soltanto a impadronirsi in un villaggio di alcune donne con tre fanciulli, ed a sorprendere un batello d'indigeni, di cui condussero seco i rematori.

Il venerdì, 30 novembre, Cristoforo Colombo volle, prima di abbandonare Porto Santo, consacrare col segno della Redenzione, quel luogo, in cui splendeva in modo così particolare la magnificenza del Verbo: comandò ai falegnami de' navigli di preparare una grandissima Croce, che, il primo dicembre, fu portata in pompa dagli uomini dei due equipaggi sulla principale altura dominante l'entrata del porto: fuvvi rizzata con ogni possibile solennità, e sodamente fissa nella viva pietra.

Sendo la dimane il vento contrario, Colombo potè santificare la domenica accanto al sacro Segno, e prolungare per un' altra intera giornata le caste voluttà della sua contemplazione.

Il lunedì l' ammiraglio fece nella sua scialuppa una ricognizione della costa al sud-est, e scoprì una darsena di costruzion navale indigena, benissimo ordinata in ogni parte. Trovò in essa *canotti* o batelletti, di un solo pezzo, in cui potevano capire oltre cento persone. La dimane, 4 dicembre, levò l'âncora, e continuò a veleggiare verso l' ovest.

Per lasciare a questa terra un nome significativo, l' ammiraglio, nell'allontanarsi da Cuba, chiamò la sua estremità orientale Alfa ed Omega, il principio ed il fine, perchè là cominciavano le Indie dell' occaso; là finiva l' oriente dell' Asia.

§ V.

Non ostante il suo veemente amore della creazione, Cristoforo Colombo non era un pensatore elegiaco, un contemplatore sterilmente entusiasta della natura. La sua ammirazione del paese, i suoi difficili studi sulla Flora e sulla Fauna di quelle nuove regioni, le osservazioni che andava facendo sul suolo, speranzoso che occultasse oro e pietre preziose, non era ciò solo che occupava la sua potenza di meditazione. Con eguale ardore si sforzava di comprendere il carattere di que' popoli che fuggivano al suo approssimarsi: non potendo vederli e osservarli, li considerava profondamente coll' intuizione, diciam meglio, gl' indovinava.

Diffatti, le sue relazioni cogli individui di que' paesi furono, sin dalle prime, ciò che avrebbero potuto essere mercè lunghe

osservazioni ed oculata sperienza: non fu mai ch'egli errasse o s'ingannasse riguardo a loro: seppe farsene comprendere, amare, dominarli coll'affabilità, e pigliare sul loro spirito un ascendente personale. La sollecitudine della loro salute essendo il suo primo movente, coglieva ogni occasione d'ispirar loro un' alta idea degli Europei, affinchè desiderassero di somigliare ad essi, e di adottare i lor costumi: con una magnanimità costante voleva convincerli della sublimità del Vangelo ch' era venuto ad annunziar loro. Se le sue genti non avessero palesata la più aspra cupidigia, certo è che gli Indiani non avrebbero sentito altro che gratitudine e rispetto pegli uomini celesti; così li denominavano.

Colombo non trasandava circostanza, particolarità, e nemmen uomo, per piccolo che potesse parere. Fra l'isola della Concezione e la Ferdinandina, incontrato da Colombo un indigeno, ch'era solo in un canotto, lo fe' montare a bordo per usargli cortesia; e scoprì ch' era un corriere spedito in una parte delle Lucaie per divulgarvi l'arrivo degli « uomini divini: » affine di dar credenza alla maravigliosa notizia, recava seco due monete e alcune perle di vetro. Da questo fatto Colombo conchiuse che in breve la sua presenza sarebbe conosciuta lontano; e importava assai che insiem con tale notizia si spandesse eziandio buona rinomanza degli uomini venuti dal cielo. La prudenza, la politica, in così bell'accordo colla sua inclinazion naturale, gli consigliavano la munificenza e la dolcezza verso di cotesti popoli fanciulli. Colombo gli amava realmente in Gesù Cristo: gli amava, come il padre ama figli che non conosce ancora; ed essi, col loro semplice istinto, gli rendevano confusamente alcunchè del suo affetto: esaurirono in suo favore la poca costanza consentita dalla mobilità del loro carattere: non fu mai tempo nè luogo in cui mostrassero ad un europeo la fiducia e l'attaccamento che portarono a lui. Cristoforo Colombo aveva la bella dote di farsi da loro amare e obbedire senza violenza.

Notando l' ammiraglio, che, non ostante la vaghezza de' siti, e la comodità del dimorarvi, pur non vi aveano abitazioni sulle rive del mare e lungo i fiumi, e vedendo tutte le case dispo-

ste in guisa che i loro abitatori vedevano prima di esser visti, indovinò sagacemente che comuni pericoli li tenevano sempre all' erta: comprese che una razza straniera, più ardita, meglio armata, veniva in barca su quelle spiagge per rapirne gli abitatori; e, dopo di aver sulle prime ricusato di prestarvi fede, venne a sapere che nella pace e nell' abbondanza di sì ridente natura, atroci assassini correvano per tutto intorno, nè già per derubare le capanne, ma per rapirne gli abitatori per pascersi della lor carne. L'atroce fatto era vero. I Caraibi antropofagi, stranii a quelle isole, distinti dagl' indigeni pel cranio, i lineamenti, il colore, l'idioma, per la dipintura de' corpi, per le armi, e per un cieco coraggio, irrompendo improvvisi, mettevano in desolazione i pacifici abitatori delle isole. Colombo previde il più felice mutamento nella condizione di que' popoli, la mercè della protezione spagnuola, allorchè godrebbonsi le consolazioni del Vangelo.

Egli benediceva Dio di averlo mandato per tal opera di misericordia; e, già penetrato del suo apostolato, l' operava qual precursore della Buona Novella. Prima di poter parlare in modo intelligibile agli indigeni del Redentore, che ardeva del desiderio di far loro adorare, Colombo godeva di gridare per tutto, nella lingua della Chiesa Cattolica, la potenza del Verbo, di far risuonare su quelle rive il nome del ben amato Salvatore. Dovunque approdavano le sue scialuppe, rizzava croci, affinchè gl' Indiani sapessero anticipatamente ch'era il segno venerabile « degli uomini celesti », o destinati a diventar tali. La scuola protestante ha calunniato questo piantar croci, e studia di dare ad intendere, che, rizzandole, l' ammiraraglio voleva solamente lasciare un segno palese del preso possesso. Qui le cose sono così distinte da recar lume sui sentimenti e sul loro scopo. Noi non permetteremo che alcuno vada errato in ciò; perocchè gli atti e le intenzioni sono stati chiaramente spiegati dal medesimo Colombo.

Preso che aveva possesso nella solita e regolare forma, l'ammiraglio piantava croci scegliendo i luoghi più appariscenti e più pittoreschi: aveva con ciò più a cuore di onorare il divin Redentore, che di provare la sua priorità di scoperte: quanto amava

di raccogliere nell' anima la sua ammirazione delle opere del Verbo, altrettanto sentiva il bisogno di glorificare in cospetto degli uomini il Salvatore dell'umanità: non solo ringraziava Dio di averlo eletto a scoprire quelle nuove regioni, ma altresì di avergli conceduto l'onore d'inalberare prima d'ogni altro su di esse la croce, segno imperituro dell'immortalità conquistata: si considerava in quegli ameni deserti come un altro Giovanni Battista, che preparava le vie a Colui che doveva venire colla sua grazia santificante sotto il simbolo eucaristico. Eletto dalla Provvidenza, Cristoforo Colombo precedeva i nuovi apostoli, i suoi fratelli Francescani, i suoi amici Religiosi di san Domenico, che dovevano essere in breve seguiti dai santi emoli di Francesco Saverio.

L'ammiraglio si sforzava di aprir l'intelletto degli Indiani che aveva a bordo, e gl'interrogava di frequente, non ostante il niun esito delle sue dimande e la confusione delle loro risposte. Sin dai primi giorni riconobbe le loro disposizioni all'iperbole ed al fantastico: le loro più chiare affermative non meritavano mai più di una mezza credenza.

Colombo non doveva soltanto diffidare degli interpreti, doveva guardarsi altresì dalle affermative dei dotti e dei viaggiatori: bisognava che diffidasse di quello che vedeva, udiva, e ricordava; sarebbe certamente andato più accosto al vero se avesse osato, contro la sua modestia e la volgar prudenza, sciogliersi interamente dagli errori de' cosmografi, che facevano allora autorità, e riferirsene a' suoi soli presentimenti: qualche po' di prosunzione avrebbe risparmiato al suo genio molte perplessità: naturalmente non poteva spiegar ciò che vedeva se non dietro ciò che sapeva; perocchè lo spirito umano nel suo corso non giunge allo sconosciuto che per la via del conosciuto: Colombo aveva letto i cosmografi, i geografi, i viaggiatori, e spezialmente Marco Polo: fra tutti que' libri, il quadro del mondo, *Imago Mundi*, del cardinale Pietro d'Ailly, pare il solo che acquistasse sopra il suo spirito un credito, a cui contribuirono il grado ecclesiastico, l'ortodossia dell'autore non meno della sua scienza. Contuttociò, quantunque facesse gran conto delle affermative di certi scrittori, pur non si riferiva mai ad essi in

modo assoluto: dubitava, congetturava, presumeva possibile, ma non affermava perentoriamente: la sua penetrazione, i suoi presentimenti, diremmo volentieri il suo istinto di rivelazione, lo impedivano di cadere nelle fallacie di un sistema.

Fu spesse volte ripetuto che l'ammiraglio si allontanava da Cuba, nella persuasione di aver trovata e tocca l'estremità del Continente Asiatico: anche questo è uno degli errori tradizionali contro Colombo, che venne accettato senza contrasto: più innanzi lo dissiperemo coll'evidenza dei fatti e dei documenti. Anche il nome generico d'Indie dato dall'ammiraglio alle terre scoperte, e quello d'Indiani ai loro abitatori, non istabilisce nulla in contrario alla nostra opinione. Questo nome era anticipatamente destinato da Colombo ai paesi che avrebbe scoperto. Ecco ciò che dice suo figlio don Fernando: « siccome in tutto il mondo le Indie erano tenute abbondevoli d'oro, e d'ogni sorta di ricchezze, così egli volle dare quel nome alle terre che disegnava scoprire, per obbligare la Castiglia a favoreggiare la sua impresa nella speranza di grandi profitti. » È certo che per qualche istante l'aspetto paradisiaco di Cuba lo inclinò a credere di aver tocca l'estremità del Continente Asiatico; ma non tardò, secondo le sue percezioni spontanee, a pensare di esser giunto alle prime terre di un mondo affatto nuovo. Del resto, in questo primo viaggio, il Contemplatore della natura cercò piuttosto di numerare le regioni da scoperte, che non di descriverle.

§ VI.

Dirigendosi sopra l'invisibile Babequè, l'ammiraglio vide al sud-est una terra che gl'Indiani gli dissero essere Bohio, in cui si mangiavano gli uomini. Essi parevano avere un orribile spavento delle genti di Caniba, che dimoravano in quell'isola o nel suo vicinato. Costoro pretendevano che cotesti feroci depredatori, che si cibavano di carne umana, avevano il capo di cane, e un occhio solo in mezzo alla fronte. Quando, nonostante la loro descrizione, videro che l'ammiraglio veleggiava verso Bohio, furono talmente spaventati ed oppressi, che ne perdettero la

parola. Sospinta da un forte vento, la *Santa Maria* si coperse di tutte le sue vele. Le correnti eranle favorevoli, a tale che andò rapidamente verso l'isola misteriosa: ma, sopraggiunta la notte, fu mestieri costeggiare per attendere il giorno.

Il 6 dicembre, l'ammiraglio entrò in una piccola baia, che pose sotto l'invocazione della Vergine: al sud-ovest sporgeva un bellissimo capo; qual omaggio a Maria, dolce stella del mare, lo nominò Capo della Stella. Videro altresì diversi promontori, e piccoli porti, a cui impose peculiari nomi: indi continuò a navigare a veduta della costa; e all'ora de' vespri gettò l'áncora in un porto ammirabile per la sicurezza e la magnificenza del sito, che dinominò San Nicola, in onore del Santo che si festeggiava quel giorno. Colombo dichiarava, che, dopo tutto quello che aveva detto dei porti di Cuba, anche questo poteva essere vantato a giusta ragione, « perocchè mille navi vi potrebbero rimanere a grand' agio. »

Il venerdì, 7 dicembre, mise alla vela per seguire la costa al nord-est. Discoverse da lungi, nelle terre, alti monti, e, sulle pianure intermedie, campagne e colline; il paese ricordava la Castiglia. L'ammiraglio notò alberi che somigliavano alle verdi quercie, e ad altre piante della Spagna: trovò la temperatura più fresca che a Cuba: verso la sera entrò in una picciola baia, che denominò la Concezione. Volendo l'ammiraglio esaminare i pesci di queste nuove spiagge, fece calare reti dal suo canotto, e vi restò preso un gran pesce simile a quelli delle coste di Spagna. L'aspetto generale del paese, così per la natura, come per la giacitura, diversificava da quello di Cuba, e ricordava vagamente la Castiglia.

Li 8 dicembre, giorno della Concezione, una pioggia violenta, accompagnata da vento, costrinse tutti a rimanersene a bordo. L'ammiraglio potè attendere liberamente alla sua tenera divozione per la Santa Vergine. Non potendo porre le navi a festa per la frequenza dei grandi scrosci d'acqua, fece nelle ore degli uffizii tirar salve in onore di Maria concepita senza peccato.

La dimane la pioggia continuò. L'umidità, la forma delle nubi, la tinta dell'atmosfera ricordavano agli Spagnuoli gli aspetti dell'ottobre d'Andalusia. Anche le pianure ritraevano alla loro me-

moria la Castiglia; e, a cagione di questa cara somiglianza, l'ammiraglio impose il nome d'Isola Spagnola, a quest'isola, il cui nome primitivo era diverso per gli indigeni, gli uni chiamandola Bohio, che significava « casa o vasta dimora; » gli altri, in minor numero, la nomavano Haiti, che vuol dire « terra alta; » la maggior parte la dicevano *Quisqueva*, parola esprimente « la gran terra, o il gran tutto: » perocchè que' popoli non conoscevano terra più estesa.

I Castigliani la dissero, ora la Piccola Spagna, » *Hispaniola*, ed ora semplicemente *Spagnola*.

Il 12 dicembre, l'ammiraglio consacrò il possesso preso dell'Isola Spagnola con un segno rispondente alla sua pietà. Alla presenza dei due equipaggi fece piantare sull' ingresso del porto, sopra un' altura dominante, una grandissima croce, nè già semplicemente per significare i diritti della Castiglia e la sua presa di possesso, ma « principalmente, diceva, in onore di Gesù Cristo Signor nostro, e della Cristianità. »

Per sei giorni consecutivi aveva inutilmente cercato di entrare in relazione coi naturali, i quali, avendo le loro abitazioni disposte in maniera di veder da lungi, fuggivano appena vedevano approssimar gli stranieri. Subito dopo la cerimonia religiosa, si riuscì a prendere una donna, la quale fu condotta a bordo della *Santa Maria*. « Ella era molto bella, giovanissima, e portava alle nari un anello d'oro, » cosa ch' era di buon augurio: conversò cogl' Indiani delle caravelle, perocchè erale familiare la loro lingua. L' ammiraglio la fece vestire all' europea, e adornare di *conterie* venete, di sonagliuzzi, di anelli di ottone, poi la rimandò alla sua famiglia accompagnata da tre indiani che dovevano abboccarsi cogli abitanti: ma, rattenuti dalla paura, questi non osarono seguir la giovane sino alla sua terra, e tornarono alle caravelle alle tre dopo mezzanotte.

L'ammiraglio mandò nove uomini armati, coraggiosi e intelligenti, con un indiano loro interprete ad osservare il paese e mettersi in rapporti cogl' indigeni: trovarono, a quattro leghe e mezzo una borgata deserta. Al giungere degli stranieri gli abitanti erano fuggiti dopo avere nascosto sotterra quanto possedevano di prezioso. L'interprete indiano corse sulle loro

tracce, gridando ad essi di ritornare, che i cristiani non erano *Caniba*, ma, tutto al contrario, venivano dal cielo, e regalavano di molte belle cose a quelli che incontravano. A poco a poco gl'indigeni si accostarono in numero di circa due mila, circondarono i nove spagnoli, e li considerarono con una venerazione mista di spavento: traevano dai loro tugurii i migliori alimenti per offerirli a questi ospiti formidabili. In quel mentre sopraggiunse una schiera di genti, che si recavano rispettosamente sulle spalle l'indiana che aveva ricevuto i doni dell'ammiraglio: una parte de' suoi gioielli era portata in gran cerimonia davanti a lei; turba immensa, condotta dal fortunato marito, andava alle caravelle a ringraziare il capo degli uomini celesti. Avendo l'interprete creduto udire a bordo che l'ammiraglio desiderava un papagallo dimesticato, espresse il suo desiderio; e incontanente gliene furono portati da tutte le parti in dono, senza accettar nulla in contraccambio.

I nove spagnuoli tornarono con questo corteo. Nel loro tragitto notarono plaghe magnifiche, e campi coltivati meglio della campagna di Cordova. Quantunque fosse la metà di dicembre, gli alberi erano verdi e carichi di frutti; e le erbe alte e fiorite, come in Castiglia in aprile: ma in mezzo a questo lussureggiar di natura, non avevano scoperto la menoma traccia d'oro.

Il venerdì l'ammiraglio si diè nuovamente a cercar l'isola di Babeque, che gli Indiani lodavano cotanto: ma i venti contrari lo portarono sull'isola della Tartaruga, fertile, ben coltivata e tale che ricordava anch' essa confusamente la terra di Cordova.

Nell'avvicinarsi all'Isola Spagnuola, l'ammiraglio scontrò il dì 16 un canotto menato da un solo indiano: ammirò l'audacia dell'isolano, che, su quel fragile battelletto affrontava un vento assai forte; lo raccolse a bordo colla sua misera navicella, lo ricolmò di cortesie, lo regalò delle solite bazzecole, e lo fe' deporre a terra presso la borgata ove dimorava: indi gettò l'àncora in un porto vicino, che chiamò « Porto della Pace; » e sostò.

In breve fu recato ad effetto ciò che l'ammiraglio aveva preveduto. Mostrando que' doni sconosciuti, l'indiano raccolse in-

torno a sè i compatriotti, e vantò loro la munificenza degli uomini discesi dal cielo. Nondimeno non ebbe la gioia di partecipar loro la novella: perchè l'arrivo de' viaggiatori celesti era già stato annunziato, e si andava prontamente propagando dall'una borgata all' altra. Più di cinquecento isolani corsero alla riva. Fra essi alcune donne di notevole bellezza portavano alle orecchie ed alle nari fogliuzze di un oro finissimo, che diedero volonterose, non avendo sopra di sè altro da offrire. L'ammiraglio raccomandò espressamente di trattarli tutti colla maggiore affabilità, come fossero già cristiani, « perchè sono, scriveva ai monarchi, le migliori genti del mondo, e sopra tutto perchè io ho una grande speranza in nostro Signore, che le Vostre Altezze li renderanno tutti cristiani. »

Secondo Las Casas, in quel momento « l'ammiraglio credeva di essere molto vicino ai luoghi in cui la terra occultava le sue maggiori ricchezze, e che nostro Signore era per condurlo là dove nasce l'oro. »

Sin dal primo schiarire dell'alba del 18 dicembre, l'ammiraglio, fedele alla sua divozione alla Vergine, fece mettere a festa le due caravelle e salutare colla loro artiglieria quel giorno, in cui la pietà degli Spagnuoli commemora l' Annunciazione. Dopo l'ora de' vesperi, il giovane re della contrada giunse portato in un palanchino, scortato da una guardia d'onore di dugent' uomini, e accompagnato da due gravi personaggi, forse suoi ministri, o almeno suoi consiglieri. In quella l'ammiraglio cenava nella sala del castello di poppa. Il re non volle fosse prevenuto della sua visita: egli entrò nella sala con fare amichevole, andò dritto all' ammiraglio, lo salutò cortesemente, si assise accanto a lui, e con un gesto comandò alle sue guardie di ritirarsi, ed esse obbedirono coi segni di un profondo rispetto. Egli non tenne seco che i due personaggi che si assisero a' suoi piedi. L' ammiraglio lo fece incontanente servire, nella opinione che fosse per cenare; ma non toccò le vivande che a fior di labbra (e parve così facesse unicamente per rispondere alla cortesia dell'ammiraglio), e mandò ogni cosa alle sue genti. All'uscir della mensa e ad un suo segno, uno de' suoi ufficiali gli recò una cintura ornata di due piastre d'oro di un delicato

lavoro. Il giovane re l'offerse all'ammiraglio che, dopo di averla graziosamente accettata, gli fece vedere la caravella e lo condusse nella sua camera. Siccome il giovane re guardava con occhio di viva bramosia una coperta da letto, l'ammiraglio gliene fece dono, aggiungendovi un collare di bei grani d'ambra che aveva al collo, de' calzari di color rosso e un fiaschetto d'acqua di fiori di arancio, sperando con questi presenti di conciliarsi la sua benevolenza, e di attirarlo più facilmente al cristianesimo.

L'ammiraglio gli mostrò il Crocifisso, i ritratti de' sovrani di Spagna, e gli parlò della loro grandezza e possanza. Ma il re e i suoi consiglieri credevano che i regni di tai sovrani fossero in cielo e non in questo mondo. Quando il re discese nel canotto per tornare al palanchino, gli furono resi gli onori militari.

Partito che fu, suo fratello venne a bordo in aria bassamente ossequiosa a mendicar qualche regaluccio. Da lui seppesi che nell'idioma del paese i sovrani si chiamavano cacichi. Se l'ammiraglio non potè in quel giorno ottenere molto oro, ne udì almeno parlare largamente. Un vecchio indigeno lo intrattenne perfino di una certa «isola tutta d'oro,» e di altre, in cui questo metallo abbondava a segno che non bisognava altra fatica che di raccoglierlo da terra: lo si fondeva, se ne facevano verghe, ecc.

L'ammiraglio non volle partire senza onorare anche su questa riva l'emblema della benedizione: fece fare una grandissima croce, e la piantò proprio in mezzo al paese per dimesticarlo anticipatamente con questo segno. Gl' indigeni vi si prestarono con gran calore: s' inginocchiarono davanti al sacro simbolo, di cui ignoravano il significato, procurando imitare i moti e le parole degli Spagnuoli durante le loro orazioni. A giudicare dell'avvenire da queste felici disposizioni, Colombo «sperava in nostro Signore che tutte quelle isole si farebbero cristiane.»

Nella notte del dimani mise alla vela per continuare a riconoscere la costa della Spagnuola.

Il dì seguente si passarono diversi capi e si visitarono luoghi eccellenti di approdo.

Il venerdì 21 dicembre, l'ammiraglio scoprì un porto di gran lunga superiore a tutti quelli che sinallora aveva visti. Ivi non

fu necessario chiamar gl'indigeni, perocchè la fama aveva preceduto gli uomini venuti dal cielo. Alle dieci della notte un canotto pieno di curiosi impazienti si accostò alle caravelle. L'indomani una gran calca empieva la spiaggia. Uomini e donne offrivano, gli uni un po' d'oro, gli altri un vaso di acqua fresca, o del pane d'igname, gradevole al palato: pareva non possedessero gran cosa. Uomini e donne erano ignudi, come in nascere, dice Colombo; e raccomandò la maggior decenza verso que' semplici figli della natura.

Replicati messaggi pregarono l'ammiraglio degnasse visitare una vicina popolazione prima di partire. Siccome quel villaggio era sulla sua via, l'ammiraglio vi andò. Il cacico, venuto ad incontrarlo lo aspettava, circondato da' suoi sopra un' eminenza ove si agitava una gran moltitudine bramosa di vedere. Tutti pregavano il capo de' viaggiatori celesti di rimanere fra loro: i messaggieri di un altro cacico vennero anch'essi a supplicarlo di non partire prima che il loro signore non lo avesse veduto. L'ammiraglio condiscese volentieri alla sua dimanda. Il cacico aveva fatto preparare gran copia di vettovaglie, e ne sopraccaricò le navi spagnuole: indi anche i suoi sudditi vollero dare provvigioni e papagalli: chiedevano ad alte grida che l'ammiraglio non se ne andasse; e vedendolo imbarcarsi non ostante le calde loro istanze, lo seguirono nei loro canotti sino alle caravelle. Colombo li trattò con molta benevolenza, distribuì loro i soliti regalucci, « nè già, come dice Las Casas, perchè lo importunassero per averne, ma perchè parve a lui ciò conveniente, e perchè li considerava già quali cristiani. »

È certo che l'annunzio di quegli stranieri maravigliosi preoccupava da lungi le popolazioni dell'isola, perocchè durante la breve assenza dell'ammiraglio, un altro cacico della parte ovest era venuto direttamente alle navi per vederlo. E il dì innanzi un cacico che stanziava a tre leghe di là era pur esso venuto a a portargli diversi pezzi d'oro.

Il sabato, 22 dicembre, il principal cacico della contrada Guacanagarì, giovane e grazioso sovrano, nel suo desiderio di vedere anch'esso gli uomini venuti dal cielo, mandò uno de' suoi ufficiali ad invitar l'ammiraglio che conducesse le navi presso

la sua dimora, e gli offerse una cintura, dalla quale pendeva in guisa di borsa una maschera di legno leggero, ma le cui grandi orecchie, la lingua e gli occhi erano di oro. Questo indiano non comprendeva il parlare degli indiani di San Salvador, e questi non comprendevano l'idioma del messo; il che fece sì che passassero in inutili interrogazioni una parte del giorno. Bisognò che Colombo, schiarendo i loro reciproci abbagli, indovinasse nei loro segni l'oggetto di quel messaggio. La dimane era una domenica. Quantunque l'ammiraglio, come osserva Las Casas, non avesse l'abitudine di mettere alla vela in tale giorno, nondimeno vi si decise, affine di fare sventolare il segno della redenzione su quelle spiagge, nel giorno del Signore. Dopo il mezzodì più di centoventi canotti stivati di curiosi attorniavano le caravelle; e ciascuno recava il suo picciolo presente.

Mancato il vento, l'ammiraglio non potè andare al gran cacico Guacanagari, il quale mandò sulle navi alcuni ufficiali a salutarlo da parte sua. In questo mentre un cacico inferiore venne sulla nave la *Santa Maria* ad annunziare che in quell'isola era assai oro, che si veniva a comprarlo dai paesi vicini, che se ne avrebbe quanto se ne vorrebbe. Lieto di tale speranza l'ammiraglio ringraziò di cuore il suo Signore; e tosto, come volesse reprimere quell'allegrezza quasi mondana, fece incontanente sommissione della sua volontà a quella di Dio, e scrisse con una edificante rassegnazione sul suo giornale: « che nostro Signore, il quale tiene nelle sue mani ogni cosa, voglia assistermi e concedermi ciò che sarà più conveniente al suo servizio. »

Una irresistibile curiosità sospingeva le popolazioni lungo la spiaggia verso le caravelle. Più di mille persone erano venute in canotti, ciascuna recando il proprio dono. E per diffetto di posto nei canotti, più di cinquecento si erano avventurati a nuoto, affine di vedere anch'essi i celesti stranieri. Cinque cacichi colle loro famiglie erano accorsi. L'ammiraglio regalò tutti giudicando molto bene impiegati que' piccoli presenti.

Le notizie dell'oro si andavano confermando. Alcuni di que' visitatori parlavano a Colombo di miniere esistenti nell'isola. Un indigeno, che parve vivamente attirato verso di lui da spontanea affezione, indicò luoghi producenti oro; citò fra gli altri

Cibao (l'ammiraglio credette che volesse dire Cipango), il cui cacico aveva uno stendardo di pretto oro. Questa contrada, lontana di qua, diceva egli, era posta verso l'est. Colombo presentiva che si approssimava alle miniere d'oro; e piamente assetato d'oro, generosamente affamato di ricchezze, con un accento di fervore supplicava il suo Signore di guidarlo finalmente verso quel luogo; e non poteva trattenersi dal gridare: « che nostro Signore per la sua misericordia m'aiuti a trovare quest'oro. »

Durante la notte le navi ricondussero gli ufficiali mandati all'ammiraglio dal gran cacico della contrada, il re Guacanagari. Fra via avevano scontrati moltissimi canotti di indiani avidi di contemplare gli uomini celesti. Condotti alla stanza reale, i messi erano stati ricevuti in gran pompa. Il cacico Guacanagari, che sentiva gran dispiacere di non aver veduto l'ammiraglio, gli mandò, in prevenzione della sua visita, alcuni papagalli con diversi pezzi d'oro.

§ VII.

Il lunedì, 24 dicembre, prima che aggiornasse, l'ammiraglio uscì dal porto con un buon vento di terra; governando all'est nella direzione delle indicate miniere d'oro, ma coll'intenzione di visitare, passando, Guacanagari. Siccome il vento in breve cessò, non fu corsa quel giorno gran via. La *Nina* rimaneva una mezza lega indietro.

Dopo le undici l'ammiraglio sentì una stanchezza grande. Per due giorni di seguito, e tutta la notte precedente, il concorso degli indigeni, i regali da fare e da ricevere, le dimande agli interpreti, le loro risposte, veri enigmi da spiegare, i messaggeri che bisognava accogliere, quelli che occorreva spedire, l'ordinamento e la conservazione delle diverse produzioni di quelle contrade ch'ei voleva portare in Ispagna, i suoi esercizi religiosi, le sue osservazioni del terreno, del clima, e le cure spinose del comando non gli avevano lasciato un solo minuto di posa. Cedendo al bisogno di riposo, un'ora prima della mezzanotte scese nella sua camera e si gettò sul letto così vestito com'era. L'ammiraglio doveva essere perfettamente tranquillo

sullo stato della nave: il mare era placido; trovavasi in luoghi noti e investigati alcuni giorni prima; inoltre un ufficiale era di guardia.

Non pertanto, a malgrado del divieto rinnovato nel viaggio di abbandonare il timone ai novizi, anche nella bonaccia, appena l'ammiraglio fu coricato, il tenente di servizio si andò a coricare pur esso; un'ora dopo il piloto, abbandonando il timone ad uno degli ultimi, si ritrasse nel suo covo; e gli uomini di guardia si coricarono del pari per dormire. Chi aveva il timone si sentì parimenti preso dal sonno, e la *Santa Maria* fu insensibilmente spinta dalle correnti verso un banco di sabbia. Ad una lega discosto udivansi le onde che si spezzavano contra gli scogli, ma il sonno dell' equipaggio era così profondo, che non si risvegliò altro che alla voce dell'ammiraglio. Imperocchè, questi, alle prime grida del mozzo, era corso fuor della sua camera e si studiava rimediare al sinistro, prima che alcuno sospettasse che la nave era arenata. In un istante i piloti furono sul ponte insiem col padrone della nave, che in quella notte era di guardia.

L'ammiraglio comandò di gettare il canotto legato alla nave sul di dietro della *Santa Maria*, di pigliare un'àncora e di andarla a gettare un po' al largo dietro la poppa. Il padrone e i suoi uomini saltarono incontanente nel canotto; ma invece di eseguire l'ordine ricevuto, si allontanarono velocemente per andarsi a porre al sicuro sulla *Nina* ancorata una mezza lega discosto. Il capitano della *Nina* non volle ricevere a bordo que' vili disertori: perciò furono costretti di ritornare alla caravella; nondimeno la scialuppa della *Nina* vi giunse prima di loro. Vedendo l'ammiraglio il tradimento del suo equipaggio, e che la *Santa Maria* pendeva da un lato, tentò di tagliar l' albero maestro, per alleggerirla e procurare di raddrizzarla, ma non avendo braccia sufficienti dovette rinunziarvi. D' altronde la *Santa Maria* si era troppo ficcata nella sabbia per poternela cavar fuori a forza di braccia: fidò adunque alla Provvidenza il corpo della nave perduta, e passò sulla *Nina*, per trasportarvi il suo equipaggio. Colombo preparò operosamente i mezzi da salvare almeno il corredo della nave; e mandò a Guacanagari

Diego de Arana e Pietro Guttierez, per informarlo dell'avvenutagli sciagura.

Questa notizia commosse il re sino a piangerne. Incontanente spedì molta gente per aiutare a scaricar la nave; e provvide che fossero conservati intatti gli oggetti che si ritrarrebbero dalla caravella. Di frequente mandava dicendo all'ammiraglio non si attristasse, perocchè « darebbe a lui quanto possedeva. » La gran mercè delle tante e ben dirette braccia, in poche ore fu ogni cosa messa in salvo. Guacanagari fece dare a' suoi ospiti tre grandi case, affine di deporvi ciò che loro apparteneva: posevi a custodia guardie armate, e andò egli stesso a far eseguire i suoi ordini. Fu tale la sua vigilanza e la probità de' suoi sudditi che nel trasporto d'ogni cosa, robe, munizioni, viveri e simili non andò perduto neppure un ago. Le simpatie degl'indigeni e la generosità del Principe addolcivano a Colombo l'amarezza di quell'infortunio: e certo, in nessuna parte di Europa avrebb' egli trovato ospitalità più tenera e più cordiale.

Sottomesso sempre alla Provvidenza, e sapendo ch' ella trae spesso il nostro vantaggio da ciò che ci parve sciagura, considerando le diverse circostanze di quel sinistro, avvenuto senza sua colpa, in tempo di bonaccia, non ostante tutti i suoi sforzi per salvar la nave, pel tradimento del padrone della caravella ch' era suo compatriota; considerando che la *Santa Maria* era rimasta intatta, che nulla andò perduto di quanto portava, neppure una tavola, neppure un pezzo di corda, un chiodo, un pugno di farina: considerando tutto questo, Colombo s'indusse a pensare « che Dio nostro Signore lo aveva fatto arenare affinchè si stabilisse in questo luogo. » Diffatti, poteva lasciare negli stati di un principe ospitaliero alcuni del suo equipaggio, i quali imparerebbero la lingua del popolo, insegnerebbero ad esso la religione cristiana, e raccoglierebbero l' oro durante il suo ritorno in Ispagna. Diversi marinai chiedevano di rimanere nell'isola. Il re Guacanagari era lietissimo che quegli ospiti maravigliosi si fermassero ne' suoi stati. Siccome di quando in quando scherani antropofagi sbarcavano sulla costa, e rapivano i suoi sudditi per mangiarli, egli sperava che col-

l'aiuto di tai potenti stranieri sarebbe salvo da' Caraibi. Per confermarlo nella sua fidanza, l'ammiraglio gli mostrò la efficacia delle armi spagnuole, la balestra, gli archi moreschi, e ciò che potevano le artiglierie; e così facendo, mentre gli provava come sarebbe terribile ai Caraibi, voleva ispirargli altresì il rispetto che comanda la forza, affinchè, occorrendo, il timore supplisse alla benevolenza. La costruzione di un picciol forte venne dunque decisa. Questa improvvisata fortezza diventava, inoltre, una prova di priorità e di possesso da parte degli Europei.

Col volgere de' giorni le relazioni fra l'ammiraglio e Guacanagari erano diventate sempre più intime. Il principe sentiva per Colombo un'ammirazione piena di rispetto e di fiducia: la sua intelligenza stimolata da una viva curiosità, cervava di sollevarsi verso quegli ospiti misteriosi, di comprenderne la natura e di adottarne gli usi. Egli era di una gravità piena di nobiltà e cortesia. Mentre i suoi ufficiali e il suo popolo avevano una passion matta pei sonagli, che chiamavano *chuq, chuq,* e andavano in estasi a mirare le bagattelle di vetro che scambiavano con oro, cotone e viveri, ei preferiva guanti ad ogni altro oggetto, e in cambio di maschere e specchi chiedeva un vaso di terra col suo catino per lavarsi le mani dopo il pasto, invece di fregarle con erbe odorifere, come faceva prima di aver veduto europei. Ei possedeva l'istinto della gerarchia, della dignità e del comando. La generosità parevagli connaturale. Non fu mai che parlasse all'ammiraglio senza presentargli un qualche regalo: e dava da monarca, pel solo piacer di dare, per sua reale soddisfazione. L'etichetta della sua agreste corte offeriva i principii di un incivilimento nascente, che non mancava di eleganza e di ricercatezza nella sua semplicità.

Nondimeno l'attaccamento che Guacanagari mostrava agli Spagnuoli non vuol essere confuso coll'ammirazion generale per la superiorità degli uomini divini: ciò che l'attraeva era particolarmente la persona di Colombo. I selvaggi, del paro che i fanciulli, giudicano per istinto delle cose che non possono spiegare, le persone e i sentimenti: essi non s'ingannano su quelli che amano. Il leale e semplice sovrano di quel paese

si sentiva attirato verso la grandezza di Colombo: una simpatia profonda l'attaccava all'uomo divino: aveva pianto per lui, per lui solo: ed ogni condiscendenza in favore degli stranieri si riferiva al loro capo.

Uno dei tratti caratteristici del genio di Colombo e della sua missione provvidenziale fu, sicuramente, la sua improvvisa attitudine alle scienze ed alle funzioni ch'erano a lui più stranie; stupenda improvvisazione di specialità, colla quale potè adempiere perfettamente ogni cosa utile agl'interessi fidatigli. Il naufragio della sua caravella lo rendette ingegnere militare: disegnò il piano di un piccolo forte o castello quadrato con bastione agli angoli, e ne diresse i lavori.

L'operosità degli Spagnoli, aiutati dai sudditi di Guacanagari, fece prodigi. Erano passati appena dieci giorni dopo il naufragio della *Santa Maria,* che già il picciol forte si elevava dal suolo, costrutto di terra, sostenuto da pezzi insiem commessi colle gran tavole del legname della nave naufragata. Stava praticata sotterra una vasta cantina che doveva racchiudere le munizioni da bocca e da guerra, e le mercanzie destinate agli scambi.

Per conservare e difendere questo picciol forte, sul quale sventolava il vessillo di Castiglia, Colombo scelse nell'equipaggio dalla *Santa Maria* gli uomini che parevano più fidati e meglio intenzionati: aggiunse loro il bacelliere Bernardino Tapia, maestro Giovanni, « il gentil chirurgo, » il fonditore di metalli e gioielliere di Siviglia, Castillo, il primo mastro armaiuolo, un costruttore di navi, un maestro di intonaco, un fabbricatore di botti, un sartore; e li pose sotto il comando di Diego di Arana, al quale conferì tutti i poteri ch'egli stesso aveva ricevuti dai Monarchi: diegli per luogotenente Pietro Guttierez, ufficiale della casa reale, e in caso di suo impedimento, Rodrigo di Escovedo, nipote di un religioso riputatissimo in Ispagna, Rodrigo Perez. Questo nucleo di colonia noverava in tutto quarantadue uomini.

Stabilita così l'autorità, Colombo munì questo antiguardo dell'antico Mondo di tutto ciò che si trovava nella *Santa Maria;* lasciò gli strumenti e utensili d'ogni genere, biscotto per un anno, vino, molte armi, artiglierie, la scialuppa della nave

naufragata, e una certa quantità di grani da seminare: gli fidò tutte le mercanzie colle quali dovevano procurarsi oro per via di scambi; indi raccomandò in particolare i tre ufficiali al re Guacanagari.

Colombo lasciava gli Spagnuoli su quella nuova terra nella condizion migliore che potevano bramare, provveduti in copia di ogni cosa necessaria alla vita, alla sicurezza ed alla difesa, e circondati da amici sotto la protezione di un generoso monarca. Prima di lasciarli, fece ad essi il più commovente discorso che padre facesse mai ai suoi figli. Diede loro consigli ammirabili di preveggenza e penetrazione. Ricordò loro lo scopo glorioso della scoperta, la propagazion della fede; li pregò di studiare la lingua degli Indiani, e di attirarli al cristianesimo coi loro esempi ed il loro insegnamento. In nome dei Monarchi comandò l'obbedienza passiva verso gli ufficiali da lui investiti de' suoi propri poteri. L'ammiraglio raccomandò loro di avere i maggiori risguardi pel sovrano della contrada, di evitare ogni controversia col suo popolo, di rispettare rigorosamente le donne, di non separarsi mai, di non uscir mai soli, e di dormir sempre nella cittadella; sopratutto di non escire dallo stato ospitaliero del re che gli aveva accolti.

Commove leggere tal sua eloquente esortazione, improntata di una solennità quasi testamentaria, quale ce l'hanno trasmessa gl'istoriografi di Spagna Herrera e Battista Munoz: a ricordare i fatti avvenuti poco dopo, meravigliamo delle previsioni di Colombo, e vi riconosciamo una superiorità di sollecitudine e di penetrazione dell'eventualità, che oltrepassa la misura della prudenza umana.

Il 2 gennaio, l'ammiraglio diede il suo ultimo addio al re Guacanagari. Lo regalò di un'altra camicia; pose al suo collo un monile di pietre d'Africa, sulle sue spalle un mantello scarlatto, a' suoi piedi calzari rossi, al suo dito un anello d'argento che il re preferiva all'oro, e lo abbracciò con una bontà cristianamente paterna, mentre il sincero Cacico, che già l'amava teneramente, non potendo contenere la sua tristezza, la esprimeva piangendo.

Il venerdì, 4 gennaio, al levar del sole, la Nina, rimorchiata

dalla sua scialuppa, uscì dal passo e governò all'est nella direzione di un' alta montagna che l' ammiraglio denominò Monte Cristo. Colombo osservava da idrografo, da naturalista, da poeta; e la sua ammirazione inesauribile per quella natura così armoniosa nella sua esuberanza si manifestò anche nel suo giornale. Due giorni dopo, l' ammiraglio pose alla vela continuando in tutta la sua estensione, verso l' est, il giro di quella costa, di cui tracciava il disegno: si manteneva sempre al largo, a motivo degli scogli: d' altronde, non avanzava gran fatto per diffetto di buon vento. Nel dopo pranzo, il marinaio di vedetta scoprì una vela; era la *Pinta* che un forte vento d'est spingeva verso l'ammiraglio.

Invano Martin Alonzo Pinzon sperava che l'Oceano coprirebbe, nella propria immensità, la sua diserzione; la Provvidenza lo riconduceva a traverso lo spazio sotto gli occhi del suo capo, in vista della piccola *Nina*, punto impercettibile nella incommensurabile estensione. Costretto dal vento a raggiungere l' ammiraglio, il capitano della *Pinta* lo seguì al porto di Monte Cristo, e salì a bordo cercando di scusarsi. Le ragioni che diede della sua separazione erano tutte menzognere, e alcune altresì in manifesta contraddizione. Nondimeno Colombo finse di ammetterle, per tema di aggravare il male; perocchè le due navi erano comandate dai Pinzon, e la maggior parte degli equipaggi si componeva di lor parenti o concittadini. In ogni occasione, sopratutto dopo la scoperta, il primogenito dei tre fratelli gli aveva fatto sentir duramente il suo isolamento e la sua qualità di straniero: sapeva a quali eccessi erano capaci di prorompere l' orgoglio e la rozzezza, irritati dall'invidia. Colombo si contenne, non volendo, dice Las Casas « dar luogo ai tentativi di Satana, il quale cercava d' impedire questo viaggio, come aveva fatto sul principio: » si rassegnò e sacrificò il suo amor proprio, il suo istinto della giustizia, la sua dignità personale, all' adempimento di un dovere più grande de' suoi diritti.

Associando al suo delitto il proprio equipaggio, Martin Alonzo Pinzon aveva passato sedici giorni all' imboccatura del fiume « di Grazia, » trafficando oro, contra il divieto dell' ammiraglio, e mentr' era sul partire, accoppiando la violenza alla

rapina, aveva rubato quattro uomini e due giovanette: l'ammiraglio lo costrinse a rilasciare la iniqua preda; assicurò gl' Indiani, fece loro dei doni affine di cancellar la memoria di quell'ingiuria, e li rimise a terra, perchè tornassero alle loro famiglie. Sordidamente occupato di accapparar oro, Martin Alonzo Pinzon, dimenticando le cure che ogni capitano di nave deve avere pel suo naviglio, non aveva veduto, che, favoreggiato dall'immobilità, durante la sua fermata di sedici giorni sul fiume di Grazia, il tarlo si era moltiplicato in diverse parti della *Pinta*, e le aveva forate come alveole di alveare: non aveva neppure pensato a provvedersi di un albero da surrogare il suo, fuor di stato di tener fermo, il che lo impediva di spiegare tutta la sua vela al vento favorevole.

Non ostante il suo desiderio di costeggiare la Spagnuola, la condotta dei Pinzon mostrava all' ammiraglio il bisogno di tornare il più presto possibile in Castiglia. D' altronde, il cattivo stato delle caràvelle esigeva imperiosamente il ritorno. Il 7 gennaio si era dovuto turare una via d' acqua nella cala della *Nina*.

La dimane, presso al Rio d'Oro, o Fiume dell' oro, così nominato perchè le sue acque ne menavano alcune particelle, egli vide ad una certa distanza tre delfini, che si mostrarono molto al di sopra della superficie delle onde e gli ricordarono quelli che aveva altre volte veduto sulla costa di Guinea, e da lungi avevano qualche apparenza d' uomo: erano le sirene degli antichi: perciò ei le chiamava con questo nome, aggiungendo che andavano discoste dalla bellezza loro attribuita.

Il 9, l' ammiraglio navigò verso l'est-nord-est, e riconobbe il capo Roia. L'aspetto della costa innamorava: enormi tartarughe posavano sulla riva: ma egli non poteva abbandonarsi al suo desiderio di osservare: desiderava di essere già in Castiglia per non aver più alcuna relazione con Martin Alonzo, e per informare la Regina di tutti particolari della scoperta. Adempiuta tal sua missione, era deciso, scriveva, « di non soffrire i misfatti d' uomini senza delicatezza e senza virtù, i quali pretendavano insolentemente di far prevalere le loro volontà contro colui *che fece loro sì grande onore.* »

CAPITOLO NONO.

L'Ammiraglio viaggia lungo la costa d'Ispaniola. — Perfido attacco degli Isolani contro gli Spagnuoli. — L'ammiraglio torna in Europa. — Navigazione difficile, pericoli e voti dell'equipaggio durante la tempesta. — Si giunge alle Azzorre. — Il governatore portoghese vuole impadronirsi di Colombo, e gli rapisce a tradimento la metà del suo equipaggio. — Colombo ricupera le sue genti e continua la sua via. — Nuova tempesta. — È costretto a prender terra in Portogallo.

§ I.

Il venerdì, 11 gennaio, l' ammiraglio mise dunque alla vela. Fra via, dava nome al Capo Beaupré, alla Montagna d'Argento, al Capo dell'Angelo, alla punta di Ferro, al Capo Rotondo, al Capo Francese, ed al Capo del Bel Tempo. Continuando il giro delle coste dell'isola Spagnuola, stupiva della sua estensione.

Desiderando procurarsi fresche vettovaglie, Colombo mandò a terra uno stuolo de' suoi, i quali scontrarono uomini armati di frecce, con cui si posero in relazione. I marinai fecero risolvere uno di que' guerrieri a seguirli sulla caravella: era costui un ardimentoso giovane, interamente ignudo col volto impiastrato di nero: a' suoi lunghi capelli scendenti a fasci dietro la testa andavano unite penne di uccelli: al suo contegno guerriero, al tuono risoluto della sua voce, e a' suoi schifosi lineamenti l' ammiraglio lo scambiò per uno de' Caraibi mangiatori d'uomini, di cui aveva udito parlare: dimandogli s' era di *Caniba;* rispose di no, e additò il paese di quella razza mostrando l' est. Dopo di averlo interrogato senza gran profitto, gli fece dare da mangiare, lo regalò di qualche cosuccia, e lo rimandò invitandolo a portargli oro, se ne aveva. Mentre la scialuppa che lo riconduceva si accostava alla riva, un sessanta guerrieri si erano messi dietro gli alberi. Ai primi moti del loro compatriota, nascosero una parte delle loro armi e si accostarono agli Spagnoli. Questi comprarono da loro due archi

e molte frecce: ma dopo di averne ricevuto il prezzo, invece di dar le armi, vedendo che avevano da fare con soli sette stranieri, corsero a pigliare corde per legarli, risguardandoli già come loro prigionieri. Accortisi di tale intenzione, i sette Spagnoli irruppero improvvisamente su quella masnada, ferirono uno degli aggressori nel petto, menarono ad un altro un colpo di sciabola, e per l'intrepidezza dell'attacco, li percossero di tale spavento che se ne fuggirono gettando via le lance. I sette Spagnoli ne avrebbero fatto strage, se l'ufficiale che li comandava non avesse, secondo gli ordini avuti, impedito d'inseguirli. A bella prima Colombo fu dolente di questo caso: non avrebbe voluto che la sua spedizione fosse per costare neppure una goccia di sangue a genti che intendeva attirare alla pace del Signore: ma si confortò riflettendo che quella rotta di sessanta guerrieri per opera di soli sette Spagnoli era di buon augurio per la piccola colonia lasciata nel fortino.

Que' guerrieri appartenevano ai Ciguaiani, i cui costumi contrastavano colla dolcezza delle altre popolazioni d'Ispaniola. Esposti alle scorrerie de' Caraibi, essi avevano contratte alcune delle crudeli abitudini dei loro nemici. L'ammiraglio chiamò questo luogo il Golfo delle Frecce. La dimane vi rimandò la scialuppa armata in guerra. Gli abitatori, accompagnati dall'indiano già venuto a bordo della *Nina*, si fecero presso senza rancore agli Spagnoli.

Prima di rientrare in Castiglia, Colombo avrebbe desiderato di scontrarsi colla razza di *Caniba*, spavento dei paesi da lui visitati, e veder mangiatori di carne umana, ribelli all'ordine provvidenziale, che oltraggiavano la natura per una ghiottornia ributtante, e rapivano gli uomini per divorarli: una tale abbominazione parevagli impossibile, e per crederla avrebbe voluto coglierli sul fatto. Gli era stato altresì parlato di un'isola *Matinino*, la quale non era popolata che di donne senza uomini, donne armate, che ricordavano le favolose Amazzoni. L'esistenza di quell'isola era certa; ma gl' Indiani non seppero indicargliene la via; ed egli avvisò doverla trovare all'est-sud-est: e così pensando indovinava. Ma sendosi levato un vento favorevole per tornare in Ispagna, e le sue genti cominciando ad es-

sere inquiete per tale prolungata navigazione, dovette ripigliare la via dell'Europa, tanto più che le due caravelle facevano allora molt'acqua. Il rimanere non era men pericoloso del partire. In tale condizione di cose, e a tale distanza non v'era da sperare soccorso altro che da Dio.

L'uomo della Provvidenza volse la prora alla Spagna, invocando la Santa Trinità, perchè, dice il venerabile Las Casas, « non ostante la gran quantità d'acqua che facevano le caravelle egli sperava che Nostro Signore, che lo aveva condotto nella sua bontà, degnerebbe ricondurlo nella sua misericordia. »

Sul principio il mare fu quieto: v'ebbero frequenti variazioni di vento: ne' giorni seguenti i flutti si animarono: fu veduta gran copia di tonni, ed altresì uccelli di mare dalle lunghe e strette penne in coda. Tuttavia il mare era liscio, la temperatura dolce, il vento propizio. Colombo ne rendeva grazie a Dio.

Il 21 gennaio, l'aere si rinfrescò. Comparvero molti uccelli, e pochi pesci. L'acqua era più fredda. La dimane vi fu gran calma. Gl'Indiani si trastullarono a nuotare intorno le navi. Si trovaron erbe, ma non mettevano più timore. I giorni seguenti, i soffi furono variabilissimi. Di frequente la *Nina* era costretta a diminuir le vele per aspettare la *Pinta*, la quale andava male, perchè Martin Alonzo aveva trascurato di ripararne le avarie durante la sua diserzione.

Il cielo perdette in breve la sua trasparenza. Gl'incessanti mutamenti de' soffi rendettero pesanti le manovre. Si avanzava poco; le provigioni si esaurivano; non vi era altro che patate, biscotto e vino, il che non bastava a sostenere le forze per quel gran faticare.

Il venerdì 26 gennaio, dopo il levar del sole sopraggiunse la calma. I marinai riuscirono a prendere un tonno ed un enorme pesce cane, che fu di felice rinforzo per la cucina. Ne' dì seguenti si fece poca strada; l'aere e i flutti rimanevano stagnanti. Tuttavia l'ammiraglio continuava a ringraziar Dio dello stato del mare. Il 4 febbraio, il cielo, sempre più annuvolato, diventò piovoso, e il tempo freddo. L'ammiraglio fece mettere all'est. Continuò questo mal tempo sino all'8 febbraio. Due giorni dopo i piloti si reputavano nel loro calcolo vicini alla Castiglia più di

quel che credea l'ammiraglio: il calcolo dell'ammiraglio era giusto; i piloti si ingannavano, come dimostrò il fatto.

Il 12 febbraio, un vento, precursore di tempesta, sibilò nel cordame: la giornata fu penosa. La sera, alcuni lampi partirono dal nord-est per ben tre volte; era l'annunzio dell'uragano. L'ammiraglio si apparecchiò incontanente a riceverlo. Si andò *ad albero secco*, vale a dire ad alberi ed a corda: i flutti anneritisi si accavallavano con violenza: l'orizzonte assumeva un aspetto formidabile; il mare, gonfio e mugghiante, schiudeva immensi abissi sollevando verso il cielo i suoi flutti che si urtavano incessantemente per l'impulso dei venti contrari, e la *Nina* gemeva sotto l'urto di onde gigantesche. Riuscendo impossibile ogni manovra, la caravella si lasciò andare al vento. La *Pinta*, cessò pur essa di resistere alla bufera, gli alberi guasti le impedivano di lottare più a lungo. Sopraggiunta la notte, l'ammiraglio, secondo l'ordinanza di Castiglia, fece mettere tre lanterne, una sopra l'altra, al grand'albero, a cui era attaccato il vessillo reale, per indicare alla *Pinta* di non conservare alcuna vela. Affine di evitare l'abbordaggio delle due caravelle durante l'oscurità, fece collocare una lanterna presso al fanale, al qual segno rispose Martin Alonzo Pinzon, infino a che la violenza dell'uragano l'ebbe fatto dileguare nella lontananza tra le valli di spuma.

Il ritorno della luce, anzichè diminuir l'orrore della tempesta, non fece altro più che aumentarne la furia. L'ammiraglio non aveva abbandonato mai il ponte; dirigeva in persona la nave. La persistenza della procella, che si faceva sempre più terribile, aveva avviliti anche i marinai più intrepidi. Ciascuno volgeva gli occhi all'ammiraglio, e questi elevava il suo cuore a Dio, unica difesa in pericolo così imminente. L'uomo non poteva più nulla: restava il solo cristiano colla sua fede.

Egli propose a' marinai di fare un voto, trarre a sorte per sapere quale di loro andrebbe in pellegrinaggio a Santa Maria di Guadalupa, portando un cero di cinque libbre. Presi perciò tanti piselli quant'erano le persone a bordo, improntata sopra uno una croce, li gettò in un berretto di lana da marinaro, e

ve li rimescolò. L'equipaggio lo circondava, tutti secondo il proprio grado ordinati.

Spettava all'ammiraglio di cominciare: mise la mano nel berretto, e ne cavò il pisello improntato della Croce. Poco dopo, sotto il terrore del crescente pericolo, fu fatto un altro voto: trattavasi di andare in pellegrinaggio a Nostra Signora di Loreto negli Stati Pontificii. Questa volta la sorte cadde su Pietro di Villa, marinaio di porto Santa Maria. Siccome egli non era in istato di sostener quella spesa, l'ammiraglio s'incaricò di provvedervi. Alquanto più tardi il raddoppiamento della tempesta ispirò un terzo voto. Fu tratto a sorte per andare alla chiesa di Santa Chiara, a Moguer, far celebrare una messa, e passar tutta una notte in orazione davanti l'Altar maggiore: e di nuovo l'ammiraglio trasse dal berretto il pisello improntato della Croce. Indi fecero tutti insieme il voto di andare in processione a piè nudi e in camicia alla chiesa di Nostra Signora la più vicina della prima terra su cui sbarcherebbero.

Non è parola ch'esprimer possa l'abbattimento degli animi: tutti credevano che la *Pinta* fosse perita: ciascuno si raccomandava in particolare al proprio patrono, o a Dio; ma nessuno osava sperare: tutti si tenevano perduti nè restava alcuna umana speranza di salute. La caravella pativa tanto più orribilmente perchè mancava di zavorra, non avendo l'ammiraglio potuto giungere « all'isola delle Donne, » in cui si proponeva di caricarne. Il consumo de' viveri, l'esaurimento de' barili d'acqua e di vino, l'avevano così fattamente alleggerita, che andava in tutti i versi, come non fosse più governata: l'equipaggio si abbandonava alla disperazione.

Lo stesso Colombo sentiva quasi venir meno la costanza. Il suo cuore più agitato del mar fortunoso, scendendo dalla confidenza al dubbio, e dal timore alle angosce, si elevava e si abbassava alternativamente come i flutti nell'Atlantico: lo ha raccontato egli stesso: attribuiva questa debolezza all'insufficienza della sua fede. Da un lato, quando rammentava le circostanze prodigiose della sua scoperta, i favori che Dio gli aveva impartiti, concedendogli un trionfo così grande, rivelandogli

innumerabili maraviglie, facendogli scoprire una moltitudine d'isole, come se avesse voluto che dopo tante contrarietà sofferte in Castiglia, tutte le sue speranze si trovassero travalicate, Colombo si rassicurava alquanto: quando discendeva nel fondo della sua coscienza, e vi trovava, anzitutto, il desiderio della maggior gloria di Dio, parevagli impossibile che questo Dio, il quale lo aveva liberato da ogni pericolo nell'andata, allora che doveva temer maggiormente, e aveva a lui soggettata la paura e la ribellione, sostenendolo solo contra tutti, oggi rendesse inutili i costanti miracoli della sua bontà, e lo abbandonasse in quel supremo pericolo. D'altra parte, vedendo continuare il rigor del Cielo, non ostante le sue preghiere, e la distruzione diventare più imminente, egli diceva fra sè, che, certamente a motivo delle sue colpe, per punirlo, Dio voleva togliergli la soddisfazione di recare egli stesso ai Monarchi la notizia della scoperta, e privarlo della gloria che ne conseguirebbe il suo nome.

Morire senza avere rivelato le bellezze sconosciute che furono consentite alla sua ammirazione, lasciar così nell'ignoranza del Nuovo Mondo le nazioni Cristiane, e nell'ignoranza di Cristo que' nuovi popoli, era un dolore immenso come il suo pensiero. Morire quando aveva tocche le rive dell'oro, prezzo agognato della liberazione de' Luoghi Santi; morire, vedendo andar perduto quel conquisto cosmografico il più importante dell'umanità, tutto questo era un agonizzar d'anima, di cuore, di spirito; era perir tre volte in cambio d'una sola: se fosse stato solo in pericolo, avrebbe sopportato, diceva egli, la sua sciagura con maggior rassegnazione; aveva veduto così spesso la morte vicina, che non l'avrebbe temuta d'avvantaggio ora che in altre occasioni. Ciò che cresceva viemmagiormente il suo dolore, era pensare che cagionava la perdita di tali che lo avevano seguito contro voglia, e che nella loro suprema disperazione, all'ultim'ora, lo avrebbero maledetto, accusandolo della loro trista sorte. Egli pensava altresì a' suoi due giovani figli, che studiavano a Cordova, ed erano per diventare orfanelli sovra una terra straniera, in cui giacerebbero senza protezione, perchè i Monarchi, ignorando qual servizio aveva lor reso il padre, non provederebbero a que' poveretti

In mezzo alle lamentazioni dell' equipaggio, a' turbini di pioggia, a' colpi delle onde, agli scrosci della *Nina* mezzo annegata, e a tutte l' altre traversie, superando l' oppressione di quel faticare prolungato, Colombo entrò nella sua stanzuccia: quivi con ferma e rapida mano, non ostante lo spaventevole saliscendi della nave, scrisse in furia su d'una pergamena il riassunto delle sue scoperte; lo avviluppò in un altro foglio, sul quale egli supplicava chi s' imbattesse in quel piego di portarlo alla regina di Castiglia, promettendo in nome di lei una ricompensa di mille ducati: chiuse quel dispaccio in una tela cerata, la improntò del suo sigillo, poi lo mise in un grosso pezzo di cera, che collocò in un barile vuoto: chiuse questo ermeticamente, indi lo fece gettare in mare. L'equipaggio non vide in questa offerta ai flutti che l' adempimento di un voto segreto.

Per la tema che le correnti non trascinassero lungi dall'Europa questo messaggio, egli ne aveva fatto due copie, e posto l'altro esemplare in altro barile che attaccò sodamente dietro la caravella, nella speranza che se la *Nina* venisse a naufragare, il barile potrebbe galleggiare, ed essere un giorno raccolto.

Intanto, in mezzo alle burrasche, il vento volgeva all'ovest, e il mare inferociva, sempre nero e procelloso.

§ II.

Il venerdì 15 febbraio, al levar del sole fu riconosciuta una terra al nord-est. Questa vista rianimò gli spiriti; nondimeno il mare continuava grosso dal lato dell' occidente. I piloti si credevano sulle spiagge di Castiglia, ma l'ammiraglio annunziò loro le Azzorre. Tuttavia la violenza del mare, quantunque diminuita, non permetteva loro di accostarsi: passarono tutta la giornata, tutta la notte e la dimane procurando di prender terra, ma invano. Nella notte del sabbato alla domenica, 17 febbraio, l'ammiraglio, che, non ostante un attacco di gotta, era rimasto dal primo soffiar della tempesta sino allora, vale a dire per ben quattro giorni e quattro notti, esposto alla pioggia, al vento, ai colpi di mare senza posare pur un momento, e quasi senza prender cibo, fu obbligato di coricarsi; sull'alba ripigliò il co-

mando, governò al sud-sud-ovest, e finalmente alla notte giunse sopra un' isola che l' oscurità non permetteva distinguere: ne fece il giro per cercare approdo, e tentò di gettare un áncora, ma la perdette. Bisognò rimettere alla vela e pigliare il largo. Finalmente il lunedì, giunse a prender terra. L' isola era Santa Maria, la più meridionale delle Azzorre, che apparteneva al re di Portogallo.

Gli abitanti stupirono sulle prime che una sì fragil nave in quello stato avesse potuto sostenere una sì lunga e furibonda tempesta: ma furono molto più maravigliati allora che udirono donde veniva. Essi ringraziarono Dio e manifestarono una gran gioia: la loro imaginazione non poteva stancarsi de' racconti sul Nuovo Mondo.

Verso sera, tre uomini vennero a riva, chiamarono la *Nina*, la quale distaccò una scialuppa per prenderli: portarono all' ammiraglio polli, pane fresco e altre cose da parte del governatore dell' isola, il quale, doveva, dicevan essi, venir la dimane a fargli visita, recar nuove provvigioni, e ricondurgli tre marinai che ratteneva a terra pel piacere di ascoltare i loro maravigliosi racconti. Siccome era già tardi, Colombo fece dormire a bordo questi tre inviati.

Al primo schiarir dell' alba, non volendo l'ammiraglio differire l' adempimento del voto fatto dall' equipaggio, di andare a piè nudi ed in camicia alla chiesa di Nostra Signora, nella prima terra che si abborderebbe, pregò i tre messaggeri che tornavano in città, di mandare un sacerdote al romitaggio di Nostra Signora, situato presso al mare dietro un Capo. La metà dell' equipaggio andò in processione a quella cappella. Mentre gli Spagnoli stavano pregando vicino all' altare, la guarnigione dell' isola, circondò la cappella e fece prigionieri que' poveri pellegrini.

L' ammiraglio aspettava il ritorno della scialuppa per andare coll' altra metà de' suoi uomini al romitaggio: vedendo alle undici che nessuno appariva, sospettò ch' erano trattenuti, che la scialuppa si era rotta contro gli scogli del Capo. Dal luogo in cui era non si poteva vedere la cappella; perciò levò l'áncora immantinente per dirigersi verso un punto ove la scoprirebbe.

Di fatto, non si tardò a vedere una schiera di cavalieri, che, smontando da cavallo, entrarono tutti armati nella scialuppa, e si spinsero verso la caravella in atto di prenderla per assalto. Quando essi furono a portata della voce, il governatore dell'isola che dirigeva personalmente quel colpo di mano, dimandò un salva-condotto per la sua personale sicurezza se montava a bordo. L'ammiraglio lo concedette; ma l'astuto portoghese, non fidandosi ad una parola, ch'egli stesso avrebbe certamente violata in simil caso, non uscì della scialuppa.

L'ammiraglio gli dimandò il perchè, contro le leggi dell'ospitalità, in violazione del diritto delle genti, tratteneva i suoi marinai, mentre i Portoghesi stavano negli Stati di Castiglia colla sicurezza medesima che a Lisbona: aggiunse che il Re e la Regina, di cui egli era grande ammiraglio pel Mare Oceano, gli avevano ordinato di usar distinti riguardi alle navi portoghesi che potesse scontrare; e lo assicurò che, se non gli restituiva quella parte del suo equipaggio, egli avrebbe nondimeno continuata la sua strada col rimanente, ma che avrebbe fatto punir severamente quell'odiosa perfidia.

Il governatore rispose in modo arrogante, che nella sua isola nessuno si dava alcun pensiero nè del re, nè della regina di Castiglia, e neppur delle loro lettere, e che farebbegli sapere ciò ch'era il Portogallo. Esaurita la sua iattanza e fulminate tutte le sue rodomontate, disse insolentemente all'ammiraglio che poteva, se stimava bene, ritornare nel porto colla sua caravella; e che, quanto a lui, avendo operato solo in virtù degli ordini del re suo signore, non temeva di nulla.

L'ammiraglio dovette limitarsi a fulminar terribili minacce contro una tale slealtà. Costretto dallo stato del mare, bisognò che tornasse al porto, che non era niente sicuro. La sua prima cura fu allora quella di preservarsi contra ogni increscevole caso. Primieramente distribuì con precauzione tutto il suo carico, e si procurò una temporanea zavorra, empiendo di acqua di mare i vuoti barili. Sapeva di essere in un cattivo porto, e temeva inoltre che durante la notte que' perfidi nemici non gli tagliassero la gomena, il che avvenne davvero. Egli si vide, pertanto, costretto di fuggire in mezzo alle tenebre. Per ben due giorni

ed una notte fu in preda ai pericoli più imminenti; perocchè fra gli uomini che gli rimanevano a bordo, non contava che tre marinai; il rimanente si componeva d'Indiani e di novizii. Per buona ventura le onde non battevano la sua nave che da un lato solo, invece di batterla in tutti i sensi come ne' giorni precedenti. Col cuore sempre levato verso il suo divino Signore, l'ammiraglio rendettegli grazia di questa diminuzione di pericolo.

Il venerdì 22 febbraio, per una improvvisa risoluzione, essendo tornato Colombo al porto che aveva dovuto abbandonare, vide subito un uomo, che agitava il suo mantello, far segno alla *Nina* di aspettare. Alcun tempo dopo, una scialuppa, con due ecclesiastici ed un notaro, si accostò alla caravella: dimandavano guarentigia per la loro sicurezza prima di montare a bordo: avendola Colombo concessa, salirono, e lo invitarono a mostrar loro le carte del bordo, per assicurarsi ch' era realmente addetto al servizio dei re cattolici. Non essendo potuto riuscire nel suo colpo di mano e temendo le conseguenze di questo affare, il governatore cercava trarsi dal mal passo con un pretesto plausibile. Indovinandolo l'ammiraglio, consentì a mostrar loro le sue lettere patenti, e li regalò di alcuni oggetti che portava dal Nuovo Mondo. I delegati del governatore parendo sufficientemente convinti della sua qualità, gli rimandarono insiem colla scialuppa tutti gli uomini dell'equipaggio che aveano così slealmente trattenuti. Egli seppe da loro, che, se il governatore fosse giunto a impadronirsi della sua persona, non sarebbe mai stato restituito in libertà, perocchè tal era l'ordine preciso del re Giovanni II.

Le âncore furono in breve levate, e la *Nina* veleggiò intorno all' isola, volendo caricar legne e pietre per zavorra: ma la violenza delle onde impedì le scialuppe di accostarsi. I segni precursori del vento del sud, cui in quelle spiagge è pericoloso aspettare, decisero l'ammiraglio a continuare la sua via: il mare era liscio, e Colombo ne ringraziò Dio nel suo giornale come nel cuore. Per altri due giorni viaggiò discretamente; indi una successione di venti contrari fece ricominciare le fatiche e i pericoli.

§ III.

Il primo di marzo soffiò un vento favorevole, che continuò la dimane.

Il 3, al tramontar del sole, una improvvisa burrasca lacerò tutte le vele della *Nina*, e poco mancò non l'affondasse: ma la Provvidenza lasciò cadere uno sguardo sopra il suo servo. « Dio volle liberarlo, » dice Las Casas. Nella imminenza del pericolo si fecero nuove preghiere e un nuovo voto. Fu tratto a sorte per sapere chi dei marinai andrebbe in camicia, a piè nudi, a Nostra Signora della Cinta, nella provincia di Huelva; e, come al solito, la sorte elesse ancora l'ammiraglio: « La qual cosa fece sì ch' egli giudicasse che Dio lo accompagnava, ma voleva che si umiliasse e non si inorgoglisse de' favori che gli aveva già concessi. »

Inoltre, ciascuno fece egualmente il voto di digiunare a pane ed acqua il primo sabato dopo l'arrivo della caravella. Si dovette andare a seconda de' flutti, senza conservar vele, cotanto violenta era la tempesta. La sera, la tormenta addoppiò di furore. Baleni sinistri solcavano lo zenith: l'acqua cadeva a torrenti: le onde, percuotevano la nave in sensi opposti: ora un monte d'acqua la sollevava in aria; ora, spalancandosi in abisso, le onde la trascinavano nelle profondità delle loro spumanti valli, e sembravano doverla seppellire in raggiungersi: era spaventevole pericolo cui niuna umana potenza avrebbe superato: « ma nostro Signore degnò aiutare l'ammiraglio e mostrargli la terra, » dice Las Casas: fu veduta verso mezzanotte. Tuttavia la oscurità impediva di riconoscere la spiaggia. Nonostante l'arditezza della manovra, l'ammiraglio fece spiegare la gran vela di perrochetto, non avendo altro mezzo di aiutar la *Nina* a sollevarsi un poco sopra le onde, sotto le quali immergeva tutta la sua parte anteriore. « Dio li conservò sino al giorno, » in mezzo alle angosce e al terrore di quella notte orribile.

L'ammiraglio giungeva sulle coste di Europa verso la fine di un inverno disastroso, durante una di quelle commozioni della natura, che mettono tutto a soqquadro, rinnovano l' atmosfera,

sconvolgono la superficie delle acque, e fanno sentire il loro formidabile impulso dal polo all'equatore. Al dire dei marinai non v' era mai stato inverno così fecondo di naufragi. Da ben quattro mesi regnavano venti desolatori. L' Oceano Germanico non era più navigabile: le navi soffrivano nei porti bloccate dalla tempesta. Venticinque navi spagnole erano perite sulle coste di Fiandra. Dappertutto le spiagge erano piene di avanzi di navi naufragate.

Al primo fare del giorno, da mezzo una specie di nebbia prodotta dal rompersi delle onde e dalla copia dalla spuma sollevata in aria in vista umida polvere, l'ammiraglio riconobbe la rupe alta di Cintra, vicina al Tago. La costa del Portogallo, di un accesso sempre difficile per un mar grosso, è pericolosissima in caso di tempesta. Tuttavia, quantunque nessun piloto del porto potesse andare a lui, l'ammiraglio si sforzò di entrare nel fiume, perocchè non aveva altra speranza di salute, che penetrandovi. Gli scogli di quelle rive, coperte allora interamente dalla gonfiezza delle onde e dal cadere della spuma, ingannavano l'occhio: una forza irresistibile portava la *Nina* contro gli scogli de' bassifondi e la respingeva dall'imboccatura, d'onde l'allontanavano, altresì, i flutti del fiume ingrossati dalle pioggie e sollevati da venti contrari: sarebbesi detto che una tenebrosa potenza ne addoppiasse il furore per impedire che approdasse la sciagurata nave, destinata a perire a vista del porto.

All'aspetto del suo imminente naufragio, gli abitatori della città di Cascaës, posta sull'imboccatura del Tago, corsero alla chiesa; accesero ceri, pregarono tutta la mattina per l' anima de' marinai della povera piccola caravella, che sembrava già diventata la preda di un mare inesorabile; e quando, per l'assistenza di Dio, l'ammiraglio fu entrato nel fiume, l'intera popolazione corse alla riva, tenendo quasi miracolo ch'ei si fossero salvati da quella creduta inevitabile perdita.

CAPITOLO DECIMO.

Colombo nel Tago resiste coraggiosamente alle ingiunzioni dell' Ammiraglio Portoghese. — Il popolo accorre da Lisbona a vedere la sua caravella. — Il re di Portogallo lo invita alla sua corte e lo ricolma di onori. — Il consiglio della Corona propone al re l'assassinio di Colombo. — Il re vi si rifiuta e l' onora. — La regina di Portogallo fa chiamare anch' essa Colombo, volendo udirne i racconti. — La *Nina* parte per la Spagna.

§ I.

Verso le tre pomeridiane Colombo giungeva a Rastello, e vi gettava l'àncora, ringraziando l'autore della vita di averlo sottratto ad una morte immancabile.

Incontanente spedì un messo in Castiglia per informare i sovrani del suo arrivo, indi scrisse al re di Portogallo, allora sequestrato nella bella villa di Valle Paradiso, a cagione della peste scoppiata in diversi luoghi, affine di essere autorizzato di andare a Lisbona, non si credendo sicuro a Rastello frequentato da gente capace d'un colpo di mano contro la sua caravella, creduta carica d'oro, perchè veniva dalle Indie da lui scoperte. Prevedendo le suscettività di Giovanni II, insinuava accortamente che non era andato verso la Guinea, ma all'estremità dell'Asia per l'Occidente.

Fatto questo, Colombo riaperse una lettera scritta rapidamente in mezzo ad un mare ancora agitato, all'altezza delle Azzorre, e che indirizzava all'uomo della corte di Spagna, che aveva in più special modo giovato la sua impresa, facendo risolvere ad essa la Regina; ed era il nobile Luigi Santangel: vi aggiunse alcune righe per significargli che la tempesta lo aveva costretto di entrare nel fiume di Lisbona, cosa che risguardava come la più sorprendente. Diffatti egli aveva ogni cagione di temere del monarca che gli aveva tese insidie sul mare alla sua partenza, e i cui agenti, violando i più sacri diritti, avevano tentato di rovinarlo al suo ritorno: venire oggi a riparare ne'

suoi stati, era un ricoverarsi nell'antro del leone. Colombo si rendeva esattamente conto della gravità del pericolo; e, nondimeno, una suprema urgenza lo costringeva ad affrontarlo. Ma il Dio, che lo aveva salvato dai consigli omicidi della ribellione, e dai vortici dell' abisso, vegliava sopre di lui. Perciò, mentre confessava la stranezza e il mistero della irresistibile necessità che lo aveva costretto a ricoverare in casa del suo nemico, pure non ne andava conturbato.

Incontanente compilò per un altro personaggio della corte, il tesoriere don Raffaele Sanchez, una relazione del suo viaggio, che poco appresso venne pubblicata a Roma. Questa lettera, simile a quella indiritta a Luigi Santangel, non ne differisce che per lo stile. Vi si ritrova quel candore, quella sobrietà di imagini, e, nondimeno, quella vivezza di movimento ch' è propria a Colombo. Egli la terminava con uno slancio pieno di espansione, fatto per toccare ogni anima che appartiene a Gesù Cristo.

« Quantunque tutto ciò che venni riferendo, dic' egli, sembri straordinario od inudito, vi sarebbero cose assai più grandi se io avessi avuto a mia disposizione navi sufficienti, come'era desiderabile. Del resto, questa grande e vasta impresa non vuolsi ascrivere a mio particolar merito; ma sì alla santa fede cattolica, alla pietà ed alla religione de' nostri Monarchi; perocchè il Signore ha conceduto agli uomini ciò che l' intelligenza umana non poteva nè concepire, nè fare; perchè Dio ascolta qualche volta le preghiere de' suoi servi, che seguono i suoi precetti, anche nelle cose che sembrano impossibili. Questo è ciò ch' è avvenuto a me, riuscito a bene in una impresa sino ad ora da nessun mortale tentata; poichè, quantunque fosse già stato scritto e parlato dell'esistenza di queste isole, pur tutti ne parlavano e ne scrivevano per congetture, e sotto la forma del dubbio; ma nessuno assicurava di averle vedute, a tale che si reputavano favolose: in conseguenza, il Re, la Regina, i principi e i loro felicissimi regni, di conserva colla cristianità, rendano grazie a nostro Signore Gesù Cristo, che ha conceduto a noi una simil vittoria, e così grandi successi: si facciano processioni, si celebrino feste solenni, i templi si adornino di ramo-

scelli e di fiori; la Sposa di Gesù Cristo palpiti di gioia sulla terra, com' Egli si allegra ne' cieli, alla prossima salute di tanti popoli sino ad ora derelitti alla perdizione! Allegriamoci noi pure così a motivo dell'esaltazinne della nostra fede, come per l'accrescimento de' beni temporali, di cui non solamente la Spagna, ma tutta la Cristianità è per raccogliere i frutti. »

La dimane, Bartolomeo Dias, ufficiale sulla nave ammiraglia della marineria portoghese, la meglio provveduta di artiglieria che fosse allora, andò colla sua scialuppa armata a bordo della *Nina* per significare a Colombo che venisse a presentare le sue carte ed a fare la sua dichiarazione agli ufficiali regi. Quantunque fosse sotto le batterie della nave portoghese, pur Colombo rispose che, non ostante lo stato della sua caravella, essendovi egli a bordo quale ammiraglio del Re e della Regina di Castiglia, non aveva alcun conto da rendere a simili impiegati, e che non v'andrebbe. L'ufficiale gli disse di mandare almeno il maestro della caravella. L'ammiraglio rispose che mandar uno de' suoi, o andare egli stesso sarebbe la medesima cosa; che nessuno sarebbe tratto dal suo bordo altro che dalla forza delle armi; che gli ammiragli di Castiglia sapevano morire anzi che rendersi, o consegnare contra il diritto alcun de' loro marinai. La fermezza di questa attitudine impaurì l' ufficiale, che, mutando stile, lo pregò solamente di fornire la prova della sua carica, perchè potesse informarne il suo capo. L'ammiraglio degnò mostrargli i suoi diplomi. Appena il comandante Alvaro de Acanha ricevette la relazione dell' ufficiale, andò in gran cerimonia a suon di timpani, di pifferi e di trombe a far la sua visita all'ammiraglio, ed a porsi interamente a sua disposizione.

La fama della scoperta di un nuovo mondo fatta da una nave ancorata nel Tago, era corsa rapidamente a Lisbona. Non ostante lo stato dell'atmosfera, la gente veniva in calca a Rastello, ed una moltitudine di barche empieva il fiume. L'ammirazione non era meno viva della curiosità. Si rendevano grazie a Dio di tale avvenimento, che una confusa intuizione, un presentimento segreto diceva essere immenso. La voce del popolo dichiarava che questa gloria era concessa alla Castiglia in ricompensa dello zelo che i suoi re mostravano a pro della religione.

Dopo il popolo venne la volta dei grandi. La dimane, gentiluomini e ufficiali del Re vennero alla caravella per vedere e udire le maraviglie del nuovo mondo, sin allora reputato favoloso. Gli uni deploravano che il re non avesse accettato le offerte di Colombo; altri confessavano, benedicendo al Signore, che tale successo pareva il premio della perseveranza de' pii sovrani di Castiglia in propagare la religione di Gesù Cristo.

§ II.

Il venerdì, 8 marzo, un messo del re di Portogallo giunse a Colombo. Il Capo della nazione seguiva lo slancio del suo popolo: egli pregava graziosamente l'ammiraglio, poichè il tempo lo teneva ancorato, a volerne venire a lui, e comandava a' suoi intendenti di fornirgli gratuitamente quanto bisognasse al suo equipaggio: aveva comandato ai principali ufficiali della sua casa di andare a incontrarlo, e gli aveva fatto preparare a Sacanben, ove doveva passare la notte, un'ospitalità reale. L'ammiraglio si mise adunque in via, accompagnato da uno de' suoi piloti, che faceva ufficio di aiutante di campo. La pioggia continua non gli permise di giungere sino alla Valle del Paradiso altro che la sera della dimane; e fecevi la sua entrata in mezzo ad un nobile corteo.

L' accoglimento del sovrano superò tutti questi onori. Giovanni II lo ricevette come un principe del sangue; lo fece sedere, e volle si coprisse il capo alla sua presenza; mostrò di averlo in alta considerazione, gli parlò colla più grande affabilità, e gli espresse la sua soddisfazione pel buon esito dell'impresa; aggiungendo che n'era tanto più lieto perchè secondo un trattato del 1479 conchiuso colla Castiglia, la scoperta di que' nuovi paesi e la loro conquista appartenevano a lui per diritto. L'ammiraglio rispose, che, non avendo letto un tale trattato, non ne poteva parlare utilmente; solo egli sapeva che nelle sue istruzioni eragli prescritto di non andare nè verso le miniere d'oro, nè sulle coste della Guinea, e che un tale ordine era stato pubblicato in tutti i porti dell'Andalusia prima del suo imbarco. Giovanni II replicò graziosamente che in sostanza un tale affare

si comporrebbe sicuramente fra i due monarchi e lui, senza che bisognasse d'alcun intervento.

Indi il monarca fidò il suo ospite alle cure del più alto personaggio della corte.

La domenica mattina, all'uscir della messa, il re ripigliò le sue conferenze con Colombo, e gli domandò le particolarità del suo viaggio. Moltiplicò le sue dimande più assai che il giorno innanzi, e le variava quale amatore di cosmografia. E siccome nel soddisfare la sua curiosità, egli riconosceva la grandezza dell'impresa, provava un segreto dispetto di aver lasciato sfuggire coteste regioni maravigliose che gli aveva offerto Colombo, prima di proporle alla Castiglia: ebbe dei dubbi relativamente alle distanze ed alla strada percorsa: parevagli che si fossero usurpati i diritti del Portogallo guarantiti colla bolla conceduta per le istanze dell'Infante don Enrico. Immediatamente dopo quella conferenza riunì il suo Consiglio per esporgli il caso.

Mentre secondo la sua abitudine Colombo passava raccolto le ore della domenica fra la meditazione e la preghiera, a poca distanza da lui, nella sala del Consiglio, si trattava la quistione di distruggere il frutto delle sue fatiche, e di appropriarsi la nozione delle sue scoperte, mettendolo a morte.

Fu proposto al re l'assassinio di Colombo.

Per ributtante che sia una tale proposizione, e per impossibile che la sembri a noi nello stato de' nostri costumi, pur essa venne fatta, in seduta, da cortigiani invidiosi della gloria straniera, e premurosi di mostrare al sovrano il loro attaccamento. Si vorrebbe poter dubitare di una tale infamia: ma se Colombo ebbe la generosità di tacerla, se suo figlio Fernando l'ha taciuta, gli storici stessi del Portogallo l'hanno chiarita vera, senza però notarla d'infamia nel loro giudizio.

Un cronista spagnuolo, Vasconcellos, biografo del re Giovanni II, riassume schiettamente questa condotta del Consiglio reale: « In tai dubbi il re volle udire il Consiglio, per fermare qual partito fosse da prendere. Alcuni parlatori ignoranti in geografia, confondendo la giacitura delle terre, affermavano che i paesi scoperti da Colombo appartenevano al Portogallo, e portavano opinione che si dovesse uccidere Colombo prima che

se ne tornasse in Castiglia, senza di che conseguiterebbero gravi inconvenienti. Essi giudicavano che in simile occorrenza l' utile doveva prevalere sull'onesto; d'altra parte, considerata bene ogni cosa, non meritava forse l' estremo supplizio l' uomo che aveva osato beffarsi di un così gran principe? »

Era noto quanto il re avesse desiderato quella scoperta, e come ne avesse scritto a Colombo, in Ispagna; ricordavano la sua collera, quando seppe il suo trattato colla Castiglia; rammentavano gli ordini dati ai governatori delle isole ed alle navi che lo scontrassero in mare: i cortigiani pensarono riuscir gradevoli al monarca suggerendo un'occasione propizia a vendicarsi; insinuarono che Colombo non era giunto in Portogallo che per ingannare il re; che l'ostentazione delle sue scoperte diventava un oltraggio, un delitto di lesa maestà: un biografo autorevole, Garcia de Resenda, riferisce che « il re fu sollecitato ad approvare che lo si uccidesse, perchè colla sua morte questa scoperta non sarebbe stata spinta più avanti dalla Castiglia. » Il padre della storia portoghese, il gran Giovanni di Barros, racconta l'offerta che fecero alcuni gentiluomini « di ucciderlo essi medesimi, » per impedirlo di tornare in Castiglia. Appare da diverse relazioni portoghesi che i cortigiani trovavano un pretesto plausibile di ucciderlo impunemente, sia pigliando qual offesa la sua soddisfazione di particolareggiare al re l' importanza della scoperta, sia profittando della sua estrema vivacità per fargli perdere la pazienza, suscitare una lite e ammazzarlo.

Ma il re temeva Dio, e respinse queste offerte, dice Barras, « da principe cattolico; » d'altronde, lo spirito elevato di Giovanni II, la sua stima della scienza e della navigazione, facevangli sentire meglio che ad altri l' ascendente ch'esercitava Colombo: la presenza dello Straniero aveva cancellato i risentimenti dianzi provocati da lui: il re vietò severamente che si attentasse alla vita del suo ospite, e comandò che fosse trattato coi maggiori risguardi.

Altri consiglieri meno violenti, ma più astuti, riconoscevano in massima ch' è dovere de' sovrani di accogliere ne' loro porti chiunque vi si ripara contra gli accidenti del mare. Essi erano dell'opinione che si dovesse lasciar partire liberamente l'ammi-

raglio Colombo; ma volevano che la quistione delle scoperte fosse decisa colle armi; e che prima che la Castiglia avesse preparata una seconda spedizione si pigliasse militarmente possesso del terreno, cosa che sarebbe facile per l'indicazione dei due portoghesi che avevano ricondotto la caravella. Quest'ultimo consiglio fu quello che adottò Giovanni II, e incontanente combinò in segreto la sua spedizione.

Il lunedì, l'ammiraglio prese congedo dal re. Il monarca gli diede mille prove di stima. Per suo comando, don Martino di Noronna lo ricondusse, circondato da tutti i signori della corte, per rendergli più grande onore.

Invitato dalla regina, vogliosissima di parlargli, l'ammiraglio andò al monastero di sant'Antonio, ov'ella si trovava allora colle prime dame della corte. Anch'essa lo ricolmò delle sue reali cortesie, e si prese gran piacere di interrogarlo su quel Nuovo Mondo ch' egli voleva sottoporre alla legge del Vangelo. Lo trattenne il sì lungo tempo, ch'era già notte quando partì per andare a pernottare a Llandra.

La dimane, in quella che si alzava da letto, uno scudiere del re venne da parte del suo signore ad offerirgli, caso che anteponesse andar per terra in Castiglia, di accompagnarlo sino a' confini, avendo ordine di provvederlo a spese della corona, di albergo, di cavalli e di tutto quanto bisognasse. Al tempo stesso gli menava, qual presente, una mula delle scuderie del re, e un'altra pel piloto suo aiutante di campo, al quale diede altresì venti ducati d'oro. L' ammiraglio amò meglio tornare per mare, sendosi il tempo addolcito: così, non potè essere a bordo della *Nina* che ad ora assai tarda della notte.

Alle otto del mattino, fece ritirar le àncore, e colla marea alta, e un vento di nord-nord-ovest, veleggiò verso la Spagna: scemando il vento, non avanzò gran fatto nella prima giornata.

CAPITOLO UNDECIMO.

Arrivo della *Nina* a Palos. — Ricevimento fatto a Colombo. — Arrivo della *Pinta*. — Fuga precipitosa di Martin Alonzo Pinzon. — Colombo adempie i voti fatti. — Egli ritorna alla sua cella — Sua partenza per la Corte. — Suo viaggio trionfale. — Le popolazioni corrono sulle strade. — Sua entrata in Barcellona. — Accoglienza d' Isabella. — La notizia della scoperta suona per tutto. — Testimonianza della Santa Sede in favore di Colombo. — Onori resi al suo genio. — Del racconto dell'uovo. — Apparecchi per la seconda spedizione.

§ I.

Un sentimento di vaga inquietudine travagliava allora la piccola città di Palos. Ogni famiglia si preoccupava dolorosamente per qualche parente od amico. Da sette mesi e dodici giorni, perocchè si contavano i giorni , non si avevano notizie di que' figli del paese, che un ordine del re aveva costretti a seguire quel genovese, gran promettitore, di cui non vi aveva una madre od una sposa che non maledicesse la memoria nelle meste lor veglie. Che n'era riuscito di loro? nessuno poteva dirlo nè i primi alcaldi, nè l'intendente marittimo Diego Prieto che aveva relazioni alla corte: temevano tutti a vicenda di confessarsi i propri timori: tenevano gli assenti perduti negli abissi del *mar tenebroso*, e nessuno osava esprimere qual genere spaventevole di morte avessero patito quegli infelici, sacrificati all' ambizione di un visionario straniero.

I cittadini versavano in tali paure, quando il venerdì 15 marzo, all' ora del mezzodì, que' che oziavano sul porto videro una caravella che, spinta da legger vento risaliva l'Odiel, e in breve riconobbero alla sua forma la *Nina*, che portava sventolanti a' suoi alberi l'insegna della spedizione, e il vessillo reale di Castiglia. Uno scoppio di gioia risonò incontanente dall' un capo all' altro di Palos.

In un baleno, la notizia del ritorno della spedizione e delle sue maravigliose scoperte volò dalla spiaggia alle case. Per un

movimento spontaneo, tutte le botteghe si chiusero, e tutti traevano in calca a vedere la caravella: le campane sonavano a festa; le artiglierie tonavano; le finestre erano adorne di fiori; le contrade addobbate di drappi e di tappeti. « Sbarcando, Colombo, fu ricevuto coi medesimi onori che si sarebbero resi al Re. Tutto il popolo in procession solenne accompagnò lui e le sue genti, alla Chiesa, ove andarono a ringraziar Dio di aver favoreggiato a quel modo il viaggio più lungo e più importante che unqua fosse stato fatto. Dopo sì gran timori e perplessità, quale non doveva essere l'ebbrezza delle famiglie, ricuperando coloro che disperavano di non più rivedere!

Alquante ore dopo, mentre tutta la città, trasportata da una indicibile allegrezza, offeriva le sue gratulazioni e i suoi omaggi all'ammiraglio, e col suon festoso delle sue campane annunziava alle vicine borgate un avvenimento straordinario, si vide giungere vicino alla *Nina* un'altra caravella assai conosciuta dagli abitanti, la *Pinta*, condotta da Martin Alonzo Pinzon: in capo ad alcuni minuti, una scialuppa se ne spiccò furtivamente e ridiscese il fiume: era il capitano che fuggiva.

Sospinto dalla tempesta nel golfo di Biscaglia, Martin Alonzo Pinzon, persuaso che colla sua vena d'acqua, i tanti suoi guasti, la povera piccola *Nina* non avrebbe potuto salvarsi dalla procella, aveva indirizzata ai Re una relazione della scoperta, che attribuiva a sè stesso, e dimandava l'autorizzazione di andare alla Corte per rendere conto della spedizione: in aspettazione della loro risposta veniva nella sua città natale a godere dell'usurpato trionfo: ma, vedendo sventolare la bandiera ammiraglia sull'albero maestro della *Nina,* fu preso da confusione; e pel timore che il suo Capo lo facesse imprigionare, come n'aveva diritto, fuggì vergognosamente colla rabbia in cuore, alle grida del trionfo di colui che avea sperato soppiantare.

Di tutto l'equipaggio della *Pinta* non mancava pur un uomo; e fra' lasciati ad Ispaniola non ve n'era alcuno natio di Palos. Colombo poteva a buon diritto indirizzare alle genti di questo porto che lo avevano detestato e maledetto, le parole del Buon Pastore: « io non perdei nessuno di quelli che m'avete dato. » Perciò la gioia degli abitanti era al suo colmo. Vedendo che l'am-

miraglio riconduceva loro tutti quelli che avevangli fidato, non sapevano com' esprimergli la lor profonda ammirazione.

Testimoni dell' accoglienza fatta dalle loro famiglie a' marinai di Palos, gli altri marinai originarii dei dintorni, desiderosi di simile conforto, avrebbero voluto partir la sera medesima alla vôlta delle loro famiglie: ma le allegrie, i trasporti e l'entusiasmo di cui eran oggetto, non potevano cancellare un istante dall'anima così teneramente pia di Colombo l' obbligo preso durante la tempesta delle Azzorre. L'ammiraglio non concedette congedi prima di avere adempiuto il voto che la perfidia del governatore portoghese di Santa Maria aveva sacrilegamente interrotto. Aveva promesso andar nella prima Chiesa dedicata a Nostra Signora, vicina al luogo in cui la *Nina* potrebbe approdare: ora il luogo era Palos: la Chiesa, Nostra Signora della Rabida, nel convento in cui era guardiano Giovanni Perez de Marchena.

Così il generoso Francescano, che aveva celebrato la messa solenne per l' imbarco, celebrò quella di ringraziamento pel ritorno. Parve che la Provvidenza gli avesse procacciata questa soddisfazione. La vigilia ringraziarono Dio del benefizio della scoperta; la dimane ringraziarono la Vergine della Salute, l'áncora di speranza del povero marinaro. Questa fu cerimonia commoventissima. Tutti que' navigatori a piè nudi e in camicia, dall' ultimo sino all'ammiraglio, nel compassionevole aspetto di naufragati, salvi dai flutti, avviati a render grazie a Maria, la stella del mare, per avergli strappati dagli abissi dell'Oceano infuriato, erano seguiti da una pressa di gente che si associava di cuore alle loro preghiere e alla loro gratitudine.

Allora ogni marinaio si vedeva attorniato, ascoltato come un oracolo, e la sua famiglia andava superba di lui: tutti se lo contendevano: i suoi parenti si raccoglievano insieme per festeggiarlo; ma l'ammiraglio, in mezzo agli onori ed alle lodi, si trovava a Palos come uno straniero: non vi aveva alcun parente: la sua famiglia era quella di San Francesco; i suoi fratelli erano i frati dell'Ordine Serafico che lo aspettavano alla Rabida: tornò pertanto a loro, e ripigliò la cara cella che il padre Guardiano riserbavagli.

È facilmente indovinabile la gioia e la contentezza dei due amici in riunirsi. Il pensiero che separatamente l'uno dall'altro avevano dianzi avuto, la speranza che coltivarono di rivedersi, e la lor fede paziente che seppe trionfare dell'orgoglio e dei pregiudizi della scienza, conseguivano finalmente la meritata ricompensa. Così dunque il padre Giovanni Perez di Marchena non si era ingannato! Al di là della linea azzurra dell'Occidente che il suo sguardo interrogò sì spesso, esistevano dunque come aveva presentito, terre abitabili e popoli da condurre al Salvatore! Il segno della Redenzione era stato mostrato agli indigeni, e salutato da quegli schietti figli delle foreste: or si potrebbe adempiere il desiderio del serafico Francesco d'Assisi. Ciò che v'ebbe allora di gioia serena, di soddisfazione evangelica e d'intima consolazione nella piccola comunità della Rabida non potrebbe esprimersi a parole.

Si può certificare che in nessun congresso fu discusso mai progetto diplomatico più importante di quello, di cui sette anni prima, Colombo e il dotto Francescano avevano esaminato le basi in quell'umile monastero: ma del paro non fu concepita mai combinazione più ardita di quella, di cui, la dimane del suo arrivo, Cristoforo Colombo tesseva il piano in pro della Castiglia. Per l'interesse della Monarchia Spagnola, il lavoro che egli tesseva così in fretta nel silenzio della sua angusta cella, era forse più immenso e più immediatamente vantaggioso della sua scoperta stessa.

In quella cella, Cristoforo Colombo, compiendo il breve dispaccio che aveva spedito da Rastello alla Corte di Castiglia, tessè il riassunto della sua scoperta.

Da quella cella, consigliò ai due Re di fare omaggio alla Santa Sede delle terre nuovamente trovate, e di ottenere la sua benedizione su questa impresa con una Bolla che proteggerebbe le sue conquiste.

Da quella cella altresì, egl' indicò, come per evitar conflitti ulteriori, dovrebbe farsi lo scompartimento delle terre da scoprire fra le due potenze marittime, che aspiravano in quel tempo alla signoria dell'Oceano.

A tale effetto, Colombo imagina di far attribuire dal Sommo

Pontefice, per le scoperte de' Castigliani nell'ovest, uno spazio eguale a quello che avrebbero i Portoghesi nell' est. E affine di determinare i confini dei due regni sui piani illimitati dell'Oceano, propone un mezzo di una semplicità divina.

Altrettanto securo, che se avesse tenuto sotto i suoi piedi lo spazio intero del globo, di cui più di due terzi erano ancora ignorati, egli fa con una sublime audacia, o meglio con una calma angelica, la sezione dell'Equatore, che nessuno aveva oltrepassato: disegna attraverso l'immensità una demarcazione gigantesca; tira da un polo all'altro una linea ideale, che dividerà la terra, passando ad una media distanza di cento leghe, presa fra le isole del Capo Verde, e quelle delle Azzorre. Per operare questa sorprendente separazione geografica, elegge precisamente il solo punto del nostro pianeta che la scienza sceglierebbe a' nostri giorni; nella curiosa regione della linea ove cessa la declinazione magnetica, la trasparenza delle acque, la soavità dell' aere, l'abbagliante limpidezza dell'atmosfera, l'abbondanza della vegetazione sotto marina, lo splendore tropicale delle notti, la fosforescenza delle onde, indicano nel mobile impero delle onde una demarcazione misteriosa segnata dal Creatore.

Questa colossale divisione era il più ardito concetto che fosse mai uscito da umano intelletto. Proporzione sì gigantesca non era entrata mai in un calcolo di misura. Nondimeno Colombo senza stupire, senz'esitare, non sospettando forse neppur egli del prodigio della sua operazione, traccia la sua proposta e dimanda con semplicità che la si mandi a Roma.

Sicuramente tutto quello ch' egli esponeva nelle sue considerazioni, per questa divisione delle regioni inesplorate fra le due corone di Castiglia e di Portogallo, era altrettanto razionale che ardito; e tanto ardito quanto novissimo al rimanente degli uomini; e per questo appunto, a motivo degli ostacoli, che prova sempre la novità, doveva provocare obbiezioni, dubbi e perciò resistenze. Ma il Messaggero della salute aveva fede nell' infallibile sapienza della Chiesa, depositaria delle verità del Verbo. Noi vedrem più innanzi, come il Papato giustificò quella nobile fiducia.

§ II.

Tutti gli uomini tornati coll'ammiraglio potevano riposarsi, gustar la calma del riposo dopo tante fatiche e sì gran travagli e pericoli. Ma egli, che la sorte aveva eletto per l'espiazione di tutti, doveva adempiere i voti onde lo gravava una predilezione misteriosa.

Primieramente, dovette andare a Nostra Signora di Guadalupa, portando un cero acceso di cinque libbre. In questo ritiro, provò grandi consolazioni spirituali: conversò con santi uomini e strinse con essi tali relazioni che continuarono: promise a que' Religiosi, in memoria delle loro simpatie di imporre il nome del loro monastero ad una delle isole che scoprirebbe; e in breve attenne la parola.

Indi Colombo tornò presso Palos e Moguer, al convento di Santa Chiara, a cui naturalmente lo affiliava il cordone di San Francesco, che portava sotto le sue vesti. Quivi fu celebrata una messa solenne in ringraziamento. Poscia, quando fu sera, entrò solo nella cappella, le cui porte si chiusero: doveva passarvi in orazione tutta la notte. Il vacillante luccicar della lampada del santuario si rifletteva sui quadri, sui bassi-rilievi del coro, e disegnava confusamente le guerriere effigie dei Conti di Puerto-Carrero, antichi signori del luogo, prodi cavalieri della Croce, che s'illustrarono contro i Mori. Con un'ereditaria fedeltà della loro schiatta avevano per diversi secoli combattuto valorosamente la mezza-luna. Il sangue dei Puerto-Carrero è collegato, come è noto, cogli avi della contessa di Teba, l'imperatrice Eugenia. I conti di Puerto-Carrero dormivano il loro sonno in quella chiesa, di cui erano stati benefattori. Le statue di alabastro delle loro mogli e delle loro figlie, messe in linea lungo le pareti, notavano il luogo dei loro sepolcri. Il dubbio chiarore della lampada nelle sue vacillazioni sembrava là, per l'ingrandimento delle ombre, imprimere un movimento fantastico all'immobile bianchezza di quelle tombe. Un'anima di meno forte tempera di quella di Colombo non avrebbe potuto pregare con perfetta calma. Il mes-

saggero dell'Altissimo, prostrato dinanzi al tabernacolo, alla presenza di Gesù Cristo vivente nella Santa Eucaristia, scrutò di nuovo il suo cuore tra queste funebri imagini del nulla e delle pompe umane. La dimane, dopo soddisfatto al dovere, rivide i suoi antichi amici, l'abate Sanchez e Cabezudo, gli invitò a venirlo a trovare a Palos, e mostrò loro gli Indiani, e l'oro del Nuovo Mondo.

L'obbligo di Colombo non era per anco interamente soddisfatto: doveva andare a Nostra Signora della Cintura, nella medesima provincia di Huelva. È noto che vi andò umilmente, a piè nudi e in camicia, secondo il tenore del voto.

Dopo soddisfatti, per quanto era da lui gl'impegni de' suoi voti, Colombo tornò alla sua guida spirituale, il padre Giovanni Perez de Marchena. Per oltre sette mesi egli era stato privo degli alimenti sacri della fede e del pane dei forti: sentiva il bisogno di ravvivare l'anima sua, di rinfrescarla colla calma benefica della regola, di gustare il riposo ristoratore del chiostro. Egli depose nel seno del suo amico segreti che nessuno ha conosciuti. Ciò che aveva patito dagli uomini, ciò che aveva ricevuto da Dio, le sue congetture particolari, ciò che non confidò alla carta, i suoi dubbi cosmografici, le vedute indefinite, gli abbozzi del suo pensiero, gli arditi corollari della sua intuizione, tutto fu versato in quel vasto cuore, che le rustiche lane di San Francesco ricoprivano. Come l'espansione di queste due anime così ardentemente invaghite del bello e dell'imperituro, come la libera comunicazione di questi due spiriti che si riflettevano l'uno sull'altro, semplici nella loro fede, sublimi nella loro intuizione, dovevano essere feconde di lumi superiori, e di aspirazioni verso quel Verbo divino, nostro Redentore, da cui deriva ogni amore ed ogni carità fra noi!

L'ammiraglio non potè rimanere altro che sette giorni alla Rabida: doveva andare a Siviglia per quivi aspettar gli ordini dei Monarchi, e giunsevi poco innanzi il dispaccio della corte, in data del 30 marzo, direttogli con questo significativo indirizzo: « A don Cristoforo Colombo, nostro ammiraglio del mare Oceano, Vice re e governatore delle isole scoperte nelle Indie. »

Il dispaccio conteneva gratulazîoni del suo felice viaggio, lo

chiamava a Siviglia a far i necessari provvedimenti per una nuova spedizione più in grande, e lo invitava ad andare il più presto possibile a Barcellona.

Col ritorno del messaggero, Colombo mandò ai sovrani un piano particolarizzato per tale armamento, fece a Siviglia tutto quello che gli permettevano le disposizioni locali, indi si mise in via coi sette Indiani, che avevano resistito ai patimenti del viaggio, e colle curiosità che recava dal Nuovo Mondo.

Martin Alonzo Pinzon ardì rientrare a Palos, ma solamente dopo partito Colombo per Siviglia: anch'egli ricevette una risposta dalla corte; ma era opprimente pel suo orgoglio, ed integrava colla sua severità il castigo della invidia. Questo colpo distrusse la sua ultima speranza. La gelosia e l'odio gli suscitarono tal febbre che in breve lo consumò. Uom pratico del mare, Martin Alonzo avrebbe potuto conservare un posto glorioso allato dell'ammiraglio, e associarsi all'immortalità della sua scoperta, se, per usare l'espressione dello stesso Colombo, avesse saputo comprendere l' ONORE, che avevagli fatto di condurlo seco. Per aver voluto essere il primo, quando non era sortito che al secondo posto, perdette il frutto delle sue fatiche, il premio de' suoi pericoli, e perfino ciò che possedeva prima della partenza, felicità, fortuna, e stima: abbreviò la propria vita perchè la disonorò colla diserzione, colla disobbedienza e colla impostura.

§ III.

Intanto colla rapidità di una comunicazione elettrica, la fama aveva già diffuso sino alla frontiera della Spagna l' annunzio del prodigioso avvenimento che si celebrava a Palos, a Siviglia ed a Barcellona. E siccome la via che doveva correre Colombo per andare a corte passava in mezzo alle provincie più fiorenti e più popolose, così un' immensa moltitudine si accalcava sul suo passaggio; i popoli di Murcia, di Valenza, di Aragona e di Castiglia accorrevano per andare ad incontrarlo dai più remoti villaggi. « Tutto il suo viaggio fu per lui un continuo trionfo. Le grandi strade e le campagne risonavano degli applausi de' popoli che abbandonavano ogni cosa per vederlo. Da tutte le

città uscivano per incontrarlo. » Gl'impedimenti che cagionava il suo arrivo ritardavano il suo cammino; era costretto di fermarsi ne' borghi e nelle città poste sulla sua via.

Questo corteo, più strano che pomposo, cominciava co' marinai della *Nina* sotto le armi, i quali scortavano lo stendardo reale della spedizione, portato da un piloto. Indi venivano marinai, gli uni carichi di rami d'alberi sconosciuti, di canne gigantesche, di felci arborescenti; gli altri recando cotone non lavorato, frutti di cocco, di zenzero; altri corone d'oro, braccialetti, cinture, maschere, corone di piume, conchiglie, lance e spade di quel legno che si chiama di ferro, e frecce senza acciaio: portavano vegetabili ed animali ignoti, alcuni vivi, altri impagliati. L'aspetto orribile di due mostri, appesi ad un palo destava spavento e curiosità; erano due iguani: intorno ad essi gracchiavano e battevano le ali quaranta specie di papagalli. Venivano poscia i sette indiani nella pompa dei loro ornamenti nazionali e studiosamente pinti in bianco e rosso. Finalmente giungeva l'ammiraglio nell'assisa delle sue dignità, sopra un cavallo che guidava con bella disinvoltura: dietro a lui i suoi tre scudieri si sforzavano di contenere la calca avida di accostarglisi. Ad ogni momento, confusi e quasi spaventati della romorosa curiosità che suscitavano, i sette indiani si volgevano a guardare l'ammiraglio lor protettore, il cui sorriso assecurava la loro debolezza.

La storia dichiara che la gran calca non si formava solamente, e specialmente per vedere gl' Indiani e gli strani oggetti che si portavano scopertamente; una più nobile curiosità giustificava quella sollecitudine: tutti volevano contemplare l'ammiraglio, e scolpire nella memoria i lineamenti dell'uomo favorito dal Cielo, il quale aveva valicato il *mar tenebroso* ed ampliati i confini della Terra. Tutte le braccia si agitavano; tutte le fronti si scoprivano al suo approssimarsi; era una salutazione immensa. Le madri lo additavano ai loro figlioletti e pregavano per lui. Egli si avanzava così a piccole giornate, ricolmo di segni di ammirazione e di entusiasmo, ricevendo gli applausi e le benedizioni delle moltitudini. L'eroe cristiano, dolcemente commosso da queste dimostrazioni, riferiva a Dio solo un tale

trionfo. Tuttavia quella sollecitudine incomparabile delle popolazioni gli era una conferma della grandezza dell'opera, per la quale la Provvidenza aveva degnato d'eleggerlo.

Nel suo entusiasmo, avendo il popolo preceduto con questa ovazione gli ordini dei Monarchi, l'etichetta così rigorosa della corte dovette cedere dinanzi a quel voto unanime. Così per soddisfare all'opinioue, come per rimunerare di un segno senza pari un servizio che non aveva l'eguale, i Monarchi prepararono all'ammiraglio un'accoglienza sino allora inudita.

Il 15 aprile, in cui Colombo doveva entrare a Barcellona, una gran parte de' cittadini era andata ad incontrarlo; il fiore della gioventù lo precedeva a cavallo: una deputazione della corte, mandatagli incontro, lo aspettava fuor delle porte della città. Come per compiere e crescere quella solennità, l'orizzonte era tutto dolcezza e luce. La natura precoce del paese facea pompa delle primizie delle sue ricche produzioni. Il sole splendeva nel più bel sereno. Il vento del mare spandeva, insiem colla sua freschezza, i profumi delle rose e de' fiori d'arancio che cominciavano ad aprirsi. Nel palagio dei re, per nuova disposizione, era stata ingrandita la vasta sala delle cerimonie, res' accessibile al popolo e splendidamente decorata. Sotto un magnifico baldacchino di broccato d'oro stavan rizzati due troni, un seggio coperto di velluto con frange d'oro, e accanto ad esso, posta alquanto innanzi, una ricca seggiola a bracciuoli.

Poco prima del suo arrivo, preceduti, secondo il cerimoniale usato, dai loro araldi di armi, dalle trombe, dai messaggeri e dalla loro casa militare, i due Monarchi, cinta la fronte della loro corona, e vestiti di tutti gli attributi della sovranità, entrarono, e si assisero ciascuno sopra il suo trono.

Il Principe reale sedette sul secondo seggio.

La seggiola a bracciuoli rimase vuota.

I grandi ufficiali delle due case reali, i ministri, i consiglieri di stato si ordinarono a destra e a sinistra alquanto dietro ai troni. I dignitari d'Aragona da un lato; i dignitari della Castiglia dall'altro; e più lungi gli impiegati delle due case civili, i cavalieri, gli scudieri, i paggi, ciascuno secondo il suo grado. In luogo riservato avevano preso posto le dame del palazzo, i

prelati, i *ricchi signori*, la nobiltà; al di fuori della balaustrata stavano in piedi gl' intendenti delle due corone, e i borghesi che qualche dimestico della corte avea introdotti colà per favore.

Al di fuori si udiva il fremito indescrivibile della moltitudine; le strette contrade di Barcellona erano stivate di una calca impaziente di vedere. A tutti i balconi adorni di fiori, di tappeti e di donne, si agitavano mazzi di fiori, ventagli e mantiglie. Da ogni terrazzo, e perfin dai tetti carichi di spettatori, partivano mille voci confuse e tutte festose. A poco a poco quell'immenso e sordo romore si fece più grande, si rinforzò, crebbe e si tramutò in tonanti plausi.

Le grida della calca e il ritorno de' signori mandati alle porte della città, annunziarono l'arrivo del corteo. E tosto si vide entrare intorniato dagli ufficiali della spedizione, il vessillo reale, così felicemente ricondotto dall'altra riva del *mar tenebroso*: furono guardati con ammirazione quegli uomini dal colorito abbronzato che lo avevano seguito in mezzo a tanti pericoli. La curiosità divorava, per così dire, cogli occhi gli oggetti sconosciuti portati da quel Nuovo Mondo: le piante, gli animali vivi o conservati, sopratutto gl' Indiani ignudi e timidi, dipinti il corpo in quella strana foggia.

Alla perfine apparve Colombo altrettanto semplice quanto modesto nella magnificenza della sua assisa. Ma il suo cuore era innondato da santa gioia, e la sua fronte raggiava di una serenità sublime. Trasparivangli dai lineamenti del viso il sentimento dell'augusta missione da lui adempiuta.

Scorgendo il rivelatore del Nuovo Mondo, per un moto improvviso, i due Monarchi, alzandosi da sedere, fecero qualche passo innanzi, come per andare verso di lui, e gli stesero graziosamente le mani. Sempre sottomesso all'autorità, Colombo andava in segno di omaggio per baciar le mani reali, piegando il ginocchio secondo l'etichetta di Castiglia; ma Isabella e Ferdinando non lo consentirono. La Regina, confusa a tale atto di modestia, lo fece sedere accanto a lei nel seggio che gli era stato preparato. « Don Cristoforo Colombo, disse Isabella, copritevi davanti ai vostri Monarchi: sedete accanto a loro. Sedete, ammiraglio dell'Oceano, vice re del Nuovo Mondo. » Co-

gli occhi, che brillavano di gioia, di tenerezza e di ammirazione, la Regina « non sedette se non dopo che, comandato da lei, Colombo si fu coperto come un grande di Spagna, e si collocò nella seggiola stata collocata espressamente davanti al trono. Poscia che si ebbero gratulato con lui, i Re lo invitarono a far loro il racconto della sua scoperta.

Indarno fu le molte volte descritto il ricevimento di Colombo a Barcellona. Tutti gli storici, trascurando la parte spirituale e cristiana di questa solennità, hanno quasi passato sotto silenzio il discorso di Colombo per cosiffatta inaugurazione del Nuovo Mondo.

Siaci dunque permesso riparare questo oblio; e poichè il testo medesimo di tale allocuzione non ci è stato trasmesso fermiamo almeno l'ordine dei fatti e delle nozioni generali, la cui esposizione occupò quella seduta.

Invitato a ciò, il rivelatore del Nuovo Mondo, volgendo intorno il suo tranquillo sguardo, come per pigliare a testimonio delle sue parole tutta quanta l'assemblea, dopo avere provato che il vero carattere della spedizione da cui tornava era anzitutto cristiano, e in secondo luogo scientifico e politico; dichiarò che i favori che Dio degnava di concedere, per mezzo della sua impresa, alla Spagna, parevangli la ricompensa della pietà religiosa dei Monarchi di questa. Egli mostrò lo spazioso Oceano sin allora interdetto alla curiosità de' mortali, oggimai aperto alla flotta della Spagna, e il glorioso vessillo della Castiglia portato nell'emisfero degli antipodi. Fece poscia il racconto compendiato e metodico del suo viaggio, dalla sua partenza dalle isole Fortunate sino al momento in cui aveva abbandonate quelle regioni senza nome.

Collo spirito di classificazione e di ordine che gli era proprio, prese a descrivere il suolo, l'aspetto geologico e mineralogico delle terre scoperte; le ricchezze del regno vegetale che lo avevano abbagliato; le diverse specie di animali acquatici e terrestri che aveva osservate.

A provare la verità di quella generale esposizione delle produzioni del Nuovo Mondo, essendo stati recati a comun vista i saggi di quanto aveva seco recato, il dimostratore della creazione pose

ad ora ad ora, e secondo la lor classificazione, sotto gli occhi dell'augusta ragunanza.

Del succino, diverse specie di ambra, frammenti di terre colorate, proprie alla pittura, minerali, conchiglie, madreperle, pietre preziose, oro nel suo inviluppo, oro in polvere, oro in granelli, oro puro, oro lavorato.

Trapassando ai vegetabili, mise fuori gomme, resine, piante medicinali, erbe aromatiche, spezierie, legni da tintura, lavori in legno a colori, mais, patate, farina di manioc, canne succulenti, e quel tubercolo feculoso, diventato l'alimento del povero, e che oggidì si chiama il pomo di terra.

Indi, a meglio far conoscere la differenza delle produzioni di quelle nuove regioni comparativamente alle congeneri del mondo anticamente conosciuto, il rivelatore del globo mostrò curiosi animali; gli uni terrestri, gli altri anfibii; quelli impagliati, questi imbalsamati, altri viventi.

Terminato ch' ebbe questa poetica rivista dei tre regni della natura, venuto finalmente alla storia dell'uomo, che n'è il compimento, richiamò l'attenzione sopra i sette indigeni presenti; additò le differenze caratteristiche della loro razza; dipinse il loro stato sociale, la semplicità dei loro costumi, la loro credenza religiosa, ristretta e confusa, ma che sembrava esente da superstizioni idolatriche, e che perciò li disponeva a ricevere con maggior frutto il Vangelo.

Lo sguardo luminoso di Colombo, la dignità della sua attitudine, il suo fare persuasivo, la poesia delle sue imagini, l' ardimento delle sue locuzioni, e l' autorità del suo gesto, pareggiavano la maestà dell'argomento, e tenevano sospesa l'attenzione. L'espansione dell'anima sua, penetrata delle maraviglie di Dio, si trovava in intima armonia collo spirito di quel tempo, e coi sentimenti particolari di quella corte guerriera, che l'anno innanzi aveva inalberata la Croce su tutte le torri del maomettismo. L'assemblea ascoltava conquisa di stupore quella ezione di geografia descrittiva e di storia naturale comparata, che il dimostratore della creazione dava con tanto ardimento ai personaggi più illustri della Spagna. Non vi fu noia, stanchezza durante quella enumerazione delle maraviglie del Nuovo Mondo.

La scoperta era stata sopratutto tentata nel pensiero della gloria di Dio, della propagazione del cristianesimo, per far benedire il nome di Gesù Cristo all'estremità della terra: e siccome, terminando il suo discorso, il rivelatore del globo assicurava che una moltitudine infinita di anime, sino a quel giorno prive della luce, entrerebbero in grembo alla Chiesa, e, la mercè della pietà de' Monarchi, parteciperebbero a' benefizii della redenzione; siccome l'accento della sua ardente fede, e la sua tenera carità infondevano ne' cuori questa consolante speranza, il rapimento, il fervore erano al colmo, una emozione indescrivibile, mista di tenerezza e di ammirazione colse l'assemblea, la quale ruppe in grida d'entusiasmo. Incontanente, per un impulso irresistibile, la Regina, il Re, la corte, il popolo, gittandosi ginocchioni, levarono le mani al cielo lodando Dio, e versando insiem con Colombo lagrime di felicità. In quell'istante medesimo eccheggiò il canto della Vittoria, il trionfale *Te Deum,* intonato dai coristi della cappella reale. La gran voce del popolo rispose loro; e si andò prolungando al di fuori, nella calca, per tutta la città, con tal empito gaudioso, che le anime cristiane, secondo ch'ebbe a dire il venerabile vescovo di Chiapa, n'ebber a pregustare le allegrezze del paradiso.

Immediatamente dopo, Colombo, raggiante ancora di sublimità, tocco dall'entusiasmo che suscitava, attorniato da un'aureola di rispetto, prese congedo dai Monarchi, e andò alla dimora che gli era stata preparata. I signori della corte, i primi gentiluomini lo accompagnarono sino alla porta, circondati da una calca che non poteva saziarsi di contemplare e di applaudire il grand'Uomo, manifestamente ministro della Provvidenza.

§ IV.

La fama dell'avvenimento più vasto e più importante per la scienza e per l'intera umanità che unqua avvenisse correva su tutto il litorale dell'Europa, giungeva ai popoli di mezzo, e in breve penetrava nell'Oriente.

Da Lisbona, da Cadice e da Barcellona, la notizia partiva sopra ogni nave, e scendeva insiem colle genti di mare ne' luoghi

ove approdavano; a tal che, per la via di Pisa e di Livorno arrivava a Firenze ed a Siena in quella che il Senato di Genova l'udiva per bocca de' suoi ambasciatori, Francesco Marchesi e Giovanni Antonio Grimaldi. Pietro Martire di Anghiera fu sollecito di scriverla a Milano al conte Giovanni Borromeo, cavaliere della milizia d'oro. L'annunzio di questo prodigio corse in breve gli stati cristiani, e dall'Adriatico alla Gran Brettagna cagionò in tutti i marinai una tale sensazione che difficilmente si potrebbe esprimere. Il celebre Sebastiano Cabot, che si trovava allora alla corte d'Inghilterra, confessa che tale scoperta vi fu considerata quale opera più divina che umana.

Ma dove questa notizia suscitò più profonda sensazione si fu nella metropoli del mondo cristiano.

Roma ne andò ebbra di gioia. Il Sommo Pontefice manifestò pubblicamente la sua allegrezza, e ringraziò solennemente Dio di aver permesso che quelle nazioni, assise tuttavia nelle ombre della morte, vedessero spuntare l'aurora della salute.

Come il sacro collegio e gli uomini di Dio, così il mondo dotto si abbandonava alla gioia. Gli eruditi, i cosmografi della biblioteca papale prevedevano cose infinite da questa scoperta, la quale non era che un principio. Il gran maestro della letteratura classica, l'oracolo de' suoi contemporanei, Pomponio Leto, pianse di gioia udendo un tale prodigio. Da quel punto gli eroi de' primi tempi, i semidei del paganesimo, le spedizioni favolose o storiche dell'antichità giacquero eclissate. La realtà veniva a cancellare la mitologia, ed a superar l'imaginazione.

Il segno della redenzione era stato portato per mezzo ai terribili spazi dell'Oceano tenebroso, al di là dell'incerto Atlantide, da un uomo, il cui nome, maravigliosamente simbolico della salute, ricordava la colomba, emblema dello Spirito Santo, e significava Porta Croce, Porta Cristo, Cristoforo. E questo eroe era un modello cristiano. Non si potevano porre in dubbio i suoi sentimenti; perocchè sin dal 15 aprile, per conseguenza dieci giorni dopo il suo trionfo a Barcellona, una copia della sua lettera a Raffaele Sanchez, giunta già a Roma, eravi tradotta in latino da Aliandro di Cosco, e coll'autorizzazione pontificia, stampata nella tipografia di Eucario Argentino. Nove giorni

dopo il Santo Padre attestava di sua mano la sublimità del mandato commesso dalla Provvidenza al « suo amatissimo figliuolo » Cristoforo Colombo.

Dopo questa prova solenne della sua scoperta, Cristoforo Colombo avrebbe potuto morire contento. Quantunque egli non avesse trovato altro che isole, sentinelle avanzate di un continente affatto sconosciuto, pur con esse sole era trovato il Nuovo Mondo: egli aveva compiuta l' opera sua. Ma Dio destinava al suo zelo altre prove, ed altre ricompense.

Una certa scuola si ostina a non vedere in questa scoperta che il frutto del *caso*, e tutt'al più un'idea nuova in idrografia. Si riduce il merito e il prodigio di questa invenzione ad un semplice mutamento di strada. I Portoghesi, dicono, tentavano di giungere alle Indie per l'Oriente, seguendo la costa africana, lorchè Cristoforo Colombo imaginò di arrivarvi per l'Occidente a traverso l'Atlantico: trovò isole che credette esser Asia: dunque non trovò quello che cercava, e trovò ciò che non cercava.

Noi facciamo qui appello al buon senso universale: il movimento delle popolazioni, lo stupore, l'entusiasmo, le benedizioni de'popoli nelle Azzorre, sulle rive del Tago, in Ispagna, del paro che in tutta la cristianità, sarebbero stati suscitati da un semplice mutamento di strada? Sicuramente non sapevasi allora in che consistesse la scoperta, non se ne conosceva per anco nè l'estensione, nè il vero nome; ma i presentimenti dei popoli indicavano già la grandezza dell'avvenimento. Quando si scoprirono le Canarie, le Azzorre, le isole del Capo Verde, erano forse scoppiate simili speranze? Le preoccupazioni del mondo incivilito erano altrettanto nuove quanto la loro causa: questa curiosità senza esempio indicava un avvenimento senza pari.

L'immensità dell'emozione pronosticava la grandezza della sua causa. Le moltitudini non erano trasportate di gioia perchè la via dell'Asia era mutata; ma perchè un nuovo mondo era stato scoperto: e la divisa data a Colombo per le sue armi n'è una prova. « Per la Castiglia e per Leone, Colombo trovò un Nuovo Mondo. »

Quelli che attribuiscono la scoperta alla mera sagacità di Colombo vengono contraddetti da lui medesimo. Egli ha detto po-

sitivamente che la scienza, i mappamondi, le matematiche gli erano state di ben picciolo aiuto nell'opera sua. E questo si rileva da ogni fatto.

Uno de' nostri vecchi viaggiatori francesi, che aveva avuto occasione di parlare con marinai che avevano fatto parte delle spedizioni di Colombo, Thevet, dice che « l'ammiraglio non era molto sperto nelle cose della marineria. » Nella sua Cosmografia, pubblicata a Milano nel 1556, Geronimo Girava Terracones giudicava « Cristoforo Colombo di Genova, grande uom di mare e cosmografo mediocre: » Humboldt dichiara « Colombo poco familiare colle matematiche, » lo accusa di « false osservazioni fatte in vicinanza delle Azzorre, » parla del suo « diffetto assoluto di cognizioni in istoria naturale. » Un membro dell'accademia imperiale delle scienze trova « Aristotile molto più avanti in geografia di Cristoforo Colombo, » e stupisce dell'ignoranza di quest'Uomo in materia di cosmografia.

Non si può, dunque, attribuire alla superiorità scientifica di Colombo l'opera della sua scoperta. Inoltre, al suo tempo, diversi uomini di mare pretesero di essere più abili di lui e furono posti più alto di lui dalla opinione. Poichè non si deve riferire al genio di Colombo il merito della sua opera, a chi dunque lo si attribuirà?

Noi lo diremo schiettamente.

La superiorità di Colombo, ciò che distingue il suo genio, ciò che forma la sua grandezza, è la sua fede.

Evidentemente la fede non gli avrebbe infusa la scienza nautica, frutto della pratica e dell'osservazione: ma la sua fede avendo conseguita grazia appo Dio, egli fece ciò che gli altri non avrebbero osato fare: egli giustificò anticipatamente col suo esempio queste memorabili parole dell'illustre Donoso Cortes: « L'uomo abituato a conversare con Dio, e ad esercitarsi nelle contemplazioni divine, in pari circostanze supera gli altri o per l'intelligenza e la forza della sua ragione, o per la sicurezza del suo giudizio, o per la penetrazione e la finezza del suo spirito; ma sopra tutto io non so di alcun di questi, che, a circostanze pari, non superi ogni altro per quel senso pratico savio che si chiama buon senso. »

La sua contemplazione assidua della natura avendo persuaso Colombo che la forma sferica è quella de' grandi corpi della creazione, degli astri e dei mondi, partì dal principio della rotondità della terra. Il suo modo di concepir l'opera divina proporzionandosi alla sua nozione elevata del Creatore, e la sua fede al Redentore pareggiando la sua credenza al Verbo, da cui è stata ordinata ogni cosa, egli trovò in breve nella sua conoscenza delle Sante Scritture la conferma delle sue idee cosmografiche. Fu persuaso che tutto questo mondo è stato fatto con calcolo; che in nessuna parte la face del giorno è distruggitrice della vita; che non vi sono zone inabitabili; che il *mar tenebroso* non poteva separare per sempre le nazioni, e privare eternamente certe razze della conoscenza del Verbo. Colombo credeva fermamente che non erano vane le parole del profeta, il quale annunziava che i confini della terra vedrebbero la salute inviata da Dio; che i popoli si spingerebbero dalle regioni dell'aquilone alle terre australi al di là dei mari. Per conseguenza non ammetteva che il Creatore avesse abbandonato alcuna parte del nostro abitato in preda a mostri ed a bruti invincibili. Dalla sua fiducia in Dio procedevano la sua fermezza, la sua pazienza, la sua risoluzione, la sua tranquillità d'animo, i mezzi d'intraprendere e di eseguire l'opera sua.

Ecco nella loro semplicità i primi motivi di Colombo, la base sulla quale egli posò la sua determinazione di scoperta. Le matematiche non hanno qua nulla da vedere, nè da fare. Le considerazioni tratte dalla geografia non vennero che in appoggio delle sue deduzioni teologiche. Per lui il calcolo non fu che la verificazione e la prova dell'esattezza della sua credenza cattolica in fatto di cosmografia. La scienza pura non poteva profittargli, poichè il suo più capitale insegnamento non era che un errore: essa professava allora che il mare occupa solamente la settima parte della terra, mentr' esso ne occupa realmente più dei due terzi.

Nondimeno la lucidità di ragione, la superiorità del colpo d'occhio, l'ardore della fede non bastano a spiegare il maraviglioso effetto della sua impresa.

Noi dobbiam dirlo schiettamente: sarebbe inutile di volere

spiegare umanamente l'opera sovrumana della scoperta. Tutti quelli che hanno studiato la vita di Colombo, nessuno eccettuato, gli storici suoi contemporanei, gli storiografi delle Indie, che ebbero i documenti ufficiali sotto gli occhi, furono recati a riconoscere nelle circostanze dell'arrivo di quest'Uomo in Ispagna, in quelle che ve lo rattennero, in quelle che permisero l'esecuzione della sua impresa, un componimento ed accordo superiore alle previsioni mortali.

A meno di negare radicalmente ogni azione provvidenziale sull'umanità, non si potrebbe disconoscere la mano divina da cui fu guidato Colombo. Se mai la Podestà superiore che presiede al governo dei Mondi, dovette manifestarsi, questo dovette avvenire lorchè compiessi il fatto maggiore del nostro pianeta. Quando si considera tutti i particolari della scoperta, troviamo con Cladera, dotto autore delle *Ricerche storiche sulle scoperte degli Spagnoli nell' Oceano*, che bisognerebbe far violenza alla propria ragione per non credere che in una tale opera Colombo traesse dall'alto il suo primo sostegno. L'ammiraglio confessa col suo modesto laconismo che Cristo gli appianò la via. E appunto perchè nel suo concetto lo scopo finale della scoperta si collegava essenzialmente col trionfo della Croce sulla Mezza-luna e colla liberazione de' Luoghi Santi, venne scorta una coincidenza singolare e fenomenale fra certi rapporti ed anche fra certe date di questo viaggio.

Il venerdì, giorno della Redenzione, giorno del conquisto di Gerusalemme, giorno della resa di Granata, sembra notare i principali incidenti di questa spedizione cristiana.

Il venerdì Colombo spiega le vele.

Il venerdì compie l'importante osservazione della variazione magnetica.

Il venerdì, a primi segni del Nuovo Mondo, sono veduti gli uccelli del Tropico.

Il venerdì appare il mar d' erbe, gran fenomeno oceanico.

Il venerdì 12 ottobre, si discopre la Terra.

Il venerdì, medesimo giorno, Colombo pone la prima Croce su quel nuovo suolo.

Il venerdì 19 ottobre, scrive che vuol essere di ritorno in

Castiglia nel mese di aprile; e alla metà appunto di quel mese fa la sua entrata trionfale in Barcellona.

Il venerdì, 16 novembre, trova una croce bella e preparata in un' isola del mare di Nostra Signora.

Il venerdì, 30 novembre, comandò di rizzare una grandissima Croce a Porto Santo.

Il venerdì, 4 gennaio, al levar del sole, parte per la Spagna.

Il venerdì, medesimo giorno, dopo il mezzodì, la Provvidenza riconduce dinanzi a lui il capitano disertore Martin Alonzo Pinzon.

Il venerdì, 25 gennaio, il mare gli dà viveri freschi.

Il venerdì, 15 febbraio, sfuggito alla più terribile tempesta, vede le Azzorre.

Il venerdì, 22 febbraio, ricupera il suo equipaggio rapito dai Portoghesi.

Il venerdì, 8 marzo, rientra a Palos in trionfo.

Allora solamente Colombo notò la strana coincidenza del giorno del suo ritorno con quello della sua partenza, e delle principali circostanze del suo viaggio.

Noi citiamo le date: ciascuno ne tragga quella conclusione che vuole. Rimarrà però sempre il fatto, che, durante questo viaggio i più grandi avvenimenti accaddero in venerdì.

Se si aggiunge alla singolarità di tale coincidenza quella della sorte, che fa venire, le tre volte su quattro, nella mano dell' ammiraglio il segno della Croce, e lo elegge così a dirittura per adempiere tre volte direttamente i voti di tutti; dopo aver detto con Washington Irving: « Ci ebbe alcunchè di strano in questa perseveranza del *caso* nel scegliere sempre lui, » si converrà che questo assiduo *caso*, che si presta così cortesemente alle invenzioni, ai sentimenti ed ai voti di Colombo, meritò da parte sua qualche riconoscenza; e da parte nostra deve ottenere qualche considerazione.

Quando il messaggero della Croce, confessando la inefficacia del compasso e dell'astrolabio per la sua scoperta, dichiarava che, « il nostro Redentore » gli aveva appianata la strada, egli attestava una verità molto più manifesla oggi che allora.

Primieramente questo viaggio tentato contra le preoccupa-

zioni del volgare e le nozioni della scienza, per una via audace, a traverso un mare grandemente paventato, rimane, anzitutto, un modello di navigazione. Senza saperlo, Colombo indicava alle seguenti generazioni l'itinerario più sicuro e più comodo, Secondo Humboldt, esso è tuttavia quello che seguono oggidì tutte le navi a vela, che vanno alla volta delle Antille. Alcuni marinai hanno consigliato di non volgere tanto al sud per cercare i venti alisei, di tagliare il tropico a venti gradi all'ovest dal punto in cui lo tagliano ordinariamente i capitani di nave: questo nuovo sistema permette di abbreviare di un ventesimo la strada da Cadice a Cumana, ma offre altresì « il pericolo di lottare più lungamente contro i venti variabili che soffiano ora dal sud, ed ora dal sud-ovest. » L'antico sistema, l'itinerario di Colombo, compensa la lunghezza della strada col vantaggio di trovare più presto i venti regolari e di goderne, per una più gran parte del tragitto.

Il ritorno di Colombo in Europa è forse più sorprendente ancora della precisione del suo primo viaggio.

L'ammiraglio non seguì la via già corsa. Egli aveva una caravella guasta e logora che faceva acqua da due parti: elesse per ispirazione la strada più sicura, quella che gli faceva evitare le intemperie, le nebbie così comuni fra le Azzorre e il banco di Terra Nuova, e doveva sottrarlo alle tempeste frequenti nelle vicinanze delle Bermude: scelse senza grande studio la strada in cui soffiano i venti regolari. Colombo patì tempi spaventevoli; ma queste grandi conturbazioni dell'atmosfera erano affatto eccezionali: montava la più adatta fra le sue caravelle, quella che aveva ponte. Un *caso* officioso lo stornò dà pericoli, di cui non poteva aver cognizione; e il rigore delle tempeste non valse che a far vie meglio conoscere la cortesia del *caso* che lo proteggeva. Perocchè, con una nave picciola e rovinata com'era la *Nina*, nessuno potrebbe spiegare il come abbia potuto scamparla. Gli abitanti di Santa Maria alle Azzorre, quelli di Cascaes e di Lisbona erano a ragione stupefatti come tal caravella avesse sostenuto la violenza di simili bufere.

Tali furono, dice Washington Irving, i pericoli e gli ostacoli da cui venne accompagnato nel suo ritorno in Europa. Se gliene

fosse sopraggiunta la decima parte nell' andata, i suoi compagni, spaventati e faziosi, sarebbonsi sollevati contro l' impresa, ed egli non avrebbe mai scoperto il Nuovo Mondo. »

Ma questo *caso* previdente e attento, con cui egli aveva da fare, ebbe la cortesia nel suo primo viaggio, d'impedire che gli ostacoli fossero insuperabili, e seppe sempre opporre alle più terribili difficoltà coincidenze propizie. Quando si pensa al carattere de' compagni dell'ammiraglio, a quegli ufficiali insolenti, non ostante la scoperta, ed al proprio equipaggio che lo abbandona dopo aver lasciato che si arenasse la sua nave, si giudica di quello che sarebbe avvenuto, se la furia del *mar tenebroso* avesse aggiunto i suoi pericoli agli spaventi dell' imaginazione.

Per buona ventura il *caso* officioso, che precedeva i passi di Colombo, vegliava sopra di lui, e lo avvertiva con una costante sollecitudine.

Questo *caso* che gli dà vento o le onde quando ne ha bisogno, che sopisce tutti gli sdegni e lo rende obbedito ne' momenti più paurosi, questo *caso* per cui, senza alcun manifesto indizio, egli predice il momento della scoperta, questo *caso* che in ottobre gli fa fissare il suo ritorno pel mese di aprile, questo *caso* che lo protegge contro l'invidia, l'odio e il furore dei flutti, che rende vane le insidie del Portogallo e gli prepara un trionfo alla Corte medesima del suo nemico, questo *caso* tanto intelligente e tanto forte da assumere tutte le apparenze della Provvidenza, questo *caso*, qualunque sia il suo nome, pare a noi un prodigio tanto miracoloso, quanto il più luminoso miracolo.

Sin dal primo istante, Roma apprezzò degnamente ciò che offeriva di mirabile nella sua rettitudine il sistema cosmografico di Colombo: essa riconobbe per istinto il carattere soprannaturale della sua missione.

Questa glorificazione di Colombo era implicitamente una manifestazione sorprendente dell' infallibilità della Chiesa.

Noi vogliamo richiamare qui l' attenzione de' nostri lettori sopra un fatto che, per la prima volta, si troverà finalmente esposto nella sua realtà, ed a cui gli storici di Colombo non hanno mai posto mente: un fatto non meno strano che ignorato,

non meno ignorato che autentico, non meno autentico che edificante, e non meno edificante che dimostrativo dell' autorità veramente soprannaturale accordata da Gesù Cristo alla sua Chiesa.

§ V.

Il 25 precedente luglio, mentre in mezzo ai terrori di Palos, Cristoforo Colombo si apparecchiava a valicar l' Atlantico, il suo illustre compatriotta, papa Innocenzo VIII, visitato dalla morte, andava a render conto a Dio del modo con cui aveva governata la sua Chiesa.

Egli ebbe a successore Alessandro VI, uno sicuramente dei Papi meno degni che mentovi la storia, ma di cui, bisogna dirlo, la calunnia e lo spirito di parte hanno violentemente esagerato i torti, sopra tutto confondendo la vita privata dell'antico soldato colla esistenza regolare che menò dopo assunto al Papato. Tuttavia, qual esso era, colle sue doti e co' suoi difetti, allora comuni alla maggior parte de' gran signori di quell' età, in ciò che operò qual erede del primato di Pietro, non commise errore, e nessuno de' suoi atti è difettivo. Come notò già De Maistre, il suo Bollario è irriprovevole.

Secondo il consiglio di Cristoforo Colombo, i Re cattolici avevano supplicato il Sommo Pontefice di decretare in favor loro con una Bolla la donazione delle terre che avevano scoperte all'Occidente, e quelle che speravano ancora di scoprire.

Quai che potessero essere le disposizioni personali di Alessandro VI verso la Corte di Spagna, la dimanda non poteva concedersi immediatamente: sendo affare che richiedeva la maggior prudenza. Già il Portogallo aveva ottenuto un privilegio per le sue scoperte all' Oriente. Bisognava evitare che un favore simile conceduto alla Spagna non suscitasse conflitti sotto i regni attuali o ne' secoli seguenti; e che l'opera dell'apostolato non destasse rivalità sanguinose fra due nazioni cristiane. Era d'uopo assegnare un limite fra le due corone cattoliche.

Qui nasceva la difficoltà.

Dove finiva l' Oriente? dove cominciava l' Occidente sullo spazio illimitato dei mari? Tal era il problema da sciogliere.

Non era mai stata sottomessa al Papato più spinosa difficoltà geografica e politica. Secondo le tradizioni di prudenza della Santa Sede, e il temporeggiare ordinario della Cancelleria romana, si sarebbe dovuto primieramente sottoporre una tale quistione a commissioni di cosmografi in Portogallo, in Castiglia e in Italia, affine di deliberare sulle loro relazioni, e fermare una opinion sicura. Così facendo, la decisione era menata in lungo per anni.

Ma evidentemente, nel far la loro dimanda, i due Monarchi aveano unita la copia delle annotazioni che Colombo aveva scritto nella sua cella della Rabida. E tale era l' interesse che ispirava a Roma questa impresa cristiana, tal era la fiducia della Santa Sede nella santità dello scopo e nella purezza de' sentimenti di Cristoforo Colombo, che, senza esitazione nè ritardo, come improvvisamente illuminato sull' opera e sull'uomo della scoperta, il Papato accettava, proclamandola, la verità del suo sistema cosmografico; riconosceva esplicitamente la forma sferoide della terra, la sua rotazione sopra il suo asse, avente per estremità i due poli, e conservava tutte le affermative scientifiche di Colombo. Nello stato contraddittorio della cosmografia, questa affermazione era di un sorprendente ardimento.

Alessandro VI non tratta punto come un negoziato diplomatico il privilegio che stava per concedere. Egli non obbedisce ad alcuna propensione personale, non è un atto di condiscendenza di papa spagnuolo verso i Monarchi spagnuoli. Qui non v'è più nè spagnuolo, nè sovrano; il Pontefice procede unicamente qual Capo della Chiesa, coll' assistenza dei venerabili Cardinali presenti a Roma: perocchè non si tratta di un interesse internazionale, di un affare da regolare per la Castiglia, ma degli interessi vitali del Cattolicismo, della conquista delle anime, dell' estensione della scienza, e del regno di Gesù Cristo.

Siccome la dimanda della Castiglia era giusta, così il Sommo Pontefice, col consenso del Sacro Collegio che lo attorniava, concede il privilegio con Bolla del 3 maggio 1494.

Posto il principio, si trattava di regolarne l'applicazione, di fissare limiti alle spedizioni de' Castigliani, di dividere fra essi ed i Portoghesi le parti sconosciute del globo, alle quali queste due nazioni erano per arrecare il Vangelo e la civiltà.

Qui appare manifestamente la partecipazione della Chiesa alla scoperta, e son chiariti gli effetti della benedizione intima di papa Innocenzo VIII sull'impresa del suo compatriota. Quale ch'esso è, il suo successore accetta, come uno degli obblighi pontificii il patronato del Papato nella scoperta del Nuovo Mondo: ha fede in Colombo; gli dà piena credenza in cose inudite; lo dispensa da ogni prova; giustifica i suoi calcoli inverificabili: il Sommo Pontefice si fida unicamente in Colombo, e si obbliga secondo Colombo nella colossale divisione del mondo inesplorato fra le due corone di Spagna e di Portogallo. Tutto ciò che il Messaggero della salute ha proposto viene conceduto siccome cosa indicata dalla Provvidenza. Il Capo della Chiesa accetta le gigantesche proporzioni dell'operazione geometrica presentatagli da Colombo. La Santa Sede piglia sotto la sua malleveria l'esattezza di quella misura dello sconosciuto e dell'incommensurabile. Per assegnare ai Portoghesi ed agli Spagnuoli il limite indicante a ciascuno i propri diritti, il Sommo Pontefice, con audacia sovrumana, tira sulla carta ancora informe del globo una linea che, partendo dal polo boreale, passando ad una media di cento leghe all'ovest delle Azzorre e delle isole del Capo Verde, continua attraverso l'Oceano australe sino al polo antartico; descrivendo così tutta la lunghezza della terra, oh maraviglia! senza incontrare nell'immensità di tale tragitto, il menomo luogo abitabile che potesse servir di appiglio a controversia.

La miracolosa precisione di questa linea aveva, in oltre, per effetto di assicurare alla Spagna, in ricompensa del suo zelo, il possedimento esclusivo del Nuovo Continente nella sua interezza. Alcuni Protestanti hanno notato che la Santa Sede, con questo scomparto, si esponeva a porre le due nazioni rivali, in presenza sul medesimo punto, poichè la linea passava per parallele e longitudini che nessuna nave aveva solcate; e che era presumibile che in un così vasto prolungamento la linea taglierebbe qualche gran terra: sì, ma questa linea è passata mi-

racolosamente nella sola latitudine in cui non si trovava alcuna terra: questo è il prodigio! notatelo bene:

Lo scomparto pontificio parte dal polo artico, giunge senza declinare, alla media di cento leghe, tirata fra l'arcipelago del Capo Verde e il gruppo delle Azzorre, valica il tropico, taglia l'equatore, si avvicina al Capo San Rocco, solca le profondità dell'Atlantico, si approssima all'isola Clerck, passa fra la terra di Sandwich e il gruppo delle isole Powel, penetra finalmente nel circolo antartico, per andarsi a perdere fra' ghiacci eterni del polo.

Si pigli la carta moderna più perfezionata, si tiri la media di cento leghe fra le Azzorre e il Capo Verde, segnisi la linea misteriosa solennemente tracciata per mezzo gli spazi sconosciuti dal Sommo Pontefice, e rimarremo stupiti in vedere, che questa linea percorre tutta l'estensione del nostro pianeta, sino al polo antartico, senza scontrare una terra.

Si facciano poscia le prove di tirare una linea simile in tutt'altro punto diverso di quello che indicò la Santa Sede, e si cadrà necessariamente su qualche isola o qualche parte del continente. La linea tirata dalla Santa Sede con questa precisione prodigiosa ha qualche cosa d'augusto che fa chinare di rispetto la scienza e l'imaginazione.

Se l'illuminazione del genio di Colombo, e cotesto sguardo di portata profetica, gettato sulla faccia del globo, con tale rettitudine, ci confondono, non ci conquide manco di ammirazione la fiducia assoluta che gli dimostra il Papato. Bisogna inchinarsi davanti a questo ardimento eccezionale che fa autenticare come cose già verificate, le intuizioni del genio.

Roma comprendeva Colombo.

Ora il comprendere è pareggiare. Tutte le simpatie del Santo Padre e del Sacro Collegio erano per Colombo.

No, non potè mai essere sottoposto al Sommo Pontefice affar più grave, più dilicato, e che bisognasse di maggior lentezza a venir giudicato; e nondimeno, come nota giudiziosamente Humboldt, « non fuvvi mai negoziato colla Corte di Roma, che fosse stato terminato con più grande rapidità. » Ciò che lo sorprende, sono le due bolle « letteralmente le stesse nella prima metà » emesse « nell'intervallo di ventiquattr'ore. »

La sua sorpresa mostra come l' illustre Protestante è straniero al carattere di Colombo. Questa distinzione delle due Bolle, quando una sola sarebbe bastata, è per lo appunto ciò che prova l'alta stima del Papato pel Rivelatore del globo, e di quale importanza giudicava l' opera sua. Nella prima Bolla, quella del 3 maggio, che è detta Bolla di concessione, la Santa Sede concede alla Spagna le terre scoperte coi medesimi privilegi e diritti che i Papi hanno conceduto nel 1438 e 1439 ai re di Portogallo. Questa è la donazione fatta alla Spagna sulla dimanda de' suoi Sovrani. Ma la dimane, 4 maggio, procedendo alla separazione di queste due eredità, per segno di onore, affine di solennizzar meglio questa operazione unica, senza precedenti, senza analogia, il Sommo Pontefice consacra con una Bolla particolare i confini da lui fissati secondo la sua intera fiducia in Colombo: circostanza caratteristica del pensiero che fece separare in due Bolle questa donazione; il Papa parlando di Colombo nella Bolla di concessione, del 3 maggio, si era limitato a chiamarlo suo caro figlio, senza qualificarlo più esplicitamente: ma la dimane, nella sua Bolla di scomparto, come se avesse sentito il dovere di dare una testimonianza solenne di stima a questo Messaggero della Buona Novella, il Capo della Chiesa caratterizza officialmente l' Eroe che ha ingrandito il Mondo: non si limita a chiamarlo suo diletto figlio; *Dilectum filium;* lo riconosce pienamente degno di questa missione; *virum utique dignum;* certifica ch'è commendevolissimo per diverse ragioni; *et plurimum commendandum;* e dichiara ch' era predestinato a sì grand' opera: *ac tanto negotio aptum.*

Questa Bolla di scomparto porta evidentemente il carattere di una benedizione, e di una ricompensa divina.

Non è più qui lo stile della cancelleria romana. Il Santo Padre parla in persona propria. Dopo aver dichiarato che riconosce i due Sovrani quali Re veramente cattolici; che gli ha sempre come tali conosciuti, e che la loro pietà è nota a tutta la cristianità; dopo mentovata la loro costanza, i loro travagli, le spese, i pericoli, le fatiche, i loro conquisti di Granata, la cacciata de' Maomettani; il Sommo Pontefice ricorda ch' essi hanno aggiunto a questi titoli di gloria l'intenzione di diffondere

la fede in una terra-ferma ed isole sconosciute, e di farvi adorare il Redentore. Il Capo della Chiesa dichiara che raccomanda a Dio questo santo e lodevole disegno: annunzia ai re che Dio darà buon fine ai loro sforzi, e afferma che decreta questo dono di privilegio esclusivo, non per le istanze dirette dei Re o d'altre persone da parte loro, ma che fa ciò spontaneamente, di sua propria e pura liberalità, operando scientemente, con certezza, e nella pienezza della sua autorità apostolica.

Tuttavia questa liberalità del Vicario di Gesù Cristo è, come la maggior parte delle ricompense divine, sottoposta ad una condizione: il Sommo Pontefice comanda ai due Monarchi, in virtù della santa obbedienza, di mandare uomini probi, e tementi Dio, istruiti, sperimentati ed abili a chiamare alla fede cattolica ed ai buoni costumi gli abitanti delle scoperte contrade.

In tutto l' insieme di questa Bolla spira una grandezza, una maestà imponente: è come un presentimento delle grandezze future, una visione dell' accrescimento e della superiorità della Spagna in tutto il mondo cristiano.

Terminando, il Vicario di Gesù Cristo, dopo confermati solennemente i doni e privilegi che ha dichiarato di fare il suo pieno grado, di suo proprio moto e per effetto della liberalità apostolica, ricorda ai due Monarchi che la sorgente d'ogni potestà, d'ogni impero e d' ogni bene procede da Dio solo; e annunzia loro, che se, confidando in Lui ei proseguiranno l'adempimento del loro disegno nella maniera indicata, Dio dirigerà le loro azioni, e in breve le loro fatiche e i loro sforzi avranno il successo più desiderabile per la felicità e la gloria di tutta la Cristianità.

§ VI.

Mentre da lungi, in tutti gli Stati Cristiani, il nome di Colombo suscitava l' ammirazione e la lode, la sua persona riceveva in Ispagna omaggi e onori fuor dell' usato. In ogni ora del giorno avea libero accesso ai Sovrani. La regina Isabella non si stancava d'interrogarlo e di udirlo. Essa gli creò le armi gentilizie

permettendogli aggiungere al suo stemma le armi reali di Castiglia e di Leone.

Il favore che godeva era tale, che spesso si vedeva il re passeggiare a cavallo, avendo alla sua destra il principe ereditario, ed alla sinistra l'ammiraglio dell'Oceano, onore di cui non si era mai dato esempio. In quel momento Ferdinando traeva vanità da Colombo, diventato oggetto dell'ammirazione entusiasta del popolo, e dell'invidia de' grandi.

Dopo i Monarchi, il primo spagnuolo che rendette grandi onori a Cristoforo Colombo fu un principe della Chiesa, il gran cardinale di Spagna, Mendozza.

Ad onorar Colombo, diede un sontuoso banchetto, gli assegnò il posto d'onore, lo fe' servire sotto d'un baldacchino come un sovrano a piatti coperti, e secondo l'etichetta reale facendo saggiare dinanzi a lui ogni vivanda che gli veniva presentata, e trattandolo in ogni cosa secondo il suo titolo di vice-re. Questo banchetto aprì la serie delle feste e degl'inviti che fecergli i più gran personaggi di Spagna, e diventò la regola dell'etichetta, che quindi innanzi fu osservata con lui.

A questo solenne banchetto piacque riferir l'aneddoto dell'uovo; racconto miserabile, a cui, nondimeno, la memoria di Colombo andò forse debitrice della sua maggior popolarità in Europa.

Fu detto, che, avendogli uno de' convitati dimandato se credeva che nessuno, tranne lui, avrebbe potuto scoprire le Indie, l'ammiraglio, in risposta, si fe' recare un uovo, e propose all'interrogatore di farlo stare in piedi sulla tavola. Uno dopo l'altro gl'invitati tentarono la cosa inutilmente: allora Colombo prese l'uovo, e schiacciandone alquanto uno de' capi lo fe' stare in piedi. Tal è in sostanza il fatto raccontato. Washington Irving non ha temuto spacciarlo per vero: per sopravanzarlo, Lamartine dice che tal celia avvenne alla mensa stessa del re Ferdinando.

Noi non getterem tempo a dimostrare l'assurdità di siffatta baia; essa non prova, e non ispiega nulla: nè se ne potrebbe indurre alcuna conseguenza: non è una risposta e neppure

un'allusione; e non figura in sostanza, che uno sciocco inganno e una facezia plebea.

L'ammiraglio non dimostra la causa della sua scoperta rompendo un uovo per l'un de' capi, quando lealmente si trattava di farlo stare in piedi per l'equilibrio.

Le circostanze di tempo e di luogo smentiscono del paro questo inetto racconto. Chi avrebbe osato, sia alla mensa de' Sovrani, sia a quella del gran cardinale di Spagna, di fare una interpellazione così insolente e ridicola al Vice-re delle Indie? chi sarebbesi arrischiato di proporre un quesito così poco rispettoso e cortese? E come mai l'ammiraglio avrebbe dimentica l'etichetta al punto di dar ordini nel palagio de' suoi ospiti, e chiedere che gli fosse recato un uovo?

Nessuno degli storici spagnoli ha narrato simil cosa. Il solo che la riferisce è il milanese Gerolamo Benzoni, che l'avrà tratta certamente da antiche memorie. Sicuramente l'aneddoto dell'uovo è di origine italiana; noi lo riconosciamo, e abbiamo altresì ragione di pensare, che nella sua infanzia Colombo l'aveva udito anch'esso raccontar da sua madre. Con qualche verosimiglianza lo si attribuisce al celebre architetto Brunellesco, per la cui opera Santa Maria del Fiore elevò la sua cupola sotto il limpido cielo di Firenze: qui il fatto non pare impossibile, per inetto che esso sia: può essere avvenuto alla mensa di una qualche osteria popolana, non altrove; prima di noi, Voltaire diceva che questo racconto dell'uovo er' attribuito a Brunellesco; e noi siamo intorno a ciò interamente del suo parere.

Per la dignità della storia, preghiamo i nostri lettori a non ripetere più tal miserabile aneddoto, a non imputare al Rivelatore del globo sì gretta facezia: crederla sarebbe disconoscere il suo genio, la sua dignità e la gloria ond'era allora circondato.

Una soddisfazione superiore a tutti gli onori già ricevuti venne a ricolmare di un'intima felicità il Vice-re delle Indie: ebbe la gioia di sapere che il suo rispettabil genitore, conservando la pienezza delle sue facoltà intellettuali, godeva del suo trionfo, come in passato il patriarca Giacobbe della elevazione di Giuseppe. Anch'egli era allora il primo accanto al re. Appena

giunto, Colombo aveva mandato a suo padre un uomo fidato a portargli segni della sua pia affezione, ed a chiedergli licenza di chiamare a sè il suo giovane fratello Giacomo operaio, a Genova. Il vecchio consentì a rompere quest'ultimo legame di famiglia, ed a rimaner solo, senza figli. Noi abbiamo la prova che più di un anno dopo il secondo viaggio del Vice-re delle Indie, il vegliardo dimorava ancora nel quartiere dell'Arco, da lui eletto lorchè si partì da Savona.

Giacomo Colombo, ultimo figlio di Domenico Colombo e di Susanna Fontanarossa, aveva, a motivo della sua debole infanzia, cominciato assai tardi il suo mestiere in casa di Lucchino Cadamartori, mastro scardassiere a Savona, il 10 settembre 1484, avendo allora sedici anni compiuti. Secondo il contratto, egli si obbligava a lavorare ventidue mesi consecutivi, promettendo di non fuggire e di non commettere alcuna specie di furto. Dal canto suo Lucchino Cadamartori l'avrebbe mantenuto, albergato, e non rimandato prima che spirasse il termine convenuto; finito il qual tempo, gli doveva dare un abito di fustagno, un paio di scarpe, un paio di pantaloni di panno, e restituirgli le sue camicie colle altre vesti di tela e di lana, che teneva qual guarentigia della sua buona condotta.

Nel tempo di cui si parla, Giacomo Colombo, di ventisei anni, lavorava quale operaio scardassiere a Genova. Ricevendo la lettera di suo fratello, abbandonò senza orgoglio il suo mestiere, per trovarsi, in capo ad alcune settimane, aiutante di campo dell'ammiraglio dell'Oceano, indi temporaneamente amministratore e governator generale. Con questa facilità, o piuttosto con queste grazie che la Provvidenza spandeva sulla posterità del vecchio scardassiere, abbandonando la sua bottega per mescolarsi alle grandezze della Spagna, il modesto Giacomo Colombo, da quel punto chiamato don Diego, non parve menomamente fuor di posto: fu messo di subito in evidenza allato al Vice-re delle Indie, come lo prova una circostanza storica.

I sette Indiani condotti da Colombo a Barcellona avevano imparato da lui i principii del Cristianesimo. Egli aveva ispirata loro la fede. Da sè medesimi chiesero di essere ammessi al battesimo, giudicati, com'erano, capaci di riceverlo. Una gran pompa

solennizzò queste primizie religiose delle Indie. Il Re, l' infante don Giovanni, i primi personaggi della Corte furono i padrini dei catecumeni; e don Diego Colombo si trovò uno de' sette padrini. Egli ebbe, dopo il re e l' infante, uno de'cinque primi posti della Corte in questa cerimonia. Quanto a Cristoforo Colombo, essendo come il padre di tutti gli Indiani; non fu padrino di alcun di loro; perocchè nella Chiesa Cattolica il padre non può servire di padrino al proprio figlio. Il favore conceduto a don Diego Colombo, in occasione di questo battesimo, mostra qual sovrana influenza esercitava allora l' ammiraglio sulla Corte e sull' opinion pubblica.

CAPITOLO DUODECIMO

Preparativi per la seconda spedizione. — Organizzazione del primo ufficio delle Colonie. — Nomina di un Vicario Apostolico accompagnato da dodici missionari. — Il padre Juan Perez de Marchena, nominato spontaneamente dalla Regina astronomo della spedizione, s' imbarca col suo amico sulla nave ammiraglia.

§ I.

Qual uomo, dopo di avere per sì lungo tempo subita ogni maniera di umiliazioni, trovandosi tutto ad un tratto ricercato e bramato da ciascuno, non avrebbe goduto del suo trionfo e assaporato quel mutamento di fortuna? nondimeno la storia non è riuscita a sorprendere in Colombo il menomo sentore di vanagloria. Gli scrittori sono unanimi in lodare la sua modestia, la sua costante semplicità. Egli desiderava di poter isfuggire a quelle romorose lodi, a quelle accoglienze pompose, per andarsene a Roma, a deporre a' piedi della Santa Sede la relazione de' suoi viaggi, e implorare favori spirituali. Ma il servizio della corona di Castiglia non permetteva una tale assenza. Il re Giovanni II di Portogallo, giovandosi de' suggerimenti de' suoi consiglieri di precedere la Spagna nelle nuove spedizioni, vi si apparecchiava in segreto.

Avute appena sicure notizie dei disegni della corte di Lisbona, i Monarchi provvidero di sventarli colla maggior solerzia. Un ecclesiastico mondano, don Giovanni di Fonseca, arcidiacono di Siviglia, burocratico per istinto, fratello d'uomini ragguardevoli in gran credito presso al re Ferdinando, fu incaricato di provvedere all'armamento della flotta. Allato a questo ordinatore generale della marineria, fu creata una carica di controllore generale, alla quale venne promosso Giovanni di Soria, la cui famiglia teneva ordinariamente i conti dell'ammiragliato di Castiglia; indi un impiego di pagatore, che pareva destinato di diritto a Francesco Pinelo, membro del municipio di Siviglia, riputato per la sua

probità, e che aveva fatto prestare alla Regina cinque milioni di maravedis per quell' armamento. Questa modesta organizzazione di uffici fu il primo germe della potente amministrazione coloniale, che doveva diventare il Consiglio Reale delle Indie.

In alcune settimane fu compiuto un gran lavoro. Nella sola giornata del 23 maggio, i Monarchi apposero la loro firma a diciassette ordinanze, cedole ed ordini relativi alla spedizione. Fu aperto un credito a servizio de' corrieri speciali di Siviglia alla corte, cotanto il corteggio si accrebbe. Fu fatto l' appalto per fornire i viveri da bordo e le munizioni da trasportare. Si compose il servigio sanitario eleggendo medico in capo della flotta, il dotto Chanca, ch' era medico dell' Infante. Si fe' divieto ad ogni nave e ad ogni persona di andar senza autorizzazione, con mercanzie alle Indie.

Si comandò al governatore di Granata di trarre dall'arsenale dell'Alhambra cinquanta paia di corazze, altrettante balestre e spingarde; all'alcalde di Malaga di fornire un simil numero d'armi; ed al maggior generale dell' artiglieria, Rodrigo Narvaez, di somministrar artiglierie di campagna colle necessarie cariche di polveri e palle. Fernando di Zafra ebbe incarico di arruolare venti lavoratori o zappatori che sapessero far trincere e scavar canali; e venti cavalieri armati di lance. A Juanoto Berardi, ricco armatore fiorentino, in relazione con tutti i porti per le provvigioni di mare, fu spedito ordine di noleggiare una nave di dugento tonnellate. Egli era chiamato familiarmente alla corte col suo prenome di Giannetto; aveva seco un eccellente aritmetico, suo compatriota, amante di cosmografia e di belle lettere, il quale, se non raccolse ricchezze dirigendo onestamente gli affari del suo patrono, preparava inconscio, mercè le sue relazioni coll'ammiraglio, le basi di una rinomanza che ha oltrepassato il suo sapere, il suo merito, i suoi viaggi, e fors' anco le sue pretensioni: costui si chiamava Amerigo Vespucci.

La Regina fece poscia aggiudicare la rendita di dieci mila maravedis all' ammiraglio, siccome quello che vide prima d' ogni altro l'isola di San Salvatore.

La dimane 24 maggio, la Regina fecegli dare per mezzo di

Francesco Pinelo, mille doppie d'oro per le sue spese di equipaggiamento. Il 26 fu dato ordine di fornirgli, ovunque arrivasse, albergo gratuito, del paro che a cinque servi del suo seguito, e di lasciar passare, franchi da ogni gravezza e spesa di dogane, i bagagli della sua casa.

Due giorni dopo, l'ammiraglio Colombo fu nominato capitano generale della flotta delle Indie. Egli era autorizzato a designare direttamente tutti gli impiegati di questo nuovo governo. Gli fu dato il sigillo reale con facoltà di usarne secondo che giudicasse utile. Indi i Sovrani con atto solenne confermarono tutti i titoli e privilegi che gli erano stati assicurati dal trattato di Santa Fè.

Ricolmo di onorificenze, e di testimonianze di ammirazione e di gratitudine, Colombo prese alla perfine congedo dai Re. All' uscir da quella udienza, si vide di bel nuovo ricondotto al palazzo di sua dimora da tutta la corte, la quale venne da capo, al momento della sua partenza per Siviglia, a complimentarlo in gran cerimonia.

§ II.

In mezzo a questo unanime trionfo, una voce però si levava dalla moltitudine per esecrarlo e maledirlo: era quella di un marinaio di Siviglia, chiamato Giovanni Rodriguez Bermeio, che, primo a bordo della *Pinta,* aveva gridato terra nella notte del venerdì 12 ottobre 1492, e riclamava la rendita dei diecimila maravedis: concepì tale dispetto in vederla data ad altri, che dicesi andasse in Africa, e vi si facesse maomettano, pensandosi trovar maggiore giustizia là che fra' cristiani.

Uno storico protestante ha giudicato che la fu cosa da meno di Colombo l'aver contrastato una tale ricompensa ad un povero marinaio. Per buona ventura il disinteresse di Colombo lo difende da ogni sospetto di avidità. Egli per primo aveva veduto la terra, poichè avvertì il lume, e annunziò ciò che l'oscurità non permise al marinaro di vedere che alle due ore del mattino. Il fatto giustificò pienamente la sua pretesa al premio reale. D'altronde, diventando questo titolo di ren-

dita una prova ufficiale della priorità della scoperta, l'ammiraglio non doveva cedere il suo diritto ad alcuno.

La dimane della sua partenza i Re diressero all'ammiraglio istruzioni generali pel governo della colonia che doveva fondare. Son cose da notare: queste istruzioni non erano altro che il coordinamento delle idee stesse di Colombo, tutte quante state suggerite da lui solo. Le prime linee di questo documento, che ci è pervenuto, pongono sempre più in luce i sentimenti religiosi della Regina, e il conto che faceva del carattere sovrumano della scoperta. Piena di riguardi verso Colombo, pareva ch'ella avesse riposta nelle sue mani la propria autorità sovrana su quei nuovi paesi: non decideva nulla senza consultarlo.

Avendo i Re ricevuto da Roma il breve di nomina di un Vicario apostolico nelle Indie, ne diressero l'ampliazione al padre Boil, benedettino, stimatissimo da Ferdinando pel suo sapere diplomatico, incaricandolo di provvedere a tutto ciò ch'era necessario al servizio divino. Isabella fece dono alla futura chiesa delle Indie di tutto l'occorrente in fatto di vasi ed arredi cavati dalla cappella reale. Dodici religiosi, scelti da diversi Ordini dovevano accompagnare il Vicario Apostolico.

Dalla corte partivano replicati messi per l'ammiraglio, e per l'arcidiacono ordinatore della marineria affine di affrettare la partenza. Stava per cadere il luglio: l'ammiraglio ricevette l'omaggio solenne del comandante e de' capitani della flotta, di che fu tessuto processo verbale: passò in revista il piccolo corpo di cavalleria giunto da Granata, che si doveva imbarcare a Cadice. I cavalli erano degni de' loro cavalieri. L'ordinatore e il controllore della marineria, avendo interesse che l'occhio penetrativo dell'ammiraglio non vedesse i segreti accordi fatti cogli appaltatori delle diverse parti dell'armamento, si posero in aperta ostilità verso di lui. Giovanni di Soria, per far bella mostra di virtù a' danni di Colombo, e per apparire integro e incorruttibile, rifiutava d'iscrivere sui controlli degli equipaggi un solo servo appartenente all'ammiraglio, atteso che nella sua qualità di capo egli poteva, diceva costui, dar ordini a tutti. Il suo ufficio di controllore, il suo zelo per la corona, già quasi fallita per le tante altre spese, gli vietavano condiscendere a questo

desiderio dell'ammiraglio, da lui qualificato esigenza rovinosa: sentendosi favoreggiato dall'ordinatore Fonseca, favorito del re Ferdinando, trascorse perfino a mancar di rispetto all'ammiraglio, la cui pietà soffriva in silenzio siffatta indegnità.

La condotta di Giovanni di Soria diventò materia delle conversazioni della corte: il Vicario Apostolico, ne scrisse alla Regina: egli era allora uno de' sinceri ammiratori dell' eletto della Provvidenza.

Isabella indirizzò subitamente a Colombo una lettera capace di riparare quella offesa: il di medesimo, 4 agosto, scrisse all'arcidiacono di Siviglia, per raccomandargli di usare ogni cortesia all' ammiraglio, di appianargli ogni difficoltà, e impedire che alcuno gli desse noia in nessun modo: ingiungevagli di considerarlo e soddisfarlo in ogni cosa, non solamente nella sostanza, ma anche nella forma: lo incaricava di notificare da parte sua a Giovanni di Soria, che dovesse conformarsi ai desiderii dell'ammiraglio; che si guardasse bene dal opporglisi in qualsivoglia cosa. La dimane, non potendo contenere la sua indegnazione, fece scrivere una lettera severissima al controllore della marineria; significandogli che voleva che l'ammiraglio fosse considerato, onorato, trattato secondo il suo alto grado, e lo minacciava di un castigo severo caso ripetesse i suoi oltraggi contro di lui. Il 18 il suo risentimento non era peranche calmato: mandando a Fonseca ordini intorno alla partenza della flotta, gli ricordava di nuovo i risguardi che doveva avere per l'ammiraglio; e dirigendo altri ordini sul medesimo oggetto a Giovanni di Soria, essa non potè trattenersi dal rimproverargli nuovamente la colpa passata.

Affine di troncar la controversia intorno alle persone che Colombo potrebbe condurre a spese della Castiglia, la Regina fissò lo stato della casa del grande ammiraglio a trenta individui, cioè, dieci scudieri, e venti servi. Isabella raccomandava inoltre, di compiacere in ogni cosa l' ammiraglio; perchè così voleva, perchè tal era il suo piacere.

Era difficile andar più in là in fatto di benevolenza. Non si può dubitare della sincerità del cuore di Isabella. Alla sua ammirazione dell'uom sublime che le aveva mandato il Cielo come

una manifesta ricompensa della sua fede, si aggiungevano simpatie delicate, molta conformità di pensieri, e vi si mescolava altresì una tenerezza quasi filiale. Dal canto suo, meglio di qualunque altro uomo, Colombo apprezzava l'adorabile Sovrana, conoscendo qual tesoro di virtù racchiudeva quell'anima virile e verginale, la quale velava con una cura pudica la sua squisita sensibilità, sotto le apparenze della fredda ragione e della gravità del comando.

È gran jattura che il lungo carteggio fra la Regina e l'ammiraglio si riduca ad alcuni frammenti di lettere ufficiali, la maggior parte brevi e di mediocre interesse. L' ultima lettera che Isabella scrisse all' ammiraglio, mentre partiva pel suo secondo viaggio, mostra con quale lucidità di spirito, e quale curiosità scientifica ella s' interessava alla scoperta.

Venti giorni prima di quello in cui Colombo andava di bel nuovo a interrogar gli spazi dell' Oceano, la Regina, nel mandargli il libro della sua navigazione, rimastole in mano, e ch'ell' aveva fatto copiare, lo assicurava, che, eccettuato lei ed il Re, nessuno al mondo ne aveva letto parola: gli diceva, che quanto più lo rileggeva, tanto meglio convincevasi come la sua scienza superasse la posseduta da ogni altro mortale: insisteva per aver notizie idrografiche e geografiche, che le facessero seguir meglio sulla carta la via da lui presa per andare alle isole e alle terre scoperte: dimandava che notasse i gradi, misurasse le distanze sopra una carta, promettendo di tenerla nascosa, se così bramava: per alleviargli la fatica delle sue osservazioni, lo consigliava di condur seco un buon astronomo; e prevenendo i suoi voti, con accorgimento cordiale proponevagli il suo fedele amico, il Guardiano della Rabida, il padre Juan Perez de Marchena, « perchè egli è buon astronomo, diceva, e mi è sembrato sempre in intera conformità di sentimenti con voi; » e al tempo stesso, per abbreviare i ritardi, inseriva nel suo dispaccio un ordine firmato in bianco, affinch' egli scrivesse il nome dell'astronomo che voleva scegliere.

Qui cade in acconcio di aggiungere una parola su questo dotto Francescano, a cui l'erudizion protestante ha voluto contrastare la individualità, non potendo negargli la scienza. Fu

detto che non era cosa ben certa che il guardiano della Rabida abbia accompagnato Colombo in questo secondo viaggio. Si volle supporre che questo Antonio di Marchena non era il medesimo che Giovanni Perez di Marchena, come se l'errore del nome non fosse corretto dalle circostanze medesime della lettera. L' istoriografo reale Munoz riconosce l'identità del personaggio di cui parla la lettera reale col padre Juan Perez de Marchena.

Quanto al suo viaggio, è vero che nessun documento ufficiale posteriore alla lettera reale del 5 settembre 1493 lo ricorda: la relazione della seconda spedizione fatta da Colombo andò perduta; perciò non abbiamo dall'ammiraglio alcuna particolarità sul Francescano cosmografo, ch'era il suo più intimo amico. Nonostante questa lacuna, siamo assicurati che il padre Juan Perez di Marchena valicò l' Atlantico. La sua inclinazione naturale, il suo dovere di obbedire alla scelta della Regina, la speranza di salvare qualche anima, fosse anche solo col battesimo de' bambini, il suo desiderio di far cosa grata a Colombo, la sua curiosità delle opere di Dio, sconosciute nelle nostre latitudini, sopra tutto lo spirito dell' Ordine Serafico perpetuante il pensiero del suo beato Fondatore, lo portavano a quella navigazione.

Queste gravi probabilità sono afforzate da una tradizion costante.

Gli annali Francescani hanno conservato la memoria di questo viaggio del padre Juan Perez di Marchena. Egli partì accompagnato da altri Religiosi del suo Ordine, della qual circostanza fa fede la relazione ufficiale del frate geronomita Romano Pane, che si chiamava umilmente « il povero eremita. » Uno storico, domenicano, fra Juan Melendez nella sua cronaca provinciale del Perù, ricorda anch' esso il viaggio e il glorioso primato ch' ebbe il padre Juan Perez di Marchena nell' apparizione del sacerdozio alle Indie.

L'autore dell' agiografia portoghese, Giorgio Cardoso, assicura che il padre Juan Perez di Marchena fu il primo prete che pose il piede nel Nuovo Mondo, e per conseguenza che vi celebrò i Santi Misteri. Fortunato Uberto, nella sua Cronologia Francescana riferisce che il padre Juan Perez di Marchena seguì Cri-

stoforo Colombo nel suo secondo viaggio, e benedì la prima Croce colle preghiere della Chiesa. Il provinciale de' Francescani nella Nuova Granata, il padre Pedro Simon, non è meno esplicito: egli dice che, nel suo secondo viaggio Cristoforo Colombo aveva seco il suo intimo amico, padre Juan Perez, accompagnato da alcuni Religiosi del suo Ordine. Quantunque, secondo le preminenze, e il grado gerarchico, il padre Boil, benedettino, nella sua qualità di Vicario Apostolico, avesse dovuto ufficiare il primo su quelle nuove terre, pure un tale onore fu dato all' Ordine Serafico, per la circostanza che il padre Juan Perez di Marchena si trovava a bordo della nave ammiraglia. Noi abbiam di ciò la prova scritta e stampata nell' opera di un benedettino, scritta a lode del padre Boil. Il libro di don Onorio Filopono nella tavola IV rappresenta la nave del Vicario Apostolico a qualche distanza da quella dell'ammiraglio.

Era giusto che questo Francescano, il qual prima d'ogni altro aveva indovinato Colombo, confortata la sua sciagura, approvata e con lui divisa la sua teorica, presentito il Nuovo Mondo, pregato Dio e supplicata la Regina per la sua scoperta, fosse il primo a celebrare i Santi Misteri nell'immensità dell' Oceano, e il primo a benedire quelle rive sconosciute in nome di Gesù Cristo, nostro Redentore. E perciò ecco emergere in suo favore un concorso singolare di cose: senza istanza da parte sua, è chiamato dalla Regina a quel viaggio: è membro della spedizione nella sua qualità di dotto: per questo titolo, fa parte dello stato maggiore, è a bordo della nave ammiraglia, sbarca necessariamente coll'ammiraglio ogniqualvolta prende possesso, e si trova così il primo sacerdote che calchi la nuova terra insignito dell' onore di piantarvi la Croce.

LIBRO SECONDO

CAPITOLO PRIMO

Partenza di Colombo dal porto di Cadice con diciassette navi. — Suo arrivo alle Canarie. — Si propone di consacrare alla Vergine Maria le prime terre che scoprirà, e si dirige per una via sconosciuta sui Caraibi. — Il 2 novembre annunzia la terra per la dimane. — La si scopre di fatto. — Tracce di antropofagia. — Il controllore Diego Marquez si smarrisce sulla terra de' Cannibali. — Vani sforzi per ritrovarlo. — Suo ritorno casuale. — Liberazione di prigionieri fatti dagli antropofagi. — L'ammiraglio scopre successivamente la Dominica, la Guadalupa, Monserrato, Antigoa, Santa Croce, Sant'Orsola e le Undici mila Vergini.

§ I.

Una selva d'alberi e vele fu vista popolare la baia di Cadice; quattordici caravelle ancorate intorno a tre grandi navi (la più alta delle quali, chiamata *la Graziosa Maria* faceva sventolare la bandiera ammiraglia) contenenti i primi elementi di una vasta colonizzazione.

Oltre le munizioni da bocca, sementi di alberi, frumento, segale, avena, legumi per seminar le terre, ecc., l'ammiraglio aveva fatto imbarcare bestiame, e cavalli destinati alla riproduzione, strumenti aratorii, calce, mattoni, ferro, ecc.

Oltre lo Stato Maggiore, i Religiosi, i soldati gli agricoltori, i giardinieri, i fabbri ferrai, muratori, ecc., molti d'ogni età e d'ogni grado entusiasmati per le regioni delle spezierie e dell'oro, avevano brigato il favore di andarvi a proprie spese: non se ne poterono ricevere che settecento, i quali furono scompartiti sulle caravelle: ma era tale la frenesia dell'oro, che più di trecento di tài cercatori di fortuna penetrarono di nascoso nelle navi, e vi si appiattarono fra le casse e i sacchi

de' viveri. Qual contrasto fra la costernazioue e le lagrime della prima partenza da Palos, e le gioie dell' imaginazione e l'impazienza di buon augurio che si vedeva allora intorno alla flotta!

Sulla *Graziosa Maria* si notavano il bacelliere Gil Garcia, alcade maggiore, Bernal Diaz de Pise luogotenente de' controllori generali, Sebastiano de Olano ricevitore dei diritti reali, l'astronomo Fr. Juan Perez de Marchena, il medico in capo dottor Chanca, il commendatore Gallogo, il commendatore Arroyo, Juan Aguardo intendente della cappella reale; i gentiluomini Gaspare Beltram, Pedro Margarit, Francesco de Penasola, Pedro Novarro, e Micer Girao, servi della Regina, Juan de la Vega, cameriere dell' infante, Melchiore Maldonado parente del cosmografo, Gines de Corvalan, che si era segnalato nella guerra contra i Mori, il metallurgista Firmin Zedo, l' ingegnere meccanico Villacorta, e due interpreti indiani battezzati, l' uno de' quali, nato a Guanahani, primo punto della scoperta, aveva avuto per padrino il fratello dell' ammiraglio, e si chiamava come lui Diego Colombo. Quivi si trovava, altresì, qual semplice passaggero, lo stimabile Francesco de Casaus, più conosciuto sotto il nome di Las Casas. Suo figlio Bartolomeo, divenuto poscia immortale pel suo ardente amore per gli Indiani faceva allora, a Siviglia, i suoi primi studi.

L'ammiraglio, alquanto cagionevole della salute, ma di spirito sempre vigoroso, aveva seco il suo più giovane fratello don Diego, e i suoi due figli Diego e Fernando, venuti a lui per abbracciarlo. Appena soffiò il vento favorevole, l' ammiraglio si trovò incontanente rimesso in salute; e il 25 settembre, un'ora prima che levasse il sole, alla presenza de' suoi figli che lo contemplavano dalla riva, dalla sua nave la *Graziosa Maria,* diede l'ordine di mettere alla vela.

Lo seguitò con ardore la flotta governando verso le Canarie, ove si doveva far posa. L'ammiraglio vi giunse il primo ottobre; turò la via d'acqua che si era dichiarata in una delle caravelle, ripartì la domane a mezza notte; e il 5 ottobre si accostò alla Gomera per provvedervi legne ed acqua e comprar vitelli, capre e pecore che pensava doversi *acclimatare* nelle nuove terre più facilmente che gli animali allevati in Ispagna: v' imbarcò

altresì otto maiali, pagati circa quattro franchi e mezzo l'uno, que' maiali donde poi provvennero tutti quelli che hanno popolato le Antille e il nuovo continente: prese eziandio galline, uccelli, e via dicendo; e oltracciò sementi per orti. Il lunedì sette ottobre ogni capitano di caravella ricevette una lettera sigillata da non doversi aprire che quando il cattivo tempo li separava dalla flotta: essa notava la strada da seguire per giungere direttamente alla Spagnola. Immediatamente l'ammiraglio diede l'ordine di partenza, ma la calma lo trattenne sette giorni dinanzi alle Canarie. Il 13, con buon vento dell'est, si perdettero di vista le vette dell'isola di Ferro.

Colombo governò molto più avanti nel sud che non aveva fatto nel suo primo viaggio. Egli voleva giungere ai terribili Caraibi, di cui aveva udite spaventevoli descrizioni, e si mise sul più diretto cammino. Come nel primo tragitto, la sua nave era una delle più lente al corso, e spesso tutta la flotta diminuiva le vele per aspettarla. L'ammiraglio aveva inalberata la sua bandiera su quella nave, perchè si chiamava la *Graziosa Maria*. È noto ch'egli era divotissimo della Santa Vergine: aveva posto il suo secondo viaggio sotto la speciale protezione di Lei, e risoluto di dare il suo nome alle prime isole che scoprirebbe. La Patrona de' marinai, la Stella del mare pareva, che, accettando un tale omaggio, favorisse la sua navigazione. Tutto era calma e riposo per gli equipaggi. Per dodici giorni e dodici notti non fu bisogno di cercar nuovi soffi di vento. La pianura erbosa, distesa come a spauracchio sulla sua prima strada, non si vide punto. Ma il 26 novembre sopraggiunse una fiera procella, la cui violenza non durò che quattr'ore. Il fuoco sant' Elmo apparve sulla cima degli alberi: i marinai se ne allegrarono, essendo persuasi che alloraquando esso si ferma sopra una nave, questa non può più andar perduta non ostante il furor della tempesta.

Sette giorni dopo, l'ammiraglio, alle subite variazioni dei venti, alla qualità della pioggia, al colore delle onde presenti la vicinanza della terra. Egli era si certo di scoprirla che alla notte comandò preparar le armi ad ogni evento. Di fatto, al primo albeggiare, la domenica tre novembre, apparì un' isola

montagnosa, lontana circa sette leghe, che in onore del giorno, l'ammiraglio chiamò *la Dominica.*

Tutta la flotta ringraziò Dio solennemente. La gioia era estrema: tutti que' viaggiatori novizi nella vita marinaresca vi si trovavano troppo a disagio e sospiravano la terra. Avanzandosi verso l'isola, se ne scoprì un'altra alla destra della *Graziosa Maria*, coperta di alte foreste. Un po' più lungi ne furono additate quattro. Non avendo l'ammiraglio potuto trovare un porto conveniente alla *Dominica* si diresse sopra la seconda isola; vi discese, tenendo lo stendardo reale della spedizione, attorniato dal suo Stato Maggiore, e ne prese signoria in nome delle Loro Altezze nella forma consueta, consacrandola alla Vergine con nome di *Graziosa Maria.* Il padre Boil e i suoi Religiosi non si trovavano a bordo coll'ammiraglio, essendo imbarcati sopra altra nave. Nella sua qualità di astronomo, l'amico di Colombo, il Francescano Juan Perez di Marchena stavagli accanto: fu così il primo sacerdote che calcasse il suolo del Nuovo Mondo: dovette in questa circostanza benedire la Croce di legno che, secondo la sua abitudine, l'ammiraglio faceva rizzare in tutte le terre che scopriva, ad esprimere lo scopo della sua impresa, e rendere omaggio al Redentore.

La dimane, l'ammiraglio si volse alla più grand' isola di quel gruppo, e le impose il nome di *Guadalupa*, in memoria di Nostra Signora del convento della Guadalupa, in Ispagna, e secondo la promessa da lui fatta ai Religiosi di quel monastero.

La più picciola delle caravelle fu mandata in cerca di un porto. Avendo il capitano veduto un ancoraggio, prese terra accompagnato da alcuno de' suoi, entrò le case donde gli abitatori erano fuggiti abbandonandovi i loro figliuoli: vi trovò due grandissimi papagalli, di una specie sconosciuta, copia di cotone filato, provvigioni da bocca e quattro o cinque ossa di gambe e di braccia umane.

L' ammiraglio si trovava nella principale delle isole Caraibe, verso le quali si era diretto salpando dalle Canarie. Con una precisione prodigiosa, era giunto in diritta linea al centro della regione abitata dai Cannibali; perocchè la Guadalupa che i suoi feroci abitatori chiamavano *Turuqueira*, era la sede della confederazione de' mangiatori d' uomini.

§ II.

La dimane sul far del giorno l'ammiraglio mandò nel paese diversi drappelli condotti da capitani per aver notizia sulla popolazione dell'isola. Questi drappelli frugarono invano, e tornarono senza aver preso alcun indigeno, eccetto un fanciulletto che un selvaggio teneva per mano e abbandonò per fuggir più presto: condussero seco donne straniere, tenute prigioniere nell'isola, e un giovanetto di circa quattordici anni: s'impadronirono di alcune indigene, che vennero alle caravelle repugnanti e forzate.

Quella sera, Diego Marquez, controllore della marineria, comandante di una caravella, sceso a terra con otto uomini senza licenza, non tornò più a bordo. La dimane neppure. L'ammiraglio era molto inquieto sulla loro sorte. Si temette che fossero stati uccisi e mangiati dai Caraibi: vi aveano fra essi marinai molto valenti, che con solo osservar le stelle avrebbero dovuto ritrovar la strada. L'ammiraglio spedì grossi drappelli in cerca di costoro, fece sonar le trombe, e trarre colpi d'archibugio nei boschi. Ma, dopo aver aspettato due giorni inutilmente, per risvegliar lo spirito della disciplina, fece le mostre di partire dicendo, che, poich' erano sbarcati senza permesso, rimarrebbero a loro rischio e pericolo. Gli amici che il controllore aveva sulla flotta, lo supplicarono di non abbandonare quegli infelici alla ferocia de' Cannibali. Egli mostrò di lasciarsi commovere e aspettò ancora. In quella l'ammiraglio fece provvista di legne, di acqua e permise agli equipaggi di andarsi gli uni dopo gli altri a riposare sulle verdi zolle della riva: indi mandò l'intrepido Alonzo de Ojeda, la cui sagacia eragli conosciuta, a investigare i dintorni alla testa di quaranta uomini. Non ostante il rapido correre di lui in mezzo a inestricabili foreste, non ostante che di quando in quando facesse scaricare gli archibugi e sonar le trombe, tornò senza avere scoperta alcuna traccia de' suoi smarriti compatrioti, e neppur l'ombra di un indigeno.

Dal canto suo l'ammiraglio faceva collo Stato maggiore fre-

quenti escursioni, esaminando il suolo e visitando le abitazioni deserte della popolazione: vidervi copia di crani che servivano di utensili: trovarono in una casa il collo di un uomo che andava cuocendo in una specie di pentola; e in altre case diverse teste, e copia di membra umane sospese come provvigione.

Seppero dalle donne prigioniere che gli uomini di questa parte dell'isola erano partiti col loro capo, in numero di circa trecento sopra dodici grandi canotti per andare a fare le loro provvigioni nelle isole vicine: si avventuravano, fin oltre cento leghe, su quei battelli per rapir uomini, la cui carne riusciva al loro palato una vivanda deliziosa: è cosa strana, che non pregiavano carne delle donne e de' fanciulli: tuttavia rapivano anche donne e fanciulli; questi per ingrassarli e mangiarli quando avessero tocca l'adolescenza, e quelle per servirsene come schiave o quali amanti: se ne avevano figli, questi sciagurati non erano risparmiati: nonostante la disperazione delle loro madri, li privavano della loro virilità e gl'impiegavano in diversi uffici sino alla loro pubertà: allora poi gli uccidevano per cibarsene: trattavanli a mo' di capponi, affine di ingrassarli meglio e dar loro miglior sapore: non conservavano che i figli la cui madre era del lor sangue.

Più di venti donne prigioniere seguirono gli Spagnuoli alle loro navi: tre giovanetti vennero anch'essi. Gia aveano subita la mutilazione: donne prigioniere vennero a chiedere agli Spagnuoli che le conducessero seco: dopo di averle adornate con sonaglietti e cose di vetro, Colombo le fece rimettere a terra: pensava che la veduta di quegli ornamenti farebbe decidere alcuni isolani a venire a riceverne di simili. Ma la dimane, quando i marinai scesero a terra per rinnovare l'acqua, quelle prigioniere accorsero stendendo ad essi le loro braccia spogliate: i lor padroni avevano loro strappato di dosso quei fregi: supplicarono gli Spagnuoli di condurle via amando meglio di abbandonarsi a degli sconosciuti anzichè rimanere soggette alle crudeltà de' Cannibali.

In quella che la flotta, passati otto giorni, era sul levar le àncore, furono visti Diego Marquez e i suoi compagni che menavano seco dieci tra donne e fanciulli: erano rifiniti, e in un compassionevole stato. Gli sciagurati avevano sofferto orribili

patimenti, cresciuti dal timore di essere abbandonati. Indarno speravano di orientarsi montando sugli alberi, perocchè lo spessore del fogliame non aveva loro mai consentito di poter distinguere una stella. Non ostante, la gioia che ispirava il loro ritorno, l'Ammiraglio, per dare un esempio, ebbe la fermezza di porre agli arresti il capitano, e di privare di una razione gli otto uomini che erano sbarcati senza permesso.

Incontanente mise alla vela.

La dimane, a mezzodì, costeggiava un' isola piuttosto alta, pittorescamente disegnata, piena di freschezza e di armonia; l'ammiraglio la chiamò il *Monserrato,* in onore del celebre santuario della Vergine, all'ermitaggio di questo nome. Ma non vedeva alcun segno di coltura o di popolazione. Abusando della loro vicinanza, i Cannibali della Guadalupa l'avevano spopolata: la razza umana n'era scomparsa. « I Caraibi avevano mangiato tutti gli abitatori. »

Contemplandola con tristezza, Colombo tirò innanzi senza fermarvisi.

La sera, scoperse un' altr' isola: ponendola sotto il patronato della santa Vergine, la chiamò *Santa Maria della Rotonda.*

La mattina del dimani sorse all'orizzonte una nuova isola di bella apparenza. L'ammiraglio la mise anch' essa sotto la protezione della Vergine e le impose il nome di *Santa Maria l'antica,* che la conserva ancora sotto l' abbreviazione di Antigua.

Il giorno seguente, abbordò ad un' isola, ove si vedevano villaggi e colture: « quantunque l'ammiraglio non l'avesse mai percorsa, pur si dirigeva per essa molto bene, » disse il medico in capo sorpreso della sorprendente precisione dello sguardo di Colombo anche per quelle plaghe sconosciute. Giunse ad un villaggio deserto: non si poterono cogliere che sei donne e alcuni fanciulli rapiti tutti dalle isole vicine.

Tornando colla sua preda, la scialuppa scoprì lungo la costa un canotto che portava quattro uomini, due donne e un fanciullo. Questi indigeni erano rimasi sulla riva, a veder la flotta, oltre un' ora immobili, cogli occhi fissi sulle navi; e siccome nella loro sorpresa non si guardavano dalla scialuppa, questa si accostò tanto da tagliar loro la ritirata. I Caraibi avvistisi tutto

ad un tratto della cosa, presero risolutamente i loro archi, e quantunque si vedessero a fronte venticinque soldati, cominciarono non pertanto l'attacco, combattendo essi e loro donne; e fin dalle prime ferirono colle loro frecce avvelenate due spagnoli, che se gli Spagnoli non avessero avuto scudi e corazze, i Caraibi ne avrebbero menato in brev' ora una grossa strage, cotanto forti erano lor archi e ben diretti lor colpi. Vedendo questo l'ufficiale cacciò la scialuppa sul canotto, il quale andò sossopra. Sebbene a nuoto i Caraibi continuarono a scoccare frecce, indi fuggirono immergendosi nell'acqua. Gli Spagnoli non poterono impadronirsi che di uno solo di que' feroci isolani; e per averlo bisognò trapassarlo d' un colpo di lancia, del quale morì a bordo.

Venuta la sera del dimani, si riconobbe un'isola che l' ammiraglio chiamò *Santa Croce.* Il giorno seguente, vide una gran terra, seguita da oltre quaranta isolette. L' ammiraglio nominò la principale di tali isole *Sant' Orsola* e l' altre le *Undici mila Vergini.*

La dimane si giunse ad un' isola grande e bella, patria della maggior parte delle indiane riparatesi sulle caravelle. Gli indigeni la chiamavano *Boriquen*; l' ammiraglio le diè il nome del precursore del divino Maestro, *San Giovanni Battista.* Esposti alle correrie de' Caraibi, i suoi abitanti facevan com' essi uso dell'arco, ma solo per difendersi. L'eleganza delle loro capanne, e i deliziosi loro giardini chiarivano una certa abilità; rizzavano altresì dinanzi alle loro abitazioni gallerie coperte e attorniate di verdura per godervi sotto il rezzo e la veduta del mare; ignoravano l'arte del navigare e non costruivano canotti da guerra.

Da quel punto l'ammiraglio si diresse a piene vele verso l'isola Spagnola, la cui guarnigione lo preoccupava grandemente. Fu vista una terra che nessuno conosceva. Quantunque passasse lungo una costa, a cui non si era mai accostato pure sembrava ch'ella fossegli familiare. « Si continuò non pertanto a navigare, dice il dottore Chanca, colla grazia di Dio e la scienza dell'ammiraglio, non altramente che se avessimo seguito una strada conosciuta ed aperta. »

CAPITOLO SECONDO.

L'ammiraglio sbarca alla Spagnola, trova il fortino distrutto e la guarnigione trucidata. — Tutti accusano Guacanagari; il solo Colombo rifiuta di crederlo complice di quel sanguinoso disastro. — Intrigo amoroso di Guacanagari a bordo della nave Ammiraglia. — Fuga di una bella prigioniera. — La flotta contrariata dal vento si ferma vicino ad un luogo acconcio alla fondazione di una città. — Colombo ne disegna il piano, ne pone la prima pietra e le impone il nome di Isabella. — Una malattia sconosciuta percuote i Castigliani.

§ I.

Il venerdì 22 novembre, le navi si ancorarono nel golfo di Samana, quello che l'ammiraglio aveva chiamato « golfo delle frecce. »

Continuando la sua esplorazione dalla parte verso il nord, l'ammiraglio cercava di riconoscere le qualità del suolo, perocchè, lasciando la guarnigione nel fortino, sua intenzione non era stata quella di fondarvi una città, sibbene di giovarsi del legname della nave arenata, per assicurar le sue genti contro gli avvenimenti dell'interno, e per la vicinanza della riva e il benefizio della scialuppa; quella stazione fortificata non era per lui che un campo: aveva indovinato il disagio di quel sito nella stagione delle pioggie.

Mentre una scialuppa investigava l'imboccatura del *Fiume dell'oro,* discosto circa sette leghe dal fortino, furono veduti due corpi umani fra l'erbe della riva; uno aveva i piè legati con una fune di erbe intrecciate; l'altro recava al collo il laccio che lo aveva strangolato, e presentava le braccia legate a due rami d'alberi in forma di croce. Il loro stato di putrefazione non permetteva distinguere la razza di tali due vittime. La dimane alquanto più innanzi si trovarono due cadaveri, sovra un de' quali si distingueva della barba. Non v'era più dubbio, erano europei.

Tale scoperta colpì di mestizia ogni cuore.

Incontanente si diressero verso il fortino; ma non vi giunsero che a notte buia, e quantunque se lo avessero davanti non era possibile vederlo. La flotta si tenne sulle âncore ad una lega da terra, pel timore degli scogli, sui quali il precedente anno naufragò la *Santa Maria.* Gli uomini degli equipaggi volgevano con ansia i loro sguardi per le tenebre: speravano veder qualche lume nel fortino, e udir sonare la ritirata o alcun che d'altro; ma non si levava romor di sorta. Sorpreso di questo silenzio, l'ammiraglio fece tirare a polvere due pezzi del maggior calibro, per vedere se rispondessero, perocch' erano molto ben provveduti di munizioni di artiglieria: ma il fragore de' cannoni dell' ammiraglio echeggiò da lungi ripercosso, indi si spense nella profondità delle foreste; i cannoni del fortino non risposero: non si udì alcun movimento; non si vide alcun lume: tutto rimase nel silenzio e nell' immobilità della tomba. L'ansia crebbe sulla flotta.

Tuttavia, verso la mezza notte, fu udito un romor di remi: erano due Indiani che chiedevano di parlare all' ammiraglio. Fu loro additata la sua nave; si rifiutarono a salirvi, perchè volevano prima veder Colombo personalmente, non si fidando d'alcun altro. L'ammiraglio venne al parapetto e parlò ad essi: nella loro diffidenza dimandarono un lume per sicurarsi che fosse veramente lui: allora montarono senza esitare, e appena riconosciutolo, mostrarono gran gioia in rivederlo.

Gli recavano in dono due maschere d' oro da parte di Guacanagari, cugino ad uno d'essi, e parlarono con ischiettezza davanti lo Stato maggiore. Alle dimande di Colombo sulla sorte degli Spagnuoli lasciati colà, risposero con singolar candore che stavano tutti bene, quantunque ne fossero morti diversi di malattia o ne' combattimenti che avevano fatto tra loro; che altri erano andati a vivere in parte lontana, recando seco ciascuno quattro o cinque donne: dissero altresì che due re, Caonabo e Mayreni, avevano mossa guerra a Guacanagari, e arse le sue abitazioni; che egli era stato ferito nell'una delle gambe; e che un altro giorno egli verrebbe a bordo con essi. Molte volte nella conferenza fu loro dato copiosamente da bere, e se ne andarono verso le tre ore avvinazzati. Pare che in un mo-

mento di espansione bacchica coll' interprete Diego Colombo, un d'essi gli confessasse che gli stranieri erano tutti morti. Quando il fedele Diego riferì questa notizia al suo padrino, fratello dell' ammiraglio non le fu prestata fede. Si pensò che, per la differenza degli idiomi di Guanahani e d'Hispaniola, avesse mal compreso.

La dimane il sole illuminava la spiaggia deserta. Nessun grido, nessun remo sui flutti: nessun moto, nessuna forma umana sul lido. Secondo i racconti del primo viaggio, s' aspettavano di vedere una moltitudine di canotti intorniare lietamente la flotta, offerendo ogni sorta di produzioni in cambio ed anche in puro dono. Questa disparizion degl' indigeni parve di cattivo augurio. L' ammiraglio mandò alcuni uomini alla residenza di Guacanagari; la trovarono ridotta in cenere: le palizzate erano state strappate: non fu veduto alcun Indiano.

L' ammiraglio, accompagnato da una parte dello Stato maggiore, discese a terra, e andò difilato al fortino. Ahimè! tutto v' era stato incendiato, demolito, messo sossopra! Si vedevano qua e là pezzi di legname, munizioni guaste, cenci luridi, ogni cosa confusa e sparsa in mezzo all' erbe. Superando il suo dolore, l'ammiraglio comandò di frugar sotto le rovine per iscoprire un pozzo ove aveva prescritto di racchiudere l' oro e le cose preziose che si raccoglierebbero durante la sua assenza. Fu scoperto, ma non v'era dentro nulla. Mentre si lavorava intorno a ciò, Colombo era andato colla sua scorta lungo la riva ad esaminare il terreno nel disegno di fondarvi una città. Arrivarono ad un piccolo villaggio i cui abitatori presero la fuga. Nelle case abbandonate si trovò una copia di oggetti che furono già de' cristiani, e che sicuramente non avevano ottenuto per via di scambio, segnatamente un bel mantello alla moresca, calze, pezzi interi di stoffa ed un' áncora di caravella.

Quando l'ammiraglio tornò alle rovine del fortino, alcuni Indiani, con aria sincera scambiavano dell' oro: essi comprendevano diverse parole spagnole: toccando la camicia o il giubbone li chiamavano col loro nome con una vanitosa soddisfazione: sapevano altresì i nomi di tutti quelli che erano rimasti con Diego de Arana. Non lungi di là, additarono la sepoltura

di undici cristiani, già ricoperta d'erbe. Dissero tutti che Caonabo e Mayreni gli avevano uccisi. E mescolavano questo racconto a lagnanze intorno alla gran copia di spose che bisognava ai cristiani.

A poco a poco sopravvennero altri Indiani. Giunse un fratello di Guacanagari, scortato da guardie, a presentare i suoi omaggi all'ammiraglio, che salutò in castigliano: ei gli disse che i cristiani erano tutti morti. Il suo racconto sulle cause di quel disastro era in tutto conforme a ciò che i primi Indiani avevano esposto. Erano surte diverse contese fra gli Spagnoli intorno all'oro e alle donne. L'autorità del comandante Diego de Arana era stata disconosciuta. I suoi due luogotenenti Pedro Guttierez ed Escobedo avendo ucciso un tale chiamato Diego, se n'erano andati con nove ribellati, loro complici, e colle donne che costringevano a seguirli, negli stati del re delle montagne, sopran nominato « il signore della casa d'oro. » Caonabo, principe di razza Caraiba, guerriero feroce che li fece immediatamente porre tutti a morte. Altri, disertando con armi e bagaglio, dopo rubate le mercanzie destinate agli scambi, si erano ritratti in quartieri lontani per far oro a loro agio. Altri battevano la campagna in gruppi di tre o quattro, entravan nelle case degli Indiani, mangiavano le vettovaglie, violavano le loro mogli e le loro figlie e maltrattavano gli uomini. La protezione che il re Guacanagari dava a costoro faceva pazientemente tollerare agli indigeni cotali oltraggi. Ma sì fatta tirannia oltrepassando ogni misura, essi cercarono modo di liberarsi da cotesti stranieri, che si erano figurati venuti dal cielo, ma che parevano invece sbucati dall'inferno. Il bravo Diego de Arana, solo ufficiale fedele alla bandiera, dimorava nel fortino con dieci uomini che vi si ritraevano ogni notte: sciaguratamente, fidando nei loro cannoni e nella timidezza de' naturali, non mettevano sentinelle e si abbandonavano tutti insieme al sonno colla più gran sicurtà.

Caonabo di accordo con un cacico vicino, raccolto un grosso esercito traversò con precauzione le foreste e giunse di notte al fortino: l'investì senza ostacolo, perocchè tutti dormivano. Al segnale di Caonabo, i suoi guerrieri montano sulle mura mettendo i loro spaventevoli urli di guerra, lo scalano, e si impa-

droniscono della piazza prima che gli Spagnoli avessero agio di prendere le loro armi. Così, furono tutti trucidati. Le case, ove gli altri Spagnoli riposavano colle loro Indiane, furon arse. Otto Spagnoli giunsero a fuggir dalle fiamme, ruppero le file de' nemici che li circondavano come una palizzata vivente, e giunsero alla riva; ma non avevano altra difesa che il mare. I guerrieri di Caonabo gli inseguirono: si sostennero per qualche tempo sulle onde, finalmente rifiniti dai loro sforzi, perirono negli scogli.

Al romore di quel tumulto, al chiarore degli incendi Guacanagari ebbe la generosità di accorrere alla difesa di quegli ospiti indegni. Ma la rapidità di esecuzione del guerriero Caonabo rendette sterile il suo attaccamento. In uno scontro fra le truppe dell' amico di Colombo e quelle meglio agguerrite del « signore della casa d'oro, » Guacanagari, più valoroso che abile, fu messo in rotta e ferito da un colpo di pietra dallo stesso Caonabo. I suoi si erano ritratti fin dal cominciar dell'assalto nemico: egli riparò ne' boschi, e il vincitore incendiò la sua casa prima di rientrar nelle sue terre.

Rafforzandosi dell' autorità di Oviedo, Washington Irving pare condannar Colombo dicendo che, ad eccezione del comandante don Diego de Arana, e di uno o due altri, gli uomini che Colombo aveva colà lasciati, erano per la maggior parte gente dell' ultima classe, marinai che una volta a terra non sapevano condursi nè con sobrietà nè con ritenutezza.

Avendo Oviedo traversato otto volte l'Atlantico, ha forse avuto qualche controversia co' marinai, e ne conservò ruggine con essi. Egli palesa intorno agli uomini di mare una opinion singolare e quasi comica; nondimeno, anzi che biasimar l' ammiraglio, trovasi giustificata l' opportunità di questo principio di colonia, dal numero e dalla scelta degli uomini onde lo compose. Dopo di aver detto: « elesse i cristiani che parvero a lui i più sodi e valenti, » Oviedo aggiunge « insegnò loro molto bene il modo di stare e conservarsi fra quelle genti selvagge. »

Rispetto all' ignoranza di que' primi coloni, Oviedo va ingannato del paro che Washington Irving.

Perocchè sotto l'autorità di Diego de Arana, onesto gentil-

uomo, noi troviamo primieramente Pedro Guttierez, ufficiale della casa del re, guardarobiere della corona; il notaro reale Escobedo, ch' era impiegato alla guardaroba; il bacelliere Bernardino de Japia, » un uom dabbene, maestro Giovanni, gentile chirurgo; il fonditore di metalli Castillo, gioielliere ed orefice, a Siviglia; Ribera, costruttore della marina; un meccanico armaiolo; gentiluomini, come Francesco de Henao, Francesco Vergara, Francesco de Godoy, Juan del Barco, Cristobal del Alamo; un mastro falegname, un mastro impeciatore, un maestro sartore ecc. Non si può dunque accettar l'opinione umoristica di Oviedo, troppo facilmente adottata da Washington Irving, sulla rozza incapacità de' marinai lasciati alla Spagnuola. Quasi la metà eran uomini intelligenti, e di una certa istruzione: andarono perduti per un inescusabile accecamento.

L' ammiraglio aveva assicurata ad essi una protezione benefica. Con quanto possedevano, potevano soddisfare a tutti i bisogni della vita; inoltre la generosità di Guacanagari li provvedeva in copia e contentavali perfino nelle voluttà. Seguendo le raccomandazioni di Colombo, essi avrebbero conservato il loro primo ascendente sullo spirito di que' popoli che li credevano immortali: avrebbero potuto renderli cristiani, e prepararli a farsi i vassalli felici della Castiglia: nondimeno, anche dopo di avere imprudentemente distrutto il prestigio che la condotta di Colombo aveva lor conquistato, i loro disordini, sarebbero rimasti tuttavia impuniti, se avessero praticato almeno l'ultima delle sue raccomandazioni, quella di non separarsi mai, nè dormire fuori del fortino.

§ II.

L' ammiraglio nominò una commissione composta di due ingegneri, di un architetto e di un costruttore di navi, sotto la presidenza di Melchior Maldonado, nipote del cosmografo, perchè facessegli una relazione topografica intorno al luogo più opportuno per fondare una città. Mentre la commissione studiava la riva, correndo lungh' essa nella scialuppa, un canotto montato da due indigeni si accostò. Il piloto riconobbe in uno di

quelli il fratello di Guacanagari: veniva a pregar gli stranieri che scendessero e andassero a visitare il re, costretto a stare a letto per la sua ferita. Maldonado, accompagnato dai membri della commissione, prese terra incontanente e andò alla residenza del monarca, composta di un cinquanta case: lo trovarono disteso sopra una specie di letto, con intorno sette donne. Egli mostrò il suo dispiacere in non vedere l'ammiraglio; raccontò che Caonabo e Mayreni avevano trucidato i cristiani, ferito lui stesso; e additava la sua gamba bendata, mostrando sentir dolore nel portarvi sopra la mano. I membri della commissione credettero alla sincerità delle sue parole. Nel licenziarli, regalò ciascuno di loro di un gioiello d'oro, e gli incaricò dire all'ammiraglio che gli sarebbe riconoscente della sua visita, poichè non poteva andare egli stesso a visitarlo. Lasciando stare queste istanze, il fratello di Guacanagari andò a fare all'ammiraglio un diretto invito.

La dimane dopo il pranzo, l'ammiraglio comandò ai diciassette capitani delle caravelle, di smontare a terra in gran parata. Egli vi discese col suo Stato maggiore, le cui ricche divise sarebbero state ammirate anche in una gran metropoli. Colombo non trasandava mai nulla di ciò che poteva produrre buon effetto: aveva altresì preparati diversi presenti. Questo brillante corteo giunse alla dimora del re, che si era preparato a riceverlo.

Quando apparve Colombo, Guacanagari, senza calare dal suo letto sospeso, fecegli le più graziose dimostrazioni. Nell'esprimere il suo dolore per la morte de' cristiani, i suoi occhi si empierono di lagrime: dipinse il loro fine deplorabile, e non dimenticò gli sforzi da lui tentati per soccorrerli: mostrava su diversi suoi sudditi fresche cicatrici, e le fascie che avviluppavangli la gamba. Siccome il dottor Chanca, medico in capo della flotta, aveva condotto seco un chirurgo della spedizione, Colombo disse al re che ambedue erano valentissimi nel guarire le ferite, e perciò lo invitava a mostrar la sua. Egli condiscese di buon grado. Ma il dottore Chanca trovò che non v'era sufficiente luce nella stanza, o che sarebbe stato meglio andare all'aria aperta per esaminarla bene. Allora aiutandosi col braccio

dell' ammiraglio, il cacico uscì. Appena fu seduto, il chirurgo levò le bende. Guacanagari disse a Colombo che la ferita procedeva da una pietra. Nessuna traccia di contusione o altro segno era manifesto. Nondimeno pareva che egli ne patisse quando vi si metteva la mano sopra. L' opinione generale degli Spagnoli fu che il cacico si burlava di loro.

Sopra tale indizio il padre Boil credette che Guacanagari era stato complice della strage degli Spagnoli, perciò portava opinione che si dovesse incontanente imprigionarlo, e colpirlo d'un esemplare castigo. Ma Colombo, ricordando i tanti segni di attaccamento da lui ricevuti, la sua casa incendiata, le fresche cicatrici de' suoi sudditi, il dir conforme di tutti gli Indiani che erano stati interrogati, si rifiutava a crederlo colpevole. Il padre Boil, che, nella sua qualità di diplomatico, credeva di giudicar gli uomini con profondo accorgimento, si tenne offeso della fiducia che aveva Colombo non ostante tal apparenza: l'ammiraglio gli disse che era almeno cosa prudente dissimulare fino a che si avesse la prova innegabile del delitto; e che, anche in questo caso, non bisognerebbe andar tanto in fretta nel vendicarsi pel timore di dover combattere troppi nemici al momento dello sbarco; e ch' era assai meglio ritardar la punizione del delitto e renderla così più terribile.

Guacanagari donò all'ammiraglio otto marchi e mezzo d'oro, pietre di diversi colori, una corona d' oro, tre bei vasi pieni di polvere d' oro e un berretto arricchito di pietre preziose. L'ammiraglio fece a lui de' presenti, le solite inezie, bagatelle di Spagna, specchietti di Venezia, spilli e campanelli che il cacico stimava di un valore immenso; perocchè gli Indiani preferivano il rame all' oro.

Alla partenza dell' ammiraglio, non ostante la sua ferita, il cacico lo accompagnò fin sulla nave. La vista di tante navi lo fece rimanere attonito. Egli non aveva sin allora veduto che due caravelle mediocri, nel primo viaggio di Colombo. I buoi, gli asini, i montoni, i maiali, le capre, le cui forme erano a lui sconosciute, lo sorpresero: i cavalli andalusi lo rendettero stupefatto: vide alcuni Caraibi fatti prigionieri, e che, sebbene incatenati, non avevano perduto nulla della loro fierezza; nè

poteva sostenere lo sguardo feroce di quegli indomiti nemici, sebbene fossero in ceppi.

Egli si trattenne più volontieri in altra parte della nave.

Fra le dieci indiane ch'erano state ritolte ai Caraibi, e poste a bordo della *Graziosa Maria*, si distingueva una giovane, cui il corpo elegante e il fare da principessa avevano fatta dall'equipaggio soprannominare perciò dona Catalina.

Guacanagari le indirizzò alcune parole di cortesia accompagnato da uno sguardo espressivo. Non ostante la differenza dei loro idiomi, si compresero molto bene e insiem convennero de' fatti loro alla presenza di tutti, senza che alcuno se ne accorgesse.

L'ammiraglio offrì al cacico una rifocillazione; gli diede segni di confidenza e di amicizia come in passato; gli disse che voleva dimorare accanto a lui. Guacanagari rispose che ne andrebbe lietissimo; ma che quel luogo non era gran fatto salubre per la sua umidità.

Parlandogli di Dio, di Gesù Cristo, Colombo lo stimolava a farsi cristiano, e voleva sospendergli al collo una medaglia della Santa Vergine, che porterebbe in aspettazione di essere battezzato. Ma quando il cacico seppe ch'era un segno di religione de' cristiani, vi si rifiutò: bisognò tutta la persuasiva insistenza dell' ammiraglio per farlo risolvere a conservare questa imagine di un culto contro il quale lo avevano sinistramente prevenuto le beffe e le rapine degli Spagnoli rimasti ne' suoi stati. Nondimeno, a malgrado del suo desiderio di rispondere alle testimonianze di Colombo, pareva ch'egli soggiacesse ad una specie di violenza e d'imbarazzo, lo che sembrò di cattivo presagio. Il padre Boil trovò in ciò la conferma de' suoi sospetti; e siccome la sua abitudine degli affari politici gli dava una specie di autorità, consigliò nuovamente di arrestarlo, appunto mentr'era a bordo. L'ammiraglio non volle consentirvi: si teneva sicuro dell'innocenza del suo ospite: n'erano ignoti i motivi.

Quantunque Guacanagari non comprendesse esattamente quello di cui si trattava, pure vedeva all'aria fredda e seria degli Spagnoli, ch'essi non erano più a lui favorevoli come nel primo

viaggio dell' ammiraglio; e che fra tutti il solo Colombo non avea mutato contegno. Egli si sentiva a mal agio in mezzo a quei sentimenti ostili e volle tornare a casa la sera medesima.

Il giorno seguente, gl'indigeni si mostravano in gran numero sulla riva. Un messaggero del cacico venne a dimandare all'ammiraglio quando partirebbe, e gli fu risposto che se ne andrebbe la dimane. Alquanto dopo, il fratello di Guacanagari, sotto il pretesto di mutar dell' oro, venne a bordo della *Graziosa Maria.* Evitando la presenza dell' interprete Diego Colombo, parlò alle indiane, e in particolare alla bella Catalina, a cui disse alcunchè da parte del re suo fratello. Nella notte, verso la fine del primo quarto, Catalina diede il segnale alle compagne, che si calarono in gran silenzio lungo i fianchi della nave nel mare non ostante la violenza delle onde ancora agitate e le tre lunghe miglia che le separavano dalla riva. Una torcia accesa sul lido lor additava il luogo ove amore aspettavale. L'agitazione delle onde coprendo il romore della loro caduta fece sì che i marinai non si avvidero subito della loro fuga. Durante il tempo necessario per mettere in mare le scialuppe, esse si erano tanto avanzate che precedettero a terra i batelli. Si durò la maggior fatica del mondo a prenderne quattro; e anche queste nel punto in cui uscivano dell' acqua, » a dona Catalina, riuscì di entrare nel bosco.

Poichè aggiornò, l'ammiraglio spedì a Guacanagari chiedendo gli fossero date nelle mani le fuggitive. L'ufficiale incaricato del messaggio non trovò più nè il cacico nè i suoi sudditi; la residenza giaceva deserta e silenziosa. La popolazione era fuggita recando seco il meglio che possedeva, provvigioni, mobili, utensili. Questa diserzione finì di confermare i sospetti sulla complicità di Guacanagari: il solo Colombo si astenne dal condannarlo.

§ III.

Il presidente della commissione topografica annunziò ch' essa aveva scoperto un porto convenientissimo. Mentre si veleggiava verso di questo porto, il tempo mutò e divenne contrario. Tut-

tavia questa contrarietà ebbe i suoi vantaggi. La flotta fu costretta a fermarsi sopra una costa copiosissima di pesci, provveduta di un porto eccellente, e vicina a due fiumicelli, la cui acqua leggera e limpida irrigava una terra inesauribilmente feconda. Ad un trar di balestra abbondavano sassi addatti alla costruzione: sorgea presso una folta foresta, e un gruppo di scogli che dominava il porto, una fortificazione naturale che facilmente si poteva rendere inespugnabile. Fu deciso di non andar oltre. Il dottore Chanca giudicava « questo luogo il meglio situato che mai si potesse imaginare, » e diceva la Provvidenza avervi condotta la flotta a rifugio contra il mal tempo.

Quivi negli ultimi giorni di dicembre sbarcarono finalmente gli uomini e gli animali, stracchi ugualmente di una navigazione di quasi tre mesi, durante la quale erano stati del paro assoggettati ad un' esigua razione, così volendo la prudenza, affine di far fronte ai casi che ritardassero lo sbarco. La maggior parte degli Spagnoli poco famigliarizzati col mare presero con inesprimibile delizia possesso della verdura, dell' ombre odorose e de' frutti sconosciuti di quella contrada, ove, sotto un fogliame sempre verde, gli uccelli facevano lor nidi come nella primavera in Europa.

Si racchiusero le provvigioni, le munizioni e i bagagli in case di legno che furono prestamente rizzate.

Avendo immediatamente Colombo fatto tirare le linee e determinate le proporzioni convenienti, collocò, invocando la santissima Trinità, la prima pietra della nuova città, a cui impose il nome amato d' Isabella.

Il primo edifizio cui si pose mano fu la chiesa; e vi si lavorò intorno con tale e tanta operosità, che il 6 gennaio, anniversario dell' entrata dei Re in Granata, vi fu solennemente celebrata la gran messa dal Vicario Apostolico, assistito dal padre Juan Perez de Marchena e dai dodici Religiosi che il padre Boil aveva condotto.

Soli tre edifizi pubblici furono costrutti in pietre; le case de' privati erano terra e calce; la maggior parte baracche di legno. Ciascuno si prestava ad assecurarsi una dimora propria; a tale che in poche settimane Isabella prese l' aspetto di piccola città.

Al tempo stesso si seminavano intorno all'abitato legumi e cereali, che nascevano e crescevano con una maravigliosa prestezza. Gl' Indiani, assicurati dall'affabilità dell'ammiraglio, mostravansi solleciti in aiutar gli Spagnoli nei loro lavori, lieti di vedersi rimunerati con alcune bagatelle d' Europa.

Affine di affrettare la costruzione d'Isabella, prima città castigliana nel Nuovo Mondo, Colombo fervorosamente affaccendavasi. Questa fatica incessante logorò le sue forze; ammalò, ma il suo spirito non perdette nulla della sua operosità. Mentre vegliava alla fondazione della colonia, s'informava dei mezzi da poterla rendere prospera: interrogava di frequente i naturali sull' interno dell' isola, e mandava una caravella a farne il giro e rilevarne le coste. Riteneva che Isabella avesse ad essere come il mercato naturale delle miniere d' oro di Cibao, posto a tre giornate di cammino. La gioia di questa notizia fu scemata dall' invasione di una malattia quasi epidemica, sotto cui venne meno il coraggio de' più arditi venturieri della spedizione.

CAPITOLO TERZO

Disinganno di quelli ch' erano venuti per far fortuna. — Frodi de' fornitori della marineria a Sivigiia. — Cospirazione contro Colombo. — Spedizione alle Montagne dell' oro. — Costruzione del forte san Tomaso. — Malattie e carestia all' Isabella. — Gl' idalghi rifiutano di lavorare. — Colombo doma il loro orgoglio, e colla sua fermezza li salva. — Inimicizia del Vicario Apostolico contro l' ammiraglio.

§ I.

I gentiluomini spagnoli che si erano imbarcati con entusiasmo allettati dall' oro, ignoravano come dura è la vita del marinaro: consistendo i viveri in carni salate, e in biscotto mal preparato, avevano essi messo a dure prove la loro costituzione ne' tre passati mesi, imprigionati sopra anguste navi. Le fatiche a cui furono assoggettati per la fondazione della colonia, gli alimenti composti ora di vegetabili a cui non erano abituati, ora di viveri portati dalla Spagna, in gran parte guasti per effetto della cupidigia degli appaltatori, dell' inesperienza del trasportarli, sopra tutto delle alternative di calore e di umidità unite alle influenze dell' aria, del suolo e dell' acqua, produssero febbri micidiali.

Siccome l'ammiraglio si trovava di salute alquanto cagionevole al tempo dell' imbarco a Cadice, così non potè assistere egli stesso al collocamento di tutto il materiale, vettovaglie, bestiame, munizioni. Il controllore della marina Giovanni di Soria pare siasi prevalso della poca salute dell' ammiraglio. Quando nello sbarco a Isabella si fece l' ispezione delle provvigioni per collocarle ordinatamente nelle nuove costruzioni, Colombo riconobbe che la maggior parte de' viveri erano guasti, od in quantità insufficiente. A motivo de' guadagni illeciti fatti sulla fornitura delle botti a Siviglia, la maggior parte del vino filtrò e si perdette. La quantità de' medicinali non era in relazione col preventivo richiesto dal capo-medico. Il bestiame, che avrebbe dovuto essere sceltissimo, si trovava surrogato da altro peggio che mediocre. Ai

magnifici puledri, che l' ammiraglio aveva passato in revista a Siviglia, si erano sostituite cavalle di niun valore, per le quali era stato pagato l'alto prezzo assegnato ai primi. Si comprende ora la ripugnanza istintiva di Colombo pel controllore generale Soria, e perchè costui fu irreconciliabile nemico di quello che lo aveva scoperto frodatore.

La frode degli uffici di Siviglia peggiorò dunque lo stato della colonia fino dal cominciare. V' ebbero allora crudeli disinganni e amari scoraggiamenti. Nondimeno, i marinai, i soldati, gli operai più agguerriti alle fatiche o più presto rimessi in salute, continuarono i lavori, e così operosamente, che avanti la fine di gennaio buon numero di case era finito, e l' ammiraglio fece attorniare la città da una cinta di pietre, alla guisa araba.

Volendo giovarsi della stagione favorevole al ritorno in Ispagna, e comprendendo la necessità di ottenere in breve altre provvigioni, l'ammiraglio si affrettò a rimandare la flotta; nè tenne seco altro che cinque navi, così pel servizio della colonia, come per servire ad effettuare nuove scoperte. Egli pose la flotta sotto il comando di Antonio di Torres, il quale montò sulla *Graziosa Maria*. Melchiore Maldonado, Juan Aguado e Gines de Gorvolan ritornarono in Ispagna. L' ammiraglio prese cura di raccomandarli alla bontà dei Monarchi, nell' indirizzar loro una relazione sullo stato della colonia: diede ad Antonio de Torres una memoria, che doveva in persona presentare ai Re insieme ad alcuni pezzi d' oro del paese.

Questo documento prezioso che noi possediamo, colle note in margine dei Sovrani, è la migliore testimonianza dell'alta superiorità di Colombo in fatto di governo, e di pubblica amministrazione: chiarisce una mirabile prudenza, ed anche più quella fede nella Provvidenza ch' era la base del carattere di Colombo, e il segreto della sua sublimità; nulla gli sfugge dalle più minute particolarità finanziarie ai più grandi provvedimenti sociali. Nessuno spirito era più positivo, più esattamente pratico di quel di Colombo, nonostante la poetica grandezza de' suoi disegni e pensieri.

La flotta mise alla vela il 2 febbraio 1494. Per ordine dell'ammiraglio essa portava in Ispagna gl' Indiani, uomini, donne

e fanciulli da lui trovati alle isole de' Caraibi, affinchè divenuti cristiani, potessero tornare e servir di interpreti. Parevagli che i Caraibi potessero essere di una grandissima utilità sotto questo aspetto, atteso che, correndo essi per tutte le isole dell'Arcipelago, ne possedevano i diversi idiomi.

Appena la flotta ebbe abbandonata la Spagnuola, tutti que' gentiluomini e venturieri, estranei ad ogni abitudine di lavoro, che si erano attaccati a Colombo nella lusinga di accumulare tesori in mezzo ai fiori ed alle voluttà di quelle sconosciute regioni, caddero nel maggiore scoramento. La realtà apparve loro manifesta: confidaronsi disinganni, malcoltento, e cercarono di ritrarsi dall'esilio volontario che imprudentemente si erano inflitto. Il metallurgista Firmin Zedo, ignorante e ciarliero, disgustato del soggiorno dell'isola, la screditava come meglio poteva: diceva che in essa non ci aveva oro; che le pagliuzze brillanti, cui piaceva all'ammiraglio di chiamar con quel nome, non erano che fogliuzze o granelli di una materia che simulava l'oro; ma che l'oro lavorato, dato dai naturali, doveasi ritenere qual frutto di risparmi ereditari; che gli indigeni si erano impoveriti co' precedenti scambi, e che quinc'innanzi non se ne potrebbe cavar nulla. La sua dichiarazione integrava il disinganno. Per diventare sediziosi, i malcontenti non aspettano altro più che di avere un capo: e questo fabbro di disordine si trovò in pronto nella persona di un impiegato scelto dai Monarchi, il luogotenente de' pagatori generali, Bernal Diaz de Pise.

Profittando della malattia di Colombo, egli imaginò di tessere una specie di accusa, o processo contro l'ammiraglio, di far certificare, col mezzo di molte testimonianze, ch'egli ingannava i Monarchi con menzognere relazioni; che non v'aveva da sperar altro che rovina e morte in quell'isola piena di boscaglie impenetrabili, e abitata da una razza sciocca e nuda, degna d'un tal paese. Un certo Gaspare Ferris, il quale si credeva al di sopra delle leggi, perchè nella sua qualità di aragonese non poteva esser giudicato dalla regina di Castiglia, fu l'istigatore subalterno più operoso della ribellione. Bernal Diaz doveva di nottetempo impadronirsi delle navi coll'aiuto di coloro che tenevano dalla sua parte. Ma nel punto in cui il complotto stava

per iscoppiare, l'ammiraglio, subitamente ristabilito, ne fu informato, e ne fece arrestare il capo, sul quale furono trovate scritte di sua mano, le prove del suo delitto in un coi nomi de' complici. L'ammiraglio poteva farlo giudicare secondo il rigore delle leggi; ma si limitò ad assicurarsi della sua persona, ed a mandarlo in Ispagna coi documenti del processo, perchè i Monarchi facesser essi giustizia. La sua clemenza è ammirata dagli storici; Washington Irving non potè trattenersi dal dire: « l'ammiraglio si diportò con molta moderazione. Alcuni de' complici furono puniti secondo il grado della loro colpabilità, ma non col rigore che meritava la loro reità.

Epperò, a malgrado della misericordiosa indulgenza di Colombo, questo castigo così legittimo in diritto, e per la situazione eccezionale in cui egli si trovava, divenne sorgente di accuse e di odi implacabili. Quelli che forse sarebbero stati vittime della diserzione, diventarono i detrattori dell' ammiraglio, la cui fermezza di temperata dolcezza li avea salvati. L' orgoglio castigliano si vergognava vedere uno straniero, un genovese punire un gentiluomo. I malcontenti si sapevano protetti alla corte dalle loro famiglie: Colombo, solo, straniero e allora assente, sembrava dover soccumbere.

A prevenire simili congiure l' ammiraglio fece incontanente portare a bordo della principale caravella le munizioni, le armi, l' artiglieria delle altre navi, e ne fidò la guardia ad un equipaggio sicuro ed amico. Indi, lasciando il comando delle cinque navi a suo fratello don Diego, onde occupare i malcontenti, si avanzò verso le montagne di Cibao. Quivi, a detta degl' Indiani, giacevano miniere d'oro. Il nome stesso del re di quelle montagne, era di buon augurio: si chiamava Caonabo, vale a dire, « signore della casa d' oro. »

Affine di percuotere di stupore gl' indigeni nella sua marcia, scelse quanti uomini e cavalli validi restavano, e partì nel più grand' ordine, circondato da' suoi principali ufficiali, in capo a tutta la cavalleria, sostenuta da un battaglione di circa quattrocento uomini. Traversate le prime ondulazioni del terreno, che dalla riva del mare si elevavano grado grado alle montagne, il piccolo esercito si trovò sull'entrata di un aspro e

stretto sentiero, impraticabile alla cavalleria: quest' era la sola via che menava direttamente a Cibao; la vegetazione esuberante e le asprezze del suolo arrestarono di botto il corpo di spedizione.

Allora, invitati cavallerescamente dall'ammiraglio, alcuni gentiluomini, che conoscevano il servizio de' guastatori o soldati del genio, organizzati da Isabella, si posero valorosamente all'opera, e associando al loro lavoro le prime file, aprirono in poche ore un libero passo alla soldatesca. In onore di siffatto zelo, quel passo fu dinominato il *passaggio de' gentiluomini.*

Superato un tale ostacolo, l' esercito potè dal sommo della montagna contemplare una pianura maestosa che si allargava indefinitamente, irrigata da fiumicelli che vi serpeggiavano diffondendo freschezza e vita sulle loro sponde, lungo le quali la ricca vegetazione de' tropici faceva pompa del suo indescrivibile lussureggiare. Secondando la natura, l'arte degl' indigeni aveva conversa questa contrada in un giardino incantato.

Tocco profondamente dal delizioso aspetto, il contemplatore della Creazione arrestò il suo cavallo, e fe' sostare la colonna, affine di ammirare ad agio un tal quadro, e d'innalzarsi all'autore di quelle bellezze, e benedirlo pubblicamente per le magnificenze che gli permetteva scoprire: chiamò « pianura reale » *la vega real,* questa valle, la più magnifica del mondo.

In accostarsi alle abitazioni, le trombe sonavano, le insegne si spiegavano, e i tamburi battevano la carica. Presi da ammirazione e da spavento gl' indigeni correvano davanti a que' potenti stranieri per contemplarli rispettosamente, ed offrir loro provvigioni ed oro, mentre altri sopraffatti da spavento pigliavano la fuga, o si racchiudevano nelle loro capanne, credendovisi al sicuro. L' ammiraglio vietò di forzare que' fragili asili: giunse alle rive dell' Yaque, picciol fiume, di cui aveva veduto l'imboccatura nel suo primo viaggio, e che aveva nominato il *Fiume dell'oro:* fe' sosta sulle sue sponde ridenti.

Per due giorni, lo stendardo reale di Castiglia fu trasferito in mezzo a numerose popolazioni: penetrò poscia nelle tortuosità di una catena di alti monti; il distretto di Cibao, signoria del principe della casa d' oro.

Il sabato 15 marzo, bisognò aprir di nuovo un passo alla cavalleria. La dimane il corpo di spedizione entrò le gole boschive delle montagne, e salì con ardore sulle loro scoscese vette. A poco a poco la vegetazione diventava meno copiosa. Sui margini verdeggianti de' ruscelli e de' fiumi non si vedevano altro che pini e palme: altrove il suolo disuguale non offriva che ondulazioni penose, rotte, e mescolate da scogli. Tuttavia gli Spagnoli si allegravano, perchè nel fondo di tutti i ruscelli notavano particelle d'oro, che facevano manifesta la vicinanza delle miniere.

Fra via, l'ammiraglio trovò piante sconosciute, raccolse ambra, e scoprì una vena metallifera annunziante la presenza del rame: risolvette di non ispingere più avanti l'escursione, ma di assicurarne primieramente i risultati erigendo un fortino che proteggerebbe le comunicazioni fra le montagne di Cibao e il porto dell'Isabella. Scelse all'uopo un luogo vantaggioso sopra un'eminenza di scogli, di cui l'Esaque dalle pure e fresche acque formava quasi il ricinto e la naturale difesa. Nato ingegnere, l'ammiraglio improvvisò una rôcca in quel luogo. Dall'alto delle mura, di legno e di terra, la vista spaziava sopra deliziosa prateria: nominò questo forte San Tomaso, a motivo dell'incredulità degli Spagnoli, i quali non vollero credere che vi fosse oro fino a che non l'ebbero essi medesimi raccolto in fondo ai fiumi.

Disegnata ch'ebbe la strada di unione fra l'Isabella ed il forte San Tomaso, Colombo pose in questa piazza cinquantasei uomini scelti e alcuni cavalli sotto il comando di Pietro Margarit, cavaliere di San Giacomo, padre di famiglia, privo di beni di fortuna, ch'egli aveva raccomandato ai Monarchi: la qual circostanza è da notare, perocchè questo ufficiale ingrato e ribelle diventò poscia una delle principali cagioni delle sciagure della Colonia e dei cruccii dell'ammiraglio.

§ II.

Rientrato all'Isabella, Colombo non si era per anco riposato delle sue fatiche, quando un messo di Pietro Margarit lo av-

vertì che il « signore della casa d'oro » il cacico Caonabo, si apparecchiava ad assediarlo. Non dandosi di ciò grande inquietudine, perchè sapeva la debolezza degl' Indiani, e qual terrore avessero dei cavalli e delle armi da fuoco, pure l'ammiraglio gli mandò un rinforzo di settanta uomini con un supplimento di viveri. Indi attese operosamente a compiere l'Isabella.

La fecondità del suolo pareva incredibile. I legumi germogliavano in tre giorni, e venivano a maturanza in tre settimane. Il 30 marzo, giorno di Pasqua, un agricoltore offrì all'ammiraglio alcune spiche mature d'un frumento seminato al finir di gennaio. Si aveva là certezza di ottenere due raccolte all'anno. Nondimeno questa speranza non poteva rimediare ai mali presenti. La febbre infieriva. Gli operai robusti, oppressi dalle fatiche, si scoravano e facevan poco lavoro: gl' idalghi, pieni del loro orgoglio, si abbandonavano ad amare lamentanze, maledicevano l' ammiraglio e la scoperta, consumavano, senza alcuna utilità per la colonia, i viveri che scemavano rapidamente. La maggior parte delle armi erano guaste, i medicamenti finiti, e non rimaneva altro più che una piccola provvigione di vino. Il solo frumento, meglio conservato, offeriva qualche aiuto, ma bisognava usarne con parsimonia.

L' ammiraglio pensava di accantonare nell' interno dell' isola il battaglione che noverava quattrocento fanti, oltre sedici cavalieri, per non lasciare all' Isabella altro che i lavoratori e i malati. Intanto cominciò con iscemar le razioni a tutti i membri della colonia senza eccezione di grado e di persone. Ed egli, primo d' ogni altro, si sottopose alla legge comune. Questo partito salutifero parve insopportabile a certa gente. Sendo terminata la provvigion di farina, si distribuirono razioni di frumento quale esisteva nel magazzino: ciascuno fu obbligato di macinare da sè con un molino a braccia, la propria porzione di grano: ma non v'avevano molini a sufficienza: oltreciò, i volontari, gl' idalghi, quelli che abituati agli agi della vita, non erano venuti nell'isola, che per raccogliere oro. si rifiutavano a tal fatica: i malati, i convalescenti non potevano sostenerla; gli altri, obbligati di fare da soli questo lavoro, qual soprappiù, o cadevano malati o fingevano di esserlo. Co-

lombo giudicava cosa iniqua far cadere tutto il peso di siffatta calamità sui poveri operai. Lo stabilimento di un molino pubblico, e il compimento del canale che voleva far passare per mezzo della città, potevano soli rimediare quegl' inconvenienti. Egli decretò, si facessero tali opere di utilità pubblica, e le dichiarava obbligatorie sotto pene severe. L'urgenza giustificava la severità, perocchè questo lavoro collettivo e temporaneo avrebbe dispensato in breve da un irregolare e giornaliero; e, senza sforzo dato a tutti del pane convenientemente ammanito. Ma quel provvedimento ributtò l'orgoglio castigliano. Gl'impiegati, le persone della casa reale, gl'idalghi si trovarono profondamente umiliati d' essere costretti ad un lavoro manovale. Pareva ad essi cosa naturale che gli operai, i quali erano logori e rifiniti dalle continue fatiche e dall' insufficienza degli alimenti, facessero da soli, in mezzo alla generale penuria, il canale, il molino, i forni, e terminassero i magazzini e gli edifici pubblici.

Sollevandosi al di sopra delle considerazioni di gradi e di prerogative, l'anima cristiana di Colombo mantenne il principio dell' eguaglianza davanti alla legge del pericolo e della salute comune. Egli piegò i pregiudizi del sangue sotto l'autorità della sciagura. Tutti gli uomini validi, messi a requisizione, e diretti gli uni dopo gli altri sul luogo de' lavori, dovettero prestar la mano all'opera. Il castigo de'ritrosi o disobbedienti assicurò l'esecuzione di quanto aveva comandato. Nessuna considerazione potè arrestarlo; e la sua inflessibilità salutare fu un' accusa, un torto che i Castigliani non gli perdonarono mai. Ad eccezione degli operai estenuati e dei malati, che il suo misericordioso rigore salvava, i funzionari della colonia, gli ufficiali della corte, i nobili volontari, lo stesso Vicario Apostolico, tutti si erano dichiarati contro di lui. Colombo seppe andare sino al termine, e il fatto giustificò la sua saviezza.

Per sottomettere le pretese di coloro che non volevano riconoscere l' eguaglianza dei mali, per risvegliare il torpore delle anime, e diminuir le fatiche col lor equo scomparto, bisognava una compassione superiore alle considerazioni personali, una volontà assoluta come la medesima necessità, ch' è la padrona

di tutto. L'energia spiegata dall' ammiraglio senza risguardo alle influenze, ai gradi ed alle opposizioni, salvò la colonia.

Intorno a ciò le unanimi testimonianze si riassumono in quella dello storiografo reale Herrera. « Bisognò far de' molini per macinare il frumento. Ma, siccome i soldati e gli uomini da lavoro erano deboli e malati, fu di tutta necessità che vi lavorasse anche la nobiltà, cosa che l' affliggeva quanto la morte... Tuttavia l'ammiraglio, vedendo quel gran malcontento, fu costretto usar violenza, affinchè il suo popolo non perisse. »

Colombo poneva qual principio la massima de' Monaci de' primi secoli: « colui che non lavora non merita di mangiare. » Ai nobili infingardi ed agli egoisti oziosi offrì di scegliere fra 'l lavoro e la diminuzione delle razioni; per questo i consumatori inutili gli formarono una riputazione di barbarie che la testimonianza del Vicario Apostolico fece, in certo qual modo, credere verità. Questa riputazione di barbarie venne rinforzata dagl'impiegati della marineria a Siviglia, officiati dal parentado ulcerato degl'idalghi che Colombo aveva sottomessi al lavoro, e sopratutto dal padre Boil, il quale non aveva omai più speranza di attenuare i propri torti se non calunniando l' ammiraglio.

Qui torna necessaria una breve spiegazione intorno al padre Boil, ed alle sue evangeliche fatiche.

Il padre Bernardo Boil, catalano, monaco benedettino del Monserrato, in gran credito alla corte pel suo sapere, d' altronde irriprensibile quanto alla regolarità de' costumi, non era venuto alle Indie spontaneamente, mosso dalla sua vocazione; non aveva ambito quell' apostolato.

Eletto dai Monarchi per quel Vicariato Apostolico, egli aveva obbedito, imbarcandosi, come sarebbe andato ad un negoziato diplomatico. La scelta che fece della maggior parte de' suoi cooperatori si risentiva della tepidezza sua propria. Fra' Religiosi, che aveva seco condotti, alcuni erano realmente sortiti ad evangelizzar gli idolatri; ma i più, nati alla pacifica regola del chiostro, si trovavano senza forza, senza efficacia per quel nuovo genere di vita: non avevano nè zelo, nè facilità per parlare la lingua degl'indigeni, e per intrattenerli di Dio: non edificavano

alcuno, nè consolavano sè stessi del loro allontanamento, e spendevano lor giorni a censurare l'ammiraglio ed a rimpianger la patria.

Il padre Boil, ch' era stato fin allora giusto apprezzatore de' meriti di Colombo, gli fu contrario intorno la presunta complicità di Guacanagari nella strage degli Spagnuoli lasciati nel fortino: avrebbe voluto percuoterlo per un sospetto, onde mostrare la superiorità degli Spagnuoli, che penetravano nel pensiero, e non sapevano essere ingannati nè da proteste, nè da apparenze. L'ammiraglio si era mostrato più paziente, più confidente, più misericordioso: di qua nacque la sua avversione contro Colombo. Due volte aveva inutilmente consigliati partiti precipitati e violenti contro Guacanagari. Il padre Boil non er' avvezzo a dare inutilmente i suoi pareri: il re Ferdinando, gran politico, pregiava molto l' abilità di cui fece prova negli affari del Rossiglione: e perciò lo aveva investito di quella missione. Il padre Boil, superbo del suffragio reale, stimando alto sè stesso, cominciò a provare una profonda antipatia per l'ammiraglio, che pareva piuttosto credere ad un selvaggio che alla sua penetrazione d' uom diplomatico. Così nacque l' inimicizia del Benedettino contro Colombo. Questo seme nascoso germogliò lorchè il pericolo di mancar di viveri, obbligò l'ammiraglio a scemare le razioni ai coloni senza eccezione; crebbe poi in modo affliggente lorchè l'ammiraglio costrinse ai lavori gl' idalghi e i volontari che non erano alla paga reale.

Il Vicario Apostolico censurò pubblicamente un provvedimento imposto dalla salute comune. Il padre Boil accusò Colombo di « crudeltà, » e i mormoratori, i gentiluomini inaspriti dalla loro pretesa umiliazione, si credettero dall' autorità del Vicario Apostolico autorizzati a contravvenire agli ordini dell' ammiraglio. Non potendo Colombo infliggere punizioni corporali, diminuiva o toglieva affatto le razioni come si pratica a bordo. Senza creder forse di trascorrere tanto innanzi, il padre Boil ispirava la disobbedienza, e fomentava la ribellione. Ma l'ammiraglio faceva, nonpertanto, eseguire i suoi ordini. Il Vicario Apostolico abusando de' suoi poteri spirituali percosse di scomunica il vice-re, e pose sotto l'interdetto la chiesa: l'ammiraglio gli soppresse in-

teramente la razione; e la collera del Vicario Apostolico quietò incontanente.

Mentre il pio frate Giovanni Bergognou francescano, e il frate Roman Pane, detto il povero eremita, gerolimitano, si applicavano a studiar la lingua di Marcorix, ch' era l' idioma più diffuso nei diversi popoli dell'isola, il Superiore della missione disgustato di que' poveri Indiani, cercava persuader la Regina dell'inutilità del suo soggiorno fra di essi, a motivo della difficoltà del linguaggio, e la supplicava di ordinare il suo ritorno in Ispagna.

Nonostante queste contrarietà, i lavori più urgenti si eseguivano la mercè della fermezza di Colombo. Egli fece partire la guarnigione da Isabella per l' interno dell' isola, nel disegno di riconoscerlo compiutamente, di mostrare alle popolazioni lo stendardo della Castiglia, e la forza de' suoi sudditi; di sapere ove giacevano l' oro, le ricchezze del suolo e i suoi migliori punti strategici. Tale partito offriva alla colonia il vantaggio di assicurarle i viveri per un tempo più lungo, e di abituare i soldati agli alimenti degl' indigeni. L' ammiraglio mandò, pertanto, a Pedro Margarit tutta la soldatesca sotto la condotta di Oseda, il quale doveva rimettergliene il comando per assumere quello del forte San Tomaso.

CAPITOLO QUARTO

Divisione territoriale d'Ispaniola fra i Cacichi. — Preparandosi Colombo a nuove scoperte, istituisce un consiglio di Governo. — Egli parte con tre caravelle. — Riconosce la costa del sud-ovest di Cuba. — Scopre la Giamaica. — Ritorno a Cuba per sapere se questa terra è un'isola od un continente. — Scoperta dell'Arcipelago *de' Giardini della Regina*. — Felicità, pericoli e fatiche di questa navigazione. — Colombo si dirige alle isole de' Caraibi, volendo frugar ne' covi de' Cannibali e distruggere la loro marina e i loro cantieri per impedirli di mettere il guasto nelle popolazioni pacifiche. — Preso tutto ad un tratto da letargia, è ricondotto come morto all'Isabella. — Componimento fra la Castiglia e il Portogallo. — Trattato di Tordesillas.

§ I.

Affine di seguire agevolmente i primi passi de' Castigliani, e le operazioni dell'ammiraglio alla Spagnuola, indichiam brevemente la divisione politica e territoriale di questa.

Cinque re, o gran cacichi avendosi ciascuno sotto di sè cacichi subalterni, specie di gran vassalli, regnavano sull' isola d'Haiti, che l'ammiraglio chiamò l' Isola Spagnuola. Questi cinque re erano Guarionex, Caonabo, Behechio, Guacanagari e Guayacoa.

Guarionex, uscito dalla razza più illustre, dominava la parte nord-Est dell' isola, nella quale era compresa la magnifica pianura, in parte coltivata, che fu chiamata *Vega real:* l' Isabella era stata eretta nel suo territorio senza chiedergliene licenza.

Guacanagari regnava al nord-est, dall'Artibonite sino al di là di Monte-Cristo.

Guayacoa occupava la parte orientale, la più esposta agli attacchi de' Caraibi. I suoi sudditi, meglio armati del rimanente degli indigeni, sapevano difendersi.

Behechio possedeva la parte più estesa dell'isola, quella che dall'Artibonite si allungava all'ovest sino al capo Tiburon, e racchiudea il lago salato di Xaragua, per lunga pezza argomento di misteriosi racconti.

Caonabo, *il signore della casa d'oro*, governava la parte mon-

tagnosa, dalle alture di Cibao sino al litorale del mezzogiorno: di razza caraiba, la sua genealogia era ignorata: gettato per caso nell'isola, un amore romanzesco ve lo aveva stabilito: fatta fortuna nel mestier del soldato, si era coronato re esso medesimo; e il suo ingegno militare avevagli sicurato il potere: i re vicini paventavano la sua inimicizia, e chiedevano la sua alleanza.

Soggetti a sè, tutti questi re o gran cacichi avevano nella lor dipendenza cacichi secondari, ch'erano sovrani di fatto nel loro distretto particolare. Ad eccezione delle popolazioni dell'est, esposte alle incursioni de'Caraibi, e le tribù del re guerriero Caonabo, gli indigeni erano di un naturale dolce e timido. La giocondità del clima, la facilità di vivere senza faticare, e un'apatia ereditaria, rendevano loro insopportabile ogni lavoro corporale; tanto più che il loro nutrimento, composto quasi esclusivamente di vegetabili, non permetteva loro di sostenerne che richiedesse vigoria.

Date al comandante Pedro Margarit istruzioni ammirabili, le quali comprendevano, prevedevano e consigliavano, ogni cosa, i luoghi da percorrere, le osservazioni da fare, i mezzi onde ottenere de' viveri, rendere la giustizia agli indigeni, attirarsi la loro affezione, e recarli al Cristianesimo, l' ammiraglio provvide alla sicurezza della città rimasta senza guarnigione, e preparò la continuazione delle sue scoperte, non volendo lasciarsi prevenire dal Portogallo. Istituì a governare in sua assenza un consiglio composto del padre Boil, suo detrattore, di Pedro Hernandez, di Alonzo Sanchez di Carvaial, e di Juan di Luxan, sotto la presidenza di suo fratello don Diego Colombo. La scelta del padre Boil non farà maraviglia a chi ricorderà che l'ammiraglio non si vendicò mai di alcuna offesa; ch' egli considerava prima di tutto il ben pubblico; e che, nonostante i suoi dispareri col Vicario Apostolico, onorava in lui il suo carattere ufficiale; d'altronde, non poteva disconoscere la sua capacità, e forse Colombo operava accortamente in dare a lui in queste circostanze una partecipazione diretta negli affari della Colonia.

§ II.

L'ammiraglio scelse fra le cinque navi rimase nel porto di Isabella, le tre caravelle che facevano men per acqua, la *Nina*, il *San Juan*, la *Cardera*, montate da equipaggi da lui conosciuti. La *Nina* apparteneva ad Alonzo Medel di Palos: i suoi piloti, i suoi marinai, tutti, sino ai mozzi, erano di Palos o dei dintorni. La *Cardera* apparteneva ad un di Palos, Cristobal Perez Nino. Il *San Juan* aveva, per dir vero, a padrone un di Malaga, Alonzo Perez Roldan, ma l'equipaggio era formato anch'esso di genti di Palos, di Moguer e delle vicinanze. Tutti questi marinai conoscevano da gran tempo il Guardiano della Rabida: avevano assistito allo sbarco trionfale di Colombo, e lo seguivano fidenti alla scoperta.

L'ammiraglio pose la sua bandiera sulla *Nina*, quella piccola nave che lo aveva ricondotto in Europa; e mutandole il nome la chiamò *Santa Clara* in memoria della prima figlia dell' Ordine Serafico: menava seco uno Stato maggiore, piccolo di numero, ma scelto, l' astronomo frate Juan Perez di Marchena, il medico in capo dottore Chanca, un Padre della Mercede, che installò cappellano della nave, il piloto geografo Juan de la Cosa, il piloto Francesco Nino, il notaro reale Fernando Perez de Luna, Ximenes Roldan, e il suo fedele scudiere Diego Mendez.

Il dì 24 aprile l'ammiraglio uscì dal porto dell'Isabella, si diresse verso l'ovest, e si ancorò dinanzi alle terre di Guacanagari, sperando che il cacico verrebbe a trovarlo. Bramava tanto maggiormente un tal rannodamento di amicizia, in quanto la munificenza ospitale del cacico poteva giovar grandemente i coloni minacciati di carestia; ma, a vedere le caravelle, Guacanagari era fuggito nel più fitto delle foreste. Quell'allontanamento venne di bel nuovo a confermare i sospetti destisi contro di lui. Nondimeno l'ammiraglio non volle neppure per ciò condannarlo. Il cacico aveva forse temuto che si volesse rapirgli Catalina, di cui i medesimi spagnoli avevan notata la selvaggia eleganza; ed era andato ad occultarla nel più profondo de' suoi boschi.

L'ammiraglio rimise alla vela la dimane con venti variabili. Finalmente, dopo quattro giorni di abili manovre, passò il capo che nel suo primo viaggio aveva chiamato Alfa ed Omega: oggi lo si chiama Maysi: indi governando al sud, penetrò nel porto ammirabilmente sicuro e spazioso di Guantanamo. Presa terra collo Stato maggiore, e l'interprete Diego Colombo, capitarono in mezzo agli apparecchi di un copioso banchetto, innanzi a fuochi abbandonati; quivi era copia di pesci e d'iguani. Gli Spagnuoli si allegrarono di esser giunti in buon punto, e fecero provvisione di vettovaglie fresche. Gl'indigeni si eran ascosi; se ne videro molti in agguato sopra un monticello; e a forza di segni benevoli un di essi s'indusse ad approssimarsi. Siccome l'idioma lucaiano era meglio compreso su questa costa che alla Spagnola, così tornò facile di assecurarlo. In breve i suoi compatriotti accorsero solleciti e curiosi. Essi preparavano pel loro cacico un banchetto che doveva imbandire ad un suo vicino, e facevano cuocere il pesce, per preservarlo dalla corruzione nel viaggio: non si dolsero del saccheggio dato a que' viveri, e dissero che la pesca della prossima notte li compenserebbe; ma Colombo non volendone profittare gratuitamente, distribuì loro alcuni piccoli oggetti d'Europa che li colmarono di gioia. Nell'abbandonarsi, marinai e indigeni si scambiarono amichevoli saluti e strette di mano.

L'indomani l'ammiraglio continuò la via all'ovest in vista delle coste che osservava attentamente. Le sue navi erano seguite da gran moltitudine d'Indiani in canotti, che venivano ad offrire frutti, pane di cassave, pesci, e gran vasi pieni di acqua eccellente. Come gli altri isolani, credevano gli Spagnoli discesi dal cielo. L'ammiraglio distribuì loro sonagliuzzi e campanelli, a cui essi attribuivano un prezzo infinito. Alle sue dimande, ove fosse il paese donde traevano l'oro, rispondevano additando il sud; e Colombo veleggiò a quella volta.

La domenica al primo albeggiare, attraverso la limpida atmosfera di quelle latitudini, in cui lo sguardo spazia a gran distanza, vide spuntar le cime azzurre di alte montagne: appartenevano alla Giamaica, a cui giunse dopo una giornata di navigazione. L'isola parvegli di maravigliosa bellezza.

Mentre si accostava alla riva, una flottiglia di gran canotti da guerra, montati da combattenti tutti dipinti il corpo, e col capo adorno di piume, brandendo lor armi e mettendo grida di minaccia, uscì dalle ombrose boscaglie per contrastare lo sbarco: ma alcuni doni calmarono il loro furore; onde si gettarono le áncore in un porto, che l'ammiraglio nominò *Santa Gloria*, cotanto le armonie della natura ne rendevano il soggiorno delizioso, e facevangli come pregustare alcunchè delle pure gioie de' predestinati. Indi si diresse verso un luogo conveniente al raddobbo, sendochè si era scoverta nella *Nina* una via d'acqua. Un'altra flottiglia fece anch'essa le prove di contrastargli l'entrata: ma non ostante le grida selvagge e le frecce lanciate contra le caravelle, l'ammiraglio si ancorò in quella piccola baia che nominò il «Buon Porto.» Tuttavia, avendo bisogno di tranquillità per racconciare la *Nina*, e far provvigione d'acqua, reputò utile di mostrare agli indigeni che non li temeva. Le scialuppe bene armate si avviarono, pertanto, verso la riva: indi gli equipaggi scesero a terra, e fecero una scarica delle lor balestre ferendo sette od otto indigeni. Un cane entrò anch'esso a parte della zuffa, e compiè la rotta mordendo per di dietro, i fuggiaschi. Il giorno dopo i cacichi più vicini mandarono a chieder pace; poscia giunsero carichi di provvigioni molti canotti, la cui poppa e la prora erano adorne di scolture colorate, composti di un solo pezzo, e grandissimi: l'ammiraglio ne misurò uno ch'era lungo novantasei piedi, e largo otto. Qui la qualità dei viveri era migliore che nelle altre isole; i frutti avevano più sapore, e i fiori più fragranza.

L'ammiraglio prese possesso di quest'isola nella solita forma; vi alzò la Croce colle usate preghiere, e, mettendola sotto la protezione dell'Apostolo delle Spagne, le impose il nome di San Giacomo. In tre giorni fu compiuta la riparazione della caravella, e Colombo, dopo seguita la costa per venticinque leghe senza trovare il menomo indizio d'oro, si volse sopra Cuba, per sapere finalmente s'era isola o continente: pensava sciogliere la quistione correndo le coste cinquanta o sessanta leghe.

Il 18 maggio, riconobbe un capo avanzato che nominò Santa Croce. La costa, che fino a quel punto si stendeva al-

l' Occidente, formava tutto ad un tratto un gomito immenso e si dirigeva al Nord. Tempesta, quale non fu mai che europeo ne provasse una simile in quei climi, fecegli correre gran pericolo: quando cessò, si trovarono in mezzo a scogli a fior d' acqua, ad isolotti fra cui si avanzarono manifestamente guidati dalla Provvidenza. Un numero infinito di bassi-fondi formavano colà una maniera di labirinto: a vederli somigliare mazzi di verzura e di fiori, Colombo li chiamò collettivamente *i Giardini della Regina.* I suoi ufficiali lo supplicavano di uscir di là, ove l' indietreggiare non era men difficile dell' avanzare: si correva il risico di affondare ad ogni istante: colpi di vento, che venivano da diverse parti, costringevano a continue manovre. Impendeva doppio pericolo, a motivo degli scogli che minacciavano le chiglie e del fondo pantanoso che non tratteneva le áncore.

Fenomeni particolari attiravano l'attenzione dell'ammiraglio. I capricci dell' atmosfera presentavano una periodicità atta a sorprendere quel grande osservatore. Ogni mattina il vento veniva dall'est, ogni sera dall'ovest; e sull'entrar della notte nubi sinistre giungevano dall' Occidente, e si sviluppavano sul zenitth, presentando nelle loro profondità baleni seguiti da tuoni: ma appena la luna appariva sull' orizzonte, tai minaccianti apparenze si dileguavano incontanente. Queste singolarità atmosferiche, e questo numero prodigioso di picciole isole recavano Colombo a credere di essere nell' arcipelago dei cinque mila isolotti situati all'estremità dell' India, di cui parlano Marco Polo, e Mandeville; nè voleva abbandonarlo prima di averlo perfettamente riconosciuto.

Seguitò, pertanto, in mezzo ad incessanti pericoli, e fatiche incredibili, l'esplorazione di quelle isole, disseminate non meno di bellezze, che di pericoli: la maggior parte era disabitata: nella più grande, che l'ammiraglio chiamò Santa Maria, trovò capanne i cui abitatori fuggirono, quantità di oche, di aironi e quattro cani muti di ignobile aspetto, che gl' indigeni ingrassavano per poi mangiarli. Una vegetazione gagliarda occultava infiniti uccelli marini, cormorani, alcatraz ed anitre. I voli e le grida di papagalli d' ogni colore animavano quelle solitudini.

L'ammiraglio passò quasi un mese a solcare pericoloso arcipelago: molte volte discese sulla costa di Cuba per indagare s' era un' isola od un continente.

Alcuni selvaggi dicevano che Cuba era un'isola; ma quasi tutti si accordavano a riconoscere che la sua riva si estendeva indefinitamente. L' incertezza di Colombo crebbe a motivo, che, nella parte più occidentale del littorale, l' interprete cessò di essere compreso: ridotto a farsi intendere a gesti. Questa imperfetta traduzion del pensiero indusse l' ammiraglio in un errore quasi inevitabile: credette comprendere che all' Occidente regnasse un cacico chiamato Magon o Mango: un arciere della spedizione, cacciando ne' boschi, aveva da lungi veduto un uomo vestito di bianco, come il cappellano della *Santa Clara*; indi ne vide due; e più lontano una trentina: per prudenza, era tornato precipitosamente alle navi. L'ammiraglio aveva immantinente mandato due drappelli alla scoperta; ma l'uno di essi non potè procedere innanzi più di mezza lega, a motivo dello spessore delle foreste; e l' altro, che doveva percorrere la spiaggia, vedendo sull' arena le fresche impronte di zampe mostruose, si affrettò di tornare alle navi. Queste circostanze, associate a' nuovi influssi ed al racconto de' viaggiatori sul paese di Mangu o Mangon, del paro che le tradizioni sul Gran Kan, di cui l' Oceano bagnava gli Stati, persuasero l' ammiraglio che toccava all' estremità delle Indie.

Continuò, dunque, la sua navigazione al nord-ovest, e trovò da capo gruppi d' isolotti; riconobbe trammezzo quelli la grande isola de' Pini; e pensando che di quivi si diffonderebbe il Vangelo ne' piccoli arcipelaghi, Colombo la chiamò l'*Evangelista*. Notò la direzione della costa verso il mezzogiorno; nuova circostanza che venne a confermare le sue congetture per la sua conformità cogli scritti de' viaggiatori. Di nuovo seppe dagl' indigeni che non conoscevano punto i limiti di quella costa, quantunque l' avesse seguita per oltre venti giorni. La conformità di queste testimonianze, e di queste coincidenze mutò i suoi dubbi in certezza. Siccome importava onde render vani i tentativi del Portogallo, di prendere il più presto che fosse possibile signoria della terra-ferma, l'ammiraglio fece procedere alla ricognizione

autentica della scoperta del continente di Cuba, riputato il principio delle Indie.

A tal effetto, il notaro reale della spedizione dovette raccogliere le deposizioni degli uomini di mare, sotto forma di esame, e tesserne processo verbale alla presenza di quattro testimoni. Perciò, il giovedì, 12 giugno 1494, Fernando Perez de Luna, notaro regio, andato a bordo d'ogni caravella, assistito da Diego Tristan e Francesco Morales, ambedue domiciliati a Siviglia, Pedro de Ferreros, mastro di casa, e Lopes de Zuniga, scudiere scalco, ambedue ufficiali domestici « del signore ammiraglio, » compilò il suo atto a bordo della *Santa Clara.* Questo processo verbale prova che gl'Indiani hanno dichiarato che la costa si estende ad oltre venti giornate, senza che si sappia dove finisca; che gli uomini di mare, piloti e marinai, avendo consultato le loro carte, e riflettuto prima di rispondere, hanno tutti affermato, sotto giuramento, che non avevano mai nè veduto, nè sentito dire che un'isola potesse offrire trecentotrentacinque leghe di coste, dall'occidente al levante, senza che se ne vedesse la fine; e che essi giudicano quella essere terraferma.

Erano nelle caravelle cinquanta uomini di mare, fra' quali piloti rinomati e maestri in cosmografia. Nessuno emise intorno a ciò il menomo dubbio. Tutti sapevano le particolarità sulle quali l'ammiraglio fondava le sue congetture, ed erano intimamente persuasi che Cuba segnava il principio delle Indie. Su questi dati Colombo aveva concepito l'audace itinerario, mercè cui intendeva ricondursi in Ispagna per l'Asia, ed il Mediterraneo.

Dio solo e gli Angeli sapevano allora la forma del nuovo continente, l'immensità del mare Pacifico, la distanza che separava Cuba dalle coste della China e dell'Arcipelago indiano. L'inevitabil errore di Colombo, da cui non avrebbe potuto andar esente che per rivelazione divina, serve a mettere in rilievo la fecondità del suo genio, e l'ardimento delle sue induzioni. Nel suo piano impraticabile brilla la prima idea di circumnavigazione. Senza l'interposizione del continente americano, cui niente poteva far sospettare, egli sarebbe effettivamente giunto,

continuando a navigare all'ovest, alla penisola di Malacca: sarebbe entrato ne' mari frequentati dagli Arabi, e anticamente conosciuti dai mercanti romani; avrebbe abbordato alla Taprobana, all'isola di Ceylan; sarebbe andato pei mari del Gange e del Golfo Persico sino al mar Rosso; indi, traversato il deserto di Arabia, avrebbe visitato i Luoghi Santi, costante oggetto della sua sollecitudine e del suo eroico ardore: poscia, imbarcandosi a Jaffa, sarebbe tornato in Ispagna, percorrendo nella sua maggiore lunghezza il Mediterraneo. Ma la deficienza de' viveri, il cattivo stato delle caravelle, lo scoramento degli equipaggi lo costrinsero a ricalcare la strada dianzi fatta.

Colombo non cedette che all'imperiosa necessità. Le sue navi logore dalle frequenti scosse, le sue catene ed áncore guaste dai coralli nel toccare i bassi-fondi, le vele lacerate e mezzo marcie, le provigioni consumate, il biscotto guasto, violentarono la sua risoluzione: bisognò tornare indietro.

In mezzo a questi pericoli, e mentre le caravelle contrastavano coi banchi di madreperle, e coi labirinti di litofiti, in cui le aveva impigliate la sua ardente investigazione degli arcani di natura, il poeta pareggiava in lui il naturalista; e mentre godeva di quegli aspetti pericolosi, dilettavasi de' profumi che si spandevano sulle onde malfide.

§ III.

A indennità di sue fatiche, durante il corso di questa navigazione, il contemplatore della Creazione fu invitato a mirabili spettacoli. A misura che trovava le acque profonde e trasparenti delle coste di Cuba, scene animate vivificavano le solitudini dell' Oceano.

Un giorno vide sollevarsi alla superficie de' flutti una moltitudine innumerevole di testuggini dalle larghe squame, che, simile ad esercito, seguiva una direzione unica, e come sotto l' ordine di un capo andava dirigendosi al nord. Questi strani emigranti si avanzavano regolarmente, e coprivano da lungi il mare: n' era tale l' affluenza che ritardavano l' inoltrarsi delle

caravelle. Da lontani abissi misteriosamente colà convocate quelle miriadi di testuggini abbordavano la costa meridionale di Cuba per deporvi sulla sabbia uova che il sole doveva poi far sbocciare.

L'indomani una scena diversa empiè l'orizzonte di moto e di romore. Falangi di uccelli marini traversavano l'aria; stuoli di grù li seguivano, corvi si succedevano a falangi, aeree caravane, immense migrazioni venivano dagli arcipelaghi delle isole de' Pini, dai Giardini della Regina, e dalle isole più lontane de' Caiman; e, quasi avessero convegno a giorno fisso, si dirigevano passando per Cuba verso un punto sconosciuto.

Questo passaggio fu seguito dall'arrivo silenzioso, ma lucente di più leggeri ospiti dell'aria. Farfalle dalle ali riccamente svariate occuparono l'atmosfera: quasi mobile tenda, passando sopra le navi intercettavano colle compatte lor masse i raggi del sole, davano di cozzo contro gli alberi e il cordame, e ne cadeva buon numero sul cassero delle caravelle; a sera, il vento d'ovest e le forti ondate dispersero nello spazio quella fragile popolazione.

Continuando il suo cammino, Colombo rientrò in quelle strane acque, che avevano dianzi incusso tanto timore negli equipaggi: trovò il mare denso e bianco che aveva valicato prima di giungere all'Evangelista. Le onde gravi e sedimentose erano di tal candore che abbagliavano la vista. A questo fenomeno locale ne successe in breve un altro non meno pauroso per l'equipaggio, ma curioso per uno spirito investigatore: il mare apparì nero come inchiostro: da Colombo in fuori, qualsivoglia altro, anche coraggioso, sarebbesi smarrito d'animo mirando quel mutamento. Ai movimenti regolari del mare si aggiungevano in vicinanza delle coste agitazioni periodiche, ogni sera, a cagione delle piogge vespertine, la copia delle quali gonfiava i fiumi alla foce. Finalmente, il 6 luglio si prese terra all'estremità del golfo, che forma la parte esteriore del capo Santa Croce. Gli equipaggi sbarcarono e si riposarono: gl'indigeni del paese si affrettarono a recar loro viveri di cui pativano gran bisogno.

Per ringraziar Dio della sua segnalata protezione in mezzo a pericoli così continui, Colombo fece erigere un altare e vi fu solennemente celebrata la Messa.

Durante la cerimonia un cacico attempato, venerabile non ostante la sua nudità, si accostò, osservando con attenzione tutto quanto si faceva: comprese che si trattava di un atto religioso. Posciachè Colombo ebbe finito i suoi ringraziamenti, il vecchio salutandolo gli offrì un canestro di belle frutte che aveva in mano, e sedendogli accanto, col mezzo dell' interprete Diego, di cui comprendeva l' idioma, gli disse: « È giusto di rendere grazie a Dio dei favori che ci concede. Pare che questa sia la vostra maniera di onorarlo, e sta bene. Mi è stato detto che tu hai precedentemente percorso queste contrade, che dianzi ti erano sconosciute, mettendovi in ispavento le popolazioni: ma non superbire di ciò: ti ricorda, te lo raccomando, e te ne prego, che, all' uscir del corpo, l'anima trova due strade; una che conduce a dimora fetida e tenebrosa, preparata per quelli che hanno desolato i lor simili; l' altra che mena a soggiorno delizioso e fortunato, disposto per chi, durante la vita, amò la pace e la mantenne fra gli uomini. Per conseguenza, se ti credi mortale, e pensi che ciascuno sarà retribuito secondo le sue opere, non fare male a persona del mondo. »

La pietà di Cristoforo Colombo, fu tocca e consolata da queste parole. Sin allora, fra gli indigeni, non aveva veduto cosa che indicasse chiara nozione della vita futura. L'ammiraglio benedisse Dio di aver conceduto questo lume agli uomini di buon volere, rilegati in sì lontane regioni. Quel vecchio cacico gli ricordava uno de' giusti della legge primitiva, abitatore come Rachele di contrade idolatre. L'ammiraglio rispose per mezzo dell'interprete, ch'era venuto dall'estremità dell' Oceano in quel paese, inviato da' suoi Sovrani per insegnare la vera religione, far regnare la giustizia, frenare i disumani Caraibi, e proteggere le nazioni pacifiche.

A questi annunzi il cacico non potè per la tenerezza trattenere le lagrime; indi con suo stupore immenso, udì dall' interprete lo splendore de' Monarchi di Spagna. Penetrato della grandezza

di quegli ospiti, e attirato dalla maestà del loro capo, annunziò improvvisamente la sua risoluzione di volerli seguire. Dimentico de' suoi anni, voleva valicar l'Oceano per andare a contemplar le cose, la cui descrizione suscitava il suo entusiasmo: ma la moglie e i figli gli si gettarono ginocchioni dinanzi, supplicandolo di non abbandonarli; sentì pietà della loro desolazione, e consentì a rimanere col suo popolo.

Il vecchio cacico aveva osservato la natura, viaggiate le isole vicine, e strette relazioni con Hispaniola, dove conosceva alcuni capi: i suoi viaggi lo avevano addotto molto innanzi verso l'occidente di Cuba. Le sue risposte contribuirono a confermar Colombo nell' idea, che trovavasi sui confini di un continente.

Durante i pochi giorni che gli Spagnoli passarono sulla riva di quel fiume, ch' ebbe nome *fiume della Messa,* gl' indigeni li colmarono di provvigioni. L'ammiraglio ristaurò alquanto le navi; prese acqua, legne, viveri freschi, e pesce arrostito; e il 16 luglio trasse sopra Hispaniola. Sul punto di passare il capo Santa Croce, una improvvisa burrasca violentissima lo sorprese, e poco mancò nol facesse naufragare. La sola prontezza della manovra lo salvò: in un istante i marinai montati sulle verghe avevano piegato le vele. Ma la *Santa Clara* era talmente stata guasta dagli scogli, che faceva acqua da varie parti, e gli sforzi de' calfatti e l'uso continuo delle pompe potevano appena trattenerla a galla. Per giunta di mali, i viveri mancavano; ogni uomo non aveva ciascun giorno che un biscotto e una piccola misura di vino. Volendo l'ammiraglio condividere la penuria comune, si contentava di una razione da marinaio. Il pericolo fu sì grande che scriveva alla Regina, nel narrare i travagli di quella navigazione « faccia Nostro Signore che le mie fatiche profittino al suo santo servizio e a quello delle Vostre Altezze. Quanto a me, niuna cupidigia od ambizione mi farebbero esporre mai più a tante fatiche e pericoli: non passa giorno in cui non mi veda vicina ogni momento la morte. » Le onde infuriavano con tale violenza, che immersero sotto l'acqua tutto il cordame della *Santa Clara.* L'equipaggio non isperava più soccorso umano Nell'imminenza del naufragio, Dio soccorse al suo servo, e gli permise di

riparare in una baia del capo Santa Croce, ove gl'indigeni gli recarono pane di cassave, pesci cotti, uccelli, e frutti d'ogni specie.

L' ammiraglio spese tre giorni a far riposare gli equipaggi, ed a riparare i guasti della sua nave. Durando il vento contrario ad attraversare la sua andata ad Hispaniola, spiegò le vele il 22 luglio, e viaggiò di nuovo verso la Giamaica, per finire di riconoscerla. Qua pure tempeste regolari l' assalivano tutte le sere; le sue navi e le sue genti ne soffrivano fortemente. Ricercando la cagione di questa particolarità, il suo spirito investigatore la trovò nell'abbondanza delle foreste, e nell' elevazione de' dossi isolati coronati da una vegetazione impenetrabile: notò che le piogge, per lo passato regolarissime anche alle Canarie, a Madera e alle Azzorre, erano di molto scemate dappoichè una gran parte di lor boschi era stata tagliata.

Essendosi il vento voltato al nord-est, l' ammiraglio veleggiò verso la Spagnola, e andò così sicuro alla volta della colonia, che l'indomani, 20 agosto, giungeva al capo occidentale di quella, totalmente sconosciuto, e che pose sotto l'invocazione dell' arcangelo San Michele. Il sabato 23, un gran canotto, che portava un cacico, si accostò alle caravelle, dicendo ad alta voce in castigliano: « ammiraglio, ammiraglio, donde congetturate voi che questo capo debba essere d' Hispaniola? » Diffatti, egli nol sapeva; vi si trovava, nondimeno, venuto in diritta linea e con tale precisione che sapea di prodigio. Il suo disegno era di andar diritto alle isole Caraibe.

Considerando quella razza empia che da molti secoli desolava gli splendidi soggiorni apparecchiati dalla Provvidenza alla pace ed alla felicità de' suoi figli, ricordando la permanente violazione delle leggi dell'umanità di cui essa bruttavasi, la sua ghiottoneria omicida, l'impunità onde s'inorgogliava, le stragi che faceva di popolazioni pacifiche, le quali fremevano di orrore al solo suo nome; Colombo, io dico, considerando la iniquità di quel popolo, risolvette di renderselo soggetto, di costringerlo a lavorare a pro delle tribù che dianzi decimava, attirando così la riconoscenza dei beneficati e liberati verso i Cristiani, di cui era sperabile che fossero per abbracciare la religione. In aspet-

tazione che la Regina decidesse intorno que' feroci antropofagi, egli voleva colle sue caravelle e scialuppe, correre l'arcipelago caraiba, frugare ne' covi de' mangiatori d'uomini, incendiare le loro capanne e i loro canotti, per impedirli di continuar più oltre nei loro misfatti: sperava, almeno, di riuscire a renderli impotenti, ed obbligarli a starsene nelle lor isole, cessando dal trasportarvi umane vittime per divorarle.

Sostenute nuove tempeste, il 24 settembre, l'ammiraglio riconobbe il capo più orientale della Spagnuola, e gli diede il nome dell' Arcangelo Raffaele. Non ostante i guasti delle caravelle, sendosi il mare abbonacciato, si dirigeva sui Caraibi, di cui bramava ardentemente distruggere l'impero; ma non piacque a Dio che il suo servo, messaggero di pace, e che s'aveva ad emblema la dolce Colomba, adempiesse una missione di castigo vendicatore. Appena ebbe oltrepassata l'isola Mona, sospinto da un vento favorevole verso i covi de' cannibali, la possanza invisibile che lo aveva sino allora sostenuto, gli venne improvvisamente meno, e Colombo, abbandonato alle leggi della natura, ne subì gl'influssi.

Correvano, in quel dì, cinque mesi in punto dacch' era partito dalla Spagnola.

Durante cento cinquanta giorni consecutivi, il suo interrogare la natura, la sua investigazione delle acque, dell' aria, del suolo, la sua contemplazione delle opere da Dio, i suoi rapidi slanci verso l' Autore di quelle maraviglie, i suoi tentativi per penetrare i segreti di questo globo, gli sforzi della sua intelligenza per iscegliere tra le interpretazioni contraddittorie degli indigeni, e giungere a qualche verità geografica, e sovra tutto la sua così lunga lotta contro gli elementi, avevano esaurite le sue forze. Il sentimento della sua malleveria, la necessità di dirigere egli stesso costantemente una sì difficile navigazione, molta parte della quale non fu che una incessante tensione dello spirito e del corpo per salvare ogni cosa, avevano fatto tacere in lui i bisogni della età, e della salute, guastatagli dalle fatiche, dagli stenti e dalla privazione di sonno. Pareva che le difficoltà e i pericoli ravvivassergli la energia: ma nel punto che il mare fu queto

e il vento propizio, il suo vigore si dileguò ad un tratto, e la natura riprese i suoi diritti.

Ciascuno de' suoi organi si rilassò in braccio ad un profondo sonno: cervello, occhi, gambe cedettero ad una fatica che oltrepassava la umana vigoria: essendo generale lo sfinimento, tale doveva esser eziandio la riparazione. V' ebbe, pertanto, in lui una sospensione assoluta delle facoltà fisiche e morali, un completo letargo. Se non vi fossero state le lente pulsazioni del cuore, e la flessibilità delle membra, si sarebbe creduto che quell' anima sublime era tornata al suo Creatore.

In quella circostanza, i piloti considerata l' impossibilità di navigare sopra i Caraibi con caravelle fracassate, mezzo annegate, e quasi senza savorra, si diressero all' Isabella.

§ IV.

Due mesi prima che partisse Colombo pel suo secondo viaggio, il Portogallo aveva diretto alla Castiglia una protesta contra le Bolle dei 3 e 4 maggio 1493, le quali, a suo dire, erano un' usurpazione dei diritti ond' era stato precedentemente investito.

Temendo che si rompessero le buone relazioni esistenti con quel suo alleato, la corte di Castiglia volle esaminare attentamente quel richiamo. Il 30 luglio 1494, Isabella incaricò don Guttierre di Toledo, cugino del re, professore all' università di Salamanca, di mandarle senza ritardo, a Segovia, i maestri in astronomia ed in geografia, che giudicava più capaci per conferire coi piloti che aveva radunati. Il gran cardinale di Spagna scrisse il 26 agosto al dotto lapidario di Burgos Ayme Ferrer, che trattava da amico, di venirne in tutta fretta colle sue carte e co' suoi stromenti di matematica per una verificazione di misura. Questo Lapidario, uomo di fede sincera, naturalista, viaggiatore, geografo, fu invitato a dire il suo parere sulla controversia surta fra i due Stati.

Tuttavia, mentre si avviava l'accordo colla Castiglia, il Porto-

gallo faceva pratiche operose con membri influenti della corte pontificia, usando di tutte le arti della diplomazia per ottenere dalla Santa Sede la sospensione, o l'annullamento delle Bolle concedute alla Spagna. Ma alle osservazioni motivate dai cosmografi portoghesi, alle istanze e sollecitazioni del re Giovanni II, il Papa rispose puramente e semplicemente di avere già in prevenzione rimossa ogni contesa, tirando una linea di demarcazione dall' un polo all' altro; e che la sua donazione era irrevocabile. Avendo, dal canto suo, la corte di Spagna partecipato alla Santa Sede i lagni del Portogallo, il Papa fece anche a lei la medesima risposta.

Nondimeno il Portogallo non si tenne vinto, e tornò a importunare la Santa Sede, facendo valere il suo primato nelle scoperte marittime, le sue intenzioni pie, ed alquanto considerazioni tratte dalla scienza geografica: ma ogni suo sforzo tornò vano e il Papa fu irremovibile. La Santa Sede si teneva così sicura del limite fissato secondo i dati forniti da Cristoforo Colombo, che intimò agli ambasciatori ordinari ed agl'inviati straordinari delle due Corone di riferirsene alle Bolle del tre e del quattro maggio 1493.

Una circostanza di questa contesa, trasandata sinora dagli storici, e che, nonpertanto, fa conoscere naturalmente il carattere provvidenziale della linea segnata dalla demarcazione papale, deve qui trovar luogo.

Pare che la stessa Regina di Castiglia, vedendo già possibile il matrimonio dell'infante sua figlia primogenita coll' erede presuntivo di Giovanni II, per evitare ogni motivo di discordia col suo potente vicino, con cui era già legata in parentado, non fosse menomamente aliena dal consentire che il Santo Padre rivedesse le Bolle e le modificasse in un senso più vantaggioso al Portogallo. Isabella credeva cosa semplicissima, che, a richiesta di lei, il Santo Padre ristringesse un privilegio conceduto in suo favore: e reputava tanto sincera la cosa, che, scrivendo a Cristoforo Colombo il 5 settembre 1493, parlavagli di una rettificazione delle Bolle come di un fatto già ottenuto. La Regina di Castiglia univa le sue istanze a quelle di Giovanni II. Accor-

datesi così insieme le due parti interessate, parea che la modificazione della Bolla non dovesse tardare.

Ma quando nella Bolla di scompartimento il Santo Padre dichiarava di aver fatto la sua donazione per impulso spontaneo della propria liberalità, senza riguardo ad alcuna istanza, ed operando in virtù delle prerogative apostoliche, egli attestava una verità non meno formale che imponente. Perciò, rispettando egli stesso quella donazione incomparabile, indipendente d'ogni movente umano, ed a cui mostrava per primo, di riconoscere il carattere d' una benedizione divina, il Sommo Pontefice rimase immoto nella sua precedente determinazione: rifiutossi alle modificazioni proposte dalla Spagna, nè fece caso veruno degli ostinati richiami e delle supplicazioni ossequiose del Portogallo. Il Santo Padre aveva sentenziato in qualità di Capo della Chiesa; la sua parola già sussisteva nel tempo, irrevocabile come la perfezione e la indifettibilità. Tuttociò è strano e maraviglioso. In tale occorrenza il più gran santo e il più gran genio, associati, non avrebbero potuto far meglio di Alessandro VI. Tuttavia, affine d' imporre un termine a que' lagni, e per provare l'immutabilità della sua risoluzione, il Papa pubblicò, il 26 settembre, una Bolla, colla quale, mentre confermava la sua donazione al Re di Spagna, la estendeva invece di restringerla. Questa Bolla assumette titolo dal suo oggetto, e fu chiamata, in diplomazia, la Bolla di estensione, *Bula de extension.*

Da quel punto la controversia si trovò ristretta fra le due corone.

L' ostinazione del Portogallo, e la condiscendenza della Spagna, la qual mirava a non alienarsi un alleato, cui nuovi legami di sangue dovevano stringerla sempre più, fecero che di comune accordo, esaurita ogni finezza diplomatica, fu deciso, in un trattato firmato il 7 giugno 1494 nella città di Tordesillas, di stare a ciò che determinerebbe una commissione di dotti, composta in numero eguale di Castigliani e di Portoghesi, incaricata di correggere i pretesi errori della Bolla. Nondimeno, come se avesse sentito il pericolo di metter mano alla decisione pontificia, Isabella non si determinò che tardi, il 5 giugno, solo due

giorni prima della firma del trattato, ad eleggere i suoi plenipotenziari; mentre fin dal dì 8 marzo il re di Portogallo aveva fatto la scelta de' suoi. La Regina nominò, per la Castiglia, l'intendente generale della corona, don Enrico Enriquez, il commendatore di Leone don Gutierre de Cardenas, e il dottor Maldonado di Talavera, antico vice-presidente della dotta giunta a Salamanca. Il re Giovanni II aveva nominato pel Portogallo, don Ruyde Souza signore di Sagres, suo figlio don Joam de Souza, e il licenziato Arias de Almanada.

Quale fu il risultato della condiscendenza della Castiglia verso l'ambizione sospettosa del Portogallo, e che cos'avvenne del mutamento fatto alla decisione della Santa Sede?

Questa è cosa che vuol essere chiarita.

Quando approvava in Vaticano il calcolo fatto da Cristoforo Colombo nella cella della Rabida, quando faceva lo scompartimento dello sconosciuto e del futuro, accettando la linea di demarcazione indicata dal Rivelatore del Nuovo Mondo, il Papa, senza dirlo, dava alla Spagna la metà del nostro globo, il Nuovo Continente nell' integrità della sua estensione!

Non potendo credere a questa incomparabile immensità di munificenza, reputando assai da meno del vero la donazione della Santa Sede, consentendo a impicciolirla piuttosto che scontentare un vicino di cui bramava l'alleanza, la Castiglia secondò il Portogallo; e, disconoscendo il carattere apostolico e provvidenziale del privilegio ond' era stata insignorita, permise a' suoi commissari di modificare coi loro calcoli i supposti errori della Bolla. I dotti Portoghesi con orgoglio mirabile, e i Castigliani con dabbenaggine egualmente mirabile, non facendo caso della deliminazion pontificia, come se non fosse mai esistita, non degnando pur di mentovarla od alludervi, convennero di tirare un' altra linea, corrente dal polo artico al polo antartico, che passava a trecento settanta leghe all' occidente delle isole del Capo Verde: questo era un indietreggiare di dugento settanta leghe la linea fissata dal Santo Padre.

Ora, in questo indietreggiamento di dugento settanta leghe, la proiezione della nuova linea, invece di arrivare al polo sud, senza tagliare alcuna terra, andava a scontrare il capo Sant'Ago-

stino, e tutta la parte del Nuovo Continente che si avanza all'est nell' Atlantico.

Dunque:

Per avere disconosciuto l'apostolato di Cristoforo Colombo, per aver dubitato della scienza ispirata della Santa Sede, per essersi creduta più equa del Sommo Pontefice verso i diritti del Portogallo, per avere osato correggere la Bolla, la Spagna perdette il suo privilegio esclusivo sul Nuovo Mondo, e il vasto impero del Brasile fu acquistato al Portogallo.

Gli storiografi reali di Spagna si mostrano sorpresi della grandezza della dotazione assegnatale dal Santo Padre, e deplorano la debolezza della commissione, che, sotto pretesto di quel perfezionamento geografico, consentì a tale spostamento della linea. La più recente storia di Spagna, pubblicata in Francia [1], riconosce altresì, che, per non essersi riferita in ciò alla Santa Sede, la Castiglia perdette il Brasile.

I commissari pienamente soddisfatti della loro scienza, passando sotto un disdegnoso silenzio la demarcazione papale, avevano preso il loro partito con una strettezza di vedute ed un'aridità degne di matematici. Nondimeno i loro prosontuosi calcoli non posavano sopra alcun dato cosmografico; laddove la linea tracciata dal Sommo Pontefice precisava un luogo de' più importanti sulla superficie del globo, il più degno de' nostri studi e delle nostre investigazioni. Tocco involontariamente da questa maravigliosa previsione della Santa Sede, il grande Humboldt ha notato la niuna significazione delle misure fissate dalla commissione dei dotti, la qual pretendeva di fare una divisione più ingegnosa o più esatta di quella di Alessandro VI. L' illustre Protestante dice, parlando de' mezzi cercati allora per determinare sulla terra e sul mare una linea di demarcazione imaginaria: « lo stato della scienza e l'imperfezione di tutti gli strumenti che servivano sul mare a misurare il tempo o lo spazio, non permettevano ancora, nel 1493, la soluzione pratica di un problema così complicato. In tale stato di cose, papa Alessandro VI, arrogandosi il diritto di dividere un

[1] Rosseeuw-Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*, tom. VI, p. 116.

emisfero tra due potenti imperi, rese, senza saperlo, servigi segnalati all' astronomia nautica, ed alla teorica fisica del magnetismo terrestre. »

Notando altresì l'oltraggioso silenzio della commissione intorno alla linea di demarcazione pontificia, Humboldt dice più innanzi: « le linee delle deliminazioni papali meritavano di essere menzionate esattamente, perch' esse hanno avuto una grande influenza sugli sforzi tentati per perfezionare l' astronomia nautica e i metodi di longitudine. »

I nemici della Chiesa, e i detrattori del papato, mentre contrastano a questo il diritto di tal sorprendente donazione, son obbligati di confessare la sapienza del suo operato, e la grandezza della rimunerazione concessa allo zelo cattolico della Spagna. Lo stesso Montesquieu, apprezzando nel suo complesso la decision pontificia, parla della « celebre linea di demarcazione, » e, secondo la sua espressione di magistrato, trova che in tal modo papa Alessandro VI « sentenziò di una gran controversia. » Dopo avere tentato sulle prime di accagionare d'imprudenza il limite decretato dal Sommo Pontefice, Washington Irving è costretto finalmente a rendere omaggio alla « linea di demarcazione da un polo all' altro, così saviamente segnata da Sua Santità. »

Sia pur uno di qualsivoglia credenza, e facciasi a considerar la cosa sotto qualsivoglia aspetto; in questa controversia venne fuori un fatto riconosciuto da tutti inconcusso; ed è che la Santa Sede ebbe più fede in Colombo di quello ne avesse la corte di Castiglia. Il rivelatore del globo fu meglio giudicato dalla Chiesa che dal Governo a cui si era dedicato; e perch' esso ardì mettere in dubbio l' infallibilità apostolica, e antepose la prudenza dell' uomo, e la sua pretesa scienza all' autorità sovrana, che aveva da principio invocata, la Spagna immiserì il proprio privilegio, e scemò senza saperlo la sua magnifica dotazione.

Se ci facciamo ad esaminare con occhio imparziale i documenti di questo conflitto fra le due potenze cattoliche, conflitto che la suprema sapienza del Papato aveva saputo prevenire, non ci possiamo trattenere da un sentimento di sorpresa e rispetto, veggendo come gli avvenimenti sieno venuti a giustificare ad un

tempo le previsioni, la certezza e le benedizioni della Santa Sede. Qui la Chiesa aveva operato alla foggia della Provvidenza, che nelle sue ricompense supera sempre l'aspettazione umana. Per essersi arrogata far meglio della Provvidenza la Spagna perdette la miglior parte del dono stupendo ch'erale stato attribuïto. Affine di castigare il suo orgoglio, Dio non fece altro che abbandonarla a sè; l'adempimento de'suoi voti e desiderii fu la sua prima punizione.

CAPITOLO QUINTO

Colombo trasportato moribondo all'Isabella vi trova il suo secondo fratello Bartolomeo, il geografo, di cui erano più di otto anni che non aveva notizie. — L'ammiraglio si ristabilisce prontamente. — Colombo riceve la prima lettera che sia giunta dall'Europa nel Nuovo Mondo. — Supplemento di mobili e di provvigioni scelti per lui dalla Regina. — Eccessi commessi durante la sua assenza. — Procedere odioso del comandante Pedro Margarit e del padre Boil. — Cospirazione generale dei Cacichi. — Fedeltà di Guacanagari, per l'affezione che portava a Colombo. — Viene a trovar l'ammiraglio, e gli palesa il complotto.

§ I.

Ciò che la *Santa Chiara* portava nel suo castello di poppa, sotto nome di ammiraglio, era un corpo immobile, e senza coscienza dell' esser suo. Il 29 settembre la flottiglia entrò il porto cotanto desiderato: la colonia si allegrò del suo ritorno; chè cinque mesi d'assenza avevano fatto temere che fosse perita. Finalmente dopo un sonno di cinque giorni e di cinque notti, una voce molto ben conosciuta dal cuore dell'ammiraglio lo trasse dal suo letargo. Risvegliandosi si trovò nelle braccia del suo secondo fratello, don Bartolomeo Colombo, di cui non aveva da oltre otto anni avuto alcuna notizia. L'altro suo fratello Diego gli era presso porgendogli le più tenere cure.

L'ammiraglio si trovò sollevato da questo incontro insperato, e incontanente cominciò a riaversi. Per una natura sì amante e piena di squisita sensibilità, qual era quella di Colombo, la gioia del cuore doveva essere il rimedio più efficace. La soddisfazione dell' amore fraterno fu la medicina più acconcia. La Provvidenza aveva procacciato questa consolante sorpresa al suo servo: ei trovava ne' suoi due fratelli un appoggio fedele, nel tempo, appunto, in cui i tradimenti e le nimicizie liberamente fomentate, gli rendevano più che mai necessario il loro attaccamento.

Noi l'abbiamo detto, e avremo occasione di ripeterlo: nella vita prodigiosa di Cristoforo Colombo, tutto è esempio ed insegnamento: gl' incidenti che le si riferiscono, uomini e cose, hanno anch'essi la loro istruzione. La sua storia è il compendio dell'intera umanità. Se il quadro della famiglia del vecchio scardassiere di lana genovese è un modello da proporre ad ogni famiglia di operai, l'imagine della union fraterna, che strinse l'uno coll'altro i suoi tre figli con legami inalterabili per tutta la loro vita, non è meno confortevole ad ogni cuore gentile.

Siccome da questo punto i due fratelli di Cristoforo Colombo sosterranno un personaggio ragguardevole nelle cose della colonia, e parteciperanno alla vita politica dell'ammiraglio, non è inutile sapere, anzitutto, quali erano i due soccorritori che la Provvidenza mandava al suo messaggero.

Bartolomeo Colombo era partito da Lisbona nel 1485 per andare, in nome di suo fratello, a proporre al re d' Inghilterra la scoperta, che il Portogallo aveva ricusato d'intraprendere. La nave su cui trovavasi fu presa da pirati, che spogliarono interamente Bartolomeo, e, dopo condottolo seco, lo abbandonarono sopra una spiaggia sconosciuta. Gli bisognò tutta la energia di cui era fornito per uscir dalla miseria, in cui languì lungo tempo, e giungere a provvedersi delle cose necessarie per compiere il suo viaggio: consumò diversi anni in lavori ingrati, fabbricando sfere e carte pe' marinai, prima di trovarsi in istato di potere sbarcare in Inghilterra. Quivi dovette primieramente imparare la lingua del paese, cercare di crearsi i mezzi onde vivere, procacciarsi qualche protezione, e istruirsi delle abitudini e del cerimoniale della corte. Solo a mezzo l'anno 1493 ottenne udienza dal re Enrico VII. Il monarca gradì i suoi progetti; per rendere la sua dimostrazione più sensibile, Bartolomeo aveva dipinto un bel mappamondo: il suo ragionamento fu così chiaro e concludente, che il Re accolse immediatamente quella idea, dichiarò d'incaricarsi di tutte le spese dell'impresa, e proposegli patti, che non sappiamo bene quai fossero; solo sappiamo che Bartolomeo partì incontanente in cerca di suo fratello.

Mentre andava in Ispagna, passando per Parigi, la nuova

della scoperta del Nuovo Mondo e del ricevimento trionfale di Colombo arrivava a Londra. Il re di Francia, Carlo VIII, accolse con onore il fratello dell'uomo che aveva aggrandita la terra. Egli stesso raccontò a Bartolomeo quell'avvenimento, e l'elevazione di Colombo alla carica di ammiraglio, e di vice-re. Sapendo che andava in Ispagna, traversando i suoi Stati, gli fece graziosamente accettare cento scudi d'oro per sostenere le spese che fosse per fare nel suo regno.

Nonostante tutta la sua sollecitudine, Bartolomeo arrivò a Siviglia che l'ammiraglio già era partito pel suo secondo viaggio. Andò a prendere i nipoti Diego e Fernando da sua cognata donna Beatrice Enriquez a Cordova, ove studiavano; li condusse a Valladolid, e li presentò alla corte. La Regina trovò i due fanciulli ben educati, si congratulò col loro zio dell'eccellenti condizioni in cui li trovava, e, per finire di formarli, volle tenerli alla corte. Il fare marziale e cavalleresco di don Bartolomeo, la sua facilità ad apprender le lingue, il suo conversare, la sua esperienza piacquero assai al re Ferdinando, giudice eccellente delle doti del guerriero. La sua abilità qual marinaro fu riconosciuta. La Regina desiderò di acquistarlo al suo Regno, così pel suo proprio valore, come per compiacere all'ammiraglio. Bartolomeo ricevette lettere di nobiltà e il comando delle tre navi che dovevano vettovagliare la colonia: mise alla vela, appena l'arcidiacono Fonseca n'ebbe finito l'armamento. Ma quando giunse alla Spagnuola, l'ammiraglio era partito per la sua esplorazione di Cuba: finalmente si riunirono: la sua presenza alla colonia era un soccorso inapprezzabile per l'ammiraglio, che tornava rifinito da inesprimibili fatiche.

Entrato in mare pochi anni dopo suo fratello, Bartolomeo Colombo aveva navigato molte volte con lui, e aggiungeva ai lumi della teorica la sicurezza della pratica. La sua fisonomia, ch'esprimeva sincerità e gioviale umore, quando era severa, si accordava colla sua alta statura, alla quale corrispondeva una gagliardía di atleta. Il suo esteriore ricordava gli eroi di bronzo usciti dagli stampi antichi. Di una intrepidezza cavalleresca, e abilissimo nel trattare ogni arme, egli sapeva colla coscienza della sua forza e colla maschia tranquillità del suo coraggio

farsi rispettare da chicchessia. Lo si sarebbe detto nato al comando; ne aveva la sicurezza, la spontaneità, la precisione; e se il suo attaccamento non lo avesse indotto ad eclissarsi nella gloria di suo fratello, avrebbe potuto illustrarsi per suo proprio conto.

La fortuna di mare che lo gettò nudo in paese di cui ignorava la lingua, e da cui seppe sciogliersi a forza di coraggio, di paziente lavoro, di economia, e il modo con cui adempiè il suo messaggio, palesano abbastanza l'energia del suo carattere.

La sua parola era schietta e facile: la vivacità del suo stile non mancava di eleganza: in lui l'osservazione suppliva allo studio: parlava latino, italiano, portoghese, danese, inglese, spagnuolo: possedeva l'intuizione di fare ogni cosa in buon punto, l'istinto gerarchico dell'organizzazione, il tatto di governare. Quantunque fosse buon cattolico la sua pietà non era tenera ed elevata come quella di Cristoforo: ignorava le dolcezze della vita interiore; non rintuzzava sempre le aspre risposte carpite alla sua schiettezza, e gli scoppi della sua indignazione contro i cortigiani, i traditori, gli ostacoli che la vanità castigliana opponeva all'attuazione del bene.

L'altro fratello dell'ammiraglio, don Diego non somigliava a don Bartolomeo che pel suo attaccamento al primogenito. Nato mentre que' due erano in mare da più anni, Diego Colombo non era robusto al pari di loro. La sua infanzia malaticcia bisognò di grandi riguardi. Le madri si affezionano ai loro figli in ragione delle cure che loro prestano, e delle inquietudini che loro costarono. Essendo don Diego l'ultimo nato di Domenico Colombo, il solo che fosse rimasto sempre a casa, Susanna Fontanarossa lo conservò teneramente accanto a sè quanto più potè: aveva compiuti i sedici anni quando entrò fattorino dallo scardassiere di Savona Luchino Cadamartori.

Quando l'ammiraglio tornò dal suo primo viaggio, Diego dismise il mestiere paterno, per obbedire al fratello che lo chiamava a sè: presentato alla corte, si trovò subitamente capace del suo nuovo stato. La sua tenera ammirazione per Cristoforo, l'osservazione de' suoi esempi e delle sue raccomandazioni erudivanlo di ciò che gli stava bene sapere. La tenerezza

di Diego ritraeva nobiltà dal sentimento religioso. Egli ammirava nel suo fratello primogenito la doppia preminenza del genio e della pietà; lo venerava per le sue virtù; perocchè Diego no nambiva fama, onori, ricchezze: la sua improvvisa elevazione non avevagli rigonfio il cuore, perchè il suo cuore apparteneva a Dio: viveva al secolo senz'amarlo, per pura obbedienza, perchè tal era la volontà di suo fratello, suo superiore, suo capo, che risguardava qual secondo padre: non aspirava che a servir Dio, e disimpegnava i varii officii assegnatigli dall'ammiraglio, come se quelle missioni gli fossero direttamente venute da Dio, come l'impiego che Dio voleva che egli adempiesse.

La sua inclinazione lo recava alla solitudine, allo studio delle lettere, che coltivava con ardore ogni qualvolta ne aveva agio. Alle cure dell'alta amministrazione avrebbe preferito la calma dell'oscurità; ma, pieno di rassegnazione, riponeva la sua felicità in servire il suo fratello primogenito. La vera sua gloria era suo fratello; in suo fratello consisteva ogni sua ambizione. Quanto a lui, non desiderava altro che di vivere ritirato, sconosciuto agli uomini, noto a Dio solo. Non pare che alcun amore terreno entrasse mai nel suo cuore. Nel segreto della sua dimora imitava i diportamenti claustrali dell'ammiraglio, recitava l'offizio ogni giorno, e si elevava sovente col pensiero al Cielo. Questo vivere pieno di annegazione, e questa esistenza volontariamente secondaria, moltiplicando senza sforzo i sacrifizi, assicuravano all'ammiraglio una vigilanza a tutte prove, mentre le doti gagliarde di suo fratello Bartolomeo mettevano a' suoi ordini l'esperienza, la previdenza, la forza, a dir breve, i mezzi d'intraprendere e di eseguire.

§ II.

Oltre le notizie che don Bartolomeo aveva recato dalla Spagna, l'ammiraglio ne ricevette in breve di più fresche da Antonio Torres, il quale giunse conducendo quattro caravelle cariche di vettovaglie, medicinali, vesti, mercanzie, e menando pel servizio dello spedale un medico ed un farmacista, ed ol-

tracciò operai e giardinieri. Le caravelle recavano altresì bestiame per formar greggi ed armenti, e diversi oggetti, gli uni destinati ai malati, e gli altri alla casa dell'ammiraglio.

Delicatamente ingegnosa nella sua sollecitudine pel rivelatore del globo, la Regina, ricordando la passione ch' egli aveva per le belle biancherie, pei profumi, per le cose semplici ma elette, e le frugali abitudini del suo vivere, volle essa medesima mettere assieme un supplemento di mobili e di provvigioni che avess'egli a trovare di suo gradimento. Queste cure graziose, spesso volgari, e solite ascondersi tra l' ombre della domestica vita, qui riescono a destare più grata emozione. L'amicizia della Regina si palesa nell'affettuosa previdenza della sua sollecitudine pel ben essere di Colombo: non fu mai tenuto conto di coteste intime corrispondenze tra quelle due anime nobilissime. Ecco ciò che mandava la Regina Cattolica al grande ammiraglio dell'Oceano.

Per la sua camera

Un letto di sei materassi coperti di tela di Brettagna, tre paia lenzuoli e quattro guanciali di tela fina di Olanda, una ricca coperta trapuntata, un piumino a frange; indi, come tappezzeria, in memoria dell'amore che portava a' paesaggi ed alle cose boscherecce, una doppia tappezzeria rappresentante alberi di Europa, con due portiere della medesima stoffa, cioè figuranti i medesimi soggetti, e un tappeto da camera smaltato di colori brillanti, che figuravano fiori: due cofani ad uso d' armadi con coperta di drappo, quattro coperte di gala, e suvvi ricamato il suo stemma gentilizio: inoltre dieci quinterni di carta per la sua corrispondenza epistolare, e buona quantità di profumi, colla giunta di venticinque libbre di acqua di rose, e altrettante di acqua di fior d'arancio.

Per la sua mensa

Quattro paia di tovaglie fine, sei dozzine di serviette o tovaglioli, sei asciugamani, due casseruole d'argento, due vasi, una saliera e dodici cucchiai d'argento, dodici candelabri dorati, e trenta libbre di candele di cera.

Per suo uso

Cento libbre di riso con una libbra di zafferano condimento consueto della minestra di riso e del pilau appo i Genovesi;

cento libbre di datteri, duecento di uve secche, cento di zuccaro bianco, cento di mele, cinquanta di confetture, una dozzina di vasi di diverse conserve, venti libbre di cedrati canditi, dodici vasi di zuccaro rosato, due olle di olive marinate, dodici faneghe di amandole, duecento libbre d' olio d' oliva, settantacinque di grasso porcino: sapendo quanto bisogno aveva d'uova perchè non ne fosse mai manchevole, la Regina gl'inviava cento galline e sei galli: finalmente perchè l'ammiraglio potesse mantener sempre l' unico suo lusso, la mondezza, gli mandava settantacinque libbre del più bel sapone.

Siccome Isabella non dimenticava mai nessuno, e d' altronde non ignorava le cure paterne dell' ammiraglio per tutte le genti della sua casa, spedivagli, espressamente per loro, dodici materassi, ventiquattro lenzuoli, dodici coperte, ottanta camicie, cento venti paia di scarpe, e cento aune di panno di Vitrè, con sei libbre di refe fino, e tre oncie di seta nera pel rattoppamento delle vesti.

Ma ciò che andava più diritto al cuore dell' ammiraglio era la soddisfazione che avevano provato i Monarchi, manifestantesi nella deferenza che gli mostravano in lor lettere: riconosceva al grazioso stile il vero pensiero della Regina. I Sovrani gli rispondevano con queste espressioni di lode, e quasi di rispetto: « Se noi fossimo stati presenti, avremmo preso il vostro parere. » Rendevangli conto de' componimenti fatti col Portogallo, pel commercio sulla costa d'Africa, e della convenzione fermata il 7 giugno colla medesima Corte relativamente alla linea di demarcazione dell'Oceano: confermavano tutte le nomine fatte da lui ai diversi impieghi; approvavano tutte le sue dimande, accompagnandole d'un' ordinanza che intimava ad ogni Spagnolo stanziato nelle Indie di obbedire all' ammiraglio qual vice-re e governatore.

Gli ordini dati all'arcidiacono Juan de Fonseca, ordinatore generale della marineria, per la continuazione delle spedizioni d'ogni genere di provvigioni alla colonia, il progetto d' istituire un carteggio regolare con Hispaniola, mandandovi ogni mese una caravella, provano apertamente l'intenzione di fondar quivi la signoria castigliana. Nelle sue preoccupazioni sull' avvenire

della colonia, Isabella non poteva dimenticare la propagazione della fede cattolica, e la conversione degl'indigeni, primo oggetto della scoperta di que' paesi: scriveva al padre Boil per risvegliarne lo zelo, e indurlo a persistere nell'impresa: procurava di evangelizzare l'indolente missionario, e lo assicurava, che con un po' di buona volontà supererebbe le difficoltà della lingua.

Una lettera della Regina, del 16 agosto 1494, era particolarmente intesa a consolare l' ammiraglio, assicurarlo, ristorarlo colla espressione delle sue soavi simpatie.

Questa lettera, la prima che sia giunta dall'antico mondo nel nuovo, è di un' intima importanza per la storia di Cristoforo Colombo: essa ricorda il vero scopo della sua scoperta con sincerità cristiana: non vi ha modo di sospettare, come ha fatto altrove maliziosamente la scuola protestante, interessi politici nell' espressione di cosiffatti sentimenti religiosi; perocchè già, da oltre un anno, la Castiglia, mercè le bolle pontificie del 3 e 4 maggio 1493, era legittimamente in possesso delle terre scoperte all'ovest nell'Oceano, onde ogni dimostrazione di zelo cattolico diventava superflua. D' altronde, questo carteggio amministrativo non era destinato ad altri che all'ammiraglio: ma il sentire interno scoppiava fuori dal cuore della pia Sovrana, parlando al messaggero della croce.

La Regina gli dice sulle prime: « abbiamo avuto gran piacere in leggere le cose che ci avete scritte: e per tutto questo rendiamo vive azioni di grazie a Nostro Signore. Speriamo che col suo aiuto quest' opera, ch' è vostra, sarà cagione che la nostra santa fede cattolica si distenderà grandemente. »

Così la gloria di Gesù Cristo, e l'accrescimento della sua Chiesa, ecco la prima parola di questa reale comunicazione. Prima di ogni particolarità di politico o commerciale interesse, si tratta della propagazione del Cattolicismo.

Dopo di avere, senza sua saputa, riconosciuto il vero scopo di Colombo, la Regina rende parimente testimonianza che quel grande concetto spetta per intero all' eroe. Isabella, che a que' di aveva seguito collo sguardo lo sviluppo, e pesate le obbiezioni de' contradditori, senza prevederlo confutava anticipa-

tamente i detrattori futuri della gloria dell'ammiraglio. La sua preziosa testimonianza stabilisce, sin dal 16 agosto 1494, che l'idea, lo scopo e il piano della scoperta furono il frutto di un'ispirazione spontanea, maturata dallo studio, non già la esecuzione pratica di una meditazione straniera, e l'attuazione di un odioso plagio, come pretesero poscia i calunniatori.

La Regina dice: « e in tutto questo una delle principali sod-disfazioni che noi gustiamo ella si è di sentire che questa impresa è stata concepita, divulgata ed eseguita dal vostro genio, dall'abilità vostra, dalle vostre fatiche. Pare a noi che tutto quello che, sin dalle prime proposte, voi ci avete detto che sarebbe avvenuto, si è nella maggior parte effettuato, così precisamente come se aveste veduto l'adempimento di ogni cosa prima di narrarcela. »

Isabella esprimeva a Colombo con qual piacere rileggeva le sue lettere, gli parlava della sua gratitudine per tali servigi, e del suo desiderio di contraccambiarli degnamente. Mentre lo ringraziava delle particolarità a lei scritte, mostrava desiderarne di più diffuse su quelle regioni di fresco aggiunte ai dominii della sua corona. Viva curiosità delle naturali cose, stimolata dal suo amore per le opere di Dio spingevala ad informarsi del numero, dell'estensione, della distanza rispettiva di quell'isole e dei nomi loro primitivi: la Regina domandava quali ne fossero le produzioni e la temperatura; perocchè correvano dispareri risguardo ai climi di quelle nuove contrade: si trascorreva perfino a pretendere che vi regnassero ogni anno due inverni e due primavere. Isabella si augurava di potere, trasportata in un baleno sotto que' cieli luminosi, contemplarvi le magnificenze equinoziali, ammirare le splendide bellezze di quella natura così ricca da creare sofferenze a forza di lusso. Non potendo spingersi alla contemplazion materiale di quelle scene imponenti, voleva, almeno, che gliene fossero spediti i vegetabili, gli animali, sopra tutto gli uccelli; perocchè diceva ella con grazia fanciullesca, « vorremmo vederli tutti. » Comprendiamo come il fervente adoratore del Verbo, il contemplatore trascendente della creazione trepidasse di una tenera gioia all'espressione di questa comunanza di simpatia e di ammirazion religiosa: si

figurava sotto le volte dell' Alambra, la Regina ritrattasi nelle sue stanze, colle sue due più intime amiche dona Beatrice, marchesa di Moya, compagna della sua gioventù, e dona Juana della Torre, scelta per alimentare col suo latte il reale infante, nobile triade animata ed illuminata dal genio d'Isabella; le vedeva cogli occhi del cuore occupate in esaminare le produzioni del Nuovo Mondo; si godeva della loro gioia, e condivideva al di là dell'Atlantico le loro emozioni.

§ III.

Epperò queste consolazioni non potevano rimediare al male che si era commesso durante la sua assenza.

Il comandante Pedro Margarit, che possedeva nelle istruzioni di Colombo per la colonizzazione spagnuola, tutti gli elementi possibili di forza, di vita, di prosperità, aveva tradito l'aspettazion dell'ammiraglio, e l'onor militare, e si era ribellato contro il Consiglio di governo. Invece di esplorar l' isola, egli era andato ad accantonarsi a dieci leghe dall' Isabella, allogando le sue genti ne' villaggi degli Indiani, ove vivevano sciolti da ogni obbligo militare, mentr' egli correva in cerca di facili piaceri. I lamenti provocati dai soprusi de' quali erano vittime gl' indigeni per opera di quella sfrenata soldatesca, giunsero a don Diego Colombo. Col parere del Consiglio, scrisse al comandante Margarit, ingiungendogli di eseguire gli ordini dell'ammiraglio: ma, invece di cedere a siffatti avvertimenti, Margarit rispose insolentemente, e trascorse semprepiù ad ogni sorta di eccessi: mostrava di avere a vile don Diego Colombo, andava all' Isabella quando gli garbava, e non si dava alcun pensiero del Consiglio, come se la sua spada fosse l'unica autorità dell' isola. I suoi soldati credevano di far onore agli Indiani rubando loro mogli, vettovaglie, oro; e consumando in pochi giorni viveri che sarebbero bastati a un terzo dell'anno.

Intanto, dopo di aver rovinato gli abitanti della Vega Reale, e fatto maledire il nome spagnuolo nella più ricca regione dell' isola, Pedro Margarit spaventato di dovere render conto di ciò, tentò prevenire il ritorno dell' ammiraglio, fuggendo sulle

navi condotte da don Bartolomeo. Siccome non poteva da sè solo impadronirsene, raccolse malcontenti, ed afforzò la sua fazione tirando a sè il padre Boil. Erano amendue catalani e non dipendevano dalla Castiglia: Pedro Margarit aveva violato tutti i suoi doveri di militare, e di capo di corpo: il padre Boil aveva dimenticato tutti i suoi doveri di sacerdote e di missionario. Questi due mormoratori, malcontenti di tutto, perchè ad ultimo erano malcontenti di sè, ingrossarono la loro fazione degl'idalghi che non potevano perdonare all'ammiraglio di averli costretti a lavorare: infamavano i Colombi, li dichiaravano uomini di ventura, stranieri, che si compiacevano ad umiliare i veri gentiluomini, per la ragione che i Colombi erano usciti dal volgo.

Il padre Boil fingeva di abbandonare la colonia per puro attaccamento ad essa: bisognava senza ritardo, diceva, andare a disingannare i Monarchi, persuasi che quel paese conteneva oro, aromi e spezierie, laddove non ingenerava altro che la febbre, e mali sconosciuti in Castiglia. Margarit e Boil macchinarono di partire, s'impadronirono di alcune navi ancorate nel porto, e fuggirono vilmente da veri disertori. Alcuni Religiosi, cui mera seduzione di veder cose nove aveva tirati alle Indie, si unirono a que' due nella loro vergognosa diserzione.

La prima missione nel Nuovo Mondo fu sterile, perchè chi la dirigeva non ne avea vocazione, ned aveva consultato Dio: era venuto fra' selvaggi per ordine della corte, come ad una missione diplomatica. Questo fatto, sul principio della scoperta, prova che nessuno è profeta se Dio non lo ha eletto, e che il ministero del Vangelo non è stato dato a tutti indistintamente. L'apostolato non si conferisce per nomina regia: per un mandato speciale occorre una vocazione speciale richiedente grazie eccezionali. Mentre il padre Boil non aveva provato che noia, aridità e disgusto delle sue funzioni, e, senza fare alcun bene, aveva cooperato a troppi mali, un povero monaco Francescano ed un religioso di san Girolamo, ch'erano venuti, ed erano quivi stati tratti da vera vocazione, in meno di un anno sapevano già la lingua più diffusa di Hispaniola, e provavano la consolazione

di pubblicare la gloria di Gesù Cristo, e i dommi della Chiesa alle tribù indigene nel loro proprio idioma.

Diremo di più: la grazia evangelica non era stata concessa da Dio al padre Boil. Lo spirito di forza e di verità, che consacra l'apostolato non poteva discendere su quello statista catalano, perchè in realtà il Capo della Chiesa non aveva eletto lui a proprio Vicario Apostolico. L'ardimento di questa affermativa potrà sorprendere, e parer temeraria: nondimeno la sosteniamo. Noi andiamo debitori alla verità, alla dignità della Chiesa, e alla giustizia della storia, di chiarire finalmente questo fatto singolare, tenuto sinora al buio anche per gli Spagnuoli: faremlo con pochi detti, per non allentare il corso della narrazione.

Risulta da irrecusabili documenti, che il padre Bernardo Boil, catalano, monaco Benedettino, è andato alle Indie nella qualità di Vicario Apostolico. Questo è un fatto patente, autentico, indubitabile, che ammettiamo per inconcusso. Nondimeno costui non era l'eletto dalla Santa Sede.

Il re Ferdinando aveva, infatti, col mezzo del suo ambasciatore, fatto presentare alla elezione del Santo Padre, qual Vicario Apostolico delle Indie, il padre Bernardo Boil, Benedettino, molto conosciuto da' suoi ministri, e familiare della corte di Aragona. Ma sapendo l'attaccamento di Cristoforo Colombo all'Ordine Serafico, e la partecipazione de' Francescani alla scoperta, il Capo della Chiesa riservava quest' onore all' umiltà di un discepolo di san Francesco; e nominò spontaneamente, con Breve del 7 luglio 1493, qual Vicario Apostolico delle Indie, il frate Bernardo Boyl, provinciale de' Francescani in Ispagna. D'altronde per la prima missione nel Nuovo Mondo, ci aveva, sopratutto, bisogno di ardente predicazione, di carità operosa, piuttosto che di salmodie in coro, di lavori di erudizione o di finezza diplomatica.

Quando giunse in Castiglia l'ampliazione della Bolla, il Re pensò che si fossero ingannati a Roma nel dinotare la persona, a motivo della somiglianza del nome; che cioè, il Papa avesse disegnato il frate Boyl volendo nominare il padre Boil: intanto, stringendo l'affare, non credette di dover ritardare la partenza

della flotta per sì poca cosa, nè sospendere l' invio de' missionari prima di aver ischiarito quel dubbio. Il padre Boil, Benedettino, presentato dal Re, ricevette avviso dell'arrivo della Bolla: nondimeno, onde risparmiargli gli scrupoli, non vennegli spedito l' originale dell' ampliazione, in cui si leggeva la vera designazione, sotto pretesto che non bisognava esporre agli accidenti del viaggio il prezioso documento, il qual fu trattenuto nella segreteria della camera reale. Noi dobbiamo aggiungere che da lungo tempo una mano prudente ha saputo fare sparire dagli archivi della Castiglia questo documento così importante; onde non ha potuto far parte della raccolta diplomatica pubblicata per ordine della corona di Spagna; e nemmeno fu trovato nelle carte di Simancas, ove conservasi la minuta della lettera di spedizione; ma l'originale della Bolla trovasi a Roma negli archivi segreti del Vaticano, e per la prima volta, il 7 febbraio 1851, n' è stata rilasciata copia, debitamente collazionata e certificata.

Fra Bernardo Boyl, provinciale de' Francescani, in Ispagna, eletto Vicario apostolico delle Indie, non conobbe la propria nomina.

Il padre Bernardo Boil, scelto dal Re, fu mandato in cambio di fra Bernardo Boyl, eletto dal Santo Padre. Agli occhi di Ferdinando, non v'era nella sostituzione che ardiva permettersi altro che una rettificazione d' indirizzo: non vedeva in ciò di mutato che una lettera nel nome, e un titolo nella persona; Boil invece di Boyl, un Benedettino invece di un Francescano: lasciando stare questa differenza di ortografia e di abito, era sempre un religioso, un uomo di costumi irreprensibili; insomma non trovava alcun inconveniente nel mandare alle Indie un Benedettino assai conosciuto a corte, invece di un Francescano che probabilmente vi era ignoto.

Ma non è lecito pigliarsi giuoco dello spirito della Chiesa, nè l'abilità umana unqua vinse la sapienza di Dio: la Bolla del Santo Padre non giunse al suo indirizzo; e vedemmo quel che ne avvenne.

Se fosse stato compenetrato dello spirito della sua regola, e dedito alla preghiera, come lo era allo studio quel Benedettino

avrebbe potuto riuscire di edificazione e salute al Nuovo Mondo, anche servendo la Spagna col suo accorgimento diplomatico; ma investito dal Re di un mandato spirituale, contro la designazion pontificia, non ricevette l'assistenza invisibile che avrebbe fecondata l'opera sua, onde questa fu fiacca e inefficace; e discostandosi dalla sua vocazione, l'orgoglioso soppiantatore cadde in deplorabili erramenti. Mentre il suo titolo di Vicario Apostolico l'obbligava a dar l'esempio del coraggio, dell'annegazione, della tenera carità, e della costanza nelle prove, ei si mostrò tepido e vile; missionario senza virtù, sacerdote senza dignità, cittadino senza obbedienza, fece disonore al suo Ordine, diventò l'eco delle maldicenze, il consigliere de' cospiratori; e, per ultimo, aggiunse vergognosamente all'abbandono civile la diserzion religiosa.

Complice del padre Boil, il comandante Pedro Margarit, in abbandonare il suo posto non aveva neppure provveduto a delegare i suoi poteri a qualcuno de' suoi ufficiali. Trovandosi i soldati in balia di sè medesimi, si sbandarono moltiplicando gli oltraggi e le rapine, onde già opprimevano gli Indiani. Fin allora gl'indigeni si erano sottomessi alla forza: ma quando videro gli Spagnoli indeboliti da intestine discordie, macchinarono di ricominciare le scene sanguinose del fortino. Ad eccezione di Guacanagari, che, trattenuto sempre dal suo attaccamento per Colombo, soffriva, e faceva soffrire a'suoi sudditi il mantenimento ruinoso di cento soldati impudentemente domiciliati sulle sue terre, i cacichi erano esasperati in vedersi oppressi a quel modo, e risolvettero di supplire col numero all'inferiorità delle armi.

I re di Xaragua, dell'Higuey e della Vega si collegarono col Signore della casa d'oro per esterminare d'un colpo, su tutti i punti dell'isola, que'superbi ladroni. Diventato sospetto a motivo della sua ospitalità, Guacanagari non fu ammesso nella congiura, venne trattato anzi qual nemico: Caonabò, aiutato da suo cognato, lo assalì improvvisamente, e riuscì a rapirgli una delle sue donne e ad uccidere quella che amava maggiormente, la bella dona Catalina, che, per unirsi con lui erasi dalla *Graziosa Maria* gettata in mare. In diversi punti dell'isola furono scan-

nati Castigliani. Il cacico Guatiguana ne fe' trucidare dieci che abitavano le rive del gran fiume; indi incendiò la gran casa che serviva d'ospedale agli Spagnuoli, dove si trovavano allora da quaranta malati con febbre, o convalescenti.

Caonabo, distruttore del fortino, risolvette di uccidere tutti gli stranieri, fece alleanza coi Ciguaiani, la battagliera tribù del nord-ovest, che, esposta alle scorrerie dei Caraibi, aveva contratta l'abitudine delle armi; e d'improvviso co' suoi guerrieri si presentò dinanzi al forte di San Tomaso, comandato da Ojeda, il quale non aveva sotto i suoi ordini che cinquanta uomini.

Ojeda, la cui prodezza era proverbiale nella colonia, sapea far la guerra; manteneva strettamente la disciplina, faceva pattuglie la notte, vigilava le sentinelle, e, difeso dal fiume Esaque, se ne stava chiuso nella sua rôcca senza temere di scalata. Caonabo riconobbe l'impossibilità di sorprendere la sua vigilanza e di tentare un assalto; si provò, quindi, di affamare la guarnigione: occupò le foreste intorno; s'impadronì di tutti i sentieri che menavano alla fortezza, imboscando numerose coorti ne' passi che supponeva dover essere corsi per vettovagliare. Ojeda scemò le razioni e aspettò con una stoica pazienza gli effetti della noia su que' nemici, cui l'osteggiare al sereno, in quella freschezza delle notti, doveva recare gran disagio. Per non lasciarli gustare le dolcezze di un troppo lungo riposo, faceva all'improvviso sortite, nelle quali la furia del suo attacco cagionava grandi stragi. I più intrepidi isolani erano precisamente quelli che cadevano sotto le cariche de' cavalli spagnuoli, perocch' essi soli tentavano resistere.

Il Signore della casa d'oro durò fermo nel suo blocco trenta giorni.

Finalmente, vedendo che la sfiducia e le malattie gli diradavan le file, Caonabo si ritirò in silenzio, e disegnava fare le sue vendette sull'Isabella. Serpeggiando, come rettile sotto l'erba, nascoso nel profondo de' boschi, giunse segretamente ne' dintorni della città, facendo di notte il giro delle mura in cerca del punto più debole: spinse l'audacia fino ad entrarvi di pieno giorno, fingendosi amico agli Spagnuoli. Così potè riconoscere

che l'Isabella era sguernita di soldati, che vi si vedevano assai più malati che genti in buona salute, e che i soldati disseminati alla lontana non potrebbero soccorrerla.

Tali erano le conseguenze del mal procedere di Pedro Margarit, e delle diffamazioni del Padre Boil; tali erano le paurose congiunture nelle quali Colombo tornava nell'isola allor appunto ch'ei soggiaceva al maggior bisogno di riposo fisico e morale.

Voci inquietanti giungevano intanto a lui da diverse parti. In quel mentre il re Guacanagari venne all'Isabella. Menato al letto su cui l'ammiraglio giaceva, mostrò dolore profondo di trovarlo malato. Tornò sui tragici fatti del fortino, e nuovamente protestò piangendo che non aveva potuto impedire quella sciagura; gli ricordò ch'era suo amico, e che, appunto per questo, gli altri cacichi lo trattavano qual nemico: gli rivelò la congiura ordita per lo sterminio degli Spagnuoli; gli chiese assistenza contra de' vicini diventatigli suoi nemici; e gli offrì di secondarlo con ogni sua possa.

CAPITOLO SESTO

Colombo tenta di rompere la lega dei Cacichi. — Coll'aiuto di uno strattagemma indiano si rende padrone di Caonabo. — Manda a vuoto i disegni dell'artifizioso Caraiba. — Combattimento di dugento venti spagnuoli contro cento mila indigeni. — Colombo organizza la riscossione dell'imposta ne' paesi sottomessi. — La Regina poetessa di Haiti. — Complotto della fame.

§ I.

L'ammiraglio non poteva lasciare impuniti gli assassinii commessi da Guatiguana: d' altronde le ostilità degl' indigeni non cessavano. In quel tempo stesso il capitano Luiz de Artiaga si trovava strettamente bloccato nella fortezza della Maddalena. Prevedendo Colombo che una più lunga mansuetudine cagionerebbe un maggiore spargimento di sangue, diede l' ordine di attaccare improvvisamente il cacico Guatiguana, e contemporaneamente di liberare dal blocco la fortezza. Le soldatesche del cacico andarono rotte e dissipate. I prigionieri furono imbarcati sulle navi che Antonio de Torres doveva ricondurre in Ispagna.

Al tempo stesso l' ammiraglio cercò di rompere la lega dei gran cacichi, distaccando da essa Guarionex, il quale regnava sul magnifico paese della Vega. Lo chiamò a sè: lo assicurò che la punizion data a Guatiguana era un affar personale, e che i misfatti commessi dagli Spagnuoli, mentre egli era stato assente, sarebbero egualmente puniti. In questo abboccamento l' ammiraglio acquistò un tale ascendente sopra Guarionex, che lo determinò a dare sua sorella in matrimonio al lucaiano Diego Colombo, l' interprete battezzato, che serviva con gran fedeltà, ed a lasciar costruire in mezzo a' suoi dominii una fortezza, che dedicò alla Vergine sotto il nome di Concezione: per mezzo di questa assicurava le sue comunicazioni colla plaga delle miniere d' oro, e poteva reprimere qualunque sollevazione. Da quel punto la lega indebolita si riduceva a Caonabo, al suo co-

gnato Betrechio, ed al sovrano dell' Higuey; i quali due ultimi non avrebbero intrapresa cosa veruna senza l'aiuto del Signore della casa d'oro.

Ponendo Caonabo nella impossibilità di nuocere, la pacificazione dell'isola si trovava sicurata: ma non era facile ricacciarlo nelle sue montagne, ove le asprezze del suolo gli fornivano naturali difese. D'altra parte, non conveniva restar esposti a' suoi colpi improvvisi. L'ammiraglio pensò di combattere il guerriero Caraiba colle armi ch' egli stesso usava, la frode o malizia indigena, gli stratagemmi indiani. Comunicò la sua idea al capitano Alonzo de Ojeda, e lo incaricò di mandarla ad esecuzione. Si trattava di andare a trovar Caonabo a casa sua, discosto più di sessanta leghe, pigliarlo da mezzo del suo popolo, e condurlo prigioniero all' Isabella. Ad impresa si ardua bisognavano pochi, perocchè i molti avrebbero suscitato diffidenza. Ojeda elesse nove cavalieri, del cui valore e della cui vigoria era certo, e prese la via della Maguana. Egli portava al « signore della casa d'oro » un ricco presente da parte dell'ammiraglio. Non diffidando punto delle loro intenzioni, a motivo del piccolo numero de' visitatori, Caonabo ricevette con piacere il dono che gli recavano.

Precedentemente, mentre Caonabo si aggirava intorno l'Isabella, macchinando la distruzione della nascente città, un romore sconosciuto, sonoro, dalle vibrazioni penetranti, aveva percosso i suoi orecchi la sera sul tramonto, la mattina al levar del sole: era la campana che sonava l'Ave Maria, o come dicon altri popoli, l'Angelus: aveva veduto, che, subito dopo, gli Spagnoli andavano verso la chiesa, e si figurò che questa voce misteriosa li facesse obbedire: avrebbe data ogni cosa per possedere quella voce nelle sue montagne: e ne aveva manifestato il desiderio. Conoscendo questa circostanza, Ojeda invitò il cacico a venire all' Isabella per fare amicizia col Guamiquina, o gran capo degli Spagnoli, e fecegli credere, che il Guamiquina gli farebbe dono del *Jurey* di Biscaglia, (questo è il nome che gli isolani davano alla campana): essi chiamavano eziandio *Jurey* il cielo, e le cose celesti.

Il Signore della casa d'oro non potè resistere a quell'allet-

tativa: si dispose a partire, ma voleva menar seco il fiore delle sue genti. Sull' osservazione di Ojeda, che non si fanno visite alla testa d'un esercito, rispose alteramente, non essere cosa degna del « Signore della casa d'oro » viaggiare con minore scorta. Ojeda mostrò di arrendersi a questo motivo, e si posero in cammino. Quando il corteo giunse al fiume Yaque, Ojeda trasse dalla sua valigia delle manette d'acciaio molto belle, la cui lucentezza conquise il cacico. Caonabo chiese a qual uso servissero: Ojeda gli rispose ch'erano braccialetti di cerimonia, che venivano dal *Jurey* di Biscaglia, e che i sovrani di Castiglia mettevano nelle grandi occasioni, e nelle danze solenni: proposegli di adornarsene, e di mostrarsi agli occhi del suo esercito, montato sopra il suo cavallo, come un re del *Jurey*. L'idea di farsi vedere al suo popolo con quell'adornamento lo trasportò di gioia. Non potendo sospettare di correre alcun rischio in mezzo al suo esercito, da parte di soli dieci cavalieri, allontanate alquanto le sue genti; fece un bagno, indi ornandosi delle brillanti manette, montò a cavallo, in groppa all'Ojeda, coi piedi e le mani strette di quegl' ornamenti d'acciaio. Ojeda fece allora volteggiare il suo cavallo, allargando sempre più il circolo delle sue prove, e gl' Indiani, com'era naturale, indietreggiavano davanti a quel galleggiare del cavaliero. Giunto sul lembo della foresta, Ojeda prese a galoppare: i suoi cavalli lo raggiunsero a briglia sciolta: allora gli Spagnoli, sguainando le loro sciabole, minacciarono Caonabo di metterlo in pezzi se faceva un moto, o metteva un grido: ed ei fu costretto a lasciarsi legar sodamente con funi dall'Ojeda, e incontanente i cavalieri partirono velocissimi alla volta dell'Isabella.

Ell'era distante ancora più di cinquanta leghe, e per cansare diversi villaggi indiani, si dovevano fare lunghi giri: bisognava vegliar sempre attenti su tutti i moti del prigioniero. I rapitori dovettero passare a nuoto torrenti e fiumi; traversare paludi, valicare montagne rotti dalla veglia e dalle fatiche, e rifiniti della fame. I cavalli erano estenuati. Finalmente giunsero all'Isabella. Ojeda teneva sempre in groppa il suo prigioniero legato. Questo piccolo stuolo giunse dinanzi alla casa del governo,

stanza dell'ammiraglio, al quale consegnò la sua preda. Lietissimo di questo bel fatto, l'ammiraglio comandò di usar risguardi al prigioniero, assegnandogli a carcere la sua propria casa: nondimeno ebbe cura che si aggiungessero catene alle brillanti *manette*, che lo avevano affascinato; senza la qual precauzione il caraiba sarebbe sicuramente fuggito.

Anzichè mostrarsi avvilito dalla prigionia, il Signore della casa d' oro faceva minacce, si atteggiava alteramente, cercando d'irritare l'orgoglio castigliano, si vantava di aver trucidato Spagnuoli, distrutto il fortino e preparata la medesima sorte agli abitanti dell'Isabella. Quando l' ammiraglio entrava nella sua camera, il cacico fingeva di non vederlo, e non si moveva. Se, per lo contrario, andava a lui l'Ojeda, incontanente lo salutava con rispettosa sommissione. Il fatto audace, eseguito dall'Ojeda, era così conforme agli stratagemmi di guerra de' Caraibi, che, il Signore della casa d'oro provava un'ammirazione involontaria pel suo vincitore: trovava eroica l'insidia a lui tesa; e quando gli era detto ch'era prigioniero dell' ammiraglio e non di Ojeda, e che perciò doveva rispettare davantaggio l' ammiraglio, rispondeva che Ojeda era quello che lo aveva preso; e che l'ammiraglio non avrebbe osato di venirlo a prendere in mezzo al suo popolo.

Tuttavia, il ratto del Signore della casa d'oro, il gran Caonabo, aveva a bella prima percossa di stupore l'isola; tutta la popolazione vi andò compresa di spavento.

Il cacico aveva tre fratelli. Uno d' essi, rinomato per valore e guerciò, Manicatex, riunì un corpo di cinquemila arcieri, e mandò emissari ai diversi cacichi per fare una leva generale contro gli Spagnuoli. Cercando di vendicarsi con uno stratagemma, Caonabo si lamentò coll'ammiraglio che durante la sua cattività i cacichi vicini a' suoi Stati maltrattavangli i sudditi, e lo pregò di volerli difendere mandando alcuni soldati su diversi punti del suo territorio: sperava che Manicatex li sorprenderebbe, e li farebbe prigionieri, per ottenere poi uno scambio, e liberarlo; o che almeno li truciderebbe, ciò che renderebbe più facile lo sterminio del rimanente degli stranieri. Ma Colombo ebbe cura di spedire, invece di uomini isolati,

una forte schiera sotto gli ordini di Ojeda; il che mandò a vuoto il disegno del caraiba.

L'ammiraglio sapeva, che, ad eccezione di Guacanagari tutta l'isola doveva levarsi in armi; e perciò risolvette di non rimanere più lungamente immobile.

Il 24 marzo, quantunque ancor cagionevole della salute, si mise in campo con dugento fanti e venti cavalli, seguiti da alcuni cani corsi. L'inoffensivo Guacanagari, alla testa de' suoi guerrieri, lo accompagnava secondo la sua promessa. L'ammiraglio formò in due corpi questa poca gente, affine di dividere la moltitudine di nemici, che ammontava, corse voce, ad oltre centomila uomini. Dal canto suo Manicatex aveva abilmente divise le sue genti in cinque corpi di esercito, che dovevano occupare le cinque entrate nella pianura, appoggiarsi e riunirsi quando il piccol numero di Spagnuoli, movendo contra di loro, sarebbe entrato nello spazio lasciato libero; allora sviluppandosi, essi avrebbero attorniato e oppresso colla loro moltitudine quella piccola schiera nemica.

La mossa dell'ammiraglio fece riuscir vana l'abile tattica del guerriero Manicatex: don Bartolomeo Colombo affrontò risolutamente gl' indigeni con cento uomini, mentre altri caricavano impetuosamente l' ala sinistra, e l' intrepido Ojeda irrompeva furiosamente co' suoi venti cavalli sul principale corpo di esercito. La foga de' cavalli ruppe tutte le linee; il fuoco degli archibugi, le terribili ferite delle spade spagnuole rendettero generale la rotta: i cani corsi la compierono col loro abbaiare, e coi loro morsi. Gl' Indiani, pieni di terrore, si gettavano in ginocchio chiedendo mercede: uno de' fratelli di Caonabo fu preso, e andò a dividere la sorte del Signore della casa d'oro. Gli Spagnuoli condussero all' Isabella molti prigionieri.

Questa giornata assicurò per qualche tempo la tranquillità generale, ispirando tal idea della possanza degli stranieri, che, poco dopo, quando uno spagnuolo isolato ed inerme passava in paesi fuor di mano, gl' Indiani si prostravano davanti a lui, ed erano solleciti a porsi sotto i suoi ordini.

§ II.

L'ammiraglio continuò la sua marcia vittoriosa in più parti dell'Isola, mantenendo fra' suoi soldati la disciplina militare, mostrandosi giusto agli indigeni, cui la sua presenza, d'altronde, proteggeva da ogni insulto. Indi, per guarentirsi da nuove cospirazioni dei cacichi, risolvette di costruire tre altre fortezze nelle località più importanti della Vega: ne disegnò il piano, e lor diede i nomi di Catterina, di Speranza e di Concezione: quest'ultima, sopratutto, doveva essere formidabile. Eccettuato Behechio, cognato del Signore della casa d'oro, il quale se ne rimaneva tranquillo nella sua lontana dimora, i gran cacichi avevano fatto la loro sommissione, e si offrivano di pagare un tributo alla Castiglia: aspettavansi qualche contribuzione in vegetabili od in giornate di lavoro per le costruzioni intraprese dagli Spagnuoli.

Ma il tesoro della Castiglia voleva essere ristorato delle spese anticipate per le due spedizioni. L'ammiraglio doveva provare che il padre Boil, Firmin Zedo, il saggiatore di metalli, Pedro Margarit e lo sciame de' disertori mentivano fatti ed evidenza. Mandar oro era il modo di incoraggiare i Re a proseguire la scoperta delle regioni sconosciute, e di raccogliere il prezzo del riscatto de' Luoghi Santi. Colombo decretò, pertanto, la seguente imposta: ogni abitante del distretto di Cibao e della Vega, di quattordici anni compiuti, doveva ogni tre mesi pagare al ricevitore dei diritti regi una quantità di polvere o di granelli d'oro da capire in un sonaglio da falco: solo il guercio Manicatex, fratello del Signore della casa d'oro, era, inoltre, obbligato di pagare, ogni tre mesi, una misura d'oro, che rappresentava il valore di circa cinquecento scudi. Nelle provincie che non possedevano miniere, il tributo trimestrale consisteva in venticinque libbre di cotone per ogni persona. Guarionex, re della Vega, offrì di pagare le sue imposizioni in cereali invece d'oro, sotto il pretesto che i suoi sudditi non sapevano raccoglierlo ne' fiumi de' suoi stati.

Ma Cristoforo Colombo non vi consentì e mantenne l'imposta in oro.

Per questo fatto alcuni storici hanno notato di rigore e di imprevidente avidità i balzelli imposti da Colombo. Nel suo ardore per la difesa degli Indiani, Las Casas non poteva trattenersi dal gridare contro la prima imposta che dovettero sostenere. Egli fa notare i vantaggi della proposizione di Guarionex, disposto a porre in coltura una pianura fertile di uno spazio di cinquantacinque leghe, la quale avrebbe potuto alimentare tutta la Castiglia per dieci anni. Ma le biade non costituivano il bisogno della Castiglia. Il re Ferdinando voleva oro e non granaglie; e il pretesto dato da Guarionex, che i suoi sudditi non sapevano raccoglier l'oro ne' suoi fiumi, non er' ammissibile, ed anche ai dì nostri, nessun amministratore si aquieterebbe a simile profferta.

L'ammiraglio era costretto a cercare e ottener oro. Lo storiografo reale Herrera comprendeva perfettamente le difficoltà della sua situazione. « Siccome l'ammiraglio, dice, era straniero, solo, poco favorito dai ministri dei Re Cattolici, ne seguiva che dovea curare anzitutto le ricchezze; perciò faceva molto maggior caso dell'oro che di ogni altra cosa. Rispetto al rimanente, mostravasi vero cristiano, temente Dio, in guisa che moderò i tributi, ecc. » Di fatto ei li ridusse della metà. Non furono quinc' innanzi obbligati che a riempiere la metà del sonaglio.

Non ostante questo alleviamento dell'imposta, una cupa mestizia si stendeva sulla maggior parte di Hispaniola.

I lavori che i cacichi esigevano dai loro sudditi erano sempre di breve durata, e si ristringevano ad alcuni leggeri diritti di caccia e di pesca, ad un po' di cassave, di cotone ed al servizio in tempo di guerra: alimenti quasi esclusivamente vegetali non davan alcun vigore agl' indigeni; non sottostavano ad alcuna penosa fatica, perchè la natura provvedeva essa medesima ai loro principali bisogni: in gran parte passavano il tempo nel riposo, ne' giuochi e nelle danze: que' del litorale se ne rimanevano assorti in una sterile contemplazione in riva al mare, mentre gli abitanti delle valli e delle montagne dell' interno

consumavano le loro ore sotto ombre deliziose, occupati a ciarlare e giocare: avevano poeti e novellieri che narravano loro le avventure de' Caraibi e le storie degli stregoni, trovatori che traducevano nei diversi idiomi dell'isola le poesie della celebre Anacoana, il cui nome significava « Fior d'oro. »

La regina Anacoana, bella, e ingegnosa creatrice di balli e poemi conosciuti sotto il titolo d'Areytos, sedotta dal coraggio dell'avventuriere Caonabo, che, per confessione di Colombo possedeva molto spirito, gli aveva conceduta la sua mano in premio della prodezza. Il suo nome simbolico non giungeva agli Spagnuoli che attraverso la misteriosa lontananza delle foreste di Xaragua, in cui la regina si era ritratta presso al re Behechio, suo fratello, dopochè il valoroso sposo erale stato rapito. Le danze occupavano gran parte della vita degli isolani; diverse secondo i distretti, presentavano un carattere nazionale e nomi espressivi: Anacoana aveva cresciuta grandemente la loro importanza per la parte letteraria e scenica che aveva lor attribuita.

Se il lavoro era penoso a costituzioni molli, che partecipavano della fragil esistenza dei fiori e degli uccelli, la regolarità delle fatiche non era meno odiosa a que' popoli nemici d'ogni violenza, ne' quali l'ignavia non costituiva nè un vizio nè un difetto, sibbene il modo medesimo d'esistere. Gli indigeni chiedevano candidamente agli Spagnuoli quando pensavano di ritornare al *Jurey*: tuttavia vedendoli rizzare lor edifizii di pietra, notando che rimandavano lor navi senza rimbarcarsi, compresero che avevano intenzione di stabilirsi nel loro paese, si riconobbero minacciati di schiavitù, e caddero in profonda malinconia.

Non dissimulandosi la loro impotenza a scacciarli colle armi, imaginarono per finirla di farli morir di fame. Siccome gli Spagnuoli erano gran mangiatori, e da lungo tempo non avevano ricevuto viveri, gl' indigeni credettero distruggerli abbandonandoli a sè medesimi: cessarono, pertanto, di coltivare la terra; ne strapparono perfino gli alberi da frutti, e si ritrassero nelle montagne, sperando di trovar quivi un nutrimento sufficiente, avuto riguardo alla loro abituale sobrietà.

Questo complotto dell'astenzione e dell'allontanamento si eseguì senza ostacolo, ma a solo danno di coloro che l'avevano concepito. Si eran essi ritirati sulle alture boscate: l'aria più fredda e più umida aumentava i lor bisogni: non potevano stabilirvisi in parte alcuna, e passavano le notti esposti all'inclemenza del clima. Le radici, i frutti spontanei che raccoglievano qua e là mal potevano bastare a nodrire quelle popolazioni che fuggivano senza posa, cacciate dal timore degli Spagnuoli. Le privazioni, le fatiche e l'insalubrità di quelle foreste, in cui l'eccesso della vegetazione guasta l'aria lungo la notte, ingenerarono malattie di una natura epidemica, che rapirono moltissimi, mentre gli Spagnuoli trovavano modi di vivere nella pesca sulle rive del mare, alla foce de' fiumi e nelle provvigioni che loro giunsero improvvisamente dalla Castiglia.

CAPITOLO SETTIMO

I disertori della Colonia, favoreggiati dagli Uffici della marineria empiono la Corte delle loro calunnie contro l'amministrazione di Colombo e de' suoi fratelli. — Si fa correre la voce della sua morte. — Don Diego Colombo arriva in Ispagna. — L'ordinatore della marineria gli suscita difficoltà, a cui mette fine la ferma volontà della Regina. — L'interesse che mostra Isabella per l'ammiraglio e pe' suoi fratelli diventa la sorgente di un odio implacabile contro di essi da parte di Fonseca, e degli ufficii di mare. — Ritratto del vescovo burocratico don Juan de Fonseca. — Nomina di un commissario incaricato d'informare sulle lamentanze fatte contro l'ammiraglio. — Ritorno di don Diego Colombo alla Spagnuola. — Ingratitudine di Aguado, protetto di Colombo; suoi oltraggi contro l'ammiraglio, e relazione che fà sopra la sua amministrazione dell'isola. — Prima tempesta che abbia ricevuto nome di uragano.

§ I.

Intanto i disertori erano giunti alla Corte. La loro giustificazione non era possibile che mostrando sotto spaventevoli aspetti l'amministrazione dell'ammiraglio. Pedro Margarit e il padre Boil trovarono negli uffici della marineria una gagliarda protezione delle loro esagerazioni e delle loro calunnie. L'arcidiacono Fonseca, e il controllore Juan de Soria non mancarono di sostener quelle accuse. Gl'idalghi imbarcati di soppiatto non parlavano che con amarezza di Hispaniola, terra di disastri e disinganni: si presentavano come sfuggiti ad una morte inevitabile in quell'isola, in cui la ridente verdura nascondeva miasmi micidiali per gli Europei, in cui la fame minacciava quelli che la febbre aveva risparmiati, in cui tutti que' mali erano aggravati dall'odiosa tirannia dell'ammiraglio, e più particolarmente de' suoi fratelli.

Questi disertori assumevano aspetto di vittime sfuggite al dispotismo di Colombo, che venivano a riparare sotto la paterna potestà dei Monarchi, e a dimandar protezione contra i soprusi del governatore delle Indie: recavano lettere dettate dalla malevolenza, nelle quali certuni, troppo gravemente malati per imbarcarsi, dipingevano la loro deplorabile condizione: aggiunge-

vano che l'oro di quell'isola non si trovava che in pagliuzze entro ruscelli, ed in troppo piccola quantità perchè vi fosse profitto in raccoglierlo. Le ricchezze d'Hispaniola non esistevano che nell'imaginazione del Genovese. E non contenti di calunniare il suo carattere qual capo del governo, cercarono di accusar anco la sua probità; lo accagionarono di una specie di connivenza per procacciarsi oro a danno dei diritti della corona. Già il loro odio aveva fatto correre questa voce prima della loro partenza dall'isola. Gli storici non hanno parlato di questa accusa, e nondimeno essa risulta da un documento ufficiale. Il ricevitore dei diritti regi, Sebastiano de Olano, in una lettera ai Sovrani risponde a questa calunnia, che, ben lungi dall'avere autorizzato a dar mercanzie ed a ricevere in iscambio oro, in assenza del delegato de' controlli generali, l'ammiraglio glielo aveva per lo contrario espressamente vietato.

In mezzo a così aspre ed ingiuste accuse, chi assumerà le difese di Colombo? Chi ricorderà le circostanze terribili nelle quali fu costretto ad operare? L'ammiraglio era straniero ed assente; i suoi nemici non si vedevano fatta alcuna contraddizione: perciò l'unanimità delle loro accuse doveva ottener credito e fede. La specialità di Firmin Zedo intorno alle materie d'oro e d'argento dava gran peso alla sua affermativa che l'isola di Hispaniola non aveva miniere preziose.

La testimonianza di Pedro Margarit non era meno funesta, perocch'era quel medesimo Margarit di cui Colombo aveva fatto valere i buoni servigi e in pro del quale aveva chiesto un premio ai Monarchi, i quali avevangli decretata, per le istanze di Colombo, una pensione di trentamila maravedis.

Il carattere del Vicario Apostolico serviva di sanzione a tutte le calunnie, senza ch'egli si desse la briga di riprodurle. La sua presenza in Ispagna, mentre lo si credeva al posto a cui aveva avuto l'onore di essere assunto da Ferdinando, indicava abbastanza la gravità degli avvenimenti sopraggiunti alla Spagnuola: era venuto per disingannare i Re dell'illusione in cui l'ammiraglio amava conservarlo: oltre la difficoltà di vivere in un paese ove la terra non poteva fornire gli alimenti agli Europei, non vi si trovava nè oro, nè pietre preziose; il clima ge-

nerava malattie sconosciute; un'amministrazione deplorabile aveva oppresso gli Spagnuoli; la colonia non aveva più capo: da quattro mesi non si avevano notizie dell'ammiraglio, partito con tre caravelle per esplorare la terra di Cuba: questo lungo silenzio non poteva spiegarsi che col suo naufragio in un mar procelloso e sopra coste sconosciute: il Vicario Apostolico veniva, dunque, ad esporre ai Re lo stato delle cose, ed a invocare la loro paterna sollecitudine sugli sciagurati che languivano negli orrori del bisogno e della disperazione.

Nonostante la fede istintiva d'Isabella nell'eccellenza di Colombo, il numero e l'unanimità delle accuse, che giungevano contro di lui appiè del suo trono, non potevano mancare di scuotere alquanto la sua fiducia. Anche attribuendo molta parte di quelle accuse all'orgoglio offeso, ed all'esagerazioni di questo, pur quell'insieme di lamentanze parea rivelare qualche colpa od errore nell'amministrazione dell'ammiraglio. Volendo soccorrere senza ritardo i malati, e non abbandonare i primi germi della colonia, il dì 7 aprile la Regina prescrisse all'ordinatore generale della marineria di spedire nel più breve termine quattro caravelle ad Hispaniola.

Due giorni dopo ella strinse con quel Juaroto Berardi, di cui Americo Vespucci era primo commesso, un contratto di nolo per l'apprestamento di dodici navi compiutamente armate ed approvvigionate da mandarsi ad Hispaniola: al tempo stesso scriveva all'ordinatore generale della marineria, che il commendatore Diego Carillo avesse a partire, e provvedesse all'amministrazione dell'isola durante l'assenza dell'ammiraglio, il cui lungo silenzio faceva temere che fosse perito nel suo viaggio di esplorazione.

Per la sinistra impressione prodotta alla corte contro l'ammiraglio, furono accolte, in derogazione de' suoi diritti e de' suoi privilegi, le proposizioni di alcuni piloti che aveveno navigato sotto di lui nel primo viaggio: offrivansi d'intraprendere scoperte per la corona, a loro rischi e spese personali, e senz'alcuna indennità da parte del governo: Fonseca favoreggiava la proposta.

In quel mentre giunsero le caravelle comandate da Torres,

don Diego Colombo sbarcò recando seco saggi d'oro, ed oggetti sconosciuti; e non gli riuscì difficile confermar la Regina nella sua benevolenza per l'ammiraglio. Nondimeno, si era cotanto e sì forte gridato contra il vice-re delle Indie, che Isabella volle prudentemente informarsi della ragione di tale odio. Invece di un giudice relatore, ella ebbe la cura di eleggere, per averne una relazione sulle fatte accuse, un uomo della sua casa, Juan Aguado, intendente della cappella reale, ch' era andato ad Hispaniola, e doveva essere riconoscente a Colombo, dappoichè questo lo aveva raccomandato alla Regina al suo ritorno in Castiglia. Isabella aveva motivo di pensare che una tale scelta riuscirebbe meno di ogni altra sgradevole al vice-re delle Indie: scrisse per conseguenza il 12 aprile all'ordinatore della marina per prevenirlo della nomina di Aguado, il quale prenderebbe il comando delle quattro caravelle destinate per l'Hispaniola. Siccome le navi condotte da Torres contenevano un gran numero di prigionieri indiani, ribelli presi colle armi alla mano, don Juan di Fonseca ricevette ordine di farli vendere in Andalusia, ove se ne trarrebbe miglior partito che nelle altre provincie della Castiglia: contemporaneamente gli era prescritto di mandare alla corte Bernal Diaz de Pise, autore delle prime sollevazioni d'Hispaniola.

Nondimeno, a malgrado dell'ordinanza che determinava la vendita de' prigionieri, secondo l'uso allora praticato cogl'infedeli e cogl'idolatri, sorse uno scrupolo in cuore ad Isabella. Avendo l'impresa della scoperta a primo oggetto la conversione delle nazioni che ignoravano il Cristo, la Regina dimandò a se medesima se non doveva trattare que' popoli come futuri figli della Chiesa, e se non era contrario al Vangelo renderli schiavi? Perciò l'ordinatore della marina, che la protezione del re Ferdinando aveva provveduto dell'episcopato di Badajoz, ma che, senza darsi alcun pensiero delle sue pecore, continuava a disimpegnare civili magistrature, ricevette l'ordine di sospendere la vendita degli Indiani finchè i teologi non avessero sciolta la quistione. Isabella comandò di ricondurre, intanto, que' prigionieri ad Hispaniola, ove sarebbero tutti rimessi in libertà, eccettuati nove che l'ammiraglio destinava a servir

di interpreti, e che dovevano rimanere qualche tempo in Castiglia ad imparare la lingua.

Le prove di affettata vigilanza ed incorruttibilità, che aveva dato a' danni dell'ammiraglio il controllore della marineria Juan de Soria, furono ripetute contro suo fratello don Diego Colombo, dall'ordinator generale Juan de Fonseca. Don Diego recava seco qualche po' d'oro a sua cognata donna Beatrice Enriquez ed a' suoi parenti Arana di Cordova, per mostra ed anche per pagare alcuni piccoli debiti di suo fratello, o per trasmetterlo a qualcuno della sua famiglia a Genova. Don Juan de Fonseca non lasciò passare questa occasione per ispiegare il suo zelo a pro degli interessi de' Monarchi: fece rigorosamente sequestrare il poco oro portato da don Diego. La Regina, che sapeva con penetrazione maravigliosa investigare i cuori, non approvò siffatta rigidezza; riconoscendo l'ostilità sotto l'apparenza del dovere, scrisse di propria mano il 5 maggio all'ordinatore generale di non chiedere a don Diego l'oro che recava dalle Indie; di non impacciarlo rispetto al suo soggiorno ed alla sua residenza: gli indirizzò un'altra lettera il giorno medesimo, perchè dovesse compiacere in ogni cosa il fratello dell'ammiraglio, e lo stimolò a scrivere a questo in termini amichevoli, che cancellassero la memoria d'ogni scontentezza.

Queste cure della Regina pel vice-re delle Indie non fecero che aumentar l'odio che gli portava l'ordinatore della marina. Non appare ch' egli abbia eseguito con molta sollecitudine le raccomandazioni della sua sovrana, perocchè venticinque giorni dopo ella reputò necessario di dovergli rinnovare l'espressioni della sua volontà. Da quel punto l'odio di don Juan de Fonseca contro i Colombo, e tutto ciò che si riferiva ad essi non fu mai che si spegnesse, o venisse meno: ora sordo e dissimulato, ora imprudente ed altero, quell'odio studiò tutt'i mezzi di logorare la vita dell'ammiraglio, di opporsi alla sua gloria, di costringerlo a consumare contro gli ostacoli che gli si suscitavano, quegli anni che sarebbero bastati a scoprire il rimanente del globo.

Per lungo tempo in Ispagna il titolo di vescovo, che portava indegnamente don Juan de Fonseca, lo ha salvato dalla seve-

rità della storia. Gli storiografi reali, temendo la censura, sebbene costretti a rivelare la sua avversione ed anche « il suo odio mortale » contro i Colombo, pure non hanno osato manifestare il suo procedere e vituperarlo col loro giudizio. Quanto a noi, la dignità ecclesiastica di cui egli profanò il carattere, non potrebbe trattenere la nostra penna. È di necessità per l'onore dell'episcopato di chiarire che razza di vescovo fosse l'ordinatore generale della marina. Egli aveva titolo di vescovo, ma senza essere pastore di anime; si chiamava vescovo, ma senza adempierne le funzioni, senza prendersi la menoma cura del suo gregge, che non guidava mai, e non conosceva tampoco. Non vedendo nell'episcopato che una dignità fruttante una bella rendita, appena gliene veniva il destro, mutava il suo episcopato in un altro più pingue: cangiando la mensa di Badajoz in quella di Cordova, abbandonando quella di Cordova per pigliar quella di Palencia; lasciando, appena gli fu possibile, quella di Palencia per occuparne un' altra migliore, quella di Burgos; poscia dalla sede di Burgos salendo all'arcivescovado di Rosano, e non pago della dignità arcivescovile aspirando a titolo più elevato! Questo esempio di favore, quasi unico sotto il regno di Isabella, sempre cotanto scrupolosa nella scelta de' vescovi, fu opera del re Ferdinando.

Naturalmente la Regina Cattolica non poteva avere predilezione per don Juan de Fonseca. Il corpo de' vescovi spagnuoli è tanto men solidale della condotta di questo membro isolato, in quanto ch' esso non esistette come vescovo altro che nominalmente: non ebbe mai l' autorità delle opere, degli esempi; non fu mai che le sue parole, che i suoi scritti edificassero alcuno: non salì mai la cattedra evangelica: rimase sempre inchiodato sulla sua tanto profittevole seggiola di ordinatore generale. E se lasciamo stare la cerimonia del suo prender possesso dei diversi vescovadi, ne' quali riceveva gli omaggi della nuova diocesi, e da cui si allontanava tosto, non fu mai che fosse visto esercitare la menoma funzion pastorale. L' episcopato spagnuolo non lo riclama fra le sue glorie: possiam, dunque, con piena libertà dire il nostro parere sopra don Juan de Fonseca, istigatore di tutte le ingiustizie, di tutte

le iniquità che dovette patire sino alla sua morte Cristoforo Colombo.

Favorito dal re Ferdinando, don Juan de Fonseca seppe innestare nello spirito di lui la propria malevolenza. Com'è noto, il Re non aveva voluto contribuire in cosa alcuna alla scoperta, nè vi prendeva altro interesse che di trovar le miniere d'oro delle Indie, onde attingere nel tesoro della Castiglia il danaro necessario per porre ad esecuzione i suoi disegni di conquista in Europa. Ferdinando, che non sopportava facilmente la superiorità, non perdonò mai alla gloria. Il vescovo don Juan de Fonseca, e i cortigiani di questo, perocchè il favore di cui godeva gli aveva formata una corte, detestavano Colombo: molte grandi famiglie erano gelose dell'improvvisa elevazione di quello straniero. L'ordinatore generale della marina seppe giovarsi di cosiffatte disposizioni: protetto dal suo titolo di vescovo, godevasi avversare le intenzioni della Regina quando esse tornavano favorevoli a Colombo. Egli era altresì nemico di Juanoto Berardi, il ricco armatore di Siviglia, perchè Berardi, commerciante intelligente e probo, si mostrava affezionato a Colombo, e perchè, d'altronde, la vastità delle sue relazioni, il suo credito su tutte le piazze marittime, i suoi mezzi per la fornitura delle navi e delle vettovaglie obbligavano la corte ad aver ricorso a lui in tutti gli affari delle Indie. Fonseca gli faceva patire disgusti, gli suscitava difficoltà, creava ritardi, e poscia rifiutava di pagargli le forniture al prezzo convenuto: rifiutava ben anco di rimettergli i nove indiani, per la loro svegliatezza di mente stati scelti da Colombo ad essere interpreti, e che aveva fidato alle cure di Berardi, la cui puntualità eragli conosciuta. Una lettera dei Re a Juanoto, del 2 giugno, contiene la prova di questo mal procedere, e manifesta al tempo stesso una certa qual avversione per l'ammiraglio. Un altro documento, colla data del medesimo giorno, mostra che Fonseca cercava, di mandare alle Indie caravelle fornite da altri armatori, a danno di Juanoto Berardi.

§ II.

Per colpa de' malevoli impedimenti frapposti da Fonseca, le caravelle non poterono mettere alla vela che al finire d'agosto. Juan Aguado, intendente della reale cappella, ne aveva il comando.

Egli conduceva seco don Diego Colombo, che se ne tornava al fratello, alcuni Religiosi che surrogavano i disertori dell'apostolato, e l'ingegnere delle miniere, Pablo Belvis, metallurgista molto conosciuto, seguito da diversi mastri minatori e operai fonditori, provveduti di tutti gli ordigni dell'arte loro, ed eziandio di mercurio, « per ritirar l'oro disseminato nelle sabbie col mezzo dell'amalgamazione. Ordini della corte, mentre facevan prova della sollecitudine dei Re per la salute dei loro sudditi dimoranti ad Hispaniola, mostrano anche implicitamente che le accuse fatte contro l'ammiraglio avevano prodotto impressione. Più di un mese dopo la giustificazione portata da don Diego Colombo, veniva scritto all'ammiraglio di concedere licenze di ritorno a chiunque aveva bisogno di ricondursi in Ispagna pei propri affari; e gli era prescritto di distribuire le razioni agli Spagnuoli ogni cinque giorni, senza toglierle loro disciplinarmente per qual si voglia cagione, eccettuati i casi di delitti che meritassero la pena di morte.

Aguado aveva ricevuto nel testo della sua lettera di nomina, concepita in termini vaghi e brevi, una potestà indefinita; ma le istruzioni verbali che l'accompagnavano la ristringevano sicuramente. La Regina lo aveva nominato pensandosi con quella scelta, di temperare ciò che aveva di sgradevole il suo ufficio agli occhi dell'ammiraglio. Aguado, di cui Colombo aveva vantato l'intelligente operosità, era, infatti, di spirito sottile e molto conoscente de' propri interessi. Durante i suoi rapporti necessari coll'ordinatore generale della marina, egli riconobbe quale influenza aveva Fonseca sul monarca, le disposizioni di questo verso l'ammiraglio, e comprese da qual lato doveva volgersi per salire: da quel punto parve aver ricevuto istruzioni opposte alle ricevute dalla Regina; e si può affermare che sbar-

cando, prima di prendere cognizione di verun fatto, egli metteva in esecuzione un sistema troppo contrario a' suoi antecedenti, ed a' suoi buoni rapporti coll'ammiraglio: sistema odioso, che il solo Fonseca era stato capace di suggerirgli.

Diretta da piloti formati da Colombo, la flottiglia giunse felicemente in ottobre al porto dell'Isabella. L'ammiraglio combatteva allora negli stati di Caonabo i fratelli del cacico che si erano ribellati. Come fosse stato egli stesso il vice re delle Indie, Aguado si arrogò tutte le giurisdizioni della colonia, intimò ai capi di servizio di non rendere conto che a lui del loro operato; ne rimproverò alcuni arditamente, e osò mandarne prigioni altri, non facendo caso di Bartolomeo Colombo, nominato dall'ammiraglio governatore della piazza, quasi non esistesse. Annunziavasi incumbenzato di giudicare la condotta dell'ammiraglio, e farne pronta giustizia.

Avendo don Bartolomeo chiesto di vedere la sua lettera credenziale, Aguado respinse con alterigia siffatta pretesa, dicendo che la mostrerebbe unicamente all'ammiraglio. Tuttavia il di seguente la fece pubblicare a suon di trombe. Dopo di avere mortificati colla sua vanità i servi dell'ammiraglio, fulminate minacce contra di lui, e cercato di offenderlo per tutti i versi, disse che il primogenito de' Colombo prolungava la sua assenza per ispavento, non osando comparire davanti al suo giudice; ma che saprebbe ben egli farlo venire; e pigliava uno stuolo di cavalieri per muovere incontro a lui, nel punto che Colombo, edotto dell'arrivo del commissario reale, gli fe' sapere che tornava all'Isabella.

Quello era il momento critico. Aguado trionfava; perocchè sapeva la vivezza del carattere dell'ammiraglio, ed era anticipatamente sicuro che per tanti oltraggi, da più della pazienza umana, sarebbegli stato impossibile non uscir da' termini della moderazione; nel qual caso non vi sarebbe stato altro da fare che compilare un processo verbale per istabilire ch'egli avea mancato di rispetto all'autorità regia. Ma quanto più l'ingiuria era forte, tanto più il servo di Dio provava un piacer segreto in fare il sacrifizio della propria volontà: egli si rassegnava alle ingiustizie con una soddisfazione, che i suoi nemici erano lungi dal

sospettare; oltrechè qual cristiano, non poteva disconoscere il principio dell'autorità.

Quando, dunque, Aguado si avanzò per mostrare la sua credenziale già pubblicata, l'ammiraglio l'accolse in gran cerimonia e pompa, al suono degli strumenti: pigliò la lettera, ne fece ripetere la lettura, e, dopo di averla ascoltata, assicurò graziosamente il Commissario regio d'essere prontissimo a fare quanto gli sarebbe stato prescritto da parte de' suoi Monarchi. A bella prima quella calma sorprese e confuse Aguado: nondimeno, siccome quel contegno lo allontanava dal suo scopo, si mise a parlare con tono arrogante, affinè di provocare almeno la collera dell'ammiraglio colla sconvenienza delle sue maniere: ma, con suo grande stupore, Colombo non badò alla sua insolenza.

Confuso senza pentirsene, e confessando l'inutilità delle adoprate provocazioni, Aguado non seppe far altro che calunniare il suo antico protettore: raccolse le testimonianze della feccia dei coloni, degli infingardi, dei vili, dei soldati malcontenti che rifiutavano di lavorare ai pubblici edifizi: sapendo, dicevan essi, ch' era giunto un giovane ammiraglio il quale doveva mettere a morte il vecchio, gl'Indiani medesimi portarono lamentanze contra Colombo, lor unico difensore. Alcuni cacichi si radunarono nella casa di Manicatex, e risolvettero di esporre i loro gravami all'inviato dei Re, riparatore de' mali. Nel dicembre il processo compilato da Aguado era tale, che parevagli più che sufficiente per rovinare irreparabilmente Colombo.

Divisava tornare in Ispagna, ed aveva ordinato che fossero fatti gli apparecchi della partenza, quando sul cominciare del gennaio, una di quelle tempeste sconosciute all'Europa e che non avevano nome nelle nostre lingue, ma che gli isolani chiamavano *Hurracan*, irruppe sull'isola. Era una di quelle convulsioni spaventevoli della natura, il cui carattere struggitore ricorda le eruzioni precedute da tremuoti. A memoria d'uomini non si udì raccontare simile perturbazione. La tromba violentissima traversò la costa nord-ovest d'Hispaniola, strappando e sradicando, com'erbe, gli alberi anco più colossali, trascinando in fondo alle acque le navi ancorate nel porto. Appena cessò quel fenomeno terribile il mare gonfiato si sollevò: i suoi

flutti si rizzavano mugghianti verso il cielo oscurato; tutto ad un tratto valicarono l'eterna barriera imposta al loro furore e si rovesciarono sulle terre innondandole. Gli Spagnuoli credevano fosse la fine del mondo; gli Indiani vedevano in quel caos la punizione dei misfatti dei loro tiranni.

Passato il flagello, corsero tutti al porto. Ahimè! delle quattro caravelle di Aguado e delle tre altre che vi si trovavano all'ăncora, se ne vedeva una sola... la più piccola, la più logora, la più fragile di tutte, la *Nina!* quella caravella che aveva soccorso l'ammiraglio nel suo naufragio della Natividad, che lo aveva ricondotto a Palos, che lo aveva poscia, sotto nome di *Santa Clara*, condotto ad esplorare il mare di Cuba, a scoprir la Giamaica, l'arcipelago dei Giardini della Regina, dond'era tornata crivellata, aperta, e che, minacciando di affondare nel porto, pareva condannata ad essere demolita.

CAPITOLO OTTAVO.

Scoperte delle miniere d'oro sulle rive dell' Oceano. — Partenza di Colombo per la Castiglia coi malati, il cacico Caonabo e trentadue prigionieri indiani. — Le correnti e i venti contrari lo travagliano lungamente. — Approda alla Guadalupa per pigliarvi de' viveri. — Affezione romanzesca di una principessa antropofaga pel caraiba Caonabo. — Indifferenza e indomito orgoglio del cacico. — Muore a bordo. — La fame si fa sentire. — Gli equipaggi guardano con occhio ostile gl'Indiani, e vogliono gettarli in mare per economizzare le razioni. — L'ammiraglio veglia sopra di loro e predice il giorno in cui si scoprirà terra. — Arrivo a Cadice.

§ I.

L' ammiraglio comandò incontanente di ristaurare la *Santa Clara*, e di costruire un' altra caravella, con nome di *Santa Croce;* comprendeva l'urgenza di giungere in Castiglia nel tempo stesso che vi arrivava il suo nuovo accusatore. Durante la costruzione della nuova nave, per la quale s'impiegavano le tavole delle caravelle distrutte, ricevette, qual ristoro di tante sciagure una notizia che doveva giovare meglio alla sua difesa dell'esposizione della sua amministrazione, diretta da una prudenza superiore e il cui unico torto era stato una troppo grande bontà.

Alcuni mesi prima di quel terribile uragano, il giovane Michele Diaz d' Aragona, addetto al servizio di don Bartolomeo Colombo, giovane di buon cuore e di bell' aspetto, ma troppo violento, aveva appiccato lite con uno de' suoi compatriotti: alla presenza di alcuni Spagnoli, si batterono col coltello secondo il costume de' Catalani. L'avversario di Michele Diaz cadde intriso nel proprio sangue, e Michele, sapendo l'inflessibilità di don Bartolomeo, non osò, quantunque suo domestico, d'implorarne il perdono; quindi prese la fuga accompagnato dai testimoni del duello. Giunsero alle rive dell'Ozanna, sul territorio di una giovane cacica, la cui bellezza sorprese Michele Diaz, e che si accese incon-

tanente di amore per lui: in breve si fece cristiana per isposarlo; fu nominata Catalina.

Temendo che lo sposo non si trovasse troppo isolato da' suoi, e l'abbandonasse, gli rivelò l'esistenza di miniere d'oro a sette leghe di là, e lo stimolò ad attirare colà i suoi compatriotti: Diaz vide incontanente in tale comunicazione il mezzo di ottenere grazia: accompagnato d'alcuni sudditi di sua moglie, risolvette di presentarsi a don Bartolomeo; si nascose ne' dintorni di Isabella, fece chiamare uno de' suoi amici, seppe che il ferito, non solamente non era morto, ma guariva; il perchè non temette più di mostrarsi. Don Bartolomeo lo accolse, gli perdonò e lo riconciliò col suo avversario. Questa notizia era un aiuto provvidenziale per Colombo.

Spedì immantinente verso quel lontano distretto don Bartolomeo, scortato da uno stuolo di fanti, e accompagnato dal metallurgista Pablo Belvis con alcuni operai di miniere. Passarono per la Concezione, ove presero guide del paese, traversarono i dominii del cacico Bondo, e giunsero al fiume d'Hayana, sulla cui riva trovarono copia di minerali d'oro: ne videro altresì ne' suoi affluenti e ne raccolsero pezzi considerevoli.

Don Bartolomeo portò di là minerali d'oro di gran valore: l'ammiraglio li ricevette con una viva gratitudine, ringraziando Dio, che faceva paghi i suoi desiderii mandandogli in quella ch'era sul partire, il miglior mezzo per confondere i suoi nemici, incoraggiare i Re cattolici a continuare le scoperte, e permettere a lui di coronare le sue fatiche col conquisto od il riscatto del Santo Sepolcro, oggetto supremo d'ogni sua ambizione in questo mondo. Secondo le sue costanti abitudini di pietà, si chiuse nel suo oratorio a pregare. La parte del terreno d'Hayana, ov' erano state scoperte le miniere, fu chiamata San Cristoforo, dal nome della fortezza che l'ammiraglio comandò di costruirvi.

Prima di partire, volle regolare durante la sua assenza il reggimento interno della colonia. In virtù de' suoi poteri e privilegi, elesse suo luogotenente generale il fratello Bartolomeo, con titolo di Adelantado, titolo che gli fu poi sempre conservato: nominò magistrato superiore della colonia Francesco Roldano, dianzi addetto al suo servizio personale, uomo poco

istruito, ma di uno spirito leale, pieno di acume, e inclinato alla giurisprudenza. L'ammiraglio lo aveva sollevato precedentemente alla carica di giudice in prima istanza, nel qual ufficio aveva meritato la soddisfazione generale.

Già Cristoforo Colombo si er' affrettato di provvedere ai primi bisogni spirituali della colonia, così tristamente trasandati dal padre Boil: provvide che durante il suo allontanamento la Religione Cattolica sarebbe annunziata alla popolazione dell'isola: fidò l'onore di quell'apostolato ad un Francescano, il padre Juan Bergognon, al quale aggiunse il pio frate Roman Pane, che possedeva il dono delle lingue: indi, mandò quest'ultimo nelle terre del cacico Guarionex, e lo incaricò di stendere una memoria sulle credenze primitive degl'indigeni, la loro genesi, la loro cosmografia. Nonostante il suo zelo per la gloria del Salvatore e la salute delle anime, fra Roman Pane, che si chiamava umilmente il *povero eremita*, ebbe paura di trovarsi solo, e abbandonato fra popoli irritati e fantastici: espose il suo spavento all'ammiraglio, pregandolo permettergli di prender seco alcuni compagni per sostenerlo e consolarlo. Colombo lo autorizzò colla maggior arrendevolezza del mondo a condurre seco chi meglio piacevagli; ed ebbe cura al tempo stesso di collocare un drappello di fanti alla portata della residenza de' Missionari, affine di prevenire ogni attentato degl' indigeni contro le loro persone.

Quantunque la leggerezza del loro carattere e la confusione delle loro credenze preservassero gl' indigeni da un feroce fanatismo, pure i loro sacerdoti, chiamati *Bohutis*, i quali fungevan officio anche di medici, e di stregoni o indovini, avevano interesse che un nuovo culto non venisse a distruggere il loro mestiere, ch'era lucroso, e avrebbero potuto armare il braccio de' loro creduli clienti. La religione degli isolani consisteva principalmente in una fede rozza al potere di certi idoli da loro chiamati *Zemes* i quali ora di legno, ora di pietra, molto diversi nelle loro forme e nelle loro attribuzioni, non erano che l'equivalente dei *fetici* dei negri e dei *manitou* delle Pelli Rosse. I preti o *Bohutis* non costituivano una corporazione a parte; non avevano nè dotazione, nè privilegi ereditari; non domi-

navano i cacichi; e dal canto loro i cacichi non cercavano punto di smuovere il loro credito. Per far cadere questa religione sprovveduta di dommi, di simboli, e che non reggevasi per alcun fondameuto di tradizione, sarebbe bastata la dolcezza e la carità del Vangelo: ma, per mala ventura, le violenze e i vizi degli Spagnuoli alteravano presso que' popoli la giusta nozione del cattolicismo; e, confondendo la religione coll'uomo, rendevano il Cristianesimo mallevadore dei delitti dei loro oppressori.

§ II.

Al cadere del febbraio, le due caravelle furono in istato di reggere al mare, onde si procedette all'imbarco. I malati, i malcontenti, gl' idalghi disingannati, in tutto dugento venticinque, e trentadue indiani, fra' quali il fiero Caonabo con un suo fratello, un figlio e una nipote, furono scompartiti sulle due caravelle. Aguado salì la nave nuova, e Colombo la povera, ma fedele *Santa Clara*.

Il 10 marzo 1496 le due navi abbandonarono il porto, e si avanzarono all' est per tentare una nuova strada. Non si era fatta ancora l'esperienza de' venti in quelle parti: non si sapeva che bisognava governare direttamente al nord, per trovare i soffi regolari che favoreggiano il ritorno in Europa. Colombo dovette combattere la forza de' venti e sostenere grandi fatiche per incessanti manovre: passò dodici giorni lottando, prima di perder di vista il capo orientale d'Hispaniola. Finalmente, nonostante i venti e le correnti contrarie, il sei di aprile giunse in alto mare. I viveri e le forze dell' equipaggio erano scemati in que' ventisei giorni: perciò l'ammiraglio si decise di approdare alle terre de' Caraibi per vettovagliarvisi.

Andò verso mezzodì, e il 10, un mese dopo la sua partenza, gettò l'áncora davanti la Guadaluppa. Mandò due scialuppe armate a procacciarsi viveri: ma in un istante la spiaggia fu stivata di Amazzoni coronate di piume, armate di archi, e che facevano le mostre di opporsi allo sbarco. La forza de' flutti obbligò a tener le scialuppe a qualche distanza: due Indiani si

gettarono a nuoto e dissero a quelle donne che i sovraggiunti non volevano far loro alcun male; non chiedevano altro che viveri, ed in pagamento darebbero gioielli. Quelle Amazzoni li rimandarono ai mariti, che si trovavano in altra parte dell' isola verso il nord.

Le scialuppe si drizzarono a quella volta, e videro sulla riva una turba di guerrieri di aspetto feroce, minacciosi nei gesti e che dardeggiarono una grandine di frecce fuor di tiro. Vedendo che le scialuppe continuavano nondimeno ad accostarsi, si nascosero nelle boscaglie intorno, donde uscirono improvvisamente mettendo orribili grida, nel punto che gli Spagnuoli scendevano a terra. Una scarica di archibugi li fece rientrare nella foresta; e fuggirono abbandonando le loro capanne ove si trovarono vettovaglie, miele, cera, magnifici papagalli ed un braccio d'uomo che arrostiva al fuoco.

L'ammiraglio mandò uno stuolo di quaranta soldati a riconoscere diversi punti dell'isola: tornarono il giorno dopo conducendo tre fanciulli e dieci donne, fra le quali primeggiava la sposa di un cacico.

Questa bella gagliarda, nonostante la sua pinguedine, aveva stancato nel corso tutti quelli che la inseguivano; solo, un giovane delle Canarie, a' servigi dell' ammiraglio, e corridore famoso, era riuscito a tenerle presso. Quando vide che il rimanente degli Spagnoli si trovava distante, la robusta matrona si volse improvvisamente sopra di lui, lo atterrò colla violenza dell' urto, opprimendolo poscia col suo peso, cercava soffocarlo e gli cacciava nel collo l' ugne acute; era morto, se i suoi compagni non fossero corsi in suo aiuto: presero la Caraiba accanita sulla sua preda, e durarono gran fatica a togliergliela di mano. Tutte coteste donne erano nude e pingui: per comparire più grosse si stringevano le gambe con fasce di cotone; portavano i capelli lucidi e profumati di un sugo di erbe odorifere, sparsi sulle spalle.

Gli Spagnoli passarono nove giorni a percorrere l' isola ed a raccogliere cassave: si provvidero di legna e di acqua; poi nel punto di porre alla vela, l'ammiraglio rimise a terra le donne e i fanciulli, dopo che gli ebbe regalati di quelle bagatelle di cui

gl' Indiani erano ghiotti: ma la moglie del cacico dichiarò di voler rimanere a bordo con sua figlia, per curiosità di vedere il paese de' potenti stranieri.

Questo motivo non era che un pretesto. La bellicosa matrona aveva veduto « il Signore della casa d' oro, » il gran Caonabo, in catene, sulla caravella ov' essa trovavasi. Siccome discendevano ambedue dal medesimo ceppo, avevano i medesimi lineamenti, parlavano la medesima lingua, ed erano dotati de' medesimi istinti e gusti antropofagi, destasi incontanente nel suo cuore pietà dell' infelice, quella formidabil dama non potè risolversi a lasciar solo e prigioniero il gran Caonabo, lo sposo della celebre Anacoana, non avente seco nè schiavo, nè donna che potesse servirlo: simpatia la conquideva; immolando doveri e avvenire al suo entusiasmo, dimenticò i figli, lo sposo, la sua tribù, il suo paese per consacrarsi a sollevar le pene dell' eroe, i cui alti fatti elettrizzavano la sua imaginazione.

§ III.

Il 20 aprile Colombo rimise alla vela. Ricominciò la lotta coi venti; indi tornò la bonaccia; il 20 maggio egli era ancora in mezzo all'Oceano, e niuno sapeva in qual latitudine; quindi mestizia e scoramento occupavano gli spiriti. Già l'acqua mancava, e i viveri erano notevolmante diminuiti, in guisa che bisognò porre tutti alla razione esigua di sei once di pane per giorno. I piloti contrastavano fra loro rispetto la strada: si consideravano smarriti nell' incomensurabile Oceano: allora l' ammiraglio gli assicurò che erano distanti circa cento leghe dal meridiano delle Azzorre: annunzio che si trovò esatto.

Colombo si occupava sopra tutto dei malati: la sua compassione gli faceva trovar consolazioni impensate per que' meschini il maggior numero de' quali era già sofferente prima d' imbarcarsi. Mentre sulla caravella d'Aguado, gli operai e i soldati ammalati erano trascurati dal commissario reale, quelli che stavan a bordo della *Santa Clara* ricevevano servizi, esortazioni ed esempi che sostenevano il loro morale. Certamente il venerabile padre Juan Perez de Marchena, secondando l' ammiraglio,

gli assisteva, e offeriva loro gl' incoraggiamenti spirituali, de' quali è sentito doppiamente il pregio nella sciagura.

Intanto le fatiche e le pene della navigazione non facevano che aumentare; l'attaccamento della cacica antropofaga non potè distrarre il suo eroe, assorto dal sentimento della propria infelicità. L'ammiraglio gli aveva promesso di ricondurlo alla Maguana dopo di avergli mostrati i Sovrani e le grandezze della Castiglia; ma l'umiliazione della sua soggezione aveva acceso un fuoco segreto nelle sue vene. Nascondendo in un ostinato silenzio il suo dolore, e sotto l'impassibilità del volto l'amarezza de' suoi affanni, faticato, logoro da quella prigionia su tavole sbattute sempre dalle onde, egli pareva straniero a tutto quello che accadeva intorno a lui. Le attrattive della sua compatriota non lo sedussero. A poco a poco le sue forze vennero meno; sola la sua alterezza non iscemava; e, alla perfine, ostinatamente immobile, morì avviluppato nella sua taciturna superbia.

Così il romanzo di questa principessa antropofaga fu terminato prima che finisse la sua navigazione. Rimanendo liberamente fra gli stranieri, ella rinunziava alla sua famiglia, alla sua patria, alla sua libertà, alla sua vita; perocch' essa aveva tradito il suo sposo, e per conseguenza meritata la morte: ella si sacrificava all' onore di essere schiava di uno schiavo già coronato, di aiutarlo a portare le sue catene: non si può disconoscere la grandezza di tal sacrifizio: quale ne fu la ricompensa? la morte nell' esilio. Emana un non so qual profumo di selvaggia epopea dal racconto di questo amore da cannibali, destosi a prima vista, e rivelatosi in mezzo alla lotta dell' uomo contro le maggiori forze della natura, durante le angosce del terrore, e le minacce della fame, sugli abissi dell'Oceano.

Il fratello di Caonabo, rifinito, non gli sopravvisse che pochi giorni.

La disastrosa navigazione proseguiva: ma i patimenti si aggravavano sempre più: quindi si cominciavano a udir lamentanze e parole di malcontento. Gli Spagnuoli gettavano sguardi ora dolorosi, ed ora sdegnosi sui trenta Indiani che restavano sulle navi. La fame, padroneggiando ogni sentimento, risvegliava la crudeltà, e consigliava il delitto. Gli Spagnuoli si rac-

coglievano in conciliaboli, e tutti proponevano a voce bassa di uccidere e mangiare gl'Indiani, o di gettarli in mare, per liberarsi di quelle bocche inutili; con che le razioni acquisterebbero un accrescimento giornaliero di centottanta once di pane: quest'ultimo partito pareva che prevalesse.

Il 7 giugno venne fatta pubblicamente la proposta di questa crudele necessità: ma quando fu conosciuto dall'ammiraglio l'atroce consiglio, la dolcezza compassionevole che aveva sin allora mostrata, si tramutò nella gagliardia più coraggiosa: egli si fece innanzi pieno di maestà, e signoreggiò il tumulto della disperazione: aiutandolo Iddio, fe' tacere la fame, e significò fermamente a que' traviati che aveva scoperto le Indie per darle a Gesù Cristo; che quegli Indiani, riscattati al prezzo del medesimo sangue, erano loro fratelli; che li menava in Castiglia, per far di loro altrettanti figli della Chiesa, altrettanti amici della nazione spagnuola, e che non permetterebbe l'abbominevole misfatto: ricordò loro che la pazienza ne' patimenti era la virtù de' Cristiani, il segno della loro superiorità; e aggiunse, che, ad ogni modo, la paura che consigliava quella spaventevole codardia procedeva dall'errore e dall'ignoranza, perocchè in tre giorni sarebbero nelle acque del Capo San Vincenzo.

A queste parole i piloti risposero con vive parole di contraddizione, che, secondo il loro calcolo, essi n'erano ancora molto lontani, e si credevano vicini alle Azzorre. L'ammiraglio impose loro silenzio, continuò la medesima via; poi alla sera del terzo giorno comandò di piegar le vele, chè la dimane vedrebbono terra.

Ma quelle genti affamate lo supplicarono di lasciarle giungere il più presto possibile, dicendo che amavano meglio di correre il rischio di rompere sulla prima costa, anzichè morire sicuramente di fame in alto mare. Intorno a ciò si accese controversia fra' piloti: gli uni stimavano di essere vicini alle coste dell'Inghilterra; gli altri a quelle dalla Galizia; Colombo tenne fermo, e fece eseguire i suoi ordini; l'indomani mattina riconobbero il capo San Vincenzo, che l'ammiraglio aveva loro annunziato: allora, conquisi di ammirazione per la sua scienza,

lo dichiararono decisamente l'uomo più sperto di navigazione che mai fosse stato.

Tornando sul passato e ricordando, come sin dalla prima scoperta, le diverse predizioni di Colombo erano sempre state giustificate dai fatti, la maggior parte de' marinai e de' piloti, s'indusser a pensare che l'ammiraglio chiamava in suo aiuto i segreti dell'arte magica; o che almeno in tutte le grandi circostanze egli era dotato di una ispirazione quasi divina.

CAPITOLO NONO.

Cristoforo Colombo, disgustato del mondo, veste pubblicamente l'abito de' Francescani. — Invitato dai Re va alla Corte. — Al suo aspetto la Regina dimentica tutte le accuse a lui fatte. — Partenza dell' infante dona Juana per le Fiandre. — Il lapidario di Burgos. — Arrivo in Ispagna della principessa Margherita. — Suo matrimonio coll'infante don Juan. — Morte del giovane Principe. — Dolore della Regina Isabella. — Partiti presi in favore della Colonia. — Discredito delle Indie nell' opinion pubblica. — Necessità di pigliare i coloni nelle prigioni e nelle galere. — Cristoforo Colombo rifiuta un principato di milledugentocinquanta leghe quadrate con titolo di Duca. — Fonda un maggiorasco. — Oltraggi fattigli da' suoi nemici nel momento del suo imbarco per la sua terza spedizione.

§ I.

Entrando nella baia di Cadice, Colombo vide tre navi con bandiera di partenza: erano cariche di viveri e di munizioni da guerra, pronte a salpare per Hispaniola sotto il comando del suo antico piloto, Pier Alonzo Nino, il quale consegnò incontanente all'ammiraglio i dispacci a lui diretti. Dopo che li ebbe letti, Colombo credette di dover modificare alquanto le istruzioni lasciate a suo fratello don Bartolomeo.

La flottiglia mise alla vela, e l'ammiraglio si occupò della sorte dei malati, e dei poveri che riconduceva. Le cure paterne, con cui non aveva cessato di trattarli durante il tragitto, avevano aperto gli occhi di que' poveretti: si erano imbarcati preoccupati contro di lui; arrivavano, non meno penetrati di riconoscenza per la sua bontà, di quello che indegnati delle offese fatte dal commissario Aguado al vice-re delle Indie.

Colombo non partì immediatamente per la Corte, come fu detto da Herrera. Avendo l' ammiraglio informato i Re del suo arrivo, dovette aspettare i lor ordini. Solo un mese dopo gli scrissero da Almazan, con messaggio del 12 luglio 1496.

Aguado aveva avuto tutto l' agio di comunicare all'Ordinatore generale della marina l' enorme processo da lui portato

da Hispaniola, aggiungendo di viva voce i suoi commentari. Pare che i turpi raggiri non cadessero infruttuosi. Ascoltate ch' ebbe le lamentanze del padre Boil e di Pedro Margarit, la Regina aveva potuto altresì raccogliere le ostili testimonianze del commendatore Arroyo, del commendatore Gallego, di Rodrigo Abarca, di Micer Girao e di Pedro Navarro, tutti servi della Casa Reale, a cui per conseguenza ella prestava fiducia.

Nel mese che corse fra l'arrivo di Colombo e la risposta de' Monarchi, la storia ha come dimenticato l'ammiraglio. È noto solamente, che, disgustato degli inganni e delle debolezze della Corte, non facendo più capitale che di Dio, egli avrebbe sin d' allora voluto separarsi dal mondo. Non curando l'opinione, si era lasciato crescere la barba, e portava esteriormente il cinto di corda sopra la veste di San Francesco alquanto raccorciata. Noi non siamo alieni dal credere ch' egli abbia carezzato il pensiero di seguire alla Rabida il suo venerabile amico padre Juan Perez de Marchena, il qual appunto allora tornava a chiudersi nel suo chiostro.

Da quel punto cessa ogni notizia intorno quel povero frate, nobile protettore di Colombo. Dopo di aver indovinato il Nuovo Mondo, e la missione del suo Rivelatore, e cooperato colle sue istanze alla grande scoperta; dopo aver avuta la consolazione di contemplare le maraviglie del Creatore in quelle nuove regioni, di offerirvi, prima d' ogni altro, il Santo Sacrifizio, di assistere agli ammirabili spettacoli della natura, egli rientrava nella monotona calma del monastero, dimenticato dagli uomini, ma veduto da Dio, che servì fedelmente sino al suo ultimo giorno. Gli archivi del convento della Rabida, che racchiudevano importanti particolarità su Colombo, e sul padre guardiano Juan Perez, andarono sventuratamente distrutti nelle guerre dell' impero. È noto solamente, che, al tempo del processo degli eredi di Colombo contra il fiscale, già da più anni il Padre Juan Perez de Marchena aveva preceduto il suo amico nell' eternità.

Alcuni scrittori, inetti a comprendere il carattere eminentemente cristiano di Colombo, non hanno potuto rendersi ragione dell'abito religioso che vestiva l' ammiraglio reduce dal suo se-

condo viaggio. Washington Irving suppone che si mostrò così vestito per adempiere un qualche voto fatto nel pericolo. Ma, primieramente egli non soggiacque a tempesta nel ritorno: ebbe venti contrari perchè soffiavano verso le Antille, ma regolari, alternati da calme: quella supposizione è contraria ai fatti: il racconto di Oviedo non permette dubbio sulla cagione dell'abito che prese: dice che fu per disgusto del mondo, per la pena che risentì dell'ingiustizie commesse contro di lui.

Nella sua storia delle Indie, Las Casas dice di aver veduto a Siviglia l'ammiraglio vestito quasi come un francescano. Il curato de Los Palacios riferisce di aver ricevuto in sua casa a que' giorni l'ammiraglio, che aveva il cordone di San Francesco ed un abito, che, per forma e colore, ricordava quello dei Religiosi dell'Osservanza. Alessandro Humboldt dice che si mostrava nelle contrade di Siviglia in abito di religiosi di San Francesco per divozione.

Intanto giungeva lettera de' Sovrani, che si congratulavano coll'ammiraglio pel suo felice viaggio, e lo invitavano a venire appena si fosse riposato delle sue fatiche. Quel messaggio era tutto quanto concepito in termini benevoli ed onorevoli. Colombo andò tosto a Burgos, ove si trovava la Corte. Cammin facendo, affine di combattere le preoccupazioni che i disertori della colonia ispiravano contro la scoperta, mostrava le rarità che seco recava, maschere d'oro, granelli d'oro, e gli Indiani che lo accompagnavano: il parente di Caonabo portava al collo una catena d'oro del peso di seicento Castigliani.

Per quanto fossero gravi le accuse avventate all'ammiraglio, appena comparve, la Regina le dimenticò, nè sentì altro più che la simpatia e la riverenza ispiratele da quell'inviato della Provvidenza. Col suo solo aspetto, egli confutava i suoi nemici. Non si pensò più allora alle dinunzie del padre Boil, di quelle di Pedro Margarit, e neppure alle informazioni del commissario reale Juan Aguado.

Colombo espose nella sua verità lo stato della colonia. Isabella seppe allora da qual dura legge egli era stato costretto a ricorrere a que' partiti di salvezza che l'egoismo e la vanità notavano di rigore crudele. L'ammiraglio narrò ai Sovrani le sue

scoperte dell'arcipelago de' Caraibi, di Cuba, della Giamaica: parlò delle miniere di Cibao e di quelle d'Hayna: mise in mostra maschere d'oro, cinture ornate d'oro, borse piene di grani d'oro, granelli grossi come fave, ed altri ancora come noci, che provenivano dalle miniere scoperte al momento della sua partenza: offerse loro altresì oggetti sconosciuti in Europa, pietre sacre, figurine, armi, istrumenti, animali, piante, uccelli, produzioni ed oggetti che riescirono graditissimi alla Regina, mentre Ferdinando molto più apprezzava l'oro: ringraziarono Colombo, lo colmarono di cortesie e lo trattarono pubblicamente con ogni possibile dimostrazione d'onore a mortificazione de' suoi nemici.

Se non fosse nota la rettitudine della Regina, nel cui cuore non poteva entrare il menomo pensiere di dissimulazione, ci avremmo una prova innegabile della sua sincerità nella lettera piena di degnazione regia e di materna gratitudine che scriveva all'ammiraglio il 18 agosto, dal porto di Laredo, per ringraziarlo del suo parere sulla strada che doveva tenere la flotta che portava in Fiandra l'Infante donna Juana, fidanzata all'arciduca Filippo d'Austria. Mal si potrebbero trovare in un carteggio ufficiale espressioni più lusinghiere, meno studiate, meglio sentite. Ringraziandolo doppiamente, e per la saviezza del suo consiglio, sempre di sì gran peso, e per l'ingegnosa delicatezza ed opportunità della sua sollecitudine, Isabella riconosceva, anche in quella circostanza, ch'egli avea sempre mostrato zelo e affezione; e lo pregava di credere che riceveva una tale testimonianza come d'intimissimo e lealissimo servidore.

Dopo ch'ebbe assistito all'imbarco della figlia, la Regina non poteva risolversi a separarsi da lei; quindi rimase due giorni e due notti a bordo della nave ammiraglia: le aveva composto un corteo scelto nel fiore della nobiltà dei due regni di Castiglia e di Aragona. La flotta composta di cento trenta vele sotto gli ordini del grande ammiraglio di Castiglia, don Federico Enriquez, portava un esercito di ventimila uomini: il 22 agosto mise alla vela con buon vento, e quando scomparve, la Regina, assai mesta ritornò a Burgos ad occuparsi di altri apparecchi per ricevere la principessa Margherita, figlia dell'imperatore Massimi-

liano, la quale aveva allora sposato il Principe reale, l'infante don Giovanni: quella flotta magnifica doveva condurla al suo ritorno: si fecero in anticipazione splendidi apparecchi.

§ II.

In mezzo a tante preoccupazioni materne Colombo non poteva, senza incorrere nella taccia di grave importunità, stringere la Regina a comandare immediatamente un terzo viaggio di scoperte: egli era costretto, come già nella sua prima spedizione, di aspettare in silenzio, e frenare di nuovo la sua legittima impazienza. Durante l'inazione forzata della dimora a Burgos, l'ammiraglio non potè mancare di trovarsi in relazione prontamente intima con una persona di quella città, già diventato suo corrispondente per invito d'Isabella, prima del suo ritorno dalla Spagnuola; ma che non conosceva altro che di fama.

Questo personaggio che la Regina invitava a corte, e che il gran cardinale di Spagna onorava del titolo di amico, era un mercante di gioie, che aveva banco in diverse parti, e il suo negozio centrale a Burgos; si chiamava Jaime Ferrer. Le sue illustri relazioni in molti paesi, le sue facili entrature per tutto, la sua modestia mista di sicuranza, il suo modo di trattar le persone e gli affari, provano, che, oltre al suo merito personale, era di civil condizione, e traeva lustro dal parentado col suo omonimo Jaime Ferrer, chiaro cosmografo. Oltrechè questo mercante di gioie era il più onesto ed accorto dell'arte sua, raccomandavasi anche qual viaggiatore, poliglotto, matematico, astronomo, metallurgista, erudito, filosofo, poeta, e, quasi direi teologo; possiam anche aggiungere *libero pensatore*, ma nel significato cattolico della parola.

Jaime Ferrer, messo a torto in dimenticanza dagli storici di Colombo, presentava in sè una delle più notevoli individualità contemporanee della Spagna. Andando spesso pe' suoi affari a Genova, a Venezia, in Levante, in Egitto, in Palestina, in Siria, frequentando i gran mercati del Cairo, di Damasco, di Aleppo e di Bagdad, trafficando coi mercatanti arabi venuti in carovana dalla Persia, o dal Korassan, e con altri, giungenti dal mare

delle Indie passando per la Mecca; egli aveva acquistato, intorno il continente asiatico, nozioni più chiare e più estese delle possedute dal resto de' geografi; sapeva, per esempio, che in quel tempo alle Indie, ove non era peranco penetrato alcun missionario, esistevano cristiani, derivati da quelli che vi erano stati evangelizzati da san Tomaso millequattrocentosessantadue anni prima, e che colà si trovava conservato il corpo del glorioso apostolo. Quantunque andasse in cerca di gemme, il nobile gioielliere non metteva le sue speranze ne' preziosi scrigni, e neppure ne' cofani pieni di zecchini: non si ristringeva alla parte puramente teorica delle scienze: le sue affinità spirituali, e la sua passione per la lingua italiana lo avevano reso interprete del pensiero religioso di Dante: nelle opere dell' esule Fiorentino, aveva raccolti gl'insegnamenti cattolici velati sotto le figure o le allegorie del poeta, e compostane un'opera con questo titolo — *Sentenze cattoliche del divino poeta Dante.*

Jaime Ferrer aveva frequentato musulmani, ebrei, scismatici greci, Persiani semi-idolatri, Tartari, Etiopi, Indiani, ed aveva compresa l'incredibile superiorità del Cattolicismo su tutti gli insegnamenti dell' uomo: aveva studiato il globo per quanto comportavano le comunicazioni e gl' insegnamenti di quel tempo. Per verità, il gioielliere di Burgos er' anticipatamente della scuola di Bossuet, di De-Maistre, di Ventura: delle pagine che di lui ci rimangono terrebbonsi onorati questi nomi illustri. Un' altezza di spirito proporzionata a sì gran varietà di cognizioni non poteva passare inavvertita. L' episcopato di Spagna aveva in grande stima questo gioielliere, che il cancelliere di Castiglia onorava della sua amicizia, e in cui tutti i cosmografi riconoscevano un maestro. Le conoscenze tecniche di Jaime Ferrer gli permettevano di apprezzare meglio d'ogni altro la sublimità di Colombo, e di riconoscere il suo destino provvidenziale. Sapendo l'imperfezione della nautica, le incertezze della geografia, l'impotenza del compasso, egli andava conscio che la scienza scarsi sussidii avea potuto prestare alle imprese di lui, e perciò qualificava la scoperta cosa piuttosto divina che umana. « *Mas divina que humana peregrinacion.* » Nondimeno la riservatezza della sua modestia lo avrebbe forse sempre impedito di entrare

in relazion personale col vice-re delle Indie, se l'ingegnosa Isabella non gliene avesse graziosamente dato l'ordine, sotto le apparenze di un desiderio: avendo riconosciuto il parentado di quelle due intelligenze, piacquesi di servir loro di legame.

Il lettore ricorderà che al tempo delle pretese del Portogallo contro la linea di demarcazione papale, il gran cardinale di Spagna aveva stimolato il gioielliere, Jaime Ferrer di andare a Barcellona colle sue carte, e cogli strumenti di matematica. Più di un anno dopo, nonostante il trattato di Tordesillàs, non essendo terminata la contesa, il gioielliere scrisse, il 27 gennaio 1495 alla Regina, per comunicarle il suo parere relativamente ai mezzi geografici di comporre la controversia. La Regina rispose da Madrid all'illustre Jaime Ferrer ringraziandolo della sua lettera, ch' ella considerava come un servigio reso allo Stato, e invitandolo di andare alla corte nel seguente maggio.

Nella sua lettera alla Regina, il gioielliere di Burgos aveva detto, parlando di Cristoforo Colombo: « Io credo che ne' suoi alti e misteriosi disegni, la divina Provvidenza lo elesse suo mandatario per quest' opera, che pare a me non sia altro che una introduzione e un apparecchio alle cose che questa medesima divina Provvidenza si riserva di scoprirci per sua gloria, e per la salute e felicità del mondo. »

Il gioielliere di Burgos ricevette dalla Regina l'accoglienza di cui era degno. Sembra che allora gli sia stata da Isabella conceduta la nobiltà: fu anche onorificamente addetto quale scudiere scalco alla casa del principe reale, don Juan. Quando don Jaime Ferrer ebbe avuto l'onore di sviluppare a viva voce le sue idee alla Regina, Isabella lo consigliò di sottoporle al grande ammiraglio dell'Oceano; e pertanto da Burgos, il 5 agosto 1495, don Jaime Ferrer prese a scrivergli.

Penetrato di rispetto pel carattere di Cristoforo Colombo, non gl' indirizzò la sua comunicazione ne' termini ordinari di un carteggio amministrativo, come avrebbe fatto con qualunque altro vice-re delle Indie: scrissegli come al rivelatore del globo, con un sentimento di rispettosa sommissione, e libertà cristiana.

Questa lettera, che c'incresce di non poter riprodurre per in-

tiero colla sua spontanea grandezza, le sue felici percezioni, ed il suo stile di una biblica semplicità, questa lettera prova un'altra volta, che, dal tempo di Salomone in poi, nulla è nuovo sotto il sole per la comprensione umana, e che di fatto « gli uomini di genio sono sempre contemporanei fra loro. « Ci penseremmo che il gioielliere di Burgos abbia presa la penna dopo aver letto il *Discorso sulla storia universale*, stato scritto da Bossuet due secoli dopo.

Dopo avere riassunto in poche linee l'incivilimento eroico dei tempi di Saturno e di Ercole, gli effetti delle conquiste di Alessandro il Grande, e di Giulio Cesare, che, introducendo presso i popoli i principii del diritto e della morale sotto la scorta delle aquile romane, senza saperlo, preparava così le vie alla Buona Novella, Jaime Ferrer mostra il Redentore che manda i suoi apostoli ai quattro venti, distribuendo loro il conquisto spirituale del mondo; ricorda i patimenti, le tribolazioni, la fame, la sete, il caldo, il freddo, le persecuzioni che sono destinate a cosiffatti uomini per loro ricompensa, e queste parole della Bontà Suprema a' suoi amici — chi vuol venire a me, prenda la sua croce e mi segua. »

Il confidente postumo di Dante confessa al rivelatore del globo che riguarda l'operato da lui, siccome un disegno del Cielo.

« La divina e infallibile Provvidenza, dice, mandò il gran Tomaso da Occidente in Oriente per predicare alle Indie la nostra santa legge cattolica; e voi, signore, mandò dal lato opposto dall'Oriente in Occidente, sicchè giungeste alle parti estreme dell'India superiore, perchè i popoli, che non hanno udito Tomaso, conoscano la Legge della salute, e si adempia il detto del Profeta » la loro parola risuonerà in tutta la terra. » *In omnem terram exivit sonus eorum.*

« Io non credo ingannarmi dicendo, o signore, che voi adempite un ufficio d' *Apostolo, d'Ambasciatore di Dio,* mandato dai decreti divini a rivelare il suo santo Nome alle regioni in cui la verità rimane sconosciuta. Non sarebbe stata cosa inferiore alle convenienze, alla dignità ed all'importanza della vostra missione, che un Pontefice, un Cardinale di Roma avesse preso

in quelle contrade parte alle vostre gloriose fatiche. Ma il peso de' grandi affari rattiene il Pontefice; l'agiatezza della vita, il Cardinale, e gl'impediscono di seguire tal via. Nondimeno è sicurissimo, che, in uno scopo simile al vostro, il Principe della milizia apostolica venne a Roma, e che i suoi cooperatori, anch'essi vasi di elezione, pellegrinarono pel mondo, logorandosi, rifiniti, coi loro calzari rotti, le loro tuniche in cenci, i loro corpi dimagrati dalle privazioni, e dalle fatiche dei viaggi, ne' quali si cibarono sovente d'un pane di amarezza. »

Don Jaime Ferrer dichiara al rivelatore del globo, doversi anch'egli aspettare patimenti e dure prove, segni di elezione e predilezione celeste.

La sua cattolica sincerità, e la rettitudine della sua intenzione fanno ardito il gioielliere di Burgos fino a dare un pio consiglio all'*Ambasciatore di Dio*, e a metterlo in guardia contro l'umana debolezza: gli dice, che, dopo queste grandi cose, quando egli ripasserà talvolta nel suo spirito i risultati del suo glorioso ministero, abbia ad inginocchiarsi, come il profeta inclinato sulla sua arpa, e gridare dal profondo del suo cuore « non a noi, o Signore, non a noi, ma al vostro solo nome, date gloria. *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.* Questa coraggiosa raccomandazione di umiltà pare a noi una intera rivelazione dell'anima del gioielliere: chiarisce egregiamente un cristiano ammirabile, che si volge ad un cristiano che ammira.

Continuando la sua lettera, il Ferrer aggiunge: « Signore, è cosa certissima, che, per la loro natura, le cose temporali non sono cattive, nè opposte alle cose spirituali, quando si sa usarne bene, e secondo il fine pel quale Dio le creò. » Partendo da questo principio, consiglia il rivelatore del globo di seguitare le sue scoperte, e lo assicura che torneranno a servigio di Dio, ed a vantaggio di tutta la cristianità.

Solamente dopo queste considerazioni morali, giungendo all'oggetto della sua lettera, il gioielliere di Burgos dice al vice-re delle Indie: « La Regina mi ha ordinato di scrivere alla signoria vostra, ecc. » Il fine di questa lettera non è indegno del suo principio: fa sorpresa nel suo autore una venerazione quasi

religiosa, e com' ei creda parlare ad un santo, ad un apostolo, ad un ministro della Provvidenza.

Da questo frammento epistolare risultano diverse osservazioni, che si vogliono notare:

1.° Il carattere sovrumano della scoperta operata da Cristoforo Colombo è affermato dal più dotto cosmografo, a que' dì, della Spagna.

2.° Tre anni prima della scopertá del Nuovo Continente, e mentre la prima prova di circumnavigazione tentata da Colombo er' ancora ignorata in Castiglia, Jaime Ferrer la considerava come già recata ad effetto.

3.° Il gioielliere di Burgos è il primo laico che abbia dichiarato, come conseguenza naturale di questa impresa, la congiunzione dell'Oriente coll'Occidente, e la diffusione del Vangelo su tutto il globo. Egli fu del pari il primo che riconoscesse la missione fidata al Messaggiero della Salute, di adempiere le profezie risguardanti le nazioni lontane.

Non dimentichiamo, sopratutto, che questo spirito penetrativo, allorquando, dopo il trionfo di Barcellona, Colombo non aveva avuto che onori ed omaggi, gli prometteva già, sotto il velo dell'allusione, prove crudeli; e gli annunziava che avrebbe portata la croce come il nostro Redentore, nello spinoso sentiero de' patimenti.

Per la giustizia storica del paro, che per l'esattezza della biografia, che abbiam osato delineare, credemmo di dover togliere alla dimenticanza, e presentare ai nostri lettori, questo valentuomo, che gli scrittori di una certa scuola disconobbero, e passarono sotto silenzio. Noi troviamo in lui un testimonio che difende Colombo dalle accuse retrospettive de' suoi nemici. Inoltre, non v' è alcuno fra' contemporanei di lui che fosse atto a giudicare meglio il rivelatore del globo, e le sue influenze posteriori. Lo si può dire senza tema di andare ingannati: il padre Juan Perez de Marchena prima della scoperta, Isabella mentre la si faceva, e Jaime Ferrer poscia che fu fatta, furono le tre intelligenze a cui venne dato di comprendere più profondamente il genio, la virtù, e il mandato provvidenziale di Cristoforo Colombo.

§ III.

Sul cominciare dell' autunno il re Ferdinando ritornò a Burgos senz'avere in pronto nè danaro, nè navi, nè equipaggio per eseguire la convenuta spedizione: per ordine di Isabella sei milioni di maravedis furono destinati all' armamento di Colombo.

Il 20 ottobre il piloto Pier Alonzo Nino, riconducendo da Hispaniola le sue tre caravelle, entrò nel porto di Cadice, andò primieramente a trovare la sua famiglia ad Huelva, contentandosi di scrivere ch' egli era giunto con un carico d'oro. Il re Ferdinando, lietissimo di questa notizia, mutò incontanente la destinazione de' sei milioni per Colombo, gl' impiegò tosto a fortificare il Rossiglione minacciato dai Francesi, e comandò di levare una somma equivalente per l'ammiraglio sull'oro che avevano portato le caravelle da Hispaniola. Fu solo sul finir del dicembre che Pier Alonzo Nino presentò ai Sovrani i dispacci ond'era incaricato. Allora si ebbe la trista spiegazione della metafora usata dal piloto. Il carico d'oro che indicava la sua relazione, consisteva nel prodotto che si trarrebbe dalla vendita dei trecento prigionieri indiani che aveva a bordo.

Questo disinganno produsse un deplorabile effetto sull'opinion pubblica: somigliava una delusione: il re Ferdinando ne fu vivamente corrucciato: la Regina si mostrò sopra tutto offesa, perchè, non ostante i suoi ordini precedenti intorno al mettere in libertà gli Indiani, se ne fosse spedito in Europa si gran numero. Tuttavia, mandandoli in Castiglia, l'adelantado non aveva fatto che conformarsi alle istruzioni reali intorno agli Indiani che avevano avuto mano nell' uccisione di Spagnuoli. L'ammiraglio fu attristato per questa spedizione di prigionieri, e particolarmente per le notizie che gli furono date sullo stato della colonia.

Così tutte le calunnie dei complici del padre Boil parevano giustificate. I saggi dell'oro che aveva mostrato l' ammiraglio non erano che un sogno, una frode. Gli uffici della marina a Siviglia si allegravano dell' umiliazione del Genovese. Perciò il

nome di colonia alle Indie era caduto nella più profonda disistima. Gli animi contrari alle cose nuove disapprovarono altamente le scoperte. Alla corte nessuno ristava dal biasimare le colonizzazioni lontane. Si censurava l'ammiraglio anche alla sua presenza. Tutti trovavano da ridire a' suoi disegni; lo si opprimea di rimproveri, gli si rinfacciava d'ignorare che i Principi di Castiglia unqua non acquistarono territorii fuor del loro paese. Gli uomini di Stato, i primi finanzieri del Regno pretendevano che i Re non ricaverebbero dall' Indie le spese della scoperta; e che non v'erano da raccogliere che rovina e sciagure da imprese così ardite, confidate, sopra tutto, a gente straniera.

Queste voci dell' opinione giunsero da tutte parti, anche da lungi, agli orecchi dell' ammiraglio. Egli temette che la forza di quelle influenze non disgustasse finalmente i Re dell' impresa, e li facesse rinunziare alla disegnata spedizione: n' espresse la sua inquietudine alla Regina, la quale, ferma nella sua fede in Colombo, nel suo desiderio di giovare a crescere la scienza, di glorificare il divin Redentore, di chiamare al Vangelo i popoli idolatri, rispose all'ammiraglio « di non far caso di tali dicerie, perocchè la sua volontà era di continuare l' impresa e di sostenerla ancora se non dovesse fruttare altro che pietre e macigni; ch'ella non temeva le spese, e le continuerebbe, perchè credeva che la nostra Santa Fede si distenderebbe, che i suoi regni si aumenterebbero, e che quelli che mettevano in mala voce l'impresa non erano amici della sua reale corona. »

Ma appunto a que' giorni il tesoro era esausto, la flotta assente: mancavano le navi, gli equipaggi, le munizioni.

L'arrivo della principessa Margherita rimase lunga pezza incerto. Sapevasi, che, dopo aver patito assai nel tragitto, l'infante dona Juana era sbarcata felicemente il dì 11 settembre a Middelborgo: ma per diversi mesi i venti contrari costrinsero le flotte a star nei porti delle Fiandre. L' influenza del clima, congiunta all'inclemenza della temperatura, generarono diverse malattie. La principessa Margherita aspettava a Malines che fossero dati giù i rigori del verno. Lo stato del mare, e quello degli equipaggi, molto maltrattati dal clima, non permisero alle navi di

riunirsi e partire altro che in febbraio. Durante questo tempo, la tenerezza della Regina era in preda a vive ansie. Colombo rispettava i suoi timori, e aspettava il destro di poter parlare utilmente delle scoperte.

Finalmente, nel marzo avvenne il ritorno della flotta. Il re Ferdinando, accompagnato dall'Infante trasse a incontrare la principessa Margherita, che fu condotta con immensa pompa al palazzo di Burgos. La Regina ve l'aspettava circondata dalla sua nobiltà, e dai deputati de' regni d' Aragona e di Valenza. Il 4 aprile, domenica di Quasimodo, il principe don Juan e la principessa Margherita ricevettero dalle mani dell' Arcivescovo di Toledo la benedizione nuziale. Alle feste che avevano preceduto il matrimonio, succedettero allegrezze infinite. Per venti giorni continui fu impossibile alla Regina di pensare al Nuovo Mondo; ma da quel punto pose la più seria cura ad apprestare la terza spedizione di scoperte.

§ IV.

Il 23 aprile, Isabella promulgò un'ordinanza per l'acquisto a prezzi correnti di tutti gli oggetti destinati per le Indie; l' ammiraglio ottenne di assoldare per conto della corona trecentotrenta persone esercenti diversi mestieri, che andrebbero a fermare la loro dimora nelle Indie. Nel giorno stesso la Regina comandò al tesoriere delle cose delle Indie di pagar tutti quelli a cui l'ammiraglio o l'adelantado avessero rilasciato un ordine formale. Un altro decreto portava l'esenzione da ogni diritto di entrata sulle mercanzie e munizioni imbarcate per ordine dell' ammiraglio. Il dì stesso, ancora, la Regina ampliò i poteri precedentemente conceduti a Colombo, di scegliere stipendiati, fissando a cinquecento il numero degli arruolamenti. E per dare all' ammiraglio un nuovo segno della sua premura pe' suoi interessi, Isabella confermò solennemente i privilegi che gli erano stati conferiti nella città di Santa Fè.

Nondimeno, il premio convenuto anticipatamente al tempo della sua prima impresa, non poteva più allora soddisfare la generosità di Isabella. Ella sentiva che le recenti scoperte delle

vaste isole e de' numerosi arcipelaghi, che tante fatiche, pericoli e servigi inuditi meritavano un segno eccezionale di gratitudine. La Regina offrì dunque al vice-re delle Indie, quale appanaggio particolare del suo titolo, il possedimento di un principato, che gli sarebbe costituito nell' isola Spagnuola, nel luogo che additerebbe egli stesso: il qual dominio privato avrebbe un'estensione di cinquanta leghe di lunghezza sopra venticinque di larghezza; e, come a lui piacesse, lo si erigerebbe in Ducato o in Marchesato.

Questa offerta era, fuor d'ogni dubbio, seducente. Colombo, padre di famiglia, sarebbesi così veduto ricompensato nella sua discendenza. Questo ducato, vero principato, rappresentante una superficie di milledugentocinquanta leghe quadrate, gli avrebbe permesso di fondare una casa potente pel suo secondogenito, mentre il primogenito sarebbe succeduto alle sue cariche e dignità qual grande ammiraglio dell' Oceano e vice-re delle Indie. Ma ben poco valore aveansi pel contemplatore del Verbo le considerazioni umane: l' apostolo la vinceva in lui sul capo di famiglia. Prima che darsi a' suoi, egli doveva dar sè a tutti. Ora, disegnando fin dal principio delle sue imprese, di scoprire lo spazio intero del globo, di compierne il giro, e di liberare finalmente il Santo Sepolcro, temeva che l' attaccamento naturale ad una così vasta proprietà, che il governo domestico di questo piccolo regno potesse impacciare il suo cuor di padre, ritardare le sue esplorazioni, impedire l'adempimento delle sue fatiche quasi evangeliche, stornarlo forse dall' incessante vigilanza che dedicava agli interessi generali della colonia; onde con annegazione tutta cristiana ricusò la dotazione reale.

Sinora la maggior parte degli storici aveva ammirato questo disinteresse, che solo basterebbe ad illustrare un grand'uomo; ma il vero motivo del rifiuto di Colombo non era per anco stato raccontato. Questo motivo, ch' egli occultava nel segreto della sua modestia, era interpretato in una maniera puramente mondana. Fu detto che prevedeva l' invidia dei grandi, e temeva che gli ufficiali del fisco l' accusassero di avere scelto il miglior terreno dell' isola, e di sacrificare l' interesse pubblico a' suoi particolari vantaggi. Queste considerazioni ci sembrano

molto deboli, e affàtto secondarie, se pur non sono puerili, rapporto alla grandezza d'animà dell'ammiraglio: non possiamo ammettere che abbiano potuto far esitare un carattere così superiore ai capricci dell'opinione; sicuramente, esse non avrebbero arrestato nè un cuore ingordo di ricchezze, nè uno spirito abituato, come il suo, a frangere gli ostacoli. La potenza della sua vocazione può sola dar ragione del suo sublime rifiuto.

Continuando a provvedere al governo delle Indie ed allo sviluppo della colonia, la Regina prescrisse, il 6 maggio, di esonerare da ogni imposizione i carichi destinati al Nuovo Mondo che di là venivano spediti, e alla Spagna. Il 9 maggio ordinò ai pagatori generali di rimborsare all'ammiraglio quanto aveva anticipato. L'interesse della Regina per Colombo si appalesava nella sua ordinanza reale del 2 giugno, colla quale ordinava che non fosse consentita licenza od autorizzazione che potesse ledere i diritti e privilegi dell'ammiraglio. Il dì stesso concedettegli diversi favori relativi ai diritti dell'ottavo e del decimo. Il 19 giugno, trasmisegli istruzioni per la buona amministrazione e tutela delle Indie.

Ma queste istruzioni, in cui comprendesi l'idea fondamentale della scoperta, e il pensiero eminentemente cristiano d'Isabella, erano date indarno. L'ammiraglio non aveva nè soldatesche, nè coloni, nè equipaggio che chiedesse di andare nelle Indie. Nonostante l'allettativa della paga reale, e le speranze dell'oro, niuno si presentava per arruolarsi. Un testimonio di veduta ci spiega il motivo di quella unanime ripugnanza: « perchè quelli ch'erano partiti coll'ammiraglio se ne tornavano malati, affranti, e di sì cattivo colore che parevano più morti che vivi, i paesi delle Indie furono sì fattamente screditati che non si trovava chi vi volesse andare. » Questo testimonio, allora paggio del re Ferdinando, aggiunge schiettamente: « poichè, a dir vero, io ho veduto diversi di quelli che sono tornati in Castiglia, così logori, che credo, che, se il Re m'avesse dato le sue Indie per essere quello che essi erano, io non avrei accettato il cambio. »

In tal estremità, a motivo delle preoccupazioni che i nemici dell'ammiraglio avevano sparso contra le Indie, fu mestieri

cercare nelle prigioni, e nelle galere i coloni da mandare all' Hispaniola.

I Monarchi pubblicarono un indulto per tutti i sudditi colpevoli, a condizione di servire alla Spagnuola per un certo tempo. Si può giudicare della forza delle preoccupazioni contro quella colonia ricordando che i condannati a morte, se passavano soli due anni nell'isola, erano graziati: un anno di dimora bastava a riscattare da tutte le condanne e pene al di sotto dell'ultimo supplizio: perciò, salvo i casi di eresia, di lesa maestà, d'incendio e di falsa moneta, tutti i frodatori, gli spergiuri, i falsari, i ladri, gli omicidi potevano, andando ad Hispaniola, ritornare in capo a quel tempo pienamente assoluti. Una circolare governativa, diretta agli ufficiali di giustizia, comandava loro di condurre tutti i condannati al bando ed ai lavori forzati, all'assistente di Siviglia, il quale aveva ordine di consegnarli all'ammiraglio appena fosse in pronto per imbarcarsi. Al tempo stesso Isabella ordinò di noleggiar navi a prezzi moderati: concedette all'ammiraglio la facoltà di distribuire tra' coloni i terreni acconci a formarvi stabilimenti, sotto certe condizioni. Allora fu che la Regina, fatta consapevole delle pretese del padre Boil, di Pedro Margarit e de' cavalieri Aragonesi, i quali si credevano indipendenti ad Hispaniola, perchè non erano sudditi della Castiglia, fece divieto a chiunque non fosse nato ne' suoi Stati, di andare alle Indie Occidentali. Pareva cosa giusta, che, essendo stata fatta la scoperta a spese della Castiglia, questa ne raccogliesse i vantaggi, esclusi gli stranieri. Il pubblico attribuì questa determinazione alle influenze dell' ammiraglio.

Isabella confermò la nomina di don Bartolomeo Colombo, come adelantado delle Indie. Nondimeno, essendosi il Re tenuto offeso di questa nomina, che pretendeva essere troppo importante perchè l' ammiraglio avesse potuto farla direttamente, senza chiedere l'approvazione de' Sovrani, l'ordinanza nominava puramente e semplicemente don Bartolomeo Colombo adelantado delle Indie, in data del 22 luglio, senza mentovare in alcun modo la elezione fatta anteriormente dall' ammiraglio.

Tuttavia, a malgrado delle benevole disposizioni della Regina,

manifestate sin dal luglio 1496, per una nuova impresa di scoperte, correva il settembre 1497, e gli uffici della marina a Siviglia non avevano per anco assicurati i mezzi della spedizione. Colombo aveva passato un anno intero ad aspettare, a sollecitare il pagamento dovuto a quegli uomini, la maggior parte de' quali lo avevano calunniato e tradito, ma che compiangeva e proteggeva perchè avevano sofferto. Le più vive afflizioni dell' ammiraglio non provenivano da tali ritardi: si affliggeva sopra tutto dello stato in cui era lasciata la colonia, sprovveduta perfino dell' indispensabile, e che prevedeva caduta in uno stato peggiore di quanto raccontavasi; la qual cosa era verissima.

In breve una pubblica sciagura venne a sospendere di bel nuovo gli apparecchi della partenza.

Il principe reale, l' infante don Juan, erede presuntivo delle due corone di Castiglia e di Aragona, accompagnato dalla principessa Margarita, giunse a Salamanca, e la città lo accolse con entusiasmo, segnalandosi con feste magnifiche: ma il quarto giorno, l' Infante fu preso da una febbre lenta, sintomo di un morbo, la cui causa occulta rendette vana tutta la scienza medica. Le sue forze andarono scemando rapidamente. Il 4 ottobre il giovane Principe spirò, mostrando un coraggio eroico: il re Ferdinando non potè giungere a lui che all' ora della sua agonia; e siccome a quê' giorni la Regina era assente e tutta intesa alle nozze della sua primogenita dona Isabella, che a forza di istanze ell'aveva indotta a sposare il re di Portogallo, così fu a lei tenuto occulto il fatale avvenimento. Il dolore dei due regni fu profondo e sincero. Grandi e piccoli vestirono a lutto quaranta giorni. La Spagna sentiva, come una sola famiglia, che perdeva un principe perfetto. In tale occasione i popoli, per l'ultima volta vestirono saio bianco secondo l'antica usanza.

Il domenicano don Diego de Deza, primo difensore di Colombo dinanzi alla giunta dei dotti, antico precettore di don Juan, occupava allora la sede episcopale di Salamanca. Diventato amico, e rimasto padre spirituale del suo reale allievo, egli non si allontanò dal suo capezzale, e assistè a' suoi ultimi

istanti. L'Infante fu sepolto primieramente nella cattedrale di Salamanca, ma Diego de Deza si era affezionato al suo allievo con tenerezza paterna: egli aveva stillate le sue virtù e la sua scienza nel figlio della grande Isabella, e careggiava il Principe qual figlio delle sue cure, delle sue veglie, avendo messo in lui le sue compiacenze, e la sua predilezione: la sua afflizione fu tale che non poteva trattenersi pubblicamente dal piangere, e la copia delle lagrime lo impediva di leggere il messale, e di celebrare la messa: non potè risolversi ad ufficiare nella chiesa nelle cui tombe riposavano le reliquie dell' amato alunno; venne trasferito al vescovado di Palencia.

Rispetto alla Regina, è noto come quel colpo le fosse funesto: da quel giorno cominciò la sua salute a declinare, quella salute cui nulla dianzi aveva potuto alterare, nè le fatiche della guerra, nè i lavori di gabinetto, nè le veglie della corte. Ma Isabella seppe vincere il suo dolore per non trascurare gl' interessi de' suoi popoli.

Nondimeno, soffrendo la pena e le amarezze che opprimevano il cuore della Sovrana adorata, Cristoforo Colombo ebbe il coraggio di starsene silenzioso sino al 23 dicembre. Vedendo l'ammiraglio l'impossibilità di vincere la resistenza passiva degli uffici di Siviglia, a dir de' quali non si potevano vettovagliar le navi a motivo dei prezzi eccessivi che dimandavano i mercanti, e della poca sollecitudine che mostravano a incaricarsi delle somministrazioni, egli si fece autorizzare, d'accordo con Fonseca, a fermare il prezzo delle provvigioni e munizioni destinate per le Indie; e, mancando gli approvigionatori, a provvedervi esso medesimo.

Così, dopo diciotto mesi di pazienza, il grande ammiraglio dell' Oceano, il vice-re delle Indie fu ridotto a correre in persona le botteghe per acquistare fagioli, fave, riso, vino, porco salato, piselli, olio, e via via. Questo da fare strano, e questa fatica che il suo zelo pel servigio di Dio e de' Re gli avevano fatto accettare, non furono il minore de' suoi sacrifizi: ricordava lungo tempo dopo il prezzo a cui aveva ottenuto di vettovagliare le sue navi. Per ben due volte nel medesimo rapporto accenna con qual pena conseguisse le provvigioni di

grani, vino e carne. Uno storiografo regio parla anch'esso di queste noie inesprimibili: nondimeno, a malgrado de' suoi sforzi, non potè col danaro ricevuto armar altro che due caravelle. Il suo presentimento della penuria in cui languivano i coloni d'Hispaniola lo recò a spedirle colà incontanente, sotto la condotta del capitano Pedro Fernandez Coronel, il quale partì sul principiare del febbraio 1498.

Dandò un nuovo pegno di attaccamento all'ammiraglio, la Regina prese nella sua casa i suoi due figli in qualità di paggi.

Pare che anche allora Isabella insistesse di nuovo perchè Colombo accettasse in appanaggio quel piccolo regno di milleduġentocinquanta leghe quadrate, che gli era stato offerto nell'isola Spagnuola. Cristoforo Colombo perseverò nel generoso rifiuto. Tuttavia questa bontà della Regina gli suggerì di disporre per l'avvenire dell'impiego delle rendite e prodotti assicurati alla sua discendenza, per diritto di primogenitura, dalle sue convenzioni colla corona di Castiglia.

§ V.

Allora, col consenso della sua nobile protettrice, l'ammiraglio risolvette di fondare un maggiorasco, che perpetuasse nella sua prosapia la memoria della sua scoperta e il prodotto delle sue fatiche. Perciò, il 22 febbraio 1498, Cristoforo Colombo fece per atto autentico la sua istituzione di maggiorasco. Senza entrare ne' particolari di questo curioso documento, toccheremo solo di alcune stipulazioni, che dipingono al naturale il carattere, la vita intima, e la fede del grand'Uomo.

Primieramente questa istituzione di maggiorasco, capitalizzazione del frutto della sua costanza e delle sue fatiche, è fatta sotto l'invocazione della Santissima Trinità.

« Perocchè, dice, fu Dessa che mi suscitò nello spirito l'idea, e la rendette poi perfettamente chiara, che si poteva giungere dalla Spagna alle Indie per la via di Occidente. »

Indi, ricorda, che fu per la grazia di nostro Signore Onnipotente, che, nell'anno 1492, scoprì la terra delle Indie, e numerose isole; che, perciò, nostro Signore gli concedette questo

trionfo sull'errore e sull'incredulità: indi esprime sicura speranza che in breve i diritti che gli sono stati concessi su quelle isole e terra-ferma frutteranno ragguardevoli prodotti: epperciò fonda un maggiorasco.

Ma questo maggiorasco, questo atto solenne e testamentario, i cui effetti saranno il compimento della sua gloria e la ricompensa durevole delle sue fatiche nella persona de' suoi figli, prima di fondarlo, di porne le condizioni e i carichi, anzi prima di enunziarlo, ei lo colloca, qual è ancora nel suo pensiero, sotto la protezione personale del Capo della Chiesa. Siccome ha lavorato per la gloria di Gesù Cristo, e preparato un grande accrescimento alla Cristianità, così affida il rispetto dei diritti che crea, e l' integrità della sua fondazione alla vigilanza ed all' autorità del Sommo Pontefice; avvegnacchè quel maggiorasco è istituito « pel servigio di Dio Onnipotente. »

L' istituzione di un maggiorasco non è sovente che la consacrazione dell' orgoglio, e delle compiacenze paterne per una vanitosa posterità: qui l' umiltà cristiana e il sincero attaccamento alla Chiesa traboccano per tutto.

Colombo istituisce erede il suo primogenito, don Diego; e dopo di lui il primogenito de' suoi figli, dovendo la sua successione trasmettersi per diritto di primogenitura: impone a' suoi eredi di non firmarsi che col semplice titolo di ammiraglio, senza notare alcun' altra dignità. Il possessore del maggiorasco dovrà firmare colla formula dello stesso Colombo. Ora, questa formola, composta d' iniziali, era una preghiera: perocchè, sempre alla presenza di Dio, principiando a scrivere faceva una Croce, e firmando, esprimeva una preghiera sotto forma di sottoscrizione. Ecco come egli si firmava. S. S. A. S. X. M. J. Xpo Ferens; le quali iniziali significavano: *Servus Supplex Altissimi Salvatoris. = Christus, Maria, Joseph. = Christo Ferens.*

Egli obbliga il possessore del maggiorasco, « in commemorazione del Dio eterno e onnipotente, » a pagare ai poveri la decima delle sue entrate. Fra questi poveri, l' erede dovrà comprendere primieramente, e di preferenza, le persone necessitose della famiglia dell'ammiraglio. In quell'atto solenne, Colombo

non arrossiva della povertà de' suoi parenti, egli, che scriveva « io non sono il primo ammiraglio della mia famiglia, » e paragonava ai favori conseguiti da David, le grazie che Dio gli aveva concedute.

Dopo queste disposizioni, Colombo giunge al pio argomento della sua sollecitudine, supremo termine della sua ambiziono sulla terra, il riscatto del Santo Sepolcro.

Afferma il dovere che qualsivoglia uomo ha di servir Dio, sia colla persona, sia col patrimonio: ricorda che allorquando studiava il modo di andare alla scoperta delle Indie, aveva l'intenzione di supplicare i Re d'impiegare tutti i proventi delle Indie per intraprendere il conquisto di Gerusalemme: per conseguenza l'erede del maggiorasco avrà cura di mettere insieme assai danaro, affine di andare coi Re a fare il conquisto di Gerusalemme; e rifiutandovisi i Re, di andarvi solo, accompagnato da quanti più armati potrà raccogliere. Raccomanda, finalmente, di accrescere il tesoro destinato a queste spese, di porre le annuali economie sulla banca di San Giorgio a Genova; e spera che le loro Altezze, vedendo tentare questa impresa, vorranno aiutarlo a compierla.

Francati dal giogo ottomano i Luoghi Santi, Colombo applica l'animo ad assicurare l'indipendenza temporale della Santa Fede contro ogni eventualità: e quasi antivedesse il protestantismo, presso ad irrompere da un chiostro alemanno, pensa a guarentire il Sommo Pontefice contro i suoi attacchi, e perfino contro la perdita del suo trono. L'espressione non lascia dubbio sul pensare del servo di Dio.

« Item, ordino al detto don Diego, o a colui che possederà il detto maggiorasco, nel caso in cui, a cagione de' nostri peccati, nascesse uno scisma nella Chiesa di Dio, e per violenza persone di qualsivoglia grado e nazione, intraprendessero di spogliarla de' suoi privilegi e de' suoi beni, che incontanente, sotto pena d'essere diseredato, egli vada appiè del Santo Padre ad offrirgli la sua persona, i suoi averi, le sue armi, per soffocare un tale scisma, ed impedire che la Chiesa sia spogliata de' suoi onori e delle sue possessioni. »

A ben considerare questa sollecitudine per l'esistenza tem-

porale della Santa Sede, si direbbe che il rivelatore del globo antivedesse l'eresia che doveva sbucare dal convento degli Agostiniani di Vittemberg, e il terribile scuotimento pel quale dovevano distaccarsi dall'unità spirituale la maggior parte degli Stati dell'Alemagna, il Brandeborgo, la Sassonia, il Meclenburgo, la Pomerania, il Vurtemberg, la maggior parte della Svizzera, la Prussia, la Danimarca, la Norvegia, la Svezia, l'Inghilterra, la Scozia. Questa immensa defezione poteva far temere che lo scisma si avesse a stabilire anche a Roma, ove di fatto tentò di introdursi. In tale occorrenza il maggiorasco sarebbe stato di un potente soccorso, perocchè doveva ammontare annualmente ad oltre venticinque milioni di maravedis: sette milioni circa di franchi.

L'ammiraglio vuole altresì che il suo erede costituisca nella magnifica pianura reale, la *Vega Real* d'Hispaniola, una chiesa in onore dell'*Immacolata Concezione* della Vergine, sotto il nome di *Santa Maria della Concezione;* ch'edifichi uno spedale, pigliando per ordinarlo l'esempio de' meglio ordinati: gli comanda, altresì, di fondare nella medesima isola una facoltà di teologia, composta di quattro cattedre, specialmente destinate all'istruzione di coloro che si dedicheranno alla conversione degli Indiani: obbliga il suo erede, quando le rendite del maggiorasco si saranno accresciute, di aumentare il numero delle cattedre e le sovvenzioni agli operai evangelici delle Indie.

In questo testamento splende l'anima di Colombo. Da tutte le sue disposizioni si vede che vuole conseguire dopo morte l'attuazione delle sue idee, dal fondo della sua tomba aggiugnendo lo scopo della sua vita, scopo sì grande a' suoi occhi, che le sue scoperte non n'erano che il mezzo e la preparazione.

Così:

Pagar le decime a Dio ne' suoi poveri;

Liberare il Santo Sepolcro;

Assicurare l'indipendenza temporale del Papa;

Sollevare i malati;

Lavorare alla conversione degli Indiani.

Ecco ciò che il messaggero della croce si proponeva; ed esige che il suo erede, per conseguenza suo continuatore, integri tai magnifici imprendimenti.

Questa istituzione del maggiorasco pare a noi la migliore risposta che si possa fare a quelli, che, retrospettivamente accusano di avarizia e di ambizione l'illustre Cristiano. Il disinteresse è per lui cosa tanto naturale, che lo suppone nel suo erede; e se gli raccomanda di mettere insieme assai danaro, è perchè possa spenderlo più efficacemente a profitto della Chiesa.

Non fu peranco abbastanza notato questo zelo per la Casa del Signore, di cui era infiammato il servo di Dio.

Qual laico fu mai che si dedicasse alla Chiesa con tale ardore? Un simile abbandono, una così intera annegazione, tutti i sentimenti di Colombo non erano forse sinceramente quelli di un apostolo? Che cos' avrebbe potuto fare un santo, se fosse stato grande ammiraglio e vice-re, più che dare la sua vita, i suoi giorni, le sue notti, il suo riposo, i suoi pericoli, le sue privazioni, le sue economie, quelle de' suoi figlioli alla Chiesa cattolica; preparando nel maggiorasco un aiuto fondato alle necessità del Sommo Pontefice, nel caso che fosse assalito o spogliato de' suoi possedimenti?

Fu egli mai cristiano che mostrasse per la tomba del Salvatore, la gloria del Vangelo, la dignità del Pontificato, preoccupazioni più costanti? Fu egli mai uomo che facesse più intero sacrifizio del frutto delle sue fatiche? Non solamente Cristoforo Colombo assicurava al Papato il concorso del suo maggiorasco, e delle armi de' suoi eredi, ma, bisognando, giungeva perfino a spodestare, a spogliare interamente la sua discendenza, per sostenere l'indipendenza e l'ortodossia della Santa Sede.

§ VI.

Non ostante la protezione dichiarata della Regina, l'ammiraglio dovette impiegare il marzo, l'aprile e una parte del maggio a raccogliere egli stesso le cose necessarie alla colonia, non

che alla sua nuova spedizione. La continua sua operosità giunse a vincere la studiata inazione dell'ordinatore generale, ed a superare tutti gli ostacoli che gli suscitava la malevolenza degli uffici; a tale, che, sul finire del maggio, nel porto di San Lucar di Barrameda si vedevano sei caravelle pronte alla partenza. Ma questa partenza, ch' era una specie di trionfo, innaspriva Juan di Fonseca e le sue creature. Fin allora l'ammiraglio non era stato offeso che indirettamente o con un certo riserbo; piacque avere ricorso ad ingiuria violenta e pubblica.

Un ebreo, che aveva trovato il proprio conto a farsi cristiano, Jimeno di Bribiesca, già diventato ufficiale pagatore, volendo assicurarsi la protezione del suo patrono, don Juan di Fonseca, si assumette l'officio infame.

In diverse circostanze questo Jimeno si era provato a minacciare ed offendere l'ammiraglio. Il giorno dell'imbarco, lo seguì sul porto, ingiuriandolo nel modo più ributtante; pare anzi che osasse, per colmo di oltraggio, provocarlo, perfino a bordo, colle sue più villane ingiurie. È noto che al momento di imbarcarsi, Colombo si raccomandava più specialmente a Dio ed alla Santa Vergine, e si disponeva alla sua impresa con atti particolari di pietà. Il suo cuore in que' momenti sovrabbondava di effusione cristiana: egli si trovava, dunque, prontissimo al perdono, e perciò a sopportare più facilmente l'ingiuria. Ma in quel dì l'oltraggio riuscì sì grave e odioso per la sua continuazione e la sua malizia, che al canuto marinaro sovvenne quanto andava debitore alla propria dignità di ammiraglio. Questa volta l'impunità poteva avere conseguenze disastrose. L'offesa veniva fatta sotto gli occhi di tutta la squadra, della calca ch' empieva la spiaggia, de' colpevoli e banditi imbarcati, i quali avrebbero scambiata la sua pazienza in debolezza e codardia. Al momento della partenza era fors' anco necessario per la salute delle navi e pel mantenimento della disciplina fondata sul rispetto della forza, di provare immantinente che l'età non aveva punto distrutta la vigoria fisica dell'ammiraglio, e ch'ei saprebbe far rispettare la sua persona, e al tempo stesso far eseguire i suoi comandamenti.

L'ebreo convertito, che mostravasi così accanito contro di lui, era l'emissario di coloro che avevano sempre attraversato le sue imprese: aggiungeva la personale bassezza alle indegnità de' patroni. L'eccesso della sua imprudenza accese di santa collera l'ammiraglio. Lo deridevano perchè lo conoscevano mansueto: lo vituperavano come se fosse un vecchio impotente e fiacco; ma ben egli ripigliò di subito le forze della gioventù. Meno logoro da' suoi sessantadue anni che dai quaranta di continua navigazione, il patriarca dell'Oceano, si fe' grande di una maestosa indegnazione, mosse un passo verso il suo insultatore, e levando la mano, gli menò tale un colpo sulla impudente faccia, che, il miserabile cadde come annichilito. L'ammiraglio si contentò respingere col piede quel vile abbaiatore, il quale fuggì in mezzo ai fischi, nascondendo sotto sembianze di umiliazione e finte lagrime, la sua soddisfazione interiore; perocchè da quel punto la sua fortuna era fatta.

Gli scrittori di una certa scuola giudicarono il castigo dato a Jimeno dall'ammiraglio come indizio di natura avventata, mentre non era che l'esigenza imperiosa della disciplina violata. Colombo non cedette nè alla vivezza, nè all'irritazione dell'amor proprio: fece quello che doveva fare, secondo gli usi delle genti di mare del suo tempo, e la necessità della circostanza.

Qualunque fosse stato in questo incontro il procedere di Colombo, la prudenza meglio pensata non avrebbe potuto preservarlo dallo scoglio insidiosamente preparato sotto i suoi passi con un'astuzia infernale. Se ei si fosse limitato a far discacciare l'ebreo convertito da' suoi ufficiali, sarebbe paruto diffidare delle proprie forze: una tale moderazione lo uccideva moralmente; sarebbe scaduto dal suo ascendente personale così in faccia alla squadra, come ai malfattori ch'erano su di essa; questo appunto è ciò che volevano i suoi nemici.

Questo incidente, suscitato segretamente da Fonseca, fu per sua cura, e per quella de' suoi partigiani, largamente comentato: dacchè sopra il suolo medesimo della Spagna, in un porto dei Re cattolici, l'ammiraglio trattava così uno dei loro ufficiali, non era a quelli eccessi per trascorrere in quelle regioni lontane,

ov' esercitava la sua autorità senza che alcuno la temperasse? L'infame sbirro di Fonseca diventò oggetto di compassione per la Corte: veniavi confortato, ristorato dall'onta subita; e l'opinion pubblica si alzò avversa a Colombo: egli non era più là per difendersi: aveva levato l' àncora ricevendo quale saluto l' oltraggio, e recando seco il presentimento del biasimo onde sarebbe stato oppresso nella sua assenza.

FINE DEL PRIMO VOLUME.

	ERRATA	CORRIGE
Pag. 19, *lin.* 10,	Il 20 maggio 1504	— Il 20 maggio 1506
« 36, » 36,	il marchese Antonio Brignole. — Sale,	— il marchese Antonio Brignole-Sale,

Malgrado ogni coscienziosa attenzione posta nella stampa di quest'opera, altri errori saranno corsi nello stampato e correranno in seguito, e abbandonansi all'indulgenza e al giudizioso discernimento dei lettori; però i due sopra accennati errori ci stava a cuore di notarli noi stessi.